Carter
3ulm

John Carter Brown.
HISTOIRE
NATURELLE ET MORALE
DES
ILES ANTILLES
DE L'AMERIQUE.

Enrichie de plusieurs belles figures des Raretz les plus considérables qui y sont d'écrites.

Avec vn Vocabulaire Caraïbe.

A ROTERDAM,
Chez ARNOULD LEERS,

M. D.C. LVIII:
HISTOIRE
DE L'AVOIR
DE L'AMERIQUE

[Incomplete text due to wear and tear]
A MESSIRE
IAQVES
AMPROUX
SEIGNEUR DE LORME

Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat & Privé,
& Intendant de ses Finances.

MONSIEUR,

Il y a tant de bouches qui publient vos louanges & qui exaltent vos vertus, qu'il ne faut pas étonner si la renommée en a volé jusques au nouveau monde, & si les Peuples les plus Barbares se sou-

a 3

met-
EPISTRE.

mettent volontairement à rendre hommage à tant de qualitez éminentes que l'on voit reluire en vous. C'est Monsieur, ce qui oblige ces pauvres Américains à venir du bout de l'Univers pour vous ofrir leurs respectes, au nom de toutes les Iles que leurs Ancêtres ont possédées autrefois dans l'Océan de l'Amérique. Ils se prometent que l'obscurité de leur origine, la rudesse de leur langage, la Barbarie de leurs mœurs, leur étrange façon de vivre, la cruauté de leurs guerres, leur ancienne pauvreté, ni l'inconstance de leur fortune, n'empêcheront pas que selon votre générosité ordinaire, vous ne leur fassiez l'honneur de
E P I S T R E.
deles acueillir favorablement. Que si vous leur acordez la grace de leur laisser dérober sans crime, quelques uns de ces précieux momens que vous employez avec tant de gloire, aux affaires les plus sérieuses & les plus importantes de l'Etat, pour jeter les yeux sur l'Histoire de leurs Antilles, Ils esperent, Monsieur, que vous n'y trouverez pas seulement une agréable diversité, qui délassera vôtre veue, mais même, (s'il m'est permis de le dire) assez de sujets capables d'exciter vôtre admiration. Je n'ose en dire davantage, crainte de faire tort à l'impatient désir que nos Caraïbes témoignent de vous la pré-
E P I S T R E.
presenter. Ils vous l'offrent icy Monsieur, avéque toute l'humilité & toute la soumission,dont leur rusticité est capable, étant persuadez que s'il elle n'est enrichie d'autres ornemens que de ceus de la nature, elle n'en paroitra pas moins fidèle, ni moins acôplie. Recevez-la donc s'il vous plait dans sa naïveté naturelle, comme ils vous en suplient par la bouche de leur Truchement, qui forme mille vœus pour vôtre prosperité, & qui prend la hardiess,de se dire.

M O N S I E U R

Votre tres-humble & tres-
obèissant serviteur,

C. de Rochefort.
Nous avons le malheur dans les Relations que l'on nous donne des pays lointains, que souvent elles sont écrites par des personnes intéressées, qui par de certains motifs, & pour de certaines considérations, déguisent la vérité, & nous représentent les choses d'un autre air, & sous une autre couleur, qu'elles ne sont en effet. Quelques fois aussi nous rencontrons des Écrivains qui de sang froid & de gayeté de cœur, nous en font accroire, & prennent plaisir à imposer à notre crédulité. Les uns & les autres ont l'assurance de mentir, & croyent qu'ils le peuvent faire impunément, parce qu'ils viennent de loin selon que porte le proverbe. Et parfois enfin, nous sommes sujets à recevoir des pièces de cette nature, de la main de gens simples & grossiers, qui n'ont ni étude ni esprit pour nous donner rien d'exact ni d'affuré; & dans les Écrits de ceux où on ne trouve pas où affirer de certitude ni de fondement, parce qu'en plusieurs sujets ils ont pris le blanc pour le noir, & que faute d'avoir, ou bien compris ou bien retenu les choses, ils ne nous les rapportent pas dans leur naïve vérité: quoiqu'autre leur intention ne soit pas de nous tromper. Mais au contraire, c'est un grand avantage, quand de tels Ouvrages sont composés par des Auteurs, où l'on peut reconnaître tout ensemble ces trois conditions, d'être désintéressé, de ne pas faire jeu de la vérité, & d'avoir de la mémoire & de l'intelligence pour former leurs Relations.

Cens qui prendront la peine de jeter les yeux sur l'Histoire que nous leur présentons en ce volume, y doivent espérer cèt b avan-
Préface.

avantage, sans choquer les lois de la bienfaisance ni de l'humi-

dité, nous pourrions bien nous attribuer à nous-même les
deux premières de ces conditions que nous venons d'établir,
c'est à dire en un mot, la sincérité, ven que c'est une louange
qu'il semble que chacun se peut donner innocemment, à moins
que sa propre conscience le démente. Mais pour les qualités de
l'esprit que nous avons représentées comme la troisième condi-
tion, il est certain que nous n'en saurions prendre l'éloge sans
faire un trait de vanité. Cependant nous avons bien recommandé
ici notre Histoire par cette dernière perfection: Car nous
n'y avons guère contribué que la forme & l'assemblage, ayant
travaillé sur les fidèles & les curieux Mémoires, qui nous ont
été fournis par des témoins oculaires, désintéressés & dignes
de foi, & qui n'ont pas la mémoire moins forte & moins heu-

ruse, nile jugement moins vif & moins éclairé, que leur âme
est belle & sincère.

C'est pourquoi nous avons apporté en soin diligent & scru-
puleux à ne rien ajouter du notre, dans ce qui est essentiel, que
l'ordre & les liaisons qui ne se trouvaient pas en des pièces dé-
tachées. Et nous n'avons fait à parler proprement, que prêter
la main à ces nobles Voyageurs, pour décrire & arranger leurs
narrations, sans en alterer le sens: & pour enchaîner &
mettre en œuvre fidèlement, les précieux matériaux qu'ils nous
avaient confiés. Ainsi feront ils en toute rencontre les garens
autentiques de nos Relations; n'y ayant rien en tout cet Ouv-

rage qu'ils n'ayent vu, qu'ils n'ayent examiné, qu'ils

n'ayent même corrigé, s'ils en a été besoin, & où, en un

mot, ils ne donnent une pleine approbation: Veu qu'en éfet,

ce Livre n'est presque qu'une copie de leurs riches Ori-

ginaux.

Le
P R E F A C E.

Le premier plan de cet Ouvrage fut dressé à Paris il y a déjà plus de 350 ans, & jugé digne de la lumière par des personnes intelligentes qui le virent alors. Et qu'ils furent la grace de le lire soigneusement, & de nous honorer de leurs remarques. Et dès lors nous l'envions mis sous la presse, si des voyages nécessaires, & d'autres occupations plus importantes, nous en eussent détournez jusques à présent. Mais si le public reçoit quelque satisfaction de cette Histoire, il n'aura pas sujet de se plaindre de son retardement : veu que nous la lui donnons & plus enrichie, & plus exaite qu'il ne l'eut eue en ce tens-là. Car outre qu'il nous est venu d'ailleurs & des avis & des Mémoires, nous avons beaucoup profité dans notre entretien familier averse le P. Raimond, sur tout pour l'Histoire Morale des Antilles. En effet qu'on en aurait pu donner plus de connoissance que lui, qui ayant demeuré tant d'années dans ces îles, & fréquenté si long tens les Caraïbes de la Dominique, est l'homme du monde qui fait le mieux le langage, les mœurs, & les coutumes les plus particulières de cette Nation: Ce qui fait que l'on aurait juste sujet de lui en demander une Histoire de sa propre main. Mais à ce défaut, comme il est courtois & obligeant, il nous a fait part de ses lumières & de ses trésors : & c'est à lui seul que nous devons entre autres choses, le Vocabulaire qui se trouve à la fin de ce Volume.

Nous osons nous promettre que le titre d'Histoire Naturelle & Morale, que nous mettons sur le front de cet Ouvrage, à l'imitation de celuy que l'excellent Iosef Acosta donne à son Histoire, ne semblera ni trop faible ni trop...
PREFACE.

trop vaste, à ceux qui daigneront le confronter avec le corps de la pièce. Au moins avons nous tâché de proportionner la grandeur de l’édifice à la magnificence du portail. Ce n’est pas que nous nous vantions ici d’avoir compris dans ce Livre, tout ce que l’on pourroit écrire sur le sujet des Antilles. On trouveroit assez de matière pour en amplifier de beaucoup l’Histoire Naturelle, & même la Morale : Mais quoy qu’il en soit, il nous semble que nous avons satisfait en quelque sorte, à ce que le frontispice du Livre fait espoirer aux Lecteurs : Et que si chaque partie du Nouveau Monde, étoit examinée aussi particulièrement par les Historiens, l’ancien monde en seroit mieux informé qu’il ne l’a été jusqu’à présent.

Nous avons été obligez à toucher en quelques endroits, des sujets déjà traités par d’illustres Ecrivains, & commis d’une infinité de personnes : non certes en intention, ou de grossir notre Volume, ou de nous élever au dessus de ces grands Auteurs : mais parce que sans cela notre Histoire eut été défectueuse. Tout de même qu’une Carte de la France seroit imparfaite, si son Auteur y avoit omis quelques places considérables, sous ombre que d’autres Geographes les auroient marquées en des Cartes particulières de chaque Province du Royaume. Et néanmoins nous nous sommes retranché en ces matières, autant qu’il nous a été possible : comme en la description du Cocos, de l’Ananas, & de plusieurs autres choses.

A l’exemple de Levy & de Lescarbot, & d’autres Historiens, & par le conseil & les invitations de quelques uns de nos amis, nous avons paréme cet Ouvrage de paraleles & d’opositions empruntées de divers Pais & de divers Peuples. Si quelqu’un trouve que c’est interrompre le fil de l’Histoire, alon-
PREFACE.

alonger le parchemin, & amuser le tapis, nous nous flatons dans la créance qu'il en aura d'autres à qui ces petits enrichissements ne feront pas désagréables. Et s'ils ne les considèrent pas comme des traits apartenans au deffin essenciel du tableau, ils les pourront regarder avec quelque plaisir, comme des bordures de fleurs, de fruits, & d'oiseaux, pour l'ornement de la pièce.

Pour ne pas fatiguer le Lecteur, en lui faisant faire de trop grandes traits tout d'une haleine & pour ne pas laisser ses yeux par une trop longue & trop uniforme tissure de périodes & de discours, nous avons diviſé notre Histoire en autant de Chapitres & d'Articles que nous avons estimé le pouvoir faire raisonablement & avec grace. Mais en quelques endroits la contexture & la liaison de la matière ne nous ayant pas laiffé la liberté de faire des panses, & de couper notre récit, comme nous l'enflions voulu, cette contrainte nous servira d'une excuse suffisante.

Le discours est l'image de la pensée. Mais le portrait représente la chose même. C'est pourquoi nous ne nous sommes contentez de simples paroles dans cette Histoire. Nous y avons ajouté un grand nombre de figures & de tailles douces, selon les sujets qui nous l'ont permis, pour en imprimer plus puiffamment l'idée dans les esprits, par une démoſtration sensible & palpable. Et nous n'avons pas cru que les célébres Auteurs qui ont excellemment représenté une partie des mêmes chofes par le burin de leurs Graveurs, comme entr'autres Charles de L'éclufe & de Jean de Laet nous en dufent détourner; veu que par ces aides nous facilitions l'intelligence des matières, & nous divertîfsions nos Lecteurs, en même tens que nous embelîffions & que nous enrichîffons notre Histoire.
PREFACE.

Histoire. Si la main du Graveur, qui a tâché de suivre le crayon du Peintre, n'a pas bien conduit tous ses traits, nonobstant les soins & les adresses de ceux qui en ont formé les dessins, il s'en faudra prendre seulement à sa soiblisse & à son inadverence, & non pas rejetter la faute sur les Directeurs de l'Ouvrage.
AVERTISSEMENT

A V L E C T E V R.

Cette Histoire, ayant été imprimée en un pays où notre langue est étrangère, ce n'est pas merveille qu'il s'y trouve plusieurs fautes. Et il y a plutôt sujet de s'étonner qu'il ne s'y en rencontre pas davantage. Il y a plusieurs fois où il n'en faut pas, & souvent il n'y en a pas où il en faut, selon la règle d'aujourd'hui. On trouvera en quelques endroits des Lettres qui ne point nécessaires suyvant la prononciation & l'ortographe qui ont cours, & ce d'autres il en faudroit ajouter pour éviter des incongruités. Nous aurions fait un Errata de toute ces fautes que nous condamnons les premiers si nous n'eussions craint qu'il eut été nommé par sa longueur.

Pour les marquemens de ce Livre, qui peuvent être vus de nous mêmes, sans que le Scribe ni l'Imprimeur y aient rien contribué, nous n'avons point de honte de les reconnoître, & nous nous gardons bien de les défendre, quand on nous les aura montrez, sachant assez qu'elle est la faiblesse & de la mémoire & du jugement de tous les hommes du monde. Seulement nous suppons ceux qui les auront remarques, de s'appliquer à eux-mêmes ce dire fameux : Homo sum, humani a menihii alienum puto. C'est à dire, de se souvenir qu'ils sont sujets à se méprendre, & à se tromper comme toute autre personne. Qu'il s'entende donc de reprendre soverainement & avec rigueur ce qu'ils n'apprécieront pas dans notre Histoire, ils nous en avertissent doucement & en charité ; & nous y déférerons autant que la raison nous le pourra persuader. Ainsi bien loin de nous en plaire, nous leur en aurons de l'obligation, & le public en recevra de l'utilité, si ce Livre est mis un jour en lumière pour une seconde fois.

Nous avons déjà par avance, qu'une Histoire qui est ornée de plusieurs autres figures moins nécessaires pour l'intelligence des matières qui y sont contenues, dût aussi être enrichie des Cartes des Antilles en general, & de celles des Iles les plus célèbres qui y sont compris : mais parce que cette piece avait déjà languy fort long temps sous la pressé, & que nous ne luy pouvions procurer ces embellisemens, sans l'exposer à de nouveaux delays, nous avons cru qu'il fallloit les reserver pour une autre edition.

Pour.
Avertissement au Lecteur.

Pour ce qui est de l'elegance & des enrichissements du langage, comme cela n'est pas de l'essence de l'Histoire, les esprits solides & raisonnables rechercheront plus sey les choses que les mots, & la verité que les ornements. Nous confessons que pour nous estre arrêtez un peu trop scrupuleusement aux propres termes des memoires qui nous sont venus de diverses mains, nous avons employé quelques mots qui ne sont plus de mise, & quelques expressions, qui ne sont pas du bel usage. Nos Liseurs les supor-teront s'il leur plait, puisque si ces fautes sont tort à la pureté de la diction, & à l'elegance du style qui est a present reçu, elles ne corrompent point le sens, & ne changent point les choses.

Ce n'est pas pour oblier cette Province tres-renommée en laquelle cette Histoire a été imprimée, que nous avons toujours employé le terme d'Hollandois pour exprimer toute cette Floris-sante Nation qui releve de la Souverainete de Messieurs les Etats Generaux des Provinces Vnies : mais seulement pour nous rendre intelligibles à nos Francois, en nous accommodant au style communement reçu parmy eux, qui comprend sous ce mot, tous les Habitans des Provinces Vnies.

Nous citions souvent avec bonheur plusieurs personnes de merite, de toute sorte de conditions & qualitez, qui habitent dans les Colonies, que les Nations étrangères ont formées aux Antilles. Nous avons estimé que nous en devions user de la sorte pour autoriser par ce moyen nos Relations & leur procurer plus d'éclat & plus de certitude. Nous avons aussi produiy ces illustres & irreprochables Témoins, pour desabuser plusieurs Européens, qui sont si mal informez de ces Iles, qu'ils se persuadent, qu'elles ne servent, pour la plupart, que de retraite aux banqueroutiers, & aux gens de mauvaife vie. Le contraire étant neantmoins tres-avéré, assavoir qu'elles sont habitées par une infinité d'honnêtes familles, qui y vivent civilement, & en la crainte de Dieu.

HISTOI-
Messire IAQVES AMPROVX Seigneur de L'orme. Conseiller du Roy en ses Conseils et Intendant de ses Finances.
HISTOIRE NATURELLE & MORALE DES ILES ANTILLES DE L'AMÉRIQUE

LIVRE PREMIER
Comprenant l'Histoire Naturelle.

CHAPITRE PREMIER.
De la situation des Antilles en général : De la Température de l'air, De la nature du pays, & des Peuples qui y habitent.

Entre le Continent de l'Amérique Méridionale, & la partie Orientale de l'Isle de Saint Jean Porto-Rico, il y a plusieurs Iles, qui ont la figure d'un arc, & qui sont disposées en telle sorte, qu'elles font une ligne oblique au travers de l'Ocean.

Elles sont communément appelées les Antilles de l'Amérique. Que si l'on demande la raison de ce nom là, il est à croire qu'elles ont été ainsi nommées, parce qu'elles sont comme une barrière au devant des grandes Iles, qui sont appelées les Iles de l'Amérique: Et ainsi il faudroit écrire, & prononcer proprement Antiles, ce mot étant composé de A et celui.
celui d’Ile, & de la particule Gréque ὕλη, qui signifie à l’oppos-
tice. Neantmoins l’usage a obtenu, que l’on écrive & que
l’on prononce Antilles. On les nomme aussi les Illes Caraïbes
ou Cannibales, du nom des Peuples qui autrefois les posse-
doient toutes, & quelques uns les appellent aujourd’hui, Illes
Americaines.

Christophe Colomb, fut le premier qui les decou-
vrît, sous le regne de Ferdinand & Isabelle, Roys de Castille
& de Leon, l’an mille quatre cents quatre-vint douze.

On en conte en tout vint-huit principales, qui sont sous la
Zone Torride, à prendre depuis l’onzième degré de l’Équa-
teur, jusques au dix-neuvième, en tirant vers le Nord. Quel-
ques uns, comme Linscot en son Histoire de l’Amérique, pre-
nant le nom d’Antilles en une signification plus générale, le
donnent aüx quatre grandes Isles, l’Epagnole, ou Saint Do-
mingue, Cube, Jamaique, & Porto-Rico, aussi bien qu’auxs
Vint-huit.

L’air de toutes ces Isles est fort tempré, & asies sain,
quand on y est accoutumé. La Pele y étoit autrefois in-
connu de même qu’en la Chine, & en quelques autres
lieux de l’Orient : Mais il y a quelques années que la plu-
part de ces Illes furent afligées de fièvres malignes, que
les Medecins tenoient pour contagieuses. Ce mauvais air, y
avoir été apporté par des Navires qui venoient de la coste
d’Afrique : Mais aujourd’hui, on n’entend plus parler de sem-
blables maladies.

Les chaleurs, n’y sont pas plus grandes qu’en France aux
mois de Juillet & d’Aout: Et par le soin de la Divine Pro-
vidence, entre les huit, & neuf heures du marin, il se leve un
petit vent d’Orient qui de foveu jusques fur les quatre
heures du soir, & qui raffraicht l’air, & rend la chaleur plus
supportable. Josef Acosta dit, qu’aux grandes Iles de l’Ame-
rique, on ne sent ce raffraichissement que vers le midey. Et
c’est ainsi que presque sous toute l’enceinte de la Zone Tor-
ride, le fage Maitre du monde, a ordonné des vens frais, & re-
guliers, pour temperer les ardeurs du Soleil.

Il ne fait jamais de froid aux Antilles. Aussi la glace n’y est
point connue, ce seroit un prodige que d’y en voir,

Et
Chap. I

DES ILES ANTILLES.

Et jamais en ces bords de verdure embalis
l’hiver ne se montra, qu’en la neige des lys.

Mais les nuits y sont extrêmement fraîches, & si l’on dé-
meure découvert pendant ce temps-là, on est sujet à s’enru-
mer, & à gagner de grands & dangereux maus d’estomac:
Et on a remarqué, que tous ceux qui s’expofent à nud à cette
delicieufe fraîcheur, s’ils ne sont pas faits de maus d’estomac,
moins ils deviennent pâles, jaunâtres, & bouillis, & perdent
en peu de temps, tout ce qu’ils avoient de couleur vive & ver-
meille. Il est vrai que d’autres attribuent ces effets, à la nour-
riture de la Caffaue, qu’on mange ordinairement en ces
îles au lieu de pain, & qui peut être, a quelque qualité con-
traire à la constitution naturelle des Habitans de nos climats.

On éprouve la même température durant la nuit, au Pérou,
& dans les Maldives. Et ceux qui ont fait le voyage de Jeru-
salem, & de tous les pays chauds, rapportent qu’autant que
les chaleurs y sont grandes pendant le jour, autant les nuits y
sont froides. Ce qui arrive, à cause des grandes vapeurs que
le Soleil éleve sur le jour, & qui venant à se condenser la
nuit, & à tomber en rosée, rafraîchissent l’air merveilleu-
sement.

L’Equinoxe, dure en ces îles près de la moitié de l’année,
& le reste du temps, les plus grands jours font de quatorze
heures, & les plus courtes nuits de dix. Et c’est ainsi que la
Divine sagesse, a donné aux terres qui sont plus exposées aux
ardens rayons du Soleil, des nuits fort longues & fort humi-
des, pour repaire & remettre en vigueur, ce que cet astre
si voisin, y a flétry & desfléché durant le jour.

On n’y peut point diviser l’année en quatre égales & diver-
ses parties, comme nous le faisons en l’Europe. Mais les
pluyes, qui y sont fort fréquentes depuis le mois d’Auril,
jusques à celui de Novembre, & les grandes sécheresses qui
dominent le reste du temps, font la seule différence qu’on peut
remarquer entre les faïsons.

Que si on demande, comment on doit appeler ces deux
diverfes Constitutions & Températures de l’air ; C’est en
cet endroit où les opinions se trouvent fort partagées. Les
uns veulent, que de même que les jours n’y ont presque point

À 2
de ces heures qu'on nomme Crepuscule, qui tiennent le milieu entre le jour & la nuit, qu'auflì il n'y ait point de Prin-
tems ni d'Automne, qui faiffent la liaison de l'Été, & d'une Æ-
spèce d'Hyver qu'ils y admettent. Les autres maintiennent
au contraire, qu'il n'y a aucune jufte raifon, qui puisse obli-
ger à faire porter le nom d'Hyver à l'une de ces faifons, à cau-
fe que la terre n'y eft jamais couverte de glace, ni de neige,
qui font les trifles productions de l'Hyver, mais toujours
reçue d'une agréable verdure, & presque en tout temps
couronnée de fleurs & de fruits, quoy qu'en une diuerfe
mefure. D'où ils concluent que le Prin
tems, l'Été, & l'Au-
tomne, y partagent l'année en trois diuerses & égales por-
tions, encore qu'on ne les puisse pas di ferner flayfement,
qu'en plusieurs autres endroits du monde.

Mais le fentiment des Peuples, qui ont formé des Colo-
nies en ces Iles, ne s'accorde pas avec cette diu ion, parce
qu'ils prenent le temps des pluyes pour l'Hyver, & celui des
fécherelles, qui eft beau, riant & ferein, pour l'Été. Il eft
vray qu'Acoüia au Chapitre troizième du d euizme Livre de
fon Hiftoire, qu'ereille les Espagnols qui parlent de la fer te,
& qui prenent pour Hyver ces mois pluyieux. Il foutient que
le temps fcc, & ferein, eft le vray Hyver dans toute la Zone
Torride, parce qu'alors le Soleil eft le plus éloigné de cette
Region; & qu'au contraire la faifon des pluyes & des broui-
lars y do it être nommée l'Été, à caufe de la proximité de cet
Affre. Mais bien qu'à parler proprement & à la rigueur, il
fe falut icy ranger au fentiment d'Acoüia, neamtmoins puis
que non feulemen t les Espagnols, mais tant d'autres Nations
font accourue de tenir un autre langage, il nous fera bien
permis d'user de leurs ter mes, en une cho fe de fi petite im-
portance.

Au relle quelque pluyieux que puisse eftre la faifon dans
les Antilles, ceus qui y ont demeuré plusieurs années affû-
rent, qu'il ne fe paffe presque aucun jour, que le Soleil ne s'y
falle voir. Et c'eft ce que l'on dir aussi de l'Ile de Rhodes:
A caufe dequoy toute l'antiquité la dedice au Soleil; croyant
qu'il en a voit un foin particulier.
Chap. 1 des Iles Antilles.

Le flus & reflux de la Mer, est reglé en ces pays comme aux costes de France: mais il ne Monte que trois ou quatre pieds au plus.

La plus grand' partie de ces Iles, est couverte de beaux bois, qui effant verds en toute faison, font une agreable perspective, & representent un Eté perpetuel.

La terre y est en plusieurs lieux aussi belle, aussi riche, & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France. En effet toutes celles de ces Iles qui sont cultivées, donnent en abondance dequoy vivre aux Habitants qui y demeurent: En quoy elles font bien differentes de ces pays de la nouvelle France, ou les pauvres sauvages ont tant de peine à trouver leur nourriture, que leurs enfans en sortant le matin de la Cabanne, & eus au milieu de la campagne où ils font leur chaflé, ont accoutumé de crier à haute voix, Vene Tatous venez Cafors, venez Orignacs; appelant ainsi au secours de leurs necessité, ces animaux, qui ne se presentent pas à eus si souvent qu'ils en auraient besoin.

Ces memes Iles habitées, sont pourvues de bonnes sources d'eau douce, de fontaines, de lacs, de ruifeaux, de puits ou de cisternes: & quelques unes d'entre elles ont aussi de belles rivières, qui arrofent laterre fort agréablement. Il y a meme en plusieurs lieux des eaux minérales, dont on a eu avec heureux succes pour la guerison de divers maux. Le soufre, se tire en plusieurs endroits du sein des montagnes, & les paillettes luifantes & argentées que les torrens & les rivières charrient au tems de leurs débordemens parmy le sable, & lécume de leurs eaux, sont des Indices certains qu'il y a forme du Cristal, & qu'il y a aussi des mines de ces précieux metaux, qui sont tant recherches de la plupart des hommes.

Les eaux courantes, qui meritent de porter le nom de rivières, n'y tarifent jamais dans les plus grandes secheresses, & sont fort secondes en poissons, qui sont pour la plupart, differens de ceux qui se voient en Europe: Mais ils s'en trouve en telle abondance aux costes de la Mer, que les Habitants ne s'amusement pas souvent à pecher dans les rivières.

La Vigne vient fort bien en ces Iles, & outre une espece de vigne sauvage qui croit naturellement parmy les bois,
& qui porte de beaux & gros raisins, l'on voit en toutes celles qui sont habitées de belles treilles, & même en quelques endroits des Vignes cultivées comme en France, qui portent deux fois l'année, & quelquefois plus souvent, selon la taille & la culture qu'on leur donne, ayant égard à la Lune & à la saison convenable. Le raisin en est fort bon, mais le vin que l'on en tire n’est pas de garde, & ne se conserve que peu de jours; c’est pourquoi on ne s’amuse pas à en faire.

Quant au Blé, qui vient en la neuve Espagne aussi bien qu’en lieu du monde, il croît seulement en herbe aux Antilles, & ne peut servir qu’à faire de la sauce verte, à cause que le froment veut être hybride, & que la terre étant trop grasse en ce pays, elle pousse trop d’herbe au commencement, & il ne reste pas assez de force à la racine pour passer au tyau, & former un épy. Mais s’y on ait essayé d’y semer de l’Orge, du seigle, & d’autres grains qui veulent le chaud, il est croyable qu’ils y croîtrient en perfection. Il est vrai, que quand tous ces grains y pourroient venir en maturité, les Habitans, qui ont presque sans peine le Manioc, les Patates, le Mays, & diverses espèces de légumes, ne voudroient pas prendre le soin qu’il faut pour les cultiver.

Tous les vivres naturels de ces îles sont legers & de facile digestion. Dieu l’ayant ainsi permis, à cause que le pays étant chaud, on n’y doit pas tant charger son estomac, que dans les contrées froides. De la vient qu’on conseille aux nouveaux venus, de manger peu & souvent, pour se bien porter. Les vivres, n’y sont pas aussi beaucoup de sang, ce qui est cause que les Chirurgiens y faignent fort peu.

Pour ce qui regarde les Habitans de ces îles. Elles sont peuplées de quatre Nations différentes: Donc la première qui en est Originaire, & qui les possède de temps immémorial, est celle des Caraïbes, ou Cannibales, déquels nous entreprenons de parler au long du deuxième Livre de cette Histoire. Les autres trois sont les François, les Anglois, & les Hollandois. Ces Nations étrangères, ne se sont établies en ce Pais, que depuis l’An mille six cens vingt-cinq. Et depuis ce temps, elles s’y sont tellement accruës, que la Francoïse & l’Angloïse nommément y
fotent aujourd'hui un très-grand peuple : Comme il se verra plus particulièrement dans la suite de cette Histoire.

CHAPITRE SECONDE.

De chacune des Antilles en particulier.

Pour observer quelque ordre, en la description que nous ferons de chacune des Antilles en particulier, nous les distribuerons toutes en trois classes, dont la première comprendra les îles qui approchent plus du midi, & qui sont les plus voisines de la ligne. La seconde celles qui s'étendent plus vers le Nord, & la dernière, celles qu'on nomme ordinairement les îles de dessous le vent, qui sont au coucher de l'île de Saint Christophe, la plus renommée de toutes les Antilles.

ARTICLE I.

De l'île de Tabago.

La première, & la plus Meridionale de toutes les îles Antiles, est Tabago ou Tabac, distante de la ligne Equinoctiale vers le Nord, d'onze degrés & seize scrupules. Elle a environ huit lieues de longueur, & quatre de largeur. Il y a plusieurs belles & agréables montagnes, d'où prennent leur source dixhuit fontaines ou petites rivières, qui après avoir arrosé les plaines se vont décharger en la mer. On tient que l'air y ferait bon, si les arbres étoient abattus, & que la terre fut bien découverte.

Les grands-bois de haute futaye, qui croissent jusques au sommet des montagnes, témoignent la fertilité de la terre. On trouve en cette feuille, les cinq espèces d'Animaux à quatre pieds, dont on voit pour le plus une ou deux aux autres îles. 1. une espèce de Porcs, qui ont peu de poil, & un évent sur le dos. 2. des Tatous, 3. des Agoutis, 4. des Opaffums, 5. des Rats musqués, que nous décrirons tous chacun en son lieu. Outre les Ramiers, les Touttes, les Perdris, & les
Petriquets, qu'on y voit communément, il y a une infinité d'autres Oiseaux, qui ne sont point connus en Europe.

La mer qui environne cette île est très-abondante en toutes sortes de bons poissons. Les Tortues de mer viennent par troupes cacher leurs œufs dans le sable, qui est sur les rades. Au Couchant & au Nord, il y a des bayes qui ont de bons ancrages pour les navires.

Une Compagnie de Bourgeois de l'Île d'Oualcre en Zélande, y avoit fait passer deux cents hommes il y a environ seize ans, pour y établir une colonie, sous les auspices de Messieurs les États des Provinces Unies, & avoient nommé l'île, la Nouvelle Oualcre. Mais les Indiens Caraïbes habitans naturels du pays, redoutant le voisinage de ces étrangers, en massacrerent une partie, ce qui obliga les autres, qui étoient travaillez de maladies, & qui appréhendoient un pareil traitement que leurs Compagnons, à se retirer ailleurs. De forte, que cette terre a été long temps destituée d'habitans, qui y fussent fermement arrêtés; & n'efloit fréquente que des Caraïbes, qui y descendoient en allant & en retournant de leurs guerres, pour y prendre les raffraichissements qui leur étoient nécessaires, & de quelques François des îles de la Martinique, & de la Gardeloupe, qui y alloient faire pêche de Lamantin, & tourner la Tortue en quelque saison de l'année.

Mais à present, les Zélandois s'y font rétablis; & il y a environ trois ans que Monsieur Lampfen, Ancien Bourgeois-maître de la Ville de Fleflingue, & Délégué de sa Province en l'Assemblée de Messieurs les États Généraus, a pris à cœur de peupler de nouveau cette île. Il y a déjà fait passer dans ses propres vaisseaux, plusieurs braves hommes, qui travaillent à la défricher, & qui secondent les généreux défis qu'il a, de relever glorieusement les ruines de la Colone, que ses Compatriotes y avoient dressée.

Cette île, étant la plus voisine du Continent de l'Amérique Meridionale, est tres-propre pour entretenir un commerce avec les Aroïagues, les Calibis, les Caraïbes, & plusieurs autres Nations Indiennes, qui y habitent en grand nombre, & pour y faire une assemblée considérable de vais-
ARTICLE II.

De l’île de la Grenade.

Cette île, qui est située sur la hauteur de douze degrés, et seize scrupules au deçà de la Ligne, commence proprement le denier cercle des Antilles. On luy donne sept lieues de longueur, sur une largeur inégale, elle s'étend Nord & Sud en forme de Croissant. Les Français s'y sont placés il y a environ fix ans. Ils eurent à leur arrivée beaucoup à démeler avec les Caribes, qui leur en conterent quelques mois par la force des armes, la paisible possession. Mais enfin Monseigneur du Parquet, Gouverneur pour le Roy de l'île de la Martinique, qui avoit entrepris à ses frais cet établissement, les obliga à luy laisser la terre libre par la considération de leurs propres intérêts, fondez principalement sur le grand avantage qu'ils recueilloient du voisinage des Français, qui les affreroient en tous leurs besoins.

La Terre, y est très-propre à produire toute sorte de vivres du pays, des Cannes de sucre, du Gingembre & d'excellent Tabac. Elle jouy d'un air bien fain. Elle est pourvue de plusieurs sources d'eau douce, & de bons mouillages pour les Navires. Il y a aussi une infinité de beaux Arbres, dont les uns portent des fruits délicieux à manger, & les autres sont propres à bâtir des maisons. La pêche est bonne en toute la côte, & les Habitans se peuvent étendre tant pour la pêche, que pour la chasse, en trois ou quatre petits îlets, qu'on nommé les Grenadins qui sont au Nord-Est de cette terre. Monseigneur le Comte Capitaine de la Martinique a esté le premier Gouverneur de cette île. Monseigneur de la Vaumeniere, luy a succédé en cette charge. Il a tous jours conduit plus de trois cents hommes bien aguerris, qui pour la plupart ont déjà demeuré en d'autres îles, & qui s'entendent parfaitement à faire cultiver la terre, & à manier les armes, pour repousser au besoin les efforts des sauvages,
Histoire Naturelle, Chap. 2
& de tous ceux qui voudroient troubler le repos dont ils jouyssent en cette aimable demeure.

Monseur le Comte de Seryllac, ayant entendu le recit avantageus qu’on faifoit à Paris & ailleurs, de la bonté & beauté de cette ile, la fait acheter depuis peu de Monseur du Parquet. Ce qui donne tout sujet d’esperer que dans peu de tems cette Colonie, qui est tombée en de si bonnes mains, sera considerable pour le nombre de ses Habitans, & pour la quantité des Marchandises qu’elle fournira.

ARTICLE III.
De l’Ile de Bekia.

Cette Terre, est distante de la ligne de douze degrez & vint-cinq scrupules. Elle a dix ou douze lieues de circuit, & elle seroit afles fertile si elle estoit cultivée. Il y a un fort bon Havre pour les Navires qui y peuvent estre à l’abry de tous vents, mais à cause qu’elle est dépourvue d’eau douce, elle est peu frequenée, si ce n’est de quelques Caraibes de Saint Vincent, qui y vont quelquefois faire pêche, ou cultiver des petits jardins qu’ils y ont ça & là, pour leur divertissement.

ARTICLE IV.
De l’Ile de Saint Vincent.

Cette ile, est la plus peuplée de toutes celles que possèdent les Caraibes. Elle est sur la hauteur de seize degrez au Nord de la ligne. Ceux qui ont vu l’Ile de Ferro, qui est l’une des Canaries, disent que cellecy est de même figure. Elle peut avoir huit lieues de long & six de large. La terre est relevée de plusieurs hautes montagnes, au pied desquelles se voyent des plaines, qui seroient foyt fertiles si elles estoient cultivées. Les Caraibes y ont quantité de beaux Villages où ils vivent delicieusement, & dans un profond repos. Et bien qu’ils soient toujours dans la méfiance des
des Etrangers, & qu’ils se tiennent sur leurs gardes quand il en arrive à leur rade, ils ne leur refusent pas néanmoins du pain du pays, qui est la Cassave, de l’eau, des fruits, & d’autres vivres qui croissent en leur terre, s’ils en ont besoin: pourvu qu’en échange, ils leur donnent quelques coignées, ferpes, ou autres ferremens dont ils font état.

ARTICLE V.

De l’île de la Barboude.

L’île que nos François appellent la Barboude, & les Anglois Barbade, est située entre le treizième & le quatorzième degré, au Nord de l’Equateur, à l’Orient de Sainte Aloufie & de Saint Vincent. Les Anglois, qui y ont mené des l’an mil fix cens vint-sept la Colonie qui l’habite encore à présent, luy donnent environ vint-cinq lieues de tour. Elle est d’une figure plus longue que large. Il n’y a qu’un seul ruisseau en cette île, qui mérite de porter le nom de Rivière: Mais la terre y étant presque par tout plate & unie, elle a en plusieurs endroits des Étangs, & des réservoirs d’eau douce, qui suppléent au défaut des fontaines & des rivières. La plupart des maisons, ont aussi des Cisternes, & des puits, qui ne tarissent jamais.

Du commencement qu’on cultiva cette terre, on tenoit qu’elle ne promettoit pas beaucoup: Mais l’expérience a vérifié le contraire, & elle s’est trouvée si propre à produire du Tabac, du Gingembre, du Cotton, & particulièrement des Cannois de sucre, qu’après l’île de Saint Christofle, elle est la plus fréquentée des Marchands, & la plus peuplée de toutes les Antilles. Des l’an mil fix cens quarante six, on y contoit environ vint mille Habitans, sans comprendre les Ésclaves nègres, que l’on tenoit monter à un nombre beaucoup plus grand.

Il y a plusieurs places en cette île, qui portent à bon droit le nom de Villes: parce-qu’on y voit plusieurs belles, longues & larges ruës qui font bordées d’un grand nombre de beaux édifices, ou les principaux Officiers & Habitans de
cette célèbre Colonie sont leur demeure: Mais à confiderer toute cette Ile en gros, on la prendroit pour une seule grande Ville, à cause que les maisons ne sont pas fort éloignées les unes des autres: Qu’il y en a un grand nombre de bien bâties à la façon de celles d’Angleterre; que les boutiques & les magazins y sont fournis de toutes sortes de Marchandises; qu’on y tient des foires & des marchez; Et que toute l’Ile, à limitation des grandes Villes, est divisée en plusieurs Paroisses, qui ont chacune une belle Eglise, ou les Pasteurs qui y font en grand nombre font le service Divin. Tous les plus considérables Habitans de cette Ile s’y font fermement établis, & s’y trouvent si bien, qu’il arrive rarement qu’ils la quittent pour aller en un autre. Cette Ile est renommée par tout, à cause de la grande abondance d’excellent sucre, qu’on en tire depuis plusieurs années. Il est vray, qu’il n’est pas si blanc que celui qui vient d’ailleurs, mais il est plus estimé des Raffineurs, par ce qu’il a le grain plus beau, & qu’il foissonne davantage, quand on le purifie.

ARTICLE VI.

De l’Ile de Sainte Lucie.

Les François appellent communément cette Ile Sainte Aloufie, elle est située sur le treizième degré & quarante septimales au deça de la ligne. Elle n’estoit par cy devant frequemtée que par un petit nombre d’Indiens, qui s’y plaisoient à cause de la pêche qui y est abondante. Mais les François de la Martinique, sont venus depuis peu leur tenir compagnie. Il y a deux hautes montagnes en cette Ile, qui sont extrêmement roides. On les apperçoit de fort loin, & en les nommé ordinairement, les Pitons de Sainte Aloufie. Au pied de ces montagnes, il y a de belles & agréables vallées, qui sont couvertes de grands arbres, & arrosées de fontaines. On tient que l’air y est bon, & que la terre y sera fertile quand elle sera un peu plus découverte qu’elle n’est à présent.
Monseur de Rofflan, a établi cette Colonie Françoise, sous les ordres de Monseur du Parquet, qui l’avait choisi pour y être son Lieutenant; et étant décédé en l’exercice de cette charge de laquelle il s’aquittoit dignement, Monseur le Breton Parisien a été mis en sa place.

ARTICLE VII.

De l’Ile de la Martinique.

Les Indiens, appelloient cette Ile Madanina; mais les Espagnols luy ont donné le nom qu’elle porte à present. Elle est sur la hauteur de quatorze degrées et trente scrupules au deça de la ligne. C’est une belle et grande terre, qu’ïa environ seize lieues en longueur, sur une largeur inégale, & quarante cinq de circuit. C’est aujourd’uy l’une des plus célèbres, et des plus peuplées des îles Antilles.

Les Français, & les Indiens occupent cette terre, & y ont vécu long temps ensemble en fort bonne intelligence. Monseur du Parquet, neveu de feu Monseur Desnambuc, qui donna le commencement aux Colonies Françoises qui sont répandues en ces Antilles, comme nous le dirons cy après; en est Gouverneur pour le Roy, & depuis quelques années il en a aquis la Seigneurie.

C’est la plus rompue des Antilles, c’est à dire la plus remplie de montagnes, qui sont fort hautes, et entre-coupées de rochers inaccessibles. Ce qu’il y a de bonne terre, est composé en partie de Mornes, qui sont des éminences presque rondes, ainsi nommées au pais; de côteaux qui sont parfaitement beaux, (on les appelle Côtieres au langage des îles:) Et de quelques plaines ou valons, qui sont extremement agréables.

Les montagnes, sont tout à fait inhabitées, & servent de repaire aux bestes sauvages, aux férrens, & aux couleuvres, qui y sont en fort grand nombre. Ces montagnes sont couvertes de beaux bos, d’ont les arbres, surpassent de beaucoup, & en grandeur, & en hauteur les nôtres de France; &
produisent des fruits, & des graines, d'ont les fangliers & les oiseaux se repaissent.

Pour ce qui est des Mornes & des côtaux, la plupart sont habitables, & d'un bon terroir, mais fort penible à cultiver : Car on en voit qui sont si hauts & si droits, qu'à peine y peut on travailler sans danger, ou du moins, sans estre obligé à fe tenir d'une main à quelque fouche de Tabac, ou à quelque branche d'arbre, afin de travailler de l'autre.

Le Tabac qui croit dans ces lieus élevez, est toujours meilleur, & plus estimé, que celuy qui croit es vallées, & en des fonds, qui ne sont pas de si prés favorizé de l'aimable presence du Soleil, c'est à dire en des habitations placées en des fonds, ou sur des lieux tout entouré de bois. Car le Tabac qui se cueille en ces endroits, est toujours plein de raches jaunâtres, comme s'il étoit brulé, & n'est ni de bon goût, ni de bonne garde. Ces lieux étoffés sont aussi-fort mal-fains, ceux qui y travaillent deviennent de mauvaïste couleur, & les nouveaux venus, qui ne sont pas acoûturez à cet air, y gagnent plutôt qu'ailleurs le mal d'etomac, qui est si commun en ces Iles.

Comme il y a deus sortes de Nations differentes en cette terre, aussi est elle partagée entre l'une & l'autre, c'est à dire entre les Indiens habitans naturels du pays, & les François, qui jetteront les fondemens de cette Colonie au moy de Juillet de l'an mil six cents trente cinq, tous la fage conduite de Monfieur Defnambuc, qui les fit passer de l'Ile de Saint Christoffle, les mit en la paisible possession de cette terre, & apres les avoir munis de tout ce qui étoit necessaire pour leur subsistance, & pour leur feureté, leur laiffa Monfieur du Pont, pour commander en qualite de fon Lieutenant.

La partie de l'Ile qui est habitée par les Indiens, est toute comprisée en un quartier, qui se nomme la Cabes-terre, sans autre distinction.

Pour ce qui est du pays occupé par les François, & que l'on nome la Bassë-terre : il est divise en cinq quartiers, qui font la Café du Pilote, la Café Capot, le Carbet, le Fort Saint Pierre, & le Prefcheur. En chacun de ces quartiers il y a une Eglise, ou du moins une Chapelle, un Corps de garde,
Chap. 2

Des Iles Antilles.

& une place d'Armes, autour de laquelle on a bâti plusieurs beaux & grands Magazins, pour ferrier les Marchandises qui viennent de dehors, & celles qui se font dans l'île.

Le quartier de la Caele du Pilote, est ainsi appelé, à cause d'un Capitaine sauvage qui y demeurait autrefois, & qui tenoit à gloire de porter ce nom de Pilote, que nos François luy avoient donné. Il étoit grand ami de Monseigneur du Parquet, & c'étoit luy qui l'avertissoit continuellement, de tous les défleins, que ceux de sa Nation formoient alors contre nous.

Au quartier de la Caele Capot, il y a une Fort belle Savanne, (on appelle ainsi ici les prairies & les lieux de pâturage) laquelle est bornée d'un côté d'une rivière nommée la Rivière Capot, & de l'autre de plusieurs belles habitations.

Le quartier du Carbet, a retenu ce nom, des Caraïbes, qui avoient autrefois en cette place l'un de leurs plus grands Villages, & une belle Caele qu'ils appelloient Le Carbet, nom qui est encore à présent commun à tous les lieux où ils font leurs assemblées. Monseigneur le Gouverneur a honoré un fort long temps cet agréable quartier de sa demeure ; laquelle il fit soit en une maison qui est bâtie de briques, guères loin de la rade, près de la place d'armes, en un beau vallon, qui est arrosé d'une assez grosse rivière, qui tombe des montagnes. Les Indiens qui n'avoient point encore veu de bâtiment de pareille figure, ni de matiere si solide, le consideroient au commencement avec un profond étonnement, & après avoir essayé avec la force de leurs épaules s'ils le pourroient ébranler, ils étoient contrains d'avoirer, que si toutes les maisons étoient bâties de la forte, cette tempête qu'on nomme Ouragan, ne les pourroit endommager.

Cette maison, est entourée de plusieurs beaux jardins, qui font bordez d'arbres fruitiers, & embellys de toutes les raritez, & curiositez du pays. Monseigneur le Gouverneur a quitté cette demeure depuis environ deux ans, à cause qu'il ne se portoit pas bien en ce quartier où elle est situee, & en a fait presens aux Jesuites, comme aussi de plusieurs belles habitations qui en dépendent, & d'un grand nombre d'Esclaves nègres qui les cultivent.
Histoire Naturelle,

Chap. 2

Le Fort Saint Pierre, est le quartier où demeure présentement Monsieur le Gouverneur. Il y a une Fort bonne batterie de plusieurs grosses pieces de canon, partie de fonte verte, & partie de fer. Ce Fort commande sur toute la rade. A un jet de pierre du logement de Monsieur le Gouverneur, est la belle Maison des Jésuites, située sur le bord d'une agréable rivière, que l'on appelle pour cette raison, La Rivière des Jésuites. Ce rare edifice est bâti solidement de pierres de taille & de briques, d'une structure qui contente l'oeil. Les avenues en font fort belles ; & aux environs on voit de beaux jardins, & des vergers remplis de tout ce que les îles produisent de plus deliceus, & de plusieurs plantes, herbes & fruits qu'on y a apportez de France. Il y a même un plan de Vignes, qui porté de bons rafins, en affes grande abondance, pour en faire du vin.

Le quartier du Préfèche, contient un plat pais fort considérable pour son étendue, & plusieurs hautes montagnes, à la pente dequelles on voit un grand nombre de belles habitations, qui font de bon rapport.

Entre la Cabes-terre & la Basfe-terre, il y a un cul-de-fac, où il se trouve beaucoup de bois propre à monter le Tabac. On y va prendre aussi des raféauz qui servent à paliffader les Cafes, & du Mahot franc, dont l'écorce sert à plusieurs usages de la ménagerie.

La plupart des maisons de cette Ile, sont de charpente, fort commodes, & d'une montre agréable. Les plus considérables sont bâties sur ces éminences, que les Habitans appellent Mornes. Cette situation avantageuse contribue beaucoup à la santé de ceux qui y demeurent, car ils y respirent un air plus épuré que celui des vallées ; Et elle releve merveilleusement la beauté de tous ces agréables edifices, leur fournisant une perspective fort divertissante.

La meilleure rade de cette ile, est entre le Carbet, & le Fort Saint Pierre. Elle est beaucoup plus assurée que celle des îles voisines, étant à-demy entourée de montagnes afieldes hautes, pour la mettre à couvert des vens, & tenir les vaiffesaus en seurte.

Entre
Entre la Café du Pilote, & ce sein qu'on nomme ordinaire-ment le Cul-de-sac des Salines, il y a un rocher une demye lieué avant en mer, que l'on appelle le Diamant, à cause de la figure, qui sert de rétraite à une infinité d'Oiseaux, & entre autres aux Ramiers, qui y font leurs nids. L'accès en est difficile: mais on ne laïffe pas de le visiter quelquefois en passant, pendant le temps que les petits des Ramiers font bons à manger.

Le Crénage est situé du même coûté que ce Diamant; c'est un lieu en forme de Cul-de-sac, ou de sein, où l'on mène les Navires pour les s'afferchir, & pour les reparer en les tournant sur le coûté, jusques à ce que la quille apparoîsse à découvert. La mer y est toujours calme: mais ce lieu n'est pas en bon air, & les matelots y font ordinairement pris de fièvres, qui pourtant ne sont pas fort dangereuses, puis qu'elles quittent le plus souvent en changeant de lieu.

Outre les Torrens, qui au temps des pluyes coulent avec impetuosité parmy toutes les ravines de cette Ile, on y confe jusqu'à neuf ou dix rivières considerables, qui ne tarissent jamais. Elles prenent leurs sources à la pente, ou au pied des plus hautes montagnes, d'où elles roulent leurs eaux entr les valons, & après avoir arrosé la terre, elles se déchargent en la mer. Leur voisinage est souvent incommode & dangereux, à cause que lors qu'elles se debordent, elles deracinent les arbres, fappent les rochers, & defolent les champs & les jardins, entrainant bien souvent dans les precipices les maisons qui sont en la plaine, & tout ce qui s'oppofe à cette extraordinaire rapidité de leur cours. C'est aussi ce qui a convié la plupart des Habitans de cette Colonie, de choifir leurs demeures au fommet de ces petites montagnes, d'ont leur Ile est richement couronnée: car elles les parent contre ces inondations.

Mais ce qui est de plus considerable en cette terre, est la multitude des Habitans qui la posfèdent, & la culture, qu'on dit être à prefent de neuf ou dix milles personnes, sans y comprendre les indiens, & les Eclaves nègres, qui font presque en auflii grand nombre. La douceur du Gouvernement, & la situation avantageufe de cette Ile, contribuent beau-
beaucoup à l'entretien, & à l'accroissement de cette grande affluence de Peuple. Car presque tous les Pilotes des Navires François & Hollandois qui voyagent en l'Amerique, ajoutent le cours de leur navigation en telle sorte, qu'ils la puissent reconnoitre, & aborder avant toutes les autres, qui ne sont pas si bien sur leur route : & si-tôt qu'ils ont jette l'ancre à la rade de cette terre, pour y prendre les refraichissements qui leur sont nécessaires, ils y font descendre leurs passagers, s'ils ne sont expressément obligés de les conduire encore plus loin. Il est même arrivé souvent, que des familles entières, qui étoient sorties de France, en intention de passer en d'autres Iles, qui font au dé-là de celle-ci, & qui ne luy cèdent en rien, ni en bonté d'air, ni en fertilité de terroir, étant fatiguées & ennuyées de la mer, s'y font arrêtées, pour ne point s'exposer de nouveau, à tant de dangers, de dégouts, & d'autres incommodités, qui accompagnent inseparablement, ces longs & penibles voyages.

Parmi cette grande multitude de peuple, qui composé cette Colonie, il y a plusieurs personnes de merite, & de condition, qui après avoir signalé leur valeur, dans les armées de France, ont choisi cette aimable retraite, pour être le lieu de leur repos, après leurs honorables fatigues. Monseigneur de Courcelles, Lieutenant General de Monsieur le Gouverneur, s'y est rendu recommandable entre tous, sa sagesse conduite, son affabilité, & son humeur obligeante, luy ont acquises les affections de tous les Habitans de l'Ile, & les respeâts de tous les étrangers qui y abordent. Monseigneur le Comte, & Monsieur de L'Ouibiere, y font confidérez entre les principaux Officiers. Monseigneur du Coutré, y a exercé un fort long-tems la charge de Juge Civil & Criminel, avec beaucoup d'approbation.

Au commencement de la description de cette Ile, nous avons dit à deffein, que les François & les Indiens, y ont vécu long-tems ensemble en bonne intelligence: Car nous apprenons des memoires, qui nous ont été envoyez depuis peu, touchant l'Etat de cette Ile, qu'il y a environ quatre ans, que les Caraibles sont en guerre ouverte avec les nôtres; que depuis ce temps-là, ces Barbares ont fait plusieurs rayages en nos
nos quartiers ; & que ni les hautes montagnes, ni la profondeur des précipices, ni l'horreur des vastes & affreuses solitude, qu'on avait tenues jusques alors pour un mur impénétrable, qui séparoit les terres des deux Nations, ne les ont pu empêcher de venir fondre sur nos gens, & de porter jusques au milieu de quelques-unes de leurs habitations, le feu, le massacre, la défolation, & tout ce que l'esprit de vengeance leur à pu dicter de plus cruel, pour contenter leur rage, & pour affouir la brutalité de leur passion.

On parle diversement des sujets de cette rupture. Les uns l'attribuent au déplaisir que quelques Caraïbes ont conçu, de ce que Monseigneur du Parquet, a établi contre leur gré, des Colonies Françaises aux Îles de la Grenade, & de Sainte Aloufie. Les autres disent, qu'ils ont été incités à prendre les armes, pour venger la mort de quelques uns de leur Nation, Habitant de l'Île de Saint Vincent, qu'ils tiennent être periz, après avoir bu de l'eau de vie empoisonnée, qui leur avoit été apportée de la Martinique.

Incontinent que cette guerre fut déclarée, & que les Caraïbes eurent fait par surprise, selon leur coutume, quelques dégâts en l'un de nos quartiers : ceux qui font envieus de la gloire de nos Colonies, & de leur progrès & affermissement en ces Îles, faifoient courir le bruit, que nos gens ne pourroient jamais domter ces Barbares ; que ceux de cette même Nation qui habitent à la Dominique, & à Saint Vincent, avoient ébranlé tous leurs alliez du Continent, pour nous faire la guerre à forces unies ; que pour faciliter ce deffein, & grossir leur party, ils avoient même traitté de paix avec les Arovgues leurs anciens enemis ; & qu'ils avoient engagé si avant tous ces Sauvages en leur querelle, qu'ils étoient résolus de se jeter d'un commun effet sur nous, & de nous accabler de leur multitude.

L'On ne fait pas au vray, si cette ligue dont on nous menaçoit à été projetée : mais il est contant qu'elle n'a point paru, & qu'après les premières courtes, que les Caraïbes de la Martinique firent fur nos terres avec quelque avantage, ils ont depuis si mal reuflly dans leurs entreprises, & ils ont été si souvent pour suivi & repoufiez des notres, avec perte
de leurs principaux Chefs, qu'ils ont été contrains depuis deux ans ou environ d'abandonner leurs Villages, & leurs Jardins à leur discretion, & de se r'enfermer dans l'épaisseur des bois, & parmi des montagnes & des rochers qui sont presque inaccessibles. De sorte que ceux qui connaissent la valeur, l'expérience, & le bon ordre de nos François qui habitent cette île, sont entièrement persuades que si ces Barbares, ont encore l'assurance de sortir de leurs tanières, pour experimenter le sort des armes, & pour secouer cette profonde consternation en laquelle ils vivent, ils seront contrains par nécessité, ou de leur quitter l'entièëe possession de cette terre, ou d'accepter toutes les conditions sous lesquelles ils voudront traiter de paix avec eux, & renouveler l'ancienne alliance, qu'ils ont trop légètement rompu.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Îles Antilles qui s'étendent vers le Nord.

Toutes les îles dont nous ferons la description en ce Chapitre, étant situées plus au Nord que les précédentes; jouissent par conséquent d'une température un peu plus douce. Elles sont aussi plus fréquentées que celles de Tabago, de la Grenade, & de Sainte Aloufie ; à cause que les Navires qui se sont rafraîchis à la Martinique, & qui descendent à Saint Christophe, les peuvent visiter les unes après les autres, sans se détourner de leur route.

ARTICLE I.

De l'Île de la Dominique.

Cette île, est sur la hauteur de quinze degrés & trente scérupules. On l'estime avoir en longueur environ treize lieues, & en sa plus grande largeur un peu moins. Elle a en son centre plusieurs hautes montagnes, qui entourent un fonds inaccessible, où l'on voit du haut de certains rochers, une infinité de Reptiles, d'une grosseur & d'une longueur effroyable.
Les Caraïbes, qui habitent cette île en grand nombre, ont long-temps entretenus ceux qui les alloient visiter, du conte qu’ils faisaient, d’un gros & monstrueux serpent, qui avoir son repaire en ce fonds. Ils disoient qu’il portoit sur sa tête une pierre éclatante comme une Écarboucle, d’un prix inéfimable. Qu’il voiloit pour l’ordinaire ce riche ornement, d’une petite peau mouvante, comme la paupière qui couvre l’œil : mais que quand il alloit boire, ou qu’il s’étoit au milieu de ce profond abysme, il le montrait à découvert, & que pour les rochers, & tout ce qui étoit à l’entout, recevoit un merveilleux éclat du feu, qui sortoit de cette précieuse couronne.

Le Cacique de cette île, étoit autrefois des plus confièrez entre les autres de la même Nation. Et quand toutes leurs troupes marchoient en bataille, contre les Arouagues leurs ennemis du Continent, celui-ci avoir la conduite de l’avantgarde, & étoit signalé par quelque marque particulière, qu’il a voir sur son corps.

Quand il passa de Navires François prés de cette île, on voit aussi-tôt plusieurs canoës, en chacun d’êquels il y a trois ou quatre Indiens au plus, qui viennent convier les Capitaines de ces Vaïfüeaux, d’aller mouiller aux bonnes rades qu’ils montrent : Ou du moins, ils présentent des fruits de leur terre, qu’ils ont apportez, & après avoir fait présent de quelques uns des plus beaux aux Capitaines, & aux autres Officiers, ils offrent ce qui leur reste, en échange de quelques hameçons, de quelques grains de criftal, ou d’autres mandies bagatelles qui leur font agréables.

ARTICLE II.

De l’île de Marigalante.

On la met ordinairement sur la hauteur de quinze degréz & quarante scrupules. Ce est une terre assez plante & remplit de bois, qui témoignent qu’elle ne seroit pas inféconde, si elle étoit cultivée. Elle a toujours été fréquentée des
des Indiens, tant pour la pêche, que pour l’entretien de quelques petits jardins qu’ils y ont.

Les derniers avis, qui nous sont venus des Antilles, portent, que Monseur D’Hoüel, Gouverneur de la Gardeloupe, a nouvellement fait peupler cette île, & qu’il y a fait bâtir un Fort, pour reprimer quelques Indiens, qui vouloient s’opposer à ce deflein, & qui y avoient tué vint hommes qu’il y avoit envoyez par avance, pour découverir peu à peu la terre : Et qu’à cause de cet accident, il y en a fait passer environ trois cens, qui se retiroient la nuit en un grand vaisseau qu’ils avoient à la rade, jusques à ce que la fortification fut en défense. Les Caraïbes de la Dominique, pour entretenir l’amitié qu’ils ont avec les Habitans de la Gardeloupe, qui font leurs plus proches voisins, difent qu’ils sont innocens de ce massacre, & en ont fait excuse à Monseur D’Hoüel, l’imputant à ceux de leur Nation, qui habitent aux autres îles.

ARTICLE III

Des îles des Saintes, & des Oiseaux.

Entre la Dominique, & la Gardeloupe, il y a trois ou quatre petites îles, fort proches les unes des autres, qu’on nomme ordinairement les Saintes. Elles sont sur la même hauteur que Marigalante, au couchant de laquelle elles sont situées, & jusques à présent, elles sont désertes & inhabitées.

L’île des Oiseaux, est encore plus occidentale que les Saintes. On la range sur la hauteur de quinze degrés, & quarante cinq scrupules. Elle est ainsi nommée à cause de la multitude d’Oiseaux, qui y font leurs nids jusques sur le sable, & au bord de la mer. Ils sont pour la plupart fort faciles à prendre à la main, par ce que ne voyant pas souvent des hommes, ils n’en ont nulle crainte. Cette terre est fort bâtie, & à peine la peut-on appercevoir, que l’on n’en soit bien prés.
ARTICLE IV.

De l’île de la Desirade.

Cette île est ainsi nommée, parce que Christophe Colomb la découvrit la première de toutes les Antilles, en son second voyage de l’Amérique. Et comme la première terre de ce Nouveau Monde, fut appelé par luy, San Salvador, au lieu qu’elle se nommoit auparavant Guanahani, qui est une des Lucayes, sur la hauteur de vint-cinq degrés & quelques scrupules; ainsi, il nomma celle-cy la Desirée, à cause de l’accomplissement de son souhait. Elle est éloignée de dix lieues de la Gardeloupe, en tirant vers le Nord-Est: & de la ligne, de seize degrés, & dix scrupules. Il y a assez de bonne terre en cette île, pour y dresser plusieurs belles habitations: c’est pourquoi on espère, qu’elle ne fera pas long-tems sans être peuplée.

ARTICLE V.

De l’île de la Gardeloupe.

Cette île est la plus grande, & l’une des plus belles, de toutes celles que les François possèdent aus Antilles. Elle étoit cy devant appelée par les Indiens Carucueira: mais les Espagnols luy ont donné le nom qu’elle porte à present. Les uns la mettent précisément au seizeième degré, & les autres y ajoutent seize scrupules. Elle a environ soixante lieues de circonférence, sur neuf ou dix de largeur aux endroits ou la terre s’étend d’avantage. Elle est divisée en deux parties par un petit bras de mer, qui separe la Grand’terre, d’avec celle qu’on nomme proprement la Gardeloupe. La partie plus Orientale de celle-cy, est appelée, Cabes-Terre, & celle qui est au Couchant, Basse-Terre.

Ce qu’on nomme la Grand’Terre, a deux Salines, ou l’eau de la mer se forme en fel, comme en plusieurs autres îles, par la seule force du Soleil, sans aucun autre artifice.
La partie qui est habitée, est relevée en plusieurs endroits, & particulièrement en son centre, de plusieurs hautes montagnes, dont les unes sont herissées de rochers pelés & affreux, qui s'élèvent du sein de plusieurs effroyables précipices, qui les entourent; & les autres sont couvertes de beaux arbres, qui leur compoient en tout temps une guirlande agréable. Il y a au pied de ces montagnes plusieurs plaines de grande étendue, qui sont rafraîchies par un grand nombre de belles rivières, qui conviennent autrefois les flottes qui venaient d'Espagne, d'y venir puiser les eaux, qui leur étoient nécessaires pour continuer leurs voyages. Quelques unes de ces rivières, en se débordant roulent des bâtons enfouz, qui ont passé par les mines de souflte, qui sont dans une montagne des plus renommées de l'île, qui vomit continuellement de la fumée, & a laquelle on a donné pour ce sujet le nom de souffrière. Il y a aussi des fontaines d'eau bouillante, que l'expérience a fait trouver fort propres à guérir l'hydro-pifie, & toutes les maladies qui proviennent de cause froide. Il y a deux grands feins de mer, entre ces deux terres, d'où les Habitans de l'île qui s'y plaisent à la pêche, peuvent riter en toute saison des Tortues, & plusieurs autres excellens poissons.

Cette terre commença d'etre habitée par les François, en l'an mil six cents trente cinq. Messieurs du Plefsis, & de L'Olive, y eurent les premiers commandemens avec égale autorité. Mais le premier étant mort le septième mois après son arrivée, & Monsieur de l'Olive étant devenu inhabile au gouvernement par la perte qu'il fit de la veux, les Seigneurs de la Compagnie des Isles de l'Amérique, prirent à cœur de soutenir cette Colonie naissante, qui étoit extrêmement défolée, & de la pourvoir d'un chef doué de courage, d'expérience, & de toutes les qualitez, qui font requises en un homme de commandement. A cet effet ils jetterent les yeux sur Monsieur Auber l'un des Capitaines de l'île de S. Christofle, qui étoit pour lors à Paris. Le temps à amplement vérifié, que ces Messieurs ne pouvoient pas faire un meilleur choiz: Car cette Colonie doit sa conservation, & tout le bon état auquel elle a été depuis, à la prudence, & à la sage con-
conduire de ce digne Gouverneur, qu'il signala son entrée en
ceste charge par la paix qu'il fit avec les Caraïbes, & par plu-
sieurs bons ordres qu'il établit, pour le soulagement des Habi-
tans, & pour rendre l'Île plus recommandable, comme nous
le deduiron au Chapitre deuxième du second Livre de cette
Histoire.

Monseur d'Houël est aujourd'hui Seigneur & Gouverneur
de cette île: & depuis qu'il y a été établi, elle a pris encore
une toute autre face, qu'elle n'avait auparavant, car elle s'est
accrus en nombre d'Habitans, qui y ont bâty plusieurs belles
maisons, & y ont attiré un si grand commerce, qu'elle est à
présent l'une des plus considérables, & des plus florissantes
des Antilles.

On y voit de belles plaines, sur lesquelles on fait pafler la
charrue pour l'abourer la terre, ce qui ne se pratique point
aux autres îles: Après quoi le Ris, le Mays, le Manioc dont
on fait la Cafiane, les Patates, & même le Gingembre, & les
Cannes de sucre, viennent le mieux du monde.

Les Jacobins Reformez, possèdent une partie de la meil-
leure terre de cette île, sur laquelle ils ont fait plusieurs belles
Habitations, qui font d'un bon rapport. Elles doivent le bon
état auquel elles son, aux soins incomparables du R. P. Ray-
mond Breton, qui les a confervées à fon Ordre, parmy
plussiers difficultez.

La partie de l'île qu'on nomme la bafse terre, est enrichie
d'une petite Ville qui s'accroit tous les jours. Elle a déjà plu-
sieurs rues qui sont bordées d'un grand nombre de beaux
édifices de charpente, qui font pour la plupart à deus étages,
& d'une structure commode, & agréable à la vue. Elle est
aussi embellie de l'Eglise Paroissiale, des Maisons des Jefui-
tes; & des Carmes, que Monseur le Gouverneur y a appel-
lez depuis peu, & de plusiers ampies Magazins, qui font
fournis de toutes les provisions & Marchandifes, qui font
nécessaires pour la subsistance de cette amiable Colonie.

Monseur le Gouverneur fait sa demeure en un Château,
qui n'est pas fort éloigné de la Ville. Il est bâty bien solidi-
ment, à quatre faces. Les coins sont munis d'éperons, & de
redoutes, de maçonnerie d'une telle épaisseur, qu'elle peut
D
soutenir la pesanteur de plusieurs pieces de Canon de fonte verte, qui y sont posées en batterie, Un peu au delà de ce Chateau, il y a une fort haute montagne, qui le pourroit incommoder : Mais Monsieur le Gouverneur, qui n'oublie rien de tout ce qui peut contribuer à l'ornement & à la securité de son île, y a fait monter du Canon ; & afin qu'un ennemy ne se puisse emparer de cette place, il y a fait une espece de Citadelle, qui est en tout tems pourvue de vivres, & de munitions de guerre. Il y a aussi fait bâtir des logemens, qui sont capables de tenir à couvert les Soldats qui la gardent, & de servir au besoin de retraite assurée aux Habitans. La Cabes-Terre, a aussi un Fort qui est bien considérable. Il est bâty en un lieu qu'on nommoit autrefois la Cave au borgne. Il contient tout ce quartier-là en assurance. On l'appelle le Fort de Sainte Marie.

Plusieurs personnes de condition, se sont retirées en cette île, & y ont fait dréler un grand nombre de Moulins à sucre. Monsieur de Boifferet, y est Lieutenant General de Monsieur le Gouverneur. Monsieur Hynelin, Monsieur du Blanc, Monsieur de Mé, Monsieur des Prez, & Monsieur Postel, y sont estimes entre les principaux Officiers, & les plus honorables Habitans. Monsieur d'Aucourt, personnage d'un rare savoir, & d'une conversation fort douce, y exerce la charge de Lieutenant Civil & Criminel, avec beaucoup de Louange.

A R T I C L E VI.

De l'île D'Antigoa.

Cette île, est sur la hauteur de seize degrés & quarante scrupules, entre la Barbade & la Désirée, sa longueur est de six ou sept lieues, sur une largeur inégale. Elle est de difficile acces aux navires, à cause des rochers qui l'environnent. L'on tenoit cy-devant, qu'elle étoit inhabitable, par ce qu'on croyoit qu'il n'y avoit poit d'eau douce : mais les Anglois, qui s'y sont placés, y en ont trouvé & y ont encore creusé des puits, & des cisternes, qui suppléeroient à ce défaut. Cette
Cette île est abondante en poissons, en gibier, & en toute fortune de bétail domestique. Elle est habitée par six ou huit cents hommes, & il y a comme en toutes les autres, qui font entre les mains de cette Nation, de bons & de fiables Pasteurs, qui ont un grand soin des troupeaux qui leur sont commis.

**ARTICLE VII.**

De l’Ile de Mont-ferrat.

Les Espagnols, ont donné à cette île le nom qu’elle porte, à cause de quelque ressemblance qu’il y a, entre une montagne qui y est, & celle de Mont-ferrat, qui est près de Barcelonne, & ce nom lui est demeuré jusqu’à présent. Elle est sur la hauteur de dix-sept degrés de latitude septentrionale. Elle a trois lieues de long, & presque autant de large, de sorte qu’elle paroit d’une figure ronde. La terre y est très-fertile. Les Anglois la possèdent & y sont fort bien logez. On tient qu’il y a environ six cents hommes.

Ce qui est de plus considérable en cette île, est une belle Eglise, d’une agréable structure, que Monseigneur le Gouverneur & les Habitans y ont fait bâtir : la chaire, les bancs, & tout l’ornement du dedans, sont de menuiserie, de bois du pays, qui est précieux, & de bonne odeur.

**ARTICLE VII.**

Des Iles de la Barbade & de Redonde.

L’île, que les François nomment Barbade, & les Anglois Barbouda, est sur la hauteur de dix-sept degrés & trente scrupules. C’est une terre basse, longue d’environ cinq lieues, située au Nord-Est de Mont-ferrat. Les Anglois, y ont une Colonie de trois à quatre cents hommes, & y trouvent de quoi subsister commodément. Elle à ceci de fâcheux & de commun avec les îles d’Antigoa, & de Mont-ferrat, que les Caraïbes de la Dominique & d’ailleurs, y font souvent de grands
grands ravages. L'inimitié que ces Barbares ont conceuë contre la Nation Angloife est si grande, qu'il ne secoule presque aucune année, qu'ils ne faiffent une ou deux descen-
tres à la faime de la nuit, en quelque des iles qu'elle possede: & pour lors, s'ils ne font promûtement découverts & vivé-
ment repouffez, ils massacrent tous les hommes qu'ils ren-
contrent, ils pilent les maisons & les brûlent, & s'ils peuuent fe faire de quelques femmes ou de leurs enfans, ils les font pris-
sonniers de guerre, & les enlevent en leurs terres, avec tout
le butin qui leur agréee.

l'Ile qu'on appelle Redonde ou Rotonde, a cause de la figu-
re, est sur la hauteur de dix fêt degrés & dix scrupules. Elle
est petite, & ne paroit de loin que comme une grosse tour: & selon une certaine face, on diroit que ce feroit un grand
Navire, qui ef-tous la voile. On la peut facilement aborder de toutes parts, à cause que la mer qui l'entoure est profon-
de, & sans rochers ou ecueils, qui puiffent mettre en danger les Navires.

A R T I C L E  I X.

De l'Ile de Nieves.

C'Est une petite terre, qui est située fur la hauteur du dix-
neufième degré & dixneuf scrupules vers le Nord. Elle
n'a qu'environ six lieues de tour, & dans fon milieu, une feule
montagne qui est fort haute, & couverte de grands bois jus-
qu'au sommet. Les habitations sont tout à l'entour de la
montagne, à commencer depuis le bord de la mer, jusques à
cel on arrive au plus haut, où l'on peut commodément
monter. On fait aisément & par eau & par terre, tout le cir-
cuit de cette île. Il y a plusieurs sources d'eau douce, dont
quelques-unes font assez fortes pour porter leurs eaux jus-
qu'â la mer. Il y a même une fontaine, dont les eaux sont
chaudes & minérales. On a fait des bains tout proche de la
source, qui font frequentez avec heureux succés, pour la
guerison des mêmes maladies, qui demandent l'usage des
eaus de Bourbon.
Chap. 3  DES ILES ANTILLES.

Les Anglois qui s'y sont établis en l'an mil six cens vingt-huit, habitent cette ile au nombre d'environ trois mille hommes, qui y subsistent honorablement par le trafic qu'ils y font de Sucre, de Gingembre, & de Tabac.

Cette ile, est des mieus polieées de toutes les Antilles. La Justice s'y administre avec grande figedie, par un Conseil, qui est compoëe des plus notables, & des plus anciens Habitans de la Colonie. Les juremens, les larcins, l'ivrognerie, la paillefrise, & toutes fortes de disfolutions & de defordres, y sont punis feverément. L'an mil six cens quarante neuf, Monfieur Lake y commandoit. Depuis Dieu l'a appelé à foy, il étoit homme craignant Dieu, & savant, qui gouvernoit avec grande prudence, & grande douceur.

Il y a trois Eglifes, qui font figimemment bâties; mais en recompence elles font commodément difpoëes pour y faire le Divin service. Pour la feurte des vaisfeaux qui font à la rade, & pour empêcher la defecente que pourroit faire un Ennemy, on y a bâty un Fort, où il y a plusieurs grosfe pieces de Canon, qui commandent fur la mer. Il tient auflî en affurance les Magazins publics, dans lesquels on décharge toutes les Marchandifes qui viennent de dehors, & qui font neceffaires pour la subsiffence des Habitans. Et c'eft de-là, qu'elles font puis aprês diftribuées à tous les particuliers qui en ont befoin, pourveu que ceux qui ont cette commifion, les jugent capables de les payer, au jour nommé, & au prix que Monfieur le Gouverneur & Meffieurs du Conseil y ont mis, felon leur prudence, & equité.

Ce qui rend encore cette ile recommandable, eft qu'elle eft feparee que par un petit bras de mer, de celle de Saint Christofle, la plus belle & la plus renomée de toutes les Antilles, dont elle eft la Capitale. Décrivant donc aifez brieve-ment la plupart des autres illes, il eft juste de nous étendre un peu davantage fur cellecy. Et c'eft pourquoï nous en ferons un Chapitre à part, comme le fujet le mérite bien.
Histoire Naturelle, Chap. 4.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l’Ile de Saint Christofle en particulier.

L’Ile de Saint Christofle, fut ainsi appelée par Christofle Colomb, qui la voyant si agréable voulut qu’elle portait son nom. A quoy il fut aussi couvé par la figure d’une des montagnes qui sont en cette Ile, laquelle porte sur sa croupe, comme sur l’une des fes épaules une autre plus petite montagne; de même que l’on peint Saint Christofle, comme un Géant, qui porte notre Seigneur sur les siennes, en forme d’un petit enfant. L’Ile est sur la hauteur de dix-sept degrés, & vint cinq Scrupules.

C’est le siège des Gouverneurs Generaux des François & des Anglois, qui possèdent la plus grand’part des Antilles: Monsieur le Chevalier de Poince, Baillif & Grand-Croix de l’Ordre de Saint Jean de Jérusalem, Commandeur d’Oysemont & de Coulours, & Chef d’Escarde des Vaisselaus du Roy en Bretagne, Gentil-homme de fort ancienne Maison, qui porte le nom de Poince, exerce tres-dignement cette charge pour la Majesté, depuis environ dix-neuf ans. Et l’on trouve en fa personne, toute la prudence, toute la valeur, toute l’expérience & en un mot toutes les hautes qualités, qui sont nécessaires pour achever un grand Captain. C’est aux soins & à la sagefesse de ce brave Seigneur, que l’on doit aujourd’uy le bon Etat de cette Ile: Car l’ayant trouvée comme un désert, il l’a enrichie de plusieurs beaux édifices : Il la remplit de toutes les choses nécessaires à la vie : Il y a attiré une grande multitude de personnes de toutes conditions qui y vivent doucement & en repos : & il y a formé la plus noble & la plus ample Colonie, que notre Nation ait eue jusqu’à present, hors des limites de la France. Il maintient cette Colonie par de bonnes lois politiques, & militaires. Il rend une fidele justice à tous ceux de son gouvernement, ayant établi pour cet effet un Conseil de gens de consideration. Il prend un soin charitable des pauvres, des malades & des oisifs: En general il soulage & aide au besoin tous
tous les habitants de l'île, subsistant de ses propres biens, par son bon ordre, & par son économie, sans être à charge à personne. Il traite splendidelement les Étrangers qui le viennent visiter, & fait un accueil favorable à tous ceux qui abordent en son île. Sa maison est conduite avec un ordre qu'on ne saurait aller priser. Dans la paix même on y voit faire les exercices de la guerre: Et en tout temps elle est une école de civilité, & de toutes sortes de vertus. Il fait observer exactement la discipline militaire pour tenir l'île en défense, donner de la terreur à l'ennemi, & préter au besoin secours aux alliez. Il est l'Arbitre de tous les différens qui surviennent entre les Nations voisinnes, & par la sagesse conduite, il demeure toujours en parfaite intelligence avec les Anglois, & il les porte à l'honneur & à déferer à ses sentimens. Il peut mettre fur pied en un instant plusieurs Compagnies de Cavalerie & environ huit à neuf mille hommes de pied. Enfin il la en soin détenir le nom François en plusieurs îles, où il a établi des Colonies qui font à présent florissantes: Il à aussi envoie en la terre ferme de l'Amérique, en un endroit appelle Cap de Nôid, des hommes qui entretiennent un commerce avec les Indiens, & qui peuvent donner le fondément à une ample Peuplade, par ce que ce lieu là, ouvre l'entrée d'un grand & bon Pais. Il étoit impossible de passer plus outre, sans arrêter quelque temps nos yeux sur un si digne General. Pour suivons maintenant la description de Saint Christophe.

L'île a environ vint cinq lieues de tour. La terre en étant légère, & sablonneuse, est trés-propre à produire toutes sortes de fruits du pays, & plusieurs de ceux qui croissent en Europe. Elle est relevée au milieu, par de très-hautes montagnes, d'où coulent plusieurs ruisseaux, qui s'enlent quelquefois si promptément, par les pluies qui tombent sur les montagnes, que l'on l'apparçoiue à la pente, ni aux plaines; que l'on est souvent surpris de ces tannrens, qui débordent tout à coup.

Toute l'île est divisée en quatre Cantons: dont il y en a deux, qui sont tenus par les François, & les autres deux, par les Anglois: mais en telle sorte que l'on ne peut traverser d'un quartier à l'autre, sans passer sur les terres de l'une ou de l'aut-
l'autre Nation. Les Anglois, ont en leur partage plus de petites rivières que les Français: Mais en récompense, ceux-ci ont plus de plat-païs, & de terres propres à être cultivées. Les Anglois foment auffi en plus grand nombre que les nôtres: mais ils n'ont point de si fortes places de défense, & ils ne font pas si bien armez. Les Français ont quatre Forts, munis de quantité de Canons, qui portent loin en mer, d'ont celui qui est à la pointe de fable, à des fortifications régulieres comme une Citadelle. Le plus considerable après celui là, est à la rade, ou au mouillage qu’on appelle de la Baie-terre. Il y a jour & nuit en l'un & en l'autre des Compagnies de Soldats qui font bonne garde. Pour contenir auffi les quartiers en seureté, & prévenir les defordres, qui pourroient survenir entre deus peuples differens, chaque Nation tient aux ave-niès defes quartiers, un corps de garde, qui fe renouvelle par chacun jour. Les Anglois, ont auffi de leur costé deus places fortes, l'une qui commande sur la grande rade, & l'autre sur une autre defcente, qui est joignant la pointe de fable.

Cette Ile eft pourvue d'une belle Saline, qui eft sur le bord de la mer, dans un fein, que les habitans appellent ordinairement Cul-de-fac. Guéres loin de là, il y a une pointe de terre, qui s'avance fi pres de l'Ile de Nieves, que le traict de mer qui sépare ces deus places, n'a qu'un petit quart de lieue, de forte qu'ils s'est trouvé des hommes, qui l'ont autrefois passé à la nage.

On tient qu'il y une Mine d'argent à Saint Christofle: mais comme les salines, les bois, les rades, & les Mines font communes aux deus Nations, personne ne fe met en peine d'y regarder. Joint qu'il faut une grande puissance, & un prodigeus nombre d'Esclaves pour une telle entreprise. La vraie Mine d'argent de cette Ile, c'est le Sucre.

On fait aife'dem p'art terre, le tour de toute cette Ile: mais on ne peut traverser le milieu, à caufe de plusieurs grandes & hautes montagnes, qui enferment en leur fein d'effroyables précipices, & des sources d'eaux chaudes. Et même on y trouve du Soulfre, qui a donné le nom de Soulfriere à l'une de ces montagnes. Depuis le pied des montagnes. En prenant la Circonférence au dehors, toute la terre de cette Ile
Chap. 4  DES ILES ANTILLES.

S'étend par une pente douce jusque au bord de la mer, d'une largeur inégale, selon que les montagnes pousent plus ou moins avant leurs racines, au costé de la mer ; où que la mer s'avance, & reférite la terre contre les montagnes. Toute l'étendue de bonne terre qui est cultivée, jusques à la pente trop roide des montagnes, est divisée presque par tout en plusieurs étages, par le milieu desquels passent de beaux & larges chemins tirés en droite ligne, autant que les lieux le peuvent permettre. La première de ces lignes de communication, commence environ cent pas au delàs du bord de la mer; l'autre trois ou quatre cens pas plus haut, & ainsi en montant jusques au troisième ou quatrième étage, d'où l'on voit les habitations de défous, qui forment un aspect fort agréable.

Chaque étage, qui fait comme une ceinture ou plus grande ou plus petite à l'entour des montagnes selon qu'il en est ou plus ou moins éloigné, a aulifes sentiers, qui comme autant de rues traversantes, donnent le libre accès à ceux qui sont où plus haut où plus bas: Et cela avec une belle sym- metrie, que lors que l'on fait par mer le tour de l'île, il n'y a rien de plus agréable que de voir cette divertissante verdure de tant d'arbres qui bordent les chemins, & qui font aux lisières, & font les separations de chaque habitation. La veuë ne se peut laisser de considerer cette terre. Si elle se porte en haut, elle se trouve terminée, par ces hautes montagnes, qui sont couronnées d'une verdure éternelle, & revêtues de bois précieux. Si elle se reféchit plus bas, elle apperçoit les jardins, qui prenant leur naissance dès le lieu où les montagnes sont accessibles, s'étendent de là par une douce & molle descente jusques au bord de la mer. Le beau vert naissant du Tabac planté au cordeau, le jaune pâle des Canannes de Sucre qui sont en maturité, & le vert brun du Gingembre & des Patates, sont un paysage si diversifié, & un émail si charmant, qu'on ne peut sans faire un effort sur son inclination, retirer la veuë de désus. Ce qui recrée encore d'avantage les yeux, est qu'au milieu de chaque habitation ou jardin, on remarque plusieurs belles maisons, de différente structure. Celles nommérent que sont couvertes de tuile rouge ou plombée, don-
nent un grand lustre à cette aimable perspective : Et parce que l’île va toujours en montant, l’étage inférieur ne déroba pas la vue de celui qui est plus avant en la terre ; mais en un instant on voit tous ces beaux compartimens, tous ces chemins qui sont comme autant d’allées de vergers ; toutes ces bordures de différentes sortes d’arbres ; tous ces jardins plantés à la ligne de diverses espèces de fruits ; & tous ces jolis édifices qui ne sont distants le plus souvent que de cent pas, ou environ, les uns des autres ; Et en un moment d’agréables objets se présentent aux yeux en même temps, que l’on ne fait à quoy s’arrêter.

Il est nécessaire pour la plus grande commodité des habitans, & la facilité de leurs employ, que leurs maisons soient séparées les unes des autres, & placées au milieu de la terre qu’ils cultivent : Mais les Français outre leurs demeures qui sont ainsi écartées ont encore bâti en leur quartier de la baie terre une agréable ville, qui s’augmente tous les jours, & d’ont les édifices sont de brique & de charpente. Elle est près de la rade où les vaisseaux ont coutume de mouiller. Tous les plus honorables Habitans de l’île, & les Marchands étrangers y ont leurs Magazins.

On y trouve chez les Marchands François & Hollandois, qui sont là leur résidence, d’excellent vin, de l’eau de vie, de la bière, toutes sortes d’étoffes de soye & de laine, qui sont propres pour le pays, & généralement tous les rafraîchissements qui ne croissent point en l’île, & qui sont nécessaires pour l’entretien des habitans. L’on à de tout à un prix raisonnable, en échange des Marchandises qui croissent en cette terre. C’est en ce même lieu, où demeurent les artistes, qui s’occupent en divers métiers, qui sont utiles pour maintenir le commerce, & la société civile. On y voit de plus un Auditoire pour rendre la justice, & une belle Eglise qui peut contenir une fort nombreuse assemblée. Tout cet édifice est de charpante élevé sur une base de pierre de taille. Au lieu de vitres & de fenêtres, il n’y a que des balustres tournez. Le comble du couvert est à trois failles, pour ne point donner tant de prises au vent, & la couverture est de tuile rouge.
Les Capucins, ont eu quelques années la conduite de cette Eglise, & la charge des âmes parmy les François de l'Ile: mais en l'an mil six cent quarante six, ils furent dispensée de cet employ du commun avis des habitans, qui les congédie- rent civillement, & reçurent en leur place des Jésuites & des Carmes; qui y ont à présent, par les soins & la liberalité de Monsieur le General & des Habitans, de belles Maisons, & de bonnes habitations, qui sont cultivées par un grand nom- bre d'esclaves qui leur appartiennent, & qui leur fournissent de quoi subsister honorablement. Le R. P. Henry du Vivier à été le premier Superieur de la Mission des Jésuites. Sa douceur, & son aimable conversation, lui ont acquis le cœur de tous ceux de notre Nation qui demeurent en cette Ile.

Monsieur le General, a aussi fait bâtir un bel Hôpital en un lieu fort sain, où les malades qui n'ont pas le moyen de se faire guérir en leurs maisons, sont servis, & nourris, & visités des Médecins & des Chirurgiens jusqu'à leur convalescence. Les Etrangers qui tombent malades dans l'Ile y sont aussi reçus. Il a encore mis ordre que les Orfelins soient placé en des maisons honorables, où ils sont instruits & nourris à ses frais.

Entre les beaux, grands, & solides edifices que les Fran- çois & les Anglais ont bâty, en plusieurs endroits de cette Ile, le Château de Monsieur le General de Poincy excelle sans contredit, & surpassé de beaucoup tous les autres; c'est pourquoi nous en ferons une description particulière.

Il est placé en un lieu frais & sain, sur la pente d'une tres- haute montagne couverte de grands arbres, qui par leur ver- dure perpetuelle, lui donnent une ravissante perspective. Il est éloigné du bord de la mer, d'une bien petite lieue de France. L'on trouve au chemin qui y conduit, & qui monte insensiblement, les agréables maisons de quelques-uns des principaux Officiers & Habitans de l'Ile; & dès qu'on à co- stoyé une petite enincence qui le couvre, en venant de la basse terre, on y est conduit par une droite & large allée, bordée d'Orangers & de Citroniers qui ferment de palissade, & qui recrètent merveilleusement l'odorat & la vue; Mais ce beau Palais présentant à l'œil une face extremément charmante, à pêne la peut on jeter ailleurs.
Sa figure est presque carrée, à trois étages bien proportionnées, suivant les règles d'une exquise Architecture, qui y a employé la pierre de taille, & la brique, avec une belle symétrie. La face, qui se présente la première, & qui regarde l'Orient, a au devant de son entrée un large escalier, à double rang de degrés, avec un beau parapet au dessus; & celle qui a l'aspect au Coucher, est aussi embellie d'un escalier tout pareil au premier, & d'une belle & grosse source d'eau vive, qui étant recevue dans un grand bassin, est de là conduite par des canaux sous-terrains en tous les offices.

Les salles & les chambres sont bien percées; les planchers sont faits à la Française, de bois rouge, solide, poly, de bonne odeur, & du crû de l'Ile. Le couvert, est fait en plate forme, d'où l'on a une vue de plus belles, & des plus accomplies du monde.

Les fenêtrages sont disposés en bel ordre; les vues de devant s'étendent le long de l'avenue, & percent dans de beaux vallons, plantez de Cannes de Sucre, & de Gingembre. Celles du Coucher, sont terminées par la montagne, qui n'en est éloignée qu'autant que la juste proportion le requiert, pour relever par le riche fonds qu'elle présente, la grâce & les perfection de ce Palais. Quant aux vents du Midi & du Nord, elles découvrent une partie considérable de l'Ile, & les courts & les bâtiments, où sont tous les offices nécessaires pour l'accomplissement d'une si belle maison.

Dans l'espacement qui est entre ce Château, & la montagne voisine, on a menagé un beau jardin, qui est curieusement entretenu. Il est fourni de la plu-part des herbes potagères qui se voient en France, & enrichi d'un parterre rempli de fleurs rares & curieuses, qui sont arrosées d'une claire fontaine, qui prend sa source à la pente de la montagne, & sans beaucoup d'artifice fait un gros jet, qui rejaillit au milieu du Jardin.

Ce riche bâtiment est si bien placé, & rafraichy si agréablement des dous vents qui coulent de la montagne, & de celui d'Orient, qui est le plus ordinaire du pays, qu'aux plus grandes chaleurs de l'été, on y jouit d'une aimable température.

C'est.
C'est une chose divertisante au possible, quand aux jours de rejoyissance publique, on fait en l'île des feuls de joye, pour les nouvelles de quelque heureux succès des armes victorieuses de la Majesté Tres-Chrestienne. Car alors les Clairons, & les Hautbois font ouir leur son éclatant du haut de la platte-forme de ce Palais, en telle sorte que les montagnes voisines, les côtés & les bois qui les couvrent, retentissent à ce bruit penétrent, & forment un aimable écho qui s'entend par toute l'île, & bien avant en mer. Alors on voit aussi prendre du haut de la Terrasse, & des fenêtres de l'étage le plus élevé, les enseignes semées de fleurs de Lis, & les drapeaux & étendards que Monsieur le General a remportez sur les ennemis.

A l'un des côtés de cette maison, il y a une belle & grande Chapelle, fort proprement ornée, où les Aumôniers de Monsieur le General font le service. Les Offices & les logements des domestiques vont en suite, & sont compris en deux corps de logis, qui sont aussi bâtis de brique. A l'autre côté, mais un peu plus loin, sur une petite éminence, on voit le quartier des Esclaves Nègres, qui occupent plusieurs petites maisons de bois, & de brique. On a donné à ce lieu le nom de la Ville D'Angole.

Cette Maison n'est pas seulement recommandable pour estre située en bon air, pour estre parfaitement bien bâtie, & pour les claires sources d'eaux qui la rafraîchissent, les beaux Jardins qui l'entourent, les droites & spacieuses avenues qui y conduisent, les commodités des divers offices qui l'accompagnent, & pour tous les autres riches ornemens qui l'embellissent : Mais aussi pour estre fortifiée de redoutes, & munie de grosses pièces de Canon de fonte verte, & d'un Arsenal où toutes sortes d'armes, & de provisions de poudre, de méfche, & de balles, se trouvent en abondance.

Ce ne ferait pas même assez pour la perfection de ce magnifique Hofiel, qu'il eut tous ces rares avantages de la nature & de l'art, que nous venons de décrire, si après tout cela il étoit situé en un lieu desert, aride, & ininstructe, & qu'il falluât mandier d'ailleurs que de la terre qui l'environne, les moyens nécessaires pour son entretenement. Aussi n'a-t-il
point ce defect, & la beauté s'y trouve jointe avec l'utilité, par un merveilleux allemblage. Car de fes fenêtres on voit dans la baflécourt trois machines, ou moullins propres à brifer les Cannes de Sucre, qui appor-tent à leur maître un profit, & un revenu affuré, & qui va du pair avec celuy des plus nobles & meilleures Seigneuries de France. Quant à la maîtrice pour entretenir les moullins, affâvoir les Cannes de Sucre, elle fe recueille des champs qui font ans environs, & qui les produifent à mer-veille. Plus de trois cens Négres, qui appartiennent à Mon- fieur le General, cultivent ces terres, & font employez au service de ces Moullins, & à la fabrication de diverses autres Marchandifes, que cette île produit heureuferement, comme nous le dirons au fecond Livre de cette Hiftoire.

Tout fe fait en cette maison, & en les dépendances, fans confusion, & fans empeffement. Ce grand nombre d'Escla- ves Négres eft bien pollicer, conduit & reglé, que chacun fe rend à l'exercice & à lemploy qui luy eft alligné par le Maitre des ouvrages, fans s'ingérer dans les offices & dans les occu- pations des autres.

Outre cette forte de gens qui font nez à la fervitude, Monfieur le General a environ cent Domestiques François de Nation, qui font gagez pour le service de fa maison, dont la plupart font de diverses professions, & de divers métiers nece-ffaires en la societé Civile, fur tous lesquels, l'inentendant de la maison a une inspection particulier.

Monfieur le General, a encore les Gardes de fa personne, qui l'accompagnent lors qu'il eft neceffaire, sous la conduite d'un Capitaine, plutôt pour reprefenter la Majefte du Roy, de qui il a l'honneur d'être Lieutenant, que par aucun be-foin qu'il en ait, eftant aimé, & chery de tous les François, & revercé des Errangers.

A l'exemple de Monfieur le General, plusieurs Nobles & honorables Familles, qui font venus de France, eftant atti- rées par la douceur de fon Gouvernement, fe font ferme-ment établies dans cette île, & y ont bâty de belles & agre-a-bles maisons. Les plus remarquables font celles de Meffieurs de Poincy, de Tréval, & de Benevent, qui font trois braves Gen-
Gentils-hommes, Neveus de Monsieur le General: le premier desquels, est Gouverneur particulier de Saint Christophe, sous Monsieur son Oncle, & les deux autres, sont Capitaines de leurs quartiers.

Feu Monsieur Giraud, entre ses autres Maisons en avoit aussi fait bâtir une près de l’Hostel de Monsieur le General, & une autre à Cayonne, qui sont des plus accomplis. Ce personnage, qui étoit de grand mérite, & qui par sa sage conduite, s’étoit acquis l’amitié de tous les Habitans des Iles, portoit la qualité de Sergent de bataille de Saint Christophe, & autres Iles de dessous le vent, c’est-à-dire de S. Martin, de Saint Barthélemy & de Sainte Croix, qui sont au Couchant, au dessous de S. Christophe.

Entre les maisons considerables parmy nos François, on doit encore mettre celle de Monsieur Auber, qui a esté Gouverneur de la Gardeloupe. Elle est d’une belle structure, de bois solide & en bon fonds, & de plus elle a un bois de haute sûraye, qui n’est pas encore abattu, & de la terre nette pour occuper cinquante Esclaves, qui travaillent au Sucre, & au Gingembre. Mais ce qui lui donne plus de lustre, est qu’elle est placée, au plus haut étage des Habitations du quartier de la montagne Plateau, & relevée sur une éminence, d’où l’on découvre plusieurs belles demeures qui sont au defous, & autant loin en mer, que la forcé de l’œil se peut étendre. Monsieur de la Roziere à present Major de l’île, Monsieur de Saint Amant, Monsieur de l’Esperance, Monsieur de la Roche, qui sont Capitaines, tous les Officiers en general, & tous les plus anciens Habitans, sont bien logez.

Les Anglois, ont aussi fait bâtir en leurs quartiers, plusieurs grands & beaux edifices, qui relèvent merveilleusement la beauté naturelle de cette île. Les plus considerables sont ceux de Feu Monsieur Waernard, premier Gouverneur General de cette Nation: de Feu Monsieur Riche, qui fut son Suceesleur, de Monsieur Euret, qui exerce aujourd’hui cette charge avec grande louange, & de Monsieur le Colonel Geffeson, qui sont tous si accomplis, qu’ils doivent à bon droit estre nommez, entre les plus belles, & les plus commode des maisons des Antilles.
Histoire Naturelle,

Chap. 5

On conte aussi, jusques à cinq belles Eglises, que les Anglois ont fait bâtir en cette ile. La première, qu'on rencontre en fortant du quartier des François, est à la pointe des Palmistes ; la seconde près de la grande rade, au deffois de l'Hôtel du Monseur leur Gouverneur ; la troisième à la pointe de Sable ; et les deux autres, au quartier de Cayonne. Les trois premières, sont d'une agréable structure selon le pays, ornées en dedans de belles chaires, & de sièges de menuisterie, & de bois précieux. Les Ecclesiastiques, qui font le service Divin, étoient autrefois envoyez par l'Archevesque de Cantorbery, qui y avoit pour son grand Vicaire Monseur le Docteur Flatley, Chaplain du Feu Roy d'Angleterre, & Pasteur de l'Eglise de la pointe des Palmistes, en la même ile. Mais à present ils reçoivent leur ordination des Compagnies Synodales, qui ont l'autorité Episcopale.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des Iles de dessous le vent.

Outes les Iles, qui font au Couchant de celle de Saint Christofle, sont ordinairement appelées, les Iles de dessous le vent : par ce que le vent qui souffle presque toujours aux Antilles, est un vent d'Orient, qui participe quelquefois un peu du Nord, & que ce n'est que bien rarement un vent du Couchant, ou du Midy. On en conte en tout neuf principales desquelles nous traiterons en ce Chapitre, selon l'ordre à peu pres qu'elles tiennent en la Carte.

ARTICLE I.

De l'Ile de Saint Eusèbe.

Cette Ile est au Nord-Ouest de Saint Christofle, sur la hauteur de dix-sept degrés, & quarante minutes. Elle est petite, & ne peut avoir en tout, qu'environ cinq lieues de tour. Ce n'est à proprement parler qu'une montagne, qui se lève au milieu de l'Océan, en forme de pain de Sucre; qui est la même
mêmes figure que représente le mont de Tabor, & le Pic de Tenerife: sinon que ce dernier, est incomparablement plus haut.

Elle relève de la Souveraineté de Messieurs les Etats des Provinces Unies, qui en ont concedé la Seigneurie, & la propriété foncière, à Monsieur Van Rée, & à ses Alliées Honorables Marchands de Flèssingues en Zelande, qui y ont étalé une Colonie, composée d'environ seize cens hommes, qui y sont propremément accommodés, sous le doux Gouvernement de la Nation Hollandoise.

Cette île, est la plus forte d'affecte de toutes les Antilles: car il n'y a qu'une bonne descente, qui peut être facilement défendue, & où peu d'hommes pourraient arrêter une armée entière. Outre cette fortification naturelle, on y a bâti un bon fort, qui commande sur la meilleure rade, & bien avant en mer, par la portée de son canon.

Les Habitans sont tous commodément logez, & proprement meublés, à l'imitation de leurs compatriotes d'Hollande. Il n'y a plus que le haut de la montagne, qui soit couvert de bois: tout le tour est défriché. Et l'on ne fauort croire qu'à peine, la grande quantité de Tabac, qu'on en a tire autrefois, & qu'on en tire encore journellement.

Bien-que le sommet de la montagne de cette île paraisse fort pointu, il est néanmoins creux, & a en son centre un fonds assiez vaste, pour entreténir quantité de Sauvagine, qui se plait dans cette profonde retraite. Les Habitans sont soigneux de nourrir sur leurs terres, toutes fortes de volailles, & même des Pourceaux, & des Lapins, qui y foiffonnent à merveille.

Il n'y a point de Fontaines en cette île, mais il y a presque-tement fort peu de maisons, qui n'aient une bonne Citerne, pour suppléer à ce manquement. Il y a aussi des Magazins, si bien fournis de toutes les choses, qui sont nécessaires à la vie, & à l'entretien des Habitans, qu'ils en ont souvent assiez, pour en faire part à leurs voisins.

Quant aux personnes qui composent cette Colonie, il y a plusieurs familles honorables, qui y vivent Chrétienne-ment & sans reproche, & qui n'ont jamais été flétrix de crimes,
Haute Eglise, que quelques-uns leur imposent. Ceux qui ont vécu parmi ces gens-là, y ont remarqué beaucoup d'ordre, & beaucoup moins de dérèglement qu'en diverses autres îles.

Il y a aussi une belle Eglise, qui est gouvernée par un Pféfleur Hollandois. Monsieur de Graaf, qui est un prêtre de l'Église de Trévers, en l'île d'Oualcre, en a eu autrefois la conduite. Il y préchoit en un même jour, & en une même chaire, en François, & en Flamand; pour édifier les Habitans de l'une & de l'autre langue, qui demeurent en cette île. Monsieur de Mey célèbre Prédicateur de l'Église de Mildebourg, qui entre autres écrits, a donné au public un docte & curieux commentaire, sur les lieux les plus difficiles des cinq livres de Moïse, où il est traité des choses naturelles, succeda à Monsieur de Graaf, & depuis qu'il a été rappelé pour servir en son Pays, Messieurs les Directeurs de cette Colonie, ont toujours été fort loyeux de demander au Synode de leur Province, de bons & de fidèles ouvriers pour être employez, en cette petite portion de la vigne du Seigneur.

ARTICLE II.

De l'île de Saint Barthelemy.

L'île de Saint Barthelemy, est au Nord-Est de Saint Christofle, sur le dix-sixième degré. Elle a peu de terre propre à être cultivée, bien qu'elle soit d'un assez grand circuit. Monsieur le Bailly de Poincy, Gouverneur Général des François, l'a fait habiter à ses dépens, il y a environ quinze ans. L'on y trouve plusieurs beaux arbres fort estimés, une infinité d'oiseaux de diverses espèces, & de la pierre très-propre à faire de la chauss, qu'on y va quérir des autres îles. Elle est de difficile accès pour les grands Navires; à cause qu'elle est entourée de plusieurs rochers. Ceux qui se plaisent à la Solitude, n'en s'auraient désirer une plus accomplie.
ARTICLE III.
De l'île de Saba.

Elle est située au Nord-Ouest de Saint Euftache, sur la hauteur du dix-huitième degré, & trente-cinq scrupules. On croirait à la voir de loin, que ce ne feroit qu'une roche : Mais la Colonie de Saint Euftache, qui y a fait passer des hommes pour la cultiver, y a trouvé une agreeable vallée, & affez de bonne terre pour employer plusieurs familles, qui vivent contentes, en cette aimable retraite. Il n'y a point de mouillage à la côte, que pour des chaloupes. La peche y est abondante. Et les soins que Monfieur le Gouverneur de Saint Euftache, a pris jusqu'à présenter de cette Peuplade, font que les refraichiffemens nécessaires n'y manquent point.

ARTICLE IV.
De l'île de Saint Martin.

Cette île, est sur la hauteur de dix-huit degrés & feize scrupules. Elle a environ huit lieues de long, & quatre de large. Il y a de belles Salines, qui avoient obligé l'Espagnol à y bâtir un Fort, où il entretenoit une Garnison, pour s'en conserver la propriété. Mais il y a environ neuf ans, qu'il y a démolit le Fort & abandonna l'île. Ce qui ayant été apperçu par Monfieur de Ruyter, qui commandoit l'un des grands Navires, que Monfieur Lampsen, envoys d'ordinaire en Amerique, & qui pour lors coftoyoit cette île de Saint Martin, il fut à Saint Euftache lever des hommes, qu'il y amenat pour l'habiter, & en prendre posfession, au nom de Messieurs les États des Provinces Unies.

La nouvelle, de la sortie des Espagnols de cette terre, étant venue au même tems à la connoifance de Monfieur le General des François, il equippa promptement un Navire, & y mit un nombre de braves hommes, pour relever le droit & les pretentions de notre Nation, qui avoit posfédé cette île.
Histoire Naturelle, Chap. 8

Ile avant l'usurpation de l'Espagnol. Depuis les Français, & les Hollandois, ont partagé cette terre à l'amiable, & ils y vivent enseméle, en fort bonne intelligence.

Les Salines, sont au quartier des Hollandois : mais les Français en ont l'usage libre. Monsieur le General, établit pour son Lieutenant en cette place Monsieur de la Tour. & a present, c'est Monsieur de Saint Amant qui y commande. Il a sous loy environ trois cens hommes, qui cultivent la terre, & font tous les devoirs possibles, pour la mettre en réputation.

Les Hollandois, y sont en auflf grand nombre que les Français. Monsieur Lamphen, & Monsieur van Rée, sont les principaux Seigneurs, & Directeurs de cette Colonie. Ils ont en leur quartier de belles Habitations, de grands Magazins, & un nombre bien considerable de Nègres, qui leur sont serviteurs perpetuels.

Il n'y a point d'eau douce en cette Ile, que celle, qui au temps des pluies est recueillie en des cisternes, qui y font assés communes. Il y a plusieurs iles à l'entour de cette terre, qui sont tres-commodes, pour les menus divertissemens des Habitans. Il y a auflf des Etangs d'eau salée, qui s'avancent bien avant entre les terres, où l'on peche une infinité de bons poissons, particulièrement des Tortues de mer. On trouve dans les bois des Porceaux sauvages, des Ramiers, des Tourtes, & des Perroquets sans nombre. On y voit plusieurs arbres, qui diffinent diverses fortés de gomme : mais le Tabac qui y croît, étant plus estime que celui des autres Iles: c'est ce qui rend son commerce plus considerable.

Les Françoys & les Hollandois, ont leurs Eglises particulières, es quartiers de leur Jurisdiction. Monsieur des Camps, qui est à present Pafeur de l'Eglise Hollandoïte, y fut envoyé en cette qualité, au mois de Septembre de l'an mil fix cens cinquante cinq, par le Synode des Eglises Wallonnes des Provinces Unies, qui a cette Colonie, sous son Inspe-ction spirituelle.
ARTICLE V.

De l'Ile de l'Anguille.

Elle porte ce nom, à cause de sa figure: car c'est une terre fort longue, & fort étroite, qui s'étend en serpentant près de l'île de Saint Martin, d'où on l'aperçoit à découvert. Il ne s'y trouve aucune montagne, la terre, y est par tout plattes & unie. À l'endroit où elle a plus de largeur, il y a un étang, autour duquel, quelques familles Angloises se sont placées depuis huit ans, & où elles cultivent du Tabac, qui est fort pris de ceux qui se connoissent à cette Marchandise. On met cette île sur la hauteur de dixhuit degrés & vingtscrupules, au deça de la ligne.

ARTICLE VI.

Des Iles de Sombrero, d'Anegade, & des Vierges.

La première de ces trois îles, est située au milieu des Bancs, qui bordent le Canal par où passent les Navires, qui veulent retourner en Europe. Elle est sur le dixhuitième degré, & trente scru- pules. Les Espagnols, l'ont nommée Sombrero, à cause qu'elle a la figure d'un chapeau. Elle est inhabitéée.

Anegade, qui est sous le même degré que Sombrero, est aussi déserte, & de dangereux abord.

Les Vierges grandes & petites, comprennent plusieurs îles qui sont marquées en la carte sous ce nom. On en conte en tout douze ou treize. Elles s'étendent au Levant de l'île de Saint Jean de Porto-Rico; sur la hauteur de dixhuit degrés au Nord de la ligne. Entre ces îles, il y a de fort bons mouillages pour mettre en securité plusieurs flottes. Les Espagnols les visitent souvent pour la pêche, qui y est abondante. Il y a aussi une infinité de beaux Oiseaux de mer & de terre. Il y a si peu de bon terroir, qu'après l'avoir essayé, & visité en toute son étendue, on a trouvé, qu'il ne meritoit pas d'avoir des Habitants.
ARTICLE VII.

De l'Île de Sainte Croix.

La dernière de toutes les Antilles, qui sont au dehors du Vent, est celle, qui porte le beau nom de Sainte Croix. Elle est sur la hauteur de dixhuit degrés et quelques scrupules. Les Caraïbes, qui en furent chassés par les Espagnols, la nommoient Ay ay. Elle étoit fort estimée parmi eux : à cause que c'étoit la première île que cette Nation avoit occupée aux Antilles, en venant du Nord chercher une habitation commodexe, pour jeter les fondemens de leurs Colonies, comme nous le représenterons particulièrement au second Livre de cette Histoire, au Chapitre de leur Origine.

La terre de cette Île, rend avec beaucoup d'usture, tout ce qu'on y seme. On y voit de belles espacuées plaines de terre noire & facile à labourer. Il y a aussi plusieurs arbres fort beaux, & précieux, qui sont propres à la teinture, & à la menuiserie. L'air y est bon ; mais les eaux n'y sont pas beaucoup saines, si on les boit incontinent qu'elles on esté purées. Pour leur ôter la mauvaise qualité qu'elles ont, on les laîse repose quelque temps en des vaisseaux de terre, ce qui les rend bonnes, & qui donne sujet de croire qu'elles ne sont mauvaises qu'à cause de leur limon, comme celles du Nil.

Cette Île, est maintenant en la possession des Français, qui en ont relevé glorieusement le débris. Après les divers changemens de Maitres, qui y étoient survenus en peu d'années, comme nous le dirons au Chapitre premier du second Livre de cette Histoire. Monfieur le General des Français, qui la fait peupler à ses frais, luy a donné un nouveau lustre, qui fait naître l'esperance d'une ample Colonie.

Elle peut avoir neuf ou dix lieues de long, & presque autant, en sa plus grande largeur. Les montagnes n'y sont point si hautes, ni si préfées les unes contre les autres, que l'on ne puisse monter au dehà, & qu'il n'y reste beaucoup de bonne terre, propre pour employer plusieurs milliers d'hommes.
CHAPITRE SIXIÈME.

Des Arbres qui croissent en ces Iles, dont on peut manger le fruit.

Entre les Arbres, qui se trouvent en ces Iles, les uns portent de bons fruits qui aident à la nourriture des Habitans, les autres sont propres à faire des bâtiments, ou bien ils servent à la méniserie, ou à la teinture. Il y en a aussi, qui sont employez avec heureus succès en la Medecine, & quelques autres qui recréent seulement l'odorat par leur senteur agréable, & la vue par la beauté de leur feuillage, qui ne flétrit jamais.

De ceux qui portent des fruits bons à manger, & qui se voyent en l'Europe, on n'y rencontre que les Orangers, les Grenadiers, les Citroniers, & les Limoniers, dont la grofleur, & la bonté, surpassa celle des mêmes espèces qui croissent ailleurs.

ARTICLE I.

Des Orangers, Grenadiers, & Citroniers.

Quant aux Oranges, il y en a de deux sortes aux Antilles; elles sont toutefois de même figure & on ne les peut discernor que par le goût. Les unes sont douces, & les autres aigres, les unes & les autres extrêmément delicats; les aigres apportent une grande commodité au ménage, car on s'en sert au lieu de verjus & de vinaigre, mais les douces excellent en bonté. Il est vray que quelques uns nomment les Oranges de la Chine, Les Reynes des Oranges, & de vrais muscats sous la figure & la couleur d'Oranges. Mais quelque estime que l'on faisse de l'agreable douceur de ces Chinoisies, il y en a qui preferent le goût excellent & relevé de nos Americaines.

Les
Les Grenadiers croissent aussi en perfection en toutes ces îles, & y portent des fruits beaux à voir & agréables au goût. Ces Arbres se trouvent en plusieurs endroits de Palifade aux courts, & au milieu des maisons, & de bordure aux jardins.

Pour les Citrons, il y en a de trois espèces différentes en grosseur, que l'on ne nomme pas pourtant toutes Citrons. La première espèce, qui est la plus belle, est appelée Lime. Elle est très bonne qu'à confire, n'ayant presque point de jus, mais étant confite elle est excellente. La seconde espèce est le Limon, de la même grosseur que les Citrons qui nous font apporter d'Espagne ; mais il a peu de jus à proportion de sa grosseur. Le petit Citron qui fait la troisième espèce est le meilleur & le plus estimé. Il n'a qu'une tendre pellicule, & est tout plein de sucre extrêmement aigre, qui donne bon goût aux viandes, & fera à affaînons plusieurs ragoûts. Ce est particulier à l'Amerique. Quelques curieux, ont aussi en leurs jardins des Citrons parfaitement dous, tant en leur écorce qu'en leur suc, qui ne cèdent ni en grosseur, ni en saveur à ceux qui croisent en Portugal.

Tous les autres Arbres des Antilles, ont la feuille les fleurs, le fruit, & l'écorce d'une figure, d'une saveur, & d'une couleur différente de ceux de nos contrées.

**ARTICLE II.**

Du Goyavier.

Pour commencer par les Fruitiers, on fait état du Goyavier, qui approche de la forme d'un Laurier, hormis que ses feuilles sont plus molles, d'un vert plus clair & qu'elles sont cotonnées par dessous. L'écorce de cet Arbre est fort déliée & unique. Il pousse plusieurs rejets de sa racine, qui sont à la fin, si on ne les arrache, un bois épais sur toute la bonne terre voisine. Ses branches qui sont ailes touffues, sont chargées de fois l'an de petites fleurs blanches, qui sont suivies de plusieurs pommes vertes, qui deviennent jaunes & de bonne odeur, lors qu'elles sont mûres.
Ce fruit, qui se nomme Goyave, est orné au dessus d'un petit bouquet en forme de couronne, & au dedans sa chair est blanche ou rouge, remplie de petits pépins comme est la Grenade. Ce qui fait que les Hollandois l'appellent Grenade douce. Il est de la grosseur d'une pomme de Rénette, & il meurt en une nuit.

Sa qualité est de referrer le ventre étant mangé vert : dont aussi plusieurs s'en servent contre le flux de sang ; Mais étant mangé meur, il a un effet tout contraire.

**ARTICLE III.**

**Du Papayer.**

Le Papayer, est un Arbre qui croît sans branches, de la hauteur de quinze à vingt pieds, gros à proportion, creux & spongieux au dedans, d'où vient qu'on l'employe à conduire par tout où l'on veut, les ruisseaux des fontaines. Il y en a de deux sortes, l'une qui se voit communément dans toutes
toutes les îles. Ses feuilles sont divisées en trois pointes, à peu près comme la feuille du Figueir, elles sont attachées de longues queues, qui sont grosses comme le pouce, & creusées au dedans : Elles sortent de la cime de l'Arbre, d'où étant recourbées elles couvrent plusieurs fruits ronds de la grosseur d'une poire de Coin, qui croissent à l'entour du tronc, auquel ils demeurent attachés.

L'autre espèce de Papayer, se trouve particulièrement en l'île de Sainte Croix. Elle est plus belle & plus chargée de feuilles que l'autre. Mais ce qui la fait estimer d'avantage, c'est son fruit qui est de la grosseur d'un Melon, & de la figure d'une mammelle, d'où vient que les Portugais l'ont nommé Mamao.

Ces Arbres, ont ceci de particulier, qu'ils donnent de nouveaux fruits chaque mois de l'année. La fleur de l'une & de l'autre espèce est de bonne odeur, & approchante de celle du Jasmin. Mais on met entre les regales des îles le fruit de la dernière, à cause que quand il est arrivé à sa perfection, il a une chair ferme, qui se coupe par tranches comme le Melon, &
& qui est d’un goût délicieux. Son Écorce est d’un Jaune mêlé de quelques lignes vertes, & au dedans il est rempli d’une infinité de petits grains ronds glans & mollasse, d’un goût picquant, & qui sent l’épice. Ce fruit fortifie l’estomac, & aide à la digestion.

**ARTICLE IV.**

**Du Momin.**

Le *Momin*, est un Arbre qui croît de la grosseur d’un Pommier, & porte un gros fruit de même nom que luy. Il est vrai que les insulaires l’appellent ordinairement Corasol, à cause que la graine de ceux qui se voyent parmy eus, a été apportée de Corasol, qui est une île tenue depuis un long temps par les Hollandois, qui y ont un bon fort, & une ample Colonie, qui s’est étendue en plusieurs autres îles voisines de celle là. Ce fruit ressemble à un petit Cocombre qui n’est point meur. Il a la peau toujours verte, & émaillée de plusieurs petits compartimens, en forme de dents. Si on le cueille en sa maturité il est blanc au dedans comme de la Crème, & d’une douceur relevée par une petite aigreur, qui lui donne une pointe fort agréable. Ce fruit, est raffraîchissant au possible, & délicieux au goût. Il porte sa semence au milieu, qui est de la grosseur, & de la figure d’une Fève extrêmement polie, & de la couleur d’une pierre de touche, sur laquelle on aurait tout fraîchement éprouvé une pièce d’or ; car elle paroit émaillée de petites veines d’orées.
Le Iunipa ou Genipa, qui est le même Arbre que les Brésiliens nomment Iamipaba, & les Portugais Jenipape, croît de la grosseur d'un Chataignier, ses rameaux se recourbent près de terre, & font un ombraige agréable. Ses feuilles sont longues comme celles du Noyer. Il porte des fleurs pareil-
à celui d'une arme à feu: Ce qui vient, de ce que certains
vins qui esprits, qui sont contenus en de petites pellicules qui
ouvrent la face, étant excité par la cheve, se font ou-
verture avec violence. D'où il y a raison de le persuader, que
cefruit, qu'en la nouvelle Espagne les Indiens appel-
dent d'un nom fort barbare, Quant la lazin.
Si on mange de ces pommes de Junipera, sans ôter cette petit-
peau qui est au dedans, elles referent le ventre d'une étran-
ge faison. Ce fruit est recherché des chasseurs à cause qu'étant
âgéet il étanche la foif, & fortifie le cœur de ceux qui font
fatiguez du chemin. Son fuc teint en violet fort brun, encore
qu'il soit clair comme eau de roche, & quand on en veut
métetre jusques à deux fois sur la même place du corps que l'on
veut teindre, la seconde teinture paraît noire. Les Indiens
s'en servent pour se fortifier le corps, & le rendre plus sou-
ple, avant que d'aller à la guerre. Ils croient aussi, que cette
couleur les rend plus terribles à leurs ennemis. La teinture
de ce fruit ne se peut effacer avec le savon; mais au bout de
dix jours elle d'isparoit d'elle même. Au temps que ce
fruit tombe, les pourceaux qui en mangent ont la chair & la
graiffe entièrement violette, comme l'expérience le témoi-
gen. Il en est de même de la chair des perroquets, & des au-
tres oiseaux lors qu'ils s'en nourrissent. Au reste on peut
faire avec ces pommes un bruvage assez agréable, mais qui
n'est guères en usage que parmi les Indiens, & les Chasseurs
qui n'ont point de demeure arrêtée.

ARTICLE VI.

Du Raisinier.

Le Raisnizer que les Caraïbres nomment Oùtém, croît
de moyenne hauteur & rampe presque par terre au bord
de la mer: Mais dans une bonne terre il devient haut, com-
me un des plus beaux Arbres des Forêts. Il à les feuilles
rodes, épaisse, entre-mêlées de rouge & de vèrr. Sous
l'écorce du tronc apres qu’on a enlevé un aubel blanc de l'é-
pailleur de dens pouces, on trouve un bois violet, solide,
G 3 &c.
& fort propre à faire d'excellens ouvrages de menuiserie. Il produit en ses branches des fruits qu'on prendroit quand ils sont meurs, pour de gros Raisins violets : Mais au lieu de pépins, chaque grain a sous une tendre pellicule, & sous fort peu de subsstance aigrette, raffraîchissante, & d'assez bon goût, un n'oyau dur comme celuy des prunes.

ARTICLE VII.

De l'Acajou.

Il y a trois sortes d'Arbres qui portent le nom D'Acajou ; mais il n'y a que celuy que nous décrivons icy qui porte du fruit. C'eft un Arbre de moyenne hauteur, qui panche ses branches jusques à terre. Ses feuilles sont belles & larges, arrondies par devant, & rayées de plusieurs veines. Il porte des fleurs qui sont blanches, lors qu'elles s'épanouissent nouvellement, puis après elles deviennent incarnates, & de couleur de
Chap. 6 des Iles Antilles.

de pourpre. Elles croissent par bouquets & elles exhalent une si douce odeur, qu'on n'a point de pêne à discerner l'Arbre qui les porte. Ces fleurs ne tombent point jusques à ce qu'elles soient poussées par une espèce de Chataigne faite en

forme d'oreille, ou de rognon de lièvre; Quand cette chataigne a pris son accroissement, il se forme au dessous une belle pomme longuette, qui est couronnée de cette creste, qui devient en meurissant d'une couleur d'Olive, pendant que la pomme se revêt d'une peau délicate & vermeille au possible. Elle est remplie au dedans de certains filaments spongieux qui sont imbues d'un sucre tout ensemé doux & aigre, qui desaltere grandement, & que l'on tient être tres utile à la poitrine, & aux désaillances de cœur, étant tempéré avec un peu de Sucre. Mais s'il tombe sur quelque linge il y imprime une tache rouffe, qui demeure jusques à ce que l'Arbre fleurisse de nouveau.

Les Indiens font un bruvage excellent de ce fruit, lequel étant gardé quelque jours, a la vertu d'enivrer aussitôt promement
tément que feroit le meilleur vin de France. La nois qui est
au-dessus étant brulée, rend une huile caustique, de laquelle
on se sert heureusement pour amollir, & même pour ex-
tirper ces durétez qui croissent aux pieds, & que l'on nom-
me Cors. Que s'y on la caffe, on trouve au dedans un pig-
non couvert d'une tendre pellicule, laquelle étant ôtée est
d'un tres-bon goût, & a la vertu déchauffer & de fortifier
merveilleusement l'estomac.

Cet Arbre, ne porte du fruit qu'une fois l'an d'où vient
que les Bretons contient leur âge avec les nois qui croi-
sent fur cette pomme, en en referez une par chacune année,
laquelle ils confèrent avec grand soin, dans un petit pa-
nier qui n'est déliné qu'à cet usage. S'y on fait une incision
au pied de cet Arbre, il jette une gomme claire & transpa-
rente, que plusieurs ont pris pour celle qui vient d'Arabie.
La semence de l'Arbre est en la nois, qui produit aisément
étant mise en terre.

**ARTICLE VIII.**

*Des Prunes D'Icaque*

L'Icaque est une espece de petit prunier qui croît en
forme d'un buisson; les branches sont en tout temps
chargées de petites feuilles longuettes, elles sont deus fois
l'an émaillées d'une infinité de belles fleurs blanches, ou
violettes, qui sont suivies d'un petit fruit rond, de la grof-
sieur d'une Prune de damas, & qui étant muer devient blanc
ou violet de même qu'étoit la fleur. Ce fruit est fort doux,
& tellement aimé de certains Sauvages qui demeurent prés
du Golfe d'Hondures, qu'on les appelle Icaques, à cau-
se de l'état qu'ils sont de ce Prunes, qui leur servent de
nourriture. Ceux qui ont voyage parmy ces Peuples, ont
remarqué que lors que ces fruits sont en leur maturité, ils
sont fort soigneus de s'en conserver la propriete; & que
pour empecher leurs voisins, qui n'en ont point en leur con-
contrée, d'y venir faire aucun dégâst, ils tiennent durant tout ce temps-là aux avenues de leur terre, des Corps-de-garde, composés de l'élite de leurs meilleurs Soldats, qui les repoussent vivement avec la flèche & la massue, s'ils ont l'assurance de le présenter.

**ARTICLE IX.**

*Des Prunes de Monbain.*

Le Monbain, est un Arbre qui croît fort haut, & qui produit aussi des Prunes longues & jaunes, qui sont d'assez bonne odeur. Mais le noyau étant plus gros que tout ce qu'elles ont de chair, elles ne sont guère estimées; si ce n'est de quelques uns qui les mêlent dans les bruvages du Oücou & du Mably, pour leur donner un meilleur goût. Les Pourçeaux, qui vivent dans les bois, sont toujours gras, lors que ces fruits sont en maturité, par ce qu'il en tombe une grande quantité sous les Arbres à mesure qu'ils m'urissent, qui sont recueil-
Histoire Naturelle, Chap. 6.

receuillis avidement de ces animaux. Cet Arbre jette une gomme jaune, qui rend une odeur encore plus penetrante que celle du fruit. Les branches étant mises en la terre, prennent aisément racine, ce qui fait, qu'on l'emploie ordinairement à fermer les parcs où l'on nourrit le bétail.

ARTICLE X.

Du Courbary.

Le Courbary, croift d'ordinaire plus haut, plus touffu, & plus gros, que le Mombain. Il porte un fruit dont la coque est fort dure à caffer, & qui a environ quatre doigts de long, deus de large & un dépais. Dans la coque il a deus ou trois noyaux, couverts d'une chair fort pâteufue, qui est jaune comme du Safran. Le goût n'en est pas mauvais : mais on n'en peut faire d'excés, que l'estomac n'en soit extrêmement chargé & que la gorge n'en soit empêchée. Les Sauvages, en cas de nécessité en font une sorte de bruvage, qui n'est pas désagréable étant bien préparé, c'est à dire lors qu'il a bien bouilli avec l'eau. Son bois est solide de couleur tirant sur le rouge. L'Arbre étant vieil rend de la gomme, qui s'endurcit au Soleil, & qui demeure toujours claire, transparente comme l'ambre jaune, & de bonne odeur. Quelques Indiens en forment des boutons de diverses figure, dont ils font des Bracelets, des Colliers & des pendans d'oreille, qui sont beaux, luifans, & de bonne fenteur.

ARTICLE XI.

Du Figueur d'Inde.

On voit en la plupart de ces îles, un gros Arbre, que les Européens ont nommé Figueur d'Inde, à cause qu'il porte un petit fruit sans noyau, qui à la figure, & le goût approchant des figues de France. D'ailleurs il ne ressemble de rien à nos Figuiers ; car outre que la feuille est de différente figure, & beaucoup plus étroite, il croît en des lieus, si demeurant...
furément gros, qu'il s'en rencontre qu'à peine plusieurs hommes pourroient embrasser, parce que le tronc qui le plus souvent n'est pas une en la circonférence, poussé à ses coftes, depuis la racine jusques à l'endroit où les branches prennent leur naissance, certaines arêtes, ou faillies, qui s'avancent jusques à 4 ou 5 pieds aux environs, & qui forment par ce moyen de profondes cannelures, enfoncées comme des nôches. Ces faillies, qui font de la même substance que le corps de l'Arbre, sont aussi enveloppées de la même écorce qui le couvre, & elles sont de l'épaisseur de fêt à huit pouces, à proportion de la grosseur du tronc qu'elles entourent. Le bois de cet Arbre, est au dedans blanc & mollafic, & l'on coupte ordinairement de ces longues pieces qu'il pouffe hors de fon tronc, pour faire des planches, des portes, & des tables, sans crainte que l'Arbre meure. Car il recouvre en peu de tems il proprement de fon écorce la brèche qui a esté faite, qu'à peine peut-on appercevoir que l'on en ait rien enlevé. Tous ceux qui ont demeuré en l'Ile de la Tortue, qui est situee au costé septentrional de l'Ile Espagnole, ont veu au chemin qui conduit des plaines de la montagne, au village que nos François ont nommé Milplantage, un de ces Arbres, qui peut facilement tenir à couvert deux cens hommes sous l'ombre de ses branches, qui sont toujours chargées de plusieurs faillilles fort toufuès.

ARTICLE XII.

Du Cormier.

Il y a en ces Iles une espèce de Cormier bien différent du Cormier que l'on voit en France. Car il est d'une hauteur excessive fort beau à voir, & orné de belles faillilles, & de plusieurs branches qui les accompagnent. Il porte un fruit agréable, rond comme une Cerise, qui est de couleur jaune, tacheté de petites marques rouges, & qui tombe de foy même lors qu'il est meur. Il a le goût de la Corme, & c'est ce qui est cause, qu'on luy a donné le même nom. Il est fort recherché des Oiseaux.

H 2 ARTI-
Ou les ces îles ont des Palmes, & quelques-unes en ont jusques à quatre fortes toutes différentes. L'une se nomme Palmifce Epineus. Cet Arbre porte justement ce nom, car il est tout Herislé, ayant en sa tige, en ses branches, & en ses feuilles de grandes épines extrêmément aiguës & si dangereuses, que quand quelconq un en est piqué, il court risque d'en être long temps incommode, s’il on n'y apporte un prompt remède. Celles qui entourent le tronce de l'Arbre sont plates, longues comme le doigt, de la figure d'un Cure-dent, polies, & d'une couleur tannée tirant sur le noir. Les Nègres avant que de s'en approcher mettent le feu à l'entour du pied de l'Arbre, pour bruler toutes les Épines qui l'arment & luy servent de defense. Son fruit consiste en un gros bouquet qui est composé de plusieurs nois grisâtres, dures, & rondes, qui rester-
Chap. 6  DES ÎLES ANTILLES.

reflèrent des noyaux qui sont bons à manger. C'est aussi de cette espèce de Palmes, que quelques Nègres tirent du vin, par le moyen des incisions qu'ils font au desfous de ses branches. Il y a apparence que c'est le même Arbre, que les Bre-siliens nomment Ayri.

ARTICLE XIV.

Du Palmisfe Franc,

La seconde espèce est nommée, palmisfe Franc. C'est un grand Arbre droit & d'une hauteur demeurée. Les racines de cette espèce de Palmier, s'élevent hors de terre tout autour de la tige, de la hauteur de deux ou trois pieds, & de la grosseur d'un baril. Ces racines sont petites a proportion de la hauteur de l'Arbre qu'elles soutiennent : mais elles sont entrelacées si étroitement, & si confusément les unes dans les autres, qu'elles luy servent d'un solide appuy. Cet Arbre a cecy de particulier, qu'il est ordinairement plus gros par le haut.
haut que par le bas. Quand il est encore jeune, il a l'écorce tendre, de couleur grisâtre, & marquée de pied en pied d'un cercle, qui donne à connoître à peu près, combien, il y a d'années qu'il occupe la terre : Mais quand il a pris sa consistance, il devient par tout si solide & si uny, qu'on n'y peut plus rien remarquer. Son sommet est orné de plusieurs belles branches canélées & polies, qui sont accompagnées de part & d'autre, d'une infinité de feuilles vertes, longues, étroites, & déliées, qui leur donnent une merveilleuse grace. Les plus tendres de ces branches, qui ne sont pas encore épano- yées, s'élèvent directement au milieu de l'Arbre, pendant que les autres qui font courbées tout autour, luy composent une riche & agréable couronne.

Cet Arbre fe décharge par chacun mois de quelque de ses branches, & d'une écorce, qui fe détache de deflus, laquelle est longue de quatre ou cinq pieds, large de deus ou environ, & de l'épaisseur d'un cuir préparé. Les Habittans des Isles, nomment cette écorce Tache, & ils l'employent pour la couverture de leurs Cuisines, & des autres petits offices de leurs Habitations, de même qu'ils fe servent des feuilles, tréfilées, & cordonnées proprement à l'un des coiffez des branches, pour faire celle de leurs maisons.

Nous avons à deflein, rangé les Palmistes à la fin des Arbes fruitiers qui fe trouvent en ces Isles, à cause qu'ils contribuent tous, horsmis le Latanier, à la nourriture des hommes. Car si le Palmiste épineux, lequel nous avons décrit en l'article precedent, fournit du vin, cely-cy porte au Sommet de fon tronce, & comme en fon cœur, une moëlle blanche, tres-tendre, & tres-favoureufe qui a le goût de Noisette, étant mangée cruë, & étant bouillie & affaisonnée avec plusieurs feuilles deliiées, & blanches au possible, qui l'entourent, & luy servent comme de chemise, elle peut tenir un rang considerable, entre les plus deliciueus mets des Antilles. Les Francois, appellent cette substance moëlleuse, & les feuilles qui l'enveloppent, Chou de Palmiste, parce qu'ils en mettent au potage, au lieu de chous ou d'autres Herbes.

Si l'on fend en deus le tronce de cet Arbre, & qu'on enlève comme il fe peut faire aisément, une certaine matiere fillaf- feufe
feuè & mollassè qui est au dedans, ce bois qui reste ainsi creusè, & qui est épais d’un bon ponce, fournit de belles & longues goutières, qui sont de durée. On s’en sert pour couvrir d’une seule pièce le faîte des Cazes, & pour conduire les eaux par tout ou l’on veut. Les Tourneurs & les Menuysiers font aussi avec ce bois, qui est presque noir, & qui se polis aisément, plusieurs beaux & rares ouvrages, qui sont naturellement marbrez.

Pline, fait des Arbres si prodigieusement hauts, qu’une flèche n’en peut atteindre le Sommet quand elle est tirée; Et l’Auteur de l’Histoire générale des Indes, parle d’un Arbre de telle hauteur, qu’on ne s’auroit jetter une pierre à plein bras par dessus. Mais encore que le Palmiste que nous décrivons surpaiss de beaucoup tous les autres arbres des Antilles, nous n’oserions pas dire qu’il soit d’une hauteur si démesurée, puisque du pied de l’arbre, on remarque facilement une belle panache, qui sortant du plus haut du tronc, est toujours tournée au soleil levant; Elle se renouvelle par chaque année, & quand elle est sortie de son étuy, elle est émaillée d’une infinité de petites fleurs jaunes, en forme de boutons dorés, que venans à tomber sont suivis de plusieurs fruits ronds, & de la grosseur d’un petit œuf de poule. Ils sont attachés en un seul bouquet, & afin que ces fleurs & ces fruits, soient conservés contre les injures du temps, ils sont couverts par dessus d’une écorce épaisse, dure & grisâtre par le dehors, & d’un vermeil doré par le dedans, qui aboutit en pointe. Ce précieux parfum, n’est autre chose que l’étuy qui referroît les fleurs avant qu’elles fussent épanouyes, & qui s’étant entrouvert par dessous, s’élargit en une figure creusée au milieu, & pointue aux extrémités, pour mieux couvrir & les fleurs & le fruit.

D’autant que cette espèce d’Arbres, n’a point de pinces, on le nomme Palmiste Franc. Il y en a encore une autre forte, qui ne croît pas si haut que celle-ci, qui porte une petite graine ronde, que les Nègres font foigneus de recueillir, à cause qu’elle sert à faire de beaux Chapelets qui sont marbrez, & polis à merveille.
L'art treizième espèce de Palme est nommée Latanier. Cet arbre élève sa tige assez haut ; mais il ne croît pas beaucoup en grosseur. Au lieu de branches il n'a que des longues feuilles, qui étant épanouies font rondes par le haut, & pliées par le bas à la façon d'un Eventail. Elles sont attachées à de grandes queues, qui sortent de certains filaments, qui entourent la tête du tronc, comme une grosse toile rouillée & fort claire. Ces feuilles étant liées par petits faibleaux, servent à couvrir les cazes, & la peau qu'on enlève de dessus les queues, est propre à faire des crible, des paniers, & plusieurs autres petites curiosités, que les Indiens tiennent entre leurs meubles plus précieux. Ils font aussi du bois de cet arbre, & de celui du Palmiste Franc, des arcs, des matelles, dont ils se servent en leurs combats au lieu de piques, des Zagayes, qui sont
font de petites lances aiguës, qu'ils d'ardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en munissent la pointe de leurs flèches, qui font par ce moyen aussi penetran tes, que s'y elles étoient d'acier.

ARTICLE XVI.

Du Cocos, & du Cacao.

La quatrième espece de Palme, & la plus excellente de toutes, est celle qui porte le nom de Cocos, ce fameux fruit dont les Historiens disent tant de merveilles. Mais il faut remarquer, que les Cocos qui se trouvent aus Indes Occi-

dentales, ne croissent pas à beaucoup-pres si hauts, que ceux de l'Orient, le tronc pour l'ordinaire n'excédant pas vint, ou vint-cinq pieds en hauteur, étant au reste d'une grosseur bien proportionnée. Il est beaucoup plus chargé de branches & de feuilles, que le Palmiste Franc. Les îles de la Mona que & de Roatam, qui font au Golfe d'Hondures, sont renommées pour
Histoire Naturelle, Chap. 6

pour l'abondance de ces Arbres. L'Ile de Saint Bartelemy entre les Antilles en eft aussi ornée, & c'est de là, qu'on en a apporté en celle de Saint Christophe.

Le fruit, croîst sur le tronc même, au pied des branches. Il a la forme d'une nois : mais sans faire de comparaison pour la grosseur : car un seul pese quelquefois environ dix livres. Depuis que l'Arbre a commencé de porter, on ne le trouve jamais sans fruit ; car il en pousse de nouveaux par chacun mois de l'année. La coque est si dure & si épaisse, qu'on la peut polir, & y graver diverses figures pour enrichir les coupes, les bouteilles, & plusieurs autres vaisseaux, qu'on en fait pour le service ordinaire du ménage : elle est entourée d'une grosse enveloppe, qui est toute de filaments.

Quand on a ouvert cette nois de Cocos, on trouve premièrement une chair blanche comme neige qui est nourrissante au possible, & qui a le goût de l'Amande. Cette substance moëlleuse est en si grande quantité en chaque fruit, qu'on en peut remplir un plat ; Elle est attachée fermement au dedans de la Coque, & en son milieu, elle contient un grand verre d'une liqueur claire & agréable, comme du vin muscat ; de sorte qu'une personne se pourrait bien contenter de l'un de ses fruits pour son repas. C'est cette eau seule, qui se convertit en germe, & qui entre ses autres vertus, a la propriété d'effacer toutes les rides du visage, & de luy donner une couleur blanche & vermeille, pourveu qu'on l'en lave aussitôt, que le fruit est tombé de l'Arbre.

Qui désirera d'apprendre toutes les particularitez du Cocos, & les grands usages qu'il a tant en la Médecine, qu'en la Ménagerie, lira s'il luy plaît, la belle & ample description que François Pyrard en a fait, en son traité des Animaux, arbres & fruits des Indes Orientales.

Quelques-uns, à cause de la ressemblance des noms, confondent quelquefois le Cocos, avec le Cacao, qui croît en la Province de Guatimala, près la neuve Espagne, qui est aussi un fruit tres-renommé en toute l'Amérique, pour être le principal ingredient, qui entre en la composition de la Chicloate, ou Chocolate, d'ont on fait un bruvage souverain pour fortifier la poitrine, dissipant toutes les humeurs malignes qui s'y attachent,
Chap. 7 des Iles Antilles. 67

chent, chaffer la gravelle, & tenir le corps frais & dispo,
Pouvez qu'on le prene moderément.

Ce Casso, qui se trouvoit aussi aux Antilles, en l'an 1649,
dans le jardin d'un Habitant de l'île de Sainte Croix, laquelle
étroit alors entre les mains des Anglois, est un Arbre pres-
que semblable à l'Oranger, sinon qu'il ne croit pas du tout
si haut, & qu'il a les feuilles un peu plus étendus. On le
plante ordinairement en des lieus ombrageus, & même sous
d'autres arbres, qui le puiffent defendre de l'ardeur du Soleil,
qui fréirait les feuilles. Son fruit qui est de la grosseur, &
d'une figure approchante de celle d'un Gland, ou d'une
moyenne Olive, se forme dans de grosses coiffes longuettes,
qui font rayées, & diviées par les costez.

CHAPITRE SÉTTIÈME.

Des Arbres qui sont propres à bâtir; ou qui servent à
la menuisierie; ou à la Teinture.

Nous avons jusques icy representé plusieurs beaus Ar-
bes qui portent des fruits qui contribuent à la nour-
riture, ou au rafraichissement des Habitans des Ant-
tilles, & en ce Chapitre nous nous proposons de traiter des
principaux, qu'on peut employer utilement tant à bâtir des
maîsons, qu'à les orner, par le moyen des beaux meubles de
menuisierie qu'on en peut faire; Puis après nous considere-
zons tous les autres Arbres de diverses couleurs, qui font pro-
pres à la Teinture.

ARTICLE I.

De deux sortes d'Acejou.

Il y a fort peu d'îles, où l'on ne trouve de beaux Arbres qui
font trespropres à bâtir des maisons, & à faire divers ou-
vrages de menuisierie. On fait particulièrement état de l'A-
cejou, qui croit d'une hauteur & d'une grosseur si exccsive,
que
que les Caraïbes tirent souvent d'un seul tronc, ces grandes Chaloupes, qu'ils appellent Pyraugûes, qui sont capables de porter cinquante hommes. Il pousse plusieurs branches, qui font fort touffuës, à cause de la multitude de feuilles d'ont elles sont chargées, l'ombrage de cet arbre est fort agréable: Et même quelques uns tiennent qu'il contribue à la santé de ceux qui se reposent dessous.

Il y a deux fortes d'Acajou qui ne sont differens qu'en la hauteur de leur tronc, & en la couleur de leur bois. Celuy qui est le plus estimé, a le bois rouge, léger, de bonne fenteur, & fort facile à etre mis en œuvre. On a remarqué par experience que le ver ne l'endommage point; qu'il ne le pourrit point dans l'eau, quand il a été coupé en bonne Lune. 

Et que les coffres & les armoires qui sont faits de ces bois, donnent une bonne odeur aux habits & qu'ils les contregardent de toutes les vermines qui s'engendrent, ou se glissent aisément dans les coffres qui sont faits d'une autre matiere. Ces proprietez sont caufe que quelques-uns ont creé que cet arbre etoit une especce de Cèdre. On en fait aussi de l'Eclente pour couvrir les maisons. Les Capitaines de Navires, qui trafiquent aux Antilles apportent souvent des planches de ce bois qui sont si longues & si larges, qu'il n'en faut qu'une pour faire une belle & grande table.

L'autre forte d'Acajou est de pareille figure quant au dehors, que celuy que nous venons de décrire; mais il ne croît pas du tout si haut, & quand on a levé l'écorce & l'aubel, on trouve que le bois est blanc. Il est aussi fort facile à mettre en œuvre quand il est fraîchement coupé; mais si on le laisse à l'air il se durcit en telle forte, qu'on a bien de la pêne à s'en servir. Les Habitans des îles ne l'employent qu'à faute d'autre, à caufe qu'il est sujet aux vers, & qu'il se pourrit en peu de temps. Si on fait des incisions au tronc de ces arbres, ils jettent une grande abondance de gomme, qui pourroit avoir quelque bon usage, si on en avoit fait l'essay.
Art. I.

Du Bois de Kofè.

Il faut avouer que si les Habitans des Antilles avoient de se faire des étoffes du Cotton qui y croît, de nourrir en leurs parcs toutes sortes de volailles, & de bétail domestique, qui y foisonne autant qu’en lieu du monde, ils pourroient sans doute recevoir beaucoup demolumens, de
plusieurs bois précieux, qui feroient de grand usage non feule-
lement pour les loger, & les meubler commodément ; mais
auflî pour en faire du Commerce avec l'Europe. Les-de-
scriptions que nous ferons de quelques uns de ces rares Ar-
bres tant au refte de ce Chapitre qu'au fuyant, jufliceront
cette propofition.

Le Bois de Rose, étant propre non feulement à la charpen-
te, mais auflî à la Menuyferie, doit tenir le premier rang. Cet
arbre croît d'une hauteur bien proportionnée à fa groffeur ;
Son tronc eft ordinairement fi droit, que c'eft l'un des plus
agreables ornemens des forêts des Antilles ; Il eft couvert de
plusieurs belles branches, qui font accompagnées de feuilles
molles, velues d'un cofté, & longues à peu prés comme celles
du Noyer. En la faison des pluyes il porfe des fleurs blan-
ches, de bonne odeur, qui croifient par bouquets, & qui re-
levent merveilleufement la grace naturelle de cet arbre. Ces
fleurs font fuivies d'une petite graine noirâtre & polie. L'e-
corce de fon tronc eft d'un gris blanc. Son bois eft au dedans
de couleur de feuille morte, & quand le Rabot & le Polif-
foir ont paffé par deflus, on y remarque plusieurs veines de
différentes couleurs, qui font comme des ondes, qui luy don-
nent un éclat marbré, & un luifte merveilleux. Mais la dou-
ce odeur qu'il exhale lors qu'on le met en œuvre, & qu'on
le manie, eft, ce qui le fait prifer d'avantage, & qui luy donne
le beau nom qu'il porte ; Quelques-uns ont même eftimé que
cette douce fenteur, qui eft encore plus agreable que celle de
la Rose, luy devoit donner le nom de bois de Cypre, & par
effet ils le font paffer sous ce titre, en quelques-unes des
Antilles. Cet arbre, croît dans toutes les îles de même fa-
fon, quant à la figure exterieure ; mais fon bois eft marbré
de diverses couleurs, felon la difference des terroirs, où il a
pris fa naiffance.
ARTICLE IV.

Du Bois D'Inde.

Cet Arbre précieux & de bonne fenteur, se trouve en si grande abondance dans l'Ile de Sainte Croix, & en plusieurs autres, qu'il y en a des forêts presque toutes entières. Il va du pair avec le Bois de Rose, mais il croît beaucoup plus gros & plus haut lors qu'il rencontre une bonne terre. Son tronc prend de profondes racines, & s'élève fort droit. Son écorce est déliée, douce & unie par tout, sa couleur est d'un gris vif & argenté, & en quelques endroits elle tire sur le jaune, ce qui fait remarquer cet Arbre entre tous les autres. Il fleurit une fois l'an, au temps des pluyes, & pour lors, il renouvelle une partie de son feuillage. Son bois est tres-fondé, & pesant au possible, d'où vient qu'il souffre d'être poly, & que quelques sauvages en font leurs massues. Après qu'on a levé un aubel vermeil, qui est sous l'écorce, on apperçoit le cœur de l'arbre qui est extrêmement dur, & d'une couleur violette, laquelle le fait beaucoup estimer des curieux.

La bonne odeur de cet Arbre réside particulièrement en ses feuilles. Elles sont de pareille figure que celles du Goyavier, & quand on les manie elles parfument les mains d'une fenteur plus douce, que celle du Laurier. Elles donnent à la viande & aux sauces un goût si relevé, qu'on l'attribuerait plutôt à une composition de plusieurs sortes d'épiceries qu'à une simple feuille. On s'en fera aussi dans les bains, que les Médecins ordonnent pour fortifier les nefs soulez, & pour déflécher l'enflure, qui reste aux jambes de ceux, qui ont été travaillés de sievres malignes.
Histoire Naturelle, Chap. 7

ARTICLE V.

De plusieurs Bois Rouges qui sont propres à bâtir,
& des Bois de fer.

Ou tre l'Acajou, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, il y a encore en ces îles plusieurs beaux arbres, qui ont le bois rouge, solide, & pesant, qui résiste aux vers, & à la pourriture. Ils sont tous très-propres à bâtir des maisons, & à faire de beaux ouvrages de Menuiserie.

Mais on fait particulièrement état, du Bois de fer, qui porte ce nom, à cause qu'il surpasse en solidité, pesanteur, & dureté, tous ceux que nous avons d'écrits jusques à présent. Cet Arbre qui doit être mis entre les plus hauts, & les mieux proportionnés des Antilles, est revêtu de beaucoup de branches. Il porte de petites feuilles, qui aboutissent en pointe, & sont divisées près de la queue. Il fleurit deux fois l'année, avant la fin de Mars & de Septembre. Ses fleurs, qui sont de couleur de violette, sont suivies d'un petit fruit, de la grosseur d'une Cerise qui devient noir étant mort, & est fort recherché des Oiseaux. L'écorce du tronc est brute. Le Bois est d'un rouge bien vif, lors qu'il est nouvellement coupé; mais il se ternit étant mis à l'air, & perd beaucoup de son lustre. Le cœur de l'Arbre est d'un rouge fort obscur, comme le bois de Brefil, & d'une telle dureté, que l'on doit avoir des coignées bien trenchantes, & qui soient à l'épreuve pour le pouvoir abattre. Mais son bois étant beau, solide, facile à polir, & plus incorruptible que le Cedre & le Cyprès, il se compense abondamment par toutes ces bonnes qualités, la pêne qu'il donne, avant qu'on s'en puisse servir.

Il y a encore un autre Arbre qui porte le même nom de Bois de fer, mais il n'est pas comparable au précédent. Il ne porte que de petites feuilles, & quand il fleurit il est chargé d'une infinité de Bouquets, qui se lèvent sur toutes ses branches, comme autant de pannaches, qui les parent fort avantageusement. Il est d'une belle hauteur; & il a l'aubel jauni ou blanc, selon
Chap. 7

DES ÎLES ANTILLES.

1. Chânters les lieux où il croît. Tout le bois de cet arbre, hors-mis le cœur qui est fort petit, fort dur, & tirant fur le noir, est sujet aux vers, ce qui fait qu’on ne le met pas volontiers en œuvre, si ce n’est à faute d’autre.

ARTICLE VI.

De plusieurs Arbres dont le Bois est propre à la Teinture.

Entre les Arbres qui croissent aux Antilles il y en a plusieurs qui servent à la Teinture. Les plus estimez, & les plus connus, sont, le Bois de Bresil, le Bois Jaune, l’Ébène verte, & le Roncou.

Le Bois de Bresil, est ainsi nommé, à cause que le premier qui a été veu en Europe, avoit été apporté de la Province du Bresil, ou il croît en plus grande abondance, qu’en aucun autre endroit de l’Amérique. Cet arbre est rare aux Antilles, & on n’en trouve qu’en celles, qui sont le plus herissées de rochers secs & arides. Son tronc n’est pas droit comme ce-luy des autres arbres, mais il est tortu, raboteus, & plein de nœuds à peu prez comme l’Epine blanche. Lors qu’il est chargé de fleurs il exhale une douce senteur, qui fortifie le Cerveau. Son bois est recherché des Tourneurs; mais son principal usage, est en la Teinture.

L’Ile de Sainte Croix, est renommée parmy toutes les autres, pour avoir une infinité d’Arbres rares & précieux. On fait particulièrement érat d’un quis’éleve fort haut & dont le bois qui est parfaitement jaune, fert à la Teinture. Lors que les Anglois tenoient cette Ile, ils en envoyoient beaucoup en leur pays. On le nomme Bois Jaune, à cause de sa couleur.

L’Ébène Verte, est ordinairement employée à faire plusieurs excellens ouvrages de Menuyrerie, par ce qu’elle prend aisément la couleur, & le lustre de la vraie Ébène; mais l’un meilleur usage est en la Teinture, laquelle elle rend d’un beau vert naissant. L’arbre qui porte ce bois, est fort touffu; à cause que sa racine pouffe une grande quantité de rejettons.

K
Histoirb Naturelle, Chap. 7
qui l'empeschent de croître si haut & si gros qu'il feroit, si sa force étoit ramassée en un seul tronc. Ses feuilles sont polies, & d'un beau vert. Sous l'écorce il a environ deux pouces d'aubel blanc, & le reste du bois jusques au cœur, est d'un vert si obscur, qu'il approche du noir; mais quand on le poli, on découvre certaines veines jaunes, qui le font paraître marbré.

ARTICLE VII.
Du Roucou.

C'Est le même Arbre que les Brasiliens nomment Frnco: Il ne croîst pas plus haut qu'un petit Oranger. Ses feuilles qui sont pointuës par l'un des bouts, ont la figure d'un...
Chap. 7  

DES ILES ANTILLES.

75

coeur. Il porte des fleurs blanches mêlées d’Iincarnat : Elles sont composées de cinq feuilles qui ont la forme d’une Étoile, & la largeur d’une Rose. Elles croissent par bouquets aux extrémités des branches. Ces fleurs sont suivies de petites siliques, qui referrent plusieurs grains de la grosseur d’un petit pois, qui étant parvenus à maturité sont couverts d’un vermillon le plus vif, & le plus éclatant qu’on s’aurait désiré; Cette riche Tincture, qui est enfermée en cette écosse, est si mollette, & si gluante, qu’elle s’attache aux doigts aussitôt qu’on la touche.

Pour avoir cette précieuse couleur, on s’écoue dans un vaisseau de terre les grains sur lesquels elle est attachée, on verse dessus de l’eau riege, dans laquelle on les lave jusqu’à ce qu’ils aient quitté leur vermillon. Et puis quand on a laissé reposer cette eau, on fait sécher à l’ombre le marc, ou la lié épaisse qui se trouve au fond du vaisseau, & l’on en forme des Tablettes ou de petites boules, qui sont fort estimées des Peintres, & des Teinturiers, lors qu’elles sont purées, & sans aucun mélange ; comme font celles que nous venons de décrire.

Le bois de cet Arbre se brise facilement; il est très-propre pour entretenir le feu, & s’il est entièrement éteint & qu’on en frotte quelque temps des pièces l’une contre l’autre, elles jettent des étincelles comme feroit un fusil, qui allument le Cotton, ou toute autre matière susceptible de feu, que l’on à mis au præ pour les recevoir. Son écorce sert à faire des cordes qui sont de durée. Sa racine donne un bon goût aux viandes, & quand on en met dans les saucès, elle leur communique la couleur, & l’odeur du Safran.

Les Caraibes ont de ces Arbres en tous leurs Jardins, ils les entretiennent soigneusement & les prissent beaucoup ; à cause qu’ils en tirent ce beau vermillon dont ils se rougissent le corps. Ils s’en servent aussi à peindre, & à donner du lustre aux plus belles vaisselles de leur petit ménage.

On pourrait aussi mettre au rang des Arbres qui sont propres à la Tincture, la plupart de ceux qui distillent des gommes; car ceux qui ont été curieux d’en faire l’effay, ont re-
marqué, qu'œtant mêlées dans la Teinture, elles relèvent les couleurs les plus sombres & les moins claires, par un certain éclat, & un fort beau lustre, qu'elles leur donnent.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des Arbres qui sont utiles à la médecine ; Et de quelques autres dont les Habitans des Antilles peuvent tirer de grands avantages.

Dieu ayant ordonné à tous les Peuples les bornes de leur habitation, n'a laissé aucune contrée dépourvue de moyens nécessaires pour y faire subsister commodément les hommes qu'il y a placés ; & pour étaler devant leurs yeux les richesses infinies de son adorable Providence, il a donné à la terre la vertu de produire, non seulement les vivres qui sont nécessaires pour leur nourriture ; mais encore divers antidotes, pour les munir contre les infirmitez, dont ils peuvent être acquiisis, & plusieurs remèdes souverains pour les en délivrer lors qu'ils y font tomber. Pour ne rien dire des autres endroits du monde, les Antilles posèdent sans contredit tous ces rares avantages en un degré fort considérable : Car elles ne fournissent pas simplement à leurs Habitans une agréable variété de fruits, de racines, d'herbages, de legumes, de gibier, de poissons, & d'autres delices pour couvrir leurs tables ; mais elles leur préfèrent encore un grand nombre d'excellens remèdes pour les guérir de leurs maladies. C'est ce que le Lectar judicieux pourra facilement remarquer en la suite de cette Histoire Naturelle, & particulièrement en ce Chapitre où nous décrirons les Arbres qui sont d'un grand ufage en la Medeciné.
ARTICLE I.

Du Cassier ou Canificier.

Et Arbre croît de la grosseur, & presque de la même figure qu'un Pescher, ses feuilles sont longuettes & étroites: Elles tombent une fois l'an pendant les sécheresses, & quand la faison des pluyes retourne, il en pousse de nouvelles.

Elles sont précédées de plusieurs beaux bouquets de fleurs jaunes, auquelles succèdent de longs tuyaux, ou de longues filiques, qui viennent de la grosseur d'un poulce, ou environ, & sont quelquefois d'un pied & demi, ou de deux pieds de long. Elles contiennent au dedans, comme en autant de petites cellules, cette drogue Medicinale si connue des Apotichaires.
caries, que l'on appelle Caffè. Nos François nomment l'Arbre Caffier, ou Camifier, & les Caraïbes Mali Mali. Tandis que le fruit grossit & s'allonge, il est toujours vert, mais quand il a pris fa consistance, il devient en meurissant, brun, ou violet, & demeure ainsi suspendu à ses branches.

Quand ce fruit est meur & sec, & que les Arbres qui le portent font agitez de grands vents, on entend de fort loin le bruit qui est excité par la collision de ces dures & longues siliques les unes contre les autres. Cela donne l'éspouvanter aux Oiseaux, qui n'en osent approcher; & pour les hommes qui ne savent pas la cause de ce son confus, s'ils ne voyent les Arbres mêmes émeus, & choquans leurs branches & leurs fruits, ils s'imaginent qu'ils ne sont pas loin du bord de la mer, de laquelle ils croyent entendre l'agitation: ou bien ils se persuadent que c'est le Chamaillis de plusieurs soldats, qui sont aux mains. C'est la remarque de tous ceux qui ont visité le sein, ou comme on le nomme ordinairement le Cul-de-sac, de l'Ile de Saint Domingue, où l'on voit des plaines entières, & de fort longue étendue, qui ne sont couvertes d'autres arbres. C'est aussi de-là, selon toute apparence, qu'on a apporté la semence de ceux qui croissent aux Antilles. Au reste ces bâtons de Caffè, qui viennent de l'Amerique, sont plus pleins & plus pesants, que ceux qu'on apporte du Levant, & la drogue qui est dans, a tous les mêmes effets.

Les fleurs du Caffier étant confites en sucre, purgent bénignement, non seulement le ventre, mais aussi la vessie. Les bâtons du Caffier lors qu'ils sont confits verts, ont aussi la même propriété. Mais la poulpe étant extraite du fruit meur, fait une opération plus prompte, & beaucoup plus loisible. Plusieurs des Habitans du Pais se trouvent bien d'en user chaque mois, un peu avant le repas: & ils ont remarqué que ce doux Médicament leur conserve merveilleusement leur bonne constitution.
ARTICLE II.

Des Nois de Medicine.

Les Nois de Medicine qui sont si communes en toutes ces îles, croissent sur un petit Arbre d'ont on fait le plus souvent les separations des Jardins & des habitations. S'y l'on n'empêche sa jute croissance, il monte à la hauteur d'un figuiер ordinaire, duquel il a aussi la figure, son bois est fort tendre & moelleux, il produit plusieurs branches qui rampent confusément à l'entour du tronc. Elles sont chargées de feuilles allées longues, vertes & mollasse, qui sont rondes par le bas, & se terminent en trois pointes.

Le bois & les feuilles de cet Arbre, diffilent un suc laiteus, qui tache le linge; Même il n'y a pas de plaisir de s'en approcher.
cher en temps de pluie parce que les gouttes d'eau qui tombent de dessus les feuilles ont un tout paré effet que le soleil. Il porte plusieurs fleurs jaunes composées de cinq feuilles, qui ont la figure d'une étoile quand elles sont épanouies; les fleurs venuent à tomber quelques unes sont suivies de petites noix, qui sont vertes au commencement, puis elles deviennent jaunes, et enfin noires, et un peu ouvertes lors qu'elles sont meures; Chaque Noix, refère trois ou quatre noyaux en autant de distinctes cellules, qui ont l'écorce noireâtre de la grofleur de la figure d'une étoile. L'écorce étant levée, on trouve dans chacun un pignon blanc, d'une substance huileuse qui est enveloppée & appuyé d'une délicie pellicule. Ces pignons ont un goût allèz agréable, qui est apparant de celui des Noisettes: Mais s'y on n'observe quelque regle en les mangeant, ils excitent un étrange devoirment par nom & par bas, particulièrement s'y on avale la petite peau qui les enveloppe, & celle qui les sépare par la moytie. Pour tempérer leur force, & pour en user avec un heureux succès, on les purge de ces peaux, & on les fait passer légèrement sur les charbons, puis étant battus, on en prend quatre ou cinq, qu'on mêle dans un peu de vin, pour leur servir de véhicule & de correctif.

Les rameaux de cet Arbre étant coupé & mis en terre prenent facilement racine. Les Portugais tirent de l'huile des pignons, qui est estimée en la ménagerie, & qui peut aussi avoir son lieu en la Medecine.

ARTICLE III.

Du Bois de Cannelle.

L'Arbre qui porte cette espece de Cannelle qui est si commune en toutes les Îles, peut tenir place entre ceux qui servent à la Medecine, puisque son écorce aromatique est recherchée de tous ceux qui font travailler d'affections froides, & employée pour décharger l'estomac des humeurs glantes & pâtuituves qui l'oppresse. La bonne odeur, & la verdure perpetuelle de ce bel Arbre, ont pressuadé à quelques uns que
que c'étoit une forte de Laurier; Mais il croit beaucoup plus haut, son trone est aussi plus gros, ses branches sont plus étendues & ses feuilles qui ne sont pas du tout si longues, font de beaucoup plus douces, & d'un Vert plus gay. Son écorce qui est cachée sous une peau cendrée est plus épaisse, & d'une couleur plus blanche que la Cannelle qui vient du levant; Elle est aussi d'un goût plus acre & plus mordant; Mais étant séchée à l'ombre, elle donne une saveur tresagréable aux viandes.

Les îles de Tabago, de la Barbade, & de Sainte Croix, sont estimées entre toutes les autres, pour avoir plusieurs bois que l'usage a rendus recommandables en la Medicine. Car on y trouve du Sandale, du Gayac, & même du Safafras, qui sont assez connus, sans qu'il soit besoin d'en faire des descriptions particulières.

ARTICLE IV.

Du Cottonnier.

Il y a encore plusieurs autres Arbres assez communs pat toutes les Antilles, dont les Habitans peuvent tirer de grandes commoditez. Le Cottonnier, que les Sauvages appellent Manoulou-Akecha, doit tenir le premier rang, comme étant le plus utile. Il croit de la hauteur d'un Pescher: Il a l'écorce brune, les feuilles petites, diviées en trois. Il porte une fleur de la grandeur d'une Rose, qui est soutenu par le bas, sur trois petites feuilles vertes, & piquantes, qui l'enferrent. Cette fleur est composée de cinq feuilles, qui sont d'un jaune doré, elles ont en leur fond de petites lignes de couleur de pourpre, & un bouton jaune, qui est entouré de petits filaments de même couleur. Les fleurs sont suivies d'un fruit de figure ovale, qui est de la grosseur d'une petite nois avec sa coque. Quand il est parvenu à sa maturité, il est tout noir par dehors, & il s'entrouve en trois endroits, qui font voir la blancheur du Cotton qu'il refère sous cette rude couverture. On trouve dans chaque fruit, six petites fèves, qui sont la semence de l'Arbre.
Il y a une autre espèce de Cotonnier, qui rampe sur la terre, comme la vigne dêstituée d'appuis : c'est celle-ci, qui produit le Cotton le plus fin & le plus estimé. On fait de l'un & de l'autre des toiles, & plusieurs petites étoffes, qui sont d'un grand usage en la ménagerie.

**ARTICLE V.**

*Du Savonnier.*

Il y a deux sortes d'Arbres dont les Insulaires se servent au lieu de Savon, l'un à cette qualité en son fruit, qui croît par grappes, rond, jaunâtre, & de la grosseur d'une petite prune, qui a aussi un noyau noir & dur qui se peut polir. On le nomme communément Pomme de Savon. L'autre a cette vertu en sa racine, qui est blanche & mollasse. L'un & l'autre rendent l'eau blanche & écumeuse, comme serait le Savon même ; Mais si on ufoit du premier trop souvent, il brûleroit le linge. L'on appelle ces Arbres Savonnier, à caufe de la propriété qu'ils ont de blanchir.

**ARTICLE VI.**

*Du Paretvier.*

C'Est Arbre ne se plait qu'aux marécages, & ans bords de la mer. Il a la feuille verte, épaîse, & assez longue. Ses branches qui se recourbent contre terre, ne l'ont pas si tost touchée, qu'elles prennent des racines, & poussent un autre Arbre, qui entrelasse ordinairement sa tige & ses branches si prés à prés, & à tant de réplis, avec tout ce qu'il peut joindre, que ces Arbres gagnent & occupent en peu de temps tout ce qu'ils trouvent de bonne terre, qui est par ce moyen rendu si difficile à défricher, que l'on n'en peut attendre aucun profit. C'est sous ces Arbres, que les Sangliers, & autres belles Sauvages tiennent leur fort. Ils servent aussi en quelques lieus
lieus de rempart aus Habitans des Iles, qui sont assurez que personne ne les surprendra de ce costé là. Ils sont encore tresutiles, en ce que n'y ayant point de Chese en ces Iles, leur écorce est propre à tanner les cuirs.

ARTICLE VII.

Du Calebassier.

Il ne faut pas oublier le Calebassier, qui fournit la plus grande partie des petits meubles du ménage des Indiens, & des Habitans étrangers qui font leur demeure en ces Iles. C'est un Arbre, qui croît de la hauteur, de la grosseur, & de la forme d'un gros Pommier. Ses branches sont ordinairement fort touffues. Ses feuilles qui s'ont longuettes, étroites, &

L 2 rondes
rondes par le bout, sont attachées par bouquets aux branches, & en quelques endroits du tronc. Il porte des fleurs & des fruits presque tous les mois de l'année. Les fleurs sont d'un gris mêlé de vert, & chargé de petites taches noires, & quelquefois violettes. Elles sont suivies de certaines pommes, dont à peine on peut-en trouver deux, qui soient de par- reille grosseur, & de même figure. Et comme un potier fait paraître l'adresse de sa main, en faisant sur une même roue, & d'une même masse de terre des vaisseaux, d'une forme & d'une capacité différente: Ainsi la nature montre ici son industrie merveilleuse, en tirant d'un seul Arbre, des fruits divers en leur forme, & en leur grosseur, encore qu'ils soient tous attachés à un même Arbre, & produits d'une même substance.

Ces
Chap. 8 des Iles Antilles. 85

Ces fruits ont ceci de commun, qu'ils ont tous une écorce dure, ligneuse, d'une épaisseur & d'une solidité requise pour s'en pouvoir servir au lieu de bouteilles, de bassins, de coupes, de plats, décuelles, & de tous les autres petits vaisseliers, qui sont nécessaires au ménage. Ils sont remplis d'une certaine poulpe, laquelle étant bien bien meure devient violette, de blanche qu'elle étoit auparavant. On trouve parmi cette substance, certains petits grains plats, & durs qui font la semence de l'Arbre. Les Chasseurs des îles se servent de ce fruit pour étancher leur soif au besoin, & ils disent qu'il a le goût de vin cuit; mais qu'il referre un peu trop le ventre.

Les Indiens polisent l'écorce, & l'emaillent si agréablement avec du Roucou, de l'Indigo, & plusieurs autres belles couleurs, que les plus delicats peuvent manger & boire sans de-gout, dans les vaisseaux qu'ils en forment. Il y a aussi des Curieux, qui ne les estiment pas indignes, de tenir place entre les raritez de leurs cabinets.

ARTICLE VIII.

Du Mahot.

Il y a des fortes d'Abres qu'on appelle Mahot, assez vois les Mabot franc, & le Mahot d'herbe. Le premier est le plus recherché, parce qu'il est plus fort. Il n'èdevient pas fort grand, mais il produit plusieurs branches qui rampent contre terre. L'écorce en est fort épaisse, & fort aisée à lever de dessus l'Arbre. On en fait de longues éguillettes, qui sont plus fortes que les cordes de Tiel, d'ont on se sert en plusieurs endroits. On les emploie ordinairement à monter les rouleaux du Tabac, & à attacher plusieurs choses qui sont nécessaires au ménage. Pour ce qui est du Mahot d'herbe, on s'en sert au défaut du premier; mais il pourrit facilement, & n'ègalé en rien l'autre pour la force.

Enfin il y a dans ces îles plusieurs autres Arbres, qui ne se voyent point en l'Europe, dont les uns recréent seulem ent l'avenue, tels que sont, celuy qu'on appelle Mappou, & plusiers
Histoire Naturelle, Chap. 8

fleurs sortes de Bois Epineus: Et les autres contentent l’odorat par leur bonne fenteur: ou même ont des qualitez venimeuses, comme l’Arbrelaites; celuy dont la racine estant broyée, & jetée dans les rivières enuire les Poissons: le Mancenilier, lequel nous décrirons en son lieu, & une infinité d’autres, qui ont tous le bois blanc, mol, & de nul usage, & qui n’ont encore point de nom parmy nos François.

Avant que de passer outre, nous mettrons icy la figure du Papayer Franc, dont nous avons fait la description en l’Article troisième du sixième Chapitre, page 50.

Nous infererons aussi en ce lieu la figure d’une branche de Cacao, duquel nous avons parlé en l’Article seizeième du même Chapitre, page 66.
CHAPITRE NEUVIEME.

Des Arbres de la Terre qui portent des fruits, ou qui poussent des racines, qui sont propres à la nourriture des Habitants, ou qui servent à d'autres usages.

Dieu ayant fait de la terre un seul élément, la séparée en diverses contrées, à chacune desquelles il a donné quelque avantage & quelque commodité, qui ne se trouve point aux autres, afin que dans cette agréable variété, sa Providence le puisse tant plus distinctement reconnaître. Mais il faut avouer, qu'en la distribution que cette Divine Sagesse a fait de ses biens, les Antilles ont été fort richement partagées : Car pour nous arrêter seulement à la matière que nous
nous traittons, non seulement les grands Arbres, que nous avons décrits aux Chapitres précédents, contribuent au logement, à la nourriture, au vêtements, à la conservation de la santé, & à plusieurs autres dous accommodemens des hommes qui y habitent, mais il y croît encore plusieurs Arbisseaux qui poussent des racines, ou qui portent des fruits qui servent aux mêmes usages, comme il se pourra remarquer par la lecture de ce Chapitre.

**ARTICLE I.**

**Du Manyoc.**

Les Habitans des Iles, se servent au lieu de blé de la racine d’un Arbisseau, qui se nomme Manyoc, & que les Toupinambous appellent Manyot, & d’autres Mandioque, de laquel-
Chap. 9 des Îles Antilles.

laquelle on fait un pain assez delicat, que l'on appelle Cassave. Cette racine est si feconde qu'un arpent de terre qui en sera planté, nourrira plus de personnes que n'en pourroient faire six qui feroient ensemencez du meilleur froment. Elle jette un bois tortue de la hauteur de cinq à six pieds, qui est tres-facile à rompre & remply de petits nœuds. Sa feuille est étroite & longuette. Au bout de neuf mois la racine est en sa maturité. On dit même qu'au Brefil il ne luy faut que trois ou quatre mois pour croître grosse comme la cuiffe. Si la terre n'est point trop humide, la racine s'y peut conserver trois ans sans se corrompre; si bien qu'il ne faut point de grenier pour la rerrer, car on la tire de la terre à mesure qu'on en a besoin.

Pour faire venir cette racine, il faut prendre de ce bois, & le couper par bâtons de la longueur d'un pie ou environ. Puis faire des fossoles dans le jardin avec une houe, & fourrer trois de ces bâtons en triangle dans la terre que l'on a tirée de ces fossoles, & dont on a fait un petit monceau relevée. On appelle cela planter à la fosse. Mais il y a une autre sorte de planter le Manioc, que l'on nomme planter au Piquet, qui est plus pronte & plus aytée, mais qui ne produit pas de Manioc si beau, ni si estimé. Cela ne consiste qu'à faire un trou en terre avec un piquet & à y planter tout droit le bois de Manioc. Mais il faut prendre garde en le plantant, de ne pas mettre les nœuds en bas, parce que les bâtons ne poufferoient point. Les Indiens n'y font point d'autre faïson; mais pour l'avoire en faïson, ils obfèrent le decours de la Lune, & que la terre foyt un peu humectée.

Il y a plusieurs fortés de ces Arbresfeaux, qui ne font differens qu'en la couleur de l'écorce de leur bois, & de leur racine. Ceus qui ont l'écorce, grise, ou blanche, ou verte, font un pain de bon goûte, & ils croiffent en peu de temps; mais les racines qui ils produifent ne font pas de si bonne garde, & elles ne foifonnent point tant que celles du Manyoc rouge ou violet, qui est le plus commun, le plus estimé, & le plus profitable en la ménagerie.

Le suc de cette racine est froid comme la cigné; & c'est un poisôn si puissant, que les pauvres Indiens des grandes Îles, étant
étant persécutez à feu & à sang par les Espagnols, & voulant éviter une mort plus cruelle, le fervoient de ce venin pour se faire mourir eux-mêmes. On voit encore aujourd'hui en l’île de Saint Domingue, un lieu nommé la Caverne des Indiens, où se trouvent les ossements de plus de quatre cents personnes, qui s’y donnerent la mort avec ce poison, pour échapper des mains des Espagnols. Mais au bout de vingt-quatre heures que ce suc si venimeux pour toutes sortes d’animaux, est tiré de sa racine, il perd sa qualité maligne & dangereuse.

ARTICLE II.

Du Ricinus ou Palma Chyrsi.

Il y a dans les Antilles une infinité de ces Arbres que l’on nomme Palma Chyrsi, ou Ricinus. Et ils croissent si hauts, & si gros en quelques lieux, qu’on les prendroit pour une espèce différente de ceux que l’on voit en Europe. Les Nègres en amassent la graine & en expriment l’huile, de laquelle ils se servent pour frotter leurs cheveux, & se garantir de la vermine. Les qualités que luy donnent Galien & Dioscoride, répondent bien à l’usage qu’en tirent ces Barbares. La feuille de cet Arbre est aussi souveraine, pour la guérison de quelques ulcères, parce qu’elle est fort attractive.

ARTICLE III.

Des Bananiers, & Figuiers.

Il croît en toutes ces îles deurs sortes d’Arbres, ou plutôt de gros Rosseaux spongeux au dedans, qui viennent volontiers en terre graisse, près des ruisseaux, ou dans les vallées, qui font à l’abri des vents. On les nomme ordinairement Bananiers, ou Planes & Figuiers, ou Pommiers de Paradis. Ces deux espèces d’Arbres ont cecy de commun entre eux, 1. Qu’ils croissent de pareille hauteur, à savoir de douze ou de quinze pieds hors de terre; 2. Que leurs tiges qui sont vertes,
Chap. 9 DES ÎLES ANTILLES.

vertes, luisantes, spongicules & remplies de beaucoup d'eau, sortent d'un gros oignon en forme d'une poire, qui est muni de plusieurs petites racines blanches, qui le lient avec la terre :

3. Qu'ils poussent proche leur pied des rejetons, qui produisent des fruits au bout de l'an :

4. Que quand on a coupé une des tiges pour avoir le fruit, la plus avancée succède en la place, & ainsi l'Arbrisseau se perpetue, & se multiplie, tellement qu'il occupe avec le temps, tout autant de bonne terre qu'il en rencontre :

5. Que la substance de l'un & de l'autre est mollasse, qui se refoule en eau, laquelle étant claire au possible, a néanmoins la qualité de teindre le linge, & les étoffes blanches en couleur brune.

6. Que leurs fruits sont au sommet de chaque tige, en forme de grosses grappes, ou de gros bouquets :

7. Et que leurs feuilles qui sont grandes d'environ une aulne & un quart, & larges de dixhuit pouces, peuvent servir
sérvir de nappes & de serviettes, & étant séches tenir lieu de matelas & de lits, pour coucher mollement.

Ces deus Arbrifécaus fent encore fémblables en cecy, que de quelque fens que l'on coupe leur fruit lors qu'il eft en ma"turité, la chair qui eft blanche comme nége, reprefente en fon milieu la figure d'un Crucifix : cela paroit particulièremen tant quand on le coupe par rouelles delicaces. C'eft pourquoÿ les Espagnols croiroient faire un crime d'y mettre le couteau, & le fçandalifent fort de le voir trancher autamment qu'avec les dens.

Mais le Bananier a cecy de particulier : 1. Son fruit eft long de douze à treze pouces, un peu recourbé vers l'extrémité, gros à peu près comme le bras ; au lieu que celuy du Figuier eft de la moitié plus petit, de la longueur de six pouces. 2. Le Bananier, ne produit en fon bouquet que vintcinquante ou trente Bananes pour le plus, qui ne font point trop ferrées les unes auprès des autres ; Mais le Figuier, a quelquefois jufques a cent ou fix vint figues, qui font tellement unies & prefées les unes contre les autres, qu'on a de la peine à les en déta-*

3. Les Bananes ont la chair ferme & folide, propre à être cuite, ou fous la cendre, ou au pot avec la viande, ou confite, & fèchée au four, ou au Soleil, pour être gardée plus facilement. Mais la Figue, ayant une substance mollace, ne peut servir à tous ces ufages.

Pour avoir ces fruits, on coupe par le pied les Arbres, qui ne portent qu'une feule fois en leur vie, & on soutient avec une fourche la groffe grappe, de peur qu'elle ne fe froiffe en tombant. Mais on n'y met pas volontiers la fèrpe, que quand on apperçoit qu'il y a quelques uns des fruits de chaque bou-quet, qui ont la peau jaune : Car c'eft un signe de maturité : & lors étant portez à la maison ceux qui étoient encore verts meuiffent fuccifivement, & l'on a chaque jour du fruit nouveau.

La Grappe, qui eft nommée Regime par nos François, eft ordinairement la charge d'un homme : & quelquefois il la faut mettre fur un levier, & la porter à deus fur les épaules, comme la grappe de raisin, que les Espions rapporterent de la terre de Canaan. Quelques uns, ont trouvé ce fruit si beau &

Histoire Naturelle, Chap 9
& si delicat, qu'ils sefont imaginez que cet cétuy du Paradis terrestre, dont Dieu avoit defendu à Adam & a Eve de man-ger. Aussi ils le nomment Figuier D'Adam, ou Pommier de Paradis. La feuille de ces Rosceaus, se trouvant de la gran-deur que nous avons dit, étoit du moins bien propre à cou-vrir la nudité de nos premiers parens. Et pour ce qui regarde la figure du Crucifix, que le fruit reprefente au dedans lors qu'il est coupé, cela peut fournir une ample matiere de pro-fondes speculations, à ceux qui se plaifent à spiritualifer les secrets de la Nature.

Il y en a qui difent que la figure d'une Croix eft auxi mar-queé dans la femence de l'herbe que l'on nomme Rûé. La petite Gentiane ou Cruciana, a les feuilles dispofées en forme de Croix fur fa tige: & il faut avoier, que la nature comme en fe fonant, s'eft puîe à reprefente de cette forte diverfes figu-res, dans les plantes & dans les fleurs. Ainsi il y en a qui fe rapportent à la forme des cheveux, d'autres à celle des yeus, des oreilles, du nez, du cœur, de la langue, des mains & de quelques autres parties du corps. Et ainsi il y a encore diver-fes plantes fameufes, qui foimblent reprefenter plusieurs au-tres choses, comme des Aigles, des Abeilles, des ferpens, des pattes de chat, des crefles de coq, des oreilles d'Ours, des bois de cerf, des flechês, & fémblables; dont par fois même à caufe de cette reffemblance, ces plantes-là portent le nom. Nous ne les fpecifions pas icy parce que tous les Livres en fon pleins.

ARTICLE IV.

Du Bois de Coral.

Il y a encore en plusieurs iles, un petit Arbrifeau, qui por-te une graine rouge comme du Coral. Elle croifit par bou-quets à l'extrémité de fes branches, qui en reçoivent un grand lufure. Mais ces petits grains ont une petite marque noire à l'un des bouts, qui les défigure, & leur fait perdre leur prix, fon- lon l'advis de quelques uns. Les autres difent tout au con-
Histoire Naturelle, Chap. 10

traite que cette bigarrure de couleurs, ne les rend que plus agréables. On s'en sert à faire des Braséliers.

ARTICLE V.

Du Iasmin & du Bais de Chandelle.

Les Arbrisfeaux, que nos François ont nommé Iasmin, & Bois de Chandelle, doivent être mis entre ceux qui sont considerables en ces iles. Car le premier porte une petite fleur blanche, qui parfume toute la circonférence de sa bonne odeur; & c'est ce qui luy a acquis le nom qu'il porte. Et quant à l'autre, il exhale une si agréable & si douce senteur lors qu'on brûle son bois sec, il est aussi si susceptible de feu, & il rend une flamme si claire, à cause d'une certaine gomme aromatique d'ont il est Imbu, que c'est avec raison qu'il est recerché des Habitans pour l'usage & l'entretien de leurs feus, & pour leur tenir lieu de chandelle, & de flambeau pendant la nuit.

CHAPITRE DIXIÈME.

Des Plantes, Herbagés, & Racines de la terre des Antilles

A près avoir représenté dans les Chapitres precedens, les Arbres & les Arbrisfeaux, dont la terre des Antilles est richemment couverte: il nous faut maintenant entrer en la consideration, de plusieurs rares Plantes, Herbes, & Racines dont elle est aussi très-abondamment pourvue.
ARTICLE I.

De trois sortes de Pyman.

La Plante, que nos François appellent Pyman ou Poyure
de l'Amerique, est la même que les naturels du pays nom-
ment Axi ou Carive. Elle croît touffue, comme un petit
buisson sans épines. Sa tige est couverte d'une peau cendrée,

elle porte plusieurs petits rameaux, qui sont chargés d'une
multitude de feuilles longuettées, dentelées, de couleur de
vert naissant. Il y en a de trois sortes qui ne sont en rien diffé-
rentes, qu'en la figure de l'écosse, ou du fruit qu'elles por-
tent. L'une ne produit qu'un petit bouton rouge, longuett
comme un clou de Giroflé, qui a au dedans une femence
déliée.
déliée beaucoup plus chaude que les épices, qui viennent du Levant, & présque caustique, qui communique facilement cette qualité picquante, à tout ce à quoi on l'emploie.

L'autre Espèce, a une écosse beaucoup plus grosse, & plus longue, qui devient parfaitement vermeille étant meure, & si l'on s'en sert aux faules, elle les jaunit comme ferait le Safran.

La Troisième a encore une écosse plus grosse, qui est assez épaisse, rouge comme du plus vif Coral, & qui n'est pas également unie. La graine qui n'est point fi aère, ni fi épicée que celle des autres, est suspendue au milieu. C'est l'un des plus beaux fruits, que lon s'aurait voir, lors qu'il est meur. On en a apporté de la graine en France & ailleurs, qui est venué en perfection. Mais le fruit ne vient pas du tout si gros, qu'en l'Amerique. On le fert de cette écosse, & de la graine qui est dedans, au lieu de puyre, parce que ce fruit donne un goût relevé qui approche de celui de cette épicé. Les effets neantmoins n'en sont pas fi louables; Car après qu'il à un peu piqué la langue, & enflammé le palais par son acrimonie, au lieu de fortifier, & déchauffer la poitrine, il l'affoiblit, & y cause des froideurs; Ou plutôt, selon le sentiment des Medecins, il ne l'échauffe que trop, & il l'affoiblit par sa vertu caustique, n'y causant de froideur que par accident, entant qu'il dissipe l'humide radical, qui est le siège de la chaleur. Cet pourquoi on remarque dans les illes, que ceux qui s'en servent ordinairement en leur manger, sont sujets à des maux d'estomac, & à contracter une couleur jaune.

ARTICLE II.

Du Tabac.

A plante de Tabac, ainsi appelée à cause de l'île de Tabago, où selon l'opinion de quelques uns, elle a été premièrement découverte par les Espagnols, est aussi nommé Nicotiane, du nom de Monseigneur Nicot Medecin, qui la mit le premier en usage en l'Europe, & qui l'envoya de Portugal en France.
Chap. 10 des Iles Antilles.

France. On la qualifie encore Herbe à la Reine, parce qu'étant apportée de l'Amérique, elle fut présentée à la Reine d'Espagne comme une plante rare, et de merveilleuse vertu. Les Espagnols luy donnent de plus de nom d'Herbe Sainte, pour les excellens effets que l'expérience leur en a fait sentir, comme temoigne Garcilasio, au 25 Chapit. du 2 Livre de son commentaire Royal des Yncas du Pérou. Enfin on l'appelle Petun, bien que Jean de Lery s'en mette fort en colère, tenant que la plante qu'il a vue au Brefiu, & que les Taupiambous nomment Petun, est tout à fait différente de nostre Tabae. Les Caraïbes le nomment en leur langue naturelle T'olyl. On ne connoitsoit autrefois dans les Iles d'Autres Plantes de Tabae, que celles que les Habitans nomment ordinairement Tabae vert, & Tabac à la langue, à cause de la figure de sa feuille : Mais depuis qu'on y a apporté de la terre ferme, de la semence de celles qu'on appelle Tabae de Féréne, & Tabac des Amazones, on les a aussi divisées en ces quatre fortes. Les deux premières sont de plus grand rapport : Mais les deux autres sont plus estimées, à cause de leur bonne odeur.

Toutes ces fortes de plantes de Tabae, croissent aux Iles de la hauteur d'un homme & d'avantage, lors qu'on n'empêche point leur croissance, en coupant le sommet de leurs tiges. Elles portent quantité de feuilles vertes longues, velues par dessous, & que l'on dirait être huilées lors qu'on les manie. Celles qui croissent au bas de la plante, sont plus larges & plus longues, comme tirant plus de nourriture de l'humeur de la racine. Elles pousissent au sommet de petits rameaux, qui portent une fleur en forme de petite clochette, laquelle est d'un violet clair. Et quand cette fleur est séche, il se forme un petit bouton en la place, dans lequel est contenue la semence, qui est de couleur brune & extrêmement deliee.

Quelque fois on trouve sous les feuilles, & sous les branches de cette Plante, des nids de ces petits oiseaux que l'on appelle Colibris, & que nous décrirons en leur lieu.
A matière d'ont on fait cette Teinture violette qu'on appelle Indigo, se tire d'une Plante, qui ne s'éleve hors de terre qu'un peu plus de deux pieds & demi. Elle a la feuille petite, d'un vert naissant qui tire sur le jaune quand elle est meure. Sa fleur est rougeâtre. Elle vient de graine, que l'on sème par sillons en droite ligne. Son odeur est fort désagréable, au contraire de cette espèce d'Indigo que l'on trouve en Madagascar, qui porte de petites fleurs d'un pourpre mêlé de blanc, qui s'entendent bon.
Entre toutes les Epiceries du levant, qu'on a essayé de faire croître en l'Amérique, il ny en a aucune qui ait reussi que le Gingembre, qui y vient en abondance, & en la perfection. C'est la racine d'une Plante, qui ne s'éleve pas beaucoup hors de terre, qui a les feuilles vertes & longuettes, comme celles des rofeaus, & des cannes de sucre. Sa Racine se répand non en profondeur mais en largeur, & est couchée entre deux terres, comme une main qui a plusieurs doigts étendus aux environs. D'où vient aussi qu'on l'appelle Patte, entre les habitans des Iles. Cette plante sè peut
provigner de semence, ou comme il se pratique plus ordinairement de certaines petites racines, qui croissent comme filets, autour de la vieille tige & des plus grosses racines, tout ainsi qu'aux Chervis. Elle croît facilement en toutes les Antilles & particulièrement à S. Christophe. Aussi depuis que le Tabac est devenu à fi-vil prix, plusieurs Habitans de cette île, ont fait trafic de Gingembre, avec un heureux succès.

ARTICLE V.

Des Patates.

A Patate, que quelques uns appellent Batate, est une racine qui est presque de la figure des Trufes des jardins, que

l'on nomme Toupinambous ou Artichaus d'Inde, mais d'un goût beaucoup plus relevé, & d'une qualité beaucoup meilleure pour la santé.

Nous
Nous prendrons ici occasion de dire en passant par forme de digression, que ces *Toupinambous* qui sont aujourd'hui non seulement fort communs en ces quartiers, mais fort vils & fort méprisés, & qui ne sont guères que la viande des pauvres gens, ont été autrefois entre les plus rares délices. Car aux superbes fèlins, qui se firent à Paris par les Princes, à quelques Ambassadeurs en l'an mil six cents seize, on en servit comme d'un mets précieux & exquis. Retournons à notre faute.

Elle croit en perfection dans une terre légère, moyennement humide, & un peu l'abourée. Elle pousse quantité de feuilles mollasles, d'un vert fort brun, qui ont une figure approchante de celles des Epinars. Elles forment de plusieurs pampres qui rampent sur terre, & qui remplissent incontinent au long & au large toute la circonférence. Et si la terre est bien préparée, ces pampres forment en peu de temps diverses racines, par le moyen de certains fibres ou filaments blanchâtres, qui se poulent de dessous les nœuds, & qui s'infusent facilement en la terre. Elle porte une fleur de la couleur à peu-près qu'est la racine, & en forme de clochette, au défaut de laquelle se forme la graine. Mais ordinairement pour provigner ce fruit, on prend seulement de ces pampres qui s'éparpillent par tout comme nous avons dit, & on les couche dans une terre labourée, où au bout de deux ou trois mois ils ont produit leur racine : Laquelle a aussi cette vertu qu'étant coupée par rouelles & mise en terre, elle produit sa racine & sa feuille, comme si elle avoit sa semence en chacune de ses moindres parties.

Ces racines font de couleur différente, & dans un même champ on en tirera quelquefois de blanches, qui font les plus communes, de violettes, de rouges, comme les Bettes-raves, de jaunes, & de marbrées. Elles font toutes d'un goût excellent. Car pourvu qu'elles ne soient point remplies d'eau, & qu'elles soient creusées en un terroir moyennement humide & sec, qui participe de l'un & de l'autre, elles ont le goût des Chataignes, & font d'une meilleure nourriture que la Cassaque, qui défléchît le corps ; Car elles ne sont pas si arides. Aussi plusieurs Anglois se servent de ces racines au lieu de pain.
Histoire Naturelle, Chap. 10

pain & de Caffue, & les font cuire pour cet effet sous la cendre, ou sur les charbons. Car étant ainsi préparées, elles sont de meilleur goût, & elles perdent cette qualité vénérable qu'ont la pluspart des racines. Mais pour l'ordinaire, on les fait cuire dans un grand pot de fer, au fond duquel on met tant soit peu d'eau: Puis on étoupe soigneusement avec un linge l'orifice & l'environ du couvercle, afin qu'elles cuissent par cette chaleur étouffée. Et c'est là le mets plus ordinaire des serviteurs & Esclaves du Pais, qui les mangent ainsi sortant du pot, avec une sauce composée de Pyman, & de sué d'Orange, que nos François appellent Pymantade.

Il faut avouer, que si cette racine n'étroit pas si commune, elle ferait beaucoup plus prisée. Les Espagnols la mettent entre leurs délices, & ils l'apprênt avec du beurre, du sucre, de la mufcade, ou de la Cannelle. Les autres la reduisent en bouillie, & y ajoutant force graisse, ou du poyure ou du Gingembre, trouvent que c'est un excellent manger. Mais la plupart des Habitans des Isles n'y font pas tant de façon: Quelques uns aussi cueillent la tendre extrémité des pampres, & après les avoir fait bouillir, ils les mangent en faïade, en forme d'Asperge, ou d'Houblon.

ARTICLE VI.

De l'Ananas.

L'Ananas, est tenu pour le fruit le plus délicieux, non seulement de ces Isles, mais de toute l'Amérique. Il est aussi si beau & d'une odeur si douce, qu'on dirait que la nature a déploie en sa faveur, tout ce qu'elle refusait de plus rare, & de plus précieux en ses trefsors.

Il croit sur une tige haute d'un bon pied, qui est revêtue d'environ quinze ou seize feuilles, qui sont de la longueur de celles des Cardes, de la largeur de la paume de la main, & de la figure de celles de l'Aloes. Elles sont pointues par le bout, de même que celles du Glayeul, un peu cavées par le milieu, & armées des deux côtés de petites épines, qui sont fort pointues.
Le fruit qui croît entre ces feuilles, & qui est élevé sur cette tige, est quelquefois de la grosseur d'un Melon. Sa forme est un peu aplatit à une pomme de Pin. Son écorce, qui est relevée de petits compartiments en forme de dents, d'un vert pâle, bordé d'incarnat, couchez sur un fonds jaune, est chargée en dehors de plusieurs petites fleurs, qui selon les divers aspects du Soleil, se revêtent d'autant de différentes couleurs qu'on en remarque en l'arc en Ciel. Ces fleurs tombent en partie, à mesure que le fruit meurit. Mais ce qui luy donne plus de luster, & ce qui luy a acquis le titre de Roy entre les fruits, c'est qu'il est couronné d'un gros bouquet, tissu de fleurs & de plusieurs feuilles, toilées & dentées, qui sont d'un rouge vif & luisant, & qui luy donnent une merveilleuse grace.

La chair, ou la poulpe qui est contenue sous l'écorce, est un peu fibreuse; mais elle se ressent toute en sue dans la bouche. Elle a un goût si relevé, & qui luy est si particulier, que ceux qui l'ont voulu parfaitement décrire, ne pouvaient le faire sous une seule comparaison, ont emprunté tout ce qui se trouvait plus délicat, en l'Auberge, en la fraise, au Muffcat, & en la Rénette, & après avoir dit tout cela, ils ont été contraints de confesser, qu'elle a encore un certain goût particulier, qui ne fe peut pas aisément exprimer.

La vertu, ou le germe, par lequel ce fruit se peut perpetuer, ne consiste pas en sa racine, ou en une petite graine rougie, qui se rencontre souvent en la poulpe: Mais en cette guirlande dont il est couvert. Car si-tôt qu'elle est mise en terre, elle prend racine, elle pousse des feuilles, & au bout de l'an elle produit un fruit nouveau. On voit souvent de ces fruits, qui sont chargés de trois de ces bouquets, qui ont tous la vertu de conférer leur espece. Mais chaque tige ne porte du fruit qu'une seule fois.

Il y en a de trois ou quatre sortes, que les habitans des îles ont distingués ou par la couleur, ou par la figure, ou par la saveur, & l'Ananas blanc, le Pointu, & ceuluy qu'ils appellent la Rénette. Ce dernier est plus estimé que les deux autres, à cause que quand il est bien meur. Il poffede pour le goût toutes ces rares qualités que nous avons dites; Il a ausli
aussi une odeur plus agréable que les autres, & il agace moins les déns.

Les Indiens naturels du Pays, & nos François qui demeu-rent aux îles, composent de ce fruit un très-excellent bruvage, qui approche fort de la Malvoîfie, quand il est gardé quelque temps. On en fait aussi une confiture liquide, laquelle est l'une des plus belles, & des plus delicatês, de toutes celles que l'on apporte des Indes. On coupe aussi l'écorce en deus, & on la confit à sec avec une partie des feuilles les plus deliées, puis après on la rejoint proprement selon l'art & on l'encrobte d'une glace sucrée, qui conserve parfaitement la figure du fruit & de ses feuilles, & qui fait voir en ces heureu-"ses contrées, nonobstant les chaleurs de la zone torride, une douce image des tristes productions de l'hiver.

On a mangé assis long temps de ce fruit, sans remarquer les rares usâges qu'il a dans la Medecine; Mais à present l'ex-perience a fait connoler que son fuc a une vertu admirable pour recrêer les esprits, & relever le cœur abattu, on l'employe aussi heureusement pour fortifier l'estomac, chasser les dégouts, & rétablir l'appetit. Il soulage aussi merveilleu-ment ceux qui sont affligez de la gravelle, ou de suppression d'Urines, & même il détruit la force du poifon. Au defaut de ce fruit, sa racine produit les mêmes effets. L'eau que l'on en tire par l'Alambic, fait une operation plus prompte & plus puîßante, mais à cause qu'elle est trop corroitive, & qu'elle offène la bouche, le palais & les vaisseaux uretaires, il en faut ufer en bien petit quantité, & par l'avis d'un fuyant Medecin, qui s'aura donner un correctif à cette acrimonie.

**ARTICLE VII.**

*Des Cannes de Sucre.*

Le Roseau, qui par fon Suc delicieux fournit la matière dont on compose le Sucre, porte les feuilles semblables aux autres roseaux, que l'on voit aux marais & au bord des étangs; mais elles sont un peu plus longues, & un peu plus trenchantes. Car si on ne les empoigne avec adresse, elles
Histoire Naturelle, Chap. 10

coupent les mains comme un rasoir. On le nomme Canne de Sucre, & il croît de la hauteur de cinq à six pieds, & de la grosseur de deus pouces en circonférence. Il est divisé par plusieurs nœuds, qui sont ordinairement éloignez de quatre ou cinq pouces les uns des autres. Et d'autant plus que cette distance est grande, d'autant plus aussi les Cannes font estimées être plus propres à faire le Sucre.

La tige pousse comme un buisson de longues feuilles vertes & touffues, du milieu desquelles s'élève la canne, qui est après chargée en son sommet de plusieurs feuilles pointuës, & d'un panache dans lequel se forme la femence. Elle est entièrement remplie d'une moelle blanche & succulante, de laquelle on exprime cette douce liqueur, dont se forme le Sucre.

Elle vient en perfection dans une terre graisse, légère, & moyennement humide. On la plante en des sillons, qu'on fait en égale distance avec la hoîte, ou avec la charrue, & qui sont profonds d'un demi pied. On y couche des Cannes qui sont meures, on les couvre de terre, & peu de temps après chaque nœud forme une racine, & pousse la feuille & la tige, qui produit une nouvelle Canne. Si tost qu'elle sort de terre, il faut être fort soigneux de farcir tout aux environs, afin que les méchantes Herbes ne la suffoquent : Mais dez qu'une fois elle a couvert la terre, elle se conserve d'elle même comme un bois taillis, & elle peut durer cinquante ans sans être renouvellée, pourveu que le fond soit bon, & que le ver ne la corrompe, car en ce cas le meilleur est d'arracher au plutôt toute la plante, & de la faire toute nouvelle.

Encore que les Cannes soient meures au bout de neuf ou dix mois, elles se conservent bonnes sur le pied deux ans, & quelquefois trois ans entiers, après quoy elles déperissent. Mais le plus feuë & le meilleur est, de les couper tous les ans, prez de terre, & au defaut du dernier nœud.

Lors que ces Cannes sont en leur maturité & que l'on marche sur les champs, on trouve ce duos raffraîchissement, & on en sucre avec plaisir le jus qui est excellent, ayant le même goût que le sucre. Mais si l'on en prend trop, on se met en danger d'un cours de ventre, & particulièrement les nouveaux
veaus venus; car ceux qui sont naturalisés dans le pays n'y sont pas si sujets.

Il y a encore en quelques unes de ces îles, de ces belles & précieuses Cannes, qu'on porte à la main par ornement, & qui sont naturellement marbrées & émaillées de diverses figures. Le bord des Étangs, & tous les endroits marécageux sont aussi pourvus de gros Roçaux fort hauts & fort droits, dont les Habitants font ordinairement les parois & les séparations de leurs maisons, & les latres de leurs couver. Les Indiens se servent aussi du sommet de ces roçaux, pour faire la plupart de leurs flèches.

CHAPITRE UNZIÈME.
De quelques autres rares productions de la terre des Antilles, & de plusieurs sortes de Legumes & de Fleurs qui y croissent.

Nous avons déjà représenté au Chapitre précédent, plusieurs Plantes, Herbages & Racines qui croissent aux Antilles, & qui sont considerables en leurs feuilles, en leurs fruits, & en leurs merveilleuses propriétés. Mais d'autant que cette matière est extrêmement fertile & agréable, nous sommes persuadés que le Lecteur curieux aura pour agréable, de voir encore sous un titre particulier, un grand nombre de rares Productions de cette terre, qui font pour la plupart inconnus en l'Europe.

ARTICLE I.
Des Raquettes.

Ce que nos François appellent Raquettes, à cause de la figure de ses feuilles; Est un gros buisson épineux, qui rampe sur la terre, ne pouvant s'élever guère haut, parce que s'égare, qui n'est autre chose qu'une feuille qui s'est grossie par...
succeâon de tems, ne monte qu'environ demy pied hors de terre. Et quoy qu'elle soit assez grosse elle ne paraît point, & on ne la peut appercevoir qu'en soulevant les feuilles vertes, lourdes grossières & Épaîses d'un pouce, qui l'entourent, & qui sont attachées les unes aux autres. Elles sont armées d'ai-guillons extrêmement perçans & délicieux ; Et sur quelques unes de ces feuilles longues & herissées, il croît un fruit de la grosseur d'une Prune Datte, qui a aussi sur sa peau plusieurs menues & deliées épines, qui percent vivement les doits de ceux qui le veulent cueillir. Quand il est mûr il est rouge de-dans & dehors comme de vermillon. Les Chaffeurs des Îles le trouvent fort délicat & fort rafraîchissant. Mais il a cette propriété, qu'il teint l'urine en couleur de sang aussi tost après qu'on en a mangé, de sorte que ceux qui ne l'ont pas ce-cret, craignent de s'enroûp une veine. Et il s'en est trouvé qui aient apperçu ce changement, dont ils igno-roient la cause, fe sont mis au lit, & ont cru être dangereu-fement malades. On dit qu'il y a au Perou une espèce de Pru-nes, qui produit le même effet. Et quelques uns aïsèrent l'a-voir aussi remarqué, après avoir mangé de la gelée de gro-feîles rouges.

Ceux qui ont décrit le Tunal, qui est si prê à cause de la précieuse teinture décarlatte qu'il nourrit sur ses feuilles, le font tout pareil à la plante d'ont nous venons de parler, hors-mis qu'ils ne lui donnent point de fruit. Quelques autres l'ont mise au rang des Chardons qui portent des figures, à cause que le fruit en a la figure, & que quand il est ouvert au lieu de noyau, il n'a que des petits grains tout pareils à ceux de la figure.

Il y en a encore d'une autre espèce, dont le fruit est blanc, & d'un goût beaucoup plus doux, & plus savoureux que le rou-ge, dont nous venons de parler. Et même il s'en trouve une autre qui est sans doute une espèce de Tunal, sur laquelle on a vu des vermis caus semblables en couleur à un rubis : qui teignent en tres-belle & tres-vive écarlate le linge ou le drap sur lequel on les écrase.
Du Cierge.

Le Cierge, qui est ainsi nommé par nos François à cause de sa forme, est appelé par les Caraïbes Akoulerou. C'est aussi une espèce de gros Chardon, qui croît comme un gros buisson touffu, & herissé de toutes parts d'épines extrême-ment pointues & délicées. Il pousse en son milieu neuf ou dix tiges sans branches ni feuilles, qui sont hautes de neuf à dix pieds, droites & canelées comme de gros Cierges. Elles sont aussi munies de poignantes épines, comme d'aiguilles fines, & perçantes au possible, qui ne permettent pas, qu'on le puisse toucher de quelque coûté que ce soit. L'écorce & le dedans sont assis molasses & spongieux. Chaque Cierge porte en une saison de l'année, entre les rayes canelées de sa tige, des fleurs jaunes ou violettes, auxquelles succède un fruit en forme de grosse figue, qui est bon à manger, & assis délicat. Les oiseaux en sont fort frians, mais ils ne les peuvent bêcher qu'en volant, parce que les aiguillons qui le conservent de toutes parts, ne leur suffisent pas de s'arrêter sur ce buisson, ni sur les tiges. Les Indiens en détachent le fruit, avec de petites perches fendues par le bout.

ARTICLE III.

De plusieurs sortes de Lienes.

Il y a plusieurs espèces de bois rampans par terre, & qui s'attachent aux Arbres, & empêchent souvent de courir facilement par les forêts. Les Habitants des Iles les nomment Lienes. Les unes sont en forme de gros Cable de Navire. Les autres portent des fleurs de diverses couleurs. Et même il s'en voit qui sont chargées de grosses silicées tannées, longues d'un bon pied, larges de quatre ou cinq pouces & dures comme l'écorce du cheêne, dans lesquelles sont contenus ces fruits curieux qu'on appelle Chataignes de mer, qui ont la figure...
Histoire Naturelle, Chap. II

figure d'un cœur, & dont on se furt souvent après qu'on les a vidées de leur poule, pour conserver du Tabac pulvérisé, ou quelque poudre de bonne fenteur. Ce que les Habitans des Iles appellent Pommes de Liénes, est un fruit qui croît sur une sorte de Vigne, qui s'attache aux gros Arbres comme le Lierre. Il est de la grosseur d'une bâle de jeu de paume, & couvert d'une coque dure, & d'une peau verte, qui contient au dedans une substance, laquelle étant meure a la figure, & le goût des Groseilles.

ARTICLE IV.

Des Herbes toujours vives.

O N trouve dans ces Antilles plusieurs espèces d'Herbes toujours vives dont les unes croissent sur le tronc des vieux Arbres, comme le Guy sur le Chêne : les autres croissent en terre & sur des Rochers. Elles ont tant d'humidité naturelle, que bien qu'elles soient arrachées, & suspendues la racine en haut, au milieu des chambres, où on les conserve par ornement, & pour recréer la vue, elles ne quittent point leur verdure.

ARTICLE V.

Des Plantes sensibles.

I L y a à Tabago une espèce d'Herbe toujours vive, qui d'abondant est sensible. Elle croît haut d'un pied & demi, ou environ la tige est entourée d'une grande multitude de feuilles longues d'un bon pied, larges de trois doits, dentelées à peu prés comme celle de la Fougère, aux extrémités de couleur verte entremêlée de petites tâches brune & rouges. En la saison des fruits il croît du milieu de cette plante une fleur ronde, composée de plusieurs feuilles, qui sont rangées en même ordre que celles du Soucy. Mais elles sont d'un violet clair, & ont asies bonne odeur étant maniées. La nature de cette Plante est telle que si quelconque arrache de ses feuilles, ou s'il les touche seulement, toute la Plante se flétrit,
flérit, & laisse tomber ses autres feuilles contre terre, comme si on l’avoit foulée aux pieds. Et selon le nombre des feuilles que l’on en a arrachées, elle demeure plus ou moins de temps à se redresser.

Il en croît une semblable à Madagascar que les habitans appellent Haël-vel, c’est à dire Herbe ayant vie. Mais ce n’est pas la même espèce qui se voit ici à Paris au jardin du Roy, car elle a la feuille beaucoup plus petite, & qui n’est ni ta-

chetée ni dentelée : Et qui plus est elle ne produit point de fleurs. Outre que ses feuilles étant touchées se ressentent en dedans par quelque sorte de contraction. Au lieu que celle que nous décrivons, laisse tomber les siennes à terre en dehors.

On voit encore autre espèce de Plante vive & sensible, en plusieurs autres îles. Elle croît quelquefois de la hauteur d’un
d'un Arbrisseau. Elle est revêtue de beaucoup de petites branches qui font chargées en tout remi d'une infinité de feuilles longuettes & étroites, qui sont émaillées en la raison des pluyes, de certaines menuës fleurs dorées, qui ressemblent à de petites étoiles. Mais ce qui fait que cette Plante est estimée l'une des plus rares & des plus merveilleuses du monde, est qu'auflî-tôt qu'on la veut empoigner, elle retire ses feuilles, & les recoquille sous ses petit rameaux, comme s'y elles étoient flétries, puis elle les épanouit de nouveau, quand on retire la main & qu'on s'en éloigne.

Il y en à qui nomment cette Plante l'Herbe Chafte, parce qu'elle ne s'auroit souffrir qu'on la touche, sans s'en offencer. Ceuîs qui ont paflé par l'ile de Dios jusques à Panama, racontent qu'il y a des bois entiers d'un Arbre nommé Sensitif, auquel si tofl que l'on touche, les branches & les feuilles s'élevent avec grand bruit, & font ensem- ble lafigure d'un Globe.

On voyoit à Paris au jardin du Roy il y a quelques an- nées, un Arbrisseau Sensitif, estimé de grand prix. Mais quelcun s'avîant avifé de donner l'invention de le mettre au fonds d'un puits, pour le conserver contre le froid, & les rigeurs de l'hyver, il y mourut miserablement, au grand re- gret des Curieus.

ARTICLE VI.

De plusieurs sortes de Pois.

L A terre y produit par tout des legumes, tels que sont les pois & les feves, de plusieurs sortes : Les Sauvages Antillois les appellent en général Mancoîti.

Pour les Pois, ils ont prefque tous de même espee que ceux qui croiffent en l'Europe, excepté ceux que l'on cueille fur un petit Arbrisseau, qui est de la hauteur du Genefi & a les feuilles petites, vertes, & étroites. Il porte des Pois dans des goifls, ou filiques, qui font attachés à fes branches. Ils sont verts & plus petis que les ordinaires, d'un goût relevé, & si faciles à cuire, qu'il ne leur faut qu'un bouillon. On les nomme
nomme aus Iles, Pois d'Angole, parce que la semence en est venue de ce pays là, comme il est à croire.

Il y en à d'une autre forte, que l'on nomme Pois, mais qui neantmoins ont la figure de Fèves. Ils sont allés petits. Et de cette efpèce il y en a de blancs, de noirs, de rouges, ou tannés, qui sont tous excellens, & qui viennent à maturité en trois mois. On les nomme à Saint Chriftofe Pois Anglois.

ARTICLE VII.

Des Fèves, & Fafeoles.

E ntre les Fèves & Fafeoles, il en croift aus Antilles de plusieurs efpèces qu'on ne voit point en France. Les plus communes font des blanches, à qui les premiers Habitanst on donné un nom mal honnête à caufe de leur figure. Elles produifent leur fruit qui eft bon à manger six faemaines après avoir été plantées. Les autres font diversifiées de plusieurs belles & différentes couleurs, comme celles que l'on nomme Fèves de Rome, ou de Lombardie.

Mais les plus confiderables pour leur rareté, font celles qu'on nomme Fèves de fêt ans, parce qu'une même tige porte fêt ans entiers fans s'affer, & fêtend sur les Arbres, sur les rochers & par tout où elle peut atteindre. Et ce qui eft merveilleux, c'est qu'en tout tems il y a du fruit en fleur, du fruit en vert, & du fruit en maturité. De forte qu'on y peut admirer:

Le printems & l'Automne en un même rameau.

On dit la même chose, d'un certain Arbre d'Egypte nommé Figueir de Faraon, où l'on voit toujours du fruit meur, du fruit pret à meuir, & du fruit naiffant. Les Orangers ont un faonblable avantage.

P  ARTI-
ARTICLE VIII.

Des Plantes & herbes qui peuvent avoir leur usage en la Medecine ou au ménage.

Quant aux plantes qui peuvent avoir leur usage en la Medecine. Il y en a plusieurs en ces lies, desquelles les proprietés ne sont pas encore bien connues, & quelques autres qui se trouvent ailleurs. Telles que sont, la Schole-pandre, une espece d'Aloes, & plusieurs sortes de Capillaires. Il y en a aussi quelques autres dont on a deja fait l'experience, & qui sont recogues pour etre douees de grandes vertus, entre lesquelles les plus prisées sont, le Jonc de senteur, le Balifser, & l'Herbe aux fleches.

Le Jonc de senteur, est tout semblable aux autres joncs qui croissent aupres des etangs & des rivières ; mais il possède une racine ronde de la grosseur d'une noisette, qui rend une odeur fort douce comme celle de l'Iris, & qui etant sechée à l'ombre, & reduite en poudre, a une merveilleuse vertu pour aider les femmes qui sont en travail d'enfant, si on leur en donne une petite prise.

Le Balifser, croist de differente grosseur & hauteur selon les terroirs où il se trouve, il se plait particulièrement dans des lieux humides. Ses feuilles sont si grandes & si larges, que les Caraïbes en couvrent les pays; ses fleurs qui croissent comme une pannache, qui est composee de plusieurs petites coupes jaunes ou rouges, est suivie de boutons, qui sont remplis d'un grand nombre de grains gros comme des pois, qui sont si polis & si durs qu'on en peut faire des Chapelets.

L'Herbe aux fleches, est une espece d'herbe tresse, car pendant le jour ses fleurs sont toujours fermées, & durant la nuit elles sont epanouyees. Ses feuilles qui sont d'un beau vert, sont longues de six ou sept pouces & larges de trois. Sa racine étant pilée
Chap. II

Des ILES ANTILLES.

pilée à la vertu déteindre tout le venin des flèches enpoisonnées étant appliquée sur la playe.

La plupart des Herbes potagères que nous avons en France, croissent aussi en ces îles. Il est vray qu'il y en a quelques unes, comme sont les Chous & les Oignons, qui ne portent point de graine. On n'en manque pas toutefois pour cela; Car quant aux Chous, lors qu'ils sont en maturité ils produisent plusieurs rejettons, que l'on transplante, & qui en poussent d'autres, qui deviennent aussi gros & aussi beaux que s'ils venaient de graine. Et pour ce qui est des Oignons, les Navires y en apportent quantité, qui produisent beaucoup de vert, dont on les fert ordinairement dans le potage, & dans les pois.

Il y a aussi beaucoup de Melons communs, dont la graine a été portée de ces quartiers; Mais à cause de la chaleur du pays, ils meurent là plus facilement, ont la chair plus ferme, & de meilleur goût, & sont d'une plus soveinte odeur. Et ce qui est l'excellence, c'est que l'on en a, en toutes les saisons de l'année.

ARTICLE IX.

Des Melons d'eau.

Il croît en ces pays là une autre espèce de Melons, qui sont communs en Italie; Mais qui sont fans comparaison meilleurs en Egypte, & au levant. Il en croît aussi en quelques endroits de France, mais il ne valent rien. On les nomme Melons d'eau, parce qu'ils sont remplis d'une eau sucrée, qui entrelasse leur chair, qui est pour l'ordinaire verte, & rouge comme du sang, aux environs du cœur, où sont contenus les grains de leur semence, qui sont aussi de même couleur, & quelquesfois noirs. Leur écorce demeure toujours verte & sans odeur, de sorte que c'est à la tige plutôt qu'au fruit, qu'il faut distiner leur maturité. Ils croissent souvent plus gros que la teste, d'une forme ronde ou en Ovale. On les mange sans sel, & bien que l'on en mange
mange en quantité, ils ne nuisent point à l'estomac: Mais en ces pays-là qui sont chauds, ils rafraîchissent beaucoup, & provoquent l'appétit.

On y cultive encore du Majs qu'on nomme autrement Blé d'Espagne, ou de Turquie, de toutes sortes de Mil, des Concombres, des Citrouilles, des Bettes raves & d'autres Racines, qui ont toutes le goût excellent.

**ARTICLE X.**

*Des Lys des Antilles.*

Et parce qu'il y en à qui pourroient outre tout cela, demander des fleurs. Il y en croit aussi de tres-belles, & de tres-bonne odeur. Entre autres il s'y voit une espèce de Lys.
Lys blanc d'une merveilleuse senteur: Car ils ont une odeur pareille à celle du Jasmin, mais si penetrante, qu'il n'en faut qu'une fleur pour parfumer une chambre. L'Oignon & la feuille sont semblables à celles des Lys de France, mais la fleur a ses feuilles éparpillées & diviées par petits Lambeaux, comme si elles avaient été découpées par plaisir avec des ciseaux. Il y a encore d'autres Lys, qui sont de tout point pareils à nos Lys jaunes, ou orangers.

ARTICLE XI.

De Deux sortes de fleurs de la Passion.

On voit aux Antilles une Plante tres-renommée pour la beauté de ses feuilles, la douce odeur de ses fleurs, & la bonté de son fruit. Les Espagnols l'appellent Grenâile, les Hollandais Rhang Appel, & nos François la fleur de la Passion, à cause qu'elle porte cette rare fleur, en laquelle on remarque avec admiration, une partie des instrumens de la passion de notre Seigneur, qui y sont représentées. Il est vrai que quelques curieux qui l'ont considérée attentivement, avouent, qu'ils y ont bien reconnu quelque ressemblance de la couronne d'épines, des foyets, des clous, du marteau, & de la Colombe: mais ils ajoutent aussi, que la plupart de ces choses y sont figurées à peu près de la même façon, que les Vierges, les Lions, & les Ours le font par les Constellations célestes; tellement que pour trouver toutes ces enseignes de la Passion dans ces fleurs-là, ils disent après Acofta au 27 Chapitre du Livre quatrième de son Histoire, qu'il est besoin de quelque pieu qui en fasse croire une partie.

Il y en a de plusieurs sortes, qui ont toutes cecy de commun: que s'y elles rencontrent quelque arbre pour l'embrasser, & se soutenir, elles rampent sur la terre comme fait le lierre: que leurs fleurs s'épanouissent après le lever du Soleil, & se referment avant qu'il se couche; & qu'elles produisent un fruit delicat & rafraîchissant au possible. Mais les feuilles, les fleurs, & les fruits de quelques-unes sont si différents en leur forme exteriere, qu'il ne faut pas s'étonner de
de ce que les Auteurs qui ont traité de cette Plante, & qui ont cru qu'il n'y en avoit qu'une seule espèce, ne se sont pas accordés dans les descriptions qu'ils nous en ont données. Les Habitans du Bresil en content jusques à être fortés : mais aux Antilles, l'on n'en connoit que les deux, dont nous avons ici fait mettre les figures. L'une a les feuilles assez larges, qui sont partagées en cinq fleurons, dont celui du milieu est rond par le haut, & les quatre autres se terminent en pointe. Sa fleur étant épanouie est plus ample qu'une rose. Elle est enfermée près du pied, dans trois petites feuilles vertes; son corps est composé de plusieurs autres belles feuilles, dont les unes sont d'un bleu céleste, qui est parfemé de petites pointes rouges, qui ont la figure d'une couronne, & les autres sont de couleur de pourpre. Toute cette belle fleur est entourée d'une infinité de menus filaments ondëz, qui sont comme les rayons de ce petit Soleil entre les fleurs; ils sont émaillés de blanc, de rouge, de bleu, d'incarnat, & de plusieurs autres vives couleurs, qui leur donnent une merveilleuse grace. L'autre forte a aussi les feuilles divisées en cinq parties comme la première; mais la fleur qui a la figure d'une petite coupe, bordée par le haut de petits filets blancs & rouges, n'est point si étendue; le dedans est orné de feuilles blanches, qui se terminent en pointe. Ces deux espèces de fleur de la Passion, pourfent de leur cœur une petite Colomne ronde, qui a sur son chapiteau un bouton chargé de trois grains, qui ont la forme de clous; cette colomne est accompagnée de cinq filets blancs, qui supportent de petites languettes jaunes, semblables à celles qu'on voit dans la couppe des Lys; & c'est ce qu'on dit représenter les cinq playes de notre Seigneur.

Ces fleurs, qui font d'une douce odeur venant à tomber, le bouton qui est sur la colomne se grosit tellement, qu'il s'en forme un beau fruit jaune, poly, & de la grosseur d'une pomme mediocre. Son écorce est aussi épaisse que celle d'une Grenade, & elle est remplie d'un sucre délicieux au goût, parmi lequel il y a un grand nombre de pépins noirs & durs au possible. On ordonne ce fruit, comme un souverain rafraîchissement à ceux qui ont la fièvre, & l'expérience a fait connoître, qu'il a une singulière vertu pour reveiller l'appetit,
Histoire Naturelle, Chap. 11

recrèer les esprits vitaux, & reprimer les ardeurs de l'énfomac ; Les Habitans du Bresil entretiennent soigneufe-
ment cette Plante de laquelle ils fe fervent comme d'un
singulier ornement pour couvrir les berceaux & les cabi-
nets de leurs jardins, car fes feuilles & fes fleurs leur four-
nissent un agréable ombraçge ; & ils compotent avec le
fruit un fyrop cordial qui eft fort estimé parmy eux, à caufe
qu'outre les proprietez que nous avons déjà dites, il a encore
cette qualité bien remarquable, de ne laifTer aucun dégoût à
celui qui ont accoutumé d'en ufer. L'écorce de ce fruit &
fes fleurs étant confites produifent tous les mêmes effets
que le suc.

ARTICLE XII.

De l'Herbe de Mufc.

Il y a auflî une Herbe que l'on nomme Herbe de Mufc. Elle
porte fes tiges assez haut, & elle croît touffue, comme un
petit buiflon fans épines. Ses feuilles font auflî longues &
rudes, fes fleurs font jaunes fort belles à voir, en forme de ca-
llice ou de clochette, qui fe forment apres en un bouton auflî
gros, qui devient étaing meur, d'un blanc fatiné en dedans, &
de couleur de mufc en dehors. La graine qu'en ce bouton re-
fère, eft auflî de cette même couleur brune : Elle fent par-
faitement le Mufc, quand elle eft nouvellement cueillie.
Dont auflî elle eft nommée Graine de Mufc, & elle confe
t long tems cette odeur, pourveu qu'on la tienne en lieu fée,
& dans quelque vaisseau où elle ne févente pas.

Ainfî plusieur autres Herbes, plusieur autres Arbrifleaus, &
même la pluspart de ces vimes ou Lienes, qui rampent parmy
tes buiflons, & qui félevent fur les Arbres qui croiffent dans
les Antilles, portent des fleurs auflî belles & agréable à la
vue, qu'elles font douces & foëues à l'odorat. De forte
que bien fouvent en allant par la campagne, on passe en des
lieus, où lair en eft tout parfumé.

CHA-
CHAPITRE DOUZIÈME.

De cinq sortes de Bestes à quatre pieds, qu'on a trouvè en ces Iles.

Avant que les Espagnols & les Portugais eussent dressé des Colonies en l'Amérique, on n'y voyoit ni Chevaux, ni Bœufs, ni Vaches, ni Moutons, ni Brebis, ni Chèvres, ni Porceaux, ni Chiens. Mais pour faciliter leurs navigations, & raffraîchir leurs vaisseaux dans le besoin, ils jettèrent de tous ces animaux en divers lieux de ce nouveau Monde ; où ils ont tellement multiplié, qu'a présent ils y sont plus communs, qu'en aucun endroit de l'Europe.

Outre ce Bétail étranger, il a eu de tout temps dans les Antilles quelques Bestes à quatre pieds, telles que sont, l'Opassum, le Tapir, le Tatu, l'Agnout, & le Rat musqué dont nous ferons les descriptions en ce Chapitre.

ARTICLE I.

De l'Opassum.

L'Opassum qui est le même animal que les Brésiliens nomment Cariguéa, est de la grosseur d'un Chat. Il a le museau pointu, la machoire d'en bas plus courte que celle de deufs, comme le porceau, les oreilles, longues, larges & droites, & la queue longue pelée par le bout, & recourbée par en bas. Il est couvert sur le dos d'un poil noir entremêlé de gris, & sous le ventre & sous le col il est jaunâtre. Il a des ongles extrêmement pointus, avec lesquels il grimpe légèrement sur les arbres. Il se nourrit d'oiseaux, & il fait la chasse aux poules comme le Renard, mais au défaut de proye, il se nourrit de fruits.

Ce qui est de particulier en cet Animal, est, que par une singularité bien remarquable, il a une bourse de sa peau même repliée sous le ventre, dans laquelle il porte ses petits, lesquels
queus il lasche sur terre quand il veut, en défendant cette
bourse naturelle. Puis quand il veut passer outre, il l’a ouv-
vre, & les petits rentrent dedans, & il les porte ainsi par tout.
La femelle les allaitte sans les poser à terre; car ses mam-
nelles sont cachées dans cette bourse, qui est en dedans cou-
vverte d’un poil beaucoup plus mollet, que celui qui paroit en
dehors. La femelle produit ordinairement six petits. Mais le
mâle qui a aussi un pareil sac naturel sous le ventre, les porte
à son tour, pour soulever la femelle, quoy qu’il ne les puisse
pas allaitter. Ces Animaux sont communs dans la Virginie, &
dans la Nouvelle Espagne. La Baleine, n’ayant pas reçu de
la nature la commodité d’un tel sac, a l’industrie à ce que dit
Filoftrate de cacher ses petits dans sa gueule. Et la Belette
aime tant ses petits, que craignant qu’on ne les luy dérobe,
elle les prend aussi dans sa gueule, & les remue de lieu en
autre.

A R T I C L E  II.

Du Iavaris.

L y a aussi en quelques îles, comme à Tabago,
une espece de Pourceaus sauvages, qui se voient pareil-
lement au Bresil, & en Nicaрагuа. Ils sont presque en tout sem-
blables aux sangliers de nos forets. Mais ils ont peu de lard.
Les oreilles courtes, presque point de queue, & ils portent
leur nombril sur le dos. On en voit de tout noirs, & d’autres
qui ont quelques tâches blanches. Leur grongnement, est
aussi beaucoup plus effroyable, que celui des Pourceaus de-
meftiques. On les nomme Iavaris. Cette venaison est d’assez
bon goût: Mais elle est difficile à prendre, à cause que ce
Sanglier ayant un évent sur le dos, par lequel il respire & ra-
fraichit ses poumons, il est presque infatigable à la course,
& s’il est contraint de s’arreter, & qu’il doit poursuivre des
Chiens, il est armé de defenses si pointues & si trenchantes,
qu’il déchire tout cens qui ont l’assurance de l’approcher.
ARTICLE III.

Du Tatou.

Les Tatous, qui se trouvent aussi à Tabago, sont armés d'une dure écaille, de laquelle ils se couvrent & se parent comme d'une cuirasse. Il ont la teste d'un Cochon, le museau de même avec quoy ils fouillent la terre. Ils ont aussi en chaque patte, cinq ongles fort pointus, dont ils se servent pour renverfer promptement la terre, & découvrir les racines, dont ils s'engraissent pendant la nuit. On tient que leur chair est délicate à manger, & qu'ils ont un petit osselet à la quale qui guerit la surdité. L'on a experimenté qu'il soulage le bourdonnement, & qu'il appaise la douleur d'oreille, le laissant dedans enveloppé dans du cotten. Il y en a qui font gros comme des Renards, mais ceux qui sont à Tabago sont beaucoup plus petits.

Quand ces Animaus sont pourfuivis, & quand ils prennent leur repos, ce qu'ils font ordinairement durant le jour, ils se mettent en forme de boule, & ils ramaissent si bien leurs pieds, leurs teste, & leurs oreilles sous leurs écailles dures & solides, qu'il ny a aucune partie de leur corps, qui ne soit à couvert sous cette cuirasse naturelle, qui est à l'épreuve des armes des chasseurs & des déns des chiens; & s'ils sont près de quelque précipice, ils se laissent rouler du haut en bas sans creinte de se faire mal. L'inste recite qu'aus Indes Orientales, en la Riviere de Goa fut pris un Monstre Marin tout couvert d'écailles dures à l'égal du fer; & qui lors qu'on le touchoit, fe retiroit ainsi en une pelotte.

ARTICLE IV.

De l'Agouty.

L'Agouty, est de couleur brune tirant sur le noir. Il a le poil rude, clair, & une petite queue sans poil. Il a deus dens en la machoire den haut, & autant en celle d'en-bas.
Il tient son manger en ses deux pattes de devant, comme l'Escurieu. Il jette un cry comme s'il disoit distinctement Coiïé. On le poursuit avec les chiens parce que sa chair, quoy qu'elle fente un peu le sauvagin, est estimée de plusieurs, autant que celle du Lapin. Quand il est chassé il se sauve dans le creus des Arbres, d'où on le fait sortir avec la fumée, après qu'il a crié étrangement. S'y on le prend jeune, il s'apprivoise aisément, & lors qu'on le met en colère, le poil de dessus son dos s'herisse, & il frappe la terre de ses pattes de derrière, comme font les lapins. Il est aussi de même groseur. Mais ses oreilles sont courtes & rondes, & ses dens sont trenchantes comme un rasoir.

ARTICLE V.

Des Rats Musquès.

Les Rats Musquès, que nos François appellent Piloris, font le plus souvent leur retraitte dans les trous de la terre comme les Lapins, aussi ils sont presque de la même groseur, mais pour la figure, ils n'ont rien de différent de celle des gros Rats qu'on voit ailleurs, sinon que la pluspart ont le poil du ventre blanc comme les Glirons, & celui du reste du corps noir ou tanné. Ils exhalent une odeur Musquée qui abbat le cœur, & parfum s'y fort l'endroit de leur retraitte, qu'il est fort aisé de le discerner.

La Terre ferme de l'Amerique nourrit plusieurs bestes à quatre pieds, qui ne se trouvent en aucune de ces Iles.

a Argouli espèce de lierre.
b Talou mit en boule.
c Talou ou armadille.
d Savaris espèce de pourseaux sauvage.
e Rats musqués.
CHAPITRE TREIZIÈME.

Des Reptiles qui se voient en ces Iles.

A près avoir représenté au Chapitre précédent les Bêtes à quatre pieds qui se font trouvées aux Antilles lors que les Colonies étrangeres s'y sont établies : nous devons à présent traiter des Reptiles qui y font aussi en grande abondance : car ces animaux qui sont naturellement ennemys du froid, se multiplient merveilleusement dans ces pays chauds : joint que les grands bois, & les rochers de ces îles, contribuent beaucoup à leur production, car ils leur servent de retraite affermée.

ARTICLE I.

De plusieurs espèces de Serpens & de Couleuvres.

Il y a fort peu de Bêtes venimeuses dans les Antilles. Il est vrai qu'il y a beaucoup de Serpens & de Couleuvres de différente couleur & figure. Ils s'en voit de neuf à dix pieds de long, & de la grosseur du bras & de la cuisse. On y a même une fois tué une de ces Couleuvres, qui avoit dans son ventre une Poule entière avec la plume, & plus d'une douzaine d'œufs, ayant surpris la poule comme elle couvoit. Il s'en est trouvé une autre, qui avoit englouty un chat. D'où l'on peut aisément juger, de la grosseur de ces Bêtes.

Mais quelques prodigieuses qu'elles soient, elles n'ont aucun venin en la plupart de ces Terres. Et même plusieurs habitans en ayans sur la couverture de leurs maisons, qui est faite le plus souvent des feuilles de Palme, ou de Cannes de Sucre ; ils ne les en chaffent pas, à cause qu'elles dénichent & devorent tous les Rats. Mais il faut tout dire, elles font aussi la guerre aux Poulets. On a encore remarqué, que quelques unes ont l'adresse de garder une poule lors qu'elle couve, sans lui faire aucun mal pendant ce temps-là : Mais il toft que
que les œufs sont éclots, elles mangent les petits poussins, & du moins suffisent la poule, s’y elles ne sont pas affez puissantes pour l’engloutir.

Il y en a d’autres qui sont parfaitement belles & agréables à voir: car elles sont entièrement vertes, hors mis sous le ventre qu’elles sont d’un gris blanc. Elles sont longues d’une aulne & demye & quelquefois de deux: Mais elles sont fort deliees à proportion, n’êffant plus que la grosseur du poule. Elles ne vivent que de grenouilles, qu’elles épient pres des ruisseaux, ou d’oiseaux qu’elles guettent sur les Arbres, & dans leurs nids, lors qu’elles y peuvent atteindre. Ainfî cette espece de Couleuvre est noble par desfîs les autres: Car elle ne vit que de péche & de chaffe. Quelques Habitans qui sont acoûtuméz à voir toutes ces fortes de Couleuvres, les manient sans crainte, & les portent en leur sein. Ceus qui ont vóiagé en Asie & en Afrique, difent qu’ils y ont trouvé quelque chofe de semblable. Car ils rappo- tent qu’en la grande Tartarie, il y a des montagnes où fe nourriffent des Serpens d’une grosseur prodigieufe, mais nullement venimeus, & tresbons à manger: Et qu’au Royau- me de Syr ils ont vu de ces Bêtes fe joüer avec des enfans, qui leur donnôient des morceaus de pain. On dit auffi que dans les Provinces des Antes au Royaume du Pérou, il y a d’effroyables Couleuvres, longues de vintcinq à trente pieds, qui ne font mal à personne.

Quant aux îles de la Martinique, & de Sainte Aloufie, il n’en est pas de même qu’aux autres Antilles; Car il y en a qui ne sont point dangereuefs, & d’autres qui le font bea- coup. Celles qui ne lefont pas, font plus grosses, & plus longues que les autres. C’est pourquoï ceux qui ne les connoiffent pas, en ont plus de peur, que de celles qui sont veritabilitément à craindre. Neantmoins elles ne font aucun mal: au contraire dez qu’elles aperçoivent une per- sonne, elles s’enfuient avec diligence. Ce qui est cause qu’on les appelle CourerefBes. Elles ont auffi des taches noires & blanches fur le dos, qui fervent à les faire reconnoître plus aifément.
Les Couleuvres dangereuses, sont de deux sortes. Les unes sont grises sur le dos & fort veloutées. Les autres sont toutes jaunes, ou rousses & effroyables à voir à cause de cette couleur, bien qu'elles ne soient pas plus dangereuses, & peut-être encore moins, que les premières. Les unes & les autres aiment fort les Rats, aussi bien que celles qui n'ont point de venin; & lors qu'il y en a beaucoup en une cage, c'est merveille s'il n'y a aussi des Couleuvres. Elles sont de différente grosseur & longueur, & l'on tient que les plus courtes, sont celles qui sont le plus à craindre. Elles ont la tête plate & large, la gueule extrêmement fendue, & armée de huit dens, & quelquefois de dix; dont les unes sont crochues comme un croissant, & tellement pointues, qu'il est impossible de s'imaginer rien de plus. Et comme elles sont toutes creuses, c'est par ce petit canal qu'elles font couler subtilement leur venin, qui est renfermé dans de petites bourfes, aux deus côtés de leur gueule, à l'endroit précisément où répondent les racines de leurs dens. Elles ne mâchent jamais les alimens dont elles se nourrissent; mais les avalent tout entiers, après les avoir pressé & aplatis, s'ils sont trop gros. Quelques uns disent que si elles employoient leurs dens à les mâcher, elles s'empoisonnent elles-mêmes, & que pour obvier à cela, elles couvrent leurs dens de leurs gencives, lors qu'elles prennent leur nourriture.

Ces Animaux sont si venimeux dans ces deus îles que quand ils ont piqué, s'y l'on n'a recours promptement, à quelque puissant remède, la blessure se rend incurable, en moins de deus heures. Ils ont ceci de bon, qu'ils ne vous mordent jamais, pourveu que vous ne les touchiez pas, ni rien sur quoi ils s'reposent.

ARTICLE II.

De Leszars.

Il y a plusieurs sortes de Leszars dans ces îles. Les plus gros & les plus considérables, sont ceux que quelques Indiens ont nommé Iguanas, les Brésiliens Senombi, & nos Caraïbes.
raîbes ouâyamaca. Quand ils ont pris leur juste consistance, ils onviron cinq pieds de longueur, à mesure depuis la tête, jusques à l'extrémité de la queue, qui est bien aussi longue que le reste du corps: Et pour leur grosseur elle peut être d'un pied en circonférence. Selon les divers terroirs où ils se nourrissent, ils ont aussi la peau de différente couleur. Et c'est peut-être pour ce sujet que les Portugais les ont nommé Cameleons, & se font persuader que s'en citoit une espèce. En quelques îles, les femelles sont couvertes d'un beau vert, qui est marqué de blanc & de noir, & les mâles sont gris; En d'autres ils sont noirs, & les femelles sont d'un gris clair, rayé de noir & de vert, il y a même des lieux, où les mâles & les femelles ont toutes les petites écailles de leur peau, fi éclatantes, & fi chamarrées, qu'on dirait à les voir de loin, qu'ils soient couverts d'une riche toile d'or, ou d'argent. Ils ont sur le dos des épines en forme de créne qu'ils dressent & couchent quand ils veulent, & qui vont toujours en amour-drissant depuis la tête jusque au bout de la queue. Ils font porter sur quatre pieds, qui ont chacun cinq griffes, qui sont munies d'ongles forts pointus. Ils font fort légers à la course, & ils grimpent des mieux sur les arbres. Mais soit qu'ils aient de considerer les hommes, ou qu'ils soient d'un naturel stupide, & peu apprehensif, quand ils sont apperçus du chasseur, ils attendent patiemment le coup de flèche ou de fusil sans branler. Et même ils souffrent qu'on leur mette au cou un las coulant qui est attaché au bout de la perche, dont on se férte ailles souvent pour les tirer de dessus les Arbres où ils reposoient. Quand ils sont en éolite, ils enflent un grand gosier qui leur pend sous le col & qui les rend épouvantables, ils ont aussi la gueule fort fendue, la langue épaisse, & quelques dents affez pointues. Ils ne demordon pas aisément ce qu'ils ont une fois terré : mais ils n'ont point de venin.

Les Femelles ont des œufs qui sont de la grosseur de ceux des Ramiers, mais ils ont la coque molle. Elles les posent affez profond dans le fable, qui est au bord de la mer, & les laissent couver au Soleil, d'où est venu que quelques Auteurs, les ont mis entre les animaux amfibies. Les Sauvages ont

R

apris
appris aux Européens le moyen de prendre ces lézards, & la
durée de les manger à leur exemple. Ils sont très-difficiles
tuer. De sorte qu'à quelques uns l'on à donné jusques à trois
coups de fusil, & emporté une partie des entailles, sans
qu'ils fussent abattus. Cependant en leur mettant un petit
bois dans le nez, ou une épingle entre les deux yeux, y aient
là un petit trou, où l'épingle entre aisément, on les fait mour-
rir aussitôt. Les Caraïbes, sont fort adroits à les prendre
avec un laqoulant qu'ils leur passent subtilement sur le cou,
obien les aient attrapés à la course, ils les faisaient d'une
main par la queue laquelle étant fort longue; donnant une belle
prise : & avant qu'ils se puissent retournir pour les mordre,
ils les prenaient sur le chignon du col : Et puis ils leur tournent
les pattes sur le dos, ils les lient, & les conservent ainsi en vie
plus de quinze jours sans leur donner à manger. Leur chair
est blanche, & en des endroits couverte de graisse. Ceux qui
en usent la trouvent fort délicate, lors nommement qu'on a
relevé un certain goût fade qu'elle a naturellement, par de
bonnes épices & quelque sauce piquante. On ne conseille
pas neantmoins d'en manger souvent, à cause qu'elle désèche
trop le corps, & lui fait perdre tout son embon-point. Les
œufs sont sans glaire, & n'ont au dedans que du jaune qui
rend le potage aussi excellent que nos œufs de poule.
Outre ces gros lézards, on en voit en ces îles de quatre au-
tres fortes qui font de beaucoup plus petits, on les nomme.
Anolis, Roquets, Maboujats, & Gobe-mouches.

**ARTICLE III.**

**Des Anolis.**

Les Anolis sont fort communs en toutes les habitations.
Ils sont de la grosseur & de la longueur des lézards qu'on
voit en France : Mais ils ont la tète plus longuette, la peau
jaunâtre & sur le dos ils ont des lignes rayées de bleu, de vert
& de gris, qui prennent depuis le dessus de la tète, jusques-au
bout de la queue. Ils font leur retraite dans les trous de la
terre, & c'est de là que pendant la nuit ils font un bruit beau-
coup
coup plus penetrant, & plus importun que celuy des Cygales. Le jour ils font en perpetuelle action, & ils ne font que roder aux environs des Cafés, pour chercher dequoy se nourrir.

**ARTICLE IV.**

Des Roquets.

Les Roquets sont plus petis que les Anolix. Ils ont la peau de couleur de feuille morte, qui est marquee de petits points jaunes, ou noirâtres. Ils font portez sur quatre pieds, dont ceux de devant sont asles hauts. Ils ont les yeux etincelants & vifs au possible. Ils tiennent toujours la teste elevée en l'air, & ils font si dispos qu'ils sautelent sans cesse comme des oiseaux, lors qu'ils ne veulent pas se servir de leurs ailes. Leur queue est tellement retrouflée sur le dos, qu'elle fait comme un cercle & demy. Ils prenent plaisir à voir les hommes, & s'ils s'arretent au lieu ou ils sont, ils leur jetten a chaque fois des œillades. Quand ils sont un peu poursuivis ils ouvrent la gueule, & tirent la langue comme de petits chaus de chaffe.

**ARTICLE V.**

Des Maboujas.

Les Maboujas sont de differente couleur. Ceus qui se tenant dans les arbres pourris, & aux lieus marécages, comme aussi dans les profondes & etroites vallées où le Soleil ne penetre pas, sont noirs & hideus tout ce qui se peut, & c'est sans doute ce qui a donne occasion de les appeller du même nom, que les Sauvages ont imposé au Diable. Ils ne sont gros pour l'ordinaire qu'un peu plus que le pouce, sur fix ou set de longueur. Ils ont tous la peau comme huilde.
ARTICLE VI.

Des Gobe-mouches.

Cens que nos François nomment Gobe-mouches à cause de leur exercice le plus ordinaire, & les Caraibes Ouléouma, sont les plus petits de tous les Reptiles qui sont en ces îles. Ils ont la figure de ceux que les Latins nomment Stelliones. Il y en a qui semblent être couverts de brocart de fin or, ou d'argent, d'autres qui sont de vert doré, & de diverses autres ravissantes couleurs. Ils sont si familiers, qu'ils entrent hardiment dans les chambres, où ils ne font aucun mal; mais au contraire les purgent de mouches, & de pareille vermine. Ce qu'ils font avec une telle d'exactitude & agilité, que les rufes des chasseurs ne sont pas à priser, en comparaison de celles de cette petite Beste. Car elle se tapis, & se met comme en sentinelle sur quelque planche, sur la table, ou sur quelques autres meubles, qui soient plus élevés que le pavé, où elle espère que quelque mouche se viendra poser. Et perçevant sa proye elle la suit par tout de l'œil, & ne la quitte point de vue, faisant de sa teste autant de différentes postures, que la mouche change de places. L'on dirait quelquefois qu'elle se lance à demi corps en l'air. Et se tenant sur ses pieds de devant, halant après son gibier, elle entr'ouvre sa petite gueule assez fendue, comme si déjà elle le devoroit & l'engloutiffoit par esperance. Au reste bien que l'on mente du bruit en la chambre, & que l'on s'approche d'elle, elle est si attentive à sa chasse, qu'elle n'abandonne point son poste; & ayant enfin trouvé son avantage, elle s'élance si droit sur sa proye, qu'il arrive rarement qu'elle lui échappe. C'est un divertissement bien innocent, que de considérer l'attention, que ces petites Bêtes apportent, à chercher leur vie.

Au reste elles sont si privées qu'elles montent sur la table quand on mange; & si elles aperçoivent quelque mouche, elles la vont prendre jusques sur les affieteres de ceux qui mangent, & même sur les mains & sur les habits. Elles sont d'ailleurs si polies & si nettes qu'elles ne donnent point d'aversion.
ni de dégoût pour avoir passé sur quelque viande. Pendant la nuit elles tiennent leur partie en cette musique que font les Anolis, & les autres petits Lezars. Et pour se perpétuer, elles font de petits œufs gros comme des pois, qu’elles couvrent d’un peu de terre, les laissant couver au Soleil. Si soist qu’on les tuât, ce qui est fort aisé à cause de l’attention qu’elles apportrent à leur chasse, elles perdent incontinent tout leur lustre : L’or & Lazur, & tout l’éclat de leur peau se ternit, & devient pâle & livide.

Si quelqu’un de ces petits Reptiles que nous venons de décrire, devoir estre tenu pour une efpèce de Cameleon, se-droit estre ce dernier ; à cause qu’il prend volontiers la couleur, de tout ce furquoy il fait sa résidence plus ordinaire. Car ceux qu’on voit à l’entour des jeunes Palms, sont entièrement verts comme les fétuilles de cet arbre. Céus qui courent sur les orangers font jaunes comme leur fruit ; Et même il s’en est trouvé, qui pour avoir esté familiers dans une chambre, où il y avoit un tour de lit de taffetas changeant, produifirent une infinité de petits, qui avoient tout le corps émaillé de diverses couleurs, toutes semblables à l’ornement du lieu où ils avoient accés. On pourroit peut-être attribuer cet effet à la force de leur petite imagination : mais nous laissons cette speculation aux curieux.

**ARTICLE VII.**

*Des Brochets de terre.*

Il y a encore en plusieurs de ces Iles des *Brochets de terre*, qui ont l’entiére figure, la peau, & la hure de nos Brochets de Rivière. Mais au lieu de nageoires, ils ont quatre pieds, qui sont si foibles qu’ils se trainent sur la terre en rampant, & en serpantant comme les Couleuvres, ou pour demeurer en notre comparaison, comme des Brochets qui sont hors de leau. Les plus grands ne peuvent avoir que quinze pouces de long, sur une grosseur proportionnée. Leur peau est couverte de petites écailles, qui sont extrêmement luissantes,
Histoire Naturelle, Chap. 13
& de couleur de gris argenté. Quelques curieux, en ont de petits en leurs Cabinets qu'on leur a fait passer pour des Salamandres.

Pendant la nuit, ils font un bruit effroyable de déflbus les rochers, & du fonds des cavernes où ils se tiennent. Le son qu'ils rendent est beaucoup plus fort, & plus déplaisant que celui des Grenouilles & des Crapauds, & il se change & se divise, suivant la variété des lieux où ils sont cachés. Ils ne se montrent qu'aux alentours de la nuit, & quand on en rencontre de jour, leur mouvement, qui est tel que nous avons dit, donne de la frayeur.

ARTICLE VIII.

Des Scorpions & d'une autre espece de dangereux Reptiles.

Il y a aussi des Scorpions, qui ont la même forme, que ceux qu'on voit en France: mais ils n'ont pas un venin si dangereux, ils sont jaunes, gris, ou bruns, selon les differens terroirs où ils se trouvent.

En fouillant dans les lieux marécageux pour y faire des Puits, ou des refvervoirs d'eau, on trouve souvent une sorte de Lezars hideus au possible. Ils font de la longueur de six pouces ou environ. La peau de leur dos est noire, & parfumée de petites écailles grises, qui semblent être huilées, tant elles sont luissantes. Ils ont le déflbus du ventre écaille comme le dos: mais la peau qui le couvre est d'un jaune pâle. Leur tête est petite & pointue. Leur gueule est assez fendue; elle est armée de plusieurs dens, qui sont extrêmement tranchantes. Ils ont deux petits yeux, mais ils ne peuvent supporter la lumiere du jour, car aussi tôt qu'on les a tirez de la terre ils tachent incontinent de faire un trou avec leurs pattes qui ont chacune cinq ongles durs & crochus, avec quoy ils se font ouverture de même que les Taupes, pour penetrer par tout où ils veulent. Ils font un grand ravage dans les jardins, rongeant les racines des Arbres & des Plantes. Leur morfu- re est aussi autant venimeuse que celle du plus dangereux Serpent.
CHAPITRE QUATORZIÈME.

Des Insectes qui sont communs aus Antilles.

On feulement les cieux, & les autres plus vastes & plus relevez corps de la nature, racontent la gloire du Dieu fort: mais même les plus petites & les plus ravalées de ses productions, donnent aussi à connaître l'ouvrage de ses mains, & fournissent à tous ceux qui les considèrent avec attention, une riche & abondante matière pour exalter sa puissance, & sa Majesté Souveraine. C'est pourquoi nous croyons que ceux qui se plaisent de méditer les secrets de la nature, & de contempler les merveilles de Dieu, qui a tiré de ses indépuissables trésors, tant de riches ornemens, de proprietez occultes, & de rares beautez, pour en révérer les moindres de ses créatures: auront pour agréable que nous donnions ce Chapitre à la consideration de quelques Insectes qui se voyent communément aus Antilles, & qui ont tous quelques qualitez particulières, comme d'autant de rayons de gloire, qui soulèvent & relevent avec éclat, leur foiblefes & leur baffle naturelle.

ARTICLE I.

Des Soldats, & des Limaçons.

Entre les Insectes qui sont en abondance en ces païs chauds, il y a une espece d'Escargots, ou de Limaçons, que les François appellent Soldats, parce qu'ils n'ont point de coquilles qui leur soient propres & particulières, & qu'ils ne les forment pas de leur propre bave, comme le Limaçon commun: mais que si tost qu'ils font produits de quelque matière corruppe, ou autrement, ils ont cet infinïfï, pour mettre la foiblefle de leur petit corps à couvert des injures de l'air, & de l'atteinte des autres Bestes, de chercher une maison étrangere, & de s'emparer de tel coquillage qu'ils trouvent.
Chap.14 des Iles Antilles

vent leur être propre, dans lequel ils s'ajustent & accommodent, comme les Soldats qui n'ont point de demeure arrêtée; mais qui font toujours leur maison de celle d'autrui, selon la rencontre & la nécessité.

On les voit plus ordinairement en des coques de Burgus, qui font de gros Limaçons de mer, qu'ils rencontrent à la côte, à laquelle ils sont poussés, quand le poisson qui en étoit le premier hôte est mort. Mais on trouve aussi de ces petis Soldats, en toutes sortes d'autres coquillages, même en des coques de noix de Liènes, & quelques uns qui s'étoient fou-rez dans des pieds de groses Crabes mortes. Ils ont encor- re cette industrie, qu'à mesure qu'ils grossissent, ils changent de coquille, selon la proportion de leur corps, & en prennent une plus ample, dans laquelle ils entrent quittant la première. De forte qu'on en voit de differentes fac- fons & figures, selon la diversité des coquillages qu'ils empruntent. Il y a apparence que c'est de ces Soldats que Plinie parle sous le nom d'une espece de petite Ecrevise, à qui il attribue le même. Ils ont tout le corps fort tendre, horsmis la teste & les pattes. Ils ont pour pied & pour défense un gros mordant, semblable au pied d'un gros Cancre, duquel ils ferment l'entrée de leur coquille, & parent tout leur corps. Il est dentélé au dedans, & il ferre si fort ce qu'il peut attraper, qu'il ne demord point, fans emporter la piece. Cet Infécète va plus vite que le Limaçon commun, & ne fait point de la bave l'endroit où il passe.

Quand on prend ce Soldat il s'en fasche, & fait du bruit. Pour luy faire rendre la maison qu'il a prise, on en approche le feu: & aussi tôt il sort de la place. Si on l'y luy presente pour y rentrer, il s'y remet par le derrière. Quand il s'en rencon- tre plusieurs, qui veulent quitter en même tems leur vieil-le maison, & s'emparer d'une nouvelle, qui leur agréé à tous: c'est alors qu'ils entrent en une grande contellation, & qu'après s'être opinérez au combat, & avoir joué de leurs mordans, les plus foibles sont enfin contrains de ceder au victorieux, qui les fait aussi tôt de la coquille, de laquelle il jouit en paix, comme d'une precieuse conquête.

Quelques uns des habitans en mangent, comme on fait en
quelques endroits les Escargots: Mais ils sont plus propres à la Médecine, qu'à la nourriture. Car éteins ôtez de leur coquille, & mis au Soleil, ils rendent une huile qui est fort profitable à la guérison des goutes froides, & qui s'emploie aussi heureusement pour amollir les duretés, & les callus du corps.

Il y a encore deus sortes de petits Limaçons qui sont fort beaux. Les uns sont plats comme les bonnets de Bafques, & de couleur brune. Les autres sont pointus, & tournez en forme de vis de presseoir, ils sont aussi rayez de petites bandes rouges, jaunes & violettes, qui les font estimer des Curieux.

ARTICLE II.

Des Mouches Lumineuses.

On voit en ces îles plusieurs especes de grosses Mouches de différentes figures & couleurs.Mais il faut donner le premier lieu, à celles que les François appellent Mouches Lumineuses, que quelques Sauvages nomment Cucuyos, & les Caraibes Coyouyou, d'un nom approchant. Cette Mouche n'est point recommandable pour sa beauté, ou pour sa figure, qui n'a rien d'extraordinaire : mais seulement pour sa qualité lumineuse. Elle est de couleur brune, & de la grosseur d'un Hanneton. Elle a deus ailes fortes & dures, sous lesquelles sont deus ailerons fortes deliez, qui ne paraissent que quand elle vole. Et c'est aussi pour lors que l'on remarque, qu'elle à sous ces ailerons une clarté pareille à celle d'une chandelle, qui illumine toute la circonférence. Outre qu'elle a aussi ses deus yeux si Lumineux, qu'il n'y a point de ténèbres par tout où elle vole pendant la nuit, qui est aussi le vray temps qu'elle se montre en son lustre.

Elle ne fait nul bruit en volant, & ne vit que de fleurs, qu'elle va cueillir fur les arbres. Si on la ferre entre les doits, elle est si polie & si glissante, qu'avec les petits efforts qu'elle fait pour se mettre en liberté, elle échappe insensiblement, & se fait ouverture. Si on la tient captive, elle se ferre toute
la lumière qu'elle a sous ses ailetions, & n'éclaire que de ses yeux, & encore bien faiblement au prix du jour qu'elle donne étant en liberté. Elle n'a aucun aiguillon, ni aucun mordant pour sa défense. Les Indiens, sont bien aînés d'en avoir en leurs maisons, pour les éclairer au lieu de lampes. Et d'elles mêmes elles entrent la nuit dans les chambres, qui ne sont pas bien closes.

Il y a de certains vers luisans en ces îles, qui volent comme des Mouches. Toute l'Italie & tous les autres pays du Levant en sont aussi remplis. Le fameux Auteur de Moïse sauvé en fait mention dans la préface de son ouvrage. Et sur la fin du Poème, cet illustre Poète en parle ainsi, dans la description qu'il nous donne d'une nuit :

Les heures ténébreuses
Ornoient le firmament de luminces nombreuses
On découvroit la Lune & de feus animées
Et les champs & les airs étoyent déjà semées
Ces miracles volans, ces Astres de la terre
Qui de leurs rayons d'or font aux ombres la guerre,
Ces trefsors où réuit la divine splendeur
Faifoient déjà briller leurs flammes sans ardeur:
Et déjà quelques uns en guise d'escaroucles
Du beau poil de Marie avoient paré les Boucles.

Mais quelques Lumineux que puissent être ces petits Astres de l'Orient, toujours ne sont ils que comme une petite étincelle, au prix du grand feu que jettent ces flambeaux volans de l'Amérique. Car non seulement on peut, à la faveur de leur clarté, voir son chemin pendant la nuit : mais à l'aide de cette lumière, on écrit facilement, & on lit sans peine le plus menu caractère. Un Historien Espagnol recite, que les Indiens de l'île de Saint Domingue, fe fervoient de ces petites Mouches attachées à leurs mains & à leurs pieds, comme de chandelles, pour aller la nuit à la chasse. On dit aussi, que quelques autres Indiens exprimient la liqueur Lumineuse, que ces Mouches ont en leurs yeux & sous les ailes, & qu'ils s'en frottent le visage & la poitrine en leurs réjouissances.

S 2
nocturnes: Ce qui les fait paroître au milieu des ténèbres, comme s'ils étoient couverts de flamme, & comme des spectres affreux, aux yeux de ceux qui les regardent.

On prend aisément ces Mouches durant la nuit. Et pour cet effet, il faut seulement remuer en l'air un tifon allumé. Car incontinent que celles qui sortent du bois à l'entrée de la nuit, apperçoivent ce feu, croyant que ce soit de leurs compagnes, elles volent droit au lieu où leur paroit cette lumière, & on les abbat avec le chapeau, ou bien se venant jeter d'elles mêmes contre le tifon, elles tombent étourdiës à terre.

Ce fera sans doute icy une chose divertissante de rapporter ce que Monsieur du Montel Gentil-homme François, personnage aussi sincère & aussi digne de Foy qu'il est Docte & Curieux, & à la generouse liberalité duquel nous devons beaucoup de belles & rares remarques qui enrichiffent cette Histoire, a nouvellement écrit sur ce sujet à l'un de ses amis.

Voicy donc ce qu'il en dit. Etant en l'Isle Hispantola ou Saint Domingue, je me suis souvent arrêté à l'entrée de la nuit au devant des petites cabanes que nous y avions dressées pour y passer quelques jours, en attendant que notre Naufrage fût reparé : Je me suis dis-je souvent arrêté, à considérer l'air éclairé en plusieurs endrois de ces petites étoiles errantes. Mais sur tout c'étoit une chose des plus belles à voir, lors qu'elles s'approchoient des grands arbres, qui portent une espèce de Figues, & qui étoient joignant nos huttes. Car elles faifoient mille tours, tantôt aux environs, tantôt parmi les branches de ces arbres touffus, qui choisirent pour un temps la lumière de ces petits arbres, & les faisoient tomber en éclipse ; & au même temps nous rendoient cette lumière, & des rayons entrecoupez au travers des feuilles. La clarté venoit à nos yeux tantôt obliquement, & tantôt en droite ligne, & perpendiculairement. Puis ces Mouches éclatantes se d'envoyant de l'obscurité, té de ces arbres, & s'approchant de nous, nous les voyions sur les Orangers voisins, qu'ils mettoient tout en feu, nous renvoyant la veille de leurs beaux fruits dorez que la nuit nous avoit ravie, émaillant leurs fleurs, & donnant un coloris
"Vif à leurs feuilles, que leur vert naturellement agréable,
redouloit encore & rehaussoit notablement son lustre par
cette riche enluminure. Je souhaitois alors l'industrie des
Peintres pour pouvoir représenter une nuit éclairée de tant
de feux, & un paysage si plaisant & si lumineux. Ne trou-
vez pas mauvais, que je m'arreffe si longtemps à l'Histoire
d'une Mouche, puilque du Bartas luy a autrefois donné
place entre les Oiseaux, au cinquième jour de sa première
semaine, & en a parlé magnifiquement en ces termes.

Déjà l'ardent Cucuyes es Espagnes nouvelles:
Porte de ses feus au front, & de ses feus sous les ailes:
L'aiguille du brodeur au rais de ces flambeaux:
Soutient d'un lit royal chamarre les rideaux:
Aux rais de ces brandons, durant la nuit plus noire:
L'ingenieux tourneur polie en rond l'eyoire;
A ces rais l'usurier reconte son tresor:
A ces rais l'ecrivain conduit sa plume d'or.

S'y l'on avoit un vase de fin cristal, & que l'on mit cinq ou
six de ces belles Mouches dedans, il n'y a point de doute
que la clarté qu'elles rendroient, pourroit produire tous
les admirables effets, qui font icy d'écrits par cet excellent
Poète, & fourniroit un flambeau vivant & incomparable.
Mais au reste des que ces Moucher font mortes elles ne re-
luifent plus. Toute leur lumiere s'éteint avec leur vie.
C'est là l'agreable recit de nostre digne Gentil-homme.

ARTICLE III.

Des Falanges.

Pour venir aux autres efpèces de grosses Mouches qui se
voient aux Antilles, & que quelques uns nomment Fal-
anges : outre les Cucuyos, il y en à qui sont de beaucoup plus
grosses, & d'une e strange figure. Ils en trouves, qui ont deux
trompes pareilles, à celle de l'Elefant : L'une recourbée en
haut, & l'autre en bas. Quelques autres ont trois cones,
une naissant du dos, & les deux autres de la tefte. Le reste du corps sauf bien que les cornes, est noir & luyant comme du Jayet. Il y en a qui ont une grande corne longue de quatre pouces, de la fafson d’un bec de Beccaflé, liflée par deflus, & couverte d’un poil folet par deflous, laquelle leur fort du dos, & s’avance tout droict sur la tefte, au haut de laquelle il y a encore une autre corne feembleable à celle du Cerf volant, qui est noire comme ébène, & claire comme du verre. Tout le corps est de couleur de fefuille morte, poly & damafé. Elles ont la tefte & le museau comme un Singe, deus gros yeus jaunes & solidès, une gueule fendue, & des dens feembleables à une petite ficie. Ecoutons encore icy ce que rapporte à ce fujet notre fidele & curieux voyageur.

"J’ay veu dit il furepèce de ces groffes Mouches, belle en perfection. Elle étoit longue de trois pouces ou envi- ron. Elle a voit la tefte azurée, & de la fafson de celle d’une Sauterelle, finon que les deux yeus étoient verts comme une émeraude, & bordez d’un petit filet blanc. Le deflus des ailes, étoit d’un violet luifant, damafé de divers com- partimens de couleur incarnaté, rehauffée d’un petit fil d'argent naturel. Au reste ces compartimens étoient d’une Symméttrie fi bien obfervée, qu’il fémboit que le compas & le pinceau y euffent employé toutes les ré- gles de la perfpéctive, & les adouciflemens de la peinture. Le deflous du corps étoit de même couleur que la tefte, horsmis qu’il y ait fix pieds noirs repleiz proprement contre le ventre. Si on epanouiffoit les ailes, qui étoient dures & solidès, on appercevoit deux ailerons, qui étoient plus deliez que de la toile de foie, & rouges comme écarlate. Je la vis en l’île de Sainte Croix, entre les mains d’un Anglois & j’en couchai à l’heure même la defcription fur mes tablettes. Je crooïs au commencement qu’elle étoit artificielle, à caufe de cet incarnadín fi vif, & de ce filet d’argent; mais l’ayant maniée, je reconnus que la nature étant fans doute en les plus gayes humeurs, s’étoit di- vertie à parer fi richement, cette petite Reine entre les Infêctes.

Arti-
ARTICLE IV.

Des Millepieds.

Et Insecte est ainsi nommé, à cause de la multitude presque innombrable de ses pieds, qui herissent tout le dessous de son corps, & qui luy servent pour ramper sur la terre avec une vitesse incroyable, lors notamment qu'il se sent poursuivi. Il a de longueur six pouces, ou environ. Le dessus de son corps est tout couvert d'écaillés tannées, qui sont fort dures, & emboîtées les unes dans les autres, comme les tuiles d'un toit; mais ce qui est de dangereux en cet animal, est qu'il a des mordans en sa tete & en sa queue dont il pince si vivement, & gliffe un si mauvais venin en la partie qu'il a blessée; que l'espace de vint-quatre heures, & quelquefois plus long tems, on y ressent une douleur fort aiguë.

ARTICLE V.

Des Araignées.

On voit en plusieurs des Antilles, de grosses Araignées, que quelques uns ont mifés au rang des Falanges, à cause de leur figure monstrueuse, & de leur grossier si extraordinaire, que quand leurs pattes sont étendues, elles ont plus de circonférence, que la paume de la main n'a de largeur. Tout leur corps est composé de deus parties, dont l'une est plate, & l'autre d'une figure ronde, qui aboutit en pointe, comme un œuf de pigeon. Elles ont toutes un trou sur le dos, qui est comme leur nombril. Leur gueule ne peut pas facilement être discernée à cause qu'elle est presque toute couverte sous un poil d'un gris blanc, qui est quelquefois entremêlé de rouge. Elle est armée de part & d'autre de deus crochets fort pointus, qui sont d'une matière solide, & d'un noir si poli & si luissant, que les Curieux les enchaînent en or, pour s'en servir au lieu de Curédens qui sont fort estimez de.
de ceux, qui connoissent la vertu qu'ils ont, de préserver de douleur, & de toute corruption, les parties qui en sont frottées.

Quand ces Araignées sont devenues vieilles, elles sont couvertes par tout d'un duvet noirâtre, qui est aussi doux, & aussi préféré, que du velours. Leur corps est supporté par dix pieds, qui sont velus par les côtes, & hérissés en déliés de petites pointes, qui leur servent pour s'accrocher plus aisément par tout où elles veulent grimper. Tous ces pieds sont de la partie de devant: Ils ont chacun quatre jointures, & par le bout, ils sont munis d'une corne noire & dure, qui est divisée en deux comme une petite fourche.

Elles quittent tous les ans leur vieille peau comme les serpents, & les deux crochets qui leur servent de dens & de défense; ceux qui rencontrent ces précieuses dépouilles, y peuvent remarquer la figure entière de leur corps, telle que nous l'avons fait dépeindre à la fin de ce Chapitre. Leurs yeux sont si petits, & si enfoncez, qu'ils ne paraissent que comme deux petits points. Elles se nourrissent de mouches, & de semblables vermines, & on a remarqué qu'en quelques endroits, elles filent des toiles qui sont si fortes, que les petits oiseaux qui s'y embaïffent ont bien de la peine de s'en développer. On dit le même que les Araignées qui se trouvent communément dans les îles Bermudez qui sont habitées par les Anglois; il est aussi fort probable, qu'elles sont d'une même espèce.

**ARTICLE VI.**

**Du Tigre volant.**

On a donné à cet Insecte, le nom de *Tigre volant*, à cause qu'il est marquét à tout son corps de taches de diverses couleurs, de même que le Tigre. Il est de la grosseur d'un Cerf volant. Sa tête est pointue, & embellie de deux gros yeux, qui sont aussi verts, & aussi brillants qu'une Emeraude. Sa gueule est armée de deux crocs durs, & pointus au possible, avec lesquels il tient sa proye pendant qu'il en tire le
le suc. Tout son corps est revêtu d'une croute dure & brune, qui lui fient comme de cuirasse. Ses ailes, qui sont aussi d'une matière solide, couvrent quatre ailerons, qui font aussi de la toile de soye. Il a six pattes, qui ont chacune trois jointures, & qui font herissées de plusieurs petites pointes. Durant le jour, il s'occupe continuellement à la chafle d'autres Insectes, & pendant la nuit il se perche sur les arbres, d'où il fait un bruit tout pareil au chant des Cigales.

ARTICLE VII.
Des Abeilles, & de quelques autres Insectes.

Les Abeilles, qu'on voit aux Antilles ne sont pas de beaucoup différentes de celles, qui se trouvent en l'Amérique Meridionale: mais les unes & les autres, sont plus petites que celles de l'Europe. Il y en a qui sont grises, & d'autres, qui sont brunes, ou bleus: ces dernières sont plus de ciré & de meilleur miel. Elles se retirent toutes, dans les fentes des rochers, & dans le creus des arbres. Leur ciré est molle, & d'une couleur si noire, qu'il n'y a aucun artifice, qui soit capable de la blanchir: mais en recompense leur miel est beaucoup plus blanc, plus doux & plus clair, que celui que nous avons en ces contrées. On les peut manier sans aucun danger, parce qu'elles sont presque toutes dépourvues d'éguillons.

On trouve encore dans ces îles, plusieurs Cerfs volans, & une infinité de Sauterelles, & de Papillons, qui font beaux à merveille. Il s'y voit aussi & sur la terre, & en l'air divers Insectes fort importuns & dangereux, qui travaillent grandement les Habitans: mais nous parlerons de ces incommoditez, & de quelques autres, dans les deux derniers Chapitres de ce premier Livre.
Chapitre quinzième.
Des Oiseaux les plus considérables des Antilles.

Toutefoise les œuvres de Dieu sont magnifiques, il les a toutes faites avec fagon, la terre est pleine de ses biens: mais il faut avouer, qu'entre toutes les Créatures, qui n'ont rien au delà de la vie sensitive; les Oiseaux publient plus hautement qu'aucunes autres, les inépuisables richesses de sa bonté & de sa providence: Et qu'ils nous convient,par la douce harmonie de leur chant, par l'activité de leur vol, par les vives couleurs & par toute la pompe de leur plumage, de louer & glorifier cette Majesté Souveraine, qui les a si avantageusement parez, & embellis de tant de rares perfections. C'est aussi pour nous animer à ces faits de devoirs, qu'après avoir traité des Arbres, des Plantes, des Herbagés, des Bestes à quatre pieds, des Reptiles & des Infestes, dont la terre des Antilles est couverte, nous décrirons en ce Chapitre tous les plus rares Oiseaux, qui peuplent l'air de ces aimables Contrées, & qui enrichissent la verdure éternelle, de tant d'Arbres précieux, dont elles sont couronnés.

Article I.
Des Frégates.

Des qu'on approche de ces Iles, plusieurs Oiseaux qui fréquentent la mer, viennent à la rencontre des Navires, comme s'ils étoient envoiez pour les reconnoitre. Si tost que les nouveaux passagers les apperçoivent, ils se persuadent qu'ils verront incontinent la terre: Mais il ne faut pas flatter de cette esperance, jusques à ce qu'on les voie venir par troupe. Car il y en à une espèce qui s'ecarre souvent en pleine Mer, de plus de cens liées loin de terre.

Nos François les nomment Frégates, à cause de la fermeté & de la legereté de leur vol. Ces Oiseaux ont bien autant de
chair qu’un Canard ; mais ils ont les ailes beaucoup plus grandes, aussi ils fendent l’air avec une telle vitesse & rapidité, qu’en peu de temps on les a perdu de vue. Ils ont le plumage different : car les uns sont entièrement noirs ; & les autres sont tout gris à la reserve du ventre, & des ailes qui sont mêlées de quelques plumes blanches. Ils sont fort bons pêcheurs : Et quand ils apperçoivent un poisson à fleur d’eau, ils ne manquent pas comme en se jouant, de l’enlever, & en faire curée. Ils ont sur tout une adresse merveilleuse à se faire sentir des poissons volans ; car si tost qu’ils apperçoivent que cette delicate proye fait herisser les eaus, & qu’elle s’en va estre contrainte de prendre l’effor, pour éviter les cruelles pourfuites de ses ennemis de mer. Ils se placent si bien du coté où ils doivent faire leur faillie, que des qu’ils forment de l’eau, ils les reçoivent en leur bec, ou en leurs ferres : Ainsi ces innocens & infortunes poissons, pour éviter les dens d’un ennemy tombent souvent entre les griffes d’un autre, qui ne leur fait pas une meilleure composition.

Les rochers qui font en mer, & les petites Iles inhabitées servent de retraite à ces Oiseaux. C’est aussi en ces lieux deserts, où ils font leurs nids. Leur chair n’est point tant priée : mais on recueille fort soigneusement leur graisse, à cause qu’on a experimenté, qu’elle est trespropre pour la guérison de la Paralytise, & de toutes fortes de gouttes froides.

ARTICLE II.

Des Fauves.

Les Oiseaux, que nos François appellent Fauves, à cause de la couleur de leur dos, sont blancs sous le ventre. Ils sont de la grosseur d’une poule d’eau ; mais ils font ordinairement si maigres, qu’il ny a que leurs plumes qui les fassë va- loir. Ils ont les pieds comme les Cannes, & le bec pointu comme les beccafles. Ils vivent de petits Poissons de même que les Fregates, mais ils sont les plus stupides de tous les Oiseaux de mer & de terre, qui font aus Antilles ; car soit qu’ils
qu'ils se laissent facilement de voler, ou qu'ils prennent les Na-
vires pour des rochers flottants ; aussi tôt qu'ils en apper-
coivent quelcon, sur tout s'il la nuit approche, ils viennent
incontinent se poser désus : Et ils font si étourdis qu'ils se
laissent prendre sans peine.

A R T I C L E I I I.

Des Aigrettes & de plusieurs autres Oiseaux de
Mer & de Riviere.

O N voit aussi près de ces îles, & quelquefois bien loin en
Mer, des Oiseaux parfaitement blancs, qui ont le bec &
les pieds rouges comme du Coral : Ils sont un peu plus gros
que les Corneilles. On tient que c'est une espèce d'Aigrette,
à cause qu'ils ont une queue qui est composée de dous plu-
mes longues & précieuses, qui les fait discerner entre tous les
autres Oiseaux qui fréquentent la Mer.

Entre les Oiseaux de Rivieres & d'étangs: Il y a des Pluviers,
des Plongeons, des Poules d'eau, des Cannars, des Oyes Sauva-
ges ; une espèce de petites Cannes, qui sont blanches comme
la neige part tout le corps, & ont le bec & les pieds tout noirs,
& des Aigrettes d'une blancheur du tout admirable, de la grof-
seur d'un Pigeon, & qui ont le bec semblable à celui de la
Becasse, & vivent de poisson aimant les sables & les rochers.
Elles font particulièrement recherchées, à cause de ce pre-
cieux bouquet de plumes fines & deliées comme de la loye,
dont elles sont parées, & qui leur donne une grace toure
particuliere. Mais parce que tous ces Oiseaux de Mer &
de Riviere, sont communs ailleurs, il n'est pas besoin de les
décrire.

A R T I C L E I V.

Du Grand Gofer.

I L y a encore un gros Oiseau en toutes ces Îles, qui ne vit
que de poisson. Il est de la grosseur d'une grosse Canne, &
Histoire Naturelle, Chap. 15

d'un plumage cendré & hideux à voir. Il a le bec long & plat, la tête grosse, les yeux petits & enfoncés, & un col alléz court, sous lequel pend un Gòsier si demesurement ample & vaste, qu'il peut contenir un grand feu d'eau. C'est pour-quoynos gens l'appellent Grand Gòsier. Ces Oiseaux se trou-vent ordinairement sur les arbres, qui sont au bord de la mer, où ils se tiennent en embuscade pour épier leur proye. Car si tost qu'ils voient quelque poifson à fleur d'eau & à leur avan-tage, ils se lancent dehors & l'enlèvent. Ils sont si goulus, qu'ils avalent d'azëz gros poissons tout d'un coup, & puis ils retournent à leur sentinelle. Ils sont aussi si attentifs à leur pêche, que ne detournant point la veüe de dehors la mer, d'où ils attendent leur proye; on les peut facilement tirit de la terre fans qu'ils se donnent garde du coup. Ils sont fon-gearts & melancholiques, comme il convient à leur employ. Leurs yeux sont si vifs & si perçans qu'ils découvrent les Poif-sons bien loin en Mer, & plus d'une brasse de profondeur: mais ils attendent que le poifson soit presque à fleur d'eau, pour se rué dehors, leur chair n'ezt point bonne à manger.

ARTICLE V.

Des Poules d'eau.

Les îles qu'on nomme les Vierges, sont recommanda-bles entre toutes les Antilles pour avoir une infinité de beaux, & de rares Oiseaux de mer & de terre. Car outre tous ceux dont nous venons de parler qui y font en abondance. On y voit une espèce de petites Poules d'eau qui ont un plumage ravissant. Elles ne sont pas plus grosses qu'un pigeon: mais elles ont le bec plus long de beaucoup, de couleur jaune, & les cuifles plus hautes, qui de même que les pieds, sont d'un rouge fort vif. Les plumes du dos & des ailes, & de la queue, sont d'un Incarnat luissant, entre-mêlé de vert & de noir, qui sert comme de fons pour relever ces éclatantes couleurs. Le déhors des ailes & du ventre, est d'un jaune doré. Leur col & leur poitrine, sont enrichis d'une agréable mé-lange de tout autant de vives couleurs, qu'il y en a en tout leur.
Chap. 15 DES ILES ANTILLES. 151

leur corps: & leur tête qui est menuë, & en laquelle sont
enchaînée dens petits yeux brillants, est couronnée d'une huppe
tiffuë de plusieurs petites plumes qui sont aussi émaillées de
diverses belles couleurs.

ARTICLE VI.

Des Flammans.

Les étangs & les lieux marécageux qui ne sont pas sou-
vent fréquemment nourriscent de beaux & grands Oiseaux,
qui ont le corps de la grosseur des Oyes sauvages, & de la fi-
gure de ceux que les Hollandois nomment Lepelaer, à cause
de la forme de leur bec, qui est recourbé en façon d'une
cüéillère. Car ils ont le bec tout pareil, le col fort long, &
les jambes & les cuisses si hautes, que le reste de leur corps est
elevé de terre d'environ trois pieds. Mais ils différent en cou-
leur, d'autant qu'ils ont le plumage blanc quand ils sont jeu-
nes; puis après à mesure qu'ils croissent, il devient de cou-
leur de Rose, & enfin quand ils sont âgez il est tout incarnat.
Il y a apparence que c'est à cause de cette couleur, que nos
Français les ont nommés Flammans. Il se trouve de ces mê-
mes Oiseaux près de Montpélïer, qui ont seulement le dessous
des ailes & du corps incarnat, & le dessus noir. Il s'en voit
aussi aux îles, qui ont les ailes mêlées de quelques plumes
blanches & noires.

On ne les rencontre rarement qu'en troupe, & ils ont louyé
& l'odorat si subtils; qu'ils évèntent de loin les chasseurs,
& les armes à feu. Pour éviter aussi toutes surprises, ils se
poivent volontiers en des lieux découverts, & au milieu des
marécages, d'où ils peuvent appercevoir de loin leurs enne-
mis, & il y en a toujours un de la bande, qui fait le guet, pen-
dant que les autres fouillent en l'eau, pour chercher leur
nourriture: Et aussi tost qu'il entend le moindre bruit, ou
qu'il apperçoit un homme, il prend leflor, & il jette un cri,
qui fait de signal aux autres pour le suivre. Quand les chas-
seurs, qui fréquentent l'île de S. Domingue, veulent abattre
de ces Oiseaux, qui y sont fort communs, ils se mettent au
dessous
Histoire Naturelle, Chap. 15
dessous du vent, afin que l'odeur de la poudre ne leur soit si facilement portée, puis ils se couvrent d'un cuir de Bœuf, et marchent sur leurs mains, pour contrefaire cette bête, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés en un lieu d'où ils puissent commodément tirer leur coup: et par cette ruse, ces Oiseaux qui sont acoutumés de voir des Bœufs sauvages, qui descendent des montagnes, pour venir aux abreuvoirs, sont faits la proie des chasseurs. Ils sont gras et ont la chair assez délicate. On conserve leur peau, qui est couverte d'un mol duvet, pour en être employée aux mêmes usages, que celles du Cygne & du Vautour.

ARTICLE VII.

De l'Hirondelle de l'Amérique.

Il y a quelques années qu'il fut apporté de ces îles, à un curieux de la Rochelle, un Oiseau de la grosseur d'une Hirondelle, & tout semblable, excepté que les deux grandes plumes
mes de la queue étoient un peu plus courtes, & que son bec étoit crochu comme celuy d'un Perroquet, & ses pieds comme ceux d'une Canne. Le tout parfaitement noir, si ce n'est le dessous du ventre, qu'il avoit blanc comme celuy des Hirondelles; enfin il leur ressembloit si fort, horsmis cette petite difference, que nous ne le s'aurions mis nommer qu'Hirondelle d'Amérique. Nous luy avons adeflein donné place apres les Oiseaux de Mer & de Riviere, à cause que la forme de ses pieds donne aûc à connoître qu'il vit dans les eaux. Et parce qu'il est si rare qu'aucun Auteur n'en a jamais parlé que nous sachions, nous en donnons icy la figure fidélement tirée sur l'original. Renvoyans celles des autres Oiseaux plus remarquables que nous avons déjà décrits, ou que nous allons décrire, à la fin de ce Chapitre.

ARTICLE VIII.

Des plusieurs Oiseaux de terre.

Outre tous ces Oiseaux de Mer, de Rivieres, & d'étangs; on trouve en ces lles une tresgrande abondance de Perdrix, de Tourtes, de Corneilles, & de Ramiers, qui menent un étrange bruit dans les bois. On y voit trois fortes de Poules, les unes font Poules communes, semblables à celles de ces quartiers; les autres font de celles que nous nommons Poules d'Inde: Et celles de la troisième force, font une espece de Faisans, que les Français à l'imitation des Espagnols appellent Poules Pintades, parce qu'elles sont comme peintes de couleurs blanches, & de petits points qui font comme autant d'yeux, sur un fonds obscur.

Il y a aussi plusieurs Merles, Grives, Ortolans & Gros becs, presque tout semblables aux nôtres de même nom.

Quant aux autres Oiseaux, qui sont particuliers aux forêts des Antilles, il y en a de tant de fortes, & qui sont si richement, & si pompeusement couverts: qu'il faut avoier que s'ils cedent à ceux de l'Europe pour le chant, Ils les surpassent de beaucoup en beauté de plumage. Les descriptions que nous
nous allons faire de quelques uns des plus considérables, confirmeront suffisamment la vérité de cette proposition. 

Nous commencerons par les Perroquets, qui selon leur différente grosseur font distinguer en trois espèces. Les plus grands sont nommés *Arras*, *Canides* ou *Canivès*, les moins *Perroquets communs*, & les plus petits *Perriques*.

**ARTICLE IX.**

**Des Arras.**

Les *Arras* sont des Oiseaux beaux par excellence, de la grosseur d’un Faisan : mais quant à la figure du corps, ils font semblables aux Perroquets. Ils ont tous la teste allésigoue, les yeux vifs & affurés, le bec crochu, & une longue queue, qui est composée de belles plumes, qui font de diverses couleurs, selon la différence des îles où ils ont pris leur naissance. On en voit qui ont la teste, le dessus du col, & le dos de bleuf, celeste tabizé, le ventre & le dessous du col & des ailes de jaune pâle, & la queue entièrement rouge. Il y en a d’autres, qui ont presque tout le corps de couleur de feu, horsmis qu’ils ont en leurs ailes, quelques plumes, qui font jaunes, azurées & rouges. Ils en trouvent encore qui ont tout le plumage mêlé de rouge, de blanc, de bleuf, de vert & de noir, c’est à dire de cinq belles & vives couleurs qui font un tres- agréable émail. Ils volent ordinairement par troupes. On jugerait à leur posture qu’ils sont fort hardis & résolus : car ils ne s’étonnent point du bruit des armes à feu, & si les premier coup ne les a blessés, ils attendent fain bouger du lieu où ils font une deuxième charge : mais il y en a plusieurs qui attribuent cette assurance à leur stupidité naturelle, plutôt qu’à leur courage. On les apprivoise affez aisément : on leur apprend aussi à prononcer quelques paroles, mais ils ont la langue trop épaisse, pour se pouvoir faire entendre aussi bien que les *Canides*, & les plus petits *Perroquets*. Ils sont si enemis du froid, qu’on à bien de la peine à leur faire passer la mer.

*ARTI*
ARTICLE X.

Des Canides.

On estime beaucoup les Canides qui sont de même grosseur que les précédens, mais d'un plumage encore plus ravissant. Témoin celui que Monsieur du Montel qui a fait plusieurs voyages en l'Amerique, et qui a soigneusement visité toutes les îles, a vu en celle de Cotaçao, et dont il nous donne cette exacte relation. Il meritoit, dit il, de tenir, rang entre les plus beaux Oiseaux du monde. Je le confie, ray de si prez, et le maniay si souvent étant en ce lieu là, que j'en ay encore les idées toutes fraiches. Il avoit tout le plumage sous le ventre, sous les ailes et sous le col de couleurs d’aurore taizée : Le defius du dos, et de la moitié des ailes d’un bleu celeste, et vif au possible. La queue, les grandes plumes des ailes étoient entremêlées d’un incarnadin éclatant à merveilles, diversifié d’un bleu comme le deflus du dos, et d’un noir luissant, qui rehausloit & faifoit paraître avec plus de clarté, l’or & l’azur de l’autre plumage. Mais ce qui étoit le plus beau, étoit sa tête, couverte d’un petit duvet de couleur de Rose, marqueté de vert, de jaune, & de bleu mourant qui s’étendait en ondes jusques au dos. Ses paupières étoient blanches, & la prunelle de ses yeux jaune & rouge, comme un rubis dans un charbon d’or. Il avoit sur sa téte, comme une toque de plumes d’un rouge vermeil, étincelant comme un charbon allumé, qui étoit bordée de plusieurs autres plumes plus petites, de couleur de gris de perle.

Que s’il étoit merveilleux pour cette riche parure, il n’était pas moins à prêter pour sa douceur : Car bien qu’il eût le bec crochu, & que les ongles, ou fers de ses pieds, d’ont, il le servoit comme de mains, tenant son manger, & le portant au bec, fussent si perçantes & si fortes, qu’il eut pu emporter la piece, de tout ce qu’il empignoit : néanmoins, il étoit si privé qu’il jovoit avec les petits enfans sans les blesser. Et quand on le prénait il referrroit si bien ses ongles, V 2.
Histoire

autant

&

foit

Et

Et

Hollandois, Espagnol, & Indien: Et
comme un petit chien avec sa langue courte & épaisse ceux, qui l'amadoûoient, & luy donnèrent quelque friandise, joignant sa teste à leur joues pour les baiser & caresser, & rémoignant par milles foulpefles sa reconnoissance, il se laiffait, foin mettre en telle posture qu'on sauloit, & prenoit plaisir, à fe divertir de la sorte, & à faire paffer le tems à fes amis.

Mais autant qu'il étoit doux & traitable, à ceux qui luy faifoient du bien; autant étoit il mauvais & irreconciliable, à ceux qui l'avoient offensé, & il les s'avoit fort bien diference, pour leur donner quelques atteintes de fon bec & de fes ongles, s'ils trouvoient à fon avantage.

Au reste il parler Hollandois, Espagnol, & Indien: Et en ce dernier langage il chantait des airs comme un Indien même. Il contrefaitoît auffi toutes fortes de volailles, & d'autres animaux domestiques. Il nommoit fes amis par nom & par surnom, accouroit à eux, & voloit fur eux fi tost qu'ils le fapperoient notamment quand il avoit faim. Que s'ils avoient été absens, & qu'il ne les eut vus de long tems, il faifoit paraître la joie qu'il avoit de leur retour, par des cris déjouiffance. Quand il avoit bien folâtré & joué, & que l'on étoit ennuyé de fes caresses, il se retiroit au faite du couvert de la caze de fon nourriſſier, qui étoit un Cavaliere de la même île: Et de la il parler, chantoit, & faifoit mille fingeries, fe mirant en fon plumage qu'il agençoit & paroit, nettoyot & poliffoit avec fon bec. On n'avoit point de peine à le nourrir. Car non feulemen le pain dont on luf en cette île, mais tous les fruits & toutes les racines qui y croiffent luy étoient agréables. Et quand on luy en avoit donné plus qu'il n'en avoit besoin, il cachoit soigneuſemen le reſte sous les feuilles de la couverture de la caze, & y avoit recours dans la nécessité; Enfin je n'ay jamais vu d'oiseau plus beau ni plus aimable. Il étoit digné d'être presented au Roy, fi on eut pui le paffer en France. C'eft la ce qu'en rapporte ce noble & veritable Témoign, qui ajoûte qu'il avoit été apporté des Antilles à Monſieur Rodenborck, qui étoit alors Gouvernement du Fort, & de la Colonie Hollandoife, qui eſt en l'île de Coraçao.
ARTICLE XI.
Des Perroquets.

On voit quasipar toutes les Antilles des Perroquets que les Indiens habitans du pays appellent en leur langue Kouléheu, & qui vont par trouppes comme les Etourneaux. Les chasseurs les mettent au rang du gibier, & ne croient pas perdre leur poudre ni leur peine de les mettre bas. Car ils font aussi bons & aussi gras, que le meilleur poulet : sur tout quand ils sont jeunes, & pendant le temps des graines, & des fruits de plusieurs Arbres dont ils se nourrissent. Ils sont de différente grossier & de différent plumage, selon la différence des îles. De forte que les anciens habitans s’avaient reconnoître le lieu où ils font nez, à leur taille & à leur plume.

Il y en a d’une admirable forte en l’une des îles qu’on appelle Vierges. Ils ne font pas plus gros que l’Oiseau que les Latins nomment Hupupa, & ils ont presque la même figure. Mais ils font d’un plumage chamarré d’une si grande variété de couleurs qu’ils reçrent merveilleusement la veue. Ils apprennent parfaitement bien à parler, & contrefont tout ce qu’ils entendent.

ARTICLE XII.
Des Perrigues.

Les plus petits Perroquets ne font pas plus gros qu’un Merle, il s’en trouve même qui n’ont pas plus de corps qu’un passereau. On les nomme Perrigues. Elles sont couvertes d’un plumage, qui est entièrement vert, hormis que sous le ventre & aux bords des ailes & de la queue, il tire sur le jaune. Elles apprennent aussi à parler & à siffler. Mais elles retiennent toujours quelque peu du Sauvagin. Ce qui fait qu’elles pincent bien fort, quand elles ne font pas en bonne humeur. Et si elles peuvent avoir la liberté, elles gagnent les bois, où elles meurent de faim. Car ayant été nourries de
de jeunesse en la cage, où elles trouvoient leur nourriture préparée, elles ne favaient pas choisir les Arbres sur lesquels il y a des graines qui leur sont propres.

**ARTICLE XIII.**

*Du Tremblo.*

Il y a en quelques îles, particulierement à la Gardeloupe, un petit Oiseau que l'on nomme Tremblo, parce qu'il tremble sans cesse principalement des ailes qu'il entr'ouvre. Il est de la grosseur d'une caille, son plumage est d'un gris un peu plus obscur que celuy de l'Alouette.

**ARTICLE XIV.**

*Du Pâssereau de l'Amérique.*

Les îles de Tabago & de la Barboude, comme étant les plus Meridionales des Antilles, ont beaucoup de rares Oiseaux, qui ne se voient pas en celles, qui sont plus au nord. Il s'y en rencontre entre autres un, qui n'est pas plus gros qu'un Pâssereau, & qui a un plumage ravissant : Car il a la teste, le col, & le dos, d'un rouge si vif & si éclatant, que lors qu'on le tient serré en la main & qu'on ne fait paroître que le col, ou le dos, on le prendroit même de fort prez, pour un charbon allumé. Il a le dessous des ailes & du ventre d'un bleu celeste, & les plumes des ailes & de la queue d'un rouge obscur, marqué de petits points blancs, disposées en égale distance, qui ont la figure de la prunele de son œil. Il a aussi le bec, & le ramage, d'un Pâssereau; et pour ce sujet on le nommé à bon droit, *Pâssereau de l'Amérique.*

**ARTI-**
ARTICLE XV.

De l'Aigle D'Orinoque.

Il passe aussi souvent de la terre ferme en ces mêmes îles, une sorte de gros Oiseau, qui doit tenir le premier rang entre les Oiseaux de Proye, qui sont aux Antilles. Les premiers habitants de Tabago le nommerent, Aigle D'orinoqué, à cause qu'il est de la grosseur & de la figure d'une Aigle, & qu'on tient que c'est Oiseau qui n'est que passager en cette île, se voit communément en cette partie de l'Amérique Meridionale qui est arrosée de la grande Rivière d'Orinoque. Tout son plumage est d'un gris clair, marqueté de taches noires, hormis que les extrémités des ses ailes & de sa queue, sont bordées de jaune. Il a les yeux vifs & perçants. Ses ailes fort longues, le vol roide & prompt, veu la pesanteur de son corps. Il se repaît d'autres Oiseaux, sur lesquels il fond avec furie, & après les avoir atterré, il les déchire en pièces, & les avale. Il a neantmoins tant de générosité, qu'il n'attaque jamais ceux qui sont faibles & sans défense. Mais seulement les Arras, les Perroquets, & tous ceux qui sont armés comme lui, de becs forts & crochus, & de griffes pointuès. On a même remarqué, qu'il ne se ruë point sur son gibier tandis qu'il est à terre, ou qu'il est posé sur quelque branche : mais qu'il attend qu'il ait pris l'effort, pour le combattre en lair, avec un pareil avantage.

ARTICLE XVI.

Du Manifeny.

Le Manifeny, est aussi une espèce de petite Aigle qui vit aussi de Proye, mais il n'a pas tant de cœur, que celle dont nous venons de parler, car il ne fait la guerre qu'aux Ramiers, aux Tourtes, aux poulets, & aux autres petits Oiseaux qui ne lui peuvent résister.
Il y a encore en ces îles une infinité d'autres Oiseaux de toutes sortes d'espèces, & dont la plupart n'ont point de noms.

**ARTICLE XVII.**

*Du Colibry.*

Pour couronner dignément l'Histoire des Oiseaux de nos Antilles, nous finirons par l'admirable *Colibry*, admirable pour sa beauté, pour sa petitesse, pour sa bonne odeur, & pour sa faison de vivre. Car étant le plus petit de tous les Oiseaux qui se voient il verifie glorieusement le dire de Pline, que *Natura nusquam magis quam in minimis tota est*. Il se trouve de ces Oiseaux, dont le corps est si petit, qu'ils ne font guères plus gros qu'un Hanneton. Il y en a qui ont le plumage si beau, que le col les ailes & le dos représentent la diversité de l'arc-en-ciel, que les Anciens ont appelé *Iris* fille de l'admiration. L'on en voit encore qui ont sous le col un rouge si vif, que de loin on croiroit que ce seroit une écarboucle. Le ventre & le dessous des ailes est d'un jaune doré, les cuisses d'un vert d'Emeraude, les pieds & le bec noirs comme ébène polie; & les deux petits yeux sont deux diamans enchâînés en une ovale de couleur d'acier bruni. La tète est d'un vert naissant qui lui donne tant d'éclat qu'elle paroit comme dorée. Le mâle est enrichy d'une petite Hupe en forme d'aigrette, qui est composée de toutes les différentes couleurs, qui emaillent ce petit corps, le miracle entre les Oiseaux, & l'une des plus rares productions de la nature. Il abaisse & leve quand il lui plaît cette petite erefte de plumes, dont l'Auteur de la nature la fi richement couronné. Tout son plumage est aussi plus beau, & plus éclatant, que celuy de la femelle.

Que si cet Oiseau est merveilleux en sa taille, & en son plumage, il n'est pas moins digne d'admiration en l'activité de son vol, qui est si vite & si précipité, qu'à proportion les plus gros Oiseaux ne fendent point l'air avec tant de force, & ne font pas un bruit si resonnant, que celuy qu'excite cet aimable
Il ne vit que de rosée, laquelle il succe sur les fleurs des Arbres avec sa langue, qui est beaucoup plus longue que le bec, & qui est creuse comme un petit chalumeau, de la groisse d'une menué aiguille. On ne le voir que fort rarement sur terre, ni même perché sur les arbres: mais suspendu en l'air auprès de l'arbre, où il prend sa nourriture. Il se soutient ainsi par un doux battement d'ailes, & en même temps il tire la rosée, qui se conserve le plus long-tems au fond des fleurs à demy épanoïques. C'est en cette posture qu'il y a du plaisir à le considerer. Car épanouissant sa petite hupe, on dirait qu'il aye sur la teste une couronne de rubis & de toutes sortes de pierres precieuses. Et le Soleil rehaussant toutes les riches enluminures de fon plumage, il jette un éclat si brillant qu'on le pourroit prendre pour une rosée de pierrerie animée & volante en l'air. Aus lieux où il y à plusieurs Cottonniers on voit ordinairement quantité de Colibris.

Bien que son plumage perde beaucoup de sa grace quand il est mort, si ce qu'il est encore si beau, que l'on a veu des Dames en porter par curiosité pour pendans d'oreilles. Ce que plusieurs ont trouvey leur être mieux seem, que tous les autres.

Ce merveilleux Oiseau n'a pas seulement la couleur extraordinairement agreable: mais il y a d'une forte, qui après avoir recréé la veue, rejouit encore & contente l'odorat par sa fôveue odeur, qui est aussi douce, que celle de l'ambre & du musc les plus fins.

Il batit le plus souvent son nid sous une petite branche de quelque Oranger ou Cottonnier, & comme il est proportionné à la petetiffè de son corps, il le cache si bien parmy les feuilles, & le met si industrieusement à l'abry des injures de l'air, qu'il est presque imperceptible. Il est si bon architecte, que pour n'estre point exposé aux vents du levant & du Nord, qui
qui soufflent d’ordinaire en ces pays-là, il place son nid au
midy. Il le compose au dehors de petits filets d’une Plante
que l’on nomme Pite, & dont nos Indiens font leurs cordes.
Ces petits filamens sont deliez comme des cheveus, mais
beaucoup plus forts. Il les lie & les entortille avec son bec
si ferrément à l’entour de la petite branche fourchu qu’il à
dhioifie pour y perpetuer son espece, que ce nid étant ainsı
parmy les feuilles, & suspendu sous la branche, se trouve
comme nous avons dit & hors de la veuë, & hors de tout
peril. L’ayant rendu solide & remparé au dehors par ces fi-
lamens, & par quelques brins decorces & de menuës herbes,
entrelacez les uns dans les autres avec un merveilleux artifi-
ce, il le pare au dedans du plus fin cotton, & d’un duver de
petites plumes plus molles que la foie la plus deliée. La fe-
melle ne fait communément que deus œufs, qui sont en
ovale, & de la grosseur d’un pois, ou si vous voulez d’une
perle de conte.

N’ôte brave voyageur ne se taira pas sur cette matiere.
Elle est trop digne de ses observations curieuses. Voicy donc
ce qu’il en écrit entr’autres choses à fon amy en ses relations
familieres. On trouve parfois des nids de Colibry sous
les branchés de quelques unes de ces plantes de tabac, qu’on
laisse croître aussi haut qu’elles peuvent, pour en avoir la
graine. Je me souviens qu’un de nos Negres m’en montra
un, qui étoit ainsi fort proprement attaché sous une de ces
branches. Même comme j’étois à Saint Christoffe, à la
pointe des Palmistes, un Anglois m’en fit voir un, qui te-
noit à l’un des rofeaux, qui soutenoit la couverture de sa
cafe à Tabac, comme on parle aux îles. J’y veu aussi un
de ces nids avec les œufs, qui étoit encore attaché à la
branche, qui avoit esté coupée pour l’ornement du cabi-
net d’un curieux, lequel avoit de plus encore le male & la
femelle fes, & confervez en leur entier. Et c’est là où je
consideray attentivement le nid & l’oiseau. Et après
avoir admiré l’oeuvre de Dieu en cette petite creature, je
dis étant tout ravy à la veuë de ce nid qui étoit de la gros-
sour d’une nois,
Que la matière ou la figure
Se fasse ici considérer
Rien ne se doit accomparer
À cette exquise Architecture
Une solide dureté
S'y mêle avec la beauté
Par un singulier artifice
Car un bec est tout l'instrument
Qui donne à ce rare édifice
Son plus précieux ornement.

Au reste, il se voit de ces Oiseaux presque en toutes les Antilles, mais selon la diversité des îles ils différent & de grosseur & de plumage. Les plus beaux & les plus petits de tous se trouvent en l'île d'Aruba qui releve de la Colonie Hollandoife, qui est à Coraçao.

On pourroit peut-être désirer ici que nous parlissions du chant de cet Oiseau, & qu'après avoir ravi la veuë, & satisfait merveilleusement l'odorat, il contentait encore l'œie par l'harmonie de son chant. Quelques uns diifent qu'en effet il y en a d'une espece qui chante en quelque saison de l'année. Mais il y a grande apparence, que ce qu'on appelle le chant du Colibry, n'est autre chose qu'un petit cry semblable à celui de la Cygale, qui est toujours d'un même ton. Mais quand il ne chanteroit pas, il possède fans cela, affez d'autres rares avantages de la nature, pour tenir rang entre les plus beaux, & les plus excellens Oifeaux.

Ceus qui ont demeuré au BreSil, nous rapportent constamment, qu'il y a un petit Oiseau nommé Gonambuch, d'un blanc luissant, qui n'a pas le corps plus gros qu'un Frelon, & qui ne doit rien au Rossignol pour le regard du chant clair & net. Peut-être que c'est une espèce de Colibry, comme quelques uns le pofiennent. Mais toujours n'est il pas comparable, ni en beauté de plumage, ni en odeur, & autres ravissantesqualitez à celui que nous venons de décrire.
Ceux là ont mieux rencontré, qui ont dit que ce chef d'oeuvre de nature, est une espèce de ces petits Oiseaux que quelques Indiens appellent Guaraciaba, ou Guacariga, c'est à dire Rayon du Soleil, & Guaraçimagha, c'est à dire Cheveu du Soleil. Les Espagnols les nomment Tomineios, par ce que quand on en met un avec son nid dans un trebuchet à pêcher l'or, il ne pèse ordinairement que deus de ces petits poids, que les mêmes Espagnols appellent Tomineos, c'est à dire vingt-quatre grains.

Quelques uns ont mis en avant, qu'une partie de ces admirables Colibris, sont premièrement des Mouches, qui puis après se transforment en Oiseaux. D'autres ont écrit que les Antillois appelloient ces Oiseaux des Rénez, parce qu'ils dorment la moitié de l'année comme les L'oires, & qu'ils se réveillent au Printemps, renaiissant comme de nouveau, avec cette agréable façon. Même il y en à qui disent, que lors que les fleurs viennent à tomber ils pouscent leur petit bec dans le tronc des arbres, & y demeurent fêchez immobiles & comme morts durant fix mois, jusques à ce que la terre vienne à être couverte, d'un nouveau tapis de fleurs. Mais nous n'avons garde de mêler tous ces contes, à la véritable Histoire de notre Colibry, & nous ne les faisons que toucher du doigt en passant.

Nous fermerons ce Chapitre, par une chose bien digne d'être remarquée, & qui ne se voit point ailleurs, s'ce n'est peut-être en la Guinée comme l'Instot le rapporte. C'est le merveilleux instinct, que Dieu a donné à tous les petits Oiseaux de l'Amérique, pour conserver leur espèce. En ce qu'y ayant parmy les bois une sorte de grandes couleuvres vertes & menues, qui rampent sur les Arbres, & qui pourroient s'entortillant de branche en branche, aller manger les œufs des Oiseaux, d'ont elles sont fort avides; Pour empêcher ces l'arronfées d'atteindre à leurs nids, tous les petits Oiseaux qui n'ont pas le bec assez fort pour se défendre contre leurs ennemis, font leurs nids au bout fourchu de certains petits filaments, qui comme le lierre croissent à terre, s'élévent à la faveur des Arbres, & s'étant poufleiz jus-
qu'à leur sommet, ne pouvant aller plus outre, retombent en bas, quelquesfois deux ou trois brasses au dessous des branches. C'est donc au bout de ces ligamens nommés *Liaues* par nos François, que les Oiseaux attachent fortement leurs nids avec une telle industrie, que lors qu'on les rencontre dans les bois, comme il y en a grand nombre, on ne peut assez admirer, ni la matière, ni l'ouvrage de ces petits edifices branlans. Pour ce qui est des Perroquets, & des autres Oiseaux qui font plus forts, ils font leur nids dans les creus des arbres, ou sur les branches, comme ceux de par deçà: Car ils peuvent rechauffer avec le bec & les ongles, les Couleuvres qui leur font la guerre.

On trouvera en la page suivante, les figures des Oiseaux les plus rares & les plus considerables que nous venons de décrire: mais il faut confesser que le burin, ni même les pinceaux les plus delicas, ne leur s'auroient donner la grace, les traits, ni toutes les vives couleurs, dont ils font naturellement parez.
Le Flamant

L'Aigle Dorinque

Grand Gosier

Colibry

Poule Pintade

Poule d'eau
CHAPITRE SEIZIÈME.
Des Poissons de la Mer, & des Rivieres des Antilles.

Nous ne pretendons pas de traitter l'Histoire des Poissons des Antilles, avec toute l'exactitude que cette ample & féconde matière le pourroit désirer : mais puis qu'après avoir consideré jusques icy, toutes les plus pre-cieuses richesses dont Dieu a fort avantageusement pourvu les terres de ces heureuses contrées, l'ordre requiert que nous parlions à present des productions de la Mer qui les entoure, & des Rivieres qui les arrofent : nous nous proposons seulement de décrire brièvement dans ce Chapitre les plus excellens Poissons, qu'y trouvent en abondance, & qui servent à la nourriture de l'homme, afin que cette considération nous porte à reconnoître que fa tres-sage Providence a dépoyé les merveilles sur les profondes eaux, avec autant de déclat & de liberalité que sur le sec, & par consequent qu'il est juste que les Cieux & la terre le louent, la Mer & tout ce qui se remuë en icelle.

ARTICLE I.
Des Poissons volans.

Il y en a qui tiennent pour un conte fait à plaisir, ce que l'on dit des Poissons volans, bien que les relations de plu-sieurs famous voyageurs en fassent foy. Mais quelque opinion qu'en puissent avoir ceux qui ne veulent rien croire que ce qu'ils ont vu, c'est une vérité tresconstante, qu'en naviguant, dès qu'on a passé les Canaries, jusques à ce que l'on approche des îles de l'Amerique, on voit sortir souvent de la Mer de grosses troupe de Poissons qui volent la hauteur d'une pique, & pres de cent pas loin, mais pas davantage, par ce que leurs ailes se féchent au Soleil. Ils font presque semblables aus Harans, mais ils ont la teste plus ronde, & ils font plus larges sur le dos. Ils ont les ailes comme une Chau-ve-fo-
ve-sours, qui commencent un peu au dessous de la tête, & s'étendent presque jusqu'à la queue. Il arrive souvent qu'ils donnent en volant contre les voiles des Navires, & qu'ils tombent même en plein jour sur le tillac. Ceux qui en ont fait cuire, & qui en ont mangé les trouvent fort délicats.
Ce qui les oblige à quitter la mer, qui est leur élément le plus ordinaire, est qu'ils sont poursuivis de plusieurs grands Poissons qui en font curée. Et pour en échapper, ils prennent une sautée route, faisant un bond en l'air, & changeant leur nageoires en ailes pour éviter le danger, mais ils trouvent des ennemis en l'air aussi bien que dans les eaux. Car il y a de certains Oiseaux marins qui ne vivent que de proie, lesquels leur font aussi une cruelle guerre, & les prennent en volant ; comme nous l'avons déjà dit au Chapitre précédent.

Il ne sera peut-être pas désagréable à ceux qui liront l'Histoire de ces Poissons ailés du nouveau monde, de nous y voir ajouter pour enrichir l'histoire les paroles de ce grand Poète qui dans son Idyle Heroique nous témoigne qu'avec plaisir il a

\[
\text{veu mille fois sous les cercles brulans}
\text{Tomber comme des Cieux de vrais poissons volans :}
\text{Qui courus dans les flots par des monstres avides,}
\text{Et mettant leur refuge en leurs ailes timides}
\text{Au sein du pin vogueur pleuvoient de tous cotez}
\text{Et jonchient le tilbac de leurs corps argentez.}
\]

ARTICLE II.

Des Perroquets de Mer.

Il y a aussi en ces quartiers là des Poissons qui ont l'écaillle comme la Carpe, mais de couleur verte comme la plume d'un Perroquet : d'où vient aussi que nos François les nomment Perroquets de Mer. Ils ont les yeux beaux & fort étincelans, les prunelles claires comme du Cristal, qui sont entourées d'un cercle argenté, qui est enfermé dans un autre qui est d'un vert d'émeraude comme les écailles de leur dos, car celles de dessous le ventre sont d'un vert jaunâtre. Ils n'ont point de dents, mais ils ont les mâchoires d'en haut & d'en bas d'un os solide qui est extrêmement fort, de même couleur que leur écailles, & divisé par petits compartiments beaux à voir. Ils vivent de Poissons à Coquille, & cet avec ces dure
Histoire Naturelle, Chap. 16

Les mâchoires, qu'ils biffent comme entre deux meules, les Huitres les Moules, & les autres coquillages afin de se repaître de leur chair. Ils sont excellents à manger, & si gros, qu'il s'en voit qui pesent plus de vint livres.

ARTICLE III.

De la Dorade.

L'A Dorade que quelques uns nomment Brame de Mer, y est encore commune. Elle a ce nom de Dorade, parce que dans l'eau fatetfe paroit d'un vert doré & tout le reste de fon corps jaune comme or, & azuré comme le ciel férain. Elle se plait à fuivre les Navires, mais elle nage d'une telle vitesse, qu'il faut être bien adroit pour la pouvoir atteindre avec la gaffe ou foine, qui sont des instrumens avec lesquels les Matelots ont de coutume de prendre les gros Poiffons : aussi il s'en voit peu qui ait une plus grande disposition naturelle à fendre les flots que cefuy-ci, car il à le devant de la téte fait en pointe. Le dos heriffe dépine qui s'étendent jusques à la queue qui est fourchue, deux nageoires au defaut de la téte, & autant sous le ventre, les écailles petites, & tout le corps d'une figure plus large que grosse; Ce qui luy donne un merveilleus empire dans les eaus. Ils en trouve qui ont environ cinq pieds de longueur. Plusieurs estiment que leur chair qui est un peu fêche, & aussi agréable au goût que celle de la Truitte ou du Saulmon ; pourveu que fon aridité foit corrigée par quelque bonne sauce. Lors que les Portugais voient que ces Dorades fuivent leur Navire, ils se mettent fur le beau pré avec une ligne à la main, au bout de laquelle il y a feuellement un morceau de linge blanc au haut de l'hameçon, sans autre apas.
ARTICLE IV.

De la Bonite.

Il y a un autre Poisson qui suit ordinairement les Navires. On le nomme Bonite. Il est gros et fort charnu, et de la longueur de deux pieds ou environ. Sa peau paroit d'un vert fort obscur, et blanche sous le ventre. Il n'a point d'écaillès & ce n'est pas de deux côtés ou il en a deux rangs de fort petites, qui sont couchées sur une ligne jaunâtre qui s'étend de part & d'autre, à commencer depuis la tête jusques à la queue qui est fourchue. Il se prend avec de gros hameçons, que l'on jette aux environs du Navire. Tout en avançant chemin, et sans caller les voiles on fait cette pêche. Ce Poisson est goulu comme la Morue, et se prend avec toute sorte d'amorces, même avec les tripailles des Poissons qui ont été eventrés. On le rencontre plus souvent en pleine mer qu'aux côtes. Il est bon étant mangé frais ; mais il est encore plus délicat lors qu'il a demeuré un peu dans le sel, & dans le poivre avant que de le faire cuire. Plusieurs tiennent que ce Poisson est le même, que celui que nous appelons Thon, et qui est commun en toutes les côtes de la Mer Méditerranée.

ARTICLE V.

De l'Eguile de Mer.

L'Eguile est un Poisson sans écailles qui croît de la longueur de quatre pieds ou environ. Il a la tête en pointe, longue d'un bon pied, les yeux gros & luissans qui sont bordés de rouge. La peau de son dos est rayée de lignes de bleu & de vert, & celle de dessous son ventre, est d'un blanc mêlé de rouge. Il a huit Nageoires qui tirent sur le jaune, & une queue fort pointue qui a peut-être donné l'occasion de lui donner le nom qu'il porte, de même que la figure Y 2 de
de sa tète a convié les Hollandois de l’appeller Tabac-Pype, c’est à dire Pipe a Tabac.

ARTICLE VI.

De plusieurs autres Poissons de la Mer & des Rivieres.

Les Cotes de ces iles ont aussi des Carangues des Mulets qui entrent quelquefois en l’eau douce, & se pêchent dans les Rivieres, des Poissons de roche qui sont rouges, & de diverses autres couleurs, & se prennent auprès des Rochers; Des Negres ou diables de Mer, qui sont de gros Poissons qui ont l’écaillle noire, mais qui ont la chair blanche & bonne au possible, & une infinité d’autres Poissons, qui sont pour la pluspart differens de ceux qui se voient en Europe, & qui n’ont encore point de noms parmy nous.

Pour ce qui est des Rivieres; elles fournissent une grande abondance de bons Poissons aux Habitans des Antilles, & s’il est permis de comparer les petites choses aux grandes, elles ne cèdent point à proportion de leur étendue en fécondité, à la Mer. Il est vray qu’elles ne produifent point de Brochets, de Carpes, ni de semblables Poissons qui sont communs en ces quartier cy: mais il y en à grande quantité d’autres, qui ne sont connus que des Indiens, & dont quelques uns approchent de la figure des nôtres.
CHAPITRE DIXSEPTIÈME.

Des Monstres Marins qui se trouvent en ces quartiers.

Ces qui ont décry l'Histoire des Poissons ont mis au rang des Baleines tous ceux qui sont d'une grossure extraordinaire, de même qu'ils ont compris sous le Titre des Monstres, tous ceux là qui ont une figure hideuse ou qui vivans de proye font des ravages dans les eaux, comme les Lions, les Ours, les Tigres, & les autres bestes farouches en font sur la terre. Nous devons parler dans ce Chapitre des uns & des autres c'est à dire de tous ceux qui sont d'une grossure prodigieuse, ou qui sont effroyables pour leur forme hideuse à voir, & redoutables à cause de leurs défences. Et ainsi nous descendrons pour un peu de temps dans les abysmes de cette grande & spacieuse Mer, où comme dit le Saint Roy qui a composé les Sacrez Cantiques d'Israël, il y a des Reptiles sans nombre de petites bestes avec des grandes, & après y avoir contemplé les œuvres du Seigneur, nous en monterons incontinent, pour célébrer sa bénignité & ses merveilles envers les fils des hommes.

ARTICLE I.

De l'Espadon.

Entre les Monstres Marins on remarque particulièrement celui que nos François nomment Espadon, à cause qu'il a au bout de sa machoire d'en haut une défense de la largeur d'un grand Coutelas, qui a des dens dures & pointues des deux costés. Il y a de ces Poissons qui ont ces défenses longues de cinq pédés, larges de six pouces par le bas, & munies de vingt dents blanches & solides en chaque rang, & le corps gros à proportion. Ils ont sous la teste plate & hideuse, de la figure d'un cœur, ils ont près des yeux deux foupiraus par où ils rejettent l'eau qu'ils ont avalée. Ils n'ont point d'écaill-
d'écaillés, mais ils sont couverts d'une peau grise sur le dos, & blanche sous le ventre, qui est raboteuse comme une lime. Ils ont six nageoires, deux à chaque costé, deux autres sur le dos, & puis celle qui leur font de queue. Quelques uns les appellent Poissons à Scie, ou Empereurs, à cause qu'ils font la guerre à la Baleine, & bien souvent la blessent à mort.

**ARTICLE II.**

Des Marsouins.

Les Marsouins sont des Porceaux de Mer, qui vont en grande troupe, & se jouent sur la Mer, faisant des bonds, & suivant tous une même route. Ils s'approchent volontiers assez près des Navires ; Et ceux qui sont adroits à les harponner en accrochent souvent. La chair en est assez noircière. Les plus gros n'ont qu'un pouce ou deus de lard. Ils ont le museau pointu, la queue fort large, la peau grisâtre, & un trou sur la tête par où ils respirent & jettent l'eau. Ils ressemblent presque comme les Porceaux de terre. Ils ont le sang chaud, & les Intestins semblables à ceux du Porceau, & sont presque de même goût ; mais leur chair est de difficile digestion.

Il y a une autre espèce de Marsouins, qui ont le groin rond & moulu comme une boule. Et à cause de la ressemblance de leur tête avec le Froc des Moines. Quelques uns les appellent Testes de Moine, & Moines de Mer.

**ARTICLE III.**

Du Requiem.

Le Requiem, est une espèce de Chien ou de Loup de Mer, le plus goulu de tous les Poissons, & le plus avide de chair humaine. Il est extrêmement à craindre quand on se baigne. Il ne vit que de proye, & il suit souvent les Navires pour se repaître des immondices que l'on jette en Mer. Ces monstres paraissent de couleur jaune dans l'eau. Il y en a qui...
Histoire Naturelle, Chap. 17

font d'une grandeur & d'une grosseur demçurée, & qui font capables de couper tout net un homme en deus. Leur peau est rude, &l'on en fait des limes douces, propres à polir le bois. Ils ont la teste plate, & n'ont pas l'ouverture de leur gueule tout au devant de leur museau, mais defius. Ce qui fait que pour prendre leur proye, il faut qu'ils se retournent le ventre presque en haut. Ils ont les dents trenchantes fort aiguës & fort larges, qui font dentelées tout autour, comme les dents d'une seie. Il yen a tels, qui en ont trois & quatre rangs en chaque mouchoire. Ces dents sont cachées dans les gencives; mais ils ne les font que trop paroir quand ils veulent.

Ces cruels *Dogues Marins* sont le plus souvent escortez de deus ou trois petits Poissons, & quelquefois d'avantage qui le precedent avec une telle vitesse & un mouvement mesure, qu'ils s'avancent & s'arreftent plus ou moins, selon qu'ils apperçoivent que les *Requiem* s'avancent ou s'arreftent. Quelques uns les nomment *Rambos, & Pelgrimes*. Mais nos Matelots les appellent les *Pilotes du Requiem*, par ce qu'il semble que ces petits Poissons le conduifent. Ils n'ont qu'un bon pied ou environ de longueur, & ils font gros à proportion. Mais au refte ils ont l'écaïlle parfemée de tant de belles vives couleurs, que l'on diroit qu'ils soient entoure de chaînes de perles, de corail, d'émeraude, & d'autres pierres. On ne s'auroit se laifer de les considerer en l'eau.

C'est ainfî que la Baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant elle un petit Poisson semblable au Goujon de Mer, qui s'appelle pour cela la Guide. La Baleine le suit, le laiflant mener & tourner ausi facilement que le timon fait tourner le Navire, & en recompense auss, au lieu que toute autre chose, qui entre dans l'horrible Caos de la gueule de ce Monstre, est incontinent perdu & englouty, ce petit Poisson s'y retire en toute seureté, & y dort. Et pendant fon fommeil la Baleine ne bouge, mais auflitôt qu'il fort elle se met à le suivre sans cesse. Et fi de fortune elle s'ecarre de luy, elle va errant ça & la, & troiffant fouvent contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail. Ce que Plutarque témoigne qu'il a veu en l'île d'Anticyre. Il y a une pa-reille societe entre le petit Oifeau qu'on nomme le Roytelet &
& le Crocodile. Et cette Coquille qu'on appelle la Nacre, vit ainsi aussi avec le Pinnothére, qui est un petit animal de la forte d'un Cancre. C'est ce que reçit Michel de Montagne au second Livre de ses Esais, Chapitre 12.

Au reste la chair du Requiem n'est point bonne, & l'on n'en mange qu'en nécessité. On tient toutefois que quand ils sont jeunes il ne font pas mauvais. Les curieux recueillent soigneusement la Cervelle qui se trouve dans la tête des vieus, & après l'avoir fait sécher ils la conservent, & ils disent qu'elle est tres-utile à ceux qui font travaillez de la pierre, ou de la gravelle.

Quelques Nations appellent ce Monstre Tiburon & Tube-ron. Mais les François & les Portugais luy donnent ordinairement ce nom de Requiem, c'est à dire Repos, peut être par ce qu'il à accoutumé de paroitre lors que le temps est serain & tranquille, comme font aussi les Tortués: ou plutôt par ce qu'il envoie promptement au repos ceux qu'il peut attraper, qui est l'opinion la plus commune entre nos gens qui l'appel lent de ce nom. Son foye étant bouilly rend une grande quantité d'huyle qui est tres-propre pour entretenir les lampes, & sa peau est utile aux Menuysiers pour polir leur ouvrage.

**ARTICLE IV.**

*De la Remore.*

Outre ces Pilotes dont nous avons parlé: les Requiem, font bien souvent accompagnez d'une autre forte de petits Poissons que les Hollandois appellent Synger, par ce qu'ils s'attachent sous le ventre des Requiem comme s'ils les vouloient sucer. Nos François tiennent que c'est une espece de Remore, & ils leur ont donné ce nom, à cause qu'ils se collent contre les Navires comme s'ils vouloient arrêter leur cours. Ils croissent environ de deux pieds de long, & d'une grossiére proportionée. Ils n'ont point d'écaillies, mais ils sont couverts par tout d'une peau cendrée qui est gluante comme celles des Anguilles. Ils ont la Machoire
de dessus un peu plus courte que celle de dessous, au lieu de dens, ils ont de petites éminences qui sont a lèz fortes pour briser ce qu'ils veulent avaler. Leurs yeux sont fort petits de couleur jaune. Ils ont des Nageoires & des Empennures comme les autres Poissons de Mer, mais ce qu'ils ont de particulier, est qu'ils ont la tête relevée d'une certaine pièce faite en ovale, qui leur sert de couronne. Elle est plate, & rayée de dessus de plusieurs lignes qui la rendent herissée; C'est aussi par cet endroit que ces Poissons s'attachent si fermement aux Navires & aux Requiemns, qu'il faut souvent les tuer avant que de les pouvoir séparer. On en mange, mais c'est au défaut d'autres Poissons qui sont plus délicats.

ARTICLE V.

Du Lamantin.

Entre les Monstres Marins qui sont bons à manger, & que l'on réserve en provision, comme on fait en Europe le Saumon & la Morue, on fait sur tout état aux îles du La- mantin selon nos François, ou Namantin & Manaty selon les Espagnols. C'est un Monstre qui croît avec l'âge d'une grandeur si étrange, qu'on en a vu qui avoient environ dix-huit pieds de long, & fêt de grossesur au milieu du corps. Sa tête a quelque ressemblance à celle d'une Vache, d'où vient que quelques uns l'appellent Vache de Mer. Il a de petits yeus, & la peau épaisse de couleur brune, ridée en quelques endroits & parfaite de quelques petits poils. Étant féche elle s'endurcit de telle forte, qu'elle peut servir de rondache impenetrable aux flèches des Indiens, Aussi quelques Sau- vages s'en servent pour parer les traits de leurs ennemis lors qu'ils vont au combat. Il n'a point de Nageoires, mais en leur place il a sous le ventre deux petits pieds, qui ont chacun quatre doits fortes pour pouvoir supporter le fai d'un corps si lourd & si pesant; Et il n'est pourvu d'aucune autre defense. Ce Poisson vit d'herbe qui croît auprès des Ro- ches, & sur les basses qui ne sont couvertes que d'une brasse ou environ, d'eau de Mer. Les femelles mettent leur fruit hors,
Chap. 17  DES ILES ANTILLES.
hors, à la façon des Vaches, & ont deux téthines avec lesquelles elles allaient leurs petis. Elles en font de chaque portée, qui ne les abandonnent point, jufques à ce qu'ils n'ayent plus besoin de lait, & qu'ils puiffent brouter l'herbe comme leurs mere.
Entre tous les Poiffons, il n'y en a aucun qui ait tant de bonne chair que le Lamantin. Car il n'en faut fouvent que deus ou trois pour faire la charge d'un grand Canot, & cette chair est femblable à celle d'un animal terrefre, courte, vermeille, appetifante, & entre-mêlée de graiffe, qui étant fondu ne se rancit jamais. Lors qu'elle a esté deus ou trois jours dans le fel, elle est meilleure pour la fante que quand on la mange toute fraiche. On trouve plus fouvent ces Poiffons à l'embouchure des Rivieres d'eau douce, qu'en pleine Mer. Les curieux fond grand état de certaines pierres qu'on trouve en leur teste, à caufe qu'elles ont la vertu eftant reduites en poudre de purger les reins de gravelle, & de brifer même la pierre qui y feroit formée. Mais à caufe que ce remède eft violent, on ne confèille à personne d'en ufer fans l'avis d'un fage & bien experimenté Medecin.

ARTICLE VI.

Des Baleines & autres Monfres de Mer.

CEus qui voyagent en ces Iles, apperçoivent quelquefois fur leur route des Baleines qui jettent l'eau par leur évènt de la hauteur d'une pique, & qui ne montrent pour l'ordinaire qu'un peu du dos, qui paroit comme une Roche hors de l'eau.
Les Navires font auffi par fois efcortez auffez long temps par des Monfres qui font de la longueur, & de la grosfeur d'une Chaloupe, & qui femblent prendre plaisir à ce montrer. Les Matelots les nomment Morbons ou Souffleurs, par ce que de temps en temps ces prodigieux Poiffons mettent une partie de leur teste hors de l'eau, pour reprendre haleine. Et alors ils soufflent & font écarte l'eau de devant leurs muféaux pointus. Quelques uns difent, que c'eft une efpece de gros Marfouins.
Des Diables de Mer.

A

Us costes de ces îles, il tombe quelquefois sous la Varre des Pecheurs un Monstre que l'on met entre les espèces de Diables de Mer, à cause de sa figure hideuse. Il est long d'environ quatre pieds, & gros à proportion. Il porte une bosse sur le dos, couverte d'aiguillons pareils à ceux d'un Hérisson. Sa peau est dure, inégale, & raboteuse comme celle du Chien de Mer, & de couleur noire. Il a la tête plate, & relevée par desfius de plusieurs petites bossettes entre lesquelles on voit deux petits yeux fort noirs. Sa gueule qui est demefurément fendue, est armée de plusieurs dens extrêmément perçantes, dont il y en à deux qui sont crochuës & annelées, comme celles d'un fanglier. Il a quatre nageoires & une queue assez large qui est fourchue par le bout. Mais ce qui luy a fait donner le nom de Diable de Mer, est qu'au-dessus de ses yeux il a des petites cornes noires assez pointues, qui se recoquillent sur son dos comme celles des Beliers. Outre que ce Monstre est laid au possible, sa chair qui est mollasse & filaseuse est un vrai poifon, car elle caufe des vomissements étranges, & des faiffailles qui seroient suivies de la mort, s'elles n'étoient promptement arrêtées par une prise de bon Teriac ou de quelque autre contrepoifon. Ce danger-eus animal n'est recherché que des cunieus, qui sont bien aifes d'en avoir la d'épouille dans leurs cabinets. Ainsi ce Diable qui n'a porté jamais d'utilité aux hommes pendant sa vie, repaift au moins leurs yeux après sa mort.

Il y a encore une autre sorte de Diables de Mer, qui ne sont pas moins hideus que les precedents, encore qu'il foient d'une autre figure. Les plus grands de cette espèce n'ont qu'un pied ou environ dépns la tête jusques à la queue. Ils ont presque autant de largeur, mais quand ils veulent ils s'enfuent d'une telle forte qu'ils paroissent ronds comme une boule. Leur gueule qui est assez fendue est armée de plusieurs petites dens extrême-mént pointueus, & au lieu de langue ils n'ont qu'un petit
DES ÎLES ANTILLES.

Chap. 17

os, qui est dur au possible. Leurs yeux sont fort étincelans, et si petits & enfoncés en la teste qu'on a peine de discerner la prunelle. Ils ont entre les yeux une petite corne qui rebrousse en arrière, & au devant d'icelle un filet un peu plus grand, qui est terminé par un petit bouton. Outre leur queue qui est comme le bout d'une rame, ils ont deux emmennures, l'une qui est sur le dos, laquelle ils portent droite & relevée, & l'autre sous le ventre. Ils ont aussi deux nageoires qui répondent de chaque côté du milieu du ventre, & qui sont terminées en forme de petites pattes qui ont chacune huit doits qui sont munis d'ongles assez piquans. Leur peau est rude & herissée par tout, comme celle du Requiem, hormis sous le ventre. Elle est d'un rouge obscur, & marquetée de taches noires qui font comme des ondes. Leur chair n'est point bonne à manger. On les peut écorcher aisément, & après avoir remplit la peau de cotton, ou de feuilles sèches, on luy donne place entre les raretez des cabinets; Mais elle perd beaucoup de son lustre lors que le Poisson est mort.

ARTICLE VIII.

De la Becume.

Entre les Monstres goulus & avides de chair humaine, qui se trouvent aux costés de ces îles, la Becume est l'un des plus redoutables. C'est un Poisson qui est de la figure d'un Brochet, qui croît de huit pieds en longueur, & d'une grosseur proportionnée. Il vit de proye, & il se lance de furie comme un chien carnassier fur les hommes qu'il apperçoit en l'eau. Outre qu'il emporte la pièce de tout ce qu'il peut attraper, ses dents ont tant de venin, que leur moindre morsure devient mortelle, si on n'a recours au même instant à quelque puissant remède, pour rabattre & divertir la force de ce poisson.
ARTICLE IX.
De la Beccafce de Mer.

Il y a encore une autre sorte de Becanes que nos François ont nommée Beccafce de mer, à cause de la figure de son bec, qui est presque pareil à celle d'une Beccafce, excepté que la partie d'en haut est plus longue de beaucoup que celle d'en-bas, & que ces Poissons remuè l'une & l'autre machôire avec une egale facilité. On en voit de si gros & de si longs, qu'on peut mesurer 4 bons pieds entre queue & tête, & 12 pouces en la largeur de chaque costé qui répond aux ouïes. Sa teste a presque la forme de celle d'un Pourceau, mais elle est éclairée de deus gros yeux qui sont extremément luyfants. Il a la queue divisée en deus, et des nageoires au costé & au deslous du ventre, & une empennure haute & relevée par degréz comme une créste, qui commence au sommet de la teste, & s'étend tout le long du dos jusques prés de la queue. Outre le bec long & solide qui le fait remarquer entre tous les Poissons, il a encore deus especes de cornes dures, noires, & longues d'un pied & demy qui pendent au deslous de son gofier, & qui luy font particulieres, il les peut cacher aisément dans une enfonçure qui est sous son ventre, & qui leur fèrt de gaine. Il n'a point décaîles; mais il est couvert d'une peau rude, qui est noîrâtre sur le dos, grise au costez, & blanche sous le ventre. On en peut manger sans peril, encore que sa chair ne soit pas si delicate que celle de plusieurs autres Poissons.

ARTICLE X.
De l’Herifson de Mer.

L'Herifson de Mer qui se trouve aussi en ces côtes, porte à bon droit ce nom là. Il est rond comme une boule, & tout revêtû d'épînes fort piquantes, qui le rendent redoutable. D’autres le nomment Poisson armé. Quand les pêcheurs en prennent, ils les font sécher pour les envoyer aux curieux, qui les pendent par rarité en leurs cabinets.
CHAPITRE DIXHUITIÈME.

Description particulière d'une Licorne de Mer, qui se coucha à la rade de l'Ile de la Tortue en l'an 1644. Avec un recit curieux par forme de comparaison & de digression agréable, touchant plusieurs belles & rares cornes qu'on a apportées depuis peu du détroit de Davis; & la qualité de la terre, & les moeurs des Peuples qui y habitent.

Nous ne pouvons mieux finir ce que nous avions à dire des Monstres marins, que par la description d'un Poisson si remarquable & si merveilleux, qu'il merite bien d'avoir un Chapitre particulier. C'est la Licorne de mer, qui se rencontre quelquefois en ces quartiers. Il s'en échoit en l'an 1644 une prodigieuse au rivage de l'Ile de la Tortue, voisine de l'Ile Hispaniola, ou Saint Domingue. Monseur du Montel en ayant une connoissance exacte comme Témoin oculaire, nous en donne cette curieuse description. Cette Licorne, dit il, poursuivait une Carangue, ou un autre Poisson mediocre, avec une telle impetuositè, que ne s'ap-
percevant pas qu'elle avoit besoin de plus grande eau qu'el-
le pour nager, elle se trouva la moitié du corps à sec, fut un grand banc de fable, d'où elle ne put regagner la grande eau, & ou les habitans de l'Ile l'afflommerent. Elle avoit environ dixhuit pieds de long, étant de la grosseur d'une Barrique au fort du corps. Elle avoit six grandes nageoi-
res, de la faffon du bout des rames de galere, dont deus étoient placées au defaut des ouyés, & les quatre autres à côté du ventre en egale distance; elles étoient d'un rouge vermeil. Tout le deflus de son corps etoit couvert de grandes écaillès de la largeur d'une piece de cinquante huit fols, lequelles étoient d'un bleu qui paroistloit comme par-
sèmée de paillettes d'argent. Auprès du col fes écaillès étoient plus ferrées, & de couleur brune, ce qui lui faisait comme un collier. Les écaillès sous le ventre étoient jaun-
nes:
Chap. 18 DES ÎLES ANTILLES.

... la queue fourchue : la tête un peu plus grosse que celle d'un Cheval, & presque de la même figure. Elle étoit couverte d'une peau dure & brune : & comme la Licorne a une corne au front, cette Licorne de mer en a un aussi, une parfairement belle au devant de la tête, longue de neuf pieds & demi. Elle étoit entièrement droite, & depuis le front où elle prenoit sa naissance, elle alloit toujours en diminuant jufques à l'autre bout, qui étoit fi pointu, qu'étant poufée avec force, elle pouvoit percer les matières les plus solides. Le gros bout qui tenoit avec la tête a seize pouces de circonference, & dès-là jufques aux deux tiers de la longueur de cette merveilleufe corne, il étoit en forme d'une vis de preftbir, ou pour mieux dire, faffonné, en ondes, comme une colonne torfe, hormis que les enfonçures alloient toujours en amoindrifant, jufques à ce qu'elles fuffent remplies & terminées par un agréable adoucissement, qui faifoit deus pouces au deflus du quatrième pied. Toute cette partie baîle étoit encroûtée d'un cuir cendré, qui étoit couvert par tout d'un petit poil moller, & court comme du velours de couleur de feuilles morte; mais au deffous elle étoit blanche comme yvoire. Quant à l'autre partie qui paroîloit toute nue, elle étoit naturellement polie, d'un noir luifant, marqueté de quelques minuscules filets blancs & jaunes, & d'une solidité telle, qu'à peine une bonne lime en pouvoit elle fairesortir quelque menu poudre. Elle n'avoir point d'oreilles élevées, mais deus grandes onies comme les autres Poifôns. Ses yeux étoient de la grofleur d'un œuf de poule. La prunelle qui étoit d'un bleu celefte emaillé de jaune, étoit entourée d'un cerce de vermeil, qui étoit luîvant d'un autre fort clair, & luyfant comme criftal. Sa bouche étoit afsez fendue & garnie de plusieurs dens, dont celles de devât étoient pointues & trempées au possible, & celles de derriere tant de l'une que de l'autre macheoire larges & relevées par petites boîtes. Elles aivoit une langue de une longueur & épaïfieur proportionnée, qui étoit couverte d'une peau rude & vermeille. Au refte ce Poifôn prodigieux aivoit encore fur sa tête une espèce de couronne rehaussée par deus le reste du cuir.
Histoire Naturelle, Chap. 18

...deus pouces ou environ, & faite en ovale, de laquelle les extrémités aboutissoient en pointe. Plus de trois cens personnes de cette île là, mangerent de sa chair en abondance, & la trouverent extrêmement délicate. Elle étoit entrelardée d'une graisse blanche, & étant cuite elle se levait par écailles comme la morue fraîche : mais elle avoit un gout beaucoup plus savoureux.

Ceus qui avoient veçu rare Poiflon en vie, & qui luy avoient rompu l'échine à grands coups de leviers, disoient qu'il avoit fait de prodigieux efforts, pour les percer avec sa corne, laquelle il manioit & tournoioit de toutes parts avec une d'exterité & une vitesse incomparable, & que s'il eut eu assez d'eau pour se soutenir & pour nager tant soit peu, il les eut tous enfilez. Quand on l'eut enlevé on reconnoisit afférem qu'il se nourrissoit de proye, car on trouva en ses boyaus beaucoup d'écaillés de Poissons.

Les rares dépouilles de ce merveilleux animal, & fur tout sa tête, & la riche corne qui y étoit attachée, ont demeuré prés de deux ans suspendus au corps de garde de l'île, jusques à ce que Monsieur le Vaissieur qui en étoit Gouverneur, voulant gratifier Monsieur des Trancarts, Gentil-homme de Saintonge, qui l'eût venu voir, luy fit présenter de cette corne. Mais quelque peu après m'étant embarqué dans un vaisseau de Flëflingue avec le Gentil-homme, qui avoit cette precieuse rareté en une longue caiffë, nôtre vaisseau se brifâ prés de l'île de la Fayale, qui eft l'une des Açores. De forte que nous fîmes perte de toutes nos hardes & de toutes nos Marchandifes. Et ce Gentil-homme regretta sur tour sa caiffë. Jusques icy fônt les paroles de nôtre aimable Voyageur.

On trouve en la mer du Nord une autre espece de Licornes, qui font souvent pouffées par les glaces aus costes d'Iflande. Elles font d'une longueur & d'une grosseur si prodigieuse, que la plupart des Auteurs qui en ont eftë, les mettent au rang des Baleines. Elles ne sont point couvertes d'écaillés comme celle dont nous venons de donner la description; mais d'une peau noire & dure comme le Lamantin. Elles n'ont que deus nageoires aus costez, & une grande & large...
Chap. 18 des Iles Antilles.

Enpenneure sur le dos, laquelle estant plus étroite au milieu
fait comme une double creste, qui s'éleve en une forme
tres-propre pour fendre commodément les eaux. Elles ont
trois trous en forme de soupirans à la naissance de leur dos,
par où elles vomissent en haut toute l'eau superflue qu'elles
ont avallée, de même que les Baleines. Leur teste se termine
en pointe, & au costé gauche de la machoire d'en haut elle est
munie d'une corne blanche par tout, comme la dent d'un
jeune Elefant, qui s'avance quelquefois de la longueur de
quinze à seize pieds hors de la teste. Cette corne est torse en
quelques endrois, & rayée par tout de petites lignes de cou-
leur de gris de Perle, lesquelles ne sont pas seulement en la
superficie: mais qui penetrent au dedans de la maffe, qui est
creuse jusques au tiers, & par tout aussi solide qu'un os le
plus dur.

Quelques uns veulent que cette prominance soit plutôt
une dent qu'une Corne, à cause qu'elle ne fort pas du front
comme celle dont nous venons de parler, ni du dehors de la
teste, comme celles des Taureaux & des Beliers; mais de la ma-
choire d'en haut dans laquelle le bout est enchassé, comme sont
les dens en leurs propres cassettes. Ceux qui sont de ce sen-
timent ajoutent qu'il ne se faut pas étonner si ces Poissons
n'ont qu'une de ces longues dens, veu que la matiere laquelle
en pouvoit produire d'autres, s'est entièrement epuissée
pour former cellecy, qui est d'une longueur & d'une gro-
seau si prodigieuse, qu'elle suffiroit bien pour en faire une
centaine.

Or fait que cette pesante & merveilleuse defense d'ont
ces monstrueux Poissons font armez, soit appelee dent ou
Corne: il est constant qu'ils s'en servent pour combattre
contre les Baleines, & pour brifer les glaces du Nord dans
l'équelles ils se trouvent bien souvent enveloppez; d'où
vient qu'on en a vu quelquefois qui pour avoir fait de vio-
leurs efforts, pour se demeler du milieu de ces montagnes
glacées, avoyent non seulement emoulié la pointe de cette
lance naturelle; mais même l'avoyent brisée & fracassée en
deux. Nous avons fait mettre en une même planche les fi-
gures de la Licorne laquelle s'échoia en l'Ile de la Tortue, &

A a 2
d'une
Au même temps que nous tirions de notre cabinet cette histoire pour la donner au public, un Navire de Flifflingue commandé par Nicolas Tunes, dans lequel Monseur le Bourguemaitre Lamfens, qui est maintenant Deputé de sa Province en l'assemblée de Messieurs les États Généraux, Monseur Biens, Monseur Sandra & d'autres Marchands de la même Ville.
Chap. 18 des Iles Antilles.

Ville étoient intéressée, étant heureusement retourné du d'étroit de Davis en a rapporté entre autres rarétez plusieurs excellentes dépouilles de ces Licornes de la mer du Nord, dont nous venons de parler. Et d'autant que la relation qu'on nous a envoyée touchant ce voyage, peut donner de grandes lumieres à la matière que nous traittons, nous croyons que le Lecteur curieux trouvera bon, que nous le fervions de cette nouveauté par forme de digression, qui fera accompagnée de la même fidélité, avec laquelle elle nous a été communiquée.

Le Capitaine de qui nous tenons ce recit étant party de Zelande fur la fin du Printemps de l'an 1656, en intention de découvrir quelque nouveau commerce es terres du Nord, arriva fur la fin du mois de Juin dans le Détroit de Davis, d'où étant entré dans une riviere qui commence au soixante quatre-degrés dix minutes de la ligne en tirant vers le Nord, il fit voile jusques au septante deuxiéme sous lequel la terre que nous allons décrite est située.

Dez que les Habitans du Pais qui étoient à la pesche eurent apperçu le Navire, ils le vinrent reconnoitre avec leurs petits esquifs, qui ne sont faits que pour porter une feule personne, les premiers qui s'étoient mis en ce devoir en attirèrent tant d'autres apres eux qu'ils composèrent en peu de temps un escoite de soixante & dix de ces petits vaisseaux, qui n'abandonnerent point ce Navire étranger jusques à ce qu'il eut mouillé à la meilleure rade, où ils luy témoignèrent par leurs acclamatiôs & par tous les signes de bienveillance qu'ils attendre d'une Nation peu civilisée, la joye extraordinaire qu'ils avoyent de son heureuse arrivée. Ces petits vaisseaux sont admirable, soit qu'ils soient considérés en leur matière, soit qu'on ait égard à la merveilleuse industrie dont ils font fallonnez, ou à la d'exterite incomparable avec laquelle ils font conduits, qu'ils méritent bien, de tenir le premier rang dans les descriptions que cette agréable digression nous fournira.

Ils sont composés de petits bois deliez, déquels la plupart sont fendus en deus comme des cercles. Ces bois font attaches les uns avec les autres avec de fortes cordes de boyaux
de Poissons qui les tiennent en arreft, & leur donnent la figure qu'ils doivent avoir, pour être propres aux ufgages auxquels ils font destinez. Ils font couverts en dehors de peau de Chiens de mer, qui font si proprement coufuës par ensemble, & si soigneusement enduites de refine à l'endroit des coutures, que l'eau ne les peut aucunement penetrer.

Ces petis Bateaus sont ordinairement de la longueur de quinze à seize pieds, & ils peuvent avoir par le milieu où ils ont plus de grosfler environ 5 pieds de circonference. C'est auffi de cet endroit qu'ils vont en appetif, de forte que les extremitez aboutissent en pointes, qui font munies d'os blanc, ou de déponilles des Licornes dont nous venons de parler. Le deflus est tout plat & couvert de cuir de même que le reste, & le deflous a la forme du ventre d'un gros Poisson : de forte qu'ils font tres-propres à couler sur les eaux. Ils n'ont qu'une feule ouverture, qui est directement au milieu de tout l'edifice. Elle est relevee tout à l'entour d'un bord de coste de Baleine, & elle est faite à proportion, & de la grosfler du corps d'un homme. Quand les Sauvages qui ont inventé cette sorte de petits vaisseaux s'en veulent ieruir, soit pour aller à la peiche, ou pour fe divertir sur la mer, ils fourrent par cette ouverture leurs jambes & leurs cuiffes, & s'étans mis sur leur feant, ils lient si fermement la cafaque qui les couvre, avec le bord de cette ouverture, qu'ils semblent faire emeuz sur cet esquif, & ne faire qu'un corps avec luy.

Voila pour ce qui concerne la figure & la matiere de ces petis vaisseaux. Considerons à present l'équippage des hommes qui les gouvernent. Quand ils ont deflein d'aller sur mer, ils se couvrent par deslous leurs autres habits d'une Cafaque, laquelle n'est destinee à aucun autre ufgage. Cet habit de mer est compose de plusieurs peaus, denuées de leur poil, qui font si bien preparées & unies par ensemble, qu'on le croiroit etre fait d'une feule piece. Il les couvre depuis le sommet de la teste, jusques au deslous du nombril. Il est enduit par tout d'une gomme noirâtre, laquelle ne se diffour point dans l'eau, & qui l'empeche de percer. Le Capuchon qui couvre la teste, ferre si bien sous le col, & sur le front, qu'il
qu'il ne leur laisse rien que la face à découvert. Les manches sont liées au poignet, & le bas de cette casaque est aussi attaché au bord de l'ouverture du vaisseau avec tant de soin, & avec une telle industrie, que le corps qui est ainsi couvert, se trouve toujours à sec au milieu des flots, qui ne peuvent mouiller avec tous leurs efforts, que le visage & les mains.

Encore qu'ils n'ayent ni voiles, ni maât, ni gouvernail, ni compas, ni ancre, ni aucune des pièces de tout ce grand attirail qui est requis pour rendre nos Navires capables d'aller sur mer. Ils entreprenent néanmoins de longs voyages avec ces petits vaisseaux sur lesquels ils semblent être coufsis. Ils se connoissent parfaitement bien aux étoiles, & ils n'ont besoin d'autre guide pendant la nuit. Les rames dont ils se servent ont une largeur à chaque bout en forme de palette, & afin qu'elles puissent couper plus aisément les flots, & qu'elles soient de plus grande dureté, ils les enrichissent d'un os blanc, qui couvre les extrémités du bois, ils en garnissent aussi les bords des pallettes, & ils y attachent cet ornement avec des chevilles de corne qui leur servent au lieu de clous. Le milieu de ces rames est embelli d'os, ou de corne précieuse de même que les bouts, & c'est par là qu'ils les tiennent afin qu'elles ne leurs coulent des mains. Au reste ils manient ces doubles rames avec tant de dextérité & de vitesse que leurs petits vaisseaux dévancent aisément les Navires qui ont déploé tous leurs voiles, & qui ont le vent & la marée favorables. Ils sont si sûrs dans ces petits esquifs, & ils ont une si grande adresse à les conduire, qu'ils leur font faire mille caracoles pour donner du divertissement à ceux qui les regardent. Ils s'efforcent aussi quelquefois contre les ondes avec tant de force & d'agilité qu'ils les font écumer comme si elles croyaient agiréez d'une rude tempête, & pour lors on les prendroit plutôt pour des Monstres marins qui s'entrechoquent, que pour des hommes. Et même pour montrer qu'ils ne redoutent point les dangers, & qu'ils sont en bonne intelligence avec cet élément qui les nourrit & les carest, ils font le moulinet, se plongeant & roulant en la mer par trois fois consecutives, de sorte qu'ils peuvent passer pour de vrais Amfibies.

Quand
Quand ils ont de l'esprit de faire quelques voyages plus longs que les ordinaires, où quand ils appréhendent d'être jetés bien avant en pleine mer par quelque tempête, ils portent dans le vide de leur vaisseau une vesie pleine d'eau douce pour étancher leur soif, & du Poisson séché au Soleil ou à la gelée pour se nourrir à faute de viandes fraîches. Mais il arrive rarement qu'ils soient reduits à recourir à ces provisions. Car ils ont certaines flèches en forme de petites lances, qui sont attachées sur leurs Bateaux, & lesquelles ils s'arrêtent d'arder si vivement sur les Poissons qu'ils rencontrent, qu'il n'arrive presque jamais qu'ils soient sans ces rafraichissements. Ils n'ont point besoin de feu pour cuire leurs viandes, par ce que sur la mer & sur la terre, ils sont accoutumés de manger toutes cruës, ils portent aussi certaines denses de gros Poissons, ou des broches d'os fort pointuës, qui leur tiennent lieu de couteaux, car ils s'en servent pour évètrer & trancher les Poissons qu'ils ont pris. Au reste il n'y a point aucun de débats dans ces vaisseaux, puis qu'un seul homme en est le Maître, le Matelot, le Pourvoyeur, & le Pilote, qui le peut arrêter quand bon lui semble, ou l'abandonner au gré du vent & de la marée, lors qu'il veut prendre le repos qui lui est nécessaire pour reparer ses forces. En ce cas il accroche sa rame à des courroies de cuir de Cerf qui font préparées à cet usage, & qui sont attachées par bandes au défens de ce Bateau : ou bien il la lie à une boucle, laquelle pend au devant de sa cafaque.

Les femmes n'ont point l'usage de ces petits Esquifs, mais afin qu'elles puissent quelquefois se divertir sur la mer, leur maris qui ont beaucoup de douceur & d'amitié pour elles, les conduisent en d'autres vaisseaux, qui sont de la grandeur de nos Chaloupes, & capables de porter cinquante personnes. Ils font faits de perches liées par ensemble, & ils font couverts de peaux de Chiens de mer, comme ceux que nous venons de décrire. Ils peuvent être conduits à force de rames quand le temps est calme : mais lors qu'il vent peut feruir, ils attachent au maft des voiles de cuir.

Or afin que la description de ces rares vaisseaux, & de ces hommes de mer, soit mieux éclaircie & comme animée :
nous en avons ici fait mettre une figure, laquelle a été tirée au naturel sur l'original.

Pour parler maintenant de la terre en laquelle naissent ces hommes, qui sont si entendus en la Navigation : les degrés sous lesquels nous avons déjà dit qu'elle est située témoignent assez, qu'elle est d'une très-froide constitution. Il est vrai que durant le mois de Juin & de Juillet qui composent l'été de cette contrée, & qui sont éclairés d'un jour perpetuel, de même que ceux de Décembre & de Janvier n'y font qu'une seule nuit, l'air y est chaud agréable & serein : mais le reste de l'année les jours qui s'allongent & s'accourcissent alternativement, sont accompagnés de brouillards épais, de néiges, ou de pluyes glacées, qui sont extrêmement froides & infortunes.

Toute la Terre qui est proche de la mer est séche, & herissée de plusieurs rochers péleux, qui sont affreux au possible, elle est aussi inondée en beaucoup d'endroits au temps que les néiges se fondent, de plusieurs effroyables torrens qui roulent leurs eaux troubles dans le vaste sein de la mer. Mais lors qu'on
qu'on a traversé un petit litué de mauvais chemin, on rencontre de belles campagnes, qui sont tapissées durant l'Eté d'une agréable verdure. On y voit aussi des montagnes qui sont couvertes de petits arbres, qui reçoivent merveilleusement la veue, & qui nourrissent une grande multitude d'oiseaux & de Sauvagine. Et on passe par des vallées, qui sont arrosées de plusieurs claires & agréables rivières d'eau douce, qui ont assez de force pour se rendre jusques à la mer.

Le Capitaine qui commandoit ce Navire de Fliflingue, qui a fait depuis peu le voyage duquel nous avons tiré cette Relation, étant descendu à terre avec une partie de ses gens, & l'ayant soigneusement visitée, il y rencontra entre autres choses dignes de remarque, une veine d'une certaine terre brune, parfumée de paillettes luisantes & argentées, de laquelle il fit remplir une barrique pour en faire l'épreuve; mais après avoir été mise au creuset, on a trouvé qu'elle n'était propre qu'à encroûter des Botettes, & quelques autres menus ouvrages de bois, auxquels elle donne un fort beau lustre. Cet Indice laisse neantmoins quelque espoir, qu'on pourrait trouver des Mines d'argent parmi cette terre, si on avait encore penettré plus avant.

Encore que ce Pais soit bien froit, on y voit plusieurs beaux & grands Oiseaux d'un plumage blanc & noir, & de diverses autres couleurs, que les Habitans écorchent, pour en manger la chair, & pour le couvrir de leurs dépouilles. On y trouve aussi des Cerfs, des Helans, des Ours, des Renards, des Lievres, des Lapins, & une infinité d'autres Bestes à quatre pieds, qui ont presque toutes le poil blanc ou grisâtre, fort épais, long, doux, & tres-propre à faire de bons chapeaux, ou de belles & tres-riches fourrures.

Quant aux Peuples qui habitent cette terre, Nos Voyageurs y en ont vu de deus fortés, qui vivent ensemble en bonne correspondance & parfaite amitie. Les uns sont d'une fort haute stature, bien faits de corps, de couleur affez blanche, & fort habiles à la course. Les autres sont de beaucoup plus petits, d'un teint olivâtre, & affés bien proportionnez en leurs membres, hormis qu'ils ont les jambes courtes & grosles. Les premiers se plaisent à la chasse, à laquelle ils font portez
portez par leur agilité & leur belle disposition naturelle, pendant que ceux-ci s'occupent à la pêche. Ils ont tous les dens extrêmement blanches & ferrées, les cheveux noirs, les yeux, vifs, & les traits du visage si bien faits qu'on n'y peut remarquer aucune notable difformité. Ils font aussi tous si vigoureux, & d'une si forte constitution, qu'on en voit plusieurs qui aya passée la centième année de leur âge, sont encore fort aigres & fort robustes.

En leur conversation ordinaire ils paroissent d'une humeur gaye, hardie & courageuse. Ils aiment les étrangers qu'elles vont visiter, à cause qu'ils leurs portent des aiguilles, des hameçons, des couteaux, des serpes, des coignées, & tous les autres feremens qui leur sont propres, & dont ils font une si grande estime qu'ils les achetent au prix de leurs propres habits, & de tout ce qu'ils ont de plus précieux : mais ils font si grands ennemis de toute nouveauté en ce qui concerne leurs vêtemens & leur nourriture, qu'il ferait bien difficile de leur faire recevoir aucun changement ni en l'un ni en l'autre. Encore qu'ils foyent l'une des plus pauvres, & des plus Barbares nations que le Soleil éclaire, ils se croyent tres-heureux, & les mieux partagez du monde : Et ils ont si bonne opinion de leur maniere de vivre, que les civilités de tous les autres Peuples, passent auprèz d'eux pour des actions mal-feantes, Sauvages, & ridicules au possible.

Cette haute estime laquelle ils ont conceu de leur condition, ne contribué pas peu à cette satisfaction, & à ce contentement d'esprit qu'on lit sur leur visage ; joint qu'ils ne s'entretiennent pas dans la vanité de plusieurs defseïns, qui pourroient troubler leur tranquillité ; Ils ne saissent ce que c'est de tous ces soucis rongeurs, & de ces chagrins importuns, dont le defir déréglé des riches tourmente la plupart des autres hommes. La commodité des beaux & somptueux batiments, la gloire du siecle, les delices des feslins, la connoissance des belles choses, & tout ce que nous estimons la douceur & le repos de la vie, n'ayant point encore penetré jusques à eux, ils ne font aussi travaillez d'aucune pensée de les pofféder, qui pourroit interrompre le doux repos dont ils jouissent ; mais tous leurs desseïns font terminez à ac-
querir fans beaucoup d’empressement, les choses qui font précisément nécessaires pour leur vêtement, & pour leur nourriture.

Leurs exercices les plus ordinaires sont la pêche & la chasse: & encore qu’ils n’ayent point d’armes à feu, ni de filets, l’ingénieuse nécessité leur a suggeré des autres industries toutes particulières pour y pouvoir réussir. Ils mangent toutes les viandes dont ils se nourrissent sans les faire cuire, & sans autre sauce que celle que leur franc appétit leur fournit. Ils se rient de ceux qui font cuire le poisson ou la venaison, car ils tiennent que le feu confomme leur faveur naturelle, & tout ce qui les rend plus agréables à leur goût.

Encore qu’ils n’ayent point besoin de feu pour cuire leur viandes, ils en louent néanmoins grandement l’usage, & leurs cavernes n’en sont jamais dépourvues durant l’hiver; tant pour éclairer & adoucir par la lumière, la noircœur & l’effroy de cette longue nuit, qui règne en leur contrée; que pour tempérer par son aimable chaleur la froideur qui les tient assiégé de toutes parts. Mais quand ils prennent leur repos, ou qu’ils sont contrains de sortir de leurs grottes, ils se munissent d’une certaine fourrure, laquelle par un excellent trait de la Divine Providence, à la vertu de les garantir contre toutes les injures du froid, quand ils feroient couchez au milieu des nèges.

Les habits des hommes consistent en une Chemise, un haut de chaussée, une Cafaque & des bottines. La Chemise ne barque que jufques au dessous des reins. Elle a un Capuchon qui couvre la tête & le col. Elle est faite de velles de gros Poissons, qui sont coupées par bandes d’une égale largeur, & fort proprement coutiées par ensemble. Elle n’a point d’ouverture à la poitrine comme les nôtres; mais afin qu’elle ne se déchire en la vêtant, les bouts des manches la têtise, & le dessous sont bordés d’un cuir noir fort délité: selon la figure laquelle nous avons fait mettre en ce lieu.
Leurs autres Habits, & même leurs bottines, sont aussi de pièces rapportées comme leurs chemises; mais ils sont d'une matière beaucoup plus forte que de peaus de Cerf, ou de Chien de mer parfaitement bien préparées, & garnies de leur poil. Celui du Sauvage duquel nous avons fait mettre icy le portrait tiré au naif fur l'original, etoit de peau de deux couleurs, les bandes etoyent coupées d'une même largeur, & disposées en un si bel ordre, qu'une bande blanche etoit confiée entre deux brunes, par une agréable assemblage. Le poil qui paroïoit en dehors étoit aussi poly, & aussi dous que du velours, & il étoit si bien couché, & les diverses pieces se rapportoient si parfaitement les unes aux autres, qu'on eut jugé au dehors que tout l'habit avoit eté taillé d'une
Histoire Naturelle, Chap. 13

seule peau. Pour ce qui concerne maintenant la forme de la casaque & de tout l'ornement extérieur du Sauvage qui en étoit paré : le Graveur les a représentées naïvement en cette taille douce, que ce feroit un travail inutile d'en vouloir faire une plus ample description.
Ces Sauvages qui habitent ce détroit, ne sortent jamais en campagne sans avoir sur l'épaule un catquois remply de fléches, & l'arc ou la lance en la main. Quant aux fléches ils en ont de plusieurs fortes. Les unes sont propres pour tuer les Lievres, les Renards, les Oiseaux, & toute sorte de menu Gibier: & les autres ne sont destinées que pour abbatre les Cerfs, les Helans, les Ours, & les autres grosses bestes. Celles-là n'ont qu'environ deux ou trois pieds de longueur, & au lieu de fer, elles ont la pointe munye d'un os delié, trenchant & fort aigu, qui a l'un des côtez herifiéde trois ou quatre crochets, qui sont qu'on ne les peut arracher du lieu qu'elles ont percé sans élargir la playe. Et celles-cy qui ont du moins quatre ou cinq pieds de longueur, sont armées par le bout d'un os pointu, qui a aussi des crochets, qui font faits comme les dents d'une Scie. Ils lancent ces dernières avec la main; mais pour leur donner plus de force, & faire qu'elles atteignent de plus loin. Ils attachent à leur bras droit un bois long d'un pied & demy, qui a d'un côté une affez profonde coulisse, dans laquelle ils font passer le gros bout de cette Javeline, laquelle étant dardée reçoit parce moyen une plus forte impression, & fait un effet beaucoup plus violent.

Ils portent aussi quelquefois à la main une espece de lance, qui est d'un bois fort & peinant, lequel est garny par le petit bout d'un os rond, dont la pointe a été aiguisée sur une pierre, ou bien ils les munissent de ces cornes, ou dens de Poissons que nous avons décrites. Ces lances ont huit ou huit pieds d'hauteur, & elles sont enrichies par le gros bout, de deux ailerons de bois, ou de coetes de Baleine, qui leur donnent un peu plus de grace qu'elles n'auroyent sans cet ornement.

Outre plusieurs fortes d'hameçons dont ils se servent pour prendre les menus Poissons qui frequentent leurs coûtes, ils ont encore divers espèces de Javelots, lesquels ils savaient lancer avec une d'exterite non pareille fur les gros & monstrueux Poissons qu'ils vont chercher en pleine mer. Et afin que ceux qu'ils ont blessés avec cette sorte de dards, ne se puissent couler au fonds de l'eau & frustrer leur attende, ils lient au gros bout une courroye de cuir de Cerf, longue de vint-cinq ou trente brasses, & ils attachent au bout de cette cour-
Histoire Naturelle, Chap. 18

courroye, ou de cette ligne de cuir, une veffie enféée, laquelle retournant toujours au défois de l'eau leur marque l'endroit où est le Poiflon, lequel ils attirent à eux, ou bien ils le conduisent aisément à terre, après qu'il s'est bien débatu & qu'il a épuisé ses forces.

Les jeunes femmes portent un habit qui n'est pas de beaucoup différent de celui des hommes : mais les vieilles se couvrent le plus souvent des dépouilles de certains gros Oifeaux, qui ont le plumage blanc & noir, & qui sont fort communs en cette terre. Elles ont l'adresse de les écorcher si proprement, que la plume demeure attachée à la peau. Ces habits ne leur battent que jusqu'au gras de la jambe. Elles sont ceintes d'une courroye de cuir, à laquelle au lieu de clefs, elles attachent plusieurs oflelets qui sont pointus comme des poînçons, & de même longueur que des aiguilles de telle. Elles ne portent ni bracelets, ni colliers, ni pendants d'oreilles : mais pour tout ornement elles se font une taillade en chaque joue, & elles remplissent la cicatrice d'une certaine couleur noire, qui selon leur opinion, les fait paroître beaucoup plus agréables.

Pendant que les hommes se divertissent à la chasse, ou à la pêche, elles s'occupent à coudre des habits, & à faire des tentes, des paniers, & tous les petits meubles, qui font nécessaires au ménage. Elles prennent aussi un grand soin des petits Enfans, & si elles sont obligées de changer de demeure, ou de suivre leurs Maris en quelque voyage, elles les portent ou les conduisent par tout où elles vont, & pour les défendre par le chemin, & les appaiser lors qu'ils crient, elles ont de petits Tambours, qui sont couverts de veffies de Poiflons, sur lesquels elles s'entendent faire de si bons accords, que ceux des Tambours de Baqué ne sont pas plus doués, ni plus agréables. Elles les font aussi pour donner l'épouvante, & faire prendre la fuite aux Ours, & aux autres Beffes farouches qui viennent souvent roder près des cavernes où ces Sauvages se retirent avec leurs familles durant l'hiver : ou à l'entour des tentes sous lesquelles ils logent pendant l'été. Nous avons fait mettre en ce lieu le portrait d'une de ces femmes vêtue de plumes, duquel on pourra inférer la grace que les autres peuvent avoir.

Encore
Encore que ces pauvres Barbares n'ayent pas beaucoup de police, ils ont néanmoins entre-eux des Roytelets & des Capitaines qui les gouvernent, & qui président en toutes leurs assemblées. Ils élèvent à ces dignitez ceux qui sont les mieux faits de corps, les meilleurs chasseurs, & les plus vaillans. Ils sont couverts de plus belles peaux, & de plus précieuses fourrures que leurs sujets, & pour marque de leur grandeur,
ils portent une enseigne en forme de roze de broderie, la- 
quelle est coufiè au devant de leur cafaque, & lors qu’ils 
marquent ils font toujours escortez de plusieurs jeunes hom- 
mes, qui font armez d’arcs & de fleches, & qui exécutent fide- 
lement tous leurs commandemens.

Ils n’ont point l’industrie de bâtrir des maisons ; mais du- 
rant l’été ils demeurent à la campagne sous des tentes de cuir, 
léquelles ils portent avec eux, pour les dresser en tous les en-
droits où ils trouvent bon de camper ; & pendant l’hyver 
ils habitent dans des cavernes, qui font faites naturellement 
dans les montagnes, ou qu’ils y ont creufées par artifice.

Ils ne fèment, ni ne recueillent aucuns grains de la terre, 
pour l’entretien de leur vie. Ils n’ont point auffi d’arbes, ou 
de plantes qui leur portent des fruits qui foyent bons à man-
ger, horsmis quelque peu de fraises, & d’une espece de 
Framboises : mais ils ne subsiftent, comme nous l’avons déjà 
infinué, que de leur chafté & de leur pêche. L’eau toute pu-
re eft leur boiflon ordinaire, & pour leur plus deliciéuse re-
gale, ils boivent le sang des chiens de mer, & celuy des Cerfs, 
& des autres animaux de terre qu’ils ont abbatus, ou qu’ils 
ont fait tomber dans les pièges, qu’ils leur fçavent dresser avec 
um merveilleux artifice.

L’Hyver étant fi long & fi rigoureus en cette contrée où 
ils habitent, il eft imposible qu’ils ne souffrent beaucoup de 
dizette durant cette trîfe constitution de l’année, notam-
ment pendant cette affreufe nuit qui les enveloppe deus mois 
entières ; mais outre qu’au befon ils supportent aîtement 
la faim, ils ont tant de prêvoyance, qu’ils font fècher en esté 
le surplus de leur pêche & de leur chafté, & le mettent en 
referve, avec toute la graffe, & le suif, qu’ils ont pu rama-
fier, pour la provision de cette fâcheufe & ennuyeuse faison. 
On dit même qu’ils font fi adroits à faire la chafté à la faive 
de la Lune, que durant les plus épaîffes tenebres qui les cou-
vrent, ils font rarément dépourvus de viandes fraiches.

Ils n’ont pas la curiosité de voir d’autre pays que celuy de 
leur naifance ; & s’il arrive que quelque rude tempefte, ou 
qu’elle autre rencontre, les ait poufle en quelque terre 
étrangere, ils foupirent perpetuellement après leur chere 
patrie,
Iles Antilles.

Chap. 18 des Iles Antilles.

patrici, & ils ne se donnent point de repos, jusques à ce qu'on les y aye rétablis : que si l'on refuse, ou qu'on diffère trop à leur accorder cette grace, ils s'ajustent de s'y rendre au peril de leur vie à la faveur de leurs petits vaisseaux, dans lequels ils s'exposent à tous les perils de la Mer, sans autre guide que celle des Etoiles, dont ils ont affez de connoissance, pour regler leur navigation sur leur cours.

Le langage dont ils se servent, n'a rien de commun avec celui de tous les autres peuples de la terre. Nous en avons un petit Vocabulaire : mais de peur de grossir un peu trop cette digression, nous le referverons parmy nos memoires, jusques à ce qu'un second voyage qu'on projecte pour ce d'étroit, nous en ait donné de plus claires lumieres.

On n'a pas encore pu bien remarquer, qu'elle forte de relig ion est en usage parmy ces pauvres Barbares : mais par ce qu'ils regardent souvent le Soleil, & qu'ils le montrent avec admiration en elevant leurs mains en haut, on a inferé de là, qu'ils le tenoient pour leur Dieu.

Le Navire qui nous a fourny cette Relation retourna de ce d'Etroit de Davis chargé de plusieurs bonnes Marchandises, déquelles nous mettrons icy la Lifte, pour montrer que le froid qui regne en cette contrée n'est pas si rigoureus, qu'il y ait gelé toute forte de commerce.

1. Neuf cents peaus de Chiens de mer, longues pour la plupart de set à huit pieds, marquerées, & ondées de noir, de rous, de jaune, de tanné, & de plusieurs autres couleurs, qui relevoient leur prix, par deflus celles qu'on voit communement en Hollande.

2. Plusieurs riches peaus de Cerfs, d'Helans, d'Ours, de Renards, de Lièvres, & de Lapins, dont la plus grand' part étoit parfaitement blanche.

3. Un grand nombre de precieuses fourrures de diverses Bestes à quatre pieds, qui font toutes particulières à cette region, & qui n'ont encore point de nom parmy nous.

4. Plusieurs Pacquets de costes de Baleine, d'une longueur extraordinaire.

5. Des Habits complets des Habitans du pais, dont les uns étoient de peaus, & les autres de dépouilles d'oï-

C c 2 feaus,
6. Plusieurs de leurs Chemises faites de vellues de Poissons, fort proprement conçues, de leurs bonnets, gants, & bottines, de leurs carquois, flèches, arcs, & autres armes dont ils se servent, comme aussi plusieurs de leurs tentes, de leur sacs, de leurs paniers & autres petits meubles dont ils usent en leur ménage.

7. Un grand nombre de ces petits vaisseaux de mer, qui sont faits pour porter un seul homme. Un grand Barque long de quarante cinq pieds qui peut porter commodément cinquante personnes.

8. Mais ce qui étoit de plus rare & de plus précieux, c'étoit une quantité bien considérable de ces dens, ou cornes de ces Poissons qu'on appelle Licornes de mer, qui sont estimées les plus grandes, les plus belles, & le mieux proportionnées, de toutes celles qu'on à vus jusques à présent. On en a envoyé quelques unes à Paris, & en d'autres endroits de l'Europe, qui y ont été bien recevus: mais il y a grande apparence qu'elles seront encore plus prilées, quand on aura la connoissance des admirables vertus qu'elles ont en la Medecine. Car bien-que leur beauté, & leur rareté, leur doivent faire tenir le premier rang entre les plus précieuses richesses des plus curieux cabinets: plusieurs célèbres Medecins & Apoticaires de Danemark, & d'Allemagne, qui en ont fait les essais en diverses rencontres, témoignent conffamment qu'elles chassent le venin, & qu'elles ont toutes les mêmes propriétés qu'on attribue communément à la Corne de la Licorne de terre. En voila allés, & peut-etre que trop au goût de quelques-uns, pour une simple digression.
CHAPITRE DIXNEUVIÈME.

Des Poissons couverts de croutes dures, au lieu de peau & décailles: de plusieurs rares Coquillages: & de quelques autres belles productions de la Mer, qui se trouvent aux côtes des Antilles.

Moins que d’avoir quelque participation de cette celeste Sapience qui fut autrefois addressée à Salomon, pour parler non seulement des Arbres depuis le Cedre qui est au Liban, jusques à l’Hibisc qui sort de la paroi: mais encore des Bestes, des Oiseaux, des Reptiles, & des Poissons: Il est impossible de fonder les profonds secrets des eaux, pour y contenter toutes les excellentes creatures qui s’y joignent dans leur sein, & remarquer toutes les vertus & les propriétés occultes, dont elles sont ennoblies. Car cet Element est doué d’une si merveilleuse fécondité qu’il ne produit pas seulement en toute abondance des Poissons de différentes especes, qui servent à la nourriture de l’homme, & qui sont pour la plupart d’une grosseur demeurée & d’une figure monstrueuse, comme nous venons de le montrer dans les Chapitres precedens: mais encore une si grande multitude de précieux Coquillages & d’autres Raritez, qu’il faut confesser que la Divine Sagefle qui est diverse en toutes sortes, a tiré toutes ces riches beautez de ses inépuisables tresors, pour faire paraître la gloire de sa puissance au milieu des flots de la Mer; & pour nous convier doucement à l’admiration de ses bontez, & de fon adorable Providence, laquelle s’abaissé jusque dans la profondeur des abismes pour les peupler d’un nombre de bonnes creatures, qui ne se voyent point ailleurs, & d’une infinité d’autres qui portent les caracteres, & les images des corps les plus considérables qui ornent les cieux, ou qui volent parmy les airs, ou qui embellissent la terre: d’ou vient qu’on y trouve, comme nous le verrons en ce Chapitre, des Etoiles, des Cornets, des Trompettes, des Porcelaines,
des Arbres, des Pommes, des Châtaignes, & toutes les plus ravissantes curiosités qui sont préférées parmi les hommes. Or pour commencer par les Poissons qui sont couverts de croutes dures & solides au lieu d'écaillles, ou de peau. Il y en a plusieurs espèces en la Mer, & aus Rivieres des Antilles. On fait particulièrement état, des Homars, des Araignées, & des Cancres.

**ARTICLE I.**

*Des Homars.*

Les **Homars** sont une espèce d'Ecrevisse de même figure que celles de nos Rivieres. Mais elles sont si grosses qu'il n'en faut qu'une pour remplir un grand plat. Elles ont la chair blanche & savoureuse, mais un peu dure à digérer. Les Insulaires les prennent pendant la nuit sur le sable, ou sur les basses de la Mer, & à l'aide d'un flambeau ou de la clarté de la Lune, ils les enfilent avec une petite fourche de fer.

**ARTICLE II.**

*Del' Araignée de Mer.*

L'Araignée de **Mer** est tenue par quelques uns pour une espèce de Cancres. Elle est couverte de deux dures écailles, desquelles celle de dessus est relevée, & celle de dessous est plus unie, & dentelée de pointes rudes. Elle a plusieurs jambes, & une queue forte, & longue quelquefois d'environ un pied. Quelques Sauvages les recherchent soigneusement pour en armer leurs flèches. Quand ce Poisson est caché au Soleil, son écaille devient luisante & comme diafane, encore qu'elle soit naturellement de couleur cendrée.
ARTICLE III.

Des Caneres.

Les Caneres ordinaires des Antilles sont de la même forme que ceux qu'on pêche es costés de France. Il y en a de différente grosseur, mais ceux qui sont les plus rares sont ceux qui vivent de proie. Ils sont assez communs en la plus-part des Iles, sur tout aus Vierges. Ils se tiennent sous les troncs des arbres du rivage de la mer, & à l'exemple des Grenouilles qu'on appelle Pêcheuses, ils épient de leur fort les Huitres & les Moules, pour en faire curée, & ils s'y prennent par cette ruse merveilleuse. C'est qu'ils ont reconnu que leurs mordans & leurs défenses, n'ont pas assez de force pour rompre les coquillages qui couvrent ces Poissons délicats. De sorte qu'ayans aussi remarqué qu'ils ouvrent plusieurs fois le jour leurs écailles pour prendre le frais, ils en épient soigneusement le temps, & s'étans garnis d'un petit caillou rond qu'ils ont choisi dans le gravier, ils le tiennent prést en l'une de leurs tenailles & s'approchant de l'Huitre, ou de la Moule, le laissent tomber avec tant d'adresse dans sa coquille entr'ouverte, que ne se pouvant plus refermer, le Poisson demeure la proie de ces fins chasseurs.

Quant aux Coquilles que l'on trouve en ces Iles, dans les ances où la mer les pousse, elles sont en grand nombre, & de plusieurs sortes. Voicy les plus recherchées & les plus considérables.

ARTICLE IV.

Du Burgau.

Le Burgau qui à la figure d'un Limaçon, étant dénué de la première croûte qui le revêt en dehors, présente une Coquille argentée, & entrelacée de taches d'un noir luisant, d'un vert gay, & d'une grisaille si parfaite & si lustrée, qu'aucun émailleur n'en s'auroit aprocher avec tout son artifice. Si tost que
que le Poisson qui a l'honneur de loger sous ce précieux couvert, en a quitté la possession, on voit d'abord une entrée magnifique, encroutée de perles : et en suivit plusieurs riche appartements, si clairs, si polis, et émaillez par tout d'un argent si vif, qu'il ne se peut rien voir de plus beau, en matière de Coquillage.

**ARTICLE V.**

**Du Casque.**

Le Casque qui est de différente grosseur, à proportion des teffes de tant de Poissons qui en sont revêtus, est ainsi nommé à cause de sa figure. Il est double par dedans & sur les bords, qui sont épais, plats, & denteléz, d'un satin incarnat, extrêmement luisant. Et par le dehors il est façonné d'une agréable rustique relevée de plusieurs petites bossets, qui sont entrelacées de mille compartimens, sur lesquels on voit ondoyer un pannache de diverses rares couleurs.

**ARTICLE VI.**

**Du Lambis.**

Le Lambis, a peut-être reçu ce nom, à cause que le Poisson qui le fait mouvoir a la figure d'une grosse langue, qui léche cette humeur gluante, qui s'attache sur les rochers que la mer baigne de ses flots. C'est un des plus gros Coquillages qui se voient. Il est retrouffé par l'un de ses bords, comme pour faire mieux paroître la belle couleur pourprine qui l'ennrichit au dedans. Mais il faut avouer que sa maîsêtant assez grosse & herissée par dessus de plusieurs bossets rudes & pointus, luy fermeroit la porte des cabinets, si l'artificie en lui enlevant sa première robe, ne découvroit la bigarrure & la poliefie de lécaille marquetée, qu'il porte sous cet habitude de campagne. Le Poisson qui loge sous les cavernes de cette petite rochemouvante, est si gros, qu'il en faut peu pour remplir un plat. Il peut être admis sur les tables des
Les Porcelaines doivent être rangées entre les plus rares productions de l'océan : soit que l'on considère cette agréable politesse, dont elles sont lissées et au dehors et au dedans ; soit que l'on fasse réflexion sur tant de différentes & de vives couleurs dont elles sont revêtues. Elles replient leur bord dentelé, et le roulent en dedans, & bien qu'elles soient plus ou moins luisantes, elles sont toutes d'une même figure ovale, entrebâillées au milieu, & recoquillées par le bec. Mais il s'en trouve qui sont fort différentes en grandeur & en couleur.

Les plus ordinaires sont d'un jaune doré, marqueté de petites taches blanches ou rouges, & l'on dirait de loin que ce sont des marques de perles, ou de grains de corail. On en voit aussi de bleuâtres, détoilées, de grisâtres, de cristallines, & de couleur d'agate, qui ont toutes un œil fort attrayant.

Mais celles qui sont les plus estimées des curieux, sont de corail incruste au dehors, & argentées au dedans ; ou bien elles sont parées d'un bleu céleste au dedans, & d'un riche porphyre au dehors, rayé de petits filets d'or. On prit aussi avec raison celles qui sont par défis d'un vert luisant comme emeraude, & emperlées dans l'intérieur, au bord & en leurs canelures. C'est au même rang que l'on met celles qui sont sur le dos d'un noir luisant comme j'ai dit, & quant au reste émaillées d'un bleu mourant, entrelacé de petites veines de pourpre.
Enfin il y en à qui font chamarrées de tant de vives couleurs, qu'il semble que larc-en-ciel ait imprimé sur ces petites créatures un raccourcy de ses plus ravissantes beautez : Il y en aussi une infinie d'autres qui font diversifiées de tant de chiffres & de grotesques, qu'il eft à croire que la nature étoit en fa plus gaye humeur, quand elle s'est mise à produire ces merveilles.

Mais le mal eft, que la mer qui les possède comme les plus précieux joyaux, ne s'en deflaître ne les donner qu'à contrecœur. Car à moins que les vents ne la misent en colère, & qu'en secouant fes entrailles ils ne foutillaffent jusques au fonds de fes trésors, & ne luy arrachaffent par force, elle joüit toute seule de ces richesses & de ces beautez, fans nous en faire jamais de part.

Les curieux pour en rehauffe le luftre, les placent selon leur rang, & leur prix, dans de différentes caffettes doublées de velours vert, où de quelque autre riche étoffe. Et a limitation de Fleuriftes, qui qualifient leurs Tulipes & leur Oeillets, des noms des Céfars & des plus illuftres Héros, ils leur font porter les titres des Empereurs & des Princes.

ARTILCE VII.

Des Cornets de Mer.

On voit encore aux Antilles, de deus fortés de ces gros Coquillages que l'on appelle Cornets de Mer, qui fono tournez par le bout en forme de vis. Les uns font blancs comme de l'yvoire, & ne cedent en rien à fon luftre. Les autres font enrichis par dedans d'un gris de perle extrêmement luissant, & par dehors de plusieurs belles & vives couleurs, qui fe terminent quelquefois en écailles où fe repondent en ftore d'ondes, qui fe pouffent & qui flottent les unes fur les autres, depuis le bord de la large ouverture de deflus, jusques à la pointe entortillée où elles meurent. Si l'on perce ces Cornets par le petit bout, on en fait une efpece d'instrument de mufique, qui rend un fon aigu & penetrant, & qui étant pouffé par les diverses s'invofités de ce Coquillage, fe fait.
fait entendre de loin, comme feroit celuy d'un clairon. Mais il y à du secret à compafler le foule qu'il faut pour les faire jouë.

La mer, aussi bien que les Architectes se plaît à produire des ouvrages de divers ordonnerce. Quelquefois elle en fait à la rustique, qui font tout nuds & ont fort peu d'ornemens ; et quelquefois elle en fait de composesz par un mélangé des ordres, qui viennent au secours les uns des autres, avec tant de mignardise & de delicatefse, qu'il n'y a rien de plus agréable à l'oeil. Cela se remarque en une infinité de Coquilles qui font diversifiches de cent mille grotesques. On y peut remarquer des laqs entrenoûez, des especes de fruïrages, des faillies hors d'œuvre, des culs de lampe, des pointes de diamant, des goutes pendantes, des éguilles, des clochers, des pyramides, des colonnes, des fusées, des chapiteauz, des moulures & une infinité d'autres fanfaïfes, & d'autres morefques, qui donnent sujet d'entretien & d'admiration aux curieux. Comme en effet l'on ne s'auroit jamais affés admirer par ces échantillons, la merveilleufe diversité de tant de riches ouvrages, que les eaus refervent dans leurs profons cabinets.

ARTICLE IX.

De la Nacre de perle.

Les Coquilles ne donnent pas seulement un divertificement agréable, qui porte les hommes, par la considera-

Chap. 19 des Iles Antilles. 211

tion de ces pets, mais admirables ouvrages de la nature, à benir celuy qui en est l'Auteur. Mais apres avoir contente

les yeux elles fournissent auflsi dequoy satisfaire le goût, & dequoy accroître les tréfors. Car les Huitres & les Moules

sèrent aux délices des tables : & l'Ecaillée Nacrée ou la Nacre de perle, est grosse de la Perle qui enrichit les couronnes des Rois. Il est vray que ces Perles ne fô trouvent qu'en semence aux Antilles, & que c'est l'Ile de la Marguerite & la cofte Me-

ridionale de l'Amerique, qui ont le bonheur de les recueillir entièrement formées. Mais il les Antilles ne voyent point ce
Histoire Naturelle, Chap. 19

2:12 précieux germe se durcit en grosses Perles, ces riches Coquilles ne les laissent pas pourtant sans quelque avantage. Car elles leur offrent pour nourriture le corps qu'elles enferment, & les deux parties de leur écaill argentée fournissent chacune une cuillière, qui peut paraître avec éclat sur la table.

Il est malaisé de dire, si la roléée qui tombe aux Antilles, n'est pas affez seconde pour faire que les Mères Perles y produisent leurs fruits en perfection: Ou si après avoir reçu cette femence des cieux, elles auortent, & n'on pas affez de force naturelle pour la retenir. Mais sans rechercher de qu'elle part vient le défaut, il est assuré qu'elles ont une affe forte inclination à se délivrer de l'opprobre de la sterilité, que celles qu'one péche aux costes de la Marguerite. Car si on se veut donner la curiosité d'épier leurs secrettes amours, de celles qu'au lever de l'Aurore, elles s'élançent plusieurs fois sur la surface de l'eau, comme pour faire hommage au Soleil levant: Puis tout à coup on verra qu'elles ouvrent leurs sein, & qu'elles s'épanovissent sur ce lit mollet, pour attendre les premiers rayons de ce bel astre. Que si elles sont affez heureuses pour recevoir quelques goutes de la roléée qu'il fait distiller des cieux à fon lever, elles referment promptément leurs écailles nacrées, de peur que quelque goute d'eau salée, ne vienne à corrompre ce germe céleste. Et puis elles se replongent alégrement au fonds de leurs couche.

Un Auteur nommé Fragosus, estime que les Perles s'engendrent dans la chair de l'Huitre, comme la pierre dans quelques animaux, d'une humeur crasse & visqueuse qui reste de l'aliment. Quelques Doctes Médecins qui sont aussi dans le même sentiment appuyent cette opinion, sur ce que Josef à Costa Ecrivain fort croiable pofe pour constant, affavoir, que les Esclaves qui péchent les Perles plongent par fois jusques à douze brasés dans la mer, pour chercher les Huitres, qui d'ordinaire sont attachées aux rochers: qu'ils les arrachent de-là, & reviennent sur l'eau en étant chargez: d'où ils concluent que du moins on ne peut pas dire, que ces Huitres-là, qui sont attachées aux rochers, hument la roléée, & que par là se faffe la generation des Perles.

Mais
Mais sans entrer en contestation avec ces Messieurs, & sans rejeter absolument leur opinion, laquelle a ses fondemens : On peut dire que le récit tres-veritable d'Acofta touchant la pêche des Perles, ne fait du tout rien contre le sentiment communement reçu de leur generation : Car il se peut faire que les meres Perles qui ont conçu de la rosée, se s'entant chargées de ce precieux fruit, n'ayent plus d'inclination de se faire voir sur la surface des eaux; & qu'etant contentes du tresor qu'elles possedent, elles s'attachent pour lors fixement aux rochers, d'où puis après elles sont arrachees avec violence.

ARTICLE X.

De plusieurs autres sortes de Coquillages.

Ceus qui au milieu des Villes les plus frequentees, veulent contrefaire des deferts, des rochers, & des solitudes : ou qui dans les plaines de leurs jardins veulent elever des montagnes dans lesquelles ils creusent des grottes, qu'ils en-creuvent de toutes les plus curieuses depouilles de la mer, & de la terre, trouvroyent en la plupart de ces lies deqoy contenter leur inclination. Mais il seroit il à craindre, que l'abondance & la diversité metant en peine leur choiz, ne leur en causât du mépris. Car pour parler de quelques-unes on y voit une multitude innombrable de Trompes de mer, d'Escarots, & de petits Vignols, argentins, étoilez, sanguins, verdâtres, rayez d'incarnat, mouchez de milles fortes de couleurs, qui les font eclater parmy le fable, comme autant de pierres precieuses. Le Soleil rehausse merveilleusement leur lustré. Et lors qu'apres quelque rude tempeste, la mer a enrichy la surface de ces rivages de tous ces petits brillans, l'œil en demeure tellement éblouy, que l'on est obligé d'avoir, que la nature fait reluire avec majeste sa puissance, & montre ce qu'elle fait faire, en revêtant de tant de riches ornemens, & de tant de belles lumières ces menuxes creatures.

D d 3  Nos
Nos Insulaires ramassent quelquefois par divertissement ces petits jouets de la mer, & en ayant percé le bout, ils les enfilent, pour en faire des bracelets & des cordons. Mais la plupart des Indiens de l'Amerique Septentrionale les ont en une bien plus haute estime. Car ils s'en servent pour leur trafic & pour leur menu commerce, comme nous faisons de l'or & de l'argent monnoye parmy nous : & ceux là, qui en ont le plus grand nombre, font estimez les plus riches d'entre eux. Les Coquilles qui servent à cette usage sont de mediocre grosseur, d'une solidite & d'un lustre extraordinaire. Et pour estre de mise en certains endroits, elles doivent avoir été marquées par des Officiers destinez à cela, qui y donnent le prix & le cours, en y gravant de certains petis caracteres.

ARTICLE XI.

D'un Coquillage couvert de Notes de Musique.

Il y a un Coquillage fort considerable que Monsieur du Montel croit que l'on peut trouver en quelcune des Antilles, bien qu'il n'en ait veu qu'à Coraco. Il est d'une figure un peu differente des Porcelaines, c'est à dire un peu plus ramassé. On le nomme Musical, par ce qu'il porte sur le dos des lignes noirâtres pleines de notes, qui ont une especce de clé pour les mettre en chant, de forte que l'on diroit qu'il ne manque que la lettre à cette tablature naturelle. Ce curieux Gentil-homme raporte, qu'il en a veu qui avoient cinq lignes, une clé & des notes, qui formoient un accord parfait. Quelcun y avoit ajouté la lettre que la nature avoit oubliée, & la faisoit chanter en forme de trio, dont l'air étoit fort agreable.

Les beaus esprits pourroient faire la deflus mille belles considerations. Ils diroient entr'autres choses, que si selon l'opinion de Pythagore, les cieux ont leur harmonie, dont les dous accords ne peuvent être entendus à cause du bruit que l'on fait sur la terre, que si les airs retentissent de la mélo
Chap. 19 des Îles Antilles.

Lodie d’une infinité d’oiseaux qui y tiennent leur partie, & que si les hommes ont inventé une Musique à leur mode, qui charmé les cœurs par les oreilles: aussi la mer, qui n’est pas toujours agitée, a dans son empire des Musiciens, qui chantent d’une facon qui leur est particulière, les louanges du Souverain. Les Poètes adjonteroient que ces Tablatures naturelles sont celles que les Syrenes avaient en mains dans leurs plus melodieux concerts: & qu’étant aperçues de quelque oeil qui vint troubler leur passétems, elles les laisserent tomber dans les eaux, qui depuis les ont toujours soigneusement conservées. Mais laissant ces conceptions, & leurs semblables, à ceux à qui elles appartiennent, suivons le fil de noftr’Histoire.

ARTICLE XII.

Des Pierres aux yeux.

Encore qu’on trouve de ces Pierres bien avant en la terre, aussi bien qu’au bord de la mer: neantmoins puisque la plus commune opinion les tient pour une production des eaux, nous leur donnerons place en ce lieu. On en voit qui sont aussi larges qu’un Lyard; mais les plus petites font les plus estimées. A les considérer au Soleil, on croiroit qu’elles feroit de ces perles qu’on nommé Baroques, qui auroyent été coupées en deus, tant elles sont claires, transparentes, & polies. Il y en a quelques unes, qui ont de petites veines rouges ou violettes, qui leur donnent un fort agréable éclat selon les divers affects qu’on les regarde. Elles portent toutes la figure d’un Limaçon gravée sur le costé qui est plat. Quand on les met sous la paupiere, elles se roulent autour de la prunelle de l’œil, & l’on dit qu’elles ont la vertu de la fortifier, de l’éclaircir, & de faire sortir promptement les fétus qui y feroient tombez. C’êst pourquoi on les a appelées d’un nom, qui monfîre leur propriété.
ARTICLE XIII.

Des Pommes de mer.

On rencontre en l'Ile de Saint Martin des Pommes de mer, herissées d'aiguillons perçans, qui sortent d'une peau brune: mais quand le Poisson qui les roule est mort, elles quittent toutes ces épines & toutes ces défenses, qui leur sont désormais inutiles: & laissant aussi cette croûte cendrée qui les envelopoit, elles sortent de la blancheur de leurs coques, qui sont entre lacées de tant de compartiments & de petites finesseilles, que l'aiguille du plus adroit brodeur se trouverait bien empêchée si elle les vouloit imiter. Il semble que ces Pommes pourroient mieux être appelées de petits Herissons de mer, ou des Châtaignes de mer: Car étant en vie elles sont de la figure, & de la couleur d'un petit Herisson, qui se forme en boule & qui s'arme de tous ses traits, pour se rendre imprenable à son ennemy. Ou bien elles sont semblables à ces grosses & rudes envelopes armées de points, qui couvrent la Châtaigne, quand elle est sur l'Arbre.

ARTICLE XIV.

Des Etoiles de Mer.

A Considérer de près toutes les raretés qui se trouvent en la mer, on dirait que le Ciel ne veut très rien poltrón de beau, qu'il n'en imprime une ressemblance en la mer, comme en son miroir. C'est pourquoy on y voit des Etoiles qui ont cinq pointes, ou cinq rayons; tirant sur le jaune. Tout ce beau composé n'a qu'un bon pied de Diamètre; Son épaississeur est d'un pouce: sa peau est assez dure, & relevée par de petites bossettes, qui lui donnent meilleure grace. Si ces Etoiles de mer cedent en grandeur & en lumière à celles des Cieux, elles les surpasse en ce qu'elles sont animées, & en ce que leur mouvement n'est point forcé, & qu'elles ne sont point fixes ni attachées en une place. Car le Poisson à qui ce

Ee riche
riche domi(cle étoilé est échue en partage, se promène comme il veut dans l'azur des eaus pendant le calme; Mais aussitôt qu'il prévoit quelque orage, de crainte d'être poussé sur la terre, qui n'est pas digne de posséder les Astres; il jette deux petites ancras de son corps, avec l'équelles il s'accroche si fermement contre les rochers, que toutes les agitations des ondes irritées ne l'en peuvent détacher. Sa vie est entretenue par le moyen de la nourriture qu'il prend, par une petite ouverture, qui luy sert de bouche, & qui est justement au centre de son corps. Les curieux tirent ces Etoiles de leur Ciel humide, & après les avoir séchées au Soleil, ils en parent leurs Cabinets.

ARTICLE XV.

Des Arbres de mer.

Les bancs des Rochers qui sont couverts d'eau, ne peuvent souffrir la sterilité, & nonobstant la salure qui les baigne incessamment, ils s'efforcent de produire parmy l'herbe qui les revêt, des Arbres qui sont incontinent glacéz d'un Salpêtre, qui les rend blancs au poffible. Quelques uns les prenent pour une espèce de Coral. On en arrache de toutes figures, & si bien façonnes, que l'oeil ne peut laisser d'en considerer les grotesque.

ARTICLE XVI.

Des Pannaches de mer.

Il y a aussi des Pannaches, qui sont par manièr de dire comme les bordures de ce grand Jardin liquide, qui n'a jamais besoin d'être arrosé. Elles sont tissées fort delicatement, en forme d'un riche point-coupé. Et selon la qualité des Rochers ou elles ont leur racine, elles font aussi de différentes couleurs. Il feroit seulement à désirer qu'elles eussent un peu plus de solidité pour souffrir le voyage des Iles, en ces quartiers.
CHAPITRE VINTIÈME.

De l'Ambre gris ; De son Origine & des marques de celui qui est bon, & sans mélange

L'Ambre gris, se trouve en plus grande abondance aux côtes de la Floride, qu'en aucune des autres contrées de l'Amérique. C'est pourquoi les Espagnols y ont dressé des forts pour se conserver la terre, & pour entretenir avec les Indiens qui l'habitent, le commerce de cette riche Marchandise, laquelle ils recueillent soigneusement, depuis qu'on leur en a enseigné le prix. On en a aussi ramassé quelquefois, après de rudes tempêtes, sur les rades de Tabago, de la Barboude, & de quelques autres de nos Antilles, comme nous le reconnaissions par plusieurs mémoires, que nous avons entre nos mains : Et c'est ce qui nous fait croire, que sans sortir des limites de l'Histoire Naturelle que nous traitons, nous pouvons parfumer tout ce Chapitre de la sublime odeur de cette drogue Aromatique, qui est sans contredit la plus rare, & la plus précieuse de toutes les productions, que l'Océan ait encore poussé hors de son vaste & inépuisable sein, pour enrichir ce nouveau monde.

Les Maldives appellent l'Ambre-gris Panabambar, c'est à dire Ambre d'or, à cause de sa valeur. Les habitans de Fès & de Maroc & les Ethiopiens, le nomment du même nom que la Baleine. Ce qui fait croire probablement, qu'ils ont estimé qu'il venoit de la Baleine. II est tres-certain, que ni Hippocrate, ni Dioscoride, ni Galien, n'ont jamais oublié parler de l'Ambre-gris, non plus que de la pierre de Bésoar, du Gayac, du Saffafiras, de la Sarzpareille, de la Gomme-goutte, de la Rubarbe, du Mechoacan, & d'une infinité d'autres choses. L'Ambre-gris est donc une drogue, dont la connaissance est toute à fait moderne, & d'ont on ne fait pas l'origine.

Quelques uns se sont imaginé que cet Ambre, inconnu à l'antiquité, est un excrément de Baleines. D'autres croyent qu'il
qu'il vient des Crocodiles, parce que leur chair est parfumée. Quelques autres se persuadent que ce sont des pièces d'îles, & des fragments de rochers cachés en la mer, & emportez par la violence des flots, parce qu'il se recueille quelquefois des pièces de cet Ambre qui péfent jusques à cent livres, & de la longueur de soixante paumes, & qu'au rapport de Linfct, en l'an mil cinq cens cinquante cinq, il en fut trouvé un morceau vers le Cap Comorin, du poids de trente quintaux. Il y en a qui effiment que c'est une espèce d'écu- ne de mer, qui s'amaiffe & s'épaît avec le temps par l'agita- tion des eaux de la mer: & qui se durcit par la chaleur du Soleil.

Mais c'est plus vraisemblablement une sorte de Bitume, qui s'engendre au fond de la mer: & lors qu'elle vient à être agitée extraordinairement par quelque furieuse tempête, elle détache ce Bitume de son sein, & le porte sur les rivages. Car en effet c'est ordinairement après une grande tempête, que lon en trouve sur les bords. Filoftrate en la vie d'Apollinius dit, que les Panteres qui sont à l'entour du mont Caucafe, aiment fort la bonne odeur de ce lieu là. Mais il est certain qu'entre autres bestes, les Oifeaus se mon- trent extrêmement amoureus de cet Ambre, & qu'ils le s'en- tent de fort loin. C'est pourquoi dès que l'orage est cessé, il le faut chercher & l'enlever en diligence, autrement on le trouveroit tout mangé. Et ce n'est pas la bonne odeur, mais sa mauvaise qui attire ces Oifeaus. Car ce parfum si précieux & si admirable, lors qu'il est encore frais, & mol, & qu'il ne fait que sortir de la mer, sent tres-mauvais, & les animaux y courrent en même fafion, qu'ils vont aux charognes: Car l'odeur est à peu près comme de lard corrompu, & il est à croi- re que c'est pour cette raison que l'on a été si long-tems à le connoître, & à s'en servir. Les Anciens jugoient de sa vertu, par sa mauvaise odeur, plutôt capable de faire mal au cœur que de le réjouir, ainsi ils le rejettoient comme nuisible, ou même nuisible. Jjont qu'il ne se trouve pas si fréquem- ment, ni en si grande quantité vers la côte de Grèce; ni dans l'Europe: & que les navigations aux Indes étoient rares autrefois.
Les Renards ne s'en montrent pas moins passions. Aux Pays où ils se recueillent en quantité ces animaux font le guet à la coque, & aussitôt qu'ils en découvrent, ils s'en saisissent & l'avalent. Mais après l'avoir gardé quelque temps dans leur ventre, ils le rendent fans qu'il soit aucunement digéré. Seulement il y perd une partie de sa qualité & de sa bonne odeur. C'est pourquoi cette forte d'Ambre, qu'on appelle Renardé est moins précie que l'autre, & ne s'emploie gueres qu'aux parfums.

Il ne fera pas mal à propos de donner en passant le moyen de discerner le vray Ambre-gris d'avec le faux, veu que tous ceux qui en ont écrit, comme Gardas, Monard, Scaliger, Ferdinand Lopés, Cluvis, & autres n'en parlent que fort succinctement, & ne nous en disent pas les marques essentielles.

Il faut savoir premiers, que l'Ambre se distingue en general, en celui de la mer du levant, & en celui de la mer du Ponant. Celui qui se prend à la coque du Levant, & particulièrement à la coque de la Barbarie, ou il se trouve en grande quantité & en grosses pièces, est généralement noir, & ne séche jamais si bien, qu'il se puisse reduire en poudre, comme celui du Ponant, quelque addition qu'on y fasse pour le pulvériser. Il se fond aussi plus facilement au feu, il est de moins douce odeur, & de beaucoup moins prix. On apporte peu de cet Ambre en ces quartiers, parce qu'il n'y est pas estimé, & qu'il n'est guère bon pour la Medecine, ni pour les parfums.

L'Ambre du Ponant, dont le meilleur est celui de nos costes, est ordinairement d'un gris cendré : comme si l'on avoit mélé de la cendre parmy de la cire : de faisan neantmoins que la cendre y parut distinctement, & ne se confondit pas avec la cire. Le deflus ayant frayé sur le rivage, & ayant plusfent l'air, est ordinairement de couleur tannée, ou du moins plus blanc que le dedans, dur & solide en faison de croûte, & parfois mêlé de sable, & de coquillages. Ce qui arrive lors qu'étant mol comme du Bitume ou de la poix, les ordures s'y attachent facilement; Et cela diminué son prix, mais ne le rend pas moins bon.

Pour
Pour savoir si cet Ambre qui est de la meilleure espèce est bon, on regardera premièrement la figure, quid doit tirer pour l'ordinaire, à la rondeur, par ce que toutes les choses moyennement molles étant roulées par la mer, et pousées sur le rivage, s'arrondissent. Il doit estre encore en quelque façon poly, & de couleur brune, entre gris de more & tanné. Que s'il est bien sec, il faut qu'il soit fort léger pour sa grosseur. Car par là, vous jugerez si ce n'est point une mixtion de Colofone, de Bitume, de Cire, de Poix, & de Résine, toutes ces choses pesant beaucoup plus. Vous connoîtrez aussi par là, si parmi le bon Ambre, on n'a point mélé de sable, ou si ce n'est point de l'Ambre noir du levant.

Si l'on ne veut pas rompre la pièce il faut prendre une aiguille, & la faire chauffer, & en percer cette pièce d'Ambre. Vous remarquerez par ce moyen si elle entre aisément, qu'il n'y a point de pierres enclôses. Et en sentant la liqueur qui sortira par la chaleur de l'aiguille qui fondra l'Ambre, vous trouverez une odeur qui approche de celle de la cire gommée & qui se termine enfin en une odeur affîs douce.

Mais le plus assuré moyen, est après avoir fait le prix de la pièce d'Ambre à condition qu'il soit bon, de la rompre. Ainsi vous reconnoîtrez s'il n'y a point de caillous. Il faut comme nous avons déjà dit, que l'Ambre se trouve de couleur cendrée, à petits grains, comme font ceux de nos Truffles. Lors qu'il est récent, il est plus brun que lors qu'il est fort sec. Mais pourveu qu'il ne s'éloigne guère de cette couleur, & qu'il ne soit ni trop noir, ni trop blanc, il n'importe sûr tout il faut qu'il paraîse de couleur mêlée. Il faudra aussi prendre un peu de l'intérieur de la pièce, ou de l'endroit que l'on foudonne le moins bon, & le mettre sur un couteau que vous aures fait chauffer; y étant mis, il faut qu'il fonde aussitôt comme de la cire, & si le couteau est fort chaud, qu'il s'exhale tout sans rien laïffer.

Vous prendrez garde en le faisant ainsi fondre, s'il-a à peu près l'odeur que nous avons déjà dit, & qui ne peut guère reconnaitre qu'on ne l'ait expérimentée auparavant, par ce qu'elle luy est particulière. Et par là vous reconnoîtrez en core s'il n'y a point de poudre mêlée parmy l'Ambre. Lors qu'il
qu'il se fond vous pourrez aussi, si vous voulez en faire l'effay, en prendre un peu & le mettre sur la main: & en l'étendant vous verrez s'il n'y a rien de mêlé. Il doit adhérer si fortement à la main, qu'il ne soit pas aisé de l'en ôter. Quand il fond il devient d'une seule couleur, bien qu'auparavant il semble mêlé, & il tire alors sur la Colofone. Il ne se doit diffoudre ni dans l'eau, ni dans l'huile. Ce n'est pas qu'il n'y aye un moien de le diffoudre dans l'une & dans l'autre, par l'addition d'une certaine chose, que ceux qui la s'avent tiennent secrète. Il ne faut pas aussi qu'il se mette en poudre, si ce n'est qu'étant bien sec on le racle, & on le mêlé avec quelque poudre bien subtile: encore prend il en partie au mortier, qu'il faut racle de tems en tems. Le noir ne se met jamais bien en poudre, ni de cette façon, ni d'aucune autre.

La difference du noir d'avec le gris est premierement sa couleur, qui tire plus sur la poix noire, & qui n'est pas mêlée de grains gris-Blancs, mais par tout égale. Le noir est aussi plus mol & plus pesant, & il s'en plus le Bitume.

Il y a une troisième eípece d'Ambre, qui est blanc, lequel comme dit Ferdinand Lopés, est le plus rare, mais non pas le meilleur, comme il estime: au contraire c'est le moindre de tous: & comme l'on en fait nul cas, on en transporte fort peu. Mais pour mieux dire, c'est de l'Ambre, ou gris ou noir, lequel ayant été mangé & digéré par les Oifeaus, qui ont l'estomac fort chaud, devient ainsi blanc, comme font presque tous les excremens des Oifeaus. Celuy que les Poissons ont devoré, ce qui arrive souvent, n'est guère alteré ni en sa couleur, ni en sa substance. Ce qui vient de ce que les Poissons ont l'estomac moins chaud que les Oifeaus, & que peut-être fentant cet Ambre plus chaud que leurs alimens ordinaires, & s'en trouvant travaillez, ils le vomissent promptement. Maisceluy que l'on appelle Renardé, est presque tout corrompu, & de peu de valeur, à cause de la chaleur de l'estomac des Renars qui l'ont devoré.

Cet Ambre blanc ressemble à du Suif Mariné, se fond aisément, & s'est le suif, aussi quelques uns croyent, que ce n'est que du Suif Mariné.

Nous
Nous ne nous arrêterons pas à représenter les Sofaftica-
tions qui se font en l'Ambre, par ce qu'elles sont infinie,
& qu'il suffit d'avoir donné les marques du bon. Nous ne di-
rions rien auflî des admirables ufages qu'il a en la Medecine,
ni de toutes ses bonnes qualitez, & fur tout de la douce
odeur qu'il donne aux liqueurs aux confitures, & à tout ce en
quoy on l'employe : puisque les Livres nouveaux en font
pleins & que l'experience les témoigne.

CHAPITRE VINT-ET-UNIEME.

De quelques animaux Amphibies, qui font communs
en ces Isles.

Pour ne faire qu'une volée des Oifeaus de nos Antilles,
& ne les pas éparer les uns d'avec les autres, nous
avons déjà parlé dans le septième Chapitre de cette Hi-
ftoire des Oifeaus que l'on nomme de Rivière, & qui vivent
egalement & fur la terre & fur l'eau. Il ne nous reste donc
plus icy, qu'à décrire quelques autres Amphibies, qui sont
communs en ces Isles.

ARTICLE I.

Du Crocodile.

Nous commencerons par le Crocodile que les Insulaires
nomment Cayeman. C'est un monfte trez dangereus,
qui croit par fois d'une grofleur & d'une longueur énor\ne.
On en apporte fi souvent des dépoüilles en France, qu'il
n'est pas neceflaire de nous étendre beaucoup fur sa dé
cription.

Cet Animal fe tient en la Mer & aux Rivieres des Iles in-
habitées, & même fur la terre parmy les Roseaus. Il est hi
deus au poftible. On tient qu'il est de longue vie, & que fon
corps croit en toutes ses dimensions, jufques à fa mort. Ce
qui fait qu'on ne dooit pas étonner, fi on en a veu, qui avoient

F f dixhuit
dix-huit pieds de long, & qui étoient gros comme une Barri-que. Il eft soutenu fur quatre pieds qui font armez d'ongles crochus. Sa peau qui eft relevée par écailles eft fi dure fur le dos, qu'un coup de mousquet chargé de bales ramées ne fait que l'effleurer légerement; mais fi on le bleffe sous le ven-tre, ou aus yeus, il eft incontinent arreté. Sa machoire infer-rieure eft immobile. Il a la guêuile fi démefuremement fendue, & herifiée de rant de dens fi pointuës & fi tranchantes, qu'en un coup il peut couper un homme en deus.

Il court affés vitte fur la terre; mais la peffeuteur de fon corps fait que ses pattes impriment dans le fable des traces ausi profondes que feroit un cheval de carrosse. Et comme il n'a point de vertebres à l'épine du dos non plus que les Hyènes : il va tout droit, sans pouvoir tourner fon grand corps, que tout d'une piece. De fort que fi l'on en eft pour-
suivy, il ne faut que prendre de fausses routes, & courir en Biaifant & en Serpentant, pour l'éviter.

Ceux qui fe nourrifent en eau douce, sentent tellement le Musc quand ilsfont en vie, que l'air en eft tout parfumé à plus de cent pas aus environs: Et même l'eau ou ils font, en eft odoriférante. Cette remarque de la bonne odeur du Crocodile, nous montre en paflant l'erueur de Pline, qui s'étoit imaginé que la feule Panthere entre tous les animaux étoit odoriférante, comme il le dit en quelque endroit: bien qu'ailleurs il écrive que les entrailles du Crocodile fontent tres-bon, & que cela vient des fleurs odoriférantes qu'il prend pour fa nourriture. Au refte cette odeur muifiée du Crocodile de l'Amerique, eft particulièremen renfermée en certaines glandules qui font aus Emonctoires, qu'il a tous les cuifies, & qui eftant arrachées con fervent encore long-tems cette odeur. Il eft à croire que Dieu leur a donné cette fen-
teur, afin que l'homme & les autres animaux auxquels ce monftré carnacier fait une cruelle guerre: puiffent à l'odeur difcerner le lieu où il fe cache, & s'en donner garde.

Ceux qui vivent en la mer ne sentent point le Musc, mais les uns & les autres font extremement à craindre quand on fe Baigne, ou qu'on eft contraint de passer quelque riviere à la nage. Cet horrible Monftré a une ruse pour faire curée des Bœufs
C’est qu’il se met aus aguefs aux en
droits des étangs, ou des Rivieres d’eau douce, où ces ani-
maux ont coutume d’aller boire. Et quand il en apperçoit
quelcun à son avantagç, il ferme les yeus à demy, & se laisf
comme emportar au fil de l’eau, ressemblant ainfî à une gros-
sfe piece de bois pourry qui flotte. Par ce moyen s’étant ap-
proché peu a peu de la pauvre beffe qui boit, & qui ne se don-
ne pas garde de lui, la prenant en trahifon, il s’étance tous à
coup, & la laifflant prontément par les Babines, il la tire d’une
telle furie au fons de l’eau, qu’il ne la quitte point qu’elle
ne foit noyée, & puis il en fait fon repas. Il n’attrafe pas feu-
dement les beffes, mais auflî les hommes par cette rufe. Té-
moins ce que recite Vincent le Blanc du ferviteur d’un Con-
ful d’Alexandrie, qui voulant prendre une de ces beffes
cruelles, qu’il efmoit eftrre une piece de bois, fit emporté
par elle au fons de l’eau, sans qu’il ait jamais paru dépuis.

On voit fur tout abondance de ces Monſtruex Crocodile", 
aus ifles qui pour ce fujet ont efte nommés les ifles du Caye-
man, & qui ne furent frequenter qu’au temps que l’on va tour-
ner la Tortué. Car à caufe qu’après que l’ont a pris la meil-
leure chair de la Tortué, on laiflfe le reste à l’abandon, ces
Crocodile viennent à troufe pendant la nuit fe repaire des
interfins & des Carcasses qu’on a laiflfez fur le fable. De forte
que ceux qui font en garde pour tourner la Tortué, font
obligez de porter de gros Leviers de bois, pour fe parer con-
tre ces Cayemans, qu’ils affommment le plus fouvent, après
qu’ils ont rompu le dos avec ces Leviers.

Ces Animaux ont une graîfe blanche, d’ont autrefois les
Medecins fe fervoient pour refoudre les fluxions, qui proce-
doient d’humeur froide; parce quille eft chaude, & qu’elle
eſt compoſée de parties fubtiles. Et par la même raifon on
en frottoit les malades dans l’accès de la fièvre, pour leur
provoyer la fièvre. Pline recite mille autres proprietez qui
fe rencontrent au Crocodile, pour la guerison des maladies.

Quelques ons recerchent foigneusement certaines petites
pièces en forme d’offfèlets qu’il a en la telle, & les aient re-
duites en poudre, ils en ufent pour chaffer la gravelle des
reins. On dit auflî que les dens plus pointus de cet Animal

qui
qui sont à costé de chaque mâchoire sont passfer la douleur des dens, & les empêchent de pourrir; pourveu qu'on ait soin de les frotter tous les jours avec ces dens Canines. Ainsi la têtè des Dragons, & des Crapaus renferment des Pierres d'une merveilleuse vertu contre plusieurs maus. Et ainsi ces cruels Requiems que nous avons décrits cy deffus, fournif-
fent un remède contre la pierre & la gravelle. Le fage Au-
teur de la nature aiant voulu, que nous receuissions quelque utilité, des choses mêmes les plus contraires.

Les Chinois furent prendre & apprivoiser ces Crocodiles à ce que difent les Historiens. Et quand ils les on nourris quelque tems chez eus, & bien engraiflent, ils les tuent & les mangent. Mais les Européens qui en ont goûté, difent que cette chair bien que blanche & délicate, n'est pas agréable, parce qu'elle est fade, & doucâtre & par trop musquée.

ARTICLE II.
Des Tortues Franches.

On prend en ces Iles plusiers sortes de Tortuës de terre, de mer, & d'eau douce, qui font de différentes figures. Les Caraïbes les nomment toutes Caullou, mais quand ils parlent de celles de terre ils ajoutent le mot de Nonum, qui signifie la terre en leur langage; ou celui de Tona, c'est à dire de riviere, ou d'eau.

Les Tortuës de mer, se divifent ordinairement par les Ins-
fulaires en Tortuë Franche, en celle qu'ils nomment Caouanne, & en Caret. Elles font presque toutes d'une même figure; Mais il n'y a que la chair de la première efpece qui foit bonne à manger; si ce n'est en nécessité, & à faute d'autre chose; de même qu'il n'y a que l'écaillé de la dernière qui foit de prix.

Les Tortuës Franches & les Caouannes font le plus fouvent d'une grossiére fi demeurée que la feule écaille de deffus a environ quatre pieds & demy de longueur, & quatre de lar-
ge. Dequoy il ne fe faut pas étonner, veu qu'en l'Ile Mauriee on en rencontre qui peuvent marcher portant quatre hom-
nes: Qu'Elian recite que les habitans de l'Ile Taprobane en cou-
Chap. 21 des Iles Antilles. 229

Des Iles Antilles.

Ils couvraient leurs maisons : Et qu'au rapport de Diodore de Sicile certains peuples des Indes Orientales, s'en servent comme de petits Bateaux, sur lesquels ils passent un d'étroit de mer, qui les sépare de la terre ferme.

Ces Animaux Amphibies, ne viennent guères à terre que pour poser leurs œufs : Ils choisissent pour cet effet un sable fort doux, & fort délie qui soit sur le bord de la mer, en un endroit peu fréquenté, & où ils puissent avoir un facile accès.

Les Insulaires, qui vont en certain temps de l'année aux Iles du Cayeman, pour faire provision de la chair des Tortues qui y terrissent en nombre innombrable, disent, qu'elles y abordent de plus de cent lieues loin pour y poser leurs œufs, à cause de la facilité du rivage qui est bas, & par tout couvert d'un sable molet. Le terrissage des Tortues commence à la fin du mois d'Avril, & il dure jusques à celui de Septembre, & c'est alors que l'on en peut prendre en abondance, ce qui se fait en cette forme.

À l'entrée de la nuit on met des hommes à terre, qui se tenant sans faire de bruit sur la rade, guettent les Tortues lors qu'elles sortent de la mer pour venir poser leurs œufs dans le sable. Et quand ils apperçoivent qu'elles sont un peu éloignées du bord de la mer, & qu'avec leurs pattes elles font au sable un trou profond d'un pied & demi, & quelquefois d'avantage pour y poser leurs œufs, pendant qu'elles sont occupées à se vider dans ce trou, ces hommes qui les épient les surprénant, les tournent sur le dos : & étant en cette posture elles ne peuvent plus se retourner, & demeurent ainsi jusques au lendemain, qu'on les va quérir dans les chaloupes pour les apporter au Navire. Lors qu'elles sont ainsi renversées sur le dos, on les voit pleurer, & on leur entend jeter des soughirs. Tout le monde fait que le Cerf pleure lors qu'il est réduit aux abois. Et c'est une chose presque incroyable des cris & des gemissemens que poussent les Crocodiles du fleuve du Nil, & des armes qu'ils répandent se voisins,

Les Matelots des Navires qui vont en ces Iles du Cayeman, pour faire leur charge de Tortues, en peuvent facilement.
tourner chaque soir en moins de trois heures quarante ou cinquante, dont la moindre pesé cent cinquante livres, & les ordinaires deus cens livres, & il y en a telle qui a deus grands feaus d'œufs dans le ventre. Ces œufs sont ronds de la grosseur d'une balle de jeu de paume : Ils ont de la glaire & un moyeuf comme les œufs de poule, mais la coque n'en est pas ferme, mais mollassé comme si c'étoit du parchemin moitié. On en fait des fricassées, & des amelettes qui sont assés bonne, mais elles sont plus feches & plus arides que celles qu'on fait avec des œufs de poule. Une seule Tortue a tant de chair, qu'elle est capable de nourrir soixante hommes par jour. Quand on les veut manger on leur cerne lecaillé du ventre, que les Infulares appellent le plafiron de dessous, qui est uni a celui de desus par de certains cartilages, qui sont aisés à couper. Tour le jour les Matelots font occupés à mettre en pieces & à faire les Tortues qu'ils ont prises la nuit. La plupart des Navires qui vont en ces Iles du Cayman après avoir fait leur charge, c'est à dire après six femmes ou deus mois de demeure, s'en retournt aux Antilles, où ils vendent cette Tortue salée, pour la nourriture du commun peuple & des Esclaves.

Mais les Tortues qui peuvent échapper la prise, après avoir pondu leurs œufs à deus ou trois reprises, s'en retournent au lieu d'où elles estoient venus. Les œufs qu'elles ont couverts de terre sur le rivage de la mer, étoient cles au bout de fix fémaines par l'ardeur du Soleil, & non par leur regard comme Pline & quelques anciens se font imaginez autrefois : aussi tôt que les petites Tortues ont brisé la Coque qui les tenoit enveloppées, elles percet le fable, & sortent de ce tombeau qui leur a donné naissance, pour se rendre droit à la mer auprès de leurs mères, par un instinct qu'elles ont reçu de la nature.

La chair de cette espèce de Tortue est assis délicite que le meilleur veau, pourveu qu'elle soit fraîche, & qu'elle soit feulement gardée du jour au lendemain. Elle est entremélé de graisse qui eft d'un jaune verdâtre estant cuite. Elle est de facile digestion, & fort faine; d'où vient que quand il y a des malades, s'ils ne peuvent se guerir aus autres lles, on les fait
ARTICLE III.

Des Tortues qu'on appelle Caouannes.

La Tortue qu'on nomme Caouanne, est de même figure que la précédente, horsmis qu'elle a la tête un peu plus grosse; Elle se met en défense lors qu'on la veut approcher pour la tourner: mais sa chair étant noire filleuse & de mauvais goût, elle n'est point estimée qu'à faute d'autre: l'huile qu'on en tire n'est aussi propre, que pour entretenir les lampes.

ARTICLE IV.

Des Tortues qu'on appelle Carets.

Quant à la troisième espèce de Tortue de mer, nos François la nomment Caret. Elle diffère des deux autres en grosfier, étant de beaucoup plus petite, & en ce qu'elle ne pousse pas ses œufs dans le sable; mais dans le gravier qui est mêlé de petits cailloux. La chair n'en est point agréable, mais ses œufs sont plus délicats, que ceux des autres espèces, Elle étoit autant négligée que la Caouanne, n'étoit que son écaille précieuse la fait soigneusement rechercher. Elle est composée de quinze feuilles tant grandes que petites, dont dix sont plates; quatre un peu recourbées; & celle qui couvre le col est faite en triangle cavié comme un petit bouclier. La dépouille d'un Caret ordinaire pèse trois ou quatre livres: mais on en rencontre quelquefois, qui ont l'écaille si épaisse, & les feuilles si longues, & si larges, qu'elles pèsent toutes ensemble, environ six ou huit livres.

C'est
C'est de cette écaille de *Caret*, qu'on fait à présent tant de beaux peignes, tant de belles coupes, de riches boîtes, de caissettes, de petits Buffets, & tant d'autres excellents ouvrages, qui font estimer de grand prix. On en enrichit aussi les meubles des chambres, les bordures des miroirs, & des tableaux, & pour leur plus noble usage on en couvre les petits livres de dévotion, qu'on veut porter en la poche. Pour avoir cette précieuse écaille, il faut mettre un peu de feu dessous le plaftron de dessus, sur lequel les feuilles sont attachées; car si tôt qu'elles sentent le chaud on les enlève sans peine, avec la pointe du couteau.

Quelques uns affirment que cette espèce de Tortue est tellement vigoureuse, que son écaille lui étant ôtée, il en naît bien tôt une autre, s'y on la remet incontinent en la mer. L'abondance du Caret, se trouve en la Peninsule de Jucatan, & en plusieurs petites îles qui sont dans le golfe d'Hondures. Ce qui fait voir que le bon Pirard étoit mal informé, lors qu'au Chapitre deuxième, de son traité des animaux & des fruits des Indes Orientales, il a dit que cette forte de Tortue ne se voyoit qu'aux Maldives & aux Philippines.

On tient que l'huile de Caret, a la propriété de guérir toutes sortes de gouttes, qui proviennent de causes froides. On s'en fâche aussi avec heureux succès pour fortifier les nerfs, & pour, appaiser les douleurs des reins, & toutes les fluxions froides.

**ARTICLE V.**

*De la façon qu'on pesche les Tortues, & tous les autres gros Poissons des Antilles.*

Les Tortues de mer, ne se prennent pas seulement sur le fable, en la manière que nous avons décrite ci-dessus: mais aussi par le moyen d'un instrument que l'on nommé *Varre*. C'est une perce de la longueur d'une demie pique, au bout de laquelle on fixe un clou pointu par les deux bouts, qui est carré par le milieu, & de la grosseur du petit doigt.
doigt. On l’enfonce jusques à moitié dans le bout de la varre, où il entre sans force. Quelques-uns font des entailles du côté qu’il fort, afin qu’il tienne plus fort lors qu’on la lancé dans l’écaillé de la Tortue.

Voici comment les pêcheurs font pour darder cette Varre. La nuit lors qu’il fait clair de Lune & que la mer est tranquille, le maître pêcheur qu’ils appellent Varreur s’étant mis en un petit équif, qu’ils nomment Canot, avec deux autres hommes, l’un qui est à l’aviron, pour le remuer d’un & d’autre côté avec tant de virevolte & de dextérité, qu’il avance autant & avec beaucoup moins de bruit, que s’il étoit poussé à force de rames. Et l’autre est au milieu du canot, où il tient la Ligne, qui est attachée au clou, en état de pouvoir aisément & promptement filer, lors que le Varreur aura frappé la Tortue.

En cet équipage, ils vont sans faire aucun bruit, où ils espèrent d’en trouver : & quand le Varreur qui se tient tout droit sur le devant du Canot en apperçoit quelcune à la lueur de la mer laquelle elle fait écumer en fortant par intervalles ; il montre du bout de sa Varre, laquelle doit servir de compas à celuy qui gouverne le petit vaisseau, l’endroit où il faut qu’il le conduise, & s’étant approché tout doucement de la Tortue, il luy lance avec roiête cette varre fur le dos. Le clou pénètre l’écaillé, & perce bien avant dans la chair, & le bois revient fur l’eau. Aussi tôt qu’elle se sent blessée elle se coule à fonds avec le clou, qui demeure engagé en son écaille. Et d’autant plus qu’elle s’est remuée & s’agite, plus elle s’enferre. Enfin après s’être bien débattu ses forces lui manquant, à cause du sang qu’elle a perdu, elle se laisse prendre aisément, & on la tire sans peine à bord du Canot, ou à terre.

On prend en cette même sorte le Lamantin, & plusieurs autres gros Poissons : mais au lieu d’un clou on met au bout de la varre un harpon, ou un javelot de fer, qui est fait en forme de celuy d’une lance bien perçante. A costé de ce fer il y a un trou auquel est passée une corde laquelle est aussi enrotillée à l’entour de la perche, en telle sorte que quand le Varreur l’a lancé de toute la force sur le Poisson, la corde coule
Histoire Naturelle, Chap. 21

coule facilement pour luy donner la liberté de se demener dans l'eau: & après qu'il a epuïté toutes ses forces, & qu'il est reduit à l'extremité, s'y on ne le peut embarquer dans le Canot, on le tire facilement sur le bord de la mer, où l'on le divise par quartiers.

ARTICLE VI.

Des Tortuès de Terre, & d'Eau douce.

Les Tortuès de Terre se trouvent en quelques iles près des Rivieres d'eau douce, qui sont les moins sujettes aux débordeemens, ou dans les étangs & dans les marécages qui sont bien éloignés de la mer. Elles sont couvertes de tous côtez d'une dure & solide couerte, qui ne se leve point par écaillés, comme celles des Tortuès de mer, & qui est si épaisse par tout, qu'elle sert d'un fort & assuré à l'animal qui y fait sa demeure, que quand les roues d'un chariot passeroient par dessus, elle ne ferait pas brisée. Mais ce qui est de plus merveilleux est, qu'il ne peut jamais être à l'étroit dans cette maison mouvante: car elle s'élargit à mesure que le corps de son hôte prend de nouveaux acceoirlemens. Le couvert de dessus est en quelques unes de la longueur d'un pied & demi. Il est d'une figure ovale, creusé comme un bouclier, & enrichy par dessus de plusieurs rayes, qui sont arrangées en différents parquets, qui paroissent un peu relevez, & qui forment plusieurs petits compartimens d'une parfaite symetrie. Tous ces entrelaeemens sont couchez sur un fond noir, qui est émaillé en plusieurs endroits de blanc & de jaune.

Cette espèce de Tortué, a la teste fort hideuse, car elle est semblable à celle d'un serpent. Elle n'a point de dens: mais seulement des mâchoires, qui sont d'un os afez fort, pour briser ce qu'elle veut avaler. Elle est supportée de quatre pieds, qui sont bien foibles pour soutenir la pesanteur de son corps, aussi elle ne se confie pas en leur legereité pour se sauver, & gagner quelque retraite lors qu'elle est pour-fuir: mais si elle n'est sur le bord des Rivieres ou des étangs dans lesquels elle se puifte precipiter; elle ne recherche aucun autre
autre abry, ni aucun autre avantage que le toit de sa propre maison, sous lequel de même que l'Herisson, & l'Armadille, elle retire promptement & feurement sa tète, ses pieds & sa queue, aussitôt qu'elle craint le moindre danger.

La Femelle pose des œufs de la grosseur de ceux d'un pigeon : mais un plus longuets. Elle les cache dans le sable, & les confie au Soleil, pour les couver & les faire éclore. Bien que quelques-uns tiennent que la chair de ces Tortues de terre soit de difficile digestion, ceux qui en ont goûté la rangent entre les viandes les plus exquises, & les plus délicates de toute l'Amérique : Et les Médecins du pays conseillent à ceux, qui sont menacez d'Hidropisie, d'en user souvent pour leur guérison. Ils ont aussi reconnu par l'expérience qu'ils en ont faite, que leur sang étant séché & réduit en poudre, attire le venin des vipères, & des Scorpions, en l'appliquant sur la plaie. Il est aussi constant que la cendre de leur écaille mêlée avec le blanc d'un œuf guérit les crevasses qui surviennent aux mamelles des femmes qui allaient ; & que s'y on s'en poudre la tête, elle empêche les cheveux de tomber.

G g 2  CHA.
CHAPITRE VINT-DEUXIÈME.

Contenant les descriptions particulières de plusieurs sortes de Crabes qui se trouvent communément sur la terre des Antilles.

Il y trouve partout ces îles, des Crabes ou Cancrez, qui sont une espèce d'Ecrevisses Amphibes & fort bonnes à manger, au lieu que celles du Bresil sont désagréables, parce qu'elles sentent la racine de Genévre. Aussi les Indiens Insulaires efliment beaucoup les leurs, & en font leur mets le plus ordinaire. Elles sont toutes d'une figure ovale, ayant la Queue retrouffée sous le ventre. Leur corps, qui est tout couvert d'une coque affez dure est supporté sur plusieurs pieds, qui sont tous Heriflez de petites pointes, qui servent à les faire grimper plus aisément, où elles ont envie d'atteindre. Les deus de devant sont fort gros; l'un notamment est plus gros que l'autre. Nos François appellent ces deus parties de devant des Mordans, parce qu'avec icelles elles pincent & ferrent vivement ce qu'elles attrapent. La partie de devant qui est un peu plus large & plus relevée que l'autre, pousse en dehors deus yeux, qui sont solides, transparens & de differente couleur. Leur gueule est armée de deus petites dens blanches, qui font disposées de chaque costé en forme de tenailles trenchantes, dont elles coupent les feuilles les fruits, & les racines des arbres, qui leur servent de nourriture.

ARTICLE I.

Des Crabes qu'on nommé Tourlourou.

Il y en a de trois sortes qui diffèrent en grosseur & en couleur. Les plus petites sont celles que l'on appelé communément Tourlourous. Elles ont la coque rouge marquée d'une tache noire; elles sont affez agréables au goût: mais à cause...
cause qu'il y a beaucoup à éplucher, & peu à prendre, & qu'on tient aussi qu'elles provoquent la diarrhée, elles ne sont recherchées que dans la nécessité.

ARTICLE II.

Des Crables blanches.

Les autres sont toutes blanches, & se tiennent aux pieds des arbres au bord de la mer, en des trous qu'elles sont en terre, & où elles se retirent comme les Lapins en leurs clapiers. Elles sont les plus grosses de toutes, & il s'en voit telles, qui ont en l'une de leurs pattes la grosseur d'un œuf de chair aussi délicate que celle des Ecrevisses de rivière. Elles se montrent rarement de jour : mais pendant la nuit elles sortent en bandes de leurs tanniers, pour aller manger sous les arbres ; & c'est aussi en ce temps là qu'on les va prendre à la lanterne, ou aux flambeaux. Elles se plaisent particulièrement sous les Pareuviers, & sous les autres arbres qui sont au bord de la mer, & dans les endroits les plus marécageux. Quand on fouille dans la terre, ou dans le sable pour les chercher en leurs retraites, on les trouve toujours à moitié corps dans l'eau, de même que la plupart des autres animaux Amphibies.

ARTICLE III.

Des Crables peintes.

Mais celles de la troisième espèce, laquelle tient le milieu entre les deux autres dont nous venons de parler sont les plus belles, les plus merveilleuses & les plus prizées de toutes. Elles ont bien la même figure que les précédentes ; mais selon les diverses îles, & les différents terroirs où elles se nourrissent, elles sont peintes de tant de couleurs, qui sont toutes si belles & si vives, qu'il n'y a rien de plus divertissant, que de les voir en plein jour rôder sous les arbres, où elles cherchent leur nourriture. Les unes ont tout le
le corps de couleur violette pâchâ de blanc : Les autres
ont d'un beau jaune qui est chamarré de plusieurs petites
Lignes grisâtres & pourprines, qui commencent à la gueule,
& qui s'éparpillent sur le dos. Il y en à même quelques unes
qui sur un fond tanné, sont rayées de rouge, de jaune, & de
vert, qui leur donne un coloris le plus riche & le mieux mêlé
qu'on se pourroit figurer. On dirait à les voir de loin que
toutes ces agréables couleurs dont elles sont naturellement
émailées, ne soient pas encore séches, tant elles sont luj-
fantes ; ou qu'on les ait tout fraîchement chargées de vernis,
pour leur donner plus de lustre.

Ces Crabe peintes, ne sont pas comme les blanches, qui
n'osent pas se montrer de jour. Car on les rencontre fort tout
le matin & le soir, & après les pluyes sous les Arbres, où elles
ségaient par troupes. Elles se laissent aussi approcher d'aflez
près; mais incontinent qu'on fait mine de les vouloir arrê-
ter avec une baguette, car il ferait trop perilleux d'y employer
les mains ; elles font leur retraite sans tourner le dos à ceux
qui les pourfuivent, & en se reculant de côté elles montrent
leurs dens, & présentant leurs défenses ouvertes, qui sont ces
ténailles ou mordans, qu'elles ont en leurs pieds, elles
s'enparent tout le corps, & elles les font choquer de tems en
tems l'une contre l'autre, pour donner de la terreur à leurs
ennemis ; & en cette posture elle gagnent leur fort, qui est
ordinairement sous la racine, ou dans le creux de quelque ar-
bre pourri, ou dans les fentes des rochers.

Ces Crabe ont cet instinct naturel, d'aller tous les ans
environ le mois de May, en la saison des pluyes au bord de la
mer se la ver, & sécouer leurs œufs pour perpetuer leur
espèce. Ce qu'elles font en cette sorte. Elles descendent des
montagnes en si grande troupe, que les chemins & les bois
en sont tout couverts : Et elles ont cette adresse merveil-
leuse, de prendre leur route vers la partie de l'île, où il y à
des ances de fable, & des décentes, d'où elles peuvent com-
modément aborder la mer.

Les Habitans en font alors fort incommodez, parce qu'el-
les remplissent leurs jardins, & qu'avec leurs mordans elles
coupent les pois, & les jeunes plantes de Tabac. On dirait
à voir
à voir l'ordre qu'elles gardent en cette descente, que ce féroit une armée qui marche en bataille. Elles ne rompent jamais leurs rangs. Et quoy qu'elles rencontrent en chemin, maisons, montagnes, rochers, ou autres obstacles elles s'éforcent de monter dehors, afin d'aller toujours constamment en ligne droite. Elles font alter deus fois le jour, pendant la plus grande chaleur, tant pour repaître que pour se reposer un peu ; Mais elles font plus de chemin de nuit que de jour, jusques à ce qu'enfin elles soient arrivées au bord de la mer.

Lors qu'elles font ce voyage, elles sont grasles & bonnes à manger ; les mâles étans pleins de chair, & les femelles remplies d'œufs. Aussi en ce temps-là, on en à provision à fa porte. Et quelquefois elles entrent même dans les maisons, quand les palissades ne font pas bien jointes, & qu'elles trouvent ouverte. Le bruit qu'elles font durant la nuit, est plus grand que celui des rats, & empeche de dormir. Quand elles sont au bord de la mer, après s'être un peu reposees, & avoir conside ré la mer comme la nourrice de leurs petits, elles s'approchent de si prés, qu'elles puissent être baignées, à trois ou quatre reprises des petites ondes qui flottent sur le sable ; puis s'étant retirées es bois, ou es plaines voisines pour se delaffer, les femelles retournent une seconde fois à la mer, & s'étant un peu lavées, elles ouvrent leur queue, laquelle est ordinairement ferrée sous le ventre, & elles se coulent dans l'eau les petits œufs qui y étoient attachés. Puis s'étant encore lavées, elles se retirent avec le même ordre qu'elles étoient venues.

Les plus fortes regagnent incontinent les montagnes, chacune au quartier d'où elle étoit partie, & par le même chemin où elle ait passé. Mais elles font alors, c'est à dire, à leur retour, pour la plupart si foibles, & si maigres ; qu'elles font contraintes de s'arrêter es premières campagnes qu'elles rencontrent, pour se refaire, & reprendre leur première vigueur, avant que de grimper au sommet des montagnes.

Quant aux œufs qu'elles ont ainsi confiez à la mer, après avoir été repouflé sur le sable mollet, & échauffez quelque temps par les rayons du Soleil, ils yiennent enfin à s'éclorre,
& à produire de petites Crâbes, qu'on voit par millions de la largeur d'un Liard gagner les buissons voisins, jusques à ce qu'étant fortes, elles puissent se rendre aux montagnes au- près de leurs meres.

Ce qui est de plus considérable en ces Crâbes, est qu'une fois l'an, afflavor apres qu'elles sont retournées du voyage de la mer, elles se cachent toutes en terre, durant quelques six semaines : de forte qu'il n'en paroit aucune. Pendant ce temps-là elles changent de peau, ou d'écaillé, & se renouvel lent entièrement. Elles pouffent alors de la terre si proprement à l'entrée de leurs tannieres, que l'on n'en apperçoit pas l'ouverture. Ce qu'elles font pour ne point prendre d'air. Car quand elles sont ainsi leur vieille robe, tout leur corps est comme à nud, n'étant couvert que d'une pellicule rendre, & delicate, laquelle sepaissit & se durcit peu à peu en route, suivant la solidité de celle qu'elles ont quittées.

Monsieur du Montel rapporte, qu'il a fait creuser à dessein en des lieux, où il y avoit apparence qu'il y en eut de cachées. Et en ayant rencontré en effet, qu'il trouva qu'elles étoient comme enveloppées dans des feuilles d'arbres, qui fans doute leur servoient de nourriture & de nid durant cette retraite : mais elles étoient si languissantes & si incapables de supporter l'air vif, qu'elles sembloient à demy mortes, quoy que d'ailleurs elles fussent graffes, & tres delicats à manger. Les Habitans des Iles les nomment pour lours Crâbes Bourfieres, & les apprêment beaucoup. Tout auprés d'elles, il voyoit leur vieille dépouille, c'est à dire, leur coque qui paroissait aussi entière, que si l'animal eut encore été dedans. Et ce qui est merveilleux, c'est qu'à peine, quoy qu'il y employastt de fort bons feurs, pouvoit il reconnoître d'ouverture, ou de fente, par où le corps de la beffe fuist forte, & se fut dégagé de cette prison. Neantmoins apres y avoir pris garde bien exactement, il remarquoit en ces dépouilles, une petite séparation du côté de la queue, par où les Crâbes s'étoient d'évoppoées.

La maniere plus ordinaire de les apprêter, est toute la même que celles des Ecrevisses en France : Mais ceux qui font les plus delicats, & qui veulent employer le temps qui est requis
Histoire Naturelle, Chap. 27

requis pour les rendre de meilleur goût, prennent la pêne
après les avoir fait bouillir, déplucher tout ce qu’il y à de
bon dans les pattes, & de tirer une certaine substance huileu-
se, qui est dans le corps, laquelle on nomme Taumaly, & de
fricasser tout cela avec les œufs des femelles, y mêlant un
bien peu de poivre du pays, & du suc d’oranges. Il faut avouer
que ce ragout est l’un des plus excellens, que l’on sèrve aux
Antilles.

Aus Terres où il y à plusieurs Arbres de Mancenilles, les
Crabes qui repaient dessous, ou qui usent de ce fruit, ont une
qualité venimeuse. De sorte que ceux qui en mangent, en sont
dangereusement malades. Mais aux autres endroits elles sont
fort faînes, & tiennent lieu de delices, comme les Ecervilles
en Europe. Ceus qui sont soineus de conférer leur fanté,
les ouvrent auparavant que d’en manger, & si le dedans du
corps est noir, ils tiennent qu’elles sont dangereuses, & n’ont
garde d’en user.

CHAPITRE VINT-TROISIÈME.

Des Tonnerres; des Tremblements de terre: & des Tem-
pestes qui arrivent souvent en ces Iles.

Omme il n’y à guéres de vilage si beau & si agree-
ble, où l’on ne puisse remarquer quelque défaut; & qui
né fait sujet à quelque tache, & à quelque verrûte:
Ainsi les Antilles posssèdent d’ailleurs toutes les beautez &
tous les avantages que nous avons représentez, & qui les
rendent si recommandables; ont aussi leurs imperfections,
& quelques manquemens, qui ternissent cet éclat, & qui di-
minuent ces agrémens & ce prix. Voicy quelques unes des
 principales incommodes qui s’y rencontrent, & les reme-
des qu’on y peut apporter.
ARTICLE I.

Des Tonnerres.

Et premiêrement, au lieu que dans toute la côte du Pérou l'on n'entend jamais tonner, ici les Tonnerres sont fréquens, & en quelques endroits ils sont si épouvantables, que le cœur le plus assuré tremble d'effroy, quand cette puissante & magnifique voix du Ciel se fait entendre, avec un son si terrible.

ARTICLE II.

Des Tremblemens de terre.

Les Tremblemens de terre y produisent aussi quelquefois de tristes effets, & émeuvent les fondemens de la terre, d'une secouffe si violente ; qu'on est contraint de chanceler, aux lieus où l'on se croiroit le plus assuré. Mais par bonheur cela arrive rarement, & en quelques endroits l'agitation n'est pas si grande.

ARTICLE III.

D'une Tempeste que les Insulaires appellent Ouragan.

Ce qui est le plus à craindre, est une conspiration générale de tous les Vens, qui fait le tour du Compas en l'espace de vint-quatre heures, & quelquefois en moins de temps. Elle arrive d'ordinaire es mois de Juillet, d'Aouft, ou de Septembre. Hors de-là on ne la craint pas. Autrefois on ne l'éprouvoit que de fêt en fêt ans, & quelquefois plus rarement : Mais depuis quelques années elle est venûe de deus en deus ans : Et en une seule année on en a souffert deus : Même peu après que Monsieur Auber eut été envoyé pour commander à la Gardeloupe, il y eut trois de ces orages en l'espace d'un an.

Hh 2 Cette
Cette Tempête que les Insulaires appellent ouragan, est si étrange qu'elle brise & déracine les Arbres, dépouille de toute verdure ceux qu'elle n'enlève point, desole les forêts entières, détache les rochers dir haut des montagnes, & les précipite dans les vallées, renverse les cabanes, entraîne jusques à la mer les plantes qu'elle arrache de la terre, fait un désastre universel de tout ce qu'elle trouve à la Campagne : & en un mot laisse une famine en tout le pays, qui gemit longtemps en suite de ce désastre, & qui à bien de la pêne à réparer ces ruines.

Cet ouragan, ne fait pas seulement les ravages sur la terre ; mais il émeut encore une telle tempête sur la mer, qu'elle semble se mêler & se confondre avec l'Air & les Cieux. Ce Tourbillon impétueux brise & fracasse les Navires qui se trouvent dans les côtes, jetant les uns sur le rivage, & faisant plonger les autres dans la mer. De sorte que ceux qui échappent de ce naufrage, ont grand sujet de louer Dieu.

Ceux qui prennent garde aux signes qui sont les avant coureurs de cette Tempête ont remarqué, qu'un peu auparavant qu'elle arrive, la mer devient en un instant tellement calme, & unie, qu'il ne paroit pas la moindre ride en sa superficie : que les Oiseaux par un instinct naturel descendent par troupes des montagnes, où ils font leur retraite plus ordinaire, pour se retirer dans les plaines & dans les vallées, où ils se rangent contre terre pour être à labri des injures de ce mauvais temps qu'ils prevoient devoir bien tôt suivre : & que la pluye qui tombe un peu devant, est amère & salée, comme l'eau de la mer.

Il y a peu d'années qu'il parut un exemple memorable de cette tempête, en plusieurs Navires qui estoient à la rade de Saint Christoffle, chargez de Tabac, & prêts à faire voile. Car ils furent tous fracassés & submergés, & la marchandise fut entièrement perdue. Dont il s'en suivit un étrange effet. C'est que la pluspart du poisson de la côte fut empoisonné de ce tabac. On voit la mer toute couverte de ces pauvres animaux, qui renverzés languissaient flottant au gré de l'eau, & venoient mourir sur le rivage.
Chap. 23 des Iles Antilles.

Et afin que quelcun ne s'imagine pas que ces desafres toyent tout à fait particuliers au nouveau Monde, nous ajouterons ici, qu'ils se sont en ces contrées de France de si épouvantables Tempestes, que l'on ne les peut estimer autre chosse que des Ouragans.

L'Ann mil cenc quatre-vins dix-neuf, il se leva prés de Bordeaux un vent si violent et si impetueux, qu'il rompit et déracina la pluspart des grands arbres qui estoient fortes pour resilter, principalement les Noyers dont les branches furent ordinairement fort étendues, et en transporta quelques ans à plus de cenc pas du lieu où ils estoient. Mais les arbres les plus foibles, qui pliaient, furent laiTTés. Une partie du palais de Poitiers en fut fort endommagée en sa couverture. Le Clocher de Cangres près de Saumur, en fut abbatu. Divers autres Clochers, & plusieurs maisons de la campagne en souffrirent beaucoup de mal. Quelques personnes se trouvant à cheval au milieu des champs, furent emportées à plus de soixante pas loin. Ce vent courut depuis le voisinage de Bordeaux, jusques au Vendomois & au Perche : tenant de large environ fix ou sét lieuës, & on ne voyoit en tout cet espace que fracas d'arbres arrachez & renversez.

Et pour donner un exemple d'une espèce d'Ouragan qui se soit particulièrement montré sur la mer, nous attacherons ici l'extrait, qui nous a été communiqué d'une lettre écrite de la Rochelle, par un honorable Marchand du lieu, à l'un de ses amis & correspondans à Roëien, en date du trentième Janvier mil fix cens quarante cinq. Voicy donc ce qu'elle porte.

,, Depuis deus jours nous sommes dans un affliction fensible, au sujet de l'extraordinaire tourmète qui a commencé la nuit de Samedi dernier vinthuième de ce mois, & qui continué encore. Nous voyons de deus notre muraille, trente ou trentécinq Navires échoiez & brûlez à la coste, la plupart Anglois, avec nombre de Marchandifes perduës. Un de ces Navires, de deus cens Tonneaus, à esté porté, jusqu'as auprès d'un moulin à vent, qui est douze pieds plus haut que la hauteur ordinaire de la mer. Car l'Orage n'a pas
Histoire Naturelle, Chap. 23

.. pas été seulement en l'air: Mais cette Tempeste a telle-
ment emeu & enfle la mer, qu'elle a passé bien-haut au
dehors de ses bornes ordinaires: si bien que le dommage &
le dégait qu'elle a fait sur la terre, est sans comparaison plus
grand que celui du naufrage des vaisseaux. Tout le sel qui
estoit sur les marais bas, a esté emporté, tous les bleds des
terres basses, & des marais deféchez, ont esté inondez.
Et dans l'Ile de Ré la mer a passé d'un coste à l'autre à tra-
vers, & y a gasté nombre de vignes & noyé force bétail,
De memoire d'homme on n'avoyt veu monter la mer si
haute, & elle est entrée en des endroits, pres d'un lieue avant
, dans la terre. Si bien que ceux qui ont esté à Saint Chris-
tosome disent que l'Ouragan qui y est esté ordinaire, n'est pas
plus épouvantable, qu'à esté celui-ci, qu'ils ont appelle du
, même nom. Le vent etoit Nord-Ouest. On estimo le dom-
mage, tant à la mer qu'à la terre, plus de cinq cens mil escus.
On tient qu'il s'est perdu environ deus mille cens de fel,
qui font la charge de deus cens Navires de trois cens ton-
, neaus la piece. Il s'est aussi perdu des Navires Hollandois
, devant Ré, à Bordeaux, & à Bayonne, qui estoient riche-
, ment chargez. D'où il apparoit qu'il fait souvent en Eu-
, rope des Tempestes qui sont bien aussi violentes, que celles
qui sont tant apprehendées aux Antilles.

Quelques uns pour se mettre à couvert de cette Bourra-
que, abandonnent leurs maisons, crainte d'estre envellopez
, sous leurs ruines, & se sauvent en cavernes & es fentes des
rochers, ou bien se tapissent contre terre au milieu des
chans, où ils effuyent tout cet Orage. Les autres tachent
de gagner promptement quelque maison du voisinage, qui
soit affez solide bâtie pour resister à toutes les secoufes
de cette Tempeste. Car par bonheur il y a maintenant aux
Antilles plusieurs edifices qui peuvent soutenir cette épreu-
ve. Il y en a même qui se retirent dans de petites cabanes
que les Esclaves Nègres ont bâties sur le modèle de celles
des Caraibes, car on a reconnu par experience, que ces
petites huttes de figure ronde, qui n'ont point d'autre ouver-
ture que la porte, & dont les cheurons touchent la terre,
fontordinairement épargnées; pendant que les maisons les
plus
plus élevées, sont transportées d'une place en une autre, si elles ne sont entièrement renversées, par l'impétueuse agitation des vents, qui excitent cette tempête.

Mais il faut avouer, que toutes ces précautions extérieures, ne sont pas capables de délivrer pleinement les esprits des hommes, des frayeurs mortelles qu'ils environnent, lors que Dieu tonte du Ciel, qu'il fait retentir sa voix terrible, qu'il lance les éclairs & les charbons allumez, que la terre en tremble, que les montagnes croulent, & que les fondemens du monde sont découverts : car

À ceux qui ses bontés ne peuvent émouvoir
Cette effroyable voix ne fait elle pas voir
Une Image de sa puissance ?
Certes, qui n'y connoit sa haute Majesté,
Qui l'entend sans frayeur, n'a pas de la confiance
Mais il a de l'impiété.

il faut donc que ceux qui désirent d'être sans appréhension au milieu de ces désordres, & de ces émotions de la mer & de l'air, aient recours à des retraites plus assurées, & que pour cet effet ils entrent dans le sanctuaire de Dieu, & qu'ils se logent à l'ombre du toutpuissant. Et qu'ils prennent le Seigneur pour leur retraite & pour leur forteresse ; Il faut qu'ils embrassent ce grand & précieux salut qu'il a déploé en son fils bien-aimé, qui nous a délivré de toutes nos frayeurs par le sang de sa Croix, qui a fait notre paix, & qui seul peut appaiser les craintes & les orages de nos consciences & donner un vrai repos à nos âmes, d'autant que

Celui, qui du teshaut implore l'assistance:
Et dont l'espoir plein de confiance
N'attend son secours que de lui,
Quelque peril qui le menace:
Se peut promettre sans audace
D'avoir en sa faveur un immobile appuy.

Il faut qu'ils considèrent pendant cette tempête, que c'est Dieu qui tire les vents de ses tréfors, & qu'ils ne soufflent que par
par son ordre: Que ces effroiables Tourbillons, ces Tonnerres grondans, ces noires obscuritez qui voilent la face de la terre, & toutes ces puissantes agitations qui la secouent: ne sont que des groflies idées, de ce jour épouvantable du Seigneur, auquel les Cieux paflerontrapidement & étant mis en feu feroient diffous, & les elemens étans embrasés fe fon- 

dront, & la terre & les œuvres qui font en elle feroient brulées.

Ils doivent particulièrement recourir à Dieu de tout leur cœur, & le prier qu’en contemplation des merites infinis de fon Saint Fils Jefus il luy plaiſe d’être appaillé envers fes ser- 

viceurs, & qu’il daigne avoir pitié de fa terre. Ils fè doivent souvenir que fon courroux ne dure qu’un moment; mais que fà bienveillance dure toute une vie. Que le pleur loge chés nous au soir, & qu’au matin il y a voix déjouiffance. Enfin ils doivent être fermement persuades, que celuy qui à conté leurs cheveux, a aussi conté leurs jours; Qu’il ne les aban- 

nonnera point au besoin, mais qu’il les commettra à la charg- 

e de fes Anges de lumiere, pour les contregarder parmy ces affreuses ténèbres, afin que nulle playe n’approche de leur tabernacle.

Mais pour avoir au besoin toutes ces douces penſées, & pour être muny au jour de la calamité d’une fi Sainte con- 

fiance. Il faut qu’en bien faiſant ils lecommandent par cha- 

cun jour leur ames au fouverain Créateur de toutes choses; Qu’ils s’étiuuent de cheminer en Sainteté & Justice devant luy, durant toute leur vie; Qu’ils lavent leurs mains en innocence, & qu’ils purifient leurs coeurs par la Foy en fes précieufes promeffes; étans affurez qu’il tient les vens, & toutes les autres creatures en bride par fa puiffance, qu’il n’y en à aucune qui fe puiffe mouvoir sans fa permifion, qu’il fait fèrvoir à fa gloire les Feus, les Tonnerres, les Tempeftes, & les Tremblemens de terre, & qu’il les dirige au bien & au falut de fes enfans.
CHAPITRE VINT-QUATRIÈME.

De quelques autres incommodeités du pays, & des remèdes qu'on y peut apporter.

Outre les Tremblements de terre, les Tonnerres, & les Ouragans, qui secouent & desolent souvent la terre des Antilles, comme nous venons de le représenter: il y a encore quelques autres incommodeitez, qui sont bien inportunes, encore qu'elles ne foyent point tant à craindre que les precedentes. Nous leur avons reservé ce dernier Chapitre du premier Livre de cette Hiftoire, où, pour témoigner la grande passion que nous avons d'etre affez heureux pour contribuer quelque chose au soulagement, & à l'entiere satisfaction des aymables Colonies de ce nouveau monde: nous proposerons les remèdes, que l'expérience des anciens Habitans, & le jugement de plusieurs celebres Medecins, ont trouvé estre les plus propres & les plus efficacieus, pour les munir contre leurs dangereus effets.

ARTICLE I.

Des Moustiques, & des Maringoins.

Nous donnerons le premier lieu à certains petis Moucherons appellez Moustiques, que l'on sert plutôt qu'on ne les voit, tant ils font petis; Mais dans la foiblee de leur corps, ils ont un aiguillon si piquant, & venimeus que leur piquure caufe une demangeaison tellement impo- tune,qu'en fecorchant quelquefois la peau à force de se grater, la bleflure degenerer en un ulcere d'angereus, si l'on n'y apporte du remede.

Il s'en trouve d'une autre espece, qui font plus gros & qui font un bruit pareil à celuy que font les Moucherons, qui en France se trouvent proche les etangs, & les lieus marécageus. Onles nomme Maringoins. Ils produifent le même effet
effet que les Mouf'tiques, étant armez d'un petit trait, qui perce les habits, & même les lits branlans dans lesquels on repose. Mais ils ont cecy de particulier, qu'ils ne lancent jamais leur petit éguillon, qu'ils n'ayent auparavant déclaré la guerre, & sonné la charge avec leur petite trompette, qui donne souvent plus de peur, que leur piquure ne fait de mal.

Pour s'exémpter de ces deux fortes de petites Bestes, on a de coutume de placer la Maison, en un lieu un peu haut élevé; de lui donner air de tous côtés, & de couper tous les arbres qui empêchent le vent d'Orient, qui souffle presque ordinairement en ces îles, & qui chasse au loin ces malins & importuns ennemis. Ceux aussi qui ont des logis bien fermez, & des lits bien clos, n'en sont point tant incommodez.

Mais si l'on en est travaillé, on n'a qu'à faire fumer du Tabac en la chambre, ou de faire un feu, qui rende beaucoup de fumée; car par ces moyens on met en fuite ces petits perturbateurs du repos des hommes. Que s'ils ont piqué, & qu'on désire de faire paffer bien-tôt la démangeaison, & arbirer tout le venin, qu'ils ont glissé: il faut seulement mouiller l'endroit de vinaigre, ou de jus de petit Citron.

**ARTICLE II.**

**Des Guêpes, & des Scorpions.**

Les Guêpes, & les Scorpions, sont communs en la plupart des Antilles. Ces vermines font de même figure, & aussi dangereuses, que celles des mêmes espèces que l'on voit en beaucoup d'endroits de l'Europe. Les piqûres des Guêpes sont foulagées par le jus de la feuille de la Ruë, & entièrement guérisses par une fomentation du souverain remède contre toutes fortes de venins, qui est dispensé sous le nom célèbre D'oruietan. Et celles des Scorpions trouvent leur remède en la beète même, qu'il faut écraser deflis, & à son défaut il faut recourir à l'huile qu'on appelle de Scorpion, qui doit être commune partout où il se trouve de ces insectes.
ARTICLE III.

Des Arbres de Mancenille.

En la plupart de ces îles, croissent certains Arbres nommés Mancenilliers, beaux à voir, qui portent des feuilles semblables à celles des Pommiers sauvages, et un fruit que l'on appelle Mancehille, tout pareil à une Pomme d'Apis, car il est pannaché de rouge, beau à merveille, et d'une odeur agréable, que l'on ferait incontinent invité à en goûter, si l'on n'étoit averti de sa qualité dangereuse. Car bien qu'il fût doux à la bouche, il est si funeste, que si l'on en mangeoit, il envoyerait dormir non pour vingt-quatre heures, comme une certaine semence du Pérou, et une Herbe de l'orient de laquelle Linseot parle amplement ; mais pour n'en réveiller jamais. Tellement que c'est bien pis que ces Amandes d'un fruit de la Mexique, qui sentent le mufc, mais qui après en être mangées, laissent un goût de pourriture. Et bien pis encore que ces belles pommes de Sodome, qui étant ouvertes, ne présentent que de la fuyse, et de la pourrissiure. Car s'y vous avez le déplaisir d'y être trompé, du moins ce n'est pas au danger de votre vie. Mais ces Pommes venimeuses, se peuvent comparer à la noix Indienne, qui croît en Java. Elle ressemble à une noix de Galle, et d'abord qu'on la mange, elle a un goût d'Avelaine ; mais puis après elle donne des angoisses mortelles, et c'est un poison tres-dangereux. Il se trouve aussi dans l'Afrique un Arbre nommé Cosoma, qui est chargé de Pommes mortelles, L'Arbre des Maldives nommé Ambou, porte un fruit, qui n'est pas moins trompeur, et moins pérnicieux. Et le Terroir de Tripoly en Syrie, produit certains gros Abricots, qui sont fort beaux à l'œil, et fort savoureux au goût ; Mais les qualitez en sont souvent mortelles, ou du moins elles caucent de longues & fâcheuses maladies, à ceux qui en mangent.

Il croît des Mancenilles sur le bord de la mer & des rivières, & si le fruit tombe en l'eau, les poissons qui en mangent,
gent, ne manquent jamais d'en mourir, & encore qu'il demeure long temps dans l'eau, il n'y pourrit point, mais il se couvre d'un salepêtre qui luy donne une croûte solide comme s'il étoit petrifié. Dans les îles où cet Arbre croît en abondance, les Couleuvres y sont venimeuses; Par ce que quelques uns croient, qu'elles fucent quelquefois de son fruit. Les Crâbes mêmes qui font leur repaire sous ces Arbres, en contrafient une qualité dangereuse, comme nous l'avons dit en son lieu; & plusieurs ont été mala- des pour en avoir mangé. Dou vient, qu'au temps que ces fruits estans morts tombent à terre, on conseille à tous ceux qui font soigneus de leur faire, de s'abstenir de manger des Crâbes.

Ni les Couleuvres, ni les Crâbes ne vivent pas absolu- ment de Pommes de Mancenilis. Mais quand elles font leur repaire sous cet Arbre elles en tirent l'infection, & plus encore quand elles fucent le venin de son fruit. Il se peut faire neantmoins que ce qui est mortel à quelques animaux, ne le soit pas à tous: Et même que ces Insectes, qui mangent souvent de ce poifon, le changent en leur nourriture par la contume & la continuation: Comme l'on dit de Mitridate. Ainsi ils peuvent infecter ceux qui en mangent, n'en rece- vant quant à eux aucun dommage.

Sous l'écorce du tronc, & des branches de ces Arbres, est contenue une certaine eau gluante, & blanche comme du lait, extrêmement maligne & dangereuse. Comme il y a plu- sieurs Mancenilliers sur les chemins, si fans y prendre garde vous froîtez en passant quelque de ces branches, ce lait ou plûtoft ce venin en fort & reiaillit sur vous: s'il tombe fur votre chemise, il y fait une vilaine tache, qui paroit comme une brûlure. Si c'est fur la chair nue, & qu'on ne lave prono- tément l'endroit qui a esté touché, il s'y forme aufti tôt des enleuvres & des ampoules. Mais ce qui est le plus à crain- dre, c'est pour les yeux: Car si par malheur une goutte de cette eau caustique & venimeuse tombe deslus, il s'y fera une horrible inflammation, & vous en perdrez la veûe neuf jours durant; au bout dequels vous recevrez du foulagement.
Chap. 24 des Iles Antilles. 253

La rofée, ou la pluie, après avoir demeuré quelque temps sur les feuilles des Manœuviers, produisent le même effet, & si elles tombent sur la peau, elles lècorchent comme feroit de l'eau forte. Ce qui ne vaer guérés mieux que les gouttes de pluie de dessous la ligne, qui font tellement contagieuses, à ce qu'affurent ceux qui les ont fenties, que s'y elles tombent sur les mains, sur le visage, ou sur quelque autre endroit du corps qui foit à découvert; il s'y eleve aussi tôt des veffies & des ampoules avec douleur, & même s'on ne change promptement d'habits, on voit bien toft fon corps tout courvert de pufhues, sans parler des vers qui s'engendrent dans les habits.

L'ombre de cet Arbre nuit aux hommes, & fi l'on repofe deffous, tout le corps enfle d'une étrange façon. Plinie & Plutarque font mention d'un Arbre d'Arcadie auflî dangereux que celuy-cy: Et ceus qui ont voyagé aux Indes Orientales, rapportent qu'il s'y trouve une Herbe nommée Sapony, qui donne la mort à ceux qui l'ont elfus. Mais ce qui augmente les mauvafes qualités du Manœuvier est, que même la viande cuite au feu de fon bois, contrâle quelque chose de malin, qui brule la bouche & le gofer.

Les Sauvages Antillois, connoiffans fort bien la nature de ces Manœuviers, font entrer & le lait de l'arbre, & la rofée qui en tombe, & le sué du fruit en la composition du venin, dont ils ont accoutumé démofionner leurs fléches.

Pour guerir en peu de tems l'enflure & les Pufhues qui fe forment au corps aprés avoir dormy par mégarde à l'ombre de ces Arbres, ou aprés qu'on a été arrofé de la pluie, ou de la rofée qui tombe de deflus leurs branches, & même de ce l'air qui elft fou leurs écorces, il faut recourir promptement à une efpece d'Efteargots, dont nous avons parlé cy deflus sous le nom de Soldats, & il en faut tirer une certaine eau claire qui elft contenue dans leur coquille, & l'appliquer fur la partie offenée; ce remède râbar incontinent le venin de cette brûlante liqueur, & met la personne hors de danger. L'huile, qui elft tirée sans feu de ce même efteargot, a auflî le même effet, que s'il elft arrivé à quelcon de manger du fruit de ces Arbres venimeux, il faudra qu'il ufe des mêmes remèdes

Li 3 quœ
que nous prescrivrons cy après, pour chasser le venin des Serpens, & tous les autres poisons.

**ARTICLE IV.**

*Des Pous de bois.*

Il y a aussi une espece de fourmis, ou de vermisieux, qui ont une petite tache noire sur la tete, & le reste du corps tout blanc. Ils s'engendrent de bois pourry, & c'est pour ce sujet que nos François les nomment *Pous de bois*. Ils ont le corps plus molasse que nos Fourmis ordinaires, & neanmoins leur dent est fi acerée, qu'ils rongent le bois, & s'insinuent dans les coffres qui font place prés de terre: & en moins de deus jours par ce qu'ils se suivent à la pitie, si l'on n'est soigneux de les tuer, il y en entre si grande quantité, qu'ils percent mangent & détruisent, le linge, les habits, les papiers, & tout ce qui est dedans: Ils mangent même & rongent tellement les maines fourches, qui soutiennent les cabanes communes, qu'ils les font enfin tomber à terre, si l'on n'y apporte du remede.

On empeche ces bestes là de s'engendrer, si on ne laisse point de bois à terre en batissant la maison. Car ils s'engendrent de bois corrompu & pourry: si on brûle le bout de tous les bois qu'on plante en terre: si incontinent que l'on en remarque quelques uns, on jette de l'eau chaude dans les trous, qu'ils peuvent avoir faits: si on sufpend les coffres en l'air avec des cordes, comme on est obligé de faire en divers endroits de l'Inde Orientale, afin qu'ils ne touchent point la terre, & si on a soin de nettoyer souvent les chambres, & de ne rien laisser contre terre. On a encore remarqué que pour leur coupper chemin, il ne faut que frotter le lieu par où ils paissent, de l'huile de cette espece de *Palma-Chrißi*, dont les Nègres se frottent la tete pour se garentir de la vermine. L'huile de Lamantin à aussi le même effet, & si l'on en verfe sur leur citadelle, qui est une fourmilière composée de leur bave, laquelle ils attachent autour des fourches qui soutiennent les cafes, ils l'abandonnent incontinent.
Des Ravets.

Les Ravets sont encore dangereux. Il y en à de deus fortes. Les plus gros sont environ comme des Hannetons, & de même couleur : les autres sont plus petits de la moitié. Les uns & les autres rodent principalement pendant la nuit, & se glissent dans les coffres, s’ils ne sont bien fermés, s’aliennent tout ce qu’ils trouvent, & sont affés de dégâts ; mais non pas tant, ni si promptement que les Pous de bois ; On les appelle Ravets, par ce qu’ils rongent comme les Rats tout ce qu’ils peuvent attraper. C’est sans doute la même espèce que Jean de Lery nomme Arauers, selon le langage des Brésiliens. Cette vermine en veut particulièrement aux livres & à leur couverture. Les pous de bois n’en font pas moins, lors qu’ils y peuvent mettre la dent. Mais ils ont cela de bon, qu’ils respectent les lettres, & qu’ils se contentent de ronger la marge des livres, & d’y faire des cizelures profondes. Car soin que l’ancre ne soit pas à leur goût, ou pour quelque autre cause, ils ne mangent l’impression qu’en une extreme famine, & à faute de toute autre chose. Nous pourrions faire voir des livres qui portent leur livrée & les marques de leurs dens. Mais ils font frians de linge, par défaut toute autre chose : Et quand ils peuvent entrer en un coffre, ils prennent en une nuit plus d’ouvrage, que les plus habiles couturières n’en pourroient t’entraire en un mois.

Quant aux Ravets encore qu’ils ne soient pas si habiles en befonçage, ils népargnent rien, sinon les étoffes de soye & de cotton. Celui notamment qui n’est pas mis en œuvre, n’est pas selon leur appetit. Et si l’on tient les coffres suspendus en l’air, & qu’on en entoure les cordes, qui les soutiennent, aussi toit qu’ils sont parvenus à ce cotton, qui embarasse leurs petits pieds, ils tachent de s’en démeuler, & ils prennent incontinent un autre route. Ceux qui ont des maisons de brique, ou de pierre, ne craignent point les Pous de bois : mais avec tous leurs soins ils ont bien de la peine de s’exempter des course.
& du dégât des Ravets. On a néanmoins reconnu par expérience, qu'ils sont ennemis des bonnes odeurs, & qu'ils ne se fourrent pas volontiers dans les coffres qui sont faits de Cedre, & de ces excellens bois de fenteur, qui sont communs en toutes les îles. Au Caire on met les pieds des Cabinets dans des vaisseaux pleins d'eau, pour empêcher les fourmis d'y monter. Ce secret qui est bien aisé, produirait sans doute le même effet aux Antilles, pour se munir contre les Pous de bois & les Ravets dont nous venons de parler, & même contre les fourmis, qui y font auflî extremement importuns.

**ARTICLE VI.**

**Des Chiques.**

Ce qu'il y a de plus à craindre en toutes ces îles, sont de certains petits cîrons, qui s'engendrent dans la poudre, dans les cendres du foyer, & en d'autres immondices. On les nommé ordinairement Chiques. Ils se fourrent le plus souvent aux pieds, & sous les ongles des orteils, mais s'y on les laisse passer outre, & qu'on ne les tire de bonne heure, ils gagnent toutes les autres parties du corps. Au commencement ils ne cauvent qu'une petite demangeaison : Mais lors qu'ils ont percé la peau, ils excitent une inflammation à la partie, qui est infectée, & de petits qu'ils y étoient entrez, ils deviennent en peu de temps de la grosseur d'un pois, & produisent une multitude de Lentes, capables d'en engendrer d'autres. Et en suite il se fait souvent des ulcères aux lieux, d'où on les à tirez.

Les Sauvages à ce que racontent ceux qui ont conversé parmy eux, ont une certaine gomme, de laquelle ayant frotté leurs pieds, particulièrement sous les ongles, ils ne peuvent être incommodez de cette vermine. Mais on conseille à ceux qui n'ont pas la connoissance de ce secret, de le faire regarder aux pieds, par ceux qui s'entendent à découvrir, & à tirer ces dangereuses petites bestes, incontinent que l'on sent la moindre demangeaison ; à quoy les Indiens sont fort adroits,
adroits, & fort heureus. Il faut que ceus qui tirent ces Chiques, prennent bien garde à ne pas crever la poche, où ils font en cloes; autrement il ne manque jamais de demeurer quelques uns de leurs petits œufs, dont il s'engendre infailliblement d'autres Chiques. On croit aussi que le Roucou dot les Caraïbes se servent pour se rendre plus beaux, plus souples, & plus agiles à la course, à la vertu de chaffer toutes ces vermines.

C'est aussi un bon remède, d'arroser souvent la chambre d'eau salée; De n'allier point nus pieds; de porter des bas de Chamois: & de se tenir nettement. Car il n'y a d'ordinaire que ceus qui se negligent, & qui se tiennent falement, qui en foyent sensiblement attaquez. Ces facheux Cirons, font les mêmes que les Bresiliens appellent Tons, & quelques autres Indiens Nigas.

Ceus qui ont des Ulcères qui leur font cauféz par les Chiques, lors qu'ils n'ont pas été tirez ni assés à tems, ni assés adroîtement, sont nommez Malinyes au fîle du païs. Ces ulcères viennent aussi souventfois après quelque petite écorchure, qui semble d'abord n'etre que fort peu de chofe. Mais après on est tout étonné, que cela devient grand comme le creus de la main; & alors vous avez beau y donner ordre: Car il faut que l'ulcère prene fon cours. Il y en a même qui pour estre plus petis, ne laiffent pas d'estre tres-dificiles à guerir. Ces ulcères font de deus fortes. L'une est ronde, & l'autre inégale. L'ulcère rond est beaucoup plus difficile à guerir que l'autre, par ce qu'il a des bords de chair morte qui viennent tour à l'entour, & qui emprient le mal. Car tant que cette chair morte & baveufe y est, l'ulcère ne peut guerir. C'est pourquoy lors qu'on pense la playe, il faut toujours couper jusqu'au vif cette chair morte, ce qui fait de cruelles douleurs.

Entre les remèdes pour la guerison de ces ulcères, on afe de vert de gris, de l'eau forte, de l'efience de vitriol, & d'Alum brulé, qui mangent la chair morte de la playe. On tient aussi pour le même effet, du jus du petit Citron qui est extraordinairement aigre. Et lors que la playe est fade, il la tend belle & nette. Il est vray qu'a caufe de la grande douleur que l'on sent, lors que l'on en frote la playe on a plutôt recours
recours à d'autres remèdes; mais aussi l'on ne guérit pas fôt. On fait encore un onguent avec du Miel commun, un peu de fort vinaigre, & de poudre de vert de gris, qui est souverain pour guérir en peu de temps les ulcères. Et pour les prévenir, on confeille de ne point négliger la moindre blessure, ou égratineure, qui surviennent en quelque partie du corps, que ce soit, particulièrement aux pieds, ou aux jambes, mais d'y appliquer quelque emplâtre, qui attire le feu, qui pourroit être en la plaie, & au défaut de tout autre remède, d'y mettre du moins des feuilles de Tabac. Et de le servir de jus de citron, & de vinaigre, pour faire pâser la démangeaison, qui demeure après que les Moustiques, ou les Maringoins ont piqué, plutôt que d'y employer les ongles.

ARTICLE VII.

Remèdes contre la morsure des Serpens venimeux, & contre tous les autres poissons tant de la terre, que de la mer des Antilles.

Nous avons dit au Chapitre sixiéme de cette Histoire qu'il y avoit des Serpens, & des Couleuvres aux îles de la Martinique & de Sainte Aloufie, qui ont un dangereux venin. Mais nous avons à dessein reservé pour ce lieu les remèdes qu'on peut heureusement employer, pour en rabattre la force. Nous poserons donc premièrement qu'ils doivent être mis en usage & par dedans & par dehors. Par dedans pour soulager & fortifier le cœur, & dissiper la qualité venimeuse qui le pourroit gagner, on se fera avec heureux succès de Thériaque, de Mitridat, de Confection d'Alkermes, de Baume d'Egypte, & du Pérou, de Rhûé, de Scordeum, de Scorçonnaire, de Viperine, d'Engélque, de Contrahierva. Mais sur tout il faut avaler avec un peu d'eau de bourrache, ou de buglofe, ou de quelque autre liqueur; le poids d'un écu de poudre du foyle & du cœur des Vipères. En general il faut uler de toutes les choses qui fortifient le cœur, & qui rejauffifent & réveillent les Esprits. Par dehors on peut appliquer tous les remèdes qui ont la vertu & la faculté d'at-
Chap. 24 DES ILES ANTILLES.

... tirer & diliper toute forte de venin. Comme font la Ventoufe appliquée sur la peau scarifiée, les Cornets, & tous les medicaments chauds & attrayants, tels que sont le Galbanum, l'Ammoniac, la fomentation de vin cuit, avec la racine de Serpentaria, ou la feuille d'Armoise, les Aux & les Oignons, la fiente de Pigeon, le sang de la Tortue de terre, séché & mis en poudre, & semblables.

Il n'est rien de plus assuré que de lier au dessus de la morsure le plus prudemment que faire se peut la partie offfencée: & de l'inciser aussi tôt & même d'en emporter la piepe; où du moins après l'avoir scarifiée, d'y appliquer le plutôt que l'on peut, le derrière plumé d'une Poule, ou d'un Pigeon pour en attirer le venin, & cette Poule, ou ce Pigeon étant mort, il en faut reprendre un autre, tant qu'il n'y ait plus de venin à attirer.

Il seroit aussi à désirer, que tous les Habitans des Antilles eussent l'usage de cet excellent Antidote, qui a été éprouvé en tant de lieux de ce Royaume, qui est connu sous le nom fameux d'Orviétan, & qui se debite à Paris au bout du Pont-neuf, au coin de la rue d'Auphine à l'enseigne du Soleil. Car cet admirable secret, a entre plusieurs autres rares qualitez, la vertu de chauffer le venin de toutes sortes de Serpens, & de rabattre la force des plus puissans poissons. Voici la faison dont ceux qui ont été mordus de Serpens venimeus, s'en doivent servir.

Il en faut prendre la grosseur d'une fève, diffus en vin. Et après il faut faire des scarifications sur la morsure, & tirer le sang par le moyen de la ventoufe. Puis y appliquer un peu d'Orviétan, & prendre garde que le patient demeure éveillé au moins l'espace de douze heures. Ce puissant remède se peut conserver en sa bonté plusieurs années, pour-veu qu'on ne le tienne pas en un lieu chaud, où il se puisse déchacher. Et s'il devient sec, il le faut remettre en sa consistance avec du miel rosat. On en trouve aussi qui est en poudre.

Quant au régime de vivre qu'il faut tenir durant l'usage de ce remède; il faut éviter tous les alimens qui échauffent & brulent le sang, ou qui engendrent l'humeur mélancolique.
Et il faut abstenir entièrement de la purgation & de la saignée, de peur d'attirer le venin de dehors au dedans; si ce n'est que le mal eût gagné les parties nobles: Auquel cas il faudroit purger aisément, & ufer de bains, & de choses capables d'ouvrir les pores, & de provoquer la sueur.

Que si on estoit reduit à telle extrémité qu'on ne pût recouvrer aucun des Antidotes que nous venons de décrire: En voicy encore un, qui est fort commun & tresfacile à pratiquer. Il faut que celui qui a été mordu d'un animal venimeux, mange promptément une écorce de Citron tout frais; car elle a la vertu de munir le cœur contre le venin. Si'il est possible il faut lier la partie offensée le plus serré que l'on peut, au delà de la morsure. Il la faut en suite scarrir, & y appliquer souvent de la salive d'un homme, qui soit à Jeûn, & si on peut avoir la best, qui a fait le mal il lui faut couper la téste, & la broyer, jusques à ce qu'elle soit reduite en forme d'onguent, qu'il faut appliquer tout chaud sur la plaie. C'est le remède ordinaire dont se servent les Habitans naturels du Brésil, pour se garantir de la violence du venin de ce dangerus & monstrueus Serpent, qu'ils appellent en leur langue Boicininiga, & que les Espagnols nomment Casavel.

Les derniers memoires qui nous ont été envoiez de la Martinique, portent que quelques Honorables Familles qui sont venus depuis peu du Brésil avec leurs serviteurs Négres, pour demeurer en cette Ile, ont donné aus Habitans la connoissance de plusieurs herbes & racines, qui croissent aus Antilles aussi bien qu'au Brésil, & qui ont une vertu souveraine pour éteindre la force du venin de toute sorte de Serpens, & des flêches envenimées.

On se peut servir des même remèdes que nous avons décrits cy deussus, pour se premunir contre le venin de la Becune, & de tous les autres poissons dangereus, qui se trouvent en la mer. Ils peuvent aussi être employez avec heureus succés, pour empescher les pernicieux effets du Suce de Manioc, de l'arbe de Mancenille, & de la piqure des Guépes, des Scorpions, & de tous les autres Infectes venimeus.
ARTICLE VIII.

De l'Écumé de mer.

Ceux qui pêchent ou qui se baignent en la mer sont quelquefois accueillis d'une certaine écumé qui flotte au gré du vent, comme une petite vessie de couleur de pourpre, de différente figure, & agréable à voir: Mais à quelque partie du corps qu'elle s'attache, elle y cause en un instant une tres-sensible douleur, qui est brûlante, & piquante au possible. Le remède le plus prompt qu'on peut apporter pour appaiser cette cuisante douleur, est d'ôindre la partie offencée avec de l'huile de noix d'Açaíou, mêlée avec un peu de bonne eau de vie: car une chaleur en fait passer une autre.

ARTICLE IX.

Des Rats qui sont communs en ces îles.

Depuis qu'il fréquente au[s Antilles un si grand nombre de Navires, & qu'il arrive assez souvent que plusieurs s'échouent à la rade de ces îles, où ils pourrissent de vieillesse: les Rats qui étoient autrefois inconnus aux Caraïbes, ont gagné la terre, & ils s'y font tellement multipliez, qu'en quelques endroits ils font grand dommage aux Patates, aux Pois, aux Féves, & particulièrement au Maïs ou gros Blé, qu'on nommé Blé de Turquie. Et n'étoit que les Couleuvres les détruisent, & les vont chercher bien avant dans les trous de la terre & des rochers qu'ils se fourrent, & même dans les couverts des maisons qui sont composées de feuilles de Palmes, ou de Canne de sucre, on aurait sans doute de la peine à conserver des vivres. Il est vray, qu'à présent il y a des Chats en ces îles, qui ne les épargnent pas. On a même dressé des chiens à leur faire la guerre, & c'est un plaisir de voir comme ils sont subtils à les éventer, & adroits à leur donner la chasse, & à les tuer.
Cette incommodité n'est pas particulière aux Antilles. Et c'est bien pis au Pérou, car Garcilasso en son Commentaire Royal nous témoigne, que ces vilains animaux y étant en nombre presque infini, y font parfois de grands dégâts, ravageant les lieux par où ils passent, désolant les champs, & rongeant les fruits jusques aux bourgeons, & à la racine des Arbres.

Les Habitans des Iles se servent encore d'une invention qu'ils nomment *Balan*, pour empêcher que les Rats ne mangent leur caffauë, & leurs autres provisions. Ce Balan, est une espece de claye ronde, ou quadrée composée de plusieurs bâtons, sur lequels il ont coutume d'arranger la caffauë, après qu'elle a été séchée au Soleil. Elle est attachée au haut de la case avec une liene, où une corde, qui tient le Balan suspendu en l'air. Et afin que les Rats ne puissent pas couler le long de la corde & descendre sur le Balan, ils font passer la corde par une calebasse bien polie, qui demeure suspendue au milieu, de sorte que les Rats étant parvenus jusques à cet endroit-là, ne trouvant point de prise pour arrêter leurs pieds, & appréhendant le mouvement de la Calebasse, ils n'ont pas lassurance de passer outre. Sans ce petit secret, les Habitans auraient de la peine à conserver leurs vivres.

Voila comme le sage Auteur de la Nature, a voulu par un admirable contrepoids, qui balancet toutes les perfections de l'univers, que les Pais qui ont quelques avantages par delà les autres, soient à l'opposite sujet à des incommodités qui ne se rencontrent point ailleurs : Et comme sa Divine Providence qui pourroit puifamment aus besoins de ses creatures, a mis l'Antidote auprès du venin, le remède joignant le mal, & a même ouvert devant l'homme, les ineufiables trefoirs de la grace, & de la nature, pour le prennir contre les injures de l'air, les outrages des faisons, la violence des poissons, & de tout ce que la terre à produit de plus dangereux, depuis qu'elle a été envenimée par le premier peché.

*Fin du premier Livre de l'Histoire des Antilles.*
HISTOIRE NATURELLE ET MORALE DES ILES ANTILLES DE L'AMERIQUE.

LIVRE SECOND.

COMPRENANT L'HISTOIRE MORALE.
HISTOIRE
NATURELLE ET MORALE
DES
ILES ANTILLES
DE
L'AMERIQUE.

LIVRE SECONd.
Comprenant l'Histoire Morale.

CHAPITRE PREMIER.
De l'Etablissement des Habitans Etrangers dans les Iles
de Saint Christofle, de Nieves, de la Gardeloupe,
de la Martinique, & autres Iles Antilles.

Prés avoir achevé tout ce qui pouvoit estre de
l'Histoire Naturelle des Antilles, il faut venir à
l'Histoire que nous appelons Morale, & traiter
dorenanvant en toute la suite de ce Livre,
des Habitans de ces Iles, dont nous avons déjà
fait quelque mention, selon qu'il est venu à propos, en la
description que nous avons donnée au Livre precedent, de
chacune de ces Isles en particulier. Nous parlerons premi-
rement
Histoire Morale, Chap. 1

...lemen des Étrangers, ou des Européens, autant qu'il sera nécessaire à notre dessein. Et puis nous descendrons à une ample & particulière considération des Indiens Habitants naturels du Pais, dont le sujet peu connu, demande une déduction de plus longue haleine, & une recherche plus exacte & plus curieuse.

Les Espagnols, se fondans sur la Donation du Pape Alexandre sixième, & sur quelques autres raisons apparentes, pretendent que le droit de naviger en l'Amérique, & d'y établir des Colonies, soit au Continent soit aux îles, leur appartient privativement à tous autres. Mais outre que l'amour de cette arrogante présomption, se découvre aillez d'elle même, & que ce feroit interrompre le fil de notre Histoire, que de nous arrêter ici à une telle controverse, le Docte & curieux Bergeron a si exactement traité cette question, & si clairement montré l'abfurdiré de cette chimere, en son Traité des Navigations, que ce feroit pêne perdu de s'y étendre davantage, & d'y vouloir apporter de nouveaux éclaircissements. Aussi tous les Rois & Princes Chrétiens, ont toujours contesté au Roy d'Espagne, ce pretendu droit qu'il s'attribue. Et ils ne l'ont pas seulement combattu par paroles & par écrits: mais encore par les effets, ayant envoyé de tems en tems des flottes en l'Amérique, pour y faire des Peuplades, & se mettre en possession de plusieurs terres de ce nouveau Monde; ou particulièrement se font signaler les Français, les Angoils, & les Hollandois.

Mais les plus renommées de toutes les Colonies que ces trois Nations posissent en Amerique, & celles qui sont les plus fréquentées des Marchands, comme étant les plus avantageuses pour le commerce, ce sont celles des Antilles. Les Français & les Anglois, comme on le peut remarquer au premier Livre de cette Histoire, y sont les plus avancés; & ont en partage les plus grandes, les plus riches, & les plus peuplées de toutes ces îles.

Il est aussi confiant, que ces Nations en leur établissement n'ont pas suivi les cruelles & Barbares Maximes des Espagnols, & n'ont pas impitoyablement exterminé comme eux, les Peuples originaires du pays. Car si elles les ont trouvés dans
Chap. I des Iles Antilles.
dans les terres qu'elles possèdent, elles les y ont conservé
pour la plupart, & ont contracté alliance avec eus. Il est bien
vrai que les Caraïbes ont depuis un long temps de grands dif-
férens avec les Anglois : mais l'origine de leurs querelles
vient de quelques sujets de mécontentement, qu'ils ont re-
ceus de quelques particuliers de cette Nation, qui en corps
daçapprouvé leur procédé : & en toute rencontres a té-
moigné qu'elle désirait, qu'ils fussent traités avec la même
humanité, moderation, & douceur Chrétienne, d'ont les
amphes & florissantes Colonies de la Virginie & de la Neuve
Angleterre, qui relevé de la Jurisdictiô, ont usé jusqu'à
prêter à l'endroit des Habitans naturels de l'Amérique Sep-
tentrionale, où elles sont établies : avec lesquels elles entre-
tiennent une si faible, & si parfaite correspondance, qu'elle
leur a facilité les moyens de les instruire avec un heureux suc-
cez en mystères de la Religion Chrétienne, & de fonder un
grand nombre de belles Eglises, au milieu de ces pauvres
Peuples.

Surtout, il est très-avéré, que lors que les François se sont
étalés à la Martinique, à la Gardeloupe, & à la Grenade, ils
l'ont fait par l'agréement des Caciques, & des principaux
d'entre les Caraïbes, qui ont défavorisé ceus dés leurs, qui ont
voulu aller au contraire ; & qui ont employé leurs forces &
leurs bons avis pour reprimer leurs desseins, & faire entrer
les nôtres en la païible possession de ce qu'ils leur avoient
aparavant accordé. Ce qui justifie, que nous ne sommes
pas coupables des mêmes violences que les Espagnols, &
que notre procédé en l'établissement de nos Colonies aux
Îles, n'a pas été semblable au leur. Que s'y on nous objecte
que nous les avons chassés de Saint Christofle, & de la Gar-
deloupe, & qu'encore à présent nous avons guerre avec ceus
de la Martinique. Nous répondons, que lors que nous
avons peuplé ces îles, nous n'avions autre but, que l'édification
& l'instruction de ces pauvres Barbares, & que si contre notre
première intention, nous avons été obligez d'user de séve-
rété à l'endroit de quelques uns, & de les traiter comme en-
nemis, ils ont attiré ce malheur sur eux, en violant les pre-
miers les sacrées loix de l'alliance qu'ils avoient contractée
avec
avec nous, & en prenant des conseils funestes, qui nous ont coûté nos Colonies dans leur berceau, s'ils ne furent découverts.


Ces Messieurs donc considerant, que s'ils possédoient cette terre, ils incommodeoient l'Espagnol leur enemi commun en l'Amerique, & qu'ils lauroient une bonne & seure demeure, pour jeter les fondemens des Colonies, qu'ils se proposoient de dresser en ces Iles, ils s'en rendirent maîtres, & y laisserent des hommes pour la garder. Mais avant que d'en partir, craignant que les Indiens ne fomentassent quelque secrète intelligence avec les Espagnols, ou qu'en leur absence ils n'excutasset la résolution, que certains Sorciers, qui sont en haute estime parmy ce Peuple, leur avoient fait prendre depuis peu, de mettre à mort tous les Étrangers, qui étoient en leur terre; ils se déférèrent en une nuit de tous les plus factieux de cette Nation; & peu après ils contraignirent tous les autres qui s'étoient cantonnez & mis en défense, à se retirer ailleurs, & à leur laisser la place libre.

Après
Après quoy Monseur Defambuc s'en retournà en France, & Monseur Ouarnard en Angleterre, où leur conquête, & tout leur procédé furent agrééz des Rois; & la permission leur ayant été donnée d'y faire passer des hommes, ils y retournèrent en bonne compagnie, en qualité de Gouverneurs, & de Lieutenans pour les Rois de France, & de la Grand' Bretagne, leurs Maitres.

Mais avant que Monseur Desambuc vint cultiver & poursuivre la conquête, il creut que pour avoir un puissant appuy en France, qui prit interêst en la conservation de cette île, sous la Souveraineté du Roy, & pour assurer & avancer ainsi des délices, il feroit bien de dresser une Compagnie de personnes d'autorité, qui eussent la direction & la Seigneurie de cette île, & des autres qu'il pourroit conquérir & soumettre à l'obeissance du Roy: à condition que cette Compagnie eut soin, & prit à cœur d'y faire passer des hommes pour conserver la terre, & la cultiver: d'y envoyer des Eclatantiques, & de pourvoir à leur entretienement: d'y faire bâtir des Forts pour la seureté des Habitans, & de les munir de Canons, de poudre, de boulets, de mufquets, de mefchê & de balles: en un mot d'y entretenir un bon arsenal, pour avoir toujours en main déquoy faire tèste à l'ennemy.

Cette Compagnie, ou Société, fut établie au mois d'Octobre de l'an mil fix cens vint-six, tant pour l'Île de Saint Chriftofle, que pour les adjacentes, & fut approuvée par le Roy: & depuis elle fut confirmée & favorisée de nouvelles concessions, & de tres-beaux Privileges obtenus de la Majefte le huitième de Mars mil fix cens quarante dens pour toutes les îles de l'Amerique, situées depuis le dixième, jusques au trenteâme degré au deça de l'Equateur.

Monseur Desambuc, ayant ainsi mis ordre à ses affaires en France, retourra à Saint Chriftofle avec trois cens hommes, que les Seigneurs de la Compagnie nouvellement erigée avoient levéz, pour jetter les fondaemens de cette Colonie: il amena aussi plusieurs braves Volontaires, qui tenoient à gloire de fuivre un si célèbre Avanturier, & de prendre part dans les honorables fatigues, sous l'esperance de recueillir aussi en fon tems le fruit de ses conquêtes. Ils arriverent tous
à Saint Christosle au commencement du Printemps de l'année mil fix cens vin-fet: & bien qu'ils eussent beaucoup souffert durant leur voyage, & qu'ils eussent malades pour la plupart ou assioblis, ils ne se laissèrent point abattre à ces rudes épreuves: mais se souvenant que les belles entreprisent sont toujours accompagnées de grandes difficultez, & que les roses ne se cueillent que parmy les épines, ils commencèrent dés-lors à mettre la main à l'œuvre, & avans appris dans peu de jours de ceux qu'ils avaient trouvé dans l'île, tout l'ordre qu'il faut tenir pour défricher les bois, drefler les habitations, cultiver la terre, planter les vivres & le Tabac, & pour faire tous les dévoirs qui sont requis dans les nouveaux établissement, ils seconderent les genereus desfins de leur Capitaine, qui les animoit puiifianment par ses paroles, & par son bon exemple.

Les partages de l'île entre les deux Nations avoient été projetéez avant ce voyage: mais ils furent conclus & arrêtéz solennellement le treizième du mois de May en la même année. Car afin qu'un chacun put travailler avec assuréance sur son propre fonds, & que les nôtres n'eussent rien à démesler avec les Anglois: Monfieur Ouarnard étant aussi retourné d'Angleterre, quelque temps avant Monfieur Defnambuc, où il s'ètroit aussi appuyé d'une Compagnie qui prenoit la protection de ses entreprisies: ils divisèrent entre eux toute la terre de l'île, & y poferent les limites telles qu'elles se voient encore aujourd'hy, à condition toutefois que la chaufle & la pêche feroient par tout libres aux Habirans des deux Nations, & que les Salines, les bois de prix, qua sont propres à la teinture, ou à la menuyfrie, les rades, & les mines de meureroient aussi communes. Ils convinrent encore de certains articles, qui furent agréez & arrêtéz de part & d'autre, pour entretenir une bonne correspondance, prévenir toutes jaloufies, & éviter tous les sujets de disputes & de contestations, qui peuvent aifément naître entre des Peuples de différentes humeurs. Ils firent aussi ensemble une ligue defensive, pour s'entre-fecurir au befoin, & la preser gent main forte pour repouffer l'ennemy commun, & quiconque voudroit troubler la paix & le repos, dont ils espéroient de joïir.
Après ces choses, les deux Gouverneurs travaillèrent à envoyer à l'afhirmissement & à l'ornement de leur Colonie. Mais il faut avouer que les Anglois eurent de grands avantages par deffus les Français, pour faciliter & conduire à chez leurs desseins. Car outre que cette Nation-là qui estée au sein de la Mer, supporte plus facilement que nous les rigueurs des voyages de long cours, & qu'elle s'entend mieux faire de nouvelles Peuplades: La Compagnie qui fût établie à Londres pour la direction de celle de Saint Christoffle pourvoir si généreusement à ce qu'elle fut assistée de sa naissance, d'hommes, & de vivres, qu'il étoient nécessaires pour leur subsistance, jusques à ce que la terre leur en eût produit, & elle eut tant de foins, que de temps en temps elle fut rafraîchie de nouveau secours, & de toutes les choses dont elle eût du avoir besoin dans ces commencemens, qu'elle profitoit & s'avançoit à œil, pendant que la nôtre qui tout dépourvue de toutes ces affinances, ne faisoit que languir & même se fut facilement écoulée; si l'affection qu'elle reçoit pour son chef, & la haute estime qu'elle auroit conceu de sa valeur, ne l'eust entretenu à sa devotion, & liée ses-étroitement à son service.

Pendant donc que nôtre Colonie souffroit toutes ces folies, & qu'elle ne subsistant que par son courage; celle des Anglois profitant de ses forces, en poussa une nouvelle dans l'île de Nièves, qui n'est séparé de Saint Christoffle, que par un petit bras de mer, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais si ce petit nombre auquel nos gens étoient reduits, ne leur permettoit pas de faire de pareils progrès, Monsieur Pamphile s'étudie de recompenser les affirmer, & de les polir par plusieurs beaux Reglements, dont nous couchez ici quelques uns des principaux articles, afin que la mémoire en soit précieusement conservée, pour l'instruction de la postérité.

En premier lieu, par ce que par la paix & la concorde, les més petites choses s'accroissent, & que la division fait écou-
Histoire Morale, Chap. 1

Habitans de l'île, qui reconnoissoient son autorité, conservaient entre-eux une très-parfaite union, laquelle il leur recommandoit en toutes occurrences, comme la colonne de leur petit État, & le sacré Canal d'où toutes sortes de bénédictions du Ciel & de la Terre, découleroient abondamment sur eux. Et d'autant qu'il est impossible, que dans la conversation mutuelle il ne survienne beaucoup de choses, qui feroient capables d'alterer souvent cette aimable correspondance, s'il y étoit promptément pourvu, il defiroit que semblables differens fussent au plushort terminez avec douceur, & même avant le coucher du Soleil, il étoit possible.

Il leur ordonnait d'être Loyaux, rois, & sincères dans toutes leurs affaires; d'être courtois & secourables envers leurs voisins, & de tenir aussi religieusement la parole qu'ils avoient donnée, que s'y elle eut été redigée par écrit, & receuë par devant des Notaires.

Afin que le travail trop affidu de leurs habitations, ne leur fit oublier le métier de la guerre, ou que leur courage ne se ramollit dans le profond repos, & qu'au besoin ils se fussent manier les armes & s'en servir avec d'exterité, il vouloit qu'ils en fissent souvent les exercices, qu'ils s'y fassent selon les regles de la discipline militaire, & bien qu'ils fissent tous profession de cultiver la terre, qu'ils eussent la grace & l'air genereux des Soldats, & qu'ils en portassent en tous tems les marques & les livrées, ne sortant jamais de leur quartiers sans armes à feu, ou du moins sans avoir l'épée.

Que s'il les formoit en cette forte, afin qu'aux occasions ils fissent paroître leur valeur, & leur courage à l'endroit des ennemis; il les obligeoit d'ailleurs, d'être doux et humains les uns envers les autres; & il ne pouvoit souffrir que les plus forts soufflassent les plus foibles. C'est pourquoi il fit cette belle ordonnance, laquelle est encore en vigueur dans toutes ces îles: afflavor, que les maîtres ne pourroient engager leurs sertiteurs que pour trois ans, durant lesquels ils feroient tenus de les traiter avec toute moderatior et douceur, et de n'exiger d'eux qu'un service raisonnable, et proportionné à leurs forces.
Ses soins s’étendoient notamment à l’endroit des nouveaux venus, & afin que dès leur arrivée ils eussent duoy se mettre à couvert des injures de l’air, & que leur travail ne fut point retardé à faute de logemens, il destroït, qu’auflî roft que la place qu’ils avoient destinée pour faire leur bâtiment eût été découverte, tout le Voiffinage les aidera à l’élever. Cette louable Institution fut si bien reçue, & si soigneusement pratiquée, qu’il n’y avoit aucun des Habitans qui n’en reconnût l’équité, & qui ne tint à bonheur dans ces occasions d’y contribuer volontairement fes pênes & fes soins. Les uns alloient couper les bois qui étoient necelfaires aux foifus de palmes, pour faire les palifflades & le couvert, les meilleurs Archite&ts plan-tyrent les fourches, élevoyent les chevrons, & attachoient la couverture, & ils étoient tous dans un fî aimable emprefsement, que le petit efîifice fè trouvoit logeable dans peu de jours, fans que le propriétaire eut befoin de fè mettre en auc- fûn fрайz, qu’a pourvoir tant seulement, à ce que la boifon ordinaire du pays, ne manquaft point durant ce travail, à ces charitables ouvriers.

Enfin il avoit en horreur les paresfes, qui vivent de la sueur & du travail d’autrui, comme les Bourdons du miel des Abeilles ; mais pour ramener en nos jours une petite image du Œcle d’or qui eft tant prié des Anciens, il incitoit tous les Habitans à êfîre liberaux, communicatifs des biens que Dieu leur avoit departy, & à témoigner leur charité & leur Hôpitalité envers tous ceux qui les venoient visiter, afin qu’à l’avenir on ne fût pas obligé d’établir parmy eus des Hofteleries, des Cabarets et de femblables lieus de dé- bauches, qui serviroient de retraite aus oifeus et aus diffo- lus, et qui attireroient la defolation et l’entiére ruine de la Colonie.

Cependant que Monsieur Defnambuc régloit fi fagement fa petit République, et qu’il l’entretenoit de l’esperance d’un prompt fecours, les Seigneurs de la Compagnie, imitans le naturel de plusieurs de notre Nation, qui voudroient moiffonner incontinent apres les femailles, étoyent de leur part dans une continuelle attente de quelques Navires chargez de
de tout ce qu'il y a de plus riche, & de plus précieux dans l'A-merique, pour remplacer avec usure ce qu'ils avoient de-boursé, pour faire le premier embarquement; & jusques à ce que ce retour fut arrivé, ils ne pensaient à rien moins qu'à se mettre en de nouveaux frais. Monseur le Gouverneur, ayant remarqué que toutes les Lettres qu'il avoit envoyées à ces Messieurs sur ce sujet, n'avoient point obtenu de repon-ces favorables, se résolut avant que la Colonie fut reduite à une plus grande extrémité, de les aller trouver en personne, & d'entreprendre un second voyage pour solliciter ces cour-riers, duquel dépendoit la seureté de leurs premières avances, & la subsistance des Français en cette ile. Ce bon dessein, que le zèle qu'il avoit pour la gloire de notre Nation luy avoit inspiré, reussit selon son coeur; Car étant arrivé à Paris il sçeu en bien représenter l'importance & la nécessité de ce fe-cours à Messieurs de la Compagnie, qu'ils luy accordèrent trois cens hommes, & des vaisseaux munis de toutes les pro-visions nécessaires, pour les rendre à Saint Christofle.

Ce renfort tant attendu de notre Colonie, luy arriva heureusement au commencement du mois d'Aouft, de l'an mil fix cent vingt-neuf, & elle le reçut avec tant de joye & de satisfaction qu'elle s'imagoit d'être parvenue au comble de ses souhaits, & que dez lors elle pouvoit s'apercevoir aisément, tout ce qui voudroit traverser l'exécution de ses projets. Mais comme les prosperitez de cette vie sont de courte durée, à peine s'étoit elle égayée deux mois en la poffeffion de ce bonheur, qu'une puissante Flotte d'Espagne vint fondre sur elle. Dom Federic de Toled qui la com-mandoit, avoit ordre expres avant que de descendre à la Ha-vanne, à Cartagene, & aux autres plus célèbres ports d'Amérique, de s'arrêter à Saint Christofle & d'en chasser les Français & les Anglois, qui s'y estoient établis depuis peu d'années.

Cette armée navale, qui étoit composée de vingt-quarre grands Navires de charge, & de quinze Fregates, se fafit pour premier acte d'hostilitié de quelques Navires Anglois qui étoyent à l'ancre près de l'Ille de Nieves, puis elle vint mouiller à la rade de Saint Christofle, à la portée du Canon de
Chap. i des Iles Antilles. 275

de la Basse-Terre, où Monsieur de Rossey commandoit. Les forts des deux Colonies n'étoient pas encore en état pour soutenir un siège, ils étoient dépourvus de vivres, toutes les munitions de poudre & de bales qu'ils trouvoient dans l'ile, ne pouvoient pas faire de grands effets, & quand les deux Nations eurent troy toutes leurs forces, elles n'eussent pas pu résister à une si redoutable armée ; mais leur courage suppleoit à tous ces défauts ; car afin que l'ennemy n'eût pas sujet de se glorifier d'être venu à bout de ses defteins sans quelque opposition ; Monsieur Desnambuc détacha du quartier de la Cabes-terre où il commençoit de se fortifier, tous ses meilleurs soldats, pour aller au secours de celui qui étoit menacé, & les Anglois, y firent passer quatre de leur meilleures Compagnies.

Aussi tôt que ces troupes furent arrivées au rendez-vous, elles s'employèrent d'un commun accord avec les Habitans du quartier, à se retrancher le long de la côte, pour repousser vigoureusement l'ennemy & lui contester la décente, & sans doute elles luy eussent bien donné de la peine, si elle eussent été bien commandées, & que cette première ardeur n'eut été ralentie par la frayeur qui saifit tellement le cœur de Monsieur de Rossey, qu'il l'eut laissé mettre pied à terre & venir aux approches sans aucune résistance, si un jeune Gentil-homme Neveu de Monsieur Desnambuc, frère aîné de Monsieur le Parquet, qui est a present Seigneur & Gouverneur de la Martinique, n'eut obtenu la liberté de passer les retranchemens & de donner fur la premiere Compagnie des ennemis qui parut fur le fable. Il fut soutenu de quelques Volontaires, qui voulurent avoir part à sa gloire, mais il les devança tous de beaucoup en courage & en résolution ; car il attaquó avec tant de vigueur celui qui conduisait la troupe, qu'il le tua & plusieurs autres des plus vaillans de sa Compagnie, qui eurent l'assurance de vouloir éprouver sa valeur, mais étant abandonné de ceux qui l'avoient suivi en cette mêlée, il fut tellement investi de la multitude qui venoit fondre sur lui, qu'enfin il fut abattu & emporté dans l'un des navires des ennemis, où après tous les devoirs qu'on fit pour le guérir de ses blessures, il mourut au grand regret de l'un &
Histoire Morale, Chap. 1

de l'autre party, qui avoit été témoin de sa générosité, & qui
ne pouvoit se laisser de luy donner tous les plus beaux éloges,
que sa vertu avoit merités.

Durant ce choc, qui devoit estre soutenu un peu plus vi-
goureusement des nostres, le General de la Flotte fit detacher
en un même temps de tous les Navires de grandes Chaloupes
remplies de Soldats bien armez qui descendirent en fort bon
ordre, & couvrirent la rade. C'est ce qui redoubla l'épou-
vantement de Monsieur de Rosley, qui de peur d'etre op-
primé de cette multitude, fut d'avis de ceder à la force, & de
faire une honorable retraite, avant que les nostres fussent in-
vestis & envelopes de tous coûtez. Cette résolution prife tu-
multuairement fut fort mal receuë de tous ceux qui étoyent
jalous de la gloire de notre Nation, & qui eussent defiré que
l'ennemy, eut acheté un peu plus cherement le degast de leur
Colonie: mais les suffrages que l'épouvantement fuggeroit
en cette fatale conjoncture ayans prevalu, il fut arresté qu'à
l'instant même on prendroit le chemin de la Cabes-terre, &
que là on aviferoit plus amplement, à tout ce qui seroit jugé
nécessaire, pour le salut commun.

L'Espagnol, voyant que nos gens abandonnoyent leur
Fort, & leur retranchemens sans avoir fait beaucoup de re-
sistance, crut que cette retraite n'étoit qu'une feinte, qui étoit
menagée à deslein, de l'attirer dans quelque embuscade,
qu'on luy avoit dressée dans les bois. Ce soubçon, qui étoit
appuyé sur quelques apparences, le rentint de poursuivre sa
victoire, & l'arrêta au quartier de la Baffe-terre, jusqu'à ce
qu'il eut apris au vray l'état de toute l'île, & qu'il eut pour-
veu à tout ce qu'il trouveroit estre le plus expedient, pour
executer promptement & fidellement, tous les points de sa
commission.

Pendant que l'ennemy prenoit ainsi ses mesures, pour con-
duire à chef ses desleins sans se mettre en danger: Monsieur
desnambuc surpris d'un si subit changement & d'un success
inesperé, tâchoit de s'affurer les siens, & de les encourager
to porter connaissance cette disgrace: leur remontrant qu'elle
n'étoit pas irremediable: que l'ennemy ne s'opiniateroit
pas à demeurer dans l'île jufques à ce qu'il en eut entiere-
ment
ment chassé les Habitans : qu’il auroit des affaires de plus grand poids, qui l’appelloient ailleurs : qu’il ne s’engage-roit pas facilement dans les forêts, qu’il luy faudroit traverser de nécessité pour venir à fon Quartier : qu’ils pouvoient s’y mettre en bonne défense, pour soutenir fes efforts, & luy faire marquer de fon sang cette invasion, s’il entreprenoit de paffer outre; & qu’en ce cas il y avoit même en chemin des endroits si forts de nature, que peu d’hommes le pourroyent arrêter, & le contraindre de retournér fur ses brûlées.

Ces avis éroient tres-judicieus : mais la terreur avoit tellement préoccupé les esprits, & la consternation étoit fi générale, qu’ils ne furent point pesez felon leur merite. L’affaire étant donc mise en delibération, la conclusion fut, qu’on abandonnoit l’île, & que la Colonie fe transporteroit en quelque autre, qui ne donneroit point tant d’ombrages à l’Espagnol, & qui feroit plus écartée de la route ordinaire de fa Flotte. Monsieur Desnambuc qu’iprevoyoit que quelque couleur qu’on pût donner à cette résolution, elle feroit notée de quelque lâcheté, qui fétirilloit l’opinion qu’on avoit juftement conceuë de la valeur des François, & étoufferoit en un instant ces grandes esperances qu’on avoit euës de leur Colonie, ne pût point ètre persuadé d’y donner fon approbation. Néantmoins, encore qu’il fut d’un sentiment tout contraire, pour ne point abandonner dans cette trifte rencontre, ces qu’il avoit amenez de fi loin, & avec qui il avoit paffé tant de mers, & effuyé tant de perils, il s’accom-moda à leur humeur & fembilqua avec eus dans quelques navires qui fe trouverent à la rade; & aün pour éviter un plus grand defordre, en fe furmontant foy même, il témoigna qu’il oubliait genereusement, le peu d’estime qu’ils faifoient de fes rémontrances.

Les Quartiers des Anglois éroient auflî dans un grand des-ordre, ils avoient apris que l’ennemy étoit maitre de toute la Bassette : qu’il ruinois la Forrefle des François après en avoir enlevé le Canon ; qu’il avoit déjà brulé toute les cases, & fait le dégât des habitation du quartier. Ils croiroyent à chaque moment qu’il venoit fondre fur eus avec toutes fes forces, & dans cette apprehenfion les uns efaioyent de fe
Sauver par mer, ou de se retirer sur les montagnes, pendant que les autres qui étoient un peu plus courageux furent d'avis d'envoyer des Députez à Dom Federic, pour le prier de vouloir entendre à quelque accommodement : mais pour toute reponse ils reçurent un commandement expressément pour tirer promptement de l'île, ou qu'autrement ils seroient traitez avec toute la rigueur, dont les armes permettent d'usur à l'endroit de ceux, qui s'emparent contre tout droit, du bien qui ne leur appartiennent pas.

Pour faciliter ce départ que Dom Federic leur ordonnaient, on leur rendit selon ses ordres les Navires, que sa Flotte avoit pris devant l'île de Nieves, & il voulut qu'ils s'y embarquaffent sans aucun delay, & qu'en sa presence ils fussent voile vers l'Angleterre. Et parce que ces vaisseaux ne pouvoient pas contenir une si grande multitude, il permit à tous ceux qui n'y purent pas avoir place, de demeurer dans l'île, jufques à ce qu'il se presentât une occasio favorable pour fuivre leurs compagnons. Après cette expedition, Dom Federic fit lever l'ancre à ses Navires pour continuer leur voyage : mais incontinent que les Anglois qui étoient restez eurent perdu de veuë cette flotte, ils commencèrent à se rallier, & à former une constante resolution de relever courageusement les ruines de leur Colonie.

Pendant que ces choses se passoyent à Saint Christofle, les François qui en étoient sortis au commencement de cette déroute, avoyent tant enduré sur mer, à cause du manquement de vivres & des vents contraires, qu'ils avoyent été contrains de relâcher aux îles de Saint Martin & de Montserrat, après avoir visité en passant celle d'Antigoa. Ils eussent bien souhaitté de se pouvoir établir en quelque une de ces terres : mais elles ne leur sembloyent que des affreux déserts, en comparaison de celle qu'ils avoyent quitte. Sa douce idée repassoit incessamment devant leurs yeux, ils l'a regretoyent à chaque moment, & l'aimable souvenir de cet agréable séjour, ou la Providence Divine les r'appelloit, par des voyes qui leur étoient, inconnus, leur fit naître le desir de s'informer de l'état auquel l'Espagnoi l'avoyoit laisé, puis-qu'ils en étoient li voisins. Pour contenter cette louable curiosité, ils
ils y firent passer l'un de leur Navire, qui leur rapporta à son retour, que la Flotte ennemie s'étoit entièrement retirée & que les Anglois qui y étoient restez, travailloyent courageusement à rebâtir leurs cases, à planter des vivres & à reparer leurs desfolations.

Cette agréable nouvelle refusçit en un instant toutes les esperances de nos François, & releva glorieusement le courage des plus abatuts : de sorte qu'il ne fallut pas employer beaucoup d'artifices pour les animer au retour, & pour leur persuader de se rendre en toute diligence en cette douceur terre, qui possoit déjà leurs coeurs & toutes leurs plus tendres affections.

Aussi-tôt qu'ils y furent arrivés, chacun reprit son poste & retourna sur sa place, en bonne intention de s'y affermir, & d'en relever promptement le debris : Mais la famine qui les talonnoit, eut sans doute interrompu le cours de tous ces beaux desseins, & ils fussent succombez sous le faiz des pe-sans travaux qu'il leur falloit entreprendre en un même tems, pour rebâtrir leurs maisons, & planter des vivres, si dans ces extrémités si pressantes, Dieu ne leur eût fuscité le secours de quelques Navires des Provinces Unies qui les vinrent visiter à la bonne heure, & ayant reconnu leur triste état, les affîterent généreusement de vivres, d'habits, & de toutes les choses qui leur étoient nécessaires dans ce grand abandonnement où ils se trouvoient reduits : & même pour leur faire la faveur toute entière, ils se contentèrent de leur simple parole pour assurance de toutes ces avances.

Nos gens, s'étans tirez doucement à l'apide de ce secours, hors du mauvais pas où ils se vioyoyent accrochez des l'entrée de leur rétablissement, travaillerent en suite avec tant d'ardeur en leurs habitations, que Dieu benissant l'oeuvre de leurs mains, la terre leur produisit des vivres, & du Tabac en si grande abondance, qu'ils contenterent avec honneur leurs charitables Creanciers, & en peu de tems ils se trouverent beaucoup mieux accommodez qu'ils n'étoient avant leur déroute. Mais il leur fallloit encore des hommes pour appuyer leurs entrepises, & entretenir le commerce qui commençoit à s'établir parmy eux. Pour remedier à ce besoin, Mon-sieur.
fieur Desnambuc qui voyoit la confiance couronnée d’un si heureus succès, ne trouva point de plus seur, ni de plus dous expedient, que de permettre aux principaux Habitans de la Colonie d’aller en France, pour en lever, & les y amener à leurs propres fraiz. Ce sage conseil ayant été suivi, l’île se peupla en peu d’années de plusieurs braves hommes, qui la mirent en réputation.

La Colonie Angloise répara aussi en peu de temps toutes les brêches que le ravage de l’Espagnol luy avoit faites. Et la Compagnie de Londres qui s’étroit chargée de sa direction ne se laissant point de luy envoyer des hommes & des raffraîchissemens, les deux quartiers qu’elle occupoit dans l’île de Saint Christofle se trouverent si étroits pour contenir une si grande multitude, qu’outre l’île de Nieves qu’elle avoit peu- placée avant la déroute, elle eut assis de force pour pouffer en moins de 4 ans des nouvelle Peuplades dans Celles de la Barboude, de Montferrat, d’Antigoa, & de la Barbade, qui s’y font merveilleusement accruës, & se font rendus fameuses par le trafic des riches Marchandises qu’elles fournissent, & par le nombre de leurs habitanz, comme il se peut voir par les descriptions particulières que nous avons données de ces îles, au commencement du premier Livre de cette Histoire.

Pour ce qui est des Colonies Hollandoises aus Antilles, elles ne content leur establissemens qu’aprez celles des François & des Anglois. Et ce n’est pas l’Etat qui a fourny aus frais, mais des Compagnies particulières de Marchands, qui ont déêiré, pour faciliter le commerce qu’ils ont en toutes les îles que les François & les Anglois occupent, d’avoir des places de retraitte assurée pour raffraîchir leur Navares. La plus ancienne de ces Colonies, qui relevent de la Souveraineté de Meilleurs les États Generaux des Provinces Unies, est celle de Saint Eustache. Elle fut établie environ le même tems, que Monsieur Ouarnard forma celle de Montferrat, c’est à dire en l’an 1632. Elle est considerable pour etre en une place tres-forte de nature ; pour le nombre & la qualité de ses Habitanz : pour l’abondance du bon Tabac qu’elle a produit jusques à présent: & pour plusieurs autres rares avantages dont nous avons déjà parlé au Chapitre cinquième du Livre precedent.
Monsieur Defnambus n'avait pas moins de Passion ni de
generosité que les autres Nations pour étendre sa Colonie:
mais n'ayant pas été secouru comme il eût été requis dans
ces commencemens, & les désirs ayans été souventéfois
traversé de plusieurs facheuses rencontres, il eut ce déplai-
sir, de voir plusieurs belles îles occupées par d'autres, avant
qu'il fut en état d'y prendre part & de pousser sa conquête
hors des limites de Saint Christophe. Il ait dépuis un long
temps jetté les yeux sur l'île de la Gardeloupe comme étant
l'une des plus belles & des plus grandes de toutes les Antil-
les, mais au même instant qu'il le dispofoit pour y envoyer
des hommes, il fut prevenu par Monsieur de l'Olive l'un des
principalus habitans de sa Colonie, qui pendant un voyage
qu'il avoit fait en France pour ses affaires particulières, s'afso-
cia avec Monsieur du Pleffis, & quelques Marchands de
Dieppe pour y établir une Colonie, sous la commission des
Seigneurs de la Compagnie des îles de l'Amérique.
Ces deux Gentils-hommes étant établis Gouverneurs de
la Gardeloupe avec égale autorité, y arrivèrent le vint-
huitième de Juin mil six cens trente cinq, avec une Compad-
nie de cinq cens hommes, qui furent accueillis dez leur arri-
Vée de la famine, & de diverses maladies, qui en enleve
plusieurs. On tient que le premier de ces maux leur survint,
pour s'ètre placez d'abord en des endroits où la terre étoit
la plus ingrate & la plus mal-propre au labourage qui fût en
toute l'île, & pour avoir entrepris trop legerement la guerre
contre les Caraibes Originaires du lieu, qui leur eurent pu
fourir en toute abondance la plupart des vivres, qui étoient
nécessaires pour leur subsistance dans ces commencemens,
jusques à ce que la terre leur en eût produit. Les mal-
dies suivirent les mauvaises nourritures; que la fain les con-
traignoit de prendre à faute de choses meilleures: à quoy on
peut aussi ajouter, que la terre n'étant pas encore défrichée,
l'air y étoit facilement corrompu.
Monsieur du Pleffis, voyant les malheurs qui de jour en
depuis fondoient sur cette nouvelle Colonie, & ayant tout
sujet d'en apprehender encore de plus grands à l'avenir, en
conceut un tel déplaisir, qu'il mourut dans le fétième mois
après
après son arrivée. Il fut regretté de tous les François, & même des Indiens, qui avoyaient toujours témoigné beaucoup de déférence à ses sentiments, & d’amour & de respect pour sa personne. Il étoit doué d’une grande prudence, & d’une humeur si affable & si obligeante, qu’il attiroit les cœurs de tous ceux qui traiitoient avec luy.

Après le decés de Monsieur du Pleffis, Monsieur de l’Olive s’empara de tout le Gouvernement, & comme il étoit autant remuant, que son Collègue avoit été doux & modéré, il deferra tant aux conseils violens de quelques brouillons qui l’obédoient continuellement, qu’il fit bientôt après entreprendre cette guerre funeste contre les Caraïbes, qui penfa ruiner cette Colonie naissante. Il est vrai, qu’il les prenfa d’abord si vivement, qu’il les obligea de luy quitter l’entière possession de la Gardeloupe. Mais d’autant que pour venir à bout de ce dessein qu’il avoit formé dez so arrivée, il se souilla de plusieurs cruelles, que les Barbares n’euffent pas voulu exercer à l’endroit de leurs plus grands ennemis, il flétrit tellement sa gloire & sa réputation, qu’il ny avoit que des gens de sang, & des désespérez, qui approuvaient sa conduite.

Les Caraïbes, que Monsieur de l’Olive avoit chaffez de cette île, se retirent en celle de la Dominique. Ceus de la même Nation qui la possèdent les recurent fort volontiers, & pour leur témoigner qu’ils étoient sensiblement touchez de leur disgrace, ils leur presentèrent de se joindre avec eux, pour venger par les armes l’injure qui leur avoit été faite, cette offre étoit trop avantageuse, pour être refusée. Leurs forces étant donc ainsi unies ils firent plusieurs descentes à la Gardeloupe, & ils s’opinientrent tellement à harceler les notres par les frequentes incursions qu’ils faisoient sur eux, qu’ils étoient contrains d’abandonner la culture du Tabac, & même des vivres qui étoient nécessaires pour leur subsistance, afin d’être toujours sous les armes, pour repouffer les effoits, prevenir les rufes, & éventer les defeins de ces ennemis, qu’ils avoient attiré sur eux par leur imprudence.

Cette
Cette cruelle guerre qui dura environ quatre années, reduisit cette Colonie en un si deplorable etat, qu'elle etoit decriee par tout, & a cause qu'elle avoit si souvent les Caraibes sur les bras, on la croyoit a la veille de sa ruine, mais comme elle etoit reduite a ces extremitez, Monfieur de l'Olive perdit la veue, & Messieurs de la Compagnie y envoyèrent Monfieur Aubert pour Gouverneur, qui remedia a tous ces desordres, appaifa tous les troubles, & y apporta cette bonne paix, qui y arriva puis apres le commerce, & l'abondance de toutes choses, comme nous le dirons au Chapitre troisieme de cette Histoire Morale.

Incontinent que Monfieur Desnambuc eut fecu, que la Gardeloupe etoit habitée, il resolut de ne pas differer davantage a se placer dans quelcune des meilleures Iles, qui etoient encore a son choix, & de peur d'etre encore une fois supplanté se voyant affiste d'assez bon nombre de vaillants hommes, & pourveu de toutes les munitions de guerre, & de bouche, qui sont necessaires en ces entreprifes, il alla lui meme prendre possession de l'Ile de la Martinique, en laquelle il mit pour son Lieutenant Monfieur du Pont, & pour premier Capitaine Monfieur de la Vallee. Puis mourant a Saint Christofle, il donna par son testament tous les biens, & tous les droits, qu'il avoit a la Martinique, laquelle il avoit fait peupler a ses fraiz, a Monfieur du Parquet son Neveu, qui en est encore a present Seigneur & Gouverneur, comme nous l'avons deja dit.

Ce Gentil-homme etoit vaillant, digne de commander, accostable, familier a tous, & doite d'une grande adresse a se faire aimer & obeir tout ensemble. Les Anglois memes le respectoient & le craignoient egalemeat. On recite de luy, que ces Anglois ayans outrepassee tant fois peu les limites, qui par un commun accord avoyent este possees entre les deux Nations, il alla avec bien peu de ses gens au quartier des Anglois, & parla au Gouverneur, qui l'attendoir avec une groffe Compagnie de Soldats : Mais il se comporta avec tant de courage & de resolution, mit en avant de si bonnes raisons, & fit de si puissantes menaces de venir a bout par la force, de ce qu'il ne pourroit obtenir par la douceur, que le...
Gouverneur Anglois luy accorda ce qu'il demandoit. Cette rencontre, prouve combien il étoit jaloux de conférer les droits de sa Nation. Depuis ces deus Gouverneurs furent toujours bons amis.

CHAPITRE DEUXIÈME.

De l'Establissement des François dans les Iles de Saint Barthelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix.

Après le decés de Monsieur Desnambuc, duquel la mémoire est en benédiction dans les Iles, Monsieur du Halde, qui étoit son Lieutenant au Gouvernement, fut fait Gouverneur en chef par Meffieurs de la Compagnie des Antilles. Mais comme peu de temps après il se fut retiré en France, Monsieur le Cardinal de Richelieu premier Ministre d'Etat, duquel la prévoyance s'étendait aux lieux les plus éloignez, jugea que c'étoit une chose digne de ses foins de prendre à cœur la conservacion, & l'agrandissement de cette Colonie en l'Amérique, & que de là, la gloire du nom François, & les armes victorieuses de nostre invincible Monarque, pourroient s'étendre par tout ce nouveau Monde, comme elles éclatent magnifiquement en celuy-ci. Il défit pour cet effet que les Iles fussent pourvuez d'un Gouverneur, qui pût secorder & exécuter ses genereus desseins. Et après avoir cherché par tout un Seigneur capable de cet employ, & doué de la conduite, de la sagacite, de la genroseitie, & de l'expérience necessaire à une si grande charge : En un mot qui eut tous les avantages de l'une & de l'autre Noblesse, pour représenter dignement la Majesté du nom François en un pays si éloigné, son Eminence n'en trouva point qui eût toutes ces rares qualitez, en un plus haut degré que MONSIEUR LE CHEVALIER DE LONTIL LIERS POINCY, BAILLY ET GRAND CROIX DE L'ORDRE DE S. JEAN DE JERUSALEM.
Chap. 2 des Iles Antilles. 285

Commandeur d'Oyfemont, & de Couleurs & chef d'Escadrê des Vaiffcaus de sa Majesté en Bretagne, Gentil-homme de fort ancienne Maifon, qui porte le nom de Poincy, & dont l'aîné fait fa demeure en l'une de fes terres, proche la Ville de Meaux.

Monfeur le Cardinal, presenta cet excellent Gentil-homme au Roy Louis treizième de gloireuse memoire, qui louant & approuuant ce bon choix, l'inveftit de la charge de Gouverneur, & Lieutenant General pour fa Majesté aus Iles de l'Amerique. Dequoy lettres luy furent expediees au mois de Septembre, de l'an mil fix cens trente huit. Cette qualité, n'avoit pas eté donnee à ceus qui l'avoient precedent.

L'an mil fix cens trente neuf, Monfeur le Bailly de Poincy étant party avec tout fon train de la rade de Dieppe vers la my-Janvier, arriva un mois après aus Antilles, & fut recu premierement à la Martinique, par les Habitans en armes. Puis il alla à la Gardeloupe, & à Saint Chriftofe, recevant par tout le ferment de fidelité. Sur tout fa reception fut tres-belle en l'Ile de Saint Chriftofe. Il fut faute à fon arrivée du Canon de notre Fort, & de celuy de tous les Navires. Tous les Habitans Francois étant sous les armes, le receurent en qualité de General, avec un applaudiſſement univerſel, comme déjà auparavant ils avoient fait des feus de joye, & rendu graces à Dieu, sur les premieres nouvelles qu'ils avoient euës, de fa nomination à cette charge, & il fut conduiſſt à l'Eglife accompagné de fes Gentils-hommes, & de fes gardes pour y chanter le Te Deum.

Si tot qu'il fut entré en possession, l'Ile prit une nouvelle face, & l'on vit en peu de tems un notable changement de bien en mieux. Ainsi il ne répondit pas seulement aux grandes attentes que fa Majesté, & Monfeur le Cardinal avoient conceuës de fon Gouvernement: mais il les surpafîa de beaucoup. D'abord il fit bâtir des Eglifes en divers quartiers de l'Ile. Il prit soin que les Prestres fussent bien logez & entretenuz, afin qu'ils fussent vacquer à leurs charges fans divertiffement. Sa Justice parut au bel ordre qu'il eſtablit pour la rendre bonne, brevée, & gratuite, par un Conseil compoſé des plus fages & des plus entendus d'entre les Officiers de l'Ile.
Histoire Morale, Chap. 2

Il. Sa Vigilance corrigea tous les desordres, qui se glifient facilement parmy des personnes recueillies de divers endroits, & composées de differentes humeurs. Sa Prudence, qui n'est jamais surprife, & qui est toujours accompagnée d'une clarté, & d'une sagesse prouoyance en l'occurrence fou- daine des affaires les plus épineuses, le fit admirer également & de ceux qu'il gouvernoit, & de ses Voifins. La Grandeur de son eprit, qui luy fit surnouuer toutes les difficultez qu'il trouva en l'accomplissement de ses defleins, le rendit redoutable aux brouillons. Son Affabilité, son facile accès, & le bon accueil qu'il faifoit aux étrangers, attira le commerce et l'abondance dans son Ile. Sa Bonté & sa Liberalité luy a quits à juste titre les cœurs & les affections des François. Enfin, sa Générofité éprouvée en plusieurs rencontres, tant en France et emplois très-honorables qu'il eus dans les armées de fà Majesté, qu'en l'Amerique depuis qu'il y commande, en la conservation, ou amplification, & en la conquête de tant de places considérables, donna dès lors de la terreur à l'Espagnol, qui jusques à present n'a osé traverser ses belles & glorieuses entreprisées.

Monfieur le General, ayant établi dans l'Ile de St. Chriftofle, tout le bon ordre qui étoit nécessaire pour entretenir les Habitans en une bonne concorde, pour y attirer toutes fortas de biens & y faire fleurir le trafic: & l'ayant rendu la plus belle & la plus illufbre de toutes les Antilles, comme nous l'avons reprefenté au Chapitre 4 du premier Livre de cette Hiftoire, il étendit puis après la Colonie Françoife dans les Iles de Saint Barthelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix, déquelles nous avons fait la defcription en fon lieu; mais il nous reste encore quelques ciriconftances bien considérables, touchant la conquête de l'Ile de Sainte Croix, déquelles nous ajoutérons en cet endroit.

Cette Ile, a eu plusieurs maitres en bien peu de temps, & durant plures années les Anglois & les Hollandois ont contesté ensemble à qui elle feroit. Enfin ils l'avoient partagée entre eus: Mais en l'an mil fix cens quarant neuf, les Anglois ayans remarqué que les Hollandois étoient en petit nombre, les obligèrent à leur laiffer toute la place. Toutefois ils
ils ne jouyrent pas long tems de leur usurpation. Car bien rôt après, les Espagnols de l’île de Porto Rico y firent une descente, brûlèrent les maisons, tuèrent ceux qu’ils trouvèrent sous les armes, & firent transporter les autres, avec leurs femmes, & leur bagage, en l’île de la Barboude.

Après qu’ils eurent ainsi depéuplé cette île, comme ils étoient sûr le point de remonter dans leurs vaisseaux, pour s’en retourner en leur terre, voicy arriver un navire des îles de Saint Eufache & de Saint Martin, qui étoit chargé d’hommes, lequels ayant après la deroute des Anglais, dans la creance que l’Espagnol s’étoit déjà retiré, venoient relever les droits, & les pretentions que la Nation Hollandoise avoit sur cette île : mais la partie étant inégale, veu que les Espagnols étoient dix contre un, ils furent contrains de composer. Le dessein des Espagnols qui leur avoient promis bon quartier, & qui les tenoient prisonniers, étoit de les mener à Porto-Rico à leur Gouverneur, qui selon l’humeur Espagnole, ne leur eut peut être pas fait un trop bon party.

Lors donc qu’ils meditoient leur retour avec ces prisonniers, qui étoient venues d’eux mêmes se jetter entre leurs mains : des navires François chargez de Soldats, de vivres, & de toutes sortes de munitions de guerre aborderent en l’île, étant envoyez de la part de Monseur de Poincey leur General, pour chasser l’Espagnol de cette terre, & la conquérir pour le Roy. Ce secours vint bien à propos pour la délivrance des Hollandois : Car les Espagnols ayant veu nos gens, qui descendoient alaigrement & en bon ordre, & qui d’abord formèrent sur terre un gros de vaillans hommes bien armez, & en disposition de combattre, ils lâcheroient incontinent leurs prisonniers, & après quelque pourparler, les François leur firent commandement de vider à l’inslant de l’île, & de s’entrer dans leurs vaisseaux, à faute de quoi ils les chargeroient comme ennemis, tels qu’ils étoient, & ne leur donneroient aucun quartier. A quoi ils aimerent mieux obier, que d’experimenter la valeur de nos, & le fort des armes, quoy qu’ils fussent en plus grand nombre.

Monseur le General reconnoissant selon son exquise prudence, l’importance de cette île, qui peut faciliter d’autres con-
conquêtes, encore plus glorieuses, jugea qu’il fallait accom-
pagner de si heureux commencemens, d’un grand soin pour
la conserver, & la munir d’un nombre considerable de vail-
lans hommes, & fur tout d’un chef generous & experimenté,
pour y commander en son nom. Pour cet-effet il y envoya
Monſieur Auger Major de l’Ile de Saint Chriffeofe, qui avoit
exercé cette charge avec grande approbation par plusieurs
années, & il le revêtir de la qualité de Gouverneur de cette
Ile. Il mourut en l’exercice de cette charge, au grand
regret de tous les habitans, après avoir mis l’Ile en bon
ordre, & redreffé les ruines ; & donné les commencemens à
un fort, qu’il avoit luy même defliné, pour la securité des
vaifTeaus, qui viendroient cy après à la rade ; & pour faire
perdre aux Eſpagnols, toute envie d’y defteendre à l’avenir, pour y faire
des ravages. La conquête de cette Ile fut faite, en la fagon
que nous venons de dire en l’an 650.

Si cette Colonie, doit ses commencemens à la generofité
de Monsieur le General, qui ne laiffe écouter aucune occa-
sion capable d’amplifier la gloire & le nom de la Nation
Françoife, elle luy eft aussi redevable de sa conservation, &
de fon accroifement. Car il a eu soin d’y faire pafler des
hommes, & d’y envoyer des vivres, jusques à ce que la terre
en eut produit, & tous les raffraichiflemens necessaires en de
nouveaux établiflemens, & notamment les munitions de
guerre qu’il faut en une place, qui eft si voifine de l’ennemy,
& qu’il a enlevée devant les yeus, & sous sa main. Pour facli-
ter ce deffein, il a eu long remis en mer un de fes navires
commandé par le Capitaine Mancel, duquel la vertu, la fide-
lité, le courage, & l’adresse, ont été éprouvées en plusieurs
rencontres signalées. Il faiſoit le voyage ordinaire de Saint
Chriffeofe à Sainte Croix, pour y porter tout ce qui pouvoit
faire besoin, à cette nouvelle Colonie.

Les Hollandois, avoient eſtifié fur une agreeable eminence de
cette Ile, une belle Eglife batie en forme de Croix. Si les
Eſpagnols refpequant ce signe sacré, qui eſt de furl’clocher,
n’ont pas ruiné cet edifice : nos François doivent cette maif-
fon d’oraison à la piété & au zele d’une Compagnie de Mar-
chands dela ville de Fieſſingeue, qui fit premierement habiter
cette Ile, sous la commiffion de Meſſieurs les Etats.
Le Roy à présent régnant, étant informé de toute la gloire que Monseigneur de Poincy a aquis, & qu'il aiquiert journalement à notre Nation, & combien sa presenee est nécessaire en l'Amerique, a confirmé de nouveau ce Generous Chevalier en la charge de son Gouverneur & Lieutenant General en ces quartiers là, & la Reyne pendant sa Regence, a hautement loué ses dignes actions, & sa fidelité au service du Roy.

En l'an 1651 Monseigneur le General, traitra sous le bon plaisir du Roy: avec la Compagnie dont nous avons parlé, & l'ayant remploułée de tous les frais qu'elle ait faits pour l'établissement de cette Colonie, a aquis de ces Messieurs qui composent cette Compagnie, la Seigneurie & propriété foncière des Iles de Saint Christofle, de Saint Bartelemy, de Saint Martin, de Sainte Croix, & des adjacentes, & cela au nom & au profit de son ordre de Malte, qui par ce moyen est accru de l'une des plus belles, des plus riches, & des plus honorables Seigneuries dont il jouiʃſ sous la Souveraineté de la Majesté Tres-Chrestienne. Et depuis le Roy a fait don absolu de toutes ces Iles, à l'Ordre de Malte, à la seule refervre de la Souveraineté, & de l'hommage d'une Couronne d'or de redevance, à chaque mutation de Roy, de la valeur de mil eſcus, comme il paroit par les lettres patentes de sa Majesté, du mois de Mars 1653.

Monſieur du Parquet Gouverneur de la Martinique, a quiſſi aquis de la même Compagnie la Seigneurie des Iles de la Martinique, de la Grenade, & de Sainte Alonſie. Monſieur d'Houel Gouverneur de la Gardeloupe a fait la même chose pour les Iles de la Gardeloupe de Marigalante, de la Derſade, & des Saintes. Ces deux dernières ne font pas encore peuplées. Mais il a demandé par avance la Seigneurie de ces terres, afin que d'autres ne s'en puifſent civilement emparer. Car il faut savoir, que la Compagnie des Iles de l'Amerique, laquelle eſt maintenant abolie, avoir obtenu du Roy, toutes les Antilles habitées, & à habiter par succession de tems. De forte que ces Messieurs, qui ont traité avec cette Compagnie ont fait mettre dans leur oſtroy, des Iles qu'ils n'ont pas encore habitées, mais qui font en leur voi-
Histoire MoraJe, Chap 2

finage, & à leur bienveillance : & incontinent qu'ils auront afiez
d'hommes en leurs autres îles, ils en feront passer en celles là,
si ce n'est que les Anglois, ou les Hollandois s'en emparèrent
au paravant. Car c'est une règle générale, qu'une Terre qui
est fane habitans est au premier occupant. Et l'Océan du
Roy, ou de la Compagnie, ne flet, que pour parer ces Mef-
sieurs contre quelcon de notre Nation, qui pourroit courir
fur leurs deflics.

Ainsi toutes ces îles que les Francois tiennent aujourd'uy
en l'Americque, relevent entierement du Roy pour la Sou-
veraineté & de Meuliers de Poincy, du Parquer, & d Hofiel,
pour la Seignurie, fans plus reconnoître la Compagnie, qui
a cédé en leur faveur tous ses droits, & toutes ses pre-
tentions.

Quant à la suite des Gouverneurs Anglois de l'île de Saint
Christofle. Monseur Quarnard étant mort apres avoir glo-
riquelement étably la Nation dans les Antilles, & avoir peu-
plé en particular l'île de Saint Christofle, de douze à treize
mille Anglois : Monseur Riche qui étoit premier Capitaine
de l'île fut étably en cette charge, & celui-cy parcelllement
étant decédé, Monseur Euret fut pourvoeu du Gouverne-
ment, qui l'administre encore aujourd'uy, avec la capacité
& l'approbation singuliere, que nous avons déjà representée,
en parlant de l'île de Saint Christofle.

Au refle lors que les Nations étrangères arrivèrent en ces
îles, elles se logerent au commencement à peu prés comme
les Habitans naturels du pais, sous de petits couvert, & dans
de simples huttes, & cabannes, faites du bois même qu'ils cou-
poient fur le lieu, en défrichant la terre. On voit encore
dans les Colonies naiffantes, plusieurs de ces foibles edifices,
qui ne sont soutenus que par quatre ou fix fourches, plantées
en terre, & qui pour murailles ne font entrouez & pallife-
dez que de roseaux, & pour toit, n'ont que des feuilles de pal-
mes, de cannes de sucre, ou de quelqu'autre herbe. Mais
en toutes les autres îles, où ces Nations sont mieux établies,
on voit à present plusieurs beaus edifices de charpente, de
pierre & de brique, qui font faits en la même forme que ceux
de leur pais ; excepté, que pour l'ordinaire ils n'ont qu'un
étage,
Chap. 2 DES ILES ANTILLES.

étage, ou deus au plus, afin qu'ils puissent plus facilement esîter aux vens, qui soufflent quelquefois avec beaucoup d'impetuosité en ces quartiers là. Nous avons assez parlé de ces édifices, dans l'occasion qui s'en est présentée, lors que nous avons décrit chacune des Antilles en particulier.

Mais nous ajouterons seulement ici, que sur tout, les Anglois qui habitent ces îles, sont pour la plupart commodément logez, & proprement ajustez en leur ménage, parce qu'ils s'arrêtent dans les Colonies, & les embellissent comme s'il s'étoit le lieu de leur naissance. Ils font aussi préférer tous matiez, ce qui fait qu'ils travaillent mieux à s'accommoder, que ceux qui mènent une vie de garçon, comme font plusieurs entre les Français.

Nous avions defîein pour la clôture de ce Chapitre de coucher ici tout le procédé que tint Monsieur Auber, pour faire la paix avec les Caraïbes: lors qu'il vint prendre possession du Gouvernement de la Gardeloupe: mais à cause que le discours en est un peu long, & qu'il peut donner de grandes lumières, pour connoitre le naturel de ces Indiens dont nous avons à traiter en ce deuxième Livre, nous avons cru qu'il n'en falloit rien retrancher, & qu'il meritoit bien de remplir un Chapitre tout particulier.

CHAPITRE TROISIÈME.

De l'affermississement de la Colonie Françoise de la Gardeloupe, par la paix, qui fut faite avec les Caraïbes de la Dominique, en l'an 1640.

Les premiers d'entre les Français qui occupèrent l'île de la Gardeloupe, y abordèrent en l'an 1635, par les Ordres d'une Compagnie de Marchands de la ville de Dieppe, qui sous l'autorité de la Compagnie Générale des Iles de l'Amerique établie à Paris, y envoyèrent les Sieurs du Plessis & de L'Olive, pour y commander en leur nom. Mais le premier étant mort peu de mois après son établissement, &
Histoire Morale

Chap. 3

l'autre par la perte de faveur, & par les maladies continuelles étant rendu inhabile à gouverner une Colonie naissante, comme nous l'avons déjà représenté dans les Chapitres précédens. Monsieur de Poincy pourveut dignement à tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien des nôtres en cette île, laquelle aurait été abandonnée sans les grands soins qu'il prit d'y envoyer des troupes auxiliaires sous la conduite de Monsieur de la Vernade, & de Monsieur de Sabouilly, pour s'opposer aux défilés des Caraïbes, qui leur en contrefaisaient puifamment la possession; de sorte que si cette Colonie ne doit pas son premier établissement à Monsieur le General de Poincy, elle luy est redevable au moins de sa conservation, & de sa subsistance. Il approuva aussi & confirma au nom du Roy, la nomination que la Compagnie des Îles avoit fait de Monsieur Auber, pour être Gouverneur de cette île.

Ce nouveau Gouverneur, pré a ferment de fidelité entre les mains de Monsieur le General le 20 d'Octobre 1640. Mais avant que de descendre à Saint Christophe, le navire qui l'avoit passé de France en Amerique, ayant mouillé près de la Dominique, plusieurs Sauvages qui avoient reconnu de loin le navire, & jugé par les signes de bien-vuilliance qu'on leur donnoit, qu'ils n'avoient point d'ennemis dans ce vaisseau, prirent l'affurance d'y entrer. Par bonheur, ceux qui l'étoient venu reconnoître, étoient les premiers Capitaines de l'île. Monsieur Auber se résolut de profiter de cette occasion, jugeant qu'elle étoit tres-favorable pour s'entrer en alliance avec ce peuple, qui avoit été éfarouché, & presque entièrement aliené des Français par les violences & les Rigueurs de Monsieur de l'Olive, l'un de ses predécesseurs en la charge, & par la mauvaise conduite de ceux qui commandoient le secours que Monsieur le General avoit envoyé à nos gens qui étoient en cette île. Et parce qu'il s'avoit que ceux de cette Nation se laissoient facilement gagner par carèses & par petits présens, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de son dessein.

Il leur fit donc savoir qu'il venoit de France, & qu'il étoit envoyé pour commander en l'île de la Gardeloupe: Qu'il avoit apris avec regret, les différens qu'ils avoient eus avec les Fran-
Chap. 3. des Iles Antilles.

François depuis quelques années, qu'il venoit avec intention de les terminer à l'amiable; et qu'il vouloit étre leur bon Compère, & leur bon voisin, & vivre avec eux comme auroit fait feu Monsieur du Plefis leur bon amy. Il faisoit entremêler cet entretien de force verres d'eau de vie, qu'il leur faifoit présenter.

Ces Sauvages voyant une réception si franche, & si cordiale; après avoir parlé entre eux en leur langage de guerre, qui n'eût entendu que des Anciens chefs de leurs entreprisés, se resolurent d'accepter l'offre qui leur étoit faite, & de renoîter lancienne amitié, en renonçant à tout ce qui pourrait entretenir cette guerre fâcheuse, qui avoient tant incommodé les deux parties. Mais avant que de rien promettre ils demandèrent à Monsieur Auber, si Monsieur de l'Olive, Monsieur Sabouily, & tous ceux qui avoient fauy leurs violences fortirent de l'île. Et luy leur ayant répondu, qu'il les y obligeoit, ils dirent que cela étoit nécessaire, & qu'autrement ils feroient toujours fâchez contre les Français, par ce que disoient ils, l'Olive & Sabouily point bons pour Carabes. Ce sont leurs mots. La deflus, Monsieur Auber les ayant assurez que cela demeureroit arrêté, & que pour luy il leur feroit bon, s'ils vouloient en faire bons; ce qu'ils promirent, il leur fit faire grand chère, & les envoya avec des présens, & bien satisfait.

De la rade de la Dominique, Monsieur Auber alla à la Gardeloupe, pour y poser son equipage; & de là à Saint Christoffe, pour y rendre ses devoirs à Monsieur le General, qui fut joyeux du bon choix que la Compagnie des Iles avoit fait de sa personne, & le confirma en sa charge au nom du Roy, après qu'il eut prêté le serment de fidélité.

Il partit bien tôt après de Saint Christoffe pour se rendre en son Gouvernement: où étant arrivé il fut reçu avec joie par tous les habitans qui l'avoient en une haute estime pour son experience, en tout ce qui pouvoit servir à l'avancement des Colonies naissantes, & par ce qu'ils étoient persuadés qu'il étoit rempli d'une prudence singulière pour remedier aux desordres passés, d'une générosité capable de refuser aux difficultés présentes, & d'entreprendre ce qui seroit nécessaire;
Histoire Morale,

Chap. 3

pour le bien & le repos de l'île, & d'une douceur & afabilité qui l'avoient rendu recommandable à tous ceux de Saint Christofle, léquels aussi l'avoient reconnu pour un de leurs meilleurs Capitaines. Sa commission fut lue & publiée à la fin des Compagnies de l'île par deux Dimanches consecutifs qui eurent le 25 de Novembre & le second de Decembre de l'an 1640.

La guerre, qui s'étoit allumée entre les Sauvages & ceux de notre Nation, par le mauvais conseil de quelques esprits remuans, & par la facilité du Gouverneur precedent qui leur avoit prêté l'oreille; & les divisions, les defiances, & les partialités que ces brouillons avoient suscitées entre les principaux de l'île, l'avoient rendu la plus défolée de toutes les Colonies de l'Amérique. La disette des vivres en avoit reduit plusieurs à des extremites si grandes, que la vie leur étoit ennuyeuse, & la mort souhaitable. L'aprehension en laquelle ils étoient continuellement détruir par les Sauvages, les obligeoit à fe tenir incessamment sous les armes, & à laisser leurs jardins & leurs habitations en friche; Et le rude infupportable traitement qu'ils recevoient de quelques officiers qui abufoient de leur autorité, les avoit tous reduits à la veille d'une ruine inévitable.

Mais depuis que Monfieur Aubert eût été reconnu pour leur Gouverneur, par l'acclamation unanime de tous les habitans, & qu'il leur eût donné les nouvelles de la paix, qu'il avoit conclu avec les Sauvages leur voisins, laquelle il espéroit de voir bien tôt ratifiée, par toutes les assurances qu'on pouroit attendre d'une Nation si peu civilisée qu'est celle des Caraibes: les perturbateurs du repos public s'écartèrent, & les gens de bien fe virent en securité, sous la sage conduite de ce digne Gouverneur, qui n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à remettre l'île en bon ordre. De forte, que cette île prit en un instant une nouvelle face: La justice commença à y refleurer, la bonne union & le travail des habitans y rapella l'abondance le commerce, & la paix, qui s'en étoient retirées: Et la piété du chef, convia tous les membres de cette Colonie à bien vivre à son exemple.
Chap. 3 des Iles Antilles

Quoy qu'il eût traité de paix avec les Sauvages, il fut néanmoins d'avis, crainte de surpris, que les habitans fè tintinent toujours sur leurs gardes. A cet effet il ordonna des sentinelle en tous les lieus où les Caraïbes pourroient le plus facilement aborder sans être découverts : il changea les corps-de-garde, & les plaça en des lieus plus avantageux ; et il reprima par fon autorité ceux qui vouloient ruiner les premiers fondemens qu'il avoit jetés d'une ferme paix, & d'une étroite alliance avec ces ennemis reconcilez, les obligeant par des défenses expresses de cesser tous actes d'hostilité, afin de ne pas troubler par leurs animosités particulières, cette confédération si nécessaire, pour le bien général de tous les habitans.

* Les Iles subissant par le commerce, Monsieur Auber reconnu, qu'il n'y avoit rien qui les décretitât plus que les mauvaises Marchandises que l'on y fait ; et par ce que le Tabac étoit la feule qui avoit cours en ces temps-là à la Guadeloupe, ayant après que plusieurs en débitoient, qui n'étoit pas de mière, ce qui avoit décrié l'île envers les Étrangers, qui n'y avoient plus envoié leurs navires, il établit des personnes intelligentes en Tabac, qui le visitoient soigneusement, & qui jérotoient dans la mer celuy qu'iè trouvoient ou pourroy, ou défectueux en quelque des qualités qu'il doit avoir pour être parfait.

* Ce bon ordre, & dans la milice, & dans la police, rendit cette île Florissante en peu de temps : et sa renommée y attiroit plusieurs Marchands, & convia un grand nombre d'honnêtes familles, à y venir prendre leur demeure, & à s'y établir.

Pour revenir maintenant à nos Sauvages, qui avoient visité Monseur Auber en fon navire, & qui avoient traité de paix avec luy sous les conditions que nous avons dites, ils ne furent pas plutôt retournés en leur terre, où ils étoient attendus avec impatience, sur ce qu'ils avoient demeuré un peu long temps au navire, qui étoit en leur rade, qu'ils publicèrent par toute l'île l'amiable accueil qu'ils avoient reçu ; ils ne pouvoient affeés prifier le bon traitement que le Gouverneur nouvellement venu de France leur avoit fait. Les beaux présens qu'il leur avoit donnéz confirmoient autentiquement sa bonté.
bonté & sa liberalité. Et ils ajoutoient que leurs ennemys l'Olive & Sabouly devant sortie de la Gardeloupe, ils avoient fait la paix avec ce brave Compère, qui les avoit si bien re-ceus, qu'il étoit digne de leur alliance. Que pour ne nuy donner aucun sujet de défiance, il faloit désormais s'abstenir des courtes, qu'ils avoient coutume de faire en la terre de la Gardeloupe, depuis qu'ils étoient en guerre. Et que lors qu'ils s'autoient que ce nouveau Gouverneur feroit ferme-ment étably, ils irioient le visiter avec des présents, & confirmer solennellement cette paix, qui leur feroit si profitable à l'avenir. Les Caraïbes, qui avoient perdu plusieurs de leurs hommes dans les combats qu'ils avoient eus contre les Fran-çois, & qui se laissoient d'avoir à faire à des ennemis si adroits & si courageux, furent bien aises de l'heureuse rencontre qu'ils avoient fait quelques uns de leurs principaux Capitaines. De forte qu'ils approuverent ce qu'ils avoient arrêté avec Monfieur Aubert, & aquisèrent à tout ce qui leur étoit propofé, pour entretenir & pour affermir d'oresenavant cette paix.

Près de cinq mois s'écoulerent, pendant lesquels les Sauvages tinrent ponctuellement la promefie qu'ils avoient faite à Monfieur Auber, de ne plus inquiéter les François. Après quoy s'étant persuades que ce tems-là luy devoit avoir ſufy pour s'accommoder à la Gardeloupe, y mettre les ordres néces-faires, & informer les habitans de l'alliance qu'ils avoient contractée ensemble à la rade de la Dominique, ils le refoulurent de luy envoyer une députation solennelle, pour confirmer la paix, & luy souhaitter toute prosperité en fon Gou-vernement. Il y avoit de l'empreflement parmy ces Sauvages, à qui auroit l'honneur d'une Commiffion de si grande im-portance, & de laquelle ils ne doutoient aucunement qu'ils ne receuissent des avantages singuliers. Ils le refoulurent donc, pour contenter les plus apprens d'entre eux, qui étoient com-petiteurs en cette ambaffade, d'en établir chefs de leurs plus anciens, & de leurs plus renommez Capitaines: & de donner à chacun une efcefte considérable, composée de l'é-fité de leurs plus braves Officiers & soldats. Et aſin qu'il n'y eu point de jalouſie entre les Capitaines, ils trouvèrent bon
bon de les faire partir en deux différentes Piraugues, chacun avec sa suite, & dans cet ordre que l'un devanceroit l'autre d'un jour.

Le premier de ces Ambassadeurs se nommoit le Capitaine Amichon, fort considéré parmi eux, qui fut accompagné de trente des plus lestes & des plus adroits de la Dominique. Monseigneur Auber dir, qu'il n'a point vu depuis de Sauvages plus beaux, ni de plus agiles. Ces Sauvages donnoient confiance en la parole qu'il leur avait donnée à leur rade, aborderent à la Gardeloupe : Et aussi tôt qu'ils eurent pris après de celui qui commandait au corps de garde, que Monseigneur Auber étoit en l'île, & qu'il y étoit en bonne santé, ils descendentrent hardiment à terre & demandèrent à le voir, ayant laissé cependant quelques uns des moins considérables de leur troupe, pour garder la Piraugue. Pendant qu'on alloit donner avis à Monseigneur le Gouverneur de l'arrivée de ces deputez de la Dominique, le Capitaine Amichon qui devait porter la parole, luy envoya deus des plus gaillards de sa suite, chargés des plus beaux fruits de leur terre, qu'ils avoient aportez pour luy en faire présent.

Monseigneur Auber fut fort joyeux de leur arrivée. Et ayant incontinent commandé à ceux de sa maison, & à tout le quartier de ne leur donner aucune occasion d'appréhender quelque mauvais traitrement, il prit la peine d'aller luy même au-devant deus, avec un visage qui témoignoit affés qu'ils étoient les bien venus. Il ne faut pas se mettre ici beaucoup en peine, pour coucher la harangue & les compliments que le Capitaine Amichon luy fit en cette première rencontre. Il avoit été l'un de ceux qui avoient vu Monseigneur Auber en son navire à son arrivée de France, & il n'eut point de peine à le reconnoître. D'abord il luy fit entendre, qu'il venoit pour confirmer ce qu'ils avoient resolu ensemble à la rade de la Dominique, touchant une bonne paix : & que tous les Caraïbes de sa terre le souhaitoient aussi. Monseigneur Auber avec cette amabilité & cette grace particulière qu'il a pour gagner les cœurs de ceux qui traitent avec luy, leur donna sur le champ affés clairement à entendre, & par son interprète, & par sa contenance, qu'il garderoit toujours de sa part une union
union inviolable, pourvu qu'ils n'y contrevinssent pas les premiers. Après, il les fit entrer en sa maison : Et par ce qu'il savoit que la bonne chère étoit le meilleur vrai qu'il put apporter à ce traité de paix, il leur fit aussi tôt préférer de l'eau de vie, & servir de tout ce qui se trouvait de plus apétissant dans l'île. En suite il couronna le festin par ses prefens de toutes les curiositez qui font le plus estimées parmi cette Nation. Et afin que tous les Députez fussent part à la bonne chère & aux liberalitez des Monsieur le Gouverneur, ceux qui avoient été traitez furent prendre la place de ceux qui étoient demeurez à la garde de la Pirague, qui eurent aussi à leur tour, tout sujet de se louer du bon traitement qui leur fut fait, & des prefens qui leur furent distribués de même qu'aux premiers. Le Capitaine Amichon n'oublia pas, felon la coutume dont ils usent envers leurs amis, de prendre le nom de Monsieur Auber, & de luy donner le sien.

Après qu'ils eurent tous été comblez des biens & des civilités de Monsieur le Gouverneur, ils retournèrent fort joyeux en leur Pirague, & firent voile du côté de leur île. Ils trouvèrent à un certain rendez-vous dont ils étoient convenus avant que de partir de la Dominique, l'autre Pirague, qui étoit chargée du second chef de la députation, nommé le Capitaine Baron, avec sa suite. Et comme ce second Capitaine eût après du premier tout l'agréable accueil & toute la bonne chère que Monsieur Auber avoit faite à lui & à ses gens, il se rendit le lendemain à la Gardeloupe. Ce Baron avoit été l'un des meilleurs amis de Monsieur du Pleffis, qui étoit mort Gouverneur de la Gardeloupe, en égale autorité avec Monsieur de l'Olive fon Colleague, lequel après la mort de Monsieur du Pleffis avoit fait imprudemment la guerre aux Sauvages.

Ce Capitaine donc, qui avoit visité diverses fois feu Monsieur du Pleffis, & qui conservoit un souvenir particulier de l'amité qu'il luy avoit portée, étant persuadé de la générosité des François, mit d'abord pied à terre avec sa Compagnie, & fut conduit au logis de Monsieur Auber, qui leur fit toute la même réception qu'il avoit faire aux premiers. Et même quand il eut après que ce Capitaine étoit le Compère de feu Mon.
Chap. 3 des Iles Antilles.

Monseigneur du Plefsis, c'est-à-dire l'un de ses confidens & de ses meilleurs amis, il le traita avec plus de témoignages d'affection que les autres, & lia une amitié particulière avec lui, recevant son nom & lui donnant le sien. Ainsi ces nouveaux hôtes se retirèrent encore plus satisfaits que les premiers, & promirent de continuer leurs visites à l'avenir. Mais les uns & les autres firent rapport en tous leurs Carbet de la civilité & du bon accueil du nouveau Gouverneur.

Le Capitaine Baron, qui s'étoit bien trouvé de la première visite, ne tarda guère sans avoir envie d'en faire une seconde. Et ce fut en celle-ci que Monseigneur Auber luy fit voir un des fils de feu Monseigneur du Plefsis, auquel ce Capitaine fit mille caresses, en memoire de son Pere, qu'il appel-loit son bon Compere, & l'amy de sa Nation. En effet ce Gentil-homme avoit aquis l'affection des ces Barbares, qui respectoient ses merites, & les belles qualitez qu'il avoit pour commander.

Après cette visite, & plusieurs autres que les Caraïbes faisoient presque tous les jours, Monseigneur Auber voulut etre assuré d'eus par otages, qu'ils tiendroient ferme l'alliance. Il s'adressa pour cet ézet au Capitaine Baron, avec lequel il avoit contrac-té une amitié plus étroite qu'avec les autres, & qui l'appelloit son Compere, comme ayant succédé à l'alliance qui avoit autrefois été entre Monseigneur du Plefsis & luy: Monseigneur Auber demanda donc un jour à ce Capitaine, s'il ne trouvoit pas raisonnable que pour s'affûrer de eus de sa Nation, il leur demandât quelques uns de leurs enfants en otage. Cet homme qui avoit le raisonnement beaucoup meilleur, & le jugement beaucoup plus vif que l'ordinaire des Sauvages, répondit aussi-tôt, qu'il falloit faire la condition égale: & que s'ils donnôient de leurs enfants aux François, il étroit juste aussi que les François leur en donnassent des leurs. Il présenta sur l'heure à Monseigneur Auber quelques uns de ses enfants qui l'avoient accompagné: & Monseigneur Auber prênant l'occasion, & acceptant l'offre, choisit ent'eux tous un jeune garçon qui avoit un air plus agréable, une façon plus attrayante, en un mot je ne Say quoy de plus aimable que les autres Frères. Le Pere accorda son fils, & le fils de feu Monseigneur du Plefsis aurroit garde de lui donner
Histoire Morale, Chap. 3

... donna son consentement à demeurer avec Monsieur Auber, sans aucune répugnance. Ce qui est bien considérable parmi des Sauvages. Il s'appelait Lamalboi. Dès ce jour-là, Monsieur Auber le traita comme son fils, & ne le nommoit point autrement. Aussi le jeune garçon, de son côté, l'appelait son Pere. Il ne paroisloit point contraint dans ses habits, lors qu'il fut habillé : & il n'eut pas beaucoup de peine à s'acoutumer à notre faison de vivre. Le Capitaine Baron demandoit de sa part, en échange de son fils, un des fils de Mademoiselle Auber, qui avoit été mariée en premières Noces à feu Monsieur du Plefsis, & qui l'etoit en secondes à Monsieur Auber. Mais Monsieur Auber ayant représenté à ce Capitaine, que le Jeune du Plefsis étoit d'une nature trop délicate pour pouvoir supporter la faison de vivre des Caraïbes, il le fit consentir à accepter en otage, au lieu de lui, l'un de ses serviteurs qui s'oproit volontairement à le suivre. Ce jeune homme qui étoit d'une forte complexion, demeura quelques mois avec ces Sauvages, qui le tratoient avec beaucoup de douceur. Mais soit que le changement d'air, ou le changement de nourriture, eût altéré sa bonne disposition, il tomba malade quelque temps après. Ce que le Capitaine Baron ayant aperçu, & craignant que s'il mouroit entre leurs mains, il n'en reçût du reproche, il le ramena à Monsieur Auber avec grand soin, sans lui demander une autre personne en sa place, disant que pour otage il ne vouloit que la parole de son Compère. Il est vray qu'il sollicita son fils à retourner ; mais il ne put l'y induire, le garçon disant, qu'il se trouvoit beaucoup mieux avec Monsieur Auber qu'avec son Pere.

Le Capitaine Baron, ayant laissé à la Gardoeloupe un si précieux gage, prenoit souvent occasion de visiter Monsieur Auber, & par même moyen de voir son fils ; Et se sentant infiniment redevable à Monsieur Auber de tant de biens qu'il recevoit de lui, & singulièrement de l'aféction qu'il portoit à son fils, lequel il avoit en otage, il chercha les occasions de lui en témoigner quelque reconnaissance. Il s'avisa donc de lui déclarer que durant les guerres que ceux de la Nation avoient eûs contre les François commandez
Chap. 3 DES ILES ANTILLES.

301
deux par Monsieur de l'Olive, il auroit fait son prisonnier de
guerre un jeune homme François, à qui il auroit donné la vie,
par ce qu'il auroit été autrefois au service de Monsieur du
Plessis son Compère: Et qu'il y auroit près de trois ans qu'il
le tenoit dans une honnête liberté, bien qu'ayant été pris les
armes en main, & dans la chaleur du combat, il eut pû le faire
mourir. Mais qu'il n'avoit pas voulu user de rigueur, en con-
sidération de l'ancienne amitié qu'il auroit eue autrefois avec
Monsieur du Plessis, à la fuite duquel il se souvenoit d'avoir
veu ce François. Monsieur Auber ayant compassion de ce
pauvre jeune homme, pria le Capitaine Baron de le luy vou-
loir ramener. Ce qu'il luy accorda volontiers: & peu de
jours après il satisfit à sa promesse; & celui qui auroit été
delivré par ce moyen, a demeuré depuis à la Gardeloupe,
fort long-temps.

Ce gentilhomme Capitaine, ne se contentant pas d'avoir ainsi
oblige Monsieur Auber, & relâché à sa considération son
prisonnier, luy donna avis qu'un autre Capitaine de la Do-
minique auroit encore un François en sa maison, auffi prison-
nier de guerre, & s'offrit de s'employer auprès de ce Capi-
taine, pour le faire mettre en liberté. Ce qu'il executa avec
une fidelité & une affection nompareille, ramenant peu de
jours après cet autre prisonnier, qui se nommoit Jean Lardin.
Ce jeune homme ayant beaucoup d'esprit auroit gagné les
bonnes graces, non seulement du Capitaine dont il étoit le
prisonnier, mais de tous les Caraibes qui luy portoient au-
trant d'affection que s'il eût été de leur Nation même. Et il
avoit la memoire si heureuse, qu'il auroit après leur langue en
perfection.

Monsieur Auber ne pouvant souffrir que le Capitaine Ba-
ron l'emportât fur luy en bons offices, & en témoignages d'a-
fection, outre les prefens qu'il luy faisoit tous les jours, & l'a-
mitié sincere qu'il luy monstroit en particulier, voulut auffi
obliger toute sa Nation. Ce fut lors que ce Capitaine devoit
aller en guerre contre les Arouagues qui habitent en l'Ile de
la Trinité, & que pour ce defsein il eut fait un armement ex-
traordinaire. Car ce brave Sauvage étant venu dire adieu à
Monsieur Auber avant que de partir pour cette expedition,
Monseur Auber luy donna pour mettre dans ses troupes un de ses serviteurs domestiques, qui étoit fon giboys nommé Des Serfiers, qui souhaitoit depuis long-tems de se trouver aux combats de ces Sauvages: Et il le pourvoit de bonnes armes à feu, & de toute la munition nécessaire pour s’en bien servir. Le Capitaine Baron fut ravy de cette faveur, & l’ayant acceptée avec joye la fit fonner bien haut parmy ceux de la Nation. Ce volontaire suivit de grand cœur ce Capitaine: & s’étant embarqué il fut au combat contre les Arouiages de l’île de la Trinité, avec une puissante armée de Sauvages de toutes les Îles Antilles; En cette rencontre il fit tout ce qu’on pouvait attendre d’un vaillant Soldat : & comme il étoit tres-bon fuselier, il tua & blessa tant d’Arouiages, qui n’étoient pas acoutumés à sentir l’effet des armes à feu, qu’enfin ils l’achérent le pied, & s’étant retiré dans les montagnes, laîfèrent le champ de bataille aux Caraïbes victorieux. Dépuis Serfiers passoit parmy ceux de cette Nation pour un grand Capitaine, & ils ne pouvoient affés admirer la bonté de Monseur Auber, qui s’étoit volontairement privé du service qu’il pouvait attendre de ce jeune homme pour le prêter à leurs troupes. Nous avons d’original toutes ces particularitez, & Monseur Auber luy même en est garant.

Pendant tout le temps que Monseur Auber à gouverné l’île de la Gardeloüpe, la paix qu’il avoit faite avec les Caraïbes a été inviolablement entretenue de part & d’autre au grand profit des deus Nations. Car les Sauvages par cet accord avoient moyen de traiter avec les François, de coignées, de sérpes, de couteaux, & de plusieurs autres outils & marchandises qui leur étoient nécessaires: Et les François recevoient d’eus en échange, des Porcaux, des Lézars, des Tortues de Mer, & une infinité d’autres poissons, & d’autres raifracfibemens, qui leur apportoient un singulier avantage. De sorte que les Caraïbes étoient comme les Pourvoyeurs des François, qui travailloyent cependant en leurs habitations avec affiduité & seureté.
CHAPITRE QUATRIÈME.

En toutes les Antilles l'argent n'a point de cours pour le trafic ordinaire, mais il se fait par échanges de Marchandises qui croissent au pays, contre celles qui viennent de l'Europe ; soit qu'elles consistent en habits & en linge, soit en armes ou en vivres, & en autres commodités nécessaires pour passer la vie avec douceur. Et c'est ce qui se pratiquoit chez tous les peuples avant l'usage de la monnoye, & qui se voit encore aujourd'hui en plusieurs Nations Sauvages, & même dans la Colchide, où chacun porte au marché ce qu'il a de trop, pour avoir de ce qu'il n'a pas.

Les Magazins qui se voient en ces îles, sont ordinairement fournis de toute sorte de Marchandises qui sont amenées de France, d'Angleterre, de Hollande, & de Zelande, aussi abondamment qu'en lieu du monde. Le prix de chaque Marchandise n'est point laissé à la liberté des marchans qui tiennent les Magazins, mais il est mis à chaque sorte par Messieurs les Gouverneurs, de l'avis de leur Conseil. Les marchandises que les habitans présentent en échange en toutes ces îles, se réduisent à cinq espèces principales, savoir au Tabac, au Sucre, au Gingembre, à l'Indigo, & au Cotton.

Au commencement tous les habitans étrangers des Antilles s'adonnent à la seule culture du Tabac, qui les fit subîter honorablement. Mais depuis que la grande abondance qu'on en a fait en a ravallé le prix, ils ont planté en plusieurs endroits des Canne's de Sucre, du Gingembre, & de l'Indigo : Et Dieu a tellement beny leurs débôins, que c'est une merveille de voir avec quel succès, toute ces marchandises croissent en la plupart de ces îles. Et par ce que plusieurs qui les voient en l'Europe ne savaient pas la façon que
que l'on apporte à les préparer, il fera à propos pour contenter leur curiosité de parler icy de chacune : & nous y joindrons un mot du maniment du Cotton.

Il est vray que ces matières ont été déjà traitées par divers Auteurs. Mais outre que notre Histoire feroit inompatible & defectueuse si nous les passions tous silence, nous pouvons dire icy premiersment avec sincerité que tout le discours que nous en allons faire n'eft pas une copie, ou une imitation de quelque autre, mais un véritable original, tiré au naturel avec tout le foin, & toute la fidelité possible. De sorte que si nous disons les mêmes choses que d'autres ont dites avant nous, l'on ne doit pas estre marry de voir icy la confirmation d'une vérité qui vient de si loin, & dont on ne fauroit avoir trop d'affurance. Et si ce font des choses contraires, elles pourront servir à faire voir la faufeté de celles qui leur font opposées : ou du moins elles prouveront qu'en tous lieus on ne suit pas si exactement une même méthode en la preparation de ces marchandifes, qu'il ne s'y remarque souvent quelque petit changement. De plus nous esperons aussi que quelques uns trouveront peuteftre dans les descriptions suivantes, quelque exactitude & quelque clarté qui ne leur déplaira pas, & que même ils y rencontreront quelque chose de nouveau, qui n'a pas encore été remarqué ni produit par les Auteurs. Après tout nous suppons cens qui croiront ne rien trouver dans ce Chapitre, ni dans le suivant qu'ils ne fachent, & qui puiffé les inftruire, ou les divertir, de passer outre sans blamer notre diligence, & notre peine, & de permettre que nous écrivions cecy pour d'autres, qui pourront en recevoir de l'instruction, ou du divertissement.

Pour avoir de beau & bon Tabac, on prepare premierelement en saison propre des couches en divers endroits des jardins qui foient à l'abry des vens. On jette deflus la graine qui a été recueillie des tiges de l'année precedente ; que l'on a laiflé croiftre & meurir pour servir à cet usage. On mélée de la cendre avec la graine quand on la feme, afin qu'elle ne tombe pas trop épais en de certains lieus. Quand elle commence à lever, on la couvre soigneusement de feuilles
les de Palmiste épineux, ou de branches d'Oranger ou de Citronier, pour la garantir des ardeurs du Soleil, du froid de la nuit, & du dégat que les volailles domestiques & les Oifeaus y pourroient faire.

Pendant que la plante croît & devient en état d'être transplantée, on prépare la place nécessaire pour la recevoir. Si l'habitation est nouvellement établie, il faut avoir long-tems auparavant abattu le bois, & brûlé les branches sur la terre & sur lesouches pour les faire mourir. Que s'il y en reste encore, il faut tirer ausliziers tout ce qui n'a pas été brûlé afin que la place soit libre. Il est vray qu'il n'est pas besoin de labourer la terre ni de la renverser & remuer profondément, mais il en faut seulement arracher toutes les méchantes herbes, & la nétoyer si soigneusement qu'il n'y reste ni bois, ni écorce, ni feuille, ni le moindre brin d'herbe. Pour cét effet on se fert de Houëes larges & tranchantes, qui pelent & écorchent la surface de la terre, & au besoin extirpent la racine des herbes que l'on craint de voir pulluler de nouveau.

Après qu'on a préparé la terre en cette forte, on la partage & divise en plusieurs filons, éloignez de deus ou trois pieds l'un de l'autre en égale distance. On se fert pour cela des grands cordeaus, qui font marquez de deus en deus pieds, ou environ, avec une petite pièce de drap de couleur qui y est confuí. Et puis on fiche de petits bois pointus en tous les lieux de la terre où ces marques répondent : Afin que quand le tems de transplanter le jeune Tabac arrive, qui est celui auquel Dieu envoye une bonne pluye, on n'ait rien à faire qu'à planter, sans s'amufer à former les compartimens du jardin.

La plante de Tabac est en état d'être levée de dessus sa couche, quand elle a quatre ou cinq feuilles assez fortes & épaisse, de la largeur de la paume de la main. Car alors s'il arrive que la terre soit arrosée d'une agreable pluye, tous ceux qui sont soigneux d'avoir beau Tabac en la première faison, ne craignent point de se mouiller, pourveu qu'ils en mettent beaucoup en terre. On voit tous les bons ménagers en un agreable empressement dans leurs jardins. Les uns s'occupent à choisir & à tirer la plante de dessus les couches,
& à l'arranger en des paniers: Les autres la portent à ceux qui la plantent en tous les lieux qui ont été auparavant marqués au cordeau, comme nous avons dit.

Ces qui ont la charge de planter, font un trou avec un bois pointu, à chaque endroit marqué, où ils mettent la racine du Tabac: puis ils ramaissent & pressent tout autour la terre, en telle sorte neantmoins que l'œil de la plante ne soit point couvert. Ils font ainsi le long de chaque rangée. Puis ils en recommencent une autre. Après qu'ils ont finy cét exercice, la première fois que les voisins se rencontrent, leur entretien le plus ordinaire est de s'informer les uns des autres combien ils ont mis de milliers de plantes en terre, & fîr cela chacun fonde l'esperance de sa future recolte.

La plante étant mise en terre; ce qui le fait ordinairement à diverses reprises, à cause que la pluye ne vient pas assez abondamment pour le faire tout à coup, ou bien parce que la terre n'est pas préparée à même temps, ou qu'on n'a pas assez de plantes, on ne la laîffé pas à l'abandon. Ce n'est encore que le commencement du travail & des foins qu'il y faut apporter. Car il faut être soigneus de la visiter souvent: & aussi toft qu'on a remarqué qu'elle a pris racine, il faut prendre garde que les vers, les chenilles, & autres méchans infèstes qui fourmillent en ces pays-là, ne la rongent & ne l'empèchent de croître.

Il faut en suite, du moins de mois en mois, arracher les mauvaises herbes qui la pourroient étouffer, faîcrer diligemment toute la terre, & porter les herbes qu'on a enlevées, à la liziere ou bien loin du jardin: car si on les laîffoit en la place d'où elle ont été tirées, la moindre pluye leur feroitprendre de nouvelles racines, & elles se releveroiennent bientoît. L'herbe la plus importune, & que l'on a le plus de peine à bannir des jardins, c'est le pourpier qui ne croît en France que par les foins des jardiniere. On continué cet exercice, jusques à ce que la plante du Tabac ait couvert toute la terre voisine, & que son ombre empeche toutes les autres herbes nuisibles de se pouvoir élever.

Cela fait, on n'a pas encore de repos, parce qu'à mesure que la plante se hausse & s'élargit, il faut luy retrancher les feuilles
feuilles superflues, arracher celles qui sont fèches, pourries, ou viciées, & la rejettòner, comme on parle, c'est à dire émonder les petits rejets qu'il empêcheroient de venir en perfection, en tirant le suc des plus grandes feuilles. Enfin, quand la Tige est creûe d'une hauteur convenable, il faut l'arrêter en coupant le sommer de chaque plante, hormis de celles qu'on veut conserver pour en avoir la graine. Après toutes ces façons, la plante demeure quelques semaines à meurir: pendant quoy elle donne quelque trêve au soin affi- du qu'on en a pris jusques alors.

Mais si l'on ne travaille autour d'elle, il luy faut préparer la place propre pour la mettre à couvert quand elle fera meu- re. On doit prendre garde que la grange où elle doit être mediocrement fèchée, soit bien couverte, & fermée de tous costez; qu'elle soit fournie de plusieurs perches propres pour la pouvoir suspendre; qu'on ait bonne provision de certaines écorces déliées que l'on tire d'un arbre appelé Mahot, pour attacher chaque plante sur les perches; & que la place pour tordre le Tabac quand il fera sec, soit en bon ordre.

Pendant que l'on fait tous ces préparatifs, si les feuilles du Tabac quittent un peu de leur première verdure, qu'elles commencent à fe recourber vers la terre plus qu'à l'ordi- naire, & que l'odeur en devienne un peu plus forte, c'est signe que la plante est en maturité. Et alors il faut en un beau jour, après que la rosée est tombée de deffus, la couper à un pouce prés de terre, & la laifier sur la place jusques au soir, la re- tournant une fois ou deux, afin que le Soleil dessèche une partie de son humidité. Sur le soir on la porte à pleines bras- fées sous le couvert. On l'attache par le bas de la tige avec perches, en telle sorte que les feuilles panchent contre bas. Il ne faut pas aussi qu'elles soient par trop pressées les unes contre les autres, de crainte qu'elles ne se pourriéssent, ou qu'elles ne puissent fêcher faute d'air.

Cette première coupe du Tabac étant achevée, on visite souvent les plantes qui fèchent, tandis que les autres que l'on a encore laiffées sur le pied meurissent. Et lors qu'on apper- çoit qu'elles sont en état d'être tordes, (nos gens des îles di- lent tordues c'est à dire qu'elles ne sont ni trop fèches, car Qq 2
Histoire Morale, Chap. 4

elles ne pourroient souffrir le maniment de le roue : ni aussi trop humides, car elles pourriroient en peu de tems, on les détaache des perches, on les arrange à un bout de la grange & on dépoillette chaque tige de toutes ses feuilles en cette forte.

On met premierement à part les plus longues & les plus larges feuilles, & on arrache la grosse corse, qui est au milieu de chacune : les habitans appellent cela éjamber. Les petites feuilles sont mises aussi de corse, pour être employées au dedans de la corde du Tabac, & les grandes leur servent de, couvertures & de robes. Ces feuilles ainsi disposées, sont arrangées sur des planches ou des tables, à corse de celui qui les doit tordre, & faire la corde telle qu'on la voit sur les rouleaus que l'on envoye par deça.

Il y a de l'industrie à tordre le Tabac : & ceux qui le savent faire avec diligence & dextérité, sont fort estimés, & gagnent beaucoup plus que ceux qui travaillent à la terre. Il faut qu'ils ayent la main & le bras extrêmement souples & adroits, pour faire tourner le roue avec la vitesse & la proportion nécessaire, pour rendre la filure de même grosseur par tout.

C'est aussi une adresse particulière en fait de Tabac, de savoir bien disposer, arranger, & monter, comme parlent les maîtres, un rouleau sur les baltons, qui doivent tous être d'une certaine grosseur & longueur, pour éviter la tromperie.

Quand le Tabac est ainsi monté, on le porte au Magazin, & on le couvre de feuilles de Bananier ou d'autres, de peur qu'il ne s'évente, & afin qu'il prenne une belle couleur. Celuy qui a la coupe grasse, noircrête, & luissante, & l'odeur agréable & forte, & qui brûle facilement étant mis à la pipe, est estimé le meilleur.

Nous avons dit que la plante de Tabac se coupoit entre deux terres, & ne s'arrachoit pas : Ce qui se fait à deesslin, afin que la racine puisse repousser. Et en effet elle produit une seconde plante, mais qui ne devient pas si forte ni si belle que la première. Le Tabac que l'on en fait n'est pas aussi si précieux, ni de si bonne garde. On le nommé, Tabac de rejection, ou de la seconde coupe, ou levée. Quelques uns tirent d'une même
mêmes parties jusques au troisième rejeton. Et c'est ce qui décrédite le Tabac qui vient de quelques îles.

Puisque nous nous sommes tant étendus sur la manufacture du Tabac, il ne faut pas oublier ce qui se pratique par quelques Curieux, pour le rendre même plus excellent que celui qu'on nommé de Verine, de bonne garde, & d'une odeur qui fortifie le cerveau. Après qu'on a mis à part les plantes de la première coupe, & pendant qu'elles séchent à la perche, on amasse toutes les feuilles de rebut, les petits rejetons, comme aussi les filaments qu'on tire du milieu des feuilles qui ont été déjà émondées, qu'on appelle communément, jambes de Tabac. Et après les avoir pilées en un mortier, on met tout cela dans un sac, que l'on porte sous la presse pour en exprimer le sucre, lequel on fait par boisseur sur un feu mediocre, jusques à ce qu'il soit réduit en consistance de sirup. Puis après il faut mêler en cette décoction un peu de Copal, qui est une gomme aromatique, qui a la vertu de fortifier le cerveau, laquelle coule d'un arbre de même nom, qui est commun en la terre ferme de l'Amerique, & aux îles du Golfe d'Hondure.

Après qu'on a versé cette drogue en la composition, il la faut bien remuer, afin que sa bonne odeur, & ses autres qualitez, se communiquent & se répandent par tout. Puis il la faut retirer du feu, & quand elle est refroidie, la mettre dans un vaisseau près du Toreur de Tabac: & il faut qu'à chaque poignée de feuilles qu'il met en œuvre, il mouille sa main dans cette liqueur, & qu'il l'effuie sur les feuilles. Cet artifice a un effet admirable pour rendre le Tabac, & de bonne garde, & d'une vertu qui lui donne un prix extraordinaire.

Le Tabac ainsi composé doit être tordu gros du moins comme le pouce, & mis en suite en petits rouleaux de la pesanteur de dix livres au plus, puis envoyé en des Tonneaus ou en des Paniers faits à defsein pour le mieux conserver. Quelques habitans des îles ayant essayé ce secret, ont fait passer leur Marchandise pour vrai Tabac de Verine, & l'ont débitée au même prix.
Ceus qui s'imaginent que le Tabac croît sans peine, & que l'on en trouve, par maniere de dire, les rouleaus attachez aus arbres de l'Amerique, d'ou il ne faut que les secouer pour les ramasser en suite lors qu'ils font tombez: Ou qui du moins se persuadent qu'il ne faut pas beaucoup de faison ni de peine pour les mettre en leur perfection, seront desabusez; s'ils jetten les yeux sur cette relation de la culture & de la preparation du Tabac. Et nous pouvons ajouter, que s'ils avoient veu eus-mesmes les pauvres serviteurs & les Eclaves qui travaillent à ce pénible ouvrage, exposent la plus grande partie du jour aux ardeurs du Soleil, & occupent plus de la moitie de la nuit à le mettre en l'état auquel on l'envoye en l'Europe, sans doute ils effimeroient davantage & tiendroient pour precieus cette herbe, qui est detrempée par la sueur de tant de misérables creatures.

Il n'est pas besoin d'ajouter ici, ce que les Medecins écriuent des merveilleus efforts du Tabac, veu que cela est proprement de leur fait, & qu'il se trouve assez amplement dans leurs livres. Nous dirons seulement qu'il faut bien que ses vertus soient grandes, puis qu'il a son cours partout le Monde, & que presque toutes les Nations de la Terre, tant les civilisées que les Barbares, luy ont fait une reception favorable, & en ont conseillé l'usage. Qu'i quelques Princes l'ont interdit en leurs Etats, de crainte que l'argent de leurs sujets, qui leur est rare & precieux, ne s'en aille en fumee, & ne s'ecoule de leurs mains, pour une chose qui n'est pas necessaire à l'entretien de la vie, il n'y a toutefois personne qui ne luy doive permettre au moins, de tenir place entre les Drogues & les remedes de la Medecine.

Les delicats & les curieux, parmy les Peuples qui habitent des contrées chaudes, le temprent avec de la Sauge, du Romarin, & des senteurs qui luy donnent une odeur fort agreable: Et après l'avoir reduit en poudre, ils l'attirent par les narines. Les Nations qui habitent des pais froids, n'en interdisent pas l'usage aux personnes de condition: & c'est meme une perfection & une galanterie entre les Dames de ces pais-là, de savoir tenir de bonne grace une pipe, le tuyau de laquelle est de coral ou d'ambre, & la teste d'argent ou d'or:
& de rendre la fumée de cette herbe sans faire aucune grimagce, & la pouver hors de la bouche à diverses reprises, qui font paroïtre autant de petites vapeurs, dont la couleur brune, rehausse la blancheur de leur tient. La composition que nous avons décrite pour rendre le Tabac de bonne odeur, fera bien reçuë, fans doute, parmy ces personnes qui trouvent tant d’agrément & de delicatéffe en cette fumée.

Au relife, on ne s’auroit dire la quantité de Tabac qui fè tire tous les ans de la feule île de Saint Christoffle, & c’est une choie merveilleufe que de voir le nombre de Navires de France d’Angleterre, de Hollande, & particulièrement de Zelande, qui y viennent en traitte, fans qu’aucun s’en retourne à vide. Aussi le commerce que cette dernièr Province a toujours entretenu en cette île & aus îles voisines, a fait de riches & puifantes maifons à Middelbourg & à Fleflingues. Et encore à prèfent le principal trafic de ces deux villes, qui font les plus considerables de la Zelande, fe fait en ces îles, qui leur font ce que les Mines du Perou font à l’Espagne.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la maniere de faire le Sucre, & de preparer le Gingembre, l’Indigo & le Cotton.

Près que la grande abondance de Tabac que l’on faitoit à Saint Christoffle, & aus autres îles, en eut tellement ravalé le pris qu’on n’y trouvoit plus fon conte. Dieu mit au cœur de Monfeur de Poincy General des François, de tenter d’autres moyens, pour faciliter la subsittance des Habitanz, & pour entretenir le commerce. Et la Prudence luy ayant fuggéré, d’employer ses serviteurs & les esclaves à la culture des Cannes de Sucre, & du Gingembre, & de l’Indigo, ce defsein a été fuivy d’une telle benediction, que c’est une merveille que de voir quels en ont été les heureux succés.
Si la plante de la Canne de Sucre à été connue à l'Antiquité, du moins l'invention d'en faire le Sucre est nouvelle. Les Anciens l'ont ignorée, aussi bien que le Séné, la Cassè, l'Ambre-gris, le Mufc, la Civette, & le Benjoin. Ils ne s'étaient de ce précieux rochef qu'en bravage & en Médicine. Et nous pouvons opposer, toutes ces choses, avec beaucoup d'avantage, aussi bien que nos Horloges, notre Bouillole, & notre art de naviger, nos Lunettes d'approche, notre Imprimerie, notre Artillerie, & plusieurs autres belles inventions de ces derniers siècles, à leur teinture du vrai Pourpre, à leur verre malléable, aux subtiles Machines de leur Archimede, & à quelques autres semblables.

Ayant donné au livre précédent la description de la Canne de Sucre, il ne nous reste qu'à représenter la manière, dont on s'en sert pour faire le Sucre.

En décrivant la magnifique maison de Monsieur le General de Poincy, nous avons dit que fa bâtie cour est enrichie de trois Machines ou Moulins propres à briser les Cannes de Sucre. La Fabrique de ces Moulins est de bois plus solide, plus elegante, plus industrieuse, mieux ordonnée, & plus commode, que celle des Moulins qu'on voit à Madère & au Brefil. Il n'est pas à craindre ici, comme en ces lieux-là, que le feu gagne les chaudières bouillantes, & allume un déplorable embrasement, qui cause souvent la mort de ceux qui travaillent aux environs. Car on voit bouillir ces Chaudières sans appercevoir le feu, qui s'allume, s'attise, & s'entre-tenant par le dehors, dans les fourneaux, qui font si bien cimentez, que ni la flamme, ni la fumée n'empêche aucunement ceux qui font occuper à ce travail, d'y vaquer sans crainte d'aucun péril, & sans en recevoir d'incommodeitée.

Outre ces trois Moulins que Monsieur le General a devant son Logis de la grande montagne, il en a fait faire trois à Cayonne, qui est un des quartiers tenus par notre Nation en la même Ile; l'un déquels, au lieu que tous les autres sont tournez par des bœufs, ou par des chevaux, est conduit par la cheute d'un gros ruisseau d'eau vive, qui étant ramassée dans un grand reservoir, & de-là tombant sur une gran-
Chap. 5 des Iles Antilles.

De roue à feaus fait mouvoir toute la Machine.

À l'exemple de Monfieur le General, les principaux Officiers & Habitans de l'Ile de S. Chriftofle, ont auffi fait edifier des Moulins à Sucre. De forte qu'en cette feule Ile on conte aujourd'hui beaucoup plus grand nombre de ces Machines, que les Portugais n'en ont bâty jusques à prefent à Madere. Les principaux après ceux de Monfieur le General, fe voyent aussi habitations de Meffieurs de Lonvilliers, de Treval, & de Bénévent. Et après ceux là Monfieur Giraud en a trois en divers quartiers de l'Ile, ou il a de belles & de grandes habitations. Monfieur de la Rofiere, Monfieur Auber, Meffieurs l'Esperance, de Beaupré, de la Fontaine-Paris, & de la Roche, qui font tous Capitaines dans la meme Ile, en ont pareillement fait balte, comme auffi Meffieurs Bonhomme, de Bonne Mere, de la Montagne, Belleteffe, & Guillou qui font des principaux & des plus considerables Habitans. Les Anglois en ont auffi plufieurs en leurs quartiers, qui font parfaitement bien faits.

Quand ces Cannes de Sucre font meules, on les coupe entre deux terres, au deflus du premier nœud qui est sans Suc, & après leur avoir ôté le sommet, & les avoir purgées de certaines petites feuilles, longues & extrêmement deliées, qui les environnent, on en fait des faiffeaus que l'on porte au Moulin, pour y être pressé & écrasé, entre deux rouleaus garnis de bandes d'acier, qui fe meuvent l'un fur l'autre, à mesure que la Machine est ébranlée, par l'impression qu'elle reçoit d'une grande roue, qui la fait tourner.

Le Suc qui en découle est reçu dans un grand baflin ou refervoir, d'où il fe répand par de longs canaux dans les vaifffeaus, qui font deuilliez pour le faire bouillir. Dans les grandes Sucreries il y a du moins six chaudieres, dont il y en a trois fort grandes, qui font de cuivre rouge, & de la largeur & profondeur de celles des Teinturiers, & qui fervent à purifier le Suc qu'on doit faire bouillir à petit feu, en y melant de tems en tems d'une certaine leffive extrêmement forte, qui luy fait poufier en haut toutes les immondices, qu'il enlevé avec une grande écumoire de cuivre. Après que ce Suc est bien purifié dans ces trois chaudieres par où il passe alternativement, on
on le coule par un drap, & en suitte on le verse dans trois autres chaufières de meral qui sont fort epaisse, affez amply & profondes d'un bon pied & demy; c'est dans ces chaufières ou ce Suc reçoit sa dernière cuison, car on luy donne alors un feu plus vif, on le remue incessamment, & quand il eleve ses bouillons un peu trop haut, & qu'on craint qu'il ne répande hors de ces chaufières, on rabaisse la serveur en jettant dedans un peu d'huile d'olive, ou de beurre, & à mesure qu'il s'épaissit on le verse en la derniere de ces chaufières, d'où quand il commence à se figer il est mis dans des formes de bois ou de terre, puis il est porté en des galaries, où on le blanchit avec une efpèce de terre grasse detrempee avec de l'eau, qu'on étend défius, puis on ouvre le petit trou, qui est au de-fous de chaque forme, afin que tout ce qui reste d'immodices dans le sucure coule dans un canal, qui le porte dans un vaisseau, qui est preparé à cet usage.

La premiere écumé qu'on enleve des grandes chaufières ne peut servir qu'au bétail, mais l'autre est propre pour faire le bruvage des serveurs & des Esclaves. Le Suc qui est tiré de la Canne ne peut durer qu'un jour, & si dans ce temps-là il n'est cuit, il s'aigrit & se change en vinaigre. Il faut aussi apporter un grand soin, à laver souvent le reseruoir qui conserve le suc qui est exprimé, & les canaus par où il passe, car s'ils avoient contracté de laiaigre, le suc ne se pourroit reduire en sucre. On gateroit aussi tout l'ouvrage, si dans les trois grandes chaufières qui doivent etre arrofées de lefivre, on y jettoit du beurre ou de l'huile d'olive, ou si dans les trois petites ou le suc se forme en fyrop & en grain & par la force du feu & par lagitation continue qui s'en fait avec une palette, on verloit tant soit peu de lefivre. Sur tout il faut bien prendre garde de ne point laifler tomber de suc de Citron dans les chaufières; car cela empecheroit absolument le sucure de se former.

Plusieurs habitans qui n'ont pas le moyen d'avoir tant de chaufières, & de ces grandes machines pour briser leurs Can-nes, ont des petits Moulinus qui sont faits comme des presfoirs, qui sont conduits par deus ou trois hommes, ou par un seul cheval, & avec une ou deus chaufières ils purifient le suc qu'ils
qu'ils ont exprimé, le réduisent en consistance de syrop & en font de bon sucre sans autre artifice.

Le plus grand secret pour faire de bon Sucre consiste à le favoriser blancir; Ceux qui ont la conduite des Sucreries de Monsieur le General le savent en perfection, mais ils ne le communiquent pas volontiers. De ce que de plus on recueille quel est l'avantage & le profit singulier qui revient aux habitans de cette Ile, par le moyen de cette douce & précieuse marchandise : Et quel contentement reçoivent nos François de voir croître en leur terre, en si grande abondance & avec si grande facilité, ce qu'ils n'avoient auparavant que par les mains des étrangers ; & à grand prix d'argent.

Cette abondance de Sucre, leur a donné envie de confire une infinité d'excellens fruits qui croissent en cette Ile : tels que sont les Oranges, les Limons, les Citrons, & autres: mais ils réussissent fur tout au Gingembre, dont nous parlerons incontinent, & en l'admirable confiture qu'ils font du fruit de l'Ananas, & des fleurs d'Orange, & de Citron.

Quant à la préparation du Gingembre, lors que la racine est meure, on la tire de terre. Puis on la fait sécher en des lieux secs & aérés : la remuant souvent de peur qu'elle ne se corrompe. Les uns se contentent de l'exposer au Soleil pour la sécher : mais les autres jettent encore par dessus de la chaux vive, reduire en poudre, pour attirer plus facilement l'humidité. Cette racine, qui tient un rang considérable parmi les épiceries, se transporte par tout le monde ; mais elle est particulièrement recherchée aussi pays froids.

Nos François la tirent par fois de terre avant qu'elle soit meure, & la confissent entière avec tant d'artifice, qu'elle devient rouge & transparente comme un verre. Le Gingembre confit que l'on envoie du Brésil, & du Levant, est ordinairement sec, plein de filaments, & trop piquant pour être mangé avec plaisir. Mais celui qu'on prepare à Saint Christophe, n'a point du tout de fibres, & il est si bien confit, qu'il n'y demeure rien qui refitte sous la dent, quand on en veut user.

Il a une propriété singulière pour fortifier la poitrine quand elle est affoiblie, par un amas d'humeurs froides,
éclaircir la voix, adoucir l’haléne, rendre bonne couleur au
vilâge, cuire les cruditez de l’estomac, ayder à la digestion,
rappeller l’apétit, & confumer les eaus & la pituite, qui ren-
dent le corps languisians. Et même on tient qu’il conserve, &
qu’il forteifie merveilleusement la memoire, en disipant les
humeurs froides, ou la pituite du cerveau. On reduit ausfi
cette racine en pafte, de laquelle on comporte une conserve,
or une Opiate qui a les mêmes effets.

Venons à l’Indigo. La plante étant coupée, est mife en
petits faifleaux, qu’on laiffe pourrir dans des cuves de pierre ou
de bois, pleines d’eau claire, sur laquelle on verfe de l’huile,
qui fèlon fa nature furnage & occupe toute la superficie. On
charge de pierre les faifleaux afin qu’ils demeuèrent sous l’eau,
& au bout de trois ou quatre jours que l’eau a bouilly, par la
feule vertu de la plante, fans qu’on l’ait approchée du feu, la
feuille étant pourrie, & diffoute par cette chaleur naturelle
qui eft en la tige; on remuë avec de gros & forts batons toute
la matiere qui eft dans les cuves, pour luy faire rendre toute
fa fubfiance, & apres qu’elle eft reposée, on tire de la cuve le
bois de la tige qui ne s’eftpas pourry. Puis on remuë encore
par plusieurs fois ce qui reftë dans la cuve; & apres qu’on
la laiffe raffoir, on tire par un robinet l’eau claire qui furmage:
Et la lie, ou le marc qui demeure au fonds de la cuve, eft
mis fur des formes, où on le laiffe secher au Soleil. Ce
marc eft la Teinture qui eft tant eftimée, & qui porte le
nom d’Indigo.

Quelques uns expriment en des pressoirs les faifleaux de la
plante pourrie, pour luy faire rendre tout fon fie : Mais par
ce que ce font les feuilles de l’herbe qui compofent cette
marchandife, ceux qui la veulent rendre de plus grand prix,
fe contentent d’avoir le marc qui demeure apres la corrup-
tion de ces feuilles, & qui fe trouve apres l’agitation au fonds
de la cuve. Le lieu ou l’on prepare cette riche couleur de
pourpre violette s’appelle, Indigoterre.

Les François des Antilles ont demeure un fort long temps
avant que de faire trafic de cette marchandife, à caufe que la
plante dont on la comporte étant de foy-même de forte
odeur, exhale une puanteur infupportable quand elle est
pourrie: Mais depuis que le Tabac à esté à un prix fort bas, & qu’en quelques endroits la terre ne s’est plus trouvée propre pour en produire de beau comme cy devant, ils se font adonner à la culture de l’Indigo, dont ils tirent à présent un grand profit.

Enfin pour ce qui est du Cotton, nos François ne s’occupent pas beaucoup à l’amasser, encore qu’ils aient plusieurs arbres qui le produisent aux lisières de leurs habitations. Ce qui toutefois est fort peu de chose, au pris de ce que l’on dit d’un certain quartier d’une Province de la Chine. Car Trigaut au Chapitre dixhuitième du Livre cinquième de son Histoire rapporte qu’il y croist tant de Cotton, que pour le mettre en œuvre, il fy conte jusques à deux cens mille tissaïrs. Les Anglois de la Barboude font grand traïfic de cette marchandise, comme aussi ceux qui demeuroient cy devant en l’île de Sainte Croix. Il n’y a pas grand artifice à mettre le Cotton en état: car il ne faut que tirer du bouton entr’ouvert cette matière, qui se pousse au dehors presque d’elle même. Et parce qu’elle est mêlée des grains de la semence de l’arbre, qui font en forme de petites fèves, liées avec le Cotton, au milieu duquel ils ont pris naissance, on a de petites machines, qui font composées avec tel artifice, qu’au mouvement d’une roue qui les fait jouer, le Cotton tombe d’un côté, & la graine de l’autre. Après quoi on entasse le Cotton en des facs avec violence, afin qu’il occupe moins de place.

Ce sont là les principales occupations, qui entretiennent le commerce des îles, & dont les Habitans font leur trafic ordinaire.

R t 3: CHA-
CHAPITRE SIXIÈME.

Des Emplois les plus honorables des Habitants Etrangers des Antilles : de leurs Esclaves, & de leur Gouvernement.

Les Colonies étrangères qui habitent les Antilles, ne sont pas seulement composées de gens errants & de basse condition, comme quelques uns s’imagine, mais aussi de plusieurs personnes Nobles, & de plusieurs familles honorables. De sorte que les occupations que nous venons de décrire, ne sont que pour les moins considérables Habitants, & pour ceux qui ont besoin de gagner leur vie par le travail de leurs mains. Mais les autres, qui ont des hommes à gages, qui conduisent leurs serviteurs & leurs esclaves en tous ces ouvrages, mènent, quant à leurs personnes, une vie fort douce & fort agréable. Leurs emplois & leurs divertissements, après les visites qu’ils font profession de rendre, & de recevoir avec grande civilité, font la chasse, la pêche, & autres honnêtes exercices. Et à l’exemple de Monseigneur le General, qui est incomparable à recevoir avec courtoisie, & à traiter magnifiquement ceux qui le visitent, soit des Français, soit des Etrangers : tous ceux de notre Nation de son île, qui font de la condition que nous venons de représenter, tiennent à faveur qu’on les fréquente, & qu’on accepte les témoignages de leur civilité, qu’ils rendent avec tant de franchise, & d’un cœur si ouvert que l’on s’en trouve doullement obligé. Ils sont splendides dans les feftins qu’ils font à leurs amis, où, avec le bœuf, le mouton, & le porceau ; les volailles, le gibier de toutes sortes : le poisson, la pâtisserie, & les confitures excellentes, ne sont non plus épargnées qu’aux meilleures tables de France. Tous les Officiers excellent notamment en ces courtisies. Et à leur imitation, les moindres Habitans tiendroient avoir commis une incivilité, s’ils avoient congédié quelconq hors de chez eux, sans luy avoir présenté à boire, & à manger.
Le Vin, la Biere, & l'Eau de vie manquent rarement dans les Iles; & au défaut de toutes ces choses, on y fait premierement une espèce de bruyage deliciieux avec cette douce liqueur qu'on exprime des Cannes de Sucre, laquelle étant gardée quelques jours, a autant de force que du vin d'Espagne; on en tire aussi de l'excellente eau de vie, qui est fort approchante de celle qu'on aporte de France; Mais ceux qui en prennent avec excès, en sont dangereusement malades. De plus ils font plusieurs autres fortes de boissons avec du sucre d'Oranges, des Figues, des Bananes, & des Ananas, qui font toutes fort delicieux, & qui peuvent tenir lieu de vin. Ils composent aussi de la Biere, avec de la Caffaue, & des Racines de Patates, qui est aussi agréable, nourrissante & rafraichissante, que celle qu'on leur amené d'Hollande.

Quant aux emplois honorables & nécessaires tout ensemble pour la conservation des Habitans des Iles, ils font tous profession de manier les armes, & les chefs de famille ne marchent gueres sans épée. Chaque quartier est rangé sous certains Chefs & Capitaines qui y commandent. Ils font tous bien armez, & souvent on leur fait faire la revue, & les exercices de guerre, même dans la paix la plus profonde, si bien qu'en tout temps ils sont prêts, au premier coup de tambour, pour se rendre au lieu designé par leurs Capitaines. En l'Ile de Saint Christophe, outre douze Compagnies de gens de pied, il y a aussi des Compagnies de Cavalerie, comme nous en avons fait mention ci-dessus.

Et par ce que toutes les personnes de condition honorable, qui font en affez grand nombre en ces Iles, ont des serviteurs & des Esclaves qui travaillent à tous les ouvrages que nous avons specifique, & qu'en France on ne se fera point d'Esclaves, n'y ayant en toute l'Europe que les Espagnols & les Portugais qui en aillent acheter au pays de leur naissance, Angole ou Cap Vert, & Guinee: il sera bon que nous en diffions icy quelque chose. Mais premierement nous parleyons des serviteurs à loiage, & qui ne sont que pour un temps. Les François, que l'on mené de France en Amerique pour servir, sont ordinairement des âges obligatoires à leurs Maîtres,
tres, par devant des Notaires: Par lesquels actes ils s'obligent de les servir trois ans, moyennant un nombre de Livres de Tabac qui leur sont accordées pendant ce temps-là. A cause de ces trois ans de service où ils sont engagés, on les appelé communément des Trente-six mois, au langage des Îles. Il y en a qui s'imaginent que pour ne s'être pas obligé par écrit à leurs Maîtres dès la France, ils en sont moins engagés lors qu'ils sont rendus dans les Îles. Mais ils se trompent fort en cela. Car lors qu'ils se produisent devant un Gouverneur, pour se plaindre de ce qu'on les a embarqués par force, ou pour représenter qu'ils ne s'ont pas obligés par écrit, on les condamne à servir trois ans celui qui a payé leur passage, ou tel autre qu'il plaît à leur Maître. Si le Maître n'a promis pour salaire à son serviteur que l'ordinaire des Îles, il n'est obligé à lui donner pendant tous ces trois ans, que trois cents livres de Tabac; Ce qui n'est pas grand' chose pour s'entretenir de linge & d'habits. Car ce Maître ne lui fournit chose quelconque pour son entretien, que la simple nourriture. Mais celui qui de la France promet de donner plus trois cents livres de Tabac à celui qui entre à son service, est obligé à les lui fournir exactement, lui en eût-il promis mille. C'est pourquoi il est avantageux à ces pauvres engagés, de ne s'en pas aller aux Îles, fans bien faire leur marche avant que de s'embarquer.

Quant aux Esclaves ou Serviteurs perpetuels dont on se sert dans les Antilles, ils sont originaires d'Afrique; & on les amène du Cap-Vert, du Royaume d'Angole, & d'autres ports de mer qui sont en la côte de cette partie du Monde. C'est-là qu'on les achète de même que l'on ferait des bestes de service.

Les uns font contrains de se vendre & de se reduire à une servitude perpetuelle, eas & leurs enfants, pour éviter la faim. Car aus années de la sterilité, laquelle arrive assez souvent quand les sauterelles, qui comme des nuées inondent le pays, ont brouté tout le fruit de la terre, la nécessité les presse tellement qu'il n'y a force de rigueur ou ils ne soumettent volontiers, pourven qu'ils ayez dequoy s'empecher de mourir. En ces occasions lamentables, Le Pere vend ses enfants
Les autres sont vendus ayant été faits prisonniers de guerre par quelque Royalty, car c'est là coutume des Princes de ces quartiers-là de faire souvent des courses dans les États de leurs voisins, pour prendre des prisonniers, qu'ils vendent aux Portugais et aux autres Nations qui vont faire avec eux cet étrange et barbare trafic. On leur donne en échange du fer qu'ils prêtent à l'égal de l'or, du vin, de l'eau de vie, ou quelques menus hardes. Ils captivent aussi bien les femmes que les hommes, et les vendent peule-melle, à plus haut ou à moindre pris, selon qu'ils sont jeunes ou vieus, robustes ou foibles, bien ou mal proportionnez de leur corps. Ceux qui les amènent aux Iles, les revendent derechef quinze ou seize cents livres de tabac, chaque teste.

Si ces pauvres Esclaves tombent entre les mains d'un bon Maitre, qui ne les traite pas avec trop grande rigueur, ils préfèrent leur servitude à leur première liberté; & s'ils sont mariés, ils multiplient à merveilles dans les pays chauds.

Ils sont tous noirs, & ceux qui ont le tient d'un noir plus luisant sont estimés les plus beaux. La pluspart ont le nez un peu plat, & de grosses levres : ce qui passe aussi pour beauté entre eux. On tient même qu'en leur pays les fages femmes leur apprètent ainsi le nez tout exprès à leur naissance. Ils ont tous les cheveus fi frizez, qu'à peine se peuvent ils servir de peignes : mais ils utent de l'huile de cet arbrisseau que l'on nomme Palma Chirifi, pour empecher la vermine. Ils sont forts & robustes au possible, mais fi timidès & fi peu adroits à manier les armes, qu'on les domte facilement.

Leur naturel est susceptible de toutes impressions; & les premières qui leur sont données parmy les Chrisenis, après qu'ils ont renoncè à leurs superstitions & à leurs idolatries, ils les gardent continent. En quoy ils sont differens des Indiens de l'Amérique qui sont changeans comme des Cameleons. Entre les François habitans des Antilles, il y a de ces Nègres qui jeûnent exactement le Carême, & tous les autres jours de jeûne qui leur sont ordonnez, nonobstant leurs travaux ordinaires & continuels.
Histoire Morale, Chap. 6

Il s'ont ordinairement orgueilleux & superbes : Et au lieu que les Indiens veulent être traitées avec douceur, & qu'ils se laissent mourir de tristesse, si on les rudoie tant soit peu ; ceux-ci au contraire deviennent être rangez à leur devoir par les menaces & par les coups. Car si on se familiarise un peu trop avec eux, incontinent ils en abusent. Mais si on les châtie avec moderation quand ils ont failli, ils en deviennent meilleurs, plus souples, & plus obéissans, & se louent de leurs maîtres. Si aussi on usé de rigueur excessive en leur endroit, ils prennent la fuite, & se sauvent dans les montagnes, où ils mènent, comme de pauvres bestes, une vie malheureuse & sauvage, & on les appelle alors Nègres, c'est à dire Sauvages : Ou bien ils s'étrangent par désespoir. Il faut donc garder en leur conduite un milieu entre l'extreme sévérité & la trop grande indulgence, si on les veut conserver en leur devoir, & en tirer un bon service.

Ils s'aiment passionément entre eux, & bien qu'ils soient en pays différents, & quelquefois ennemis les uns des autres, ils s'entretendent & s'entraident au besoin, comme s'ils étoient tous frères. Et quand leurs maîtres leur donnent la liberté de se recréer ils se visitent réciproquement, & passent les nuits entières en jeux, en danses, & en autres passe-temps & réjouissances, & même en petits festins, chacun d'eus épargnant ce qu'il peut, pour contribuer au repas commun. Ils se plaisent à la musique & aux instrumens qui peuvent rendre quelque son agréable & faire une espèce d'harmonie, laquelle ils accompagnent de leurs voix. Autrefois ils avoient à Saint Chrislofle un certain rendez-vous au milieu des bois, où ils s'assemblaient tous les Dimanches, & tous les autres jours de fete, après le service de l'Eglise, pour donner quelque relâche à leurs corps. Ils passaient-là quelquefois le refle du jour, & la nuit suivante, en danses, & en entretiens agréables sans prejudice de l'ouvrage ordinaire de leurs maîtres. Même on remarquoit qu'après qu'ils s'étoient divertis de cette sorte, ils travailloient de beaucoup meilleur courage, sans témoigner aucune l'altitude, & mieux que s'ils eussent reposé en leurs cabanes tout le long de la nuit. Mais par ce que pour entretenir ces réjouissances publiques, ils dérobent...
boient souvent les volailles & les fruits des voisins, & quelquefois de leurs maîtres, l'exquise sagesse de Monseur le Général, qui n'estime pas les moindres choses, indignes de ses soins, leur a interdit ces assemblées nocturnes : & à présent s'ils veulent divertir, ils le font seulement en leur voisinage, avec la permission de leurs maîtres, qui leur accordent volontiers cette honnête liberté.

Au reste celui qui a une douzaine de ces Esclaves, peut être estimé riche. Car outre que ces gens-là cultivent & entretiennent tous les vivres nécessaires pour la subsistance de leurs maîtres, & pour la leur, étant bien conduits ils font beaucoup de marchandises de Tabac, de Sucre, de Gingembre, & d'Indigo, qui apportent un grand profit. Et leur service étant perpétuel, leur nombre s'accroît de tems en tems par les enfants qui leur naissent ; lesquels, pour tout héritage succèdent à la servitude & à la sujétion de leurs parents.

Tous les Habitans étrangers qui ont leur demeure en ces Iles, se gouvernent selon les Lois & les coutumes de leurs pays.

Parmy les Français de Saint Christophe, la Justice s'administre par un Conseil composé des principaux Officiers de la Milice de l'Ile, auquel Monseur le Général Préside. Et bien qu'il y ait des maisons propres & destinées à cette action, comme cette Chambre du Conseil que nous avons décrite en son lieu, néanmoins ce Conseil s'assemble par fois, selon que le tems & les affaires le peuvent requérir, & que Monseur le Général le trouve le plus à propos pour sa commodité, sous une espèce de grand Figuiere, qui est de la grosseur du plus gros Orme, proche le Corps-de-garde de la Basle-terre, & tout joignant la Rade.

C'est en ce Conseil que sans user de tant de formalitez que l'on a inventées pour rendre les Procès immortels, tous les différens qui peuvent survenir entre les Habitans, sont vuidez à l'amiable, & terminez le plus souvent à la première seance, sans qu'il coûte rien aux parties, sinon ce que celle qui est trouvée avoir tort, doit payer, suivant la coutume, au profit des pauvres, & de l'entretien de l'Eglise, & pour la satisfaction de la partie qui estoit interessée.
Ce Conseil condamne aussi à mort en dernier ressort.

Les Gouverneurs des autres îles rendent aussi la Justice, chacun en son Gouvernement. De sorte qu'il ne faut pas s'éprouder qu'on vive en ces pays-là sans ordre & sans règle, comme plusieurs se l'imaginent. Et c'est une merveille de ce qu'y ayant là des personnes rassemblées de tant de divers pays, & qui sont d'humeurs si différentes, le désordre ne s'y soit pas glissé, & qu'on les pût contenir dans le devoir & la sujétion des Lois.

Voilà pour ce qui regarde les Habitants Etrangers des Antilles.

CHAPITRE SETTIÈME.

De L'origine des Caraïbes, Habitants Naturels du Pays.

L'Ordre que nous nous sommes proposé demande que nous parlions désormais des Indiens Habitants Naturels des Antilles. Et il n'est pas besoin d'agiter ici cette grande & difficile question, comment la race des hommes s'est répandue en l'Amerique, & d'ou elle est venue en ce Nouveau Monde. De grands personnages ont traité cette matière avec tant de suffisance, d'exa&nitude, & de solidité, que ce feroit une chose ennuyeuse & superflue d'en entre-tenir présentement les Lécteurs. Joint que l'Histoire de l'O- rigine de nos Sauvages Antillois ne requiert pas que nous en prenions le commencement si haut, si loin.

Les Anciens & naturels Habitans des Antilles sont ceux que l'on a nommez Cannibales, Antropophages, ou Mangeurs d'hommes: & que la plupart des Auteurs qui en ont écrit appellent Caribes: Mais leur nom primitif & originaire, & qui a plus de gravité, est celui de Caraîbes, comme ils le prononcent eux-mêmes, aussi bien que ceux de leur Nation, qui se trouvent en la terre ferme de l'Amerique, soit au continent Septentrional, soit au Meridional. Et par ce que c'est aussi.
aussi l'appellation la plus commune en la bouche de nos Français Habitans de ces îles, & qu'elle est suivie par les derniers Écrivains, nous l'employons plutôt que l'autre, en la suite de cette Histoire.

Quelques uns estiment que ce nom de Caraïbes n'est pas naturel aux Sauvages Antillois ; mais qu'il leur a été imposé par les Espagnols, comme à plusieurs Sauvages du Continent Meridional qui le portent : de même que celui de Calibus, ou de Calibites à leurs alliez Habitans du même Continent. Ceus qui font de cette opinion, difent que les Espagnols ont bien-pu donner à ces Peuples ce nom de Caraïbes, veu qu'ils ont parcouru tous les quartiers de l'Amérique Meridionale, & qu'ayant fait les premières Cartes, ils ont marqué ces Nations-là sous ce nom, qui leur eft demeuré depuis. Pour preuve de cela, ils aléguent, que les Caraïbes ne nomment jamais ainsi entr'eux, sinon lors qu'ils sont ivres, & qu'ayant la teste pleine de vin, ils sauront & se réjouiffent, difant en leur Baragon, Mon brave caraibe. Que hors de là ils se servent seulement de ce mot lors qu'ils font parmy les Etrangers, & que dans leur négocié, & leur communication avec eux ils se veulent donner à connoître à eus, sachant bien que ce nom leur eft connu. Mais quen'ceus ils s'appellent toujours, aussi bien que font ceux de leur Nation de la Terre ferme, & les Calibites, Calinage, qui eft le nom des Hommes ; & Calliponan, qui eft celui des femmes. Et qu'ils s'appellent encore Oubao-bonon, c'est à dire, Habitans des îles, ou Infilières : de même qu'ils appellent ceux du Continent, Balouz-bonon, c'est à dire, Habitans de terre ferme.

Avec tout cela neanmoins, il n'y a guère d'apparence que le nom de Caraïbe soit venu des Espagnols, & que nos Infi- lieres ne l'ayent porté que depuis qu'ils ont été connus d'eus ; Premièrement, parce qu'avant que les Espagnols ni les Portu- gais eussent penetré au Brefil, il s'y trouvoit de certains hom- mes plus subtils & plus ingenieux que les autres, que les Bre- siliens nommoient Caraïbes, ainsi que Jean de Lery l'a remar- qué dans son Histoire. Secondement il est confant qu'il y a des Sauvages qui portent le nom de Caraïbes, en des quartiers du Continent de l'Amérique Meridionale, ou les Espagnols n'ont
n'ont jamais eu de commerce. Car non seulement ceux de la Nation de nos Insulaires qui habitent le long de ces coûtes de l'Amerique Meridionale, & qui sont voisins des Collo-
nies Hollandoises de Cayenne & de Berbice, mais ceux en-
core qui demeurent bien avant dans ce Continent Meridio-
nal, au dessus du fault des plus celebres rivieres, s'apellent
eus mêmes Caraïbes. De plus nous verrons dans la suite de
ce Chapitre, qu'il y a au Continent Septentrional une Nation
puissante, composée en grande partie de certaines Familles
qui se glorifient encore à present d'etre Caraïbes, & d'en
avoir reçu le nom long-tems avant que l'Amerique ait été
découverte. Après, quand même les Espagnols auroient
voulu imposer ce nom à toutes ces Nations, comment pour-
roit on prouver qu'elles l'eussent voulu accepter de la main
de gens inconnus & ennemis ? Or il est certain que non se-
ulemment tous ces peuples, s'apellent eux-mêmes Caraïbes,
mais que de plus ils se glorifient & tirent avantage de ce nom,
comme Monsieur du Montel l'a ouy de leur bouche plu-
ieurs fois : ç'eussent-ils à faire trosée d'un nom qu'ils
auraient reçu de leurs ennemis ? Que si, comme nous le
verrons tantoft les ancestres de nos Sauvages Insulaires ont
reçu des Apalachites le nom de Caraïbes, au lieu de celui de
Cofachines qu'ils portoient auparavant, ils le prirent de per-
sonnes amies & confédérées, & même comme un éloge
d'honneur ? Enfin ce n'est pas seulement dans l'yvreue, &
dans la débauche que nos Indiens Australois se nomment
Caraïbes, mais aussi lors qu'ils sont sobres & de sang froid.
Que s'ils se nomment entre eux Calinago, ils peuvent bien avoir
plusieurs noms differens, sans que pour cela il s'enfuive que
les Européens leur en aient donné quelcon de ceux là. Pour
celui qui est du nom d'Oubao-bonon, la signification montre affez
qu'il ne leur est pas particulier, & qu'il se peut apliquer à tous
les Insulaires generalement : Et s'ils se servent plutôt du
nom de Caraïbes que d'un autre nom, en parlant aux Etran-
gers, c'est parce qu'ils y avoient en effet que ce nom leur est plus
cconnu : Mais cela n'emporte pas qu'ils l'ayent reçu des
Espagnols, il seroit sans doute plus probable de dire que les
Espagnols, l'ayant apres d'eus, l'auroient en suite communi-
Chap. 7  

DES ILES ANTILLES.

327

que ans autres Européens. Mais au fond il n'importe guère ce que l'on en croye : Et chacun en peut avoir quel sentiment il lui plaira. Nous ne savons que proposer ce qui nous semble plus vray-semblable.

Quant à l'Origine des Caraïbes Insulaires, ceux qui en ont parlé jusques icy ont eu si peu de lumière pour se conduire dans cette obscure antiquité, qu'à vray dire ils n'y ont marché qu'à tâtons. Quelques uns s'imaginent qu'ils sont venus des Juifs, se fondant entre autres choses sur ce que les parentes des Caraïbes leurfont naturellement aquises pour femmes, & qu'une partie d'eux ne mangent point de Pourceau, ni de Tortue. Mais c'est prendre la chose infinitely loin, & fur de trop foibles conjectures. Il y en a qui les font deriver du havre de Caribana, & qui pretendent qu'ils en sont issus. Mais cette opinion n'est fondée que sur le seul rencontre des mots de Caribana & de Caribes, sans aucun autre fonde-

D'autres disent par une simple conjecture que ces Sauva-
ges sont Originaires des grandes Iles, & qu'il ny a pas bien long-tems qu'ils habitent les Antilles, n'étant que des refu-
giez, des refites, & des parcelles de debris : en un mot des réchappes des horribles massacres que firent les Espagnols lors qu'ils s'emparèrent de Saint Domingue, Cube, Jamaï-
que, & Porto-Rico. Mais la verité de l'Histoire nous té-
moigne, que dès le commencement de la decouverte de l'Amérique, les Antilles étoient occupées & peuplées par les Caraïbes. Et que d'abord ils furent surpris & mal-traitez par les Espagnols. Mais que puis après les Espagnols étant vivement repouflez, & refletans beaucoup d'incommodi-
tez de cette guerre, firent une espèce d'accord avec quelques uns d'entre eux : comme nous le verrons plus particulière-
ment au Chapitre de leur Guerres. Ajoutez à cela que les Indiens de Coraco, qui sont sans contredit de ces veritables réchapez, & qui ont encore parmy eux des personnes vivan-
tes, qui demeuroient au port dit à present de l'île à vache en l'île Hispaniola, quand les premiers Espagnols y aborderent, n'ont aucun mot de la langue Caraïbe en la leur, ni aucune fallon de faire d'où l'on puisse recueillir qu'ils ayent jamais eu
eu de communication avec les Caraïbes. Outre que ceux des grandes îles qui pouvoient prendre la fuite pour éviter la tyrannie des Espagnols, avoient bien meilleur conte de s'entretenir aux terres qui étoient au dessous d'eux, & où les vents réguliers les por- tarioient, que de remonter contre le vent, & ainsi retarder leur fuite, s'exposer à mille perils de la mer, & al- longer leur voyage de vint fois autant. Car c'est merveille quand des vaisseaux tels que font les leurs, peuvent gagner contre le vent une lieue en un jour. Et il arrive le plus souvent à de bien grands vaisseaux qui veulent remonter, qu'ils reculent plus en trois heures qu'ils n'avoient avancé en fix jours. Nous savons de bons Pilotes qui ont mis trois mois à remonter du Cul-de-Sac, de Saint Domingue à Saint Chri- tofle, au lieu que pour descendre de Saint Christofle à Saint Domingue il ne faut d'ordinaire que quatre ou cinq jours au plus.

Quant au sentiment que les Caraïbes eus mêmes ont de leur propre origine, ignorans des monumens de l'antiquité, autant que peu curieux de l'avenir, ils croyoient la plupart être venus des Calibites ou Galibis, leurs alliez & grands amis, Habitans de l'Amerique Meridionale, & voisins des Arouâgues, ou Alouâgues, en cette contrée ou en cette Pro- vince qui se nommé communément Guyana, ou Cofte Sau- vage. Et ceux qui adhèrent à cette opinion, se fondent sur la conformité de langage, de Religion, & de mœurs, qui se trouve entre les Caraïbes Insulaires & les Calibites : Bien qu'an refle cette ressemblance puisse venir en partie de l'al- liance & de l'amitie particulière qu'ils ont entre'eus, en partie du voisinage des Caraïbes du Continent Meridional & de ces Calibites, & en partie d'autres causes que nous représen- terons cy-après.

Mais ces pauvres Sauvages Insulaires, ne s'accordent pas entr'eus, dans le recit particulier qu'ils font de leur extrac- tion, & de la cause qui les a portez dans les îles, & ils ne peu- vent dire le temps. Voicy ce que ceux de Saint Vincent & quelques autres en ont recité à Monfeur du Montel, & qu'il nous a fait voir dans ses Memoires curieux. Tous les Car- raibes étoient autrefois affjctois aux Arouâgues & obeis- soient
foient à leur Prince. Mais une partie d'entre eux ne pouvant plus supporter ce joug là, se rebellèrent. Et afin de pouvoir vivre en repos, éloignez de leurs ennemis, ils se retirèrent ans Antilles, qui étoient alors inhabitées, & aborderent premierement en l'Ile de Tabago, qui est l'une des plus proches du Continent. Depuis les autres Calibites fęcouèrent aussi la domination des Aroïguages, mais fe trouvant affez forts, ou n'ayans pas la même inclination que les précédens, ils demeuroient en leur pais : Et ils s'y furent toujours conférvez jusqu'à présent qu'ils y vivent encore libres, mais ennemis des Aroïguages, ayant un Capitaine General de leur propre Nation, qui leur commande. Ils font auflï demeurez jusqu'à cette heure confédérés & finguïers amys des Caraibes.

C'eft fur ce recit là même que l'on fonde, & par ce détail que l'on explique le nom de Caraibes, comme s'il signifioit Rebelles, foit qu'il ait été impofé à nos Antillois par les Aroïguages, foit que ces Peuples l'ayent pris eux mêmes pour leur fervir d'une efpece de trofée, tirant gloire de leur noble foulevement, & de leur généreufe Rebellion, qui les a mis en paix & en liberté. Mais il ne faut autre chose pour montrer que Caraïbe ne veut pas dire Rebelle, comme le pofe entre autres un certain Journal d'un Hollandois, sinon qu'il y a plusieurs Colonies en divers endroits de la terre ferme de l'Amerique, foit au Septentrion, foit au Midy, que personne ne pretend, & ne peut pretendre, avoir jamais été sous la puiffance des Aroïguages, & qui cependant portent ce nom de Caraibes. Que s'il y en a d'entre eux qui fe foyent rebellez contre d'autres Souverains, s'étans depuis reconciliez avec eus, & vivant encore aujourd'hui au milieu d'eus, sous ce nom de Caraibes, ainsi que nous le verrons plus particulièrement tantoff, il ny a nulle apparence qu'il exprime des Rebelles, puisque ce leur feroit une faêtrifure, & une marque d'infamie.

Mais ceux qui ont conversé long-tems avec les Sauvages de la Dominique, rapportent que ceux de cette Ile effimant que leurs Ancêtres font fottis de la Terre ferme, d'entre les Calibites, pour faire la guerre à une Nation d'Aroïguages qui habitoit les Iles, laquelle ils détruiurent entierement, à la

refe-
Histoire Morale, Chap. 7

reférée de leurs femmes qu'ils prirent pour eus, ayant pour moyen repeuplé les îles. Ce qui fait, qu'encore aujourd'hui les femmes des Caraïbes Insulaires ont un langage différent de celui des hommes en plusieurs choses, et conforme en quelque choses à celui des Arôuages du Continent. Celui qui étoit le Chef de cette entreprise donnoit les îles conquises à ses confidens. Et celui qui avoit eu en son partage la Dominique, se disoit Ouboutou-timani, c'est à dire Roy, & se faifoit porter sur les épaules de ceux que les Insulaires nommèrent Labouyou, c'est à dire serviteurs.

Il y a si peu de certitude & tant d'inconstance en toutes ces narrations, & en d'autres semblables que ces pauvres ignorans peuvent faire sur ce sujet, que selon l'avis des plus fages il n'y a guère d'apparence d'y affoir aucun fondement. En effet ces Sauvages eux mêmes n'en parlent qu'à l'avantage, & comme des gens qui reciteroient des songes ; tant ils ont été peu foigneux de la tradition de leur origine : Et ils se contredisent & se refusent les uns les autres par la différence de leurs recits. Nous verrons néanmoins à la fin de ce Chapitre, ce qui peut sembler probablement leur avoir donné occasion à la plupart de croire qu'ils sont venus des Calibites.

Dans tous ces divers sentiments, que nous avons rapportez des Ecris ou des diteurs de plusieurs, il y a cecy de louable, que ceux qui les mettent en avant, suivent les connaissances qu'ils ont, & qu'ils font leurs efforts pour éclaircir & pour déveloper des vérités anciennes & inconnues. Mais comme la Relation que nous allons donner de l'Origine des Caraïbes Insulaires, est la plus ample la plus particulière, la plus curieuse, & la mieux circonstanciée qui ait paru jusqu'à présent, aussi la tenons nous pour la plus veritable, & la plus certaine, laissant toutefois à la liberté du Lecteur judicieux, de suivre tel sentiment qu'il jugera le plus raisonnable. Au reste comme nous devons rendre à chacun la louange qui lui appartient, le public sera redevable de ces particularitez & de ces lumières, à l'obligeante communication que nous en avons donnée Monsieur Brilok, Gentil-homme Anglois, l'un des plus curieux hommes du Monde, & qui entre les autres riches
Chap. 7 DES ÎLES ANTILLES.

Les Caraïbes sont originaires de l'Amérique Septentrionale, de la Terre que l'on appelle maintenant la Floride. Ils y ont laissé de leurs gens qui portent encore aujourd'hui le nom de Caraïbes. Mais leur première origine est des Coaschites, qui changèrent seulement de nom, et furent appelés Caraïbes en la terre des Apalachites, comme nous l'allons voir incontinent.

Ces Apaláchites se glorifient d'avoir poussé des Colonies bien avant dans la Mexique. Et ils montrent encore à présent un grand chemin par terre, par lequel ils disent que leurs troupes passeront pour s'y rendre. Les Habitants du pays les nommeront à leur arrivée Tlatuici, qui signifie Montagnars : car ils estoient plus robustes & plus genereux qu'eus. Ils se placèrent en un quartier parcil à celui de leur naissance, situé au pied des montagnes, en une terre fertile ; où ils bâtiront une Ville de même forme & figure que celle dont ils estoient fortis, laquelle ils occupent encore aujourd'hui. Les Habitans du pais les nommèrent à leur arrivée Tlatuici, qui signifie Utoonttgnars : car ils estoient plus robustes & plus genereux qu'eus. Ils placèrent en un quartier pareil à celui de leur naissance, situé au pied des montagnes, en une terre fertile où ils bâtirent une Ville de même forme & figure que celle dont ils estoient fortis, laquelle ils occupent encore aujourd'hui. Ils s'y sont tellement unis par mariages, & par d'autres liens de paix, qu'ils ne font plus qu'un Peuple avec eus. & on ne les pourroit distinquer s'ils n'avoient retenu plusieurs mots de leur langue originale, qui est la seule différence que l'on y remarque.

Après que les Apaláchites eurent fait cette peuplade, les Cofachites qui demeuroient plus au Nord de l'Amerique, en un pais marécageux & presque fertile, & qui avoient vécu jusques là en bonne intelligence avec eus, sachant qu'ils étoient alors dénué de leurs meilleurs & plus vaillans hommes, prirent l'occasion qui leur étoit favorable, pour entreprendre sur ces Apaláchites leurs voisins, & les chasser de leurs demeures, ou du moins partager avec eux la terre où ils habitoyent, après qu'ils s'en feroient rendus maîtres. Ce dessein ayant été ménagé fort adroitement entre les Chefs des Cofachites, ils le publierent puis après par tous leurs villages, & le firent approuver à tous les Chefs de familles, qui au lieu de cultiver & d'ensemencer la terre de Mais, au commencement du Printemps, comme ils avoient accoutumé de faire chaque année, préparèrent leurs arcs, leurs flèches, & leurs maffues ; & après avoir mis le feu en leurs villages, & s'être munis du peu de provisions qu'ils avoient de reste de l'hiver passé, ils se mirent en campagne avec leurs femmes & leurs enfans, & tout le petit bagage qu'ils avoient, dans la résolution de mourir ou de vaincre, puis qu'ils ne pouvoient plus rebrousser chemin, & retourner en un lieu qu'ils avoient délaissé & dépouillé de toutes sortes de commoditez.
Chap. 7  des Iles Antilles.

En cet équipage ils arriverent bien toft sur les frontières de leurs voisins. Les Apalachites, qui ne pensaient à rien moins qu'à avoir un ennemi sur les bras, étoient alors occupé à planter leur Maïs, & les racines qui servent à leur nourriture ordinaire. Ceux qui demeurent auprès du grand Lac qui est au pied des montagnes qu'ils nomment en leur langue Thoomi, ayant aperçu cette puissante armée qui venoit fondre sur eux, se retirèrent incontinent aux montagnes voisines, & laissèrent leurs villages, & leur bétail, à la discrétion de l'ennemy; Puis ils furent de là au travers des bois, porter la nouvelle de cette irruption aux villes qui sont dans les vallées, entre les premières montagnes, où réside le Parachous, que est le Roy du pays, avec toutes les forces les plus considérables de son Etat. Sur cette nouvelle si surprenante, ce Prince, pendant qu'il se préparoit à aller à la rencontre de l'ennemy, fit gagner, par ceux qui se trouvèrent le plus toft prés pour cette expédition, les avenues des montagnes, & mit des embusques en divers endroits des grandes forêts, qui font entre le grand Lac & les montagnes, & par lesquelles il faut passer pour entrer en une belle & spacieuse vallée, qui a plus de soixante lieues de long, & environ dix de large, où sont les demeures des principaux du pays, & les villes les plus considérables de l'Etat.

Pendant que les Cofochites s'amusaient au pillage des maisons qu'ils avoient trouvées prés du grand Lac, les Apalachites eurent moyen de se préparer à les recevoir. Mais eux, au lieu de prendre les routes & les chemins ordinaires qui conduifoient au plat pays, qui est entre les montagnes comme nous avons dit, après avoir laissé les femmes & les enfants prés du grand Lac, avec quelques trouppes qu'ils détrachèrent de leur armée pour les garder, étant guidez par quelques Apalachites qu'ils avoient surpris Pêchant au grand Lac, furent au travers des bois, des montagnes, & des précipices, où les Chamois n'avoient pu marcher qu'à grand'peine, se rendre tout au cœur & au centre du pays, en une Province appelée des Amanites. Ils surprirent sans résistance les premières places, qu'ils trouvèrent gardées seulement par les femmes, par les enfants, & par quelques vieillards qui
n'avoient pu suivre le Roy, lequel avec son peuple étoit allé attendre l'Ennemy aux defcentes ordinaires qui conduisent au pays.

Les Cofachites, voyant que leur defsein avoit si bien reussi, & qu'il y avoit grande apparence qu'en peu de remis ils se rendroient maistres de tout le pays, puis que leur commencement avoit été si heureux, pouffrent incontinent leurs conquêtes plus outre, & ayant des viles de retraite oü ils avoient laisfe de bons hommes en garnison, ils furent au devant du Roy d'Apalache, en intention de le combattre, ou du moins de l'obliger à leur laisser la paifible jouiffance d'une partie du pays. L'Apalachite fut extrêmement surpris quand il apprit que l'ennemy qu'il attendoit aux frontières & aus avenues acoutumées du pays s'étoit deja emparé d'une Province qui étoit au centre des Etats, & qu'il avoit laisfe garnison dans les villes & les places les plus considérables. Néanmoins, comme il étoit magnanime & courageus, il voulut effayer si le fort des armes luy feroit ausfi favorable qu'il croyoit fà caufe bonne & jufte. Il descendit donc avec les siens des montagnes oü il s'étoit campé; & après avoir animé fes gens au combat, il attaquu brufquement l'avanr-garde des Cofachites, qui étoit venu reconnoître fa contenance. Lors que de part & d'autre ils eurent consumé toutes leurs flêches, ils vinrent aux mains; & ayant pris leurs matièes, il fit un grand carnage des deux armées, jusques à ce que la nuit les ayant separez, lès Cofachites remarquèrent qu'ils avoient perdu beaucoup des leurs en cette rencontre, & trouvèrent qu'ils avoient à combattre un peuple plus vaillant qu'ils ne s'étoient imaginé; & par conquefent qu'ils feroient mieux de traiter avec luy à l'amiable, que de hasarder encor une fois leurs troupes en un pays étranger.

Ils refolurent donc d'envoyer dès le matin des Ambaffadeurs au Roy des Apalachites, pour luy prefenter des conditions de paix, & pour en cas de refus (dissimulant la perte qu'ils avoient faite au dernier combat) luy declarer la guerre, & le sommer de se tenir prêf à l'infant pour recevoir leur attaque, qui feroient bien plus rude que celle qu'il avoit expérimentée le jour precedent, que leurs forces étoient alors
alors toutes unies. Le Paracoufis d'Apalache ayant ouï ces Ambassadeurs, demanda la journée pour s'adviser sur leur proposition de paix. Et en suite, leur ayant aussi demandé les articles & conventions sous lesquelles ils vouloient traiter avec lui, en cas qu'il inclinaît à une paix, ils lui dirent qu'ils avaient quitté leur terre en intention de s'y placer, ou par amitié, ou par force, en ce bon & gras pays qu'il possédait : Et que s'il agréoit les premier de ces moyens, ils demandoient de faire un même Peuple avec les Apalachites, d'habiter en leur terre, & de la cultiver ; & ainsi de remplir les places vides de ceux d'entre'eus qui s'étoient débandés de puis peu, pour aller au loin planter une nouvelle Colonie.

L'Apalachite assembla son Conseil sur ces propositions ; & en ayant fait l'ouverture, il reprirent que l'armée des Cohachites leur empêchoit le secours qu'ils pourroient avoir des autres Provinces qui n'avoient pas été prêtes pour venir avec eux à cette guerre. Que par même moyen le passage des vivres leur étoit entièrement fermé. Que l'ennemy étoit maître de la Campagne ; & que sans coup ferir il étoit entré en l'une des meilleures Provinces de tout l'État, où il s'étoit faisy des places de la plus grande importance. Et que bien qu'en la journée précédente il eut remarqué la fidélité & la générosité incomparable des siens à attaquer & à combattre leurs ennemys, sur lesquels ils avoient remporté de très nobles avantages, toutefois cet heureux succés avoir été acheté par la perte de fes plus vaillans Capitaines & de ses meilleurs Soldats ; Par consequent qu'il falloit aviser à conserver le reste du Royaume, en épargnant ce qu'il y avoit encore d'hommes d'élite. Et puisque les ennemis proposoient d'abord des conditions de paix, ce seroit fagement fait d'y entendre, si cela se pouvoit faire sans préjudice de leur gloire, & de la grande renommée qu'ils s'étoient acquise jusques alors. Qu'au reste la terre qui étoit déserte en plusieurs endroits, par la transmigration d'une partie de leurs habitants, étoit assez grande & assez fertile pour les nourrir tous.

Tous.
Tous les Chefs des Apaluchites ayant ouï la proposition de leur Roy, & jugeant que ce n'étoit pas la timidité qui l'obligeoit à pancher du côté d'un accommodement avec les Cofachites, veu que le jour précédent il s'étoit trouvé au plus fort de la mêlée : mais que c'esloit le seul désir qu'il avoit de ne les pas exposer témérairement, & de c'observer son peuple lequel étoit déjà en proye à l'enmey qui occupoie toutes des plus florissantes Provinces. Ayant aussi eu avis par quelques coureurs qui s'étoient rendus en l'armée du Roy par des voies détournées, & qui venoient des Villes où les Cofachites avoient leurs garnisons, qu'ils traitroient avec grande douceur & grand respect les femmes & les vieillards qu'ils y avoient trouvez ; ils fous crivirent unanime ment au Prince, & répondirent qu'il falloit entendre à un bon accord, & faire en force que les conditions en fussent les plus avantageuses que la conjoncture présente de leurs affaires le pouvoir permettre. Et après avoir confirmé cette resolu tion par leur Ha ha, qui est la marque de l'aplaudissement & de la ratification qu'ils ont coutume de donner à leurs déliberations, ils la signifierent aux Ambassadeurs des Cofachites, qui l'attendoient avec impatience.

Cette nouvelle étant apportée au camp des Cofachites, ils la receurent avecque joye, comme étant conforme à la fin qu'ils s'etoient proposé, en entreprenant la guerre, & en quittant leur pays. Ils députèrent donc sur le champ des principaux d'ent'eurs, pour convenir avec les Apaluchites des moyens de cette paix, & pour en passer tous les articles. Ces Deputez étant arrivés au lieu où le Prince d'Apalache les attendoit avec les plus considerables de sa Cour, assis sur un siège plus relevé que les autres, & couvert de riche four rure, ils furent receus courtoisement. Et ayant pris seance, le Roy leur fit présenter à boire d'un certain bruage nommé Caffine, dans une coupe dont il goûta le premier. Tous ceux du Conseil en burent en suite : Et puis on entra de part & d'autre en traité d'accord, à ces conditions.

Que les Cofachites habiteroient peste-mêle dans les villes & les bourgs des Apaluchites. Qu'ils feroient en toutes choses
choises estimez & tenus comme les Naturels du pays. Qu'ils jouyroient entierement des mesmes franchifes. Qu'ils feroient sujets au Roy comme les autres. Qu'ils embrasseroient la Religion & les coutumes du pays. Ou que s'ils aimoient mieux; les Apalachites leur quitteroient la belle & grande Province d'Amad, pour la posfer en propre & en particulier, suivant les limites qui y feroient posfees; a condition toutefois qu'ils reconnoitroient le Roy d'Apalache pour Souverain, & qu'à l'avenir ils luy en feroient tous les ans les hommages raisonnables.

Cet accord fut ainsi arreté reciproquement, & suivy d'acclamations mutuelles. Et peu de tems après que les Deputez des Cofachites eurent rendu conte de leur negociation à leur Chef & à fon Conseil, & qu'ils eurent presenté le choiz qui leur estoit donné ou de mesler leurs demeures avec les Apalachites, ou de posfer eux seuls & en propre la Province où ils feroient entrez, ils accepteroient d'un commun consentement la propriete de cette Province d'Amad, de laquelle le Roy d'Apalache les mit luy meme en paisible posfeision. Les femmes, les enfants & les vieillards, qui y estoient demeurez pendant que les hommes capables d'aller à la guerre, avoient suivy leur Prince, furent transportez dans les autres Provinces, où le Roy leur afligna une demeure arretée, pour eux & pour tous les vaillans hommes de cette même Province, qui s'etoient exposez pour repouffer l'ennemy, & pour compromising l'Etat. Après quoy les deus parties poferent les armes: Et les Cofachites furent querir leurs femmes, leurs enfants, leur bétail, leur bagage, & les Soldats qu'ils avoient laissez prés du grand Lac de Theomi: Et fe rejoyirent tous ensemble dans les Villes de leur demeure pour le beau Pais qu'ils avoient conquis, ainsi qu'ils l'avoient auparavant projeté.

Les Apalachites nommerent depuis ce tems-là Caraibes, ces nouveaux hostes qui leur estoient arrivez inopinement & contre leur attente, pour reparer la breche qui avoit esté faite par la peuplade de leurs gens en une autre Contrée de l'Amerique. Ce mot de Caraibes signifie en leur langue, des gens ajoutez, ou survenus subitement & à l'improviste, des Etrangers, ou des Hommes forts & vaillans; Comme pour dire qu'un Peuple genercus, qu'ils n'attendoient pas, 

Yu
leur eût survenu, & leur avoir été ajouté. Et ce nom demeura à ces nouveaux venus, au lieu de celui de Cofachites, qui n'eût été conservé que par quelques foibles & chétives familles, qui eussent plus au Nord de la Floride, & qui après la sortie des vrais Cofachites, s'emparerent de leurs Terres, & voulurent aussi passer sous le nom de ceux qui les avoient précédé en la possession de ce país. Pendant que d'autre côte ces vrais Cofachites furent reconnus sous le nom de Caraïbes, en la Province d'Amana. Et c'est aussi sous ce nom que dorénavant nous parlerons d'eus & des Colonies qu'ils ont faites depuis ce temps-là.

Ces deux Nations s'étant ainsi unies pour terminer leurs différens, & finir une cruelle guerre qui les eût pu ruiner toutes eus, vécurent en suite plusieurs années en bonne correspondance l'une avec l'autre. Mais après que les Caraïbes eurent accrus en grand nombre en cette terre qu'ils avoient acquise par leurs armes, ils ne voulurent point embrasser la Religion des Apalachites qui adoroin le Soleil, comme nous dirons cy après, ni se trouver à leur Cérémonies, au Temple qu'ils avoient en la Province de Bémarin, où étoit la Cour; ni enfin rendre au Roy les hommages qui luy étoient deus pour la Province qu'ils avoient occupée, suivant leur promesse & leur Traité.

Ce manquement de parole de la part des Caraïbes, & cete acte de felonnie fut le fijer de plusieurs guerres sanglantes, qui survinrent puis après entre ces deux Nations. Les Caraïbes étoient investis de tous costez de leurs adversaires qui les reférroyoient de telle sorte qu'ils ne pouvoient aucunement s'élargir. Et les Apalachites avoient au cœur de leur État un cruel & irreconciliable Ennemy qui les tenoit perpetuellement en alarme, & les obligeoit à être toujours sous les armes. Pendant quoy les uns & les autres, tantoft vaincus & tantoft victorieux, selon que le sort de la guerre est journalier & caluel, mendoient une triste vie; Et souvent pour n'avoir pu cultiver la terre, ou pour avoir fait le deça dans les champs les uns des autres, un peu avant la récolte, ils étoient reduits à une extrême famine, qui faifoit mourir plus de gens entre eus que l'épée.
Chap. 7 DES ILES ANTILLES.

Ils passèrent plus d'un siècle en ces contrefaites & en cette guerre. Pendant laquelle les Caraïbes qui avoient pour Chef & pour Roy de leur Nation un de leurs plus vaillants Capitaines qu'ils nommoient Ragazim, accrutrent leur Etat d'une autre Province qui leur étoit voisine du coûte du Midy, & qui s'appelle Matique, laquelle perçant les montagnes par une ouverture, qui reçoit un torrent descendans des mêmes montagnes, s'étend puis après au Couchant, jusqu'à la Rivière qui prenant fôurce au grand Lac, après avoir formé plusieurs Îles, & arrosoit plusieurs Provinces, se va rendre en fin dans l'Océan. C'est cette célèbre Rivière que nos François ont appelée de May, & que les Apalachites nommoient Bafainim qui signifie en leur langue, Rivière délicieuse, ou abondante en poissons. Les Caraïbes ayant ainsi étendu leurs limites, & écarté leurs ennemis, firent pour quelques anées une espèce de trêve avec les Apalachites, qui étant fatigués de tant de guerres, & mathez par la perte d'une Province considérable, entendirent volontiers de leur part à cette cessation d'armes, & de tous actes d'hostilité.

Mais ces Apalachites qui fechoient de regret de voir leur Etat écorné d'une célèbre Province, profitant de l'occasion favorable de cette treve tinrent plusieurs fois des cōfeils secrets comment ils pourroient emporter de plus grands avantages sur les Caraïbes, qu'ils n'avoient fait jufques alors. Et après avoir reconnu par leurs tristes experiences, qu'ils n'avoient pas beaucoup avancé leurs affaires en attaquant leurs ennemis à découvert & à main armée, ils se resolurent de les supplanter par finesse, & à cet effet de chercher tous les moyens de les diviser entre eux, & de les engager insensiblement en une guerre civile & intestine. Ce conseil étant reçu & approuvé généralement de tous : leurs Prêtres, qui font parmy eux en grande estime, & qui ont voir en leurs Assemblées les plus importantes, leur en fournirent bien tost les expediens, & leur en suggérérent les moyens qui furent tels.

Ils avoient remarqué que ces gens qui les étoient, venu surprandre en leur propre Terre, étoient sans Religion, & sans connoissance d'aucune Divinité, à laquelle ils rendissent quelque service public, & qu'ils craignoient seulement un

Vu 2 Esprit
Esprit malin, qu'ils nommoient Mabouya, à cause qu'il les tourmentoit quelquefois : mais que cependant ils ne lui faisoient nul hommage. Et c'est pourquoi dès les premieres années de leur arrivée, pendant lesquelles ils avoient vécu en bonne intelligence avec eux, ils les avoient voulu induire à reconnoître à leur exemple le Soleil pour le Souverain Gouverneur du Monde, & à l'adorer comme Dieu. Ces exhortations & ces enseignemens avoient fait de fortes impressions dans les esprits des principaux d'entre les Caraibes. De sorte qu'ayant reçu les premiers principes de cette Religion, pendant les années que leur mutuelle correspondance eut lieu, beaucoup quittèrent la Province d'Amana, en laquelle ils demeuroient, pour aller en celle de Bémarin, la Capitale des Apalachi-tes, d'où ils montoient en la montagne, & laquelle les Apalachi-tes font leurs offrandes solennelles. Et à leur imitation ils avoient participé à ces Ceremonies & à ce Service. Ces Prêtres que les Apalachi-tes nomment Iaouas, qui veut dire, Hommes de Dieu, favoient que les semences de Religion ne s'étouffent pas si facilement dans les cœurs des Hommes, & qu'encore que les longues guerres qu'ils avoient eues avec les Caraibes, en eussent empêché l'exercice, il leur ferait aisé de les s'animer en eux, & par manière de dire, de rallumer les étincelles de cette connoissance, qui estoient cachées sous la cendre.

La trêve & cessation de tous actes d'hostilité, qui avoit esté arrestée entre les deux Nations en prefentoit une occasion favorable. C'est pourquoi les Prêtres du Soleil s'aviserent avec l'agrément du Roy, de faire publier parmy les Caraibes, qu'au commencement du mois de Mars, qu'ils nomment Naarim en leur langue, ils feroient un service solennel à l'honneur du Soleil en la haute montagne & que ce service feroit suivi de jeûns, de fêtes, & de présens, que le Roy donneroit libéralement aux assistans. Cette Ceremonie n'étoit pas nouvelle parmy les Apalachi-tes ; les Caraibes ne pouvoient soupçonner aucune fraude, ni avoir aucune crainte de surprise. Car ils avoient cette coutume fort ancienne parmy eux, de faire des prières extraordinaires au Soleil au commencement de ce mois de Naarim, qui est précisément le temps
Ils font ce Service pour demander au Soleil qu'il veuille faire germer, croître, & meur-rir, ce qu'ils ont confié à ses soins. Et ils pratiquent la même chose à la fin de May, auquel temps ils ont fait la première moisson, pour lui rendre graces des fruits qu'ils croient avoir reçus de sa main. D'ailleurs, les Caraïbes savoient que durant ces fêtes les Apalachites pendoient au croc les arcs & les flèches, que ce feroit un grand crime parmy eux de porter des armes en leur Temple, & d'y émouvoir la moindre dispute; & qu'en ces jours-là les plus grands ennemis se reconcilient & déposoient toute leur inimitié. Ils ne doutoient aussi nullement que la foy publique, & la promesse solennellement faite, ne fût inviolablement gardée.

Dans cette assurance, ils se dispovent à passer en Bémarin au temps assigné: & pour contribuer de leur part à la réjouifance publique, ils fe parent le plus avantageusement qu'il leur est possible. Et bien que dès lors ils euffent coutume de s'habiller fort à la légère & de montrer leur corps presque à nud, toutefois pour s'accommoder aux fêtes de faire de leurs voisins qu'ils aloièt vîlter, ils mettent en œuvre toutes les fourrures, les peaus pintées, & les étoffes qu'ils avoient, pour fe faire des habits. Ils n'oublient point aussi de peindre d'un rouge éclatant leur visage, leurs mains, & toutes les nuditez qui pouvoient paroître: Et ils fe couronnent de leurs plus riches guirlandes tisûes de plumes différentes des plus beaux oiseaux du pays. Les femmes voulant de leur cofté prendre part à cette solennité, font toute ce qu'elles peuvent pour se rendre agréables. Les chaînes de Coquillage de diverses couleurs, les pendans d'oreilles, & les hauts bonnets enrichis de pierres luifan-tes & précieuses, que les torrens charrient avec eux des plus hautes montagnes, leur donnent un lustre extraordinaire. En cett équipage les Caraïbes, partie par curiosité, partie par vanité de fe faire voir, & quelques-uns par un mouvement de Religion, entreprenent ce pelerinage: Et pour ne point donner d'ombrage à ceux qui les avoient si amiablement con-viez ils quittent arcs, flèches, & massues, au dernier village de leur juridiction, & entrent en la Province de Bémarin avec une simple baguette, en chantant & en fiantant, com-

Y u 3
me ils sont tous d'une humeur extrêmement gaye, & enjouée.

D'autre part les Apalachites les attendaient en bonne dévotion: & suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu de leur Roy, qui se nommoit Teltabin, la race duquel commande encore à présens parmy ce peuple, ils reçoivent courtoisement tous ceux qui vinrent au Sacrifice. Dès l'entrée même des Caraibes en leur Province, ils leur firent un accueil aussi cordial que s'ils eussent été leurs frères, & qu'il n'y eût jamais eu de différent entre eus; Ils les régalaient & festinèrent tout le long du chemin, & les escortèrent jusques à la Ville Royale qu'ils appelloient encore maintenant Melot; c'est à dire la Ville du Conseil, parce que c'est la demeure du Roy & de sa Cour. Les Chefs des Caraibes furent traités spléndidement au Palais Royal, & ceux du commun chés les Habitans de la ville, qui n'épargnerent rien de ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction & à la réjouissance de leurs hôtes.

Le jour dédié au Sacrifice du Soleil, le Roy des Apalachites avec sa Cour, qui estoit notablement accrue par l'arrivée des Caraibes, & d'un grand nombre d'habitant des autres Provinces, qui estoient venus à la fête, monta de grand matin sur le sommet de la montagne d'Olaïmi, qui n'est éloignée que d'une petite lieue de la ville. Ce Prince, selon la coutume du pays, estoit porté dans une chaire sur les épaules de quatre grands hommes escortez de quatre autres de même hauteur, pour prendre la place quand les premiers feroient las. Il estoit précédé de plusieurs joueurs de flute & d'autres instrumens du musique. En cette pompe il arriva au lieu destiné à ces assemblées: Et quand la Ceremonie fut achevée, ils fit une plus grande largesse d'habillements & de fourrures qu'il n'avoit accoutumé de faire en de pareilles rencontres. Sur tout, il estendit sa liberalité à l'endroit des principaux d'entre les Caraibes: & à saimitation les plus aieux de son peuple distribuèrent aussi des présens à tous ceux de cette Nation, qui avoient honoré de leur présence leur Sacrifice Solennel. De forse qu'il n'y eut aucun des Caraibes qui ne retournast content & paré de quelque livrée. Après qu'ils furent
furent descendus de la montagne, on les accueillit encore, & on les traita, avec toute sorte de témoignages de bonne volonté, en toutes les Maisons des Apalachites, au milieu desquels ils avoient à repasser pour retourner en leur quartier. En fin, pour les inciter à une seconde visite, on leur protesta de la part du Roy & de ses Officiers qu'ils feroient toujours reçus avec une égale affection, s'ils defiroient de se trouver quatre fois l'an avec eus, aux mêmes Ceremonies.

Les Caraïbes étant de retour en leur Province, ne pouvoient assez louer la bonne reception qu'on leur ait faite. Ceus qui avoient gardé le logis, étoient ravis de voir les riches présents que leur concitoyens avoient rapporté de leur voyage, prenoient dès-lors la résolution de faire le même pèlerinage à la première fête. Et le jour qui y estoit destiné étant échu, il y avoit un si grand empressement parmy eux à y aller, que si leur Cacique n'y eût mis ordre la Province eut été dépourvue d'habitans. Les Apalachites continuèrent aussi leur accueil & leurs liberalitez: & il y avoit une émulation entre eux, à qui rendroit plus de devoirs aux Caraïbes. Leurs Prestres, qui savoient à quoy devoient enfin aboutir toute cette ruse, ne leur recommandoient rien tant que la continuation de ces bons offices, qu'ils disoient être fort agréables au Soleil.

Trois années s'écoulèrent en ces visites: au bout desquelles les Apalachites qui s'étoient épuisés en liberalitez à l'endroit de leurs voisins, voyant qu'ils avoient puissamment gagné leurs affections, & que la plus part estoient taillez au Service de Soleil, que rien ne feroit capable de leur faire perdre à l'avenir les profonds sentiments qu'ils avoient conçus de la Divinité, se résolurent, étant incités à cela par leurs Prestres, à l'avis desquels le Roy & tout le Peuple déferoient beaucoup, de prendre l'occasion de la trève qui estoit expirée, pour déclarer de nouveau la guerre aux Caraïbes, & leur interdire l'accès de leurs ceremonies, s'ils ne vouloient faire comme eus une profession ouverte de tenir le Soleil pour Dieu, & s'accommoder de la promesse qu'ils leur avoient autrefois faite de reconnoître le Roy d'Apalache pour
pour leur Souverain, & de lui faire hommage de la Province d'Amana en laquelle ils habitoient, comme la tenant de lui.

Les Caraïbes furent divisez sur cette proposition. Car tous ceux qui étoient portez pour l'adoration du Soleil, furent d'avis de contenter les Apalachites, disant que quand ils n'y feroient pas obligez par leur parole, ils y feroient tenus pour ne se point priver du libre exercice de la Religion du Soleil, en assistant aux sacrifices qu'ils ne pourroient a présent abandonner qu'à grand regret. Le Cacique, & la plupart des plus considerables entre les Caraïbes, disoient, au contraire, qu'ils ne vouloient point flétrir leur reputation, & la gloire de toutes les victoires precedentes, par une pai
t honteuse, qui sous pretexte de Religion les rendroit sujets des Apalachites. Qu'ils étoient nez libres, & qu'en cette qualité ils étoient forts du paiz de leur naissance, & s'etoient pouffez en une meilleure terre par la valeur de leurs armes. Qu'il falloit defendre pour toujours cette precieuse liberté, & la cimenter de leur propre sang, s'il en etoit besoin. Qu'ils étoient les memes qui avoient autrefois contraint les Apalachites à leur quitter en proprie la plus considerable de leurs Provinces, qui étoit le centre & comme l'oeil de leur Etat. Qu'ils n'avoient rien diminué de cette generosité: Et que tant s'en faut que cette valeur fut éteinte, qu'au contraire ils avoient accru depuis peu leur juridiction, d'une belle & grande étendue de paiz, qui les mettoit au large, & leur donnait jour au delà des montagnes qui les refieroient aupara
tant. Qu'ayan ainsi écarté tout ce qui pouvoit s'opposer à leurs defiles, ce leur seroit une lacheté insupportable de quitter, sur un simple pretexte de Religion, & pour la seule curiosité de se trouver à quelques sacrifices, la possession de ce qu'ils avoient aquis avec tant de peine & tant de sang: En fin, que s'ils defiroient d'adorer le Soleil, il luirait aussi favora
tement en leurs Provinces, qu'en celles des Apalachites. Qu'il les regardoit tout les jours d'un œil aussi gracieux qu'aucun autre endroit du monde. Et que s'il s'agissoit de lui confacrer une montagne & une grotte, on en pourroit trouver parmy celles qui sepa-roient leur Etat d'avec le grand
grand Lac, d'aussi hautes & d'aussi propres à ces mystères qu'étoit celle d'Olaïmi.

Ces qui défendoient le Service du Soleil, & qui soutenoient qu'il ne falloit pas s'engager en une nouvelle guerre, en refusant des conditions qui leur étoient aussi avantageuses qu'aux Alapachites, repliquoient, que puis qu'ils avoient gouté de puis quelques années la douceur de la paix, & qu'ils avoient expérimenter en tant de rencontres la bonté, la candeur, & la générosité de leurs voisins, il n'y avoit point d'apparence de se jeter en de nouveaux troubles qu'il étoit si facile d'éviter, & même sans perté de la réputation qu'ils s'étoient acquise. Que la reconnoissance que les Alapachites demandoient pour la Province qu'ils occupoient, pourroit être d'une telle nature & de si petite conféquence, que leur honneur n'en feroit en rien diminué ni leur autorité blessee. Que pour ce qui touchoit le Service & les sacrifices du Soleil, ils n'avoient point de Prêtres qui fussent instruits en cette science, & qui en fussent les Ceremonies. Qu'il feroit à craindre que s'ils vouloient entreprendre d'imiter les Iaoïas des Alapachites, ils n'attirassent par les fautes qu'ils y feroient, l'indignation de la Divinité qu'ils voudroient servir, au lieu de gagner sa faveur. Que même ils avoient appris qu'il ne se trouvoit nulle montagne en tout le pays, d'ont ils avoient connoissance qui fustoit regardée du Soleil d'un aspect si agréable & si doux que celle d'Olaïmi: ni qui eût comme elle un Temple cave dans le roc d'une façon si merveilluse, que tout l'artifice des hommes ne pourrait jamais atteindre à cette perfection; & qu'aussi c'étoit un ouvrage des rayons de la Divinité qui y étoit adorée. Que quand on trouvoit une montagne & une caverne qui approchât de celle-là, ce qu'ils croyoient neantmoins être impossible, les oiseaux messagers du Soleil n'y feroient pas leur demeure. Et que la fontaine confacrée à son honneur, laquelle produisit des effets admirables & des guerisons inouies, ne s'y rencontreroit pas. Et par consequent qu'ils s'exposeroinrent à la risée des Alapachites, qui auroient toujours sujet de se glorifier d'une infinie de prérogatives de leur Temple & de leur Service ancien, par deusus ce nouveau qu'ils pretendroient d'établir.
Histoire Morale, Chap. 7

Ce party concluoiit de tout cela, qu'il falloit faire une bonne paix, & assistcr à l'avenir aus mêmes Ceremonies qu'ils avoient frequentées pendant la trêve.

Mais ceux qui s'eftoient arrestez à des sentimens contraires, ne peurent aucunelement être fléchis par toutes ces considerations, ni divertis de la resolution qu'ils avoient prise de ne reconnoître jamais les Apalachites pour Souverains, & de ne pas perdre leur liberté sous l'ombre d'une Religion & d'une adoration que leurs peres avoient ignorée. De sorte qu'en fin cette contrariété d'avis donna le commencement à deus factions qui se formèrent parmy les Caraïbes, comme les Prestres des Apalachites l'avoient prévue. Et parce qu'ils étoient divizés en leur Conseil, ils ne peurent rendre une response asurée & uniforme sur les propositions de guerre ou de paix qui leur étoient faites. Mais chaque party se fortifiant de jour en jour, celuy qui concluoiit en faveur de l'alliance avec les Apalachites & de l'adoration du Soleil, s'accroisit tellement qu'il se vid en état d'obligcr l'autre à se soumettre à fon opinion ou bien à abandonner la Province.

Ce feroit un recit trop ennuyeus de vouloir icy décrire tous les maus que cette guerre civile apporta aus Caraïbes, qui se déchiroient les uns les autres, jusqu'à ce qu'enfin, après plusieurs combats, les Apalachites s'étant joints avec le party qui leur étoit favorable, ils contraignirent l'autre à prendre la fuite & à vüider des Provinces d'Amana & de Matique, pour aller chercher au loin quelque demeure asurée.

Les Caraïbes victorieus ayant ainsi chassé par le secours des Apalachites ceux qui troubloient leur paix & leur repos, munirent puissamment leurs frontières, & poferent aus avenues les plus vaillans & les plus generoeus de leurs corps pour offrir à jamais aux exiles toute espeance & toute pretention de retour. Puis ils contraferent une tresferme aliance avec les Apalachites, fe fommant à leurs Lois, embrassant leur Religion, & ne faisant plus qu'un Peuple avec eus. Ce qui dure encore à prefent: Mais non pas toutefois en telle forte que ces Caraïbes ne retiennent leur ancien nom, comme nous l'avons déjà remarqué au commencement.
ment de ce Chapitre, & beaucoup de mots qui leur sont communs avec les Habitans des Antilles : tels que sont entre une infinité d'autres les termes de Cakonnes pour dire les menués curiositez qu'on reserve par rareté, de Boutton, pour signifier une malles de bois pesant de Taumaly, pour exprimer un ragout : de Banaré, pour dire un Amy familier. d'Etoutou, pour denoter un Ennemy. Ils nomment aussi un arc Ailouba, des flèches Ailouani ; un Etang Taonaia lesprit Malin Mabouya, & l'ame de l'homme Akamboué, qui sont les propres termes de celles les Caraibes Insulaires se servent encore à présent, pour signifier les mêmes choses.

Quant aux Caraibes déchaînez de leur terre, par ceux de leur propre Nation & jettez hors des limites de leur ancienne demeure & de toutes leurs conquêtes, après avoir rôdé près de la riviere qui prend sa source au grand Lac, & avoir eflayé en vain de s'accommoder avec les Peuples qui habitent l'un & l'autre bord, ils se résolurent de se faire passage au travers de leur terre, ou par amitié ou par force, & de pouser du moins, les restes de leur condition malheureuse en quelque pays desert, où ils pussent se perpétuer, & relever en toute seureté les ruines de leur Etat. Dans cette résolution ils pénétrèrent jusques au bord de la mer, où ayant rencontré des Peuples qui prirent compassion de leur misère, ils huyvernerent auprès d'eus, & passèrent en grande disette cette triste saison de l'année. Et comme ils faisoient des regrets continuellement, pour la perte qu'ils avoient faite d'un pays si doux & si fertile que le leur, & qu'ils voyoient qu'ils ne le pourroient jamais habituer avec joie ; en celui où leur malheur les avoir releués, voicy arriver à la cofte, au commencement du printemps deux petits vaisseaux qui venaient des îles Lucayes, qui avoient été poussez par les vents à la rade, où nos Caraibes avoient passé leur huyver. Il y avoit en ces deus vaisseaux, qu'ils nomment Canos où Pirauques, environ treize ou quatorze habitans de Cigateo, qui est l'une des îles Lucayes, lesquels avoient mis pied à terre raconterent aux Habitants naturels de cette cofte, comment ils avoient été jetz par la tempête entre leurs bras. Et ils dirent entre autres choses des merveilles des îles où ils demeuroient, ajoutant, qu'il
qu'il y en aye encore plusiers au deflus d'eus, en tirant vers l'Equateur, qui estoient deferres & inhabitees, & que l'on estimoit meilleures que celles-là mêmæ dont ils leur faisoient un si grand recit. Que quant à eus ils ne demandoient aux habitans du pais qu'un peu d'eau & de vivres, pour pouvoir repasser dans leur Terre, dont ils tenoient n'etre éloignez qu'eue quatre ou cinq journées pour le plus.

Les Caraïbes, qui estoient en peine de chercher quelqu'une nouvelle demeure, & qui s'enuyoient beaucoup de n'avoir point de lieu seur & arresté qui les mît à couvert de tant de maus qu'ils faisoient en une vie errante & vagabonde, ayant ou idire tant de bien de ces îles que l'on auroit ête voisines des Lucayes; se refolurent de profiter de l'occasion de ces guides, qui leur auroient été suffizans par un bonheur extraordinaire, de les suivre lors qu'ils s'en retourneroient, & après qu'ils seroient arrivés en leur terre, de se placer dans les autres îles desertes dont ils leur aroyent ouî faire un recit si avantageus. Ils estimoient que l'exécution de cette entreprise mettoir fin à toutes leurs misères. Mais ils y rencontroyent un grand obstacle, qui d'abord leur sembloit infurmontable, aslarvoir le manquement de vaisseaux pour passer la mer, & les porto où ils desiroient aller. Ils se proposoient bien pour remédier à ce defaut de mettre à bas des arbres, & de creurer le tronc avec du feu, comme faisoient les autres Nations, & celle-là même au milieu de laquelle ils vivoient. Mais cet expedient demandoit un long-tems pour en venir à bout; pendant quoy ceus qu'ils esperoient avoir pour conduiteurs, mediteroïent sans doute leur retraite. Et par consequent ils jugeroient que le plus court feroit de chercher des vaisseaux tout prêts. Pour cet effet ils se dispoïèrent à enlever à la fauvor de la nuit tous ceus que les Nations des rades voisines, & du long des rivières, qui se venoient rendre à la mer, avoient de prépares en leurs ports, & en état de voguer. Le jour donc étant arrivé du partement des Lucayon, qui leur devoient servir de guides, nos Caraïbes, qui se estoient munis auparavant des provisiones necessaires, s'assemblerent, le plus secretement qu'il leur fût possible, le long des rivières & des
des havres, et s'étant emparé de tous les Canos ou vaisseaux qu'ils rencontrèrent, se joignant aux Lucaïquois, avec lesquels, sans avoir pris congé de leurs hostes, ils firent voile vers les îles Lucayes.

Le vent ayant été favorable à ces fugitifs, ils arrivèrent en peu de jours à Cigateo, où ils furent reçus fort humainement par les habitants, qui après leur avoir fourni les refraîchissements nécessaires, les conduisirent jusques aux dernières de leurs îles, et de là leur donnerent encore une escorte pour les mener à la première des îles désertes dont ils leur avaient parlé, laquelle ils nommerent Ayay & qu'à présent on appelle Sainte Croix. Ils cotoyèrent en faisant ce chemin l'île de Boriquen, dite aujourd'hui Porto-Ricco, qui étoit habitée par une Nation puissante. Ce fut donc en cette île d'Ayay que nos Caraïbes jetterent les premiers fondemens de leur Colonie, & où jouissant d'un dous repos, qui leur fit bien-tôt oublier toutes leurs traverses passées, ils se multiplièrent tellement que dans peu d'années ils furent contrains de s'étendre en toutes les autres îles Antilles. Et quelques siècles après, ayant occupé toutes les îles habitables, ils se pouffèrent jusqu'au Continent de l'Amerique Méridionale, où ils ont encore aujourd'hui plusieurs grandes & nombreuses Colonies, dans lesquelles ils se sont tellement affermis, que bien que les Taos, Sappayos, Paragotis, Arouâca, ou Arouâques, qui font en leur voisinage de l'île de la Trinité & des Provinces de l'Orenoque, les ont souvent voulu chasser de leurs demeures, & qu'ils leur aient livré de sanglantes guerres, ils y subsistent en un état florissant, & entretiennent une si bonne correspondance & une si parfaite amitié avec nos Caraïbes Insulaires, que ceux-ci vont une fois ou deux l'année à leur secours, se liguant tous ensemble avec les Calibites leurs amis & confédérés, pour faire la guerre aux Arouâques leurs ennemis communs, & aux autres Nations qui leur font contraires.

Au reste, nous voulons bien croire, que la plupart des Caraïbes Insulaires s'ennent descendus des Calibites leurs Confédérés. Car ces Caraïbes étant moins puissans que les Calibites, lors qu'ils arrivèrent en la Terre ferme parmy
eus, & s'étant dépuis alliez avec eus par mariages & par intérêts communs, ils n'ont fait qu'un peuple, qui s'est mutuellement communiqué le langage & les coutumes particulières. Ce qui fait qu'une grande partie des Caraïbes, oubliées de leur Origine, se sont acroîtres qu'ils sont descendants des Calibres. Et il est à présumer, que dépuis un temps immémorial, que leurs prédécesseurs sont passés du Nord dans les îles, ils n'ont eu aucune connaissance de leur terre natale, qui les ayant comme vomis hors de sa bouche, & jeté hors de son sein, les traitant comme des rebelles, ne furent pas regrêtée de ces pauvres fugitifs jusques au point d'en conserver précieusement la mémoire. Au contraire il est croyable, que pour bannir de leur esprit le souvenir des maux qu'ils y avaient soufferts, ils en effaçoient les tristes idées autant qu'il leur étoit possible, & qu'ils étoient bien aises de se glorifier d'une autre Origine. Il pourroit bien estre aussi que lors que les Caraïbes entrèrent dans les îles, en venant du Septentrion, elles n'étoient pas tellement désertes, qu'il n'y eût çà & là quelques familles, qui pouvoient y être passées de l'île Hispaniola ou de Porto-Rico, lesquelles ils défirien à la refore des femmes, qui pouvoient servir à l'acroïissement de leur Colonie. Veu nommément, qu'il y a toute apparence de croire, que ces Caraïbes étant exilés du milieu des Apalachites, & contrains par le fort des armes de quitter la place au victorieuses, plusieurs de leurs femmes étoient demeurées parmi ces Apalachites, & les autres de leur Nation, qui s'étoient unis avec eus. Et de là pourroit estre venuë la différence du langage des hommes & des femmes Caraïbes.

Mais pour représenter plus particulièrement ces Colonies de Caraïbes au Continent Meridional de l'Amérique, premierement les Mémòires de ceux qui sont entrez dans la célébre rivière de l'Orenoque, distante de la Ligne, vers le Nord, de huit degrés & cinquante frépules, difent, que fort loin au dedans du pays, il y habite des Caraïbes, qui peuvent aisément y être passés de l'île de Tabago, celle de toutes les Antilles qui est la plus proche de ce Continent.

Les Relations des Hollandois nous apprennent qu'avant plus oultre vers l'Equateur, on trouve à sept degrés de
Cette ligne; la grande & fameuse rivière d'Essequebe, au bord de laquelle font premierement les Arouâgues, & en suite les Caraïbes, qui ont guerre continue avec eus, & qui se tiennent au desus des hauts de cette rivière qui tombe avec impetuositè des montagnes. Et de là ces Caraïbes s'étendent jusques à la source de la même rivière, & font en grand nombre, tenant une vaste étendue de pays.

Les mêmes Voyageurs nous recitent qu'à six degrés de la Ligne on trouve la rivière de Surname ou Suriname, dans laquelle entre une autre rivière appelée Ikouteca, le long de laquelle il y a aussi plusieurs villages de Caraïbes.

Il y a de plus un grand Peuple de cette Nation, lequel habite un pays qui pénètre bien avant en la terre ferme & qui aboutit à la côte sous le cinquième & le sixième degré au Nord de l'Equateur, s'étendant le long d'une belle & grande rivière qu'on nommé Marouyne, distante seulement de dix-huit lieues de celle de Surname, laquelle depuis sa source traverse plus de deux cents lieues de pays, où sont plusieurs villages de Caraïbes, qui éluent comme les Insulaires les plus vaillans d'entre eux pour leurs Caciques, & qui font d'une figure un peu plus haute que ces Antillois, ne difier que guerres d'eus, sinon que quelques uns couvrent d'un drapeau leurs parties naturelles, plutôt par parure que par pudeur, ou par honneur. Ceus donc qui ont voyagé en ces Contrées, difent que depuis l'embouchure de cette rivière de Marouyne, laquelle est à cinq degrés & quarante cinq fèrupules de la Ligne vers le Nord, jusques à sa source, il y avoit journées de chemin : & que dans toute cette étendue, les Caraïbes ont leurs villages pareils à ceux des Insulaires.

Nous recueillons encore des Voyages des Hollandois que les habitans de ce Continent, parmy lesquels serpente la rivière de Cayenne, font Caraïbes de Nation.

Enfin, ces Caraïbes ont pu passer au travers des terres de ces Contrées, jusqu'au Bresil. Car ceux qui y ont voyagé affirmèrent, que parmy les Provinces qui sont le long des côtes de la Mer du Sud, il s'y trouve des gens qui portent le nom de Caraïbes : & qu'étant d'un naturel plus hardy & plus entreprenant, plus rusé & plus subtil, que les autres Indiens du Bresil.
Brefil, ils sont en telle estime parmy eux, qu'ils les tiennent pour être douez d'un favoir plus relevé que les autres. D'où vient qu'ils déferent beaucoup à leurs avis, & les prient de présider à toutes leurs fêtes & réjouissances, lesquelles ils ne célébrent gueres qu'il n'y ait quelcun de ces Caraïbes, qui pour cet effet vont rôdant çà & là par les villages où ils sont reçus de tous avec joye, fettins, & cærefles, comme l'a remarqué Jean de Lery.

Que s'il étoit besoin de confirmer que ces Caraïbes, répandus en tant de lieus de la terre ferme de l'Americ Meridionale, font de la même Nation que les Insulaires, on pourroit icy mettre en avvant ce qui nous est consamment rapporté par les deus Colonies Hollandioifes qui font en ces colles, aitlavoir celle de Cayenne & celle de Berbice, l'une & l'autre voisines des Caraïbes du Continent, pour faire voir le rapport & la ressemblance qu'il y a en plusieurs choses, de leur naturel, de leurs mœurs, & de leurs coutumes, à celles des Indiens Antillois que nous décrivons cy après. Mais il est temps de finir ce Chapitre, qui sans cela même semblera peut-être trop long. Il a été impossible de le diviser, à cause de l'uniformité & de l'enchaînure de la matière: Et la nature du sujet que nous traissions ne nous a pas permis d'en abréger le discours.

Nous serons même obligéz d'ajouter encore un mot sur la question que la curiosité de quelcun le pourroit obliger de faire, combien de temps il y a que les Caraïbes font passé de la Floride dans les Iles. Et c'est dequoy l'on ne peut avoir de connoissance assurée. Car ces Nations n'ont pour la plus-part, d'autres annales que leur mémoire. Mais parce que ces gens-là vivent pour l'ordinaire environ deux cens ans, on ne doit pas trouver étrange si les choses qui se sont passées parmy eux se perpétuent jusques à trois ou quatre générations. Et pour confirmation de cecy, on voit plusieurs hommes & plusieurs femmes entre ce peuple qui racontent la venue des Espagnols en l'Amerique comme si elle étoit d'hyer. De forve que le souvenir de la frotie des Caraïbes hors de la Floride, & des guerres qu'ils y ont euës, estant encore frais à présent parmy les Apalachites, ceux qui les
ont ouï discourir conjecturent qu'il y peut avoir cinq à six cens ans, ou environ, que ces choses là sont venues. Que si l'on demande pourquoi s'étant accru si puissamment dans les Îles, ils ne se sont pas mis en devoir de repasser en la Floride pour se venger des Apalchites, & de ceux de leur Nation qui les en avoient chassés; on peut répondre, premièrement, que la difficulté de la navigation, qui est fort aisé des Antilles en la Floride: mais fort perilleuse de la Floride aux Antilles, les vents étant ordinairement contraires, leur en a peut être fait perdre l'envie. Secondement, que les Îles ayant un air plus chaud, & une terre aussi bonne, & apparentement plus propre à leur naturel que celle de la Floride, ils ont cru que ceux qui les en avoient chassés leur avoient, sans y penser, procuré le plus grand bien qu'ils pouvoient désirer; & leur avoient fait trouver, contre leur dessein, un repos assuré dans leur exil.

CHAPITRE HUITIÈME.

Digression, de la nature du Pais des Apalchites, de leurs Mœurs, & de leur Religion ancienne & nouvelle.

Puisque nous avons tant parlé des Apalchites & que plus de la moitié des anciens Caraïbes, depuis l'expulsion de ceux d'entre eux qui ne voulucent pas adorer le Soleil, jusqu'à présent n'ont fait qu'un peuple & qu'une République avec ces Apalchites, il ne fera pas mal à propos, fur tout veu que le sujet en est rare & peu connu, de dire quelque chose de la Nature de leur pais, & des singularitez qui s'y trouvent: des Mœurs des Habitans: de la Religion qu'ils ont eu autrefois, & de celle qu'ils professent aujourd'hui: comme nous l'avons appris des Anglois qui ont frequente avec ce Peuple, & qui ont même jeté depuis peu les fondemens d'une Colonie, au milieu de la plus belle, & de la plus renommée de leurs Provinces.
L'État des Apalachites contient six Provinces, trois de quelles sont en cette belle & spacieuse vallée qui est entourée des montagnes d'Apalates, au pied de quelles ces Peuples habitent. La plus considérable de ces Provinces & qui regarde l'Orient, en laquelle est la Cour du Roy, se nommé Bemarin. Celle qui est au centre des trois s'appelle Amam, ou Amaha. Et la troisième de celles qui sont en cette vallée, porte le nom de Matique. Il est vray que cette dernière qui commence en la vallée s'étend encore entre les montagnes, & bien avant au delà, jusqu'au midy du grand Lac, qu'ils appellent Theomi. Les autres Provinces sont Schama, & Meraco, qui sont dans les montagnes d'Apalates : & Ahabalacqes, qui est partie dans les montagnes, & partie en la plaine & aux marais, qui sont sur le bord du grand Lac Theomi du coté du Nord.

Le pays qui appartient au Roy d'Apalache étant ainsi divisé en six Provinces, il a des montagnes de grande étendue, & d'une hauteur prodigieuse, qui sont pour la plupart habitées d'un Peuple, qui ne vit que de Sauvagine & de chasse, qui est abondante parmy ces solitudes : des vallées, qui sont Peuplées d'une Nation moins rude qui cultive la terre, & se nourrit de fruits qu'elle produit : Et enfin des Marais & un grand Lac, qui sont habitez d'une grande multitude de gens qui vivent de la pesche, & de ce que le peu de bonne terre qu'ils ont, leur peut fournir.

Les trois Provinces qui sont en la vallée, laquelle comme nous avons déjà dit au Chapitre précédent, est de soixante lieues de long, & de dix de large, ont par tout une terre plate, relevée en quelques endroits de petites eminences, sur lesquelles les Villes & les Villages sont ordinairement bâtis. Plusieurs petites rivières, qui descendent des montagnes, & qui sont abondantes en poissons, l'arrosent en divers endroits. La terre qui n'est pas défichée, est revêtue de beaux arbres, d'une hauteur démesurée. L'on y voit des Cedres, des Cyprés, des Pins, des Chênes, des Panames, que nos François appellent Saxafiras, & une infinité d'autres, qui n'ont point de noms propres parmy nous.

Quant à ce qui est des Arbres Fruitiers, outre les Chataigniers
Chap. 3  DES ILES ANTILLES.

niers & les Noyers qui y croissent naturellement: Les Anglois qui ont passé en cette terre comme nous le dirons plus amplement sur la fin de ce Chapitre y ont planté en plusieurs endroits des pepins d'Oranges, de Citrons doux & aigres, de Limons, de diverses espèces de Pommes, & de Poires: des noyaux de toutes sortes de Prunes, de Cerises, & de Abricots, qui y ont poussé, & tellement multiplié, qu'on y voit à présent plus de fruits de l'Europe, qu'en aucun autre endroit de l'Amérique.

Les Arbisseaux, qui portent des feuilles, ou des fleurs de bonne odeur, tels que sont le Laurier, le Jasmin, le Rosier, le Romarin, & tous les autres qui servent d'un singulier ornement aux jardins, y croissent en perfection; de même que les Oeillets, les Tulipes, les Violiers, les Lys, & toutes les autres fleurs, qui emaillent les Parterres, & qui viennent d'Oignon ou de Graine.

Les Herbes potagères, toutes sortes de Pois, de Féves, & de Racines, y viennent à merveille: Les Citrouilles les Courbisses, & les Melons y font fort communs pendant l'été, & ils font d'aussi bon goût qu'en aucun lieu des Antilles.

Les Framboises & les Framboisées croissent dans les bois sans aucune culture; on y trouve même des Noysettes, des Groseilles, & une infinité d'autres petits fruits, qui contribuent beaucoup aux delices, & au rafraîchissement des Habitans du pays,

Le Froment, l'Orge, le Seigle, & l'Auoyne qu'on y a semé à diverses repriées, & en divers terroirs, n'ont poussé que de l'Herbe: mais en récompense il y croît par tout une si grande abondance de petit Mil, de Lentilles, de Pois Chiches, & de Maïs, qu'on sème & qu'on moissonne deux fois l'année, que les Habitans de la plaine en fournissent assez, pour l'entretien de ceux qui demeurent aux montagnes, lequels leur apportent en échange, des riches peaux de Martes, de Renards blanches de Chamois, de Cerfs, & de diverses autres belles sauvages. Les terres qui sont ensemencées de Maïs font entourées d'hayes vives, & bordées d'arbres fruitiers, qui font la plupart couverts de vigne Sauvage, laquelle croît au pied.

Y y z  Quant
Quant aux Oiseaux de ce pays, il y a des Coqs-d’Inde, des Poules-pintades, des Perdrix, des Perroquets, des Ramiers, des Tourtes, des Oiseaux de proye, des Aigles, des Oyes, des Cannes, des Aigrettes, des Passereaux blancs, des Tonat-

zuli, qui chantent aussi bien que le Rossignol, et ont un plumage merveilleux, et une infinité d’autres Oiseaux de Rivières, et de Forets, qui sont tous différents de ceux qu’on voit ordinairement aux autres parties du monde.

Les Apalachites n’ont aucune connaissance des Poissons de Mer, à cause qu’ils sont trop éloignez de la côte, mais ils en pêchent une grande quantité dans les Rivières, et dans les Lacs, qui sont extremement nourrissons, d’un goût relevé, et prennent de même grosseur, et d’une figure approchante de celle de nos Brochets, de nos Carpes, de nos perches et de nos Barbeaux. Ils prennent aussi des Caffors et des Bieures au bord des grandes Rivières des Lacs et des Etangs : Ils en mangent la chair, et ils employent la peau pour faire des bonnets d’hiver, et de précieuses fourrures.

Il n’y a aucune bête venimeuse ni aucun animal farouche dans le plat pays : parce que les Habitans des montagnes, qui sont parfaITEMENT bons chasseurs, les repoussent bien avant dans les Forets, et leur font une guerre continue. De forte que les troupeaux de Brebis, de Vaches, de Chevres, et de Poureaux, paissent parmy les prèz, et à la pente des montagnes, sans qu’il y ait personne qui les garde. Mais dans les bois, et les deserts le plus éloignez du commerce des hommes, il y a plusieurs monstrueux et dangereux Reptiles, comme aussi des Ours, des Tigres, des Lions des Loups, et quelques autres especes de belles cruelles qui vivent de proye, et qui sont particulieres a ces contrées.

Les hommes y font pour la plupart de grande figure, de couleur olivâtre, et bien proportionnez de leur corps, ils ont tous les cheveux noirs et longs. Les hommes et les femmes font curieux de s’entretenir la chevelure nette, et proprement tressée. Les femmes, font aboutir leurs cheveux sur le sommet de la teste en forme de Guirlande : et les hommes les tiennent d’ordinaire liez et entortillez derriere l’oreille : Mais aus jours de rejouissance ils les laissent flotter sur les épaule
épaules, ce qui leur donne une meilleure grace. Les Habitans des Provinces qui sont dans les montagnes, coupent tous les cheveux qui sont du coste gauche de leur teste, pour pouvoir plus facilement tirer de l'arc, & ils treffent ceux de l'autre coste en telle sorte, qu'ils font comme une creffe, qui se releve sur l'oreille droite. Ils n'ont aussi pour la plupart aucun usage de bonets, ni de chaufferes; mais ils fe couvrent le reste du corps de dépouilles d'Ours, ou de Tigres, fort proprement coufiées & coupées en forme de cafaques, qui leur batent sur les genous, & dont les manches ne paflent pas le coude.

Ces des autres Provinces qui sont situées dans les vallées & dans les plaines, aloient autrefois nus depuis le nombril en haut, pendant l'Efté, & en Hyver ils portoient des robes & des manteaux de riches fourrures; mais aujourdty, tant les hommes que les femmes ont en toute façon le corps tout couvert. Durant les chaleurs ils ont des habits fort légers, qui sont faits de Cotton, de laine, ou d'une certaine herbe qui est aussi forte que du lin. Les femmes faient filer toutes ces matieres, & en composer plusieurs sortes de petites étofles, qui sont de duree & agréablees à la veuë. Mais pendant l'hyver, qui est souvent asiez rude, ils font tous habillement de diverses peaus, qu'ils faient appreter fort proprement. Ils laiffent à quelques unes le poil, qui leur sert de fourrure. Ils faient aussi tanner les cuirs de Bœufs & de Cerfs, & ils en font des fouliers & des bottines.

Les hommes portent des bonets de peau de l'Outre parfairement noire & luifante, qui font pointus en devant, & enrichis par derriere de quelques belles plumes d'oiseaux qui flottent sur leurs epanules, & qui leur donnent une merveilleuse grace: Mais les femmes n'ont pour tournorment de teste, que leurs cheveus treffez & entortillez fort proprement. Elles percet leurs oreilles & elles y attachent des pendans de Cristal, ou d'une pierre qui est polie, & d'un beau verd semblable à celui de l'Emeraude; elles en font aussi de grosses chaines dont elles se chargent le col, quand elles veulent paroître en leur plus grande pompe. Elles font un grand etat du Coral, de la Raffade, du Cristal, & de l'Ambre jaune,
que les étrangers leur apportent, & il ny a que les femmes des principaux Officiers qui en aient des braffelets & des colliers. Encore qu’il y ait quelque peu d’Espagnols & quelques familles Angloifes qui demeurent au milieu d’eus, ils n’ont encore rien changé de leurs anciennes faisons de vivre, ni de la forme de leurs habillemens.

Les hommes du commun, portent qu’une Cafaque sans manche sur une petit habit de Chamois, qui leur sert de chemise. La Cafaque, qui bat jusqu’au gras de la jambe est liée sur les reins avec une ceinture de cuir, qui est ornée d’un petit ouvrage en forme de broderie. Mais les Officiers & les Chefs de famille portent encore par dehors tout cela une espece de manteau, qui ne leur couvre que le dos & les bras, encore que par derriere il tombe presque jusques à terre. Ce manteau est accroché avec de fortes égulettes de cuir, qui le tiennent lié sous le col & sur les épaules. L’habit des femmes est de même figure que celui des hommes, hormis que leur robe s’étend jusqu’à la cheville du pied, & le manteau a deus ouvertures au bas de, par où elles passent les bras.

Pour fe garentir de la vermine, ils se lavent souvent avec le sué d’une certaine racine, qui est d’une senteur aussi douce que l’Iris de Florence, & qui a encore la vertu de rendre les nerfs plus souples, de polir & de fortifier tout le corps, & de luy communiquer une odeur extremement agréable.

Les Villes des trois Provinces, qui sont dans la grande plaine qui est au pied des montagnes, sont entourées par le dehors d’un large & profond fosse, qui est bordé par le dehors au lieu de murailles, de gros pieux pointus par le bort, fichez profondément en terre : ou de hayes vives tissuës & entrelacées d’épines fort piquantes. Elles ont ordinairement de cinq à six pieds d’épais. Les portes sont petites & étroites, & se ferment avec des pieces de bois, que l’on coule de dehors un rempart de terre, qui est de part & d’autre, & qui commande sur les avenüs. Il ny a ordinairement que deus portes en chaque Ville. Pour y entrer il faut passer un pont fi étroit qu’à peine deus hommes y peuvent ils marcher de front. Le pont est bâty sur des Pilotis, qui soutiennent
Il y a rarement plus d'une ville en chaque Province : Il y en a telles qui sont composées de plus de huit cens maisons. La Capitale de l'Etat, qu'ils appellent Melilot, en a plus de deux mille. Elles sont toutes bâties de pieces de bois plantées en terre & jointes les unes contre les autres. Les couvertures sont pour la plupart de feuilles de roseaux, d'herbe, ou de jonc. Celles des Capitaines, sont encrouées par le desus d'un certain Mastic, qui resiste à la pluye & conserve le couvert en son entier par plusieurs années. Le pavé de toutes les maisons est de même matière, à laquelle ils ajoutent un certain sable doré qu'ils tirent des montagnes voisines, & qui donne un éclat, comme s'il étoit femé de paillettes d'or.

Les Chambres du commun, sont tapissées de natte tissée de feuilles de Palmes & de jonc, qu'ils savent teindre en plusieurs couleurs. Celles des Grans sont entourées de fourrures précieuses, ou de peaux de Cerf peintes de diverses figures, ou de tapisseries de plumes d'oiseaux, fort industrieusement arrangées en forme de broderie. Ils ont des lits élevés d'un pied & demi de terre, qui sont couverts de peaux pâties & douces comme du chamois : sur lesquelles ils savent peindre des fleurs, des fruitages, & mille grotesques, qu'ils rehaussent avec tant de vive couleurs, qu'on les prendroit de loin pour des tapis d'haute-lisse. Les plus riches ont en hiver pour couverture de leur lits, des peaux de Martes, de Castors, ou de Renards blancs, qui sont ty bien préparées & parfumées avec un tel artifice qu'elles n'accueillent jamais aucune ordure. Les Officiers, & tous les plus considérables Habitans, couchent sur des Mattelas remplis d'un duvet, qui croît sur une petite plante, & qui est aussi doux que de la soye : Mais le commun prend son repos sur des feuilles de Fougere, qui ont la propriété de délasser leur corps, & de repaier leurs forces épuisées par la chasse, le travail des jardins, & par tous les autres penibles exercices de leurs faison de vivre.

La Vaisselle dont ils usent en leur ménage est de bois, ou de terre émaillée de diverses couleurs, & peinte fort agréable.
agréablement. Ils aiguisent sur des pierres des dents de divers animaux sauvages, pour en armer leurs flèches & leurs lances. Avant qu'ils eussent la communication des Étrangers ils ne connaissaient pas le fer; mais ils se servoyent de pierres extrêmement dures & pointues au lieu de coignées, & de certains os polis & trenchans au possible, en la place de couëteaux.

Ils demeurent tous bien unis ensemble sous la conduite d'un Roy, qui fait sa demeure à Melilot, la Capitale du Royaume. En chaque ville il y a un Gouverneur, & d'autres Officiers inférieurs, qui font nommez par luy, & changez à sa volonté, comme il le trouve à propos. Les villages ont auxi des Capitaines, & des Chefs de famille, déquels ils relevent. Les biens immeubles sont communs parmy ce Peuple, & excepté leurs maisons & les petits jardins qui les accompagnent, ils n'ont rien en propre. Ils cultivent leurs champs en commun, & en partagent le fruit entre-eus. Au temps des semaines les Gouverneurs & leurs Officiers président au travail: Et en ce temps-là, tous ceux qui sont en âge de cultiver la terre, vont de grand matin se rendre à l'ouvrage, & y demeurent jusques au soir, qu'ils retournent en leurs villes, & en leurs villages pour prendre leur repos. Pendant qu'ils travaillent, les Chefs ont foins de les rafraichir avec quelque bon bruvage, & quelques meilleures viandes que celles dont ils usent ordinairement. Ils mettent tout le prove ntu de la moisson en des greniers publics, qui sont au milieu de chaque ville ou village; Et au plein de la Lune, & à tous les renouveaux, ceux qui font commis pour en faire la distribution, en donnent à chaque famille, selon le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour fa nourriture.

Ils sont sobres & haïssent les delices, & tout ce qui peut efféminer les esprits. Et bien que la vigne croisse naturelle ment en leur terre, ils ne font point de vin que pour le Divin service. L'eau pure est leur boisson la plus ordinaire; Mais dans leurs feffins ils usent d'une efpece de Biere fort agréable qui est faite avec du Mays. Ils ont auxi l'adrefse de composer de l'Hydromel parfaitement bon, lequel ils conservent en
en de grand vaisseaux de terre. L'abondance de miel qu'ils trouvent dans les rochers, & dans le creus des vieux arbres, leur prefente le moyen de faire ce delicioes bruage, qui peut aisement passer pour du vin d'Espagne, lors notamment qu'il a esté long tems gardé.

Ceus d'une même famille entretiennent une fi parfaite union par ensemble, qu'on voit parmy eux des maisons où un vieillard a ses enfans, & les enfans de ses enfans, jusques à la troisième, & quelquefois à la quatrième generation, qui vivent sous un même toit, au nombre de cent personnes, & quelquefois d'avantage. La plupart des autres peuples de l'Amérique Septentrionale qui habitent le long de la côte de la Mer font si parcéqu ils font souvent aceuillis pendant l'hiver, de grande dizette, pour n'avoir pas ensemencé la terre en la bonne faifon, ou pour avoir consumé en feftins & en débauches les fruits de la derniere moiffon. Mais les Apalachites ont en horreur loisiveté : & ils s'adonnent tellement au labourage, que le provenu de leur terre répondant à leurs foins, & étant dispensé avec prudence & moderation, suffit à les entretenir en toute abondance, & même pour subvenir à la nécessité des Habitans des montagnes. Tant hommes que femmes s'occupent continuellement, après le temps des semaines & des moissons, à filer du Cotton, de la Laine, ou de l'Herbe qui est molle & forte, pour faire des toiles & plusieurs petites étrofes dont ils se couvrent : ou bien ils font de la poterie, ou ils arrangent des plumes pour faire des tapisseries : ou ils font des corbeilles, des paniers, & autres menus ouvrages avec une industrìe merveilleuse.

Ils font d'un naturel fort aimable. Et parce qu'étant loin de la mer ils n'ont encore reçu aucun deplaisir des étrangers, ils ne savent qu'elles carestres leur faire lors qu'ils les vont visiter, & ne se laiffent point de leur témoigner toute force d'amitie. Ils sont dociles & susceptibles de toutes forces de bonnes disciplines. Mais ils ont cecy de mauvais qu'ils sont fort arretez à leurs sentimens, prompts à se coutroucer, & fort adonnez à la vengeance, quand ils croyent d'avoir été offencez. Ils ajoutent aussi facilement foay à leurs fongs, & ils ont de vieux rêveurs parmy eux, qui font une ouverte
profection de les interpreter, & de predire en suite les choses avenir.

Ils jouissent depuis un long temps d'une profonde paix: Mais ils se tiennent toujours sur leurs gardes, & ils ont toujours des sentinelles aux avenues de leurs villes, pour prevenir les incursions de certains Peuples Sauvages & cruels au possible, qui n'ont aucune demeure arrêtee, & qui courent ces Provinces avec une vitesse incroyable, faisan de grands ravages par tous les lieus, où ils ne trouvent point de re sistance.

Les Armes des Apalachites sont L'arc, la maflié, la fronde, & une espee de grand Javelot qu'ils lancent avec la main au defaut de leurs fleches. Et parce que ceux qui habitent dans les bois & dans les montagnes ne vivent que de chafe & dans les bois & dans les montagnes ne vivent que de chafe, l'excercice continucl les rend si adroits à tirer de L'arc, que le Roy qui en a toujours une Compagnie à fa suite n'a point de plus grand divertissement que de les voir tirer au blanc pour enporter le prix, qu'il donne à celui qui en moins de coups a atteint le lieu marqué, ou abbatu une couronne posée au plus haut d'un Arbre.

Ils aiment passionément la musique, & tous les instrumens qui rendent quelque Harmonie, & à peine y en a-t-il aucun qui ne fache jouir de la flute & d'une espee de haut-bois, qui étant de differente grosseur font un asse bon accord & rendent un son fort-melodieus. Ils sont aussi éperdument à donner à la danse, fauillant & faisant mille postures, par les quelles ils croient qu'ils se déchargent de toutes leurs mauvais humeurs, & qu'ils aquirent une grande souplesse de corps, & une merveilleuse agilité à la course. Ils celebroyent autrefois des danses solemnelles à la fin de chaque moisson, & apres qu'ils avoient fait leurs offrandes au Soleil sur la montagne d'Olaimi: mais maintenant ils n'ont point de tems precis & reglé pour ces divertissemens.

Ils ont la voix naturellement bonne, douce, flexible & agreable. Ce qui est cause que plusieurs d'entres'us s'etudient à contrefaire le chant & le gazovillement des Oiseaus; Enquoy ils reussissent, pour la plupart si heureusement, que comme autant d'autres Orfées ils attirent des bois auprés d'eus
d'eus ces Oifeaus qui croient entendre leurs semblables. Ils adoucissent aussi par le chant le petit travail auquel ils s'adonnent, plus toutefois par divertissement, & pour éviter l'oisiveté, que pour le profit qu'ils en tirent.

Leur langage est fort doux, & fort riche en comparaisons. Celui dont se servent les Capitaines & toutes les personnes de condition, est plus orné & plus fleury, que celui du vulgaire. Leurs expressions sont precises, & leurs periodes assez courtes. Ils apprennent dès leur jeunesse plusieurs chanfons que les Jaouis ont composes à l'honneur & à la louange du Soleil. Ils savent aussi plusieurs petites pieces de poésie, dans lesquelles ils ont composé les exploits les plus memorables de leurs Roys pour en perpétuer la memoire parmy eus, & la transmettre plus doucement à leur posterité.

Toutes les Provinces qui reconnoissent le Roy d'Apalache pour leur Souverain, entendent le langage qui est commun en fa Cour: mais elles ont chacune quelque dialecte particulier, qui fait que le langage des uns est en quelque chose different de celui des autres. Les Provinces d'Amana & de Matique où se trouvent encore plusieurs familles de Caraïbes, ont retenu jusqu'à present beaucoup de mots de l'ancien Idiome de ces Peuples, qui justifient ce que nous avons pose pour constant, afin d'avoir un même nom, & beaucoup de termes qui leur sont communs avec les Habitanz des Antilles, ils ont aussi en un même origine, comme nous l'avons representé au Chapitre precedent.

Autrefois ils adoraient le Soleil, & avoient leurs Preftres qu'ils nommoient Jaouis, qui etoient fort superficieus à luy faire rendre tout le service qu'ils avoient inventé à fon honneur. Ils croyoient que les rayons du Soleil donnoient la vie à toutes choßes, qu'ils destroysoient la terre, & qu'une fois le Soleil ayant demeuré vint-quatre heures en eclipse, la terre avoit été inondée, & que le grand Lac qu'ils appelloient Theomi, avoit poufle les eaus jusques fur le sommet des plus hautes montagnes qui les entourent. Mais que le Soleil retournant de fon éclipse, avoit fait par fa presence retourner les eaus dans leurs abîmes; que la seule montagne qui est dediee à fon honneur, & dans laquelle estoit fon Temple fut
Histoire Morale, Chap. 8

preservée de ce déluge; & que leurs Prédecesseurs, & toutes les bestes qui font à présenter dans les bois & sur la terre, s'y étant retirées, furent conservées pour repeupler toute la terre. De sorte qu'ils se tiennent les plus anciens peuples du monde. Et ils disent que depuis ce temps-là ils ont reconnu le Soleil comme leur Dieu.

Ils tenoient que le Soleil s'étoit bâty luy même le Temple qui est en la Montagne d'Olaïmi, éloignée de fon pied d'une petite lieue de la ville de Melilot: Et que les Tonatzuli, qui font certains petits oifeaux de la grossier d'une Caille, & qui ont le ventre & les ailes d'un jaune doré, le dos d'un bleu céleste, & la tête d'un plumage, en partie rouge, & en partie blanc, font les Mefiagers & les enfants du Soleil, qui chantent toujours ses louanges.

Le service qu'ils rendoient au Soleil, étoit de lui faire à fon lever, & de chanter des Hymnes à fon honneur. Ils faifoient aussi la même chose le soir, le suppliant de retourner bien-toft & de ramener le jour. Et outre ce service journalier que chacun faifoit à la porte de fon logis, ils en avoient un public & solennel, qui confistoit en sacrifices & en offrandes que les Jaouias rendoient quatre fois l'an au Soleil; affaîvoir après les deux semaines, & après les deus moissons, sur la montagne d'Olaïmi, avec une grande pompe & un concours général de tous les Habitans des six Provinces.

Cette montagne d'Olaïmi, comme nous l'avons dit cy devant, est située en la Province de Bémarin, à une lieue de la ville Royale de Melilot. Mais avant que l'on foit arrivé au dehors de cette montagne, on fait environ une autre lieue de chemin en montant & en tournoyant. C'est bien l'une des plus belles & des plus merveilleuses montagnes qui soient au monde. Elle est d'une figure parfaitement ronde, & d'une pente extrêmement roide. Mais pour en faciliter l'accès on a taillé tout au long de cette montagne, un chemin assez large, qui est orné en plusieurs endroits de reposoirs gagnés dans le roc en forme de grandes niches. Tout le circuit, depuis le pied jusqu'à deus cens pas du sommet, est couronné de beaux arbres de Saxafras, de Cedres, de Cyprés, & de plusieurs autres, qui rendent des réfines & des gommes aromatiques, d'une tres-agréa-
Chap. 8 DES ÎLES ANTILLES

agréable odeur. Le sommet s'étend en une large plaine parfaite et une, qui a environ une bonne lieu de tour. Elle est couverte d'un beau tapis vert tissu d'une herbe courte & menuc, qui est entremêlée d'une espèce de Thin, de Marjolaine, & d'autres herbes de bonne senteur. Et c'étoit au déssus de cette montagne, & sur cette agréable verdure que le peuple se tenoit pendant que les Préfres du Soleil faifoient le service.

Le lieu qui leur servoit de Temple eft une grande & spacieuse grotte ou caverne, qui s'est trouvée taillée naturellement dans le roc à l'Orientation de cette montagne. Elle a son ouverture large & large, comme l'entrée d'un Temple magnifique. Si tout que le Soleil se leve, il darde ses rayons dans cette embouchure, qui a au devant d'elle une belle & ample platte forme qu'on dirait avoir été esclavée avec artifice dans le Roc. Et c'est-à-là où les Jaouas, Sacrificateurs du Soleil, attendoient son lever pour commencer leurs Cérémonies ordinaires les jours de Fête. Le dedans de cette caverne eft en ovale, long d'environ deux cens pieds, & large à proportion. La voute, qui eft naturellement taillée dans le roc, se hausse peu à peu en cercle, depuis le bas jusques à cent pieds ou environ de hauteur. Il y a tout au milieu un grand soupirail, où une lanterne qui luy donne le jour, qui vient de déssus la montagne, qui eft percée en cet endroit-là. Cette lanterne est entourée de grosses pierres liées & massonnées ensemble afin d'éviter les cheutes. La voute de dedans eft parfaitement blanche, & encroûtée d'un certain salpêtre qu'on prendroit pour du coral blanc formé en plusieurs figures différentes, qui la divertissent. Tout l'entour a le même lustre. Le pavé eft aussi extremément uni & poly comme un marbre tout d'une piece. Enfin, le plus grand ornement de ce Temple eft une parfaite blancheur. On y voit un grand bafcin qui eft tout au fond, vis à vis de l'entrée, lequel eft rempli d'une eau tres-claire qui diffuse perpetuellement du rocher & qui eft ramassée en ce lieu. Tout au milieu de ce Temple, directement sous l'ouverture qui luy donne le jour, il y a un grand Autel d'une seule pierre, qui eft d'une figure ronde, élevé de trois pieds de terre, & soutenu sur un gros pied, qui
semble avoir été taillé sur le lieu, avec la table de l’Autel, d’une seule roche, qui faifoit autrefois une éminence sur le pavé de cette merveilleuse caverne.

Le Sacrifice que les Jaoüas faifoient au Soleil, ne confiftoit point en l’effusion du sang humain, ou de celui de quelques bestes. Car ils croyoient que le Soleil donnant la vie à toutes choses, n’auroit pas agréable un service qui priveroit de la vie les créatures à qui il l’avoit donnée. Mais ce Sacrifice confiftoit seulement en chants qu’ils avoient compoſées en l’honneur, en parfums de drogues aromatiques qu’ils faifoient brûler sur fon autel, & en offrandes d’habits que les riches luy preffentoient par les mains des Prêtres, pour être puis après distribuez aux pauvres d’entre le peuple.

Toute cette Cérémonie qui fe faifoit quatre fois l’an, durfoit depuis le lever du Soleil jusques à midi que l’assemblée étoit congédiee. Dès la veille de chaque fête les Prêtres montoient sur la Montagne pour fe préparer à cette aëtioa Solennelle : Et le peuple qui y accuroit de toutes les Provinces, s’y rendoit du moins avant le lever du Soleil. Le chemin qui conduifoit au deſsus de la montagne étoit éclairé de grands feus qu’on y entretenoit pendant cette nuit-là, pour guider feurement ceux qui y alloient adorer. Tout le peuple demeuroit au deſsus de la montagne & personne que les Sacrificateurs n’ofoit s’approcher de la grotte qui fervoit de Temple. Ceux qui apportoient des robbes pour être distribuées aux pauvres, les preffentoient aux Sacrificateurs qui étoient à l’entrée, & qui les fuffpendoient à des perches qui étoient aux deus cofez du portail, où elles demeuroient jusques à la fin du service qu’elles étoient déparées aux pauvres, de même que les autres preffens que les riches offroient, & qui étoient pareillement gardez jusques à cette heure-là. Ceux qui apportoient des parfums pour brûler, les mettoient auffi entre les mains des Prêtres.

Dès que le Soleil commençoit à paroître, les Sacrificateurs, qui étoient au devant du Temple, commençoient leurs chants & leurs louanges, en l’adorant à plusieurs reprises, les genous en terre. Puis ils alloient les uns après les autres, jetter l’encens & le parfum qu’ils avoient entre les mains
mains dans le brasier qu'ils avoient auparavant allumé fur l'autel, & fur une grosse pierre, qui étoit au devant de l'entrée de la grotte. Après cette ceremonie, le premier des Sacrificateurs verfoit du miel dans une pierre creusée en forme de beniftier, qui étoit aussi au devant de ce Temple. Et dans un autre qui étoit de même figure & de même matiere, il mettoit des grains de Maïs concassez & dépouillez de leur écorce, comme aussi d'autres petits grains que les oiseaux confacerz au Soleil, & qu'ils appellent Tonatzuli, mangent volontiers. Ces oiseaux, qui font en grand nombre parmy les bois qui entourent cette montagne, étoient affriandez à trouver ces douceurs qui leur étoient préparées en cette place, qu'ils ne manquoient pas d'y accourir en trouppe incontinent que la compagnie s'étoit retirée.

Pendant que les Sacrificateurs continuoient à brûler le parfum, & a chanter les louanges du Soleil, le peuple, qui étoit fur la montagne, après s'être incliné plusieurs fois au lever du Soleil, s'entretenoit en jeux, en danses & en cantiques, qu'ils chantoient en son honneur. Et après ils mangeoient sur l'herbe la provision que chacun avoit apportée à ce defflin.

Ils continuoient ainsi jusques à midy. Mais quand cette heure approchoit, les Sacrificateurs quittant la porte du Temple entroient au dedans, & entourant l'autel qui étoit au milieu, ils recommencenoient leurs chants. Puis auffi tôt que le Soleil commençoit à dorer de ses rayons le bord de l'ouverture sous laquelle l'autel étoit dressé, ils jettoient de l'encens & d'autres parfums sur le brasier qu'ils avoient allumé dès la veille & soigneusement entretenu sur cet autel. Après avoir achevé leurs chants, & consumé tous leurs parfums, ils se retiroient tous à l'entrée du Temple, devant la porte, horsmis six qui demeuroient prés de l'autel. Et pendant que ceux qui étoient à l'entrée haussoient leurs voix plus qu'à l'ordinaire, ceux-cy qui étoient demeurez à l'autel lachoient en même tems, chacun d'eux six Tonatzuli, qui font les oiseaux dediez au Soleil, dont nous avons parlé, lesquels ils avoient apportez & conservez dans des cages pour cét effet. Ces oiseaux ayant fait le tour du Temple, & trouvant
vant l'entrée occupée par les Sacrificateurs qui étoient à la porte avec des rameaux, & qui les effrayoient par leurs vois, prenoient leur vol par l'ouverture du milieu du Temple, & après avoir tournoyé par deus l'assemblée qui étoit sur la montagne, & qui les accompnoignoient de grands cris d'éjouissance, comme ceux qui faiçoient la clôture de la cérémonie, & qui étoient estimez les enfans, & les messagers du Soleil, ils gagninoient incontinent les bois avec allegresse.

Si tost que ces oifeaux avoient donné le congé, le Peuple descendoit en bon ordre de la montagne, & passant près du Temple, les Prêtres qui étoient toujours en leur office les y faiçoient entrer. Et après qu'ils avoient lavé leurs mains & leurs visages dans la fontaine ils les en faiçoient sortir par la même entrée, qui étoit divisee en deux par une petite separation, qu'ils y mettoient pour empecher la confusion & le desordre : Puis à la sortie ils prenoient une autre route, par laquelle ils alloient gagner le grand chemin, qui conduisioit à la montagne, & qui étoit le même par où ils étoient mon- tez. Ainsi chacun fe rendoit chez foy.

Les pauvres, dont les Sacrificateurs avoient la liste demeureroient les deniers de tous, & recevroient de leurs mains les robes, & tous les autres dons que les riches avoient pre- fentez au Soleil, pour leur être distribuez. Après quoy chacun quittoit la montagne & la Ceremonie prenoit fin.

Aujourduy, que la plus grande & la plus considerable par- tie du peuple qui habite dans les Provinces de Bémarin & de Matique, & particulierement le Roy & la ville de Melilot ont embrassé le Christianisme, cette montagne & fon Tem- ple ne font plus frequentez que par curiosité. Et le Roy ne permet pas à ses sujets des autres Provinces, qui ne font pas encore Batizés d'y monter pour y faire leurs Sacrifices & toutes leurs anciennes superstitions.

Ils croiyoient l'immortalité de l'âme, mais ils avoient mélè tant de fables parmy cette vérité, qu'elle en étoit presque toute étoufée. Ils embaumoient les corps de leurs parens, avec plusieurs sorte de gommes & de drogues aromatiques, qui avoient la vertu de les garantir de corruption : Et aprez qu'ils les avoient conservez quelquefois plus d'une année en
qui
fur
de
affen
prirent
vantage
ont
qu'elles
cette
bâtit
Ribauld
du
par
fa
du
cède'
re'
gret
cun
Rois,
en
Chap.S
rivieres
par
La
condition
Chriftianifme
Caps,
Pour
des
connoiffance
leurs
donnée
qui
perfonages
un
d'abord,
cofte'
ils
connoiffance
à
qui
noms
&
des
conferver
leurs
maifons
nôtre
qui
d'Antilih*
Capitaine
Charante
Car
Terre
S
May,
floride,
par
Port
Roy
de
Terre
Roy
&
leurs
entoient
en
deus
Rivières
Roy
&
s'étoient
s'étoient
a
A
Capitaine
Ribauld
a
aliez
Enngel. Les meffices que le Capitaine Ribauld a laiffé bru

Mais ce qui le plus digne de remarque, eut pour prendre l'idée en la place, & pour en conserver longtemps la mémoire.

Après avoir donné diverses idées, c'est pour prendre l'idée en la place, & pour en conserver longtemps la mémoire.
Histoire Morale, Chap. 8

fur ce sujet, rapportent que le Roy Saturio Iva, qui gouvernait le quartier où les Français s’étoient établis, & qui avait pour Vaflaus plusieurs Roitelets qui étoient ses voisins, reçut fort huminement ces Predicateurs, & qu’il recommanda à tous ses sujets de les avoir en une singulière estime. De sorte que l’affection que ces pauvres Peuples leur portoient, & la fidelité, & le zele qu’ils employoient pour avancer leur conversion donnoient dès lors de tres-grandes esperances que l’œuvre du Seigneur prospererait entre leurs mains, & que cette petite portion de la vigne étant soigneusement cultivée, produiroit avec le tems plusieurs bons & précieux fruits à la louange de sa grace.

Ces Heureux commencemens, & ces agréables prenemens de l’Evangile de notre Seigneur Jésus, furent en suite soutenus & accrués par les foins de Monsieur l’Admiral de Coligny, qui donna Commission à Monsieur de Laudoniere, d’y conduire un renfort bien considerable de Soldats, & de toutes forces d’Artillans, qui y arriverent en l’an mil cinq cent quatre : mais à peine ces nouveaux venus avoient pris l’air de la Terre, que l’Espagnol qui s’imagine que toute l’Amérique lui appartient, & qui a toujours été jaloux de la Nation Françoise print l’occasion des désordres qui étoient pour lors en cet état-là, pour traverser les genereux desseins des Directeurs de cette Colonie naissante, & l’éteufer dans son berceau. Pour cet effet il y envoya Pierre Melandez avec six grands Navires remplis d’hommes & de munitions de guerre qui vinrent fondre sur elle le dixneufviéme de Septembre en l’an mil cinq cens soixante quatre.

Monsieur de Laudoniere, & le Capitaine Ribauld, qui avoit encore amené tout frauchement un petit secours à cette Colonie, reconnoiffans que se feroit une temerité de vouloir resifter à de si puissantes forces, résolurent, par l’avis de la plupart des Officiers, de capituler & de rendre la place au plus fort, sous des conditions les plus honorables que les assiegez ont coutume de demander. Pierre Melandez leur accorda, la plupart des articles qu’ils avoient propochez, mais aussi-tot qu’il fut entré dans la tourterelle, & qu’il se fut rendu maistre du corps de garde, il faussa la soy qu’il avoit donnée,
Chap. 8  DES ILES ANTILLES.

née, & en violant le droit des gens, il fit cruellement massacrer non seulement les Soldats, mais même les femmes & les petits enfans qu'il trouva dans cette place, & qui ne purent pas prendre la fuite.

Le Capitaine Ribauld fut enveloppé dans ce massacre. Monsieur de Laudoniere échapa heureusement en se sauvant au travers des Marais, dans les vaisseaux nouvellement venus de France, qui par bonheur étoient à la rade. Quelques autres Habitants qui avoient dès l'arrivée de l'Espagnol prevenu le peril qui les talonnoit se retirèrent de bonne heure dans les bois, & à la faveur de la nuit ils gagnèrent le village de Saturiova leur bon amy, qui haissant l'Espagnol les tint sous sa protection, & leur fournit des vivres pour subsister honnêtement jusques à l'an mil cinq cents soixante fet, que le Capitaine de Gourgues étant descendu en la Floride avec trois bons navires remplis de plusieurs braves hommes, & de toutes sortes de munitions de guerre, punit sévèrement la cruauté des Espagnols, & estant assisté de Saturiova, & de tous ses voisins & alliez il vengea l'injure publique des François faissant passer par le fil de l'épée tous les Espagnols qu'il trouva non seulement dans la Forteresse de Caroline laquelle ils avoient bien munie & reparee depuis leur usurpation, mais encore dans deux autres Forts, qu'ils avoient aussi bâties le long de cette côte, lesquels il brûla & demoli, comme on le peut voir au Chapitre douzième du Livre quatre-vingt dix de la description des Indes Occidentales compo{sée par Jean de Laet}.

Les memoires que le Capitaine de Gourgues fit imprimer touchant son expedition en la Floride nous apprenent, qu'un François nommé Pierre du Bre, qui s'étoit retiré chez le Roy Saturiova pour éviter la cruauté des Espagnols, luy raconta, qu'il ne se réchaupa de ce massacre que dix hommes du nombre dequels il étoit : Qu'ils trouvèrent tous une retraite asile dans les Etats de ce Prince, qui ne demeuroit pas loin de leur desolée Colonie : Que trois de ces refugiez y moururent quelques mois après cette deroute : Que de fet qui restoient, il y en eut six, qui furent tellement charmz du recit fort avantagez que les sujets de Saturiova leur faisoient par cha-
cun jour des Trefors du Roy Mayra, de la Puissance d'un autre qui se nommoit Ollata, qui commandoit à quarante Princes, & de la generosité & sçage conduite du Roy d'Apalache, qui gouvernoit plusieurs belles & grandes Provinces, qui étoient situées au pied des montagnes, & qui s'éten- doient bien avant dans plusieurs agréables vallées qu'elles renfermoient; qu'ils prirent Saturiova, qui les avoit re- cuéillis si cordialement de leur vouloir donner des guides, qui les puiſſent conduire jusques aux Frontières du Royaume de ce dernier, de qu'ils avoient ouï dire tant de merveilles, & notamment qu'il aimoit les étrangers, & que ses sujets étoient les mieux polièez de toute l'Amerique Septentrio- nale: Que Saturiova voulant ajouter cette nouvelle faveur à toutes celles dont il avoit déjà ufé envers eux, leur donna une bonne escorte compoſée des plus vaillans de ses sujets, pour les mener en toute seureté auprez de tous ses alliez, & même jusques au domaine du Roy d'Apalache, s'ils defi- roient de le viſîter.

La Relation du succez de ce voyage, que ces François entreprirent pour contenter leur curioſité, & pour employer utilement le tems que leur diſgrace leur fournifloit, porto, qu'après qu'ils eurent viſité Ahore fils de Saturiova, & la plupart de ses alliez, qui avoient leurs villages le long d'une belle & agréable Rivière, laquelle ils appelloient Seloy en leur langue, pour éviter la rencontre des sujets de Timagoa, qui étoient en guerre avec Saturiova, il leur fallut paffer des Rivière- res fur des branches d'arbres liées ensemble, grimper des montagnes, traverser des Mara's & des Forêts tres-épaisſes, où ils rencontrèrent plusieurs belles cruelles: Qu'avant que d'ar- rived fur les Terres du Roy d'Apalache ils furent souven- ataquez par des troupes de Sauvages, qui rodent parmy ces vaſtes folitudes; Que deus de leurs Guides furent tuez en ces rencontres, & presque tous les autres dangerement bleſſez: Que les sujets du Roy Timagoa ayant ſpied leur marche les avoient suivis par plusieurs journée, & que ne les ayant pu atteindre, ils leur avoient derefli des embu- ches pour tâcher de les y faire tomber au retour: Qu'a- prés avoir effuyé une infinité de perils, & enduré fou- vent beaucoup de faim & de foif, ils étoient enfin par- venus
venus à la Province de Matique, qui est de la Souveraineté du Roy d'Apalache : Que le Gouverneur de la Ville d'Avones, qui est la Capitale de cette contrée-là, les fit conduire vers le Roy qui pour lors étoit venu visiter la Province d'Amana; Que ce Prince leur fit un si favorable accueil, & leur témoigna tant d'amitié, qu'ils prirent résolution de renvoyer leurs guides en leur pays, & de s'affermir au milieu des Apalachites, puis qu'ils les trouvoient tels qu'on les leur avoit décrits.

Le souvenir des dangers qu'ils avoient encouru avant que de pouvoir se rendre à Matique : La vive appréhension qu'ils avoient des difficultez qui leur étoient inevitables au retour: le peu d'espoir qu'il y avoient que les Français prilissent envie de faire un nouvel embarquement pour relever les ruines de leur Colonie : La beauté & la fertilité du Pays où la Providence Divine les avoit amenez, & la douceur des mœurs des Habitans, jointe à plusieurs autres considerations de leurs propres intérêts, les conviоit puiflamment à former ce dessein: Mais les Guides que Saturiova leur avoit donné y faisoient de si grandes oppositions, & remontoient avec tant de chaleur, qu'ils noferoient pas se présenter sans eux devant leur Seigneur, qui les avoit confiés à leurs soins, que pour composer ce différent, & pour les mettre à couvert du reproche qu'ils appréhendoient, lors qu'ils feroient retournez en leur terre, ils obtinrent que du moins de ces voyageurs fe'n retourneroient avec eux auprès de Saturiova, pour estre remoins de tous les soins & de toute la fidélité qu'ils avoient apportée pour executer la commission qu'il leur avoit donnée.

Cette même Relation ajoute, que ces quatre François qui s'arrêterent volontairement au milieu des Apalachites étans bien instruits en la voie de Dieu, leur laiffèrent quelque connaisance de sa Majesté Souveraine. Et les Anglois qui ont dépui quelques années penetré dans ces Provinces, écrivent que les Habitans de la Province de Bémarin ont encore la memoire fraîche de ces Étrangers, & que c'eft d'eux qu'ils ont appris plusieurs termes de la langue Françoife, tels que font. Dieu, le Ciel, la Terre, Amy, le Soleil, la Lune, le Aaa.
Histoire Morale.

Chap. 8

Paradis, l'Enfer, Oui, Non. Et plusieurs autres moeurs qui sont communs parmi ces peuples & qui sont employez par eux, pour exprimer la même chose, qu'ils signifient parmy nous.

Après la mort de ces François qui furent regretz de tous les Apalachites horsmis des Sacrificateurs du Soleil qui leur portoient une haine irreconciliable, à cause qu'ils détournoient le peuple de fon idolatrie, & le portoient à la connaissance du vray Dieu, qui a crie le Soleil qu'ils adoroient comme Dieu : Les Provinces qui font dans les vallées des montagnes d'Apalates, & qui n'avoient encore été éclairées que d'un bien foible rayon de la lumière celeste, fuivent facilement retombées dans les plus epaiffes ténèbres de leur ancienne superstition, si Dieu par un trait singulier de fa Providence, ne leur eut envoyé quelques familles Anglaises qui à leur arrivée alumerent ce petit feu qui étoit caché sous la cendre.

Ces Familles étoient forties de la Virginie en l'an 1621, en intention de fe retirier en la neuve Angleterre, pour fe mettre à couvert des frequentes incursions & des maffacres que les Sauvages y fairoient, mais les vens étant contraires à leur deflein elles furent pouffées à la coste de la Floride, d'où elles paflferent en la Province de Matique & de là en celles d'Amana & de Bémarin, & c'est en cette derniere qu'elles fe font accruës & fortifiées, & où elles ont attiré un nombre assez considérable d'Eclefiaftiques & de personnes de qualité, qui y ont jeté les premiers fondemens d'une petite Colonie. La plupart de ceux qui fe font retirier dans ces lieux fi eloignez de tout commerce du monde, formerent ce généreux deflein au milieu de ces grandes revolutions qui furvinrent en Angleterre il y a quelques annés au changement du gouvernement, & le but principal qu'ils fe propofèrent pour lors, fut de fe fervir d'une retraite fo favorable, pour s'employer ferieusement & fans distraction à leur propre faut, & pour étendre les Limites du Christianisme parmy ces pauvres peuples cy Dieu leur en donnoit les moyens.

Nous apprenons aussi par les derniers memoires qui nous ont été envoyez de l'Amerique, que Dieu benifiant les...
Chap. 8

DES ILES ANTILLES.

loüables intentions de ces premiers Habitans de cette petite Colonie, ils ont depuis douze ou treize ans bâtié la plupart des Officiers & des plus considerables chefs de famille des Provinces de Bémarin & d'Amana ; Qu'ils ont à present au milieu d'eus un Evefque & plusieurs Prêtres savans & zélés, qui travaillent avec joye & fidelité en cette ample moisson du Seigneur, & que pour avancer cette œuvre excellente ils ont crigé des Colleges en tous les lieux où il y a des Eglifes Formées afin que les enfans des Apalachites y puiffent eftre instruits en la connoiſſance des myſtres du Chriftianifme, & clevez en la vraye piete.

Ces mêmes memoires ajoutent, qu'encore que le Roy d'Apalache ait reçu le Batéme, & qu'il témoigne d'avoir beaucoup d'affeotion pour les étrangers qui luy ont procuré ce bonheur ; il eft neantmoins depuis peu entré en quelque ombrage contre eus, & que dans l'appréhenſion que quelques-uns de fon Conseil luy ont fait concevoir que s'il fouffroit qu'ils s'accreuflent davantage, ils pourroient s'emparer avec le tems du Gouvernement de tout l'Etat. Il les a prenтроient diſperfez en diverses villes, afin qu'ils ne foient pas capables de faire aucun corps considerable, ou fomentar quelques factions ; & en suite il a ordonné que tous ceux qui font à present dans le fein de fes Etats y pourront demeurer paisiblement, & y jouir de mêmes privileges que les originaires du Pais, pourvus qu'ils n'entretiennent aucune intelligence au dehors, au prejudice de la tranquilité publique : mais que l'entree en fera deſormais entierement ferme à tous les autres étrangers qui auraient deflein de s'y ve nir établir.

Ces qui font la nature de ce pais, difent, que le Roy d'Apalache n'a aucune juſte raifon de craindre, que les Anglois ou quelques autres étrangers aient envie de fe rendre maîtres de fes terres ; car outre qu'il faudroit une bien puiffante armée pour exécuter une telle entreprise, & que les Anglois qui s'y font établis de fon contentement, ne font au milieu de ce grand Peuple, que comrne un grain de fable au bord de la mer ; Ce pais étant fi reculé du refte du monde, & étant depourvu d'or, d'argent de Pierres preceufes, &
Histoire Morale, Chap. 8

presque de toutes les riches Marchandises, qui attisent & entreprennent le commerce, il est constant qu'il ne sera jamais beaucoup recherché ni envié des Nations de l'Europe, qui ne poussent des Colonies que là où il y a espoir de faire quelque grand profit par le moyen du trafic. Joint que quand ces Provinces posséderoient autant de trefors & de raretés comme elles en sont dotées : étant fort éloignées des ports de Mer & n'ayant aucunes Rivières navigables, qui s'y viennent rendre, au moyen déquelles on pourroit avec les rendre, il n'y a aucune apparence, qu'on peut trouver beaucoup de personnes en Angleterre ou ailleurs, qui voudroient se refoudre à passer tant d'années, pour aller finir leurs jours en un pays, qui est privé de tous ces avantages, & qui ne peut estre rafraichy de tant de douceurs, qui sont apportées de l'Europe, & qui sont subfister avec honneur toutes les autres Colonies de l'Amerique : Et pour le dire en un mot, qui ne peut donner à tes Habitans que le vêtement & la nourriture.

Un peu après que les Anglois eurent pris connoissance de ce pays, comme nous venons de le représenter, les Espagnols qui tiennent les Clefs d'une partie de la Floride au moyen des Forteresles qu'ils ont edifiées auprès des ports les plus célèbres, & au bord des Rivières les plus considérables de cette terre, y introduisirent une Compagnie de Religieus de l'Ordre des Minimes que le Pape Urbain Huitième, avoit envoyé en l'Amerique Septentrionale, en qualité de Missionnaires Apostoliques, & favorizèrent de tres amples Privileges pour les animer à travailler fidèlement en cette œuvre. Ils arrivèrent en ces Provinces en l'an mil six cents quatre-vingt, & depuis ce temps-là, ils ont parcouru la plupart des Villages, qui sont aux environs du grand Lac, & au pied des montagnes qui regardent le païs des Cofaches. On dit aussi qu'ils ont bâti avec une grande pompe, le Paracoufils de la Province d'Achalaque, & un grand nombre de ses sujets.

Quand ces Religieus sont de retour de leurs Missions, ils demeurent dans une agréable solitude, qui est à la pente d'une haute montagne, qui n'est distante que d'un petit quart de lieue du grand Lac, & presque autant du plus grand Village de
de la Province d'Achalaque. Pour arriver à leur demeure, il faut traverser plusieurs beaux jardins, au milieu dequels il y a un beau chemin couvert d'arbres, qui mène jusques au pied de la montagne. Et bien qu'ils se soient placés en un lieu éminent, ils ont néanmoins plusieurs sources d'eau vive, qui coulent des montagnes, & qui remplissent de grands réservoirs, où ils conservent du poisson pour leur usage. Le Seigneur du pays les visite souvent, & les estime beaucoup. Il en retient ordinairement quelcun près de la personne, pour faire le service en sa Chapelle.

En l'an mil six cens cinquante trois, que Monsieur Brystok, ce curieux Gentil-homme Anglais, de qui nous tenons ces mémoires sur le sujet des Apalachites, arriva dans cette Province d'Achalaque, ces Religieux le reçurent fort courtoisement, & luy rendirent tous les bons offices possibles. C'est d'eus qu'il apprit pendant le séjour qu'il fit en cette terre, toutes les particularitez que nous allons décrire & qu'il nous à libéralement communiquées.

Ils luy firent voir une fleur admirable, qui se trouve en grande abondance parmy les montagnes de ces quartiers-là. Cette fleur à la figure d'une clochette, qui est composée de tout autant de couleurs, que l'on en remarque en L'arc-enciel, les feuilles de dessous, qui étant éponovues ont beaucoup plus de largeur que nos plus grandes roses, sont chargées de plusieurs autres feuilles, qui vont toujours en diminuant jusques au fonds de la coupe. Elles poussent de leur sein un petit bouton, en forme d'un cœur, qui a un goût fort delieux. La plante fait un buisson touffu, à peu près comme la sauge. Les feuilles & la fleur, ont une odeur semblable à celle de la violette. Et c'est une espece de plante sensitive, car elle ne peut être touchée ni en sa feuille, ni en sa fleur, sans se flétrir sur le champ.

Ces Religieux conduisirent aussi le Gentil-homme Anglais, en un village d'Indiens qui demeurent dans les montagnes, où il y a une grotte merveilleuse, en laquelle les eaux ont façonnc toutes les raretez les plus belles que l'on fauroit décrire pour l'on divertissement. Ils luy firent remarquer particulièrement un certain endroit de cette grotte, où les eaux
combant sur la pierre rude, & distillant goutte après goutte, de différente grosseur : font une musique si accomplie, qu’il ny a guerres d’harmonie qui luy foit préferable.

On trouve parmy les montagnes qui font à l’Orient de la Province d’Achalaque, du Cristal de roche, & quelques pierres rouges & éclatantes qui ont un feu affez brillant, pour passer pour de vrayes rubis. Il y peut avoir des mines de cuivre : mais elles ne font pas découvertes, ce qui confirme cette opinion, est, qu’on y rencontre du fable doré, qui est charité par les terrons, & qui a un merveilleux éclat. Monsieur Briflok en ayant donné à des orfèvres pour en faire l’épreuve, il s’est presque entièrement consumé au feu, & le peu qui est demeuré dans le creufet, ne peut pasfer que pour du tres-fin cuivre.


Avant que les Habitans d’Achalaque fussent Chrétiens ils avoient plusieurs femmes ; mais à present ils ont leurs mariages reglez, & se sont restreins à une feule. Ils enterroient leurs Seigneurs, de même que les Apalaches, en des Cavernes qui sont aux pieds des montagnes. Puis ils en fermoient l’entrée avec de grosses pierres, enduites de chaus & de ciment. Ils pendoient au devant de la caverne les plus prêcieus vaisseaux dont ces Princes se servoient à table. Et tous les Capitaines attachoient tout aus environs leurs flèches, leurs arcs, & leurs mailles, & menoient un deuil de plusieurs jours auprè du sepulcre. Ils adoroient le Soleil, & tenoient l’immortalité de l’ame de même que leurs voisins : ils croyoient aussi que ceux qui avoient bien vécu, & qui avoient bien servi le Soleil, & donné plusieurs présens aux pauvres en fon honneur, estoient bien-heureus, & qu’après leur mort ils estoient changez en étoiles. Mais qu’au con-
traité, ceux qui avaient mené une méchante vie, étoient portez entre les précipices des hautes montagnes qui les entourent, où ils souffroient toute sorte d’indigence & de misère, au milieu des Lions, des Tygres, & des autres animaux carnaciers qui y sont leur repaire.

Au relte ils font tous de longue vie, & on en voit plusieurs parmy eus, tant hommes que femmes qui ont près de deux cens ans.

C’est la digression curieuse dont Monsieur Briftok nous a donné le sujet & la matière, & qui sans doute ne sera pas désagréable à ceux qui prendront la peine de lire cette Histoire : En attendant que ce brave Anglois nous donne la Relation entière de l’Etat des Apalachites, & de quelques autres Peuples voisins, comme il nous le fait esprer.
IL faut maintenant reprendre le grand chemin dont nous nous étions écartés, & retourner de la Floride aux Antilles, pour y considérer aussi exactement qu’il nous sera possible dans toute la suite de cette Histoire, le Corps & l’Esprit, les Mœurs, la Religion, les Coutumes, & les autres particularitez des Sauvages Caraïbes ou Cannibales, dont nous avons déjà deduit amplement l’origine.

Et parce que ceux d’entre ce peuple, qui demeurent dans les mêmes îles où les François & les autres Nations Européennes ont des Colonies, où qui les frequentent souvent, s’accommodent en plusieurs choses à leurs fasion de faire, & que pour leur être plus agréables ils quittent beaucoup de leurs vieilles coutumes, ceux qui veulent savoir les anciennes mœurs des Caraïbes, ne les doivent pas apprendre des Caraïbes qui demeurent à la Martinique, où qui frequen tent le plus nos Européens : mais de ceux de Saint Vincent, lequels entre tous les autres ont eu jusqu’à présent le moins de communication avec les Etrangers. Aussi eft ce d’eus, qu’est particulièrement tiré tout ce que nous dirons cy après des Caraïbes : mais avant que d’entrer en cette matière, nous ferons quelques remarques générales, pour prévenir l’étonnement que le Lecteur pourroit avoir de la différence de plusieurs de nos Relations à celles des autres, ou de bouche ou par écrit.

I. Il eft presque impossible que des Relations de terres & de coutumes si éloignées de nous s’accordent en toutes choses, veu que même nous voyons que celles des pays voisins n’ont pas toujours un parfait rapport entre’elles.

II. Depuis que les Caraïbes ont frequenté avec les Nations étrangères, ils ont beaucoup relâché de leurs anciennes pratiques, & ont quitté plusieurs fasion de faire qui leur étoient auparavant inviolables, De sorte qu’il fe trouve au-
jourdûy en eus un notable changement de ce qu'ils étoient autrefois. Ce qui est arrivé, & en partie de ce que nos Européens les ont déniaïsez, & en partie aussi, car il le faut avouer à nôtre honte, de ce qu'ils les ont corrompus. Et fur ce sujet Monfieur du Montel nous rapporte en ses mémoires, que deux bons vieillards Caraïbes, avec lequels il a conversé familièrement, luy difoient souvent en leur entretien.

" Nos gens font devenus presque comme vous, depuis qu'ils vous ont vus ; Et nous avons de la peine à nous reconnoître nous-mêmes, tant nous sommes differens de ce que nous étions autrefois. Aussi nôtre Nation estime qu'à cause de ce changement les Ouragans font plus frequemment qu'ils n'étoient par cy-devant : & que Maboya, (c'est à dire, est l'esprit malin) nous a mis sous la puiflance, des Françoys, des Anglois, des Espagnols, qui nous ont chaffez de la plupart de nos meilleures terres.

III. Ils peuvent avoir des faisons de faire differentes selon la diversité des îles, bien qu'ils soient un même Peuple : comme nous le voyons dans la diversité des coutumes d'un même Royaume, selon les quartiers, & les Provinces. De sorte que par exemple ceux qui ont le plus conversé à la Dominique r'apporteront des opinions, des coutumes, & des cérémonies des Caraïbes, qui feront recitées diversement par des personnes qui les auront frequentez ailleurs. Et neanmoins les uns & les autres feront une relation fidele.

IV. Comme dans le Continent de l'Amerique les Caraïbes qui habitent bien avant dans la Terre, & qui voyent rarement les étrangers, retiennent beaucoup plus leurs anciennes moeurs, & leur ancienne faſſon de vivre, que ceux qui habitans près des Colonies Hollandoïdes de Cayenne & de Berbice, ont un commerce ordinaire avec les Chrétiens; Aussi entre nos Caraïbes Insulaires, ceux qui ont moins de communication avec les Européens, tels que font ceux de Saint Vincent, sont plus exacts observateurs de leurs vieilles habitudes, que ne le font par exemple ou ceux de la Martini-que, ou ceux de la Dominique, qui nous hantent davantage.
V. C'est pourquoi si ceux qui ne les ont vus qu'en ces derniers lieux, ou qui ont appris de leurs nouvelles par des personnes qui ne les avoient pratiqués qu'en ces lieux là, trouvent dans la suite de notre histoire diverses choses qui ne s'accordent pas bien avec celles dont ils ont la connoissance, ils ne s'en étonneront pas s'ils leur plair, veu que la plupart de nos memoires ont été faits sur les Caraïbes de S. Vincent.

VI. Enfin les Lecteurs feront avertis que nous allons décrire pour la plupart les anciennes moeurs, & les anciennes coutumes de ces Caraïbes, afin que personne ne trouve étrange si dans ce qu'ils pratiquent aujourd'hui il y a quelque chose qui ne s'y rapporte pas. Ces avertissements étant donnés, rien ne nous empêche de commencer ce que nous avons entrepris, pour satisfaire au titre de ce Chapitre.

La plupart des Peuples que nous appelons Sauvages & Barbares, ont quelque chose de hideux, & difforme, ou de defectueux, soit en leur vifage soit au reste de leur corps : comme les Historiens nous le rapportent des Maldivois, des Habitans du Détroit de Magellan & de plusieurs autres qu'il n'est pas besoin de nommer.

Mais les Caraïbes sont gens bien-faits, & proportionne de leur corps, assez agréables, la mine riante, de moyenne taille, larges d'épaules & de hanches, & presque tous en aient bon point, & plus robustes que les Français. Ils ont le vifage rond & ample, & pour la plupart les joues marquées de deux petites fossettes dans le milieu. Leur bouche est mediocrement fendue, & leurs dents sont parfaitement blanches & ferrées. Il est vray qu'ils ont le teint naturellement olivâtre, & que cette couleur s'étend même sur le blanc de leurs yeux, lequels ils ont noirs, un peu petits, aussi bien que les Chinois & les Tartares, mais fort penetrans. Ils ont aussi le front & le nez aplatis, mais par artifice, & non pas naturellement. Car leurs merces les leur pressent à leur naissance, & continuellement pendant tout le temps qu'elles les allaient, imaginant qu'il y a en cela de la beauté & de la perfection, car sans cela ils auroient le nez bien formé, & le front élevé comme nous. Ils ont les pieds larges & épatez, parce qu'ils vont nus-pieds : mais au reste si endurez, qu'ils font à toute épreu-
épreuve, & dans les bois & sur les rochers.
Entre ceux du pays on ne voit ni borgne, ni aveugle, ni boîteux, ni boisé, ni chauve, ou qui ait de nature aucune dis-
formité, comme l'on témoigne aussi des Bretoniens, des Flori-
diens, & de la plupart des Peuples de l'Amérique. Au lieu
que ceux qui se sont promenés dans le grand Caire, rap-
portent que parmi les ruës on voit force borgnes, & force ave-
gles, ces infirmités étant si fréquentes, & si populaires en ce
pays-là, que de dix hommes, il y en a toujours cinq ou six qui
en sont atteints. Mais s'il y en a quelques uns entre les Car-
aïbes qui soient disformes, ou perclus de quelque membre,
cela leur est survenu dans les rencontres, & dans les combats
qu'ils ont eus avec leurs ennemis, & ces disformitez ou ces
défauts des êtes autant de preuves de leur valeur, font esti-
mées parmy eux de bonne grace, & glorifieuses : bien loin de
les mettre en danger d'être affollement on jettez en une fon-
drière par leurs compatriotes, comme ces pauvres enfants qui
parmy le Peuple de Guyana, & chez les Lacedémoniens du
temps, de Lycurgue, venoient du ventre de leurs mères im-
parfaits & disformes. Il se voit même de belles filles & de
belles femmes entre les Sauvageföes Caraïbes. Témoin Ma-
demoiselle de Rofflan, femme de Monsieur le Gouverneur
de Sainte Alouie.
Tous les Caraïbes ont les cheveux noirs, comme les Chi-
nois, qui pour cela sont parfois nommez, le Peuple aux che-
veux noirs. Ces cheveux des Caraïbes ne sont pas frisés com-
me ceux des Mores, mais tout droits & fort longs comme
ceux des Maldives. Et leurs femmes donnent toutes à cette
couleur noire, le premier rang de la beauté pour la cheve-
lure. On dit aussi que les Indiennes du Perou ont tant de
paffion pour les cheveux noirs, que pour donner à leur che-
vellure cette couleur, quand elle y manque, elles se donnent
des peines & des tourments incroyables. Au contraire, en
Espagne plusieurs Dames pour se teindre les cheveux de cou-
leur d'or, les parfument de soufre, les trampent dans de l'eau
forte, & les exposent au Soleil en plein midy, durant les plus
violentes chaleurs de la Canicule. Et en Italie cette couleur
de cheveux est aussi fort affectée, témoign ce que dit un Poète
au sujet des Courtisannes Romaines.

O que
Histoire Morale,

O que ces Guenuches coiffées

 Avec leur poil fauve par art*, &c.

Les Caraïbes sont fort soigneux de se peigner, & estiment cela fort honnesté. Ils huilent leurs cheveux, & ont une invention pour les faire croître. Les femmes peignent ordinairement leurs maris & leurs enfants. Hommes & femmes tressent leurs cheveux par derrière, & les font aboutir en une petite corne qu'ils fe mettent au milieu de la tête. Auq deus coiffez ils les laiffent en moustaches, felon la liberté naturelle. Les femmes divifent leurs cheveux en forre qu'ils leur tombent des deus coiffez de la tête; Et les hommes feparent les leurs en l'autre fens, c'eft à dire qu'ils les tirent fur le devant & fur le derrière de la tête. Ce qui les oblige à en couper de deflus le front, parce qu'autrement ils leur tomarboient fur les yeus. Ce qu'ils faifoient autrefois avec de certaines herbes tranchantes, avant-que d'avoir l'ufage de nos cizeaux. Outre ce qu'ils ont acoutumé d'en couper lors qu'ils font en deuil. Au lieu qu'en Madagasgar les hommes ne coupent rien du tout leurs cheveux. Mais les femmes fe rafent entièrement. Ce qui est tourn à fait contraire à la coutume des Peuples parmy lequels vivoit l'Apostre Saint Paul.

On n'apperceoit point du tout de barbe aus Caraïbes, s'il leur en vient ils l'arrachent, comme font les Breffiliens, les Cumanois, & certains Peuples fujets de l'empire des Tartares, qui portent toujours un fer à la main, dont ils s'arrachent tous les poils de barbe qui leur croiffent de nouveau. Au reste l'on ne voit guère les Caraïbes en cette peine, & l'on croit qu'ils ont un secret pour empêcher le poil de revenir quand une fois il est arraché; invention qui eft été fort commode aux anciens Romains. Car on tient qu'ils n'ont presque point donné à leur barbe la permission de croître, que depuis le tems de l'Empereur Adrien, qui le premier laiffa croître la sienne. Jusques là, il étoit fi honorable parmy eux de ne porter point de barbe, que les esclaves n'euffent osé faire rafer la leur: Et même cela étoit defendu à toute personne accusée de crime comme pour mettre fur eux une marque d'infini, jusqu'à ce qu'ils eussent été absous, ainsi que le rapporte Aulc-Gelle. Tout au contraire de ce qui fe præ.
Chap. 9 des Îles Antilles.

pratique sous la domination du Grand Seigneur, qui fit raser la barbe par ignominie. Ce qui arriva l'an 1652 au Con-
stitu François d'Alexandrie, accusé d'avoir mal-verifié en sa
charge, & de qui la barbe étoit naturellement si bien frisée, &
d'une couleur blonde si belle, que quelques Turcs luy en
voulurent donner une somme d'argent bien considérable,
pour la garder par rareté. Mais il aima mieux l'apporter en
France.

Les Caraïbes s'étonnent de voir nos Européens nourrir
leur barbe, & trouvent que c'est une grande difformité d'en
avoir, comme c'est en eus une belle perfection de n'en avoir
point. Mais ils ne font pas les seuls des Sauvages, qui soient
fantaisques en matière de bienfance & de beauté. Toutes
les Nations. Barbares, & même quelques civiliées, ont sur
cela des gouts & des sentimens particuliers. Par exemple,
met pour beauté entre les Maldivois, d'avoir tout le corps
velu, ce qui feroit parmy nous la beauté d'un Ours, & non
pas celle d'un homme. Entre les Mexicains d'avoir le front
petit & plein de poil. Entre les Japonnois de n'avoir guères
cheveux : ce qui les oblige à les arracher soigneusement,
& à n'en laisser qu'un toupet au sommet de la teste. Entre
les femmes Tartares, d'être fort camuses. Mais pour rele-
ver les attraits de leur nez, elles le frottent d'un onguent
fort noir. Entre les Guinois d'avoir de grans ongles & le nez
plat. C'est pourquoi ils l'aplatissent & l'enfoncent avec le
pouce à leurs enfans, dés qu'ils viennent au monde, comme
font aussi les Brealfiens. Entre ceux de la Province de Cufco
au Perou, & quelques Indiens Orientauls, comme entre les
Calecutiens & les Malabares, d'avoir les oreilles extrême-
ment grandes, & pendantes jusques sur les épaules. Aussi
quelques uns d'entr'eus se les font venir telles par artifice.
Entre les Ethiopiens, d'avoir de grosses lèvres, & le teint
noir & poly comme jayer. Entre les Nègres de Mozambique,
d'avoir les dens extrêmement pointus : & ils usent de la
limè pour les rendre telles. Entre les Maldivois de les avoir
rouges, & pour cet effet ils mâchent continuellement du
Pétel. Entre les Japonnois, & les Cumanois de les avoir noi-
res : aussi les noircissent ils exprès. Entre ces derniers en-
Ccc core,
core, d'avoir le visage long les joues maigres, & les jambes grosses par excès : Et c'est pour cela qu'ils pressent la têle de leurs enfans entre deus couffins à leur naissance, & qu'auflî bien que les Habitans de la Riviere d'Eslequebe ils fe tiennent les jambes étroitement liées par le haut, & à la cheville du pied, afin de les faire enfler. Entre quelques Peruviens d'avoir le visage inciſé & déchiqueté, comme à coups de lancettes, & d'avoir la têle platte & contrefaite, large de front, & fort étroite dépuis le front, jusqu'au chignon du cou. Et c'est pour fe la rendre de cette belle forme qu'ils tendent la têle de leurs enfans pressée entre deus petits ais, dès le mo- ment de leur naissance jusqu'à l'age de quatre ou cinq ans. Enfin entre quelques Orientaus, & quelques Africains, c'est une grande perfection aux femmes d'avoir des mammelles à renverſer par deſlus l'épaule. Et entre les Chinoifes, la prin- cipale beauté est d'avoir le pied excefivement petit & greffe. Et c'est pour cet effet que dès leur enfance on le leur ferre ã étroitement, qu'elles en font tout étroitées, & qu'à peine fe peuvent elles soutenir. Il feroit bien mal-aimé de décrire une beauté, sur les opinions différentes de tous ces Peuples. Retournons aux Caraibes.

Ils vont nus entièrement, hommes & femmes, comme plusieurs autres Nations. Et fi quelcon d'eus vouloit cacher ſes parties naturelles, il feroit moqué de tous les autres. Quel- que frequentation que les Chrétiens ayent euë avec eus, il leur a esté jusques à présent imposſible de leur persuader de fe couvrir. Que fi quelquesfois en venant voir les Chrétiens, on traiter avec eus, ils fe couvrent pour leur complaire, prenant une chemife, des caſachines, un chapeau, & les hab- bits qu'ils leur ont donné, auſſi toſt qu'ils font de retour chez eus, ils fe dépouillent, & mettent tous ces habits-là dans leurs Cabinets en parade. Pour échange de cette com- plaiſance des Caraibes, quelques uns de nos François, étant allés au milieu d'eus, n'ont fait point de difficulté de fe dé- pouiller entièrement à leur exemple. Cette nudité regne au long & au large sous la zone Torride comme chacun fait.

Quand on reproche aux Bréſiliens leur nudité, ils difent que nous venons nus au monde, & que c'est folie de cacher
le corps qui nous a été donné par la nature. Ceux du Roy-
un de Bennin en Afrique, font louables, de se couvrir au
moins lors qu'ils se marient, ou même plutôt, si leur Roy le
veut permettre. Les femmes des îles Lucayes dévoient
aussi participer à cette loyange, car elles avoient accoutumé
de se couvrir lors qu'elles étoient en état d'être mariées,
& folennifié cette action avec beaucoup de réjouissance.
Mais aujourd'hui cette coutume n'a plus de lieu : car cette
pauvre Nation a été entièrement détruite par les Espagnols,
on enlevée pour travailler aux mines, & il n'y a plus en tou-
tes les îles qui portent ce nom auncuns habitans naturels, mais
seulement quelques peup Anglois, que l'on y a transportez,
de l'île de la Vermoude. Venons aux ornemens de nos
Sauvages.

Ils changent leur couleur naturelle par une couleur rouge
qu'ils appliquent sur le corps. Car demeurant auprès des Ri-
veries & des Fontaines, la première chose qu'ils font tous les
matins c'est de s'allier laver tout le corps. Et c'est ce que pra-
tiquoient les anciens Allemands comme Tacite le témoigne.
Aussitôt que les Carabes font lavez ils retournent à la
maison, & se séchent auprès d'un petit feu. Étant séchés,
leur femme, ou quelcon de leur domestiques, prend une
Calebafe remplie d'une certaine peinture rouge qu'ils ap-
pellent Roucou, du nom de l'arbre qui la produit, & lequel
nous avons représenté en son lieu. On leur frotte tout le
corps, & même aussi le visage de cette couleur, qui est dé-
meslée avec de l'huile. Pour appliquer cette peinture ils se
fervent d'une éponge au lieu de pinceau, & ils nomment cette
action-là, le Roucouier. Et pour paroître plus galans, ils
se font souvent des cercles noirs à l'entour des yeux, avec du
jus de pommes de Junipa.

Cette peinture rouge, leur sert d'ornement & de couver-
ture tout ensemble. Car outre la beauté qu'ils y trouvent,
ils difent que cela les rend plus souple & plus agiles, com-
de vray les anciens Athlètes se frottoient d'huile pour le
même effet. De plus ils difent qu'en se Roucouiânt ainsi, ils
se garentiennent du froid de la nuit & des pluyes, des piquûres
des Mousquites & des Maringoins, & de l'ardeur du Soleil,
qui autrement leur causeroit des éculures & des ulcères à la peau. Cette onction endurcit leur peau, mais aussi elle la rend luisante, douce, & polie, comme le fayent tous ceux qui les ont veus & touchez.

La plupart des Sauvages se peignent & s’ajustent ainsi le corps bizarrement, mais non pas dé même couleur, ni de même façon. Car il y en a qui se rougissent le corps, aussi bien que les Antillois Caraïbes, comme ceux du Cap de Lopes, où bien ils y employent d’autres couleurs, comme le noir, le blanc, la couleur de charaigne, le Zinzolin, le bleu, lejaune, & semblables. Quelquesuns n’en mettent qu’une : D’autres se peignent de plusieurs ensemble, & y représentent diverses figures. Quelques autres sans s’appliquer de couleur se frottent avec de l’huile de palmes. Il y en a qui se font huiler de baume, & faupoudrer tout le corps d’une menué poudre d’or. Et d’autres enfin se dignon le corps d’une colle gluante, & souflent sur cela du duvet de divers oiseaux : ou bien ils le couvrent d’une pate gomnée, & odoriférante, & y collent des plus belles fleurs qui croissent en leur pays. Il y a à choisir dans toutes ces modes, & ce seroit un plaisir que de voir tous ces pantalons danser ensemble.

On y pourroit joindre pour rendre la troupe plus complète, ces Pelerins Turcs, qui portent ordinairement de longues robes, faites d’un million de pièces de toutes couleurs.

Au reste, la mode de se peindre le corps est bien ancienne : Et entre autres monumens de cette antiquité, Pline & Hérodéon nous recitent que certains Peuples de la Grand Bretagne, nayant l’usage d’aucun vêtement, se peignoient le corps de diverses couleurs, & y représentent même des figures d’animaux: d’oü ils furent nommez Pictes ou Peints. Mais entre tous les Sauvages qui se peignoient aujourd’hui le corps, les Caraïbes ont l’avantage de se parer d’une couleur que les Anciens ont fort honorée sur toutes les autres. Car on dit que les Gots usoient de Cinnabre pour se rougir le visage. Et les premiers Romains au rapport de Pline se peignoient le corps de Minium le jour de leur Triomfe. Il nous apprend que Camille en usa de la sorte. Et il ajoute, que les jours de Fête on enluminoit ainsi le visage de la statue de leur
leur Jupiter : Et qu’autrefois les Ethiopiens faisaient si grand état de cette couleur vermeille, que leurs principaux Seigneurs s’en appliquoient sur tout le corps, & que leurs Dieux mêmes la portoient en leurs simulacres.

Nos Caraïbes, se contentent pour l’ordinaire de cette peinture rouge, qui leur furt de chemise, d’habit, de manteau & de Juftaucorps. Mais en leurs jours solemnels & de réjouissance, ils ajoutent à leur rouge diverses autres couleurs, dont ils se bigarrent le visage & tout le corps.

Mais ce n’est pas de peinture seulement qu’ils usent pour se parer. Ils ornent le sommet de leur tete d’un petit chapeau tifié de plumes d’oiseaux de différentes couleurs, ou d’un bouquet de plumes d’aigrette, ou de quelque autre oiseau. Ils portent aussi quelquefois une couronne de plumes, qui leur couvre toute la tete. Ainsi voit on parmy eus force têtes couronnées, bien qu’on n’y voye point de Rois. Encore les prendroit-on plutoft pour des Rois à leur couronnes de plumes, que l’on ne reconnoiroit pour Prince, le Seigneur du Golfe d’Antongil, qui n’a pour son feptre & pour marque de sa dignité Royale, qu’une grande ferpe de Jardinier qu’il porte toujours avec luy.

Les femmes Maldivoifes se font à chaque oreille un douzaine de trous, où elles atachent de petits clous dorez, & quelquefois des perles & des pierres précieuses. Les Damées de Madagascar & du Bresil se font un grand trou à pafser le pouce, au tendron de l’oreille, où elles fourrent des pendans de bois & d’os. Et les Peruviens sous le regne des Rois Yncas avoient acoutumé de se faire aux oreilles un trou d’une grandeur incroyable, où ils attachoient des lacets longs d’un quart d’aune, qui soutenoient des pendans d’or d’une largeur demeurée. Mais nos Caraïbes, ne veulent qu’un petit trou à l’européenne, au mol de l’oreille, où ils mettent des arreftes de certaines poiffons fort polies, des pieces d’écaille de Caret, & dépuis que les Chrétiens sont venus vers eus, des boucles d’or, d’argent, ou de leton, où ils attachent de beaus pendans d’oreilles. Ils sont ravis d’en avoir de ceux que leur apportent nos gens, & savent fort bien distinguer, & cherir fur tous les autres, ceux qui sont de prix, ils sont particulièrement état...
de ceux qui sont de Cristal, d'Ambre, de Coral, ou de quel-
que autre riche matière, pourvu que la boucle, & tout l'en-
richissement soit d'or. Quelquefois on leur en a voulu don-
nier qui n'étoyent que de cuivre doré, & leur faire accroire 
qu'ils étoient d'or: mais ils les ont rejettez en disant, qu'on 
les vouloit tromper, & que ce n'étoit que de l'or de cha-
diere. Et pour en faire l'épreuve ils ont accoutumé de mettre 
la piece en leur bouche. Bien au contraire de ceux de Ma-
dagascar, qui lors que les Hollandois qui y navigerent en l'an 
mil cinq cents quatre-vingt quinze, leur offrirent une cuillier 
d'argent, la mirent entre leurs dens & s'entant qu'elle étoit 
dure, la refuferent demandant une cuillier d'étain. Et l'on 
pour en faire juger quel état ils faifoient de l'étain, puis qu'ils 
presentèrent une fille, en échange d'une cuillier de ce metal. 

Livre 3.

Herodote nous recite qu'autrefois parmy les Ethiopiens le 
cuivre étoit plus estimé que l'or, dont l'usage étoit vil à un 
tel point, que l'on y lioit les criminels avec des chaines 
d'or.

Les Caraïbes se percent aussi quelquefois les leurs pour y 
faire passer une eſpee de petit poineon, qui est fait d'un os, 
or d'une arceſte de poiffeon. Ils ouvrent même l'entrefus 
de leurs narines, pour y attacher une baguette, un grain de cri-
fal, ou quelque semblable gentileſse. Le col, & les bras de 
nos Caraïbes ont aussi leurs ornements; Car ils y mettent 
des Colliers & des Bracelets, d'ambre, de rafſade, de coral, 
or de quelque autre matière qui ait du lustre. Les hommes, 
portent les bracelets au gros du bras proche l'épaule: Mais 
ses femmes en entourent leurs poignets, de même que celles 
de ces contrées. Ils parent encore leurs jambes de chaines 
de rafſade, au lieu de jarretieres. Cens d'entre'eus qui n'ont 
point de communication avec les Européens portent ordi-
nairement pendus à leur col des sifles d'os de leurs ennemis, 
& de grandes chaines qui font composées de dens d'Agouty, 
de Tigres, de Chats Sauvages, ou de petits Coquillages per-
cez & liez par ensemble, avec une cordelette de fin cotton, 
teinte en rouge ou en violet. Et quand ils se veulent mettre 
sur leur bonne mine, ils ajoutent à tout cela des Bonets, des 
Bracelets qui ils lient sous les effailles, des echarpes, & des eeın-
ceintures de plumes, fort industrieusement tiées par un agreable ensembal, lequelle ils laissent flotter sur leurs épaules, ou pendre depuis le nombril, jusques au milieu de leurs cuisses.

Mais les plus considerables de tous leurs ornamens, sont, de certaines grandes medailles de fin cuivre extremement poli, sans aucune gravure, qui on la figure d'un croissant, & sont enchallées en quelque bois solide & precieux. Ils les nomment *Caracolis* en leur langue; Elles font de differente grandeur, car ils en ont de si petites qu'ils les attachent à leurs oreilles en forme de pendants, & d'autres qui sont environ de la largeur de la paume de la main, lequelle ils portent pendues au col, d'ou elles battent sur leur poitrine. Ils ont ces Caracolis en grande estime, tant parce que leur matiere qui ne contracte jamais de rouillure, est éclatante comme l'or: qu'a cause que c'est le butin le plus rare & le plus prisé qu'ils remportent des courses qu'ils font tous les ans dans les terres des Arouagues leurs ennemis: Et que c'est la livrée, ou le collier qui distingue les Capitaines & leur enfans, d'entre les hommes du commun. Ceus-là aussi qui ont de ces joyaus en font un tel cas, qu'en mourant ils ne laissent autre heritage à leurs enfans, ou à leurs plus intimes amis: Et il y en a tel parmy eux qui garde encore un Caracolis de son Grand Peré, dont il ne se pare qu'aux plus grandes rejoissances.

Les femmes se peignent tout le corps & s'ajustent presque comme les hommes, horsmis quelques petites differences que nous avons deja remarquees, & qu'elles ne mettent point de couronnes deslils leurs testes. Elles ont aussi ceci de particulier, qu'elles portent des demye bottines, qui ne leur descendent que jusques à la cheville du pied. Cette espece de chaussure est fort proprement travaillé, & terminée par le haut & par le bas d'une petite rotonde tiée de jone & de cotton, qui leur ferre le gras de la jambe, & le fait paroître plus remply.
Histoire Morale,

CHAPITRE DIXIÈME.

Remarques sur la langue des Caraïbes.

Nous avons désiré de donner à la fin de cette Histoire pour la satisfaction des curieux un assez ample Vocabulaire du langage des Caraïbes. C'est pourquoi nous nous contenterons de faire en ce Chapitre les Remarques principales, qui en pourront faire connaître la grâce, la douceur & les propriétés.

1. Les Caraïbes ont un Langage ancien & naturel, & qui leur est tout particulier, comme chaque Nation a le sien.

2. Mais outre cela ils en ont formé un autre qui est bastard & mêlé de plusieurs mots étrangers, par le commerce qu'ils ont eu avec les Européens. Sur tout ils ont emprunté beaucoup de mots des Espagnols, par ce que ce sont les premiers Chrétiens qu'ils aient abordé.

3. Ils se servent toujours entre eux de leur Langage ancien & naturel.


5. Outre cela ils ont un fort plaisant baragoin, lors qu'ils veulent entreprendre de parler en quelque Langue étrangère. Comme lors qu'ils disent, Compère Gouverneur, employant ce mot de Compère généralement envers tous ceux qui sont leurs amis ou leurs alliez. Ainsi ils diraient tout franchement, s'il s'en présentaient occasion, Compère Roy. C'est aussi un de leurs compliments de dire à nos François, avec un visage riant, Ah ! toy bon pour Caraïbe, moy bon pour France : Et lors qu'ils veulent s'ôter de nos gens, & témoigner qu'ils en sont fort satisfaits, Mouche bon France pour Caraïbe. Ainsi disent ils encore Maboyamouch fache contre Caraïbe, lors qu'il tonne ou qu'il fait un Ouragan : Et, Moy mouche Lunes, pour signifier qu'ils sont fort âgez. Ils ont aussi fort souvent ces paroles en la bouche, lors qu'ils reconnaissent que nos gens veulent abuser de leur simplicité, Compère, toy trompe Caraïbe. Et
Et on entend dire souvent lors qu'ils sont en belle humeur, 
Moy bonne Caraïbe.

6. Au reste, bien que les Caraïbes de toutes les îles s'entendent tous univerfemment entr'eus, ce n'est pas à dire pourtant qu'il ne se trouve en quelque une quelque dialecte différent de celui d'une autre.


8. Leur Langage est extrêmement doux, & fe prononce presque tout des lèvres, quelque peu des dents, & presque point du gofier. Car bien que les mots que nous en donnerons cy-après, semblent rudes sur le papier, neantmoins lors qu'ils les prononcent, ils y font des élusions de certaines lettres, & y donnent un certain air qui rend leur discours fort agréable. Ce qui oblige Monfieur Du Montel à leur rendre "ce témoignage, je pronois dit-il, grand plaisir à les écouter, lors que j'étois parmy eus, & je ne pouvois affez admirer la grace, la fluidité, & la douceur de leur prononciation, qu'ils accompagnent d'ordinaire d'un petit souris, qui a beaucoup d'agrément.

9. Ils ont la prononciation plus douce que les Caraïbes du Continent: Mais d'ailleurs ils ne diffèrent qu'en dialecte.


11. Pour nous, nous ne pouvons prononcer cette Langue avecque toute la grace, & toute la douceur qui luy est naturelle; à moins que de l'avoir apprise dès le bas âge.

12. Ils s'écouter patiemment les uns les autres & ne s'interrompent point dans leurs discours: Mais ils ont accoutumé de poufier un petit ton de voix au bout de trois ou quatre périodes de celui qui parle, pour témoigner la satisfaction qu'ils ont de l'ouir.
13. Quelque avantage que nous ayons sur eux, ou pour les facultés naturelles de l'esprit, ou pour la douceur de la prononciation, qui nous devroit augmenter la facilité de prononcer leur Langue, neantmoins ils apprenent plus facilement la nôtre que nous n'apprenons la leur, comme il se reconnoit par l'expérience.

14. Nos François ont remarqué qu'ils ont grande aversion pour la Langue Angloise, jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on la parle devant eux, par ce qu'ils leur font ennemis. Que s'il se voit dans leur langage corrompu plusieurs mots tirés de l'Espagnol, qui est aussi leur ennemy, c'est qu'ils les ont pris durant le temps qu'ils avaient communication avec cette Nation-là, & quelle ne les avoit pas encore maltraitées.

15. Ils sont fort soigneux de ne point communiquer leur langue, de crainte que les secrets de leurs guerres ne soient découverts. Ceus même d'entre'eux qui se sont fairs Chrétiens ne veulent pas révéler le fonds de cette Langue, dans la créance qu'ils ont que cela pourroit préjudicier à leur Nation.

16. Voicy quelques unes des propriétés les plus particulières à leur Langue. Et premièrement, les hommes ont beaucoup d'expressions qui leur sont propres, que les femmes entendent bien, mais qu'elles ne prononcent jamais: Et les femmes ont aussi leurs mots & les frases, dont les hommes n'usent point, à moins que de se faire moquer. De là vient qu'en une bonne partie de leur entretien, on dira que les femmes ont un autre langage que les hommes; comme on le pourra reconnoître en notre Vocabulaire, par la différence des faisons de parler dont les hommes & les femmes se servent pour exprimer une même chose. Les Sauvages de la Dominique disent que cela procède de ce que lors que les Caraïbes vinrent habiter les îles, elles étoient occupées par une Nation d'Arouâgues, qu'ils détruirent entièrement, à la reserve des femmes qu'ils épousèrent pour peupler le pays. De sorte que ces femmes-là ayant conservé leur Langue, l'enseignèrent à leurs filles, & les acoutumèrent à parler comme elles. Ce qui s'étant pratiqué jusques à présent par
par les Mères envers les filles, ce langage est ainsi demeuré différent de celui des hommes en plusieurs choses. Mais les garçons, bien qu'ils entendent le parler de leurs Mères & de leurs sœurs, suivent néanmoins leurs Pères & leurs frères, & se faffonnent à leur langage, dès l'âge de cinq ou six ans. Pour confirmer ce que nous avons recité sur l'origine de cette différence de langage, on allègue qu'il y a quelque conformité entre la langue des Arouâgues de la Terre Ferme, & celle des femmes Caraïbes. Mais il est à remarquer que les Caraïbes du Continent, hommes & femmes, parlent un même langage, n'ayant point corrompu leur langue naturelle par des mariages avec des femmes étrangères.

17. Les vieillars ont plusieurs termes qui leur font affeet, & plusieurs faffons de parler particulieres, qui n'ont point d'usage en la bouche des jeunes gens.

18. Les Caraïbes ont aussi un certain langage dont ils se servent seulement entre eux lors qu'ils prennent des resolutions de guerre. C'est un baragoin fort difficile. Les femmes & les filles n'ont aucune connoissance de ce langage mysterieux, ni même les jeunes hommes, jusqu'à ce qu'ils ayent donné des preuves de leur generosité, & du zèle qu'ils ont pour la querelle commune de leur Nation contre leurs ennemis. C'est afin que leurs desseins ne soient pas decouverts avant le temps.

19. Pour faire leurs cas, leurs personnes, leurs moeufs, & leurs genres, ils n'ont point de particules separees comme nous : mais ils allongent leurs mots de quelques syllabes ou de quelques lettres, au commencement ou à la fin, & ils en changent quelques unes. Ainsi difent ils à l'imperatif, Bayou-baka, marche : mais à l'indicatif, Nayoubakayem, je marche. Et de meme Babinaka, danse Nabinakayem, je danse. Ce qui a du rapport avec la faffon dont se forment les Verbes Ebreus.

20. Les noms indefinis & abfolus sont peu en ufage parmy eux ; sur tout les noms des parties du corps : mais ils font presque toujours reftraités à une premiere, à une seconde, ou à une troisiéme personne.

21. La premiere personne se marque ordinairement par

D d d 2
une N. au commencement du mot : Nichie, ma tete. La seconde par un B. Bichie, ta tete. Et la troisieme par une L. Liebie, ta tete.

22. Le genre neutre & absolu est exprime par un T. Tichie, la tete : Mais cela est peu en usage.


24. Leurs noms propres ont souvent de la signification, & sont pris de diverses rencontres, comme nous le verrons plus particulierement au Chapitre de la Naissance & de l'education de leurs enfans.

25. Ils ne nomment jamais le nom d'une personne en sa preference : Ou bien par respect ils ne le nomment qu'a demy.

26. Ils ne difent jamais le nom entier ni d'un homme, ni d'une femme: mais bien celuy des enfans: Ainsi ils diroient, le Pere ou la Mere d'untel : Ou bien ils diroient le nom a moitie, comme par exemple, Mala, au lieu de dire Mala Kaali : & Hiba pour Hibalomon.

27. Les Oncles & les Tantes, tout autant qu'il y a dans la ligne collateral, font nommez Peres & Meres par leurs Neveus. Ainsi l'Oncle est il appellé Baba, c'est a dire Pere. Mais quand ils veulent signifier expressément le vray & propre Pere, ils ajoutent par fois un autre mot, en difant Baba tinmaa.

28. Suivant cela, tous les Cousins s'appellent aussi Freres, & toutes les Cousinses Seurs.

29. Mais de Cousin a Cousine, le Cousin appelle sa Cousine, Touecilleri, c'est a dire proprement, ma femaille, ou mon accordée, parce que naturellement entre'us leurs Cousinses leur font aquises pour femmes.

30. Ils nomment les mois des Lunes ; & les années des Cousinieres.
31. Ce sont ici ensuite quelques traits de la naïveté & de l'élegance de leur langage. Nous ne ferons pour la plupart que marquer ce que leurs mots signifient, sans exprimer les mots mêmes, pour ne les pas mettre deux fois sans nécessité, parce que nous les donnerons cy-dessous en notre Vocabulaire.

32. Pour signifier qu’une chose est perdue, ou qu’elle est rompue, ils disent ordinairement qu’elle est morte.

33. Ils nomment un Capucin Père Aioupa : Et le mot d’Aioupa signifie en leur langue un Couvert ou un Apprenti. De sorte que c’est comme s’ils disoient que c’est un homme où il y a de quoi se mettre à couvert à cause de son grand Capucin. Ils le nomment aussi par raillerie une Guenon ou une Barbe, à cause de sa longue barbe.

34. Un Chrétien, un homme de Mer ; à cause que les Chrétiens sont venus vers eus en des navires,

35. Un Lieutenant, La trace d’un Capitaine, ou Ce qui paraît après lui.

36. Mon Gendre, Celuy qui me fait de petits enfans.

37. Mon Cadet, Ma moitie.

38. Ma Femme, Mon cœur.


40. Un Fille, Une petite femelle.

41. Les Espagnols & les Anglois, Ennemis contrefaits Estouz ou noubi, parce qu’ils sont vêus, en les opposant à leurs Ennemis qui sont nus, & qu’ils nomment simplement Estouz, c’est à dire Ennemis.

42. Un Foi, Celuy qui ne voit goutte, ou qui n’a point de lumière.

43. La paupière, la couverture de l’œil.

44. Les cils, le poil de l’œil.

45. La prunelle, le noyau de l’œil.

46. La lévre, le bord de la bouche.

47. Le menton, le soutien des dents.

48. Le col, le soutien de la tête.

49. Le bras & une aile s’expriment par un même mot.

50. Le pouls l’ame de la main. Les Allemans font à peu prés
398 Histoire Morale, Chap. 10

prés une composition semblable, lors qu'ils appellerent un Gand, le foulard de la main.

51. Les doits, les petits ou les enfants de la main.
52. Le pouce, le Père des doits, ou ce qui leur est opposé. C'est justement l'Alphée des Grecs.
53. Jointure, chose ajoutée, ils nomment encore ainsi une pièce mise sur un habit.
54. La vessie, le vaisseau de l'urine.
55. Le jarret, ce qui tire la jambe.
56. La plante du pied, le dedans du pied.
57. Les orteils, les petits, ou les enfants du pied.
58. Dix, tous les doits de la main.
59. Vingt, tous les doits des mains, et tous les orteils des pieds.
60. Un pistolet, petite arquebuse.
61. Un chandelier, ce qui tient quelque chose.
62. Des épines, le poil de l'arbre, ou le yeux de l'arbre.
63. L'arc-en-ciel, la plume ou le pannache de Dieu.
64. Le bruit du tonnerre, Trtragatemi.
65. Cette langue a aussi dans son abondance & dans sa naïveté quelques défauts qui lui sont particuliers; dont toutefois il y en a quelques uns qui lui doivent moins tourner à blâme qu'à louange.
66. Les Caraïbes ont en leur langue naturelle peu de noms d'injure & de moquerie; et ce qu'ils disent ordinairement de plus offensif en leurs railleries, est, Tu n'es pas bon, ou Tu es adroit comme une Tortue.
67. Ils ne savent pas non plus les noms de plusieurs vices. Mais les Chrétiens ne leur en apprenent que trop. Ainsi l'on admire au langage de Canada, qu'il n'y a point de mot qui réponde à celui de peché; Mais il faut tout dire, Il n'y en a point aussi qui exprime la vertu.
68. Ils n'ont point de noms pour exprimer l'hiver, la glace, la grotte, ni la neige, car ils ne savent ce que c'est.
69. Ils ne peuvent exprimer ce qui ne tombe point sous les sens; excepté qu'ils nomment quelques esprits & bons & mauvais: Mais hors de là ils n'ont point de mot pour signifier les autres choses spirituelles, comme l'entendement, la mémoire-
70. Ils n'ont point aussi les noms des Vertus, des Sciences, des Arts, des Métiers, ni de plusieurs de nos armes & de nos outils, si ce n'est ce qu'ils en peuvent avoir appris depuis leur commerce avec les Chrétiens.

71. Ils ne fèvent nommer que quatre couleurs, ainsi que les ils rapportent toutes les autres : le blanc, le noir, le jaune, & le rouge.

72. Ils ne peuvent exprimer un plus grand nombre que vint : Et encore l'expriment ils plaisamment, étant obligez comme nous avons dit, à montrer tous les doits de leurs mains, & tous les orteils de leurs pieds.

73. Lors qu'ils veulent signifier un grand nombre, où leur conte ne peut atteindre, ou bien ils montrent leurs cheveux, ou le sable de la mer : Ou bien ils repètent plusieurs fois le mot de mouche, qui signifie beaucoup : Comme lors qu'ils disent en leur baragoin, Moy mouche, mouche Lunes, pour faire entendre qu'ils font fort âgez.

74. Enfin, ils n'ont point de comparatifs ni de superlatifs. Mais au défaut de cela, lors qu'ils veulent comparer les choses entre'elles, & qu'ils en veulent élever une au-dessus de toutes les autres, ils expriment leur sentiment par une démonstration assez naïve & assez plaisante. Ainsi quand ils ont deffin de représenter ce qu'ils pensent des Nations Européenes dont ils ont la connoissance, ils disent de l'Espagnol & de l'Anglois, qu'ils ne font point du tout bons : Du Hollandeis, qu'il est bon comme la main, ou comme une coudée ; Et du Français, qu'il est comme les deus bras, qu'ils éten dent en même temps pour en montrer la grandeur. Aussi est ce la Nation Chrétienne qu'ils aiment sur toutes les autres ; Particulièrement ceux des Français qui ont été à la guerre avec eux. Car à ceux-là ils font part de tout leur butin. Et toutes les fois qu'ils retournent de la guerre, bien que ces gens-là n'ayent pas été de la partie, ils ne laissent pas de leur envoyer de leurs dépouilles.
CHAPITRE ONZIÈME.

Du Naturel des Caraïbes, & de leurs Mœurs.

Les Caraïbes, dans leur naturel sont d'un tempérament triste, rêveur & mélancolique, la pêche, la saignée & la température de l'air contribuent beaucoup à l'entretien de cette humeur. Mais ayant remarqué par leur propre expérience, que cette fâcheuse constitution altère leur santé, & que l'esprit abattu dessèche les os, ils font pour la plupart une telle violence à leur inclination naturelle, qu'ils paroissent, gais agréables, & enjouez en leur conversation, sur tour lors qu'ils ont un peu de vin dans la tête. Aussi ont-ils de la peine, comme les Brésiliens, à fouffrir la compagnie des mélancoliques: Et ceux qui ont conversé souvent avec eux, les ont toujours reconnus fort facétieux, & fort soigneux de ne laisser écouler aucun sujet de rire sans en profiter; & même ils les ont souvent éclater en des occasions, où les plus gais d'entre nous fatisfoient à peine un souris. 

Leurs entretiens entre eux, sont ordinairement de leur chaffé, de leur pêche, de leur jardinage, ou de quelques autres sujets fort innocens; Et lors qu'ils font en la compagnie des étrangers, ils ne se fâchent jamais des riques qui se font en leur présence, & ne les prennent pas comme si l'on avait défendu de se moquer d'eus. Toutefois, au lieu que les Soriquois, Nation de la Nouvelle France, se nomment eux mêmes, Sauvages, ne sachant ce que cela signifie, ces peuples s'offencent fort, si on leur donne ce nom-là quand on leur parle. Car ils entendent ce mot, & disent qu'il ne appartient qu'aux bêtes des bois. Ils ne veulent pas non plus être nommés Cannibales, bien qu'ils mangent la chair de leurs ennemis; Ce qu'ils font pour alléger leur rage & leur vengeance, & non pour aucun goût qu'ils y trouvent plus délicieux que dans les autres viandes dont ils se nourrissent: Mais on leur fait grand plaisir de les appeller Caraïbes, parce que c'est un nom
nom qui leur semble glorieux, marquant leur courage & leur
generosité. Car en effet ce ne sont pas seulement les Apala-
chites du milieu déquels ils sont venus, qui par ce mot signi-
fient un belliqueus, un vaillant homme, doué d'une force &
d'une d'extérité particulière au fait des armes. Les Aroúa-
gues même, leurs Capitaux ennemis, ayant souvent experi-
menté leur valeur, entendent par là, la même chose, bien
qu'ils exprimèt auflsi par ce mot un Cruel, à cause des maus que
les Caraïbes leur-ont fait sentir. Tant y a que nos sauvages
Antillois aiment si fort ce nom-là qu'il disent 'perpétuelle-
ment à nos gens, Toy Francois, moy Caraïbe.
Leur naturel, au reste, est dous & benin; Et ils font si en-
remis de la feriorité, que si les Nations qui les tiennent pour
Eclaves, comme font les Anglois, qui par ence en ont enlevé
plusieurs des lieux de leur naissance,les traitent avec rigueur,
ils en meurent souvenir de regret. Mais par la douceur on
gagne tout fur eux; tout au contraire des Négres, qui veu-
lent être menez avec rudeffe, autrement ils deviennent in-
folens, paresseux, & insideles.
Ils nous reprochent ordinairement notre avarice & le foin
dereglé que nous avons d'amafler des biens pour nous &
pour nos enfans, puisque la terre est si capable de donner la
nourriture à tous les hommes, pourvou qu'ils veuillent
prendre tant soit peu de peine à la cultiver. Aussi quant à eux
ils sont entièrement libres du foucy des choses qui appar-
tiennent à la vie, & incomparablement plus gras & plus dif-
pos que nous ne sommes. En un mot, ils vivent sans ambi-
tion, sans chagrin, sans inquiétude n'ayant aucun desir d'a-
quérir des honneurs ni d'amafler des richesses : méprifant l'or & largent, comme les anciens Lacedemoniens, & com-
me les Peruviens, & se contentant également & de ce que la
nature les a fait être, & de ce que leur terre fournit pour leur
entrepren. Que s'ils vont à la chaffe ou à la pêche, ou qu'ils
abattent des arbres pour faire un jardin, ou pour le bâtit
des maisons, qui font des occupations fort innocentes &
fort convenables à la nature de l'homme,ils font tout cela sans
empreffement, par maniere de divertissement & de recrea-
tion, & comme en se jouant.

E e c

S u r
Histoire Morale, Chap. 11

Sur tout, ils s'étonnent quand ils voyent que nous effi-

mons tant l'or, vein que nous avons le verre & le Cristal, qui,

selon leur jugement, sont plus beaux, & par consequent plus

à priser. Et à ce propos, Benzoni, Historien Milanois, nous

recite en son Histoire du Nouveau Monde, que les Indiens
détendant l'avarice demeurée des Espagnols qui les subju-

guent, prenoient une piece d'or, & disoient. Voicy le

,, Dieu des Chrétiens ; Pour cecy ils viennent de Caflille en
,, notre pais, pour cecy ils nous ont rendus esclaves, nous

ont bannis de nos demeures, & ont commis des choles

,, horribles contre nous: pour cecy ils se font la guerre en-
,, t'eu: pour cecy ils se tuent les uns les autres: pour cecy

,, ils font toujours en inquietude, ils querellent, ils d'éro-

,, bent, ils maudissent, ils blasfement: En fin, pour cecy il n'y

,, a ni vilenie, ni méchancté où ils ne se portent.

Pour nos Caraïbes, quand ils voyent les Chrétiens tristes &

pleins d'ennuy, ils ont acoutumé de leur en faire doucemment

,, la guerre en leur difant, Compere (car c'est un mot qu'ils

ont appris, & dont ils se servent ordinairement pour té-

moigner leur bonne volonté, comme leurs femmes aussi

appellent nos Européens Commeres, pour une marque

,, d'amitié) tu es bien miserable d'exposer ta personne à des

,, longs & des dangereux voyages, & de te laisser ronger à

,, tant de soucis & de craintes. La passion d'avoir des biens

,, te fait endurer toutes ces peines, & te donne tous ces fa-

,, cheus soins: Et tu n'es pas moins en inquietude pour les

,, biens que tu as déjà aquis, que pour eux que tu recherches

,, encore. Tu apprenindes continuellement que quelcun ne

,, te voie en ton pais ou sur mer, ou que tes marchandises ne

,, faissent naufrage, & ne foient englouties dans les eaux. Ainsi

,, tu vieillis en peu de temps, tes cheveux en blanchissent, ton

,, front s'en ride, mille incommoditez travailent ton corps,

,, mille chagrins te minent le cœur, & tu cours à grand' haste

,, vers le tombeau. Que n'es-tu content des biens que ton

,, pais te produit? Que ne mépries-tu les richesfes comme

nous ? Et à ce sujet, est remarquable le discours de quelques

Brephiens à Vincent le Blanc, Ces richesfes, disoient-ils,

,, que vous autres Chrétiens poursuivez à perte d'haléine

VOUS
Les Caraïbes furent aussi fort bien & fort emfigutivement reprochés aux Européens, comme une injustice manifeste, l'usurpation de leur Terre natale. Tu m'as chassé, dit ce pauvre peuple, de Saint Christophe, de Niéves, de Montserrat, de Saint Martin, d'Antiope, de la Guadeloupe, de la Barbade, de Saint Eustache, &c. qui ne t'appartenait point, & où tu ne pouvois légitimement prétendre. Et tu me menaces encore tous les jours de m'ôter ce peu de paix qui me reste. Que deviendra le miserable Caraïbe? Faudrat-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons? Ta terre est, fans doute, bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne. Ou tu as bien de la malice de venir ainsi de gayeté de cœur me persécuter. Cette plainte n'a pas un air trop Sauvage.

Lycurgue ne permettoit pas à ses citoyens de voyager, craignant qu'ils ne prêtent des moeurs étrangères. Mais nos Sauvages auroient bien besoin de grands voyages, pour se débarbariser, s'il est permis de parler ainsi. Et cependant, ils ne sont pas seulement exempts de cette convoitise infatiable qui fait entreprendre de si grands & si perilleux voyages aux Chrétiens, & traverser temérairement tant de terres & tant de mers; mais ils n'ont même nulle curiosité de voir les autres contrées du monde, aimant leur pays plus que tous ceux qu'on leur voudroit proposer. Et comme ils estiment que nous ne devrions pas être plus curieux, ni moins amateurs du nôtre, ils s'étonnent fort de nos voyages. En quoi, certes, ils ont l'honneur de ressembler à Socrate, à qui Platon rend ce témoignage, qu'il étoit moins frot de Athènes pour voyager, que les boiteux & les aveugles: & qu'il ne defira jamais de voir d'autres villes, ni de vivre sous d'autres loix; N'étant pas en ce point, non plus que ces Caraïbes, de l'opinion des Perses, qui disent en commun proverbe, que celui qui n'a point voyagé par le monde ressemble à un Ours.

E e c 2

Les
Les Antillois ne font pas feulement fans aucun defir de
voyager; ils ne veulent pas mème souffrir que l’on emmene
personne des leurs en une terre étrangere, fi ce n’est que l’on
promette expressément de le ramener bien-tofl. Mais s’il
arrive par malheur qu’il meure en chemin, il ne faut pas
faire état de retourner jamais parmy eus; car ils vous prén-
rent en une haine mortelle, & il n’y a point de reconciliation
to esperer.

Mais s’ils n’ont point de curiosité pour les choses qui font
eloignées, ils en ont beaucoup pour celles qui font proche
d’eus; jusques là que s’ils ont ouvré un coffre en leur présence,
il leur faut montrer tout ce qui est dedans, ou bien ils le tiennent
droient desobliger. Que s’ils agréent quelque chofe de ce
qu’ils y voyent, encore qu’ils ne foit que de tres-petite valeur,
ils donneront ce qu’ils ont de plus beau & de plus précieux
pour l’avoir, afin de contenter ainfî leur inclination.

Pour le trafic, il est vrai que lors qu’ils ont passé l’envie de
fe dont ils ont traître, & qu’ils ont reçu en échange, ils s’en
dediroient volontiers. Mais le secret pour leur faire tenir
leur marché, eft de leur dire qu’un marchand doit etre ferme
en sa parole. Quand on les pique ainfî d’honneur, & qu’on
leur reproche qu’ils n’ont pas plus de confiance que des en-
fans, ils ont honte de leur légereté.

Le larcin eft tenu pour un grand crime parmy eus. En-
quoy véritablement ils fe montrent plus faisonables que
Lycurgue, qui nourriftoit en ce vice les enfants de Lacedemo-
nes; comme en une occupation fort louable, pourveu
qu’on s’en aquitaffinemen & avec foupleffe. Mais comme
les Caraibes haiffent naturellement ce peché, auffi ne fe voir-
il point au milieu d’eus; ce qui eft affez rare chez les autres
Sauvages: Car la plupart font larrons; Et de là vient que
quelques unes de leurs îles en portent le nom.

Pour les Caraibes, comme ils n’ont point enclins de leur
nature à dérober, ils vivent fans défiance les uns des autres.
Tellement que leurs maisons & leur héritages font à l’abandon,
fans portes ny clôtures, comme les Historiens le té-
moignent des grands Tartares. Que fi on leur derober la
moindre chose, comme pourroit être un petit couteau,
Chap. 11 DES ILES ANTILLES.

avec quoy ils font mille petits ouvrages de menuisierie, ils effiment tant ce qui leur est utile, que cette perte est capable de les faire pleurer huit jours, & de les faire liger avec leurs amis pour en tirer reparacion, & pour se venger fur la personne qu'ils soupçonneroient de ce larcin. Et en effet, dans les Iles où ils ont leurs demeures prés des Chrétiens, ils ont souvent tiré vengeance de ceux qui leur avoient, à ce qu'ils difoient, pris quelques uns de leurs petits meubles. Aussi en ces lieus-là, lors qu'ils trouvent quelque chose de manque en leur maison, ils difent aussi toft,

Vn chrétien eft venu ici.

Et entre les griefs & les plaintes qu'ils font aux Gouverneurs de nôtre Nation, celle-cy est toujours en testé,

Compte Gouverneur, tes matelots (ainsi nomment ils tous les habitans étrangers) ont pris en ma case un couteau, ou quelque autre meubl piece de pareille nature. Les Guinois ne formeroient pas de telles plaintez. Car s'ils perdent quelque chose, ils effiment qu'un de leurs parens trépassez s'en est venu faifir parce qu'il en avoit affaire en l'autre monde.

Tous les intérésts des Caraïbes font communs entr'eus. Ils vivent en grande union & s'entraîment beaucoup les uns les autres : ne ressemblant pas aux Asiaticques de Java, qui ne parlent pas mêmes à leurs freres sans leur Poignard à la main, tant ils ont de défiance. Cette amour que nos Sauvages se portent naturellement l'un à l'autre fait, que l'on ne voit que fort peu de querelles & d'inimitiez entr'eus,

Mais s'ils ont été offenfez ou d'un étranger ou de quelcon. de leur compatriotes, ils ne pardonnent jamais, & pouffent à toute extrémité leur vengeance. Ains lors que quelcon de ces abusfeurs qu'ils nomment Boyez leur fai her accroire que l'un de ces qu'ils effiment sorciers, est auteur du mal qu'ils ont arrivé, ils ne manquent pas de se mettre à la tuer s'ils peuvent, difiant Taraliatina, il m'a enforcéle. Nebanébourbatina, je m'en vengeray. Et cette passion furienne & desesperée de se venger, est celle qui les poufle, comme nous avons déjà dit, à manger même à belles dans la chair de leurs ennemis, selon que nous en décrirons les particularitez en leur lieu. Cette animoitez desordonnée, est le vice régnant univerfelfement & tyranniquement parmy eus. Et il regne de même, pren.
Histoire Morale,

chap. 11

que sans exception, chez tous les Sauvages Americains. La vengeance des Canadiens est quelquefois bien plaisante: car elles les porte justes à marier leurs pous parce qu'ils en ont été mordus. Si les Bresiliens se heurtent à quelque pierre, ils la mordent à belles dents, comme pour s'en venger. Et ainsi encore mordent ils les flèches dont ils sont atteints dans les combats.

Sans avoir reçu les loix de Lycurgue les Caraïbes, par une secrète loy de nature, portent un grand respect aux vieillards, & les écoutent parler avec attention, témoignant, & par leur geste, & par un petit son de voix, qu'ils ont leurs discours pour agréables: Et en toutes choses les jeunes déferrent aux fentimens des Anciens, & se reglent sur leurs volontez. On dit qu'il en est de même au Bresil & en la Chine.

Les jeunes hommes Antillois ne fréquentent point de filles ni de femmes qu'ils ne soient mariées. Et l'on a remarqué que les hommes font d'ordinaire moins amoureux en ce pays-la que les femmes, comme en divers autres lieux de la Zone Torride. Hommes & femmes Caraïbes sont naturellement chastes, qualité bien rare entre les Sauvages. Et quand nos gens les confèrent trop curieusement, & se rient de leur nudité, ils ont accoutumé de leur dire, Compère, il n'est pas nous regarder qu'entre les deux yeux. Vertu digne d'admiration en un peuple nud & barbare comme celuy-la.

On raconte du Capitaine Baron, qu'entre les diverses deffentes qu'il a fait avec les siens, à plusieurs reprises, en l'Ile de Montserrat, tenue par les Anglois, il fit une fois un grand dégât dans les habitations voisines de la mer, qu'il en envoya un grand butin, & que parmy les prisonniers s'étant trouvé une belle Demoiselle, qui estoit femme de l'un des Officiers de l'Ile, il la fit conduire en l'une de ses maisons de la Dominique. Cette Demoiselle étant enceinte lors qu'elle fut enlevée, fut servie avec grand soin en ses couches, par les femmes des Sauvages de la meme Ile. Et bien qu'après cela elle demeurât encore long tems parmy eus, ni le Capitaine Baron, ni aucun autre d'entre us, ne la touchèrent jamais. Ce qui est sans doute une grande retenu pour de telles gens.
Il est vrai qu’une partie d’eux ont dégénéré de cette charité, & de plusieurs autres vertus de leurs ancêtres. Mais il est certain aussi, que les Européens par leur péricieus exemples, & par le mauvais traitement dont ils ont usé envers eux, les trompant vilainement, faussant lâchement en toute rencontre la foy promife, pillant & brulant impitoyablement leurs maisons & leurs villages, & violant indignement leurs femmes & leurs filles, leur ont appris, à la perpetuelle infamie du nom Chrétien, la dissimulation, le mensonge, la trahison, la perfidie, la luxure, & plusieurs autres vices qui leur étoient presque inconnus, avant qu’ils eussent eu commerce avec eux.

Au refte, ces Sauvages, tout Sauvages qu’ils font, ont de la civilité & de la courtoiſſe au delà de qu’on pourroit imaginer en des Sauvages; Ce n’est pas fans doute, qu’il n’y ait quelques Caraibes fort déraisonnables & fort abrutis. Mais au moins pour la plupart témoignent ils du jugement & de la docilité en beaucoup de rencontres, & ceux qui les ont pratiqué un long temps, ont remarqué en plusieurs divers traits d’honnêteté & de reconnoiſſance, d’amitié & de généroſité; Mais nous en parlerons plus particulièrement au Chapitre de la réception qu’ils font aux étrangers qui leur vont rendre visite.

Ils ont aussi la propreté en si grande recommandation (choſe bien extraordinaire encore entre les Sauvages) & ont si grande horreur des ordures, que si l’on en avoit fait en leurs jardins où font plantez leur Manioc & leurs Patates, ils les abandonneroient auſſi toſt, & ne voudroient plus ſe servir des vivres qui y feroient. Nous verrons plus amplement leur propreté & fur ce ſujet & fur quelques autres, aux Chapitres de leurs Habitations & de leurs Repas.
L'admiration étant fille de l'ignorance, on ne doit pas trouver étrange que les Caraïbes qui ont si peu de lumière & de connoissance de toutes les belles choses, que l'étude & l'expérience ont rendus familières parmy les Nations civilisées, soient saisis d'un profond étonnement à la rencontre de tout ce dont ils ignorent la cause, & qu'ils soient nourris dans une si grande simplicité, qu'on la prendroit en la plupart de ce pauvre peuple pour une stupidité brutale.

Cette simplicité paraît, entr'autres choses, dans l'extrême peur qu'ils ont des armes à feu, lesquelles ils considèrent avec une extrême admiration. Sur tout, ils s'étonnent des fuzils : car encore pour les pièces d'artillerie & pour les mousquets, ils y voyent mettre le feu. Mais quant aux fuzils, ils ne peuvent concevoir d'où il est possible qu'ils prennent feu : & ils croyent que c'est Maboya qui fait cet office. Ainsi nomment ils l'Esprit malin. Mais cette peur & cet étonnement leur sont communs avec beaucoup d'autres Sauvages, qui n'ont rien trouvé de si étrange en leur rencontres avec les Européens, que ces armes qui jettent du feu, & qui de si loin perçent & tuent ceus qu'elles rencontrent en droite ligne.

Ce fut-là, avec le prodige de voir des hommes combattre à Cheval, la principale cause qui fit que les Peruviens tinrent les Espagnols pour des Dieus, & qu'ils le fournirent à eus avec peu de résistence. On dit que les Arabes même qui courrent le long des rivages du Jordain, & qui semblent devoir être plus aguerris, font dans cette peur & dans cet étonnement.

Entre les marques de simplicité des Caraïbes en voicy encore dews bien considérables. Lors qu'il arrive une éclipse de Lune, ils croyent que Maboya la mange, & dansent toute la nuit, faissant s'ôner des calèches où il y a de petits cailloux.

Et
Chap. 12

Des Iles Antilles.

Et quand ils sentent quelque mauvaise odeur en un lieu, ils ont accoutumé de dire *Maboya Cayeu eu*, c'est à dire, le Diable est ici. *Caima Loary*, allen nous en à cause de luy, ou savoys nous crainte de luy. Et même ils donnent le nom de *Maboya*, ou de Diable à de certaines plantes, à de certains champignons de mauvaise odeur, & à tout ce qui est capable de leur donner de la frayeur.

Il y a quelque temps que la plus grande partie des Caraïbes se persuadaient que la poudre à Canon étoit la graine de quelque herbe. Et il s'en est trouvé qui en ont demandé pour en semer en leurs jardins. Et même quelques uns quoy qu'on leur en ait pu dire, en ont jeté en terre dans la creance qu'elle produiraient aussi aisément que de la graine de Chouas ; Observation, toutefois, moins grosière que celles de ces brutes de Guinée, qui, la première fois qu'ils virent des Européens, penfoient que les marchandises qu'on leur apportoit, comme toiles, couteaux, & armes à feu, croiffoient sur la terre ainsi préparées, de même que les fruits des Arbres, & qu'on n'avoir qu'à les cueillir. Cela n'est pas, sans doute, à beaucoup près, si pardonnable que la simplicité de nos Caraïbes. Et l'on peut encore allerger, pour excuser cette simplicité, ou du moins pour la faire trouver plus supportable, la stupidité de ces Américains, lesquels au commencement de la découverte du Nouveau Monde s'imagineoient que le Cheval & le Cavalier étoient une même chose, comme les Centaures des Poètes : Et de ces autres, qui après avoir été vaincus, ve-*Montagne en ses fiefs*, demander paix & pardon aux hommes, & leur apporter de l'Or & des viandes, en allèrent autant offrir aux chevaus, *chap. 8*, avec une Harangue toute pareille à celle qu'ils faifoient aux hommes, prédant le harnisement de ces animaux pour un langage de composition & de trève. Et pour faire la clôture de ces exemples, nous ajouterons feulement la naifére de ces mêmes Indiens de l'Amerique, qui croyoient tout franchement que les lettres miîives que les Espagnols s'en-*De Lery chap. 16*. voyoient les uns aux autres, étoient des couriers & des espions parlans & voyans, & declarans les actions les plus secrées ; Et dans cette croyance, redoutans un jour l'œil & la langue de l'une de ces lettres, ils la cacherent sous une pierre pour

**FFF**
manger en liberté quelques melons de leurs maîtres. Enfin l'on n'aura pas sujet de trouver si étrange que les Caraïbes aient pris de la poudre à Canon qui leur étoit inconnu, pour de la graine à semer, puis qu'il s'est même trouvé des gens en France, qui vivant éloignez des lieux où se fait le fel, croyaient par une imagination toute semblable, qu'il se recueilloit dans les jardins. Il arriva aussi il y a peu d'années, qu'une femme habitante de la Martinique ayant envoyé plusieurs livres de Caret, & de Tabac à une marchande de Saint-Malo, comme cette femme eut vendu sa marchandise, elle en donna avis à sa correspondante à la Martinique, & luy manda qu'elle luy conseilloit de planter à l'avenir beaucoup de Caret en fon jardin, plutôt que du Tabac, parce que ce Caret étoit beaucoup plus cher en France, & qu'il ne pourriffoit pas dans le navire comme le Tabac. Mais voyons ce qui se prefente encore à dire sur la simplicité naturelle des Sauvages Antillois.

C'est une chose plaisante que ces pauvres gens font si simples, que bien qu'ils aient chez eux forçez Salines, neanmoins ils n'oseroient s'en servir dans leur ordinaire, estimant le Sel extrêmement contraire à la fante & à la conservation de la vie. Aussi ne leur arrive-t-il jamais d'en manger ni d'en affaisonner leurs viandes. Et quand ils voyent nos gens en ufer, ils leur difent, par une compaffion digne de compaffion, Compere, tu te fais mourir. Mais au lieu de fel, ils pimentent étrangement tous leurs mets.

Ils ne mangent point, non plus entre eux de Pourcau, qu'ils nomment Coincoin & Bouiroheu : ni de Tortuê, qu'ils apelent Catallou, bien que ces animaux se trouvent en grande abondance en leur pays. Et ils s'en abfliennent pour les plus niâses raisons du monde. Car pour le Pourcau, ils appréhendent d'en goûter, de peur que leurs yeux n'en dévienne petis comme ceux de cette bête. Or c'est, à leur avis, la plus grande de toutes les difformitez que d'avoir de petis yeux. Et cependant, il ny en a guêres d'entre eux qui ne les aient tels. Quant aux Tortuês, la raison n'en est pas moins ridicule. Ils ne s'en nourrissent point, disent-ils, de crainte que s'ils en mangeoient, ils ne participassent à la lourdise & à la stupidité de cet animal.
Les peuples Sauvages sont ainsi remplis d'imagination particulières & grotesques, en matière de repas. Pour exemple, les Canadiens s'abstiennent de Moulus par une certaine fantaisie : mais ils sont si bestes qu'ils ne sauroient donner la raison de cette abstinence. Ils ne jetrent point aux chiens les os de Castor, de peur que l'ame de cette bestie ne l'aille dire aux autres Castors, & ne les fasse fuir du pays. On dit aussi qu'ils ne mangent point la moëlle de l'épine du dos d'aucun animal de peur d'avoir mal au dos. Les Bresiliens ne mangent point d'œufs de poule, estimant que c'est du poisson. Ils ne mangent point non plus de Cannes, ni d'aucun autre animal qui marche lentement, ni de poissons qui nagent pas vite, de crainte d'achever la lenteur de ces bestes-là. Les Maldives ne mangent point de Tortue, non plus que les Caraibes, mais ç'est à cause de la conformité qu'elles ont à leur avis avec l'homme. Les Calcutiens, & quelques autres Orientaux, ne gouttent jamais de chair de Buffle, de Vache, ni de Taureau, parce qu'ils croient que les ames humaines, au sortir du corps, vont animer celuy de ces bestes. Enfin, certains Peruviens de la Province de Pafu ne mangent abfolument d'aucune chair : Et si on les pressa d'en gouter seulement, ils répondent qu'ils ne sont pas des chiens. Tous ces exemples sont mis en avant pour faire voir que l'apprehension des Caraibes de manger du Sel, du Porceau & de la Tortue, ne les doit pas faire estimer les plus bôuîus & les plus extravagans de tous les Sauvages.

Oltre les marques que nous avons deja produites de leur niaiserie & de leur simplicité, on trouve encore celle-ci. C'est qu'ils sont si grossiers, qu'ils ne voulent pas conter un plus grand nombre que celui des doigts de leurs mains, & des orteuils de leurs pieds, qu'ils montrent pour signer ce nombre-là, le plus de leur étant un nombre innombrable. De sorte qu'ils n'auraient garde d'ester propres à estre banquiers. Bien au contraire des Chinois, qui font si savans à conter, qu'en un moment ils font des contes, sans faute, ou nous ferions bien empêchez.

Mais les Caraibes ont le Privilege de n'ester pas la seule Nation du monde à qui l'on puisse reprocher cette igno-

Chap. 12 DES ILES ANTILLES.

Les peuples Sauvages sont ainsi remplis d'imagination particulières & grotesques, en matière de repas. Pour exemple, les Canadiens s'abstiennent de Moulus par une certaine fantaisie : mais ils sont si bestes qu'ils ne sauroient donner la raison de cette abstinence. Ils ne jetrent point aux chiens les os de Castor, de peur que l'ame de cette bestie ne l'aille dire aux autres Castors, & ne les fasse fuir du pays. On dit aussi qu'ils ne mangent point la moëlle de l'épine du dos d'aucun animal de peur d'avoir mal au dos. Les Bresiliens ne mangent point d'œufs de poule, estimant que c'est du poisson. Ils ne mangent point non plus de Cannes, ni d'aucun autre animal qui marche lentement, ni de poissons qui nagent pas vite, de crainte d'achever la lenteur de ces bestes-là. Les Maldives ne mangent point de Tortue, non plus que les Caraibes, mais ç'est à cause de la conformité qu'elles ont à leur avis avec l'homme. Les Calcutiens, & quelques autres Orientaux, ne gouttent jamais de chair de Buffle, de Vache, ni de Taureau, parce qu'ils croient que les ames humaines, au sortir du corps, vont animer celuy de ces bestes. Enfin, certains Peruviens de la Province de Pafu ne mangent abfolument d'aucune chair : Et si on les pressa d'en gouter seulement, ils répondent qu'ils ne sont pas des chiens. Tous ces exemples sont mis en avant pour faire voir que l'apprehension des Caraibes de manger du Sel, du Porceau & de la Tortue, ne les doit pas faire estimer les plus bôuîus & les plus extravagans de tous les Sauvages.

Oltre les marques que nous avons déjà produites de leur niaiserie & de leur simplicité, on trouve encore celle-ci. C'est qu'ils sont si grossiers, qu'ils ne voulent pas conter un plus grand nombre que celui des doigts de leurs mains, & des orteuils de leurs pieds, qu'ils montrent pour signer ce nombre-là, le plus de leur étant un nombre innombrable. De sorte qu'ils n'auraient garde d'être propres à être banquiers. Bien au contraire des Chinois, qui font si savans à conter, qu'en un moment ils font des contes, sans faute, ou nous ferions bien empêcher.

Mais les Caraibes ont le Privilege de n'être pas la seule Nation du monde à qui l'on puisse reprocher cette igno-
Histoire Morale; Chap. 12

rance. Car elle s’est trouvée aussi chez les Peuples de Madagascar & de Guinée, pour n’alléguer que ceux-là. Et même les Anciens Historiens nous disent, que certains Peuples ne savoient conter que jusqu’à cinq, & d’autres jusques à quatre.

Les Guinois ayant conté jusqu’à dix, avoient acoutumé de faire une marque & puis de recommencer. Certains Sauvages du Septentrion de l’Amérique, pour exprimer un grand nombre qu’il leur est impossible de nommer, se servent d’une démonstration bien facile, prenant leurs cheveux ou du fable à pleines mains; Comparaisons, qui se voyent en plusieurs endroits dans les Saintes Ecritures. Les Antillois ont aussi leur invention pour suppléer au défaut du conte: car quand il leur faut aller à la guerre & se trouver prêts au rendez-vous général, à jour nommé, ils prennent chacun l’un après l’autre, un égal nombre de pois, en leur assemblée solennelle, comme trois ou quatre dizaines, & quelque nombre au delà de dix, s’il en est besoin, selon qu’ils ont résolu d’avancer leur entreprise. Ils versent ces pois dans une petite Calebasie, & chaque matin ils en offrent un, & le jettent: lors qu’il n’y en reste plus, c’est à dire que le temps arrêté pour leur partement est échu, & qu’il se faut mettre en état de marcher le lendemain. Ou bien ils font chacun autant de nœuds en une petite corde, & en dénouent un chaque jour: Et quand ils font venus au dernier, ils se trouvent au rendez-vous. Quelquesfois aussi ils prennent de petits morceaux de bois, sur lesquels ils font autant de crans, qu’ils veulent employer de jours à leur préparation. Tous les jours ils coupent une de ces marques; & lors qu’ils ont la dernière, ils se vont rendre au lieu assigné.

Les Capitaines, les Boyez, les Vieillards ont l’esprit plus subtil que le commun, & par une longue expérience jointe à la traditive de leurs ancêtres ils ont acquis une groffière connoissance de plusieurs astres, d’où vient qu’ils content les mois par Lunes, & les années par Poussiniers-prenant garde à cette constellation. Ainsi quelques Peruviens reglent leurs années sur les recoltes. Les Montagnars de Canada observent le nombre des nuits & des Hyvers, & les Sorı-
Soriquois content par Soleils. Mais bien que les plus judicieux parmy nos Caraïbes distinent les mois & les années, & qu’ils remarquent les différentes façons, ils n’ont néanmoins aucun monuments d’antiquité, & ne peuvent dire combien de temps il y a, que les premiers de leur Nation vinrent du Continent habiter les Îles: Mais seulement ils ont donné à entendre que ni eux, ni leurs peres, ni leurs grands peres, ne s’en souvenoient point. Ils ne fauroient dire non plus, ni quel âge ils ont, ni depuis quand précisément les Espagnols ont arrivez en leur pais, ni beaucoup d’autres choses semblables. Car ils ne marquent rien de tout cela, & ils ne font nul état de ces connaissances.

CHAPITRE TREZIEME.

De ce qu’on peut nommer Religion parmy les Caraïbes.

Il n’est point de Nation si Sauvage, ni de Peuple si Barbare qui n’ait quelque opinion & quelque croyance de la Divinité, disoit autrefois le Prince de l’Eloquence Romaine. Et ailleurs la nature même a imprimé la connoissance de la Divinité en l’Esprit de tous les hommes. Car quelle nation, ou qu’éelle sorte d’hommes y a til, qui n’ait sans l’avoir appris d’aucun, un sentiment naturel de la Divinité? On admire sans doute, avec juste raison, ces belles lumieres qui forment de la bouche, d’un homme enveloppé dans les ténèbres du Paganisme. Mais il semble, qu’il est aujourd’hui bien malsain de verifier les fameuses paroles de cet incomparable Orateur, Car les pauvres Sauvages de l’ancien peuple des Anses au Pérou, & des deus Provinces des Chirhuanes ou Cheriganes, Ceus de la plupart des pais de la Nouvelle France, de la nouvelle mexique, de la nouvelle Hollande, du Bresil, des nouveaux Pais-bas, de la Terre del Fuego, des Aronâques, des Habitans du fleuve de Cayenne, des îles des arrons & quelques autres, n’ont à ce que rapportent les Historiens, aucune efcépe de Religion & n’adorent nulle puissance souveraine.
Ceux aussi qui ont conversé parmi les Caraïbes Insulaires, sont contrains d'avouer, qu'ils ont presque étouffé par la violence de leurs brutes passions toute la connoissance que la nature leur donnait de la Divinité, qu'ils ont rejetté toutes les adresses et les lumières qui les y conduissoient, & qu'en fuite par un justé jugement de Dieu ils font demeurez dans une nuit si affreuse, qu'on ne voit parmi eux, ni invocation, ni Ceremonies, ni sacrifices, ni enfin exercice ou assemblée quelconque de devotion. Ils n'ont pas même de nom pour exprimer la Divinité, bien loin de la servir. De sorte que quand on leur veut parler de Dieu, il leur faut dire. Celuy qui a créé le Monde, qui a tout fait, qui donne la vie & la nourriture à toutes les créatures vivantes, ou quelque chose de semblable. Ainsi font ils aveuglés & abrutis à tel point, qu'ils ne reconnoissent pas le Seigneur de la nature en cet admirable ouvrage de l'univers, où luy même a voulu se peindre de mille couleurs immortelles, & faire voir comme à l'oeil son adorable puissance. Ainsi demeurent-ils fourrés à la fois d'une infinité de créatures qui leur prêche continuellement un Créateur. Ainsi usent-ils tous les jours des biens de leur souverain Maitre, sans penser qu'il en est l'Auteur & fans en rendre grâces à sa bonté, qui les leur communiquë si libéralement.

Ils disent que la Terre est la bonne Mere qui leur donne toutes les choses nécessaires à la vie. Mais leur esprit tout de terre ne s'élève pas jusques à ce Pere Tout-puissant & Tout-mifericordieux qui de ses propres mains a formé la Terre, & qui par une continue influence de sa Divinité, luy donne tous les jours la vertu de porter leur nourriture. Que si on leur parle de cette Essence Divine, & qu'on les entretienne des mysteres de la Foy, ils écoutent fort patiemment tout le discours: Mais après qu'on à achevé ils répondent comme par moquerie, Compre tu es fort eloquent, tu es mouche mani- gat, c'est à dire fort adroit, je voudrois aussi bien parler que toy. Même ils disent comme les Bresiliens, que s'ils se laissent persuader à de tels discours, leurs voisins se moqueront d'eus.

Quelcun d'entre les Caraïbes travaillant un jour de Dimanche
Chap. 13  des Iles Antilles. 415

"manche, Monsieur du Montel rapporte qu'il lui dit, celuy
qui a fait le Ciel & la Terre fera fâché contre toy de ce que
tu travailles aujourd'hui: Car il a ordonné ce jour pour
son service. Et moy luy répondit brusquement le Sauvage,
je suis fâché contre luy: Car tu dis qu'il est le Maître du Mon-
de, & des saifons. C'est donc luy qui n'a pas envoyé la
pluye en son tems, & qui a fait mourir mon Manioc & mes
Patates par la grande sécheresse. Puis qu'il m'a si mal traité,
je veux travailler tous les Dimanches pour le fâcher. Voyez
jusqu'où va la brutalité de ces misérables. Ce discours-là se
rapporte à celuy de ces infenses de Toupinambous, qui sur ce
qu'on leur avoit dit que Dieu étoit l'Auteur du tonnerre,
argumentoient qu'il n'étoit pas bon puis qu'il se plaifoit à les
épouvanter de la forte. Retournons aux Caraïbes.

Ces de cette même Nation qui habitent au Continent
Meridional de l'Amerique n'ont aucune Religion non plus
que ces Insulaires. Quelques uns d'entres eux respectent bien
le Solei & la Lune qu'ils eftiment être animé. Mais pour-
tant ils ne les adorent pas, ni ne leur offrent ni sacrifient cho-
de qui soit. Il est vray-fessemblable qu'ils ont encore retenu
 cette veneration pour ces deus grands luminaires, qu'ils l'ont
die retenu des Apalaches, avec lequels leurs predece-
seurs ont fejourné autrefois. Nos Insulaires n'ont pas même
conservé cette traditive, mais voicy tout ce qu'on peut nom-
mer Religion parmy eus, & qui en porte quelque grossière
Image.

Ils ont un sentiment naturel de quelque Divinite, ou de
quelque puissance superieure & bienfaifante qui reside es
Cieux, ils disent qu'elle fe contente de jouyir en repos des
douceurs de fà propre felicité fans s'offenfer des mauvaises
actions des hommes, & qu'elle est douée d'une fi grande bon-
té, qu'elle ne tire aucune vengeance de ses ennemis, d'où
vient qu'ils ne luy rendent ni honneur ni adoration, & qu'ils
interprètent ces trefors de Clemence qu'elle déploye fi libe-
ralement envers eus, & cette longue patience dont elle les
supporte, ou à une impuissance, ou à une indifférence qu'elle
a, pour la conduite des hommes.
Ils croyent donc deus fortes d'Esprits les uns bons, les autres mauvais. Ces bons Esprits sont leurs Dieux. Et ils les appellent en général Akamboi, qui est le mot que disent les hommes : Et Opoyem, qui est celui des femmes. Il est vrai que le mot d'Akamboi, signifie simplement un Esprit, & de la vient qu'il s'agit aussi de l'Esprit d'un homme. Mais tant y a qu'ils ne l'appliquent point aux Esprits malins. Ces bons Esprits qui sont leurs Dieus, sont plus particulièrement exprimés par les hommes sous le mot diheiri, & par les femmes sous celui de Chemijn, que nous ne pouvons tourner que par celui de Dieu, & Chemignun, les Dieux. Et chacun parlant de son Dieu en particulier, dit Ichérikou, qui est le mot des hommes, & Nechemérakou, qui est celui des femmes. Mais les hommes & les femmes nomment le mauvais Esprit, qui est leur Diable Mapoya, ou Maboya, comme disent tous les Français. Mais les Caraïbes prononcent ici le B, à l'allemande.

Ils croyent que ces bons Esprits, ou ces Dieux font en grand nombre, & dans cette pluralité, chacun s'imagine en avoir un pour foy en particulier. Ils disent donc que ces Dieux ont leur demeure au Ciel, mais ils ne savent ce qu'ils y font, & d'eux mêmes ils ne s'avissent point de les reconnoître comme les Créateurs du monde, & des choses qui y sont. Mais seulement quand on leur dit, que le Dieu que nous adorons a fait le Ciel & la Terre, & que c'est luy qui fait produire à la terre notre nourriture, ils répondent, oui, ton Dieu a fait le Ciel & la terre de France, & y fait venir ton blé. Mais nos Dieux ont fait notre pays, & font croître notre Manioc.

Quelques-uns disent qu'ils appellent leurs faus Dieux des Rieuhes ; Mais c'est un mot qui n'est pas de leur langue, il vient de l'Espagnol. Nos Français le disent après les Espagnols. Et si les Caraïbes s'en servent ce n'est pas entre'us, mais seulement parmy les Etrangers. De tout ce que délii il appert, que bien que ces Barbaryes aient un sentiment naturel de quelque Divinité, ou de quelque puissance supérieure il est mêlé de tant d'extravagances, & enveloppé de si profondes ténèbres, que l'on ne peut dire que ces pauvres gens
gens ayant connoissance de Dieu. En effet les Divinitéz qu'ils reconnoisissent, & auquelles ils rendent quelque hommage, font autant de Demons qui les séduisent, & qui les tiennent enchainez sous leur damnable servitude. Bien que quant à eus neantmoins, ils les distinguent d'avec les Esprits malins.

Ils n'ont aucuns Temples ni Autels qui foyent particulièrement dedicéz à ces pretenduz Divinitéz qu'ils reconnoisissent, ils ne font auflî aucun Sacrifice à leur honneur de chose qui ait eu vie ; Mais ils leur font feulement des offrandes de Caflane, & des primices de leurs fruits ; Sur tout quand ils croyent avoir efté gueriz par eus de quelque maladie, ils font un vin, ou un feflin à leur honneur, & pour reconnoissance, ils leur offrent de la Caflane & du Ouïcou. Toutes ces offrandes font nommées par eus Anacri. Leurs maisons étant faites en ovale, & le toit allant jusqu'à terre, ils mettent à l'un des bouts de la case leurs offrandes dans des vaiffeaux, felon la nature de la chose, sur un ou fur plusieurs Maitoutous, ou petites tables tiffuës de jonc & de feuilles de Latanier. Chacun dans fa case peut faire ces offrandes à fon Dieu ; mais quand c'est pour l'évoquer il faut un Boyé : Toutes ces offrandes ne font accompagnées d'aucune adoration, ni d'aucunes prières, & elles ne confiftent qu'en la presentation même des ces dons.

Ils évoquent auflî leurs faux Dieux, lors qu'ils souhaittent leur préférence. Mais cela se doit faire par l'intervention de leurs Boyez, c'est à dire de leurs Prêtres, ou pour mieux dire de leurs Magiciens, & ils font cela principalement en quatre occasions. 1. Pour demander vengeance de quelcun qui leur a fait du mal, & attirer quelque punition fur luy. 2. Pour être gueriz de quelque maladie dont ils font affligez, & pour en favor l'afflire. Et quand ils ont esté gueriz, ils font des Vins comme on les appelle aux Iles, c'est à dire des assemblées de réjouissance, & de débauches en leur honneur, comme pour reconnoissance. Et leurs Magiciens, font auflî parmy eus l'office de Medicins : joignant ensemble la Diablerie & la Medecine, & ne faisant point de cure, ni d'application de remèdes, quin ne foit un acte de superstition. 3. ils les conful-
tent encore sur l'événement de leurs guerres. Enfin ils évoquent ces Esprits-là par leurs Boyez, pour obtenir d'eux qu'ils chassent le Maboya, ou l'Esprit malin. Mais jamais ils n'évoquent le Maboya lui-même, comme quelques uns se l'imaginent.

Chaque Boyé, a son Dieu particulier, ou plutôt son Diable familier, lequel il évoque par le chant de quelques paroles, accompagné de la fumée de Tabac, qu'ils font brûler devant ce Démon, comme un parfum qui lui est fort agréable, et dont l'odeur est capable de l'attirer.

Quand les Boyez évoquent leur Démon familier, c'est toujours pendant la nuit, et il faut bien prendre garde de ne porter aucune lumière, ni aucun feu dans la place où ils excitent ces abominations, car ces Esprits de ténèbres ont en horreur toute forte de clarté. Et lors que plusieurs Boyez évoquent ensemble leurs Dieux, comme ils parlent, ces Dieux, ou plutôt ces Dmons s'injurient & querellent, s'attribuant l'un à l'autre la cause des maux de quelqu'un, et il semble qu'ils se battent.

Ces Dmons se nichent souvent dans des os de mort, tirez du sépulcre, et enveloppez de Coton, et rendent par là des oracles, disant que c'est l'âme du mort. Ils s'en servent pour enforcer leurs ennemis, et pour cet effet les forciers enveloppent ces os, avec quelque chose qui foit à leur ennemy. Ces Diables entrent aussi quelquefois dans les corps des femmes & patient par elles. Quand le Boyé, ou le Magicien a obligé par ses charmes le Diable qui lui est familier à apparaître, il dit, qu'il lui apparaît sous des formes différentes, et ceux qui sont aux environs du lieu où il pratique ses damnables superstitions, disent, qu'il répond clairement aux demandes qu'on lui fait, qu'il prédit lissé d'une guerre ou d'une maladie, et qu'après que le Boyé s'est retiré, que le Diable renoue les vaisselés, et fait comme claquer des mâchoires, de sorte qu'il semble qu'il mange & qu'il boive les présents qu'on lui ait préparés, lesquels ils nomment Anacri. Mais que le lendemain on trouve qu'il n'y a pas touché. Ces Viandes profanes qui ont été fouillées par ces malheureux Esprits, sont-reputées si saintes par ces Magiciens & par le peu-
peuple qu'ils ont abusé, qu'il n'y a que les vieillards, & les plus considérables d'entre eux qui ayent la liberté de goûter : & même ils n'oseroient s'y ingérer, si ce n'était qu'ils ayent une certaine netteté de corps, qu'ils disent être requise en tous ceux qui en veulent user.

Au fait que ces pauvres Sauvages ont quelque mal ou quelque douleur, ils croyent que ce sont les Dieux de quel-
cun de leurs ennemis qui les leur ont envoyé; Et ont recours au Boyé qui consultant son Démon, leur apprend que c'est le Dieu d'un tel, ou d'un tel qui leur a causé ces maux-là. Et de là viennent des haines & des vengeances contre ceux, dont les Dieus les ont ainsi traités.

Outre leurs Boyés ou Magiciens, qui font grandement respectez & honoriez parmy eux, ils ont des Sorciers, au moins ils croyent ils tels, qui à ce qu'ils disent envoient sur eux des charmes, & des sorts dangereux & funestes, & ceux qu'ils estiment tels, ils les tuent quand ils les peuvent attraper. C'est bien souvent un prétexte pour se défaire de leurs ennemis.

Les Caraïbes sont encore sujets à d'autres maus qu'ils disent venir du Maboya, & ils se plaignent souvent qu'il les bat. Il est vray que quelques Personnes de merité qui ont conversé quelque temps parmy ce pauvre Peuple, sont per-
fuades qu'ils ne sont ni poursuivis, ni battus effectivement par le Diable; & que toutes les plaintes & les recits épouvantables qu'ils font fur ce sujet, sont fondez fur ce qu'étant d'un naturel fort melancholique, & ayant pour la plupart la ratte grosse & enflée, ils sont souvent des fongs affreux & terri-
bles, où ils s'imagent que le Diable leur apparaît, & qu'il les bat à outrance. Ce qui les fait reveiller en surpant, tout effrayez. Et à leur réveil ils disent que Maboya les a battus: En ayant l'imagination tellement blessée, qu'ils en croyent sentir la douleur.

Mais il est tres-constant par le témoignage de plusieurs au-
tres personnes de condition, & d'un rare favor, qui ont se-
journé assez longtems en l'Ile de Saint Vincent, qui n'est habi-
bite que de Caraïbes, & qui ont aussi vêus ceux de la même Nation qui demeurent au Continent de l'Amérique Meri-
dionale: qu'elles Diables les battent effectivement, & qu'elles montrent souvent sur leurs corps les marques bien visibles des coups qu'ils en ont reçus. Nous apprenons aussi par la relation de plusieurs des Habitants François de la Martinique, qu'étant allé au quartier de ces Sauvages qui demeurent dans la même île, Ils les ont souvent trouvés faisant d'horribles plaintes, de ce que Maboya les venoit de mal traiter, & disant qu'il étoit Mouche fâche contre Caraïbes, de sorte qu'ils effimoyent les François heureux de ce que leur Maboya ne les battoit point.

Monseur Du Montel qui s'est souvent trouvé en leurs Assemblées, & qui à conversé fort familièrement & un long temps avec ceux de cette Nation qui habitent l'île de Saint Vincent, & même avec ceux du Continent Meridional, rend ce témoignage sur ce triste sujet. Dans l'ignorance & dans l'Inreligion où vivent nos Caraïbes, ils connoissent par expérience, & craignent plus que la mort, l'Esprit malin, qu'ils nomment Maboya: car ce redoutable ennemi leur apparoit souvent en des formes très-hydeuses. Sur tout cet impitoyable & sanguinaire bourreau, affamé de meurtres dès l'origine du monde, outrage & blessé cruellement ces misérables, lors qu'ils ne se disposent pas assez promptement à la guerre. De sorte, que quand on leur reproche la passion fi ardente qui paroit en eux pour l'effusion du sang humain, ils répondent, qu'ils sont obligés à s'y porter malgré qu'ils en aient, & que Maboya les y contraint.

Ces pauvres gens, ne font pas les seuls que l'ennemy du Genre humain traite comme ses esclaves. Divers autres Peuples Barbare portent tous les jours en leurs corps des sanglantes marques de ses cruautés. Et l'on dit que les Brésiliens tremfient & fuient d'horreur, dans le souvenir de ses apparitions, & meurent quelquefois de la seule peur qu'ils ont du mauvais, traitement qu'il leur fait. Aussi se trouve-t-il quelques unes de ces Nations qui flattent ce vif Dragon, & qui par adorations, par offrandes, & par Sacrifices, tâchent d'adoucir sa rage & d'appaiser sa fureur. Comme entre autres, pour ne point parler des Peuples de l'Orient, quelques Floridiens, & les Canadiens. Car c'est la raison qu'ils donnent du
du service qu'ils luy rendent. On affure, que les Juifs même se furent portez à faire quelquefois des offrandes à ce Demon, pour enlever le delivrez de ses tentations & de ses pièges. Et l'un de leurs Auteurs cite ce Proverbe comme usité parmy eux :

Donnez un present à Samaël, au jour de l'expiation.

Mais, quelque crainte que les Caraïbes puissent avoir de leur Maboya, & quelque rude traitement qu'ils en reçoivent, ils ne l'honorent ni d'offrandes, ni de prières, ni d'adoration, ni de sacrifices. Tout le remède dont ils eurent contre ses cruelles vexations, c'est de former le mieux qu'ils peuvent de petites images de bois, ou de quelque autre matière solide, à l'imitation de la forme où ce esprit malin leur est apparu. Ils pendent ces images à leur col, & disent, qu'ils en éprouvent du foulagement: Et que Maboya les tourmente moins quand ils les portent. Quelquesfois aussi à l'imitation des Caraïbes du Continent ils se servent pour l'appaiser, de l'entremise des Boyez, qui consultent leurs Dieux sur ce sujet, de même qu'en ces rencontres, ceux du Continent ont recours à leurs Sorciers, qui font en grande recommandation parmy eux.

Car bien que les Caraïbes de ces quartiers-là soient tous généralement affez rusez, neantmoins, ils ont parmy eux certains Esprits adroits, qui pour se donner plus d'autorité & de réputation parmy les autres, leur font accroître qu'ils ont des intelligences secrètes avec les Esprits malins, qu'ils nomment Maboya ; de même que nos Caraïbes Insulaires, dont ils font tourmentez, & qu'ils apprenent d'eus les choses les plus cachées. Ces gens sont estimez parmy ces Peuples sans connoissance de Dieu, comme des Oracles, & ils les consultent en toutes choses, & s'arrêtent superstitieusement à leurs réponses : Ce qui entretient des inimitiés irreconciliables parmy eux, & qui est caufe bien souvent, de plusieurs meurtres. Car quand quelcun est mort, ses parents & ses alliez ont de coutume de consulter le Sorcier pour quoy il est mort ? Que si le Sorcier répond, que celui-ci ou celui-là, en est la caufe, ils n'auront jamais de repos tant qu'ils aient fait mourir celui que le Piais (ainsi nomment-ils le Sorcier en leur langue) aura marqué. Les Caraïbes des îles immédiatement après sa mort, on peut voir une image de bois de sa figure, & des figlures semblables de ses effets, qui est conservé dans leurs diverses maisons.
tent aussi en cela, la coutume de leurs Confrères comme nous l'avons déjà représenté ci-dessus.

Mais c'est une chose assurée, & que tous ces Sauvages, reconnaissent tous les jours eux-mêmes par expérience, que le Malin n'a pas le pouvoir de les maltraiter en la Compagnie d'aucun des Chrétiens. Aussi dans les îles où les Chrétiens sont mêlés avec eux, ces malheureux étant persécutés par ce maudit adversaire, se sauvent à toute bride dans les plus prochaines maisons des Chrétiens, où ils trouvent un asile & une retraite sûre, contre les violentes attaques de ce furieux Agresseur.

C'est aussi une vérité constante, & dont l'expérience journalière fait foy dans toute l'Amérique, que le Saint Sacrement du Batême étant conféré à ces Sauvages, le Diable ne les bat & ne les outrage plus tout le reste de leur vie. Il sembleroit après cela, que ces gens devraient souhaitter avec passion d'embrasser le Christianisme, pour se tirer une bonne fois des griffes de ce Lyon rugissant. Et de vray, dans les moments qu'ils en sentent les cruelles pointes en leur chair, ils se souhaittent Chrétiens, & promettent de le devenir. Mais aussi-tot que la douleur est passée, ils se moquent de la Religion Chrétienne & de son Batême. La même brutalité se trouve parmy le peuple du Bresil.
CHAPITRE QUATORZIÈME.

Continuation de ce qu'on peut appeller Religion parmi les Caraïbes ; de quelques unes de leurs Traditions ; de le sentiment qu'ils ont de l'immortalité de l'âme.

Nous avons vu dans le Chapitre précédent, comment les Esprits de ténèbres, épouvantant durant la nuit par des spectres hideux, & des représentations effroyables les misérables Caraïbes, & comment pour les entrer dans leur erreur, & dans une crainte servile de leur prétendu pouvoir, ils les chargent de coups s'ils n'acquiescent prudemment à leurs malignes suggestions, & qu'ils charment leurs sens par des illusions, & des imaginations étranges, feignant d'avoir l'autorité de leur révéler les choses futures, de les guérir de leurs maladies, de les venger de leurs ennemis, & de les livrer de tous les périls où ils se rencontrent. Après cela se faut il étonner, si ces Barbares qui n'ont point sué diserner ni reconnaître l'honneur que Dieu leur ait fait, de se reveler à eux en tant de belles créatures qu'il a mises devant leurs yeux pour les conduire à la lumière de leurs enseignemens, ont été livrez en un sens reprobé, s'ils font encore à présent définituez de toute intelligence pour appercevoir le vray chemin de vie, & s'ils font demeurez sans esperance & fans Dieu au monde.

Nous avons aussi représenté que quelque effort qu'ils ayent fait pour étouffer tous les sentiments de la Divine justice, & de son droit, en leurs consciences, ils n'ont neantmoins pu faire en sorte qu'il ne leur soit resté quelque étincelle de cette connoissance, qui les réveille, & leur donne de temps en temps de diverses craintes & appréhensions d'une main vengeresse de leurs crimes, mais au lieu d'élever les yeux au Ciel pour en implorer le secours, & flechir par confiance & par amandement de vie, la Majesté Souveraine de vray Dieu qu'ils
qu'ils ont offensé, ils descendent jusques au profond des enfers pour en évoquer les Démon par les sacrilèges superstitions de leur Magiciens, qui après leur avoir rendu ces funestes offices, les engagent par ces infames Liens, en la déplorable servitude de ces cruels tyrans.

Ces fureurs transportent ces pauvres Barbares jusques-là, que pour avoir quelque faveur de ces ennemis de tout bien, & apprivoiser ces tygros, ils leur rendent plusieurs menus services. Car ils ne leur confacent pas seulement les primices de leurs fruit; Mais ils leur dressent aussi les plus honorables tables de leurs fêlins; ils les couvrent de leurs viandes les plus délicates, & de leurs bruvages les plus délicieux; ils les consultent en leurs affaires de plus grande importance, & se gouvernent par leurs funestes avis; ils attendent en leurs maladies la sentence de leur vie ou de leur mort par les fameux oracles, qu'ils leur rendent par l'entremise de ces mar-}

moufets de Cotton, dans lesquels ils enveloppent les os vermoulus de quelque malheureux cadavre qu'ils ont tiré de son fepulcre; & pour détourner de ces éux la pesanteur de leurs coups, & divertir leur rage ils font fumer à leur hon-}

neur par le ministère des Boyez des feuilles de Tabac; ils peignent aussi quelquefois leurs hydeuses figures au lieu le plus considérable de leurs petits vaisseaux qu'ils appellent Pyrauges, où ils portent pandé à leurs cous comme le collier de leur defordre, une petite effigie relevée en boffe, qui représente quelcun de ces maudits Esprits, en la plus hydeuse posture qu'il leur est autrefois apparu, comme nous l'avons déjà touché au Chapitre précédent.

On tient aussi, que c'est dans le même dessein qu'ils ont de se rendre ces monstres favorables, qu'ils macèrent souvent leurs corps par une infinité de fanglantes incisions, & de justes superstitions; & qu'ils ont en singuliere veneration les Magiciens, qui sont les infames ministres de ces furies d'enfer, & les executeurs de leurs passion engagées. Ces pauvres abusés n'ont neanmoins aucunes loix qui determinent précisemént les tems de toutes ces damnables Ceremo-}

nies, mais le même Esprit malin qui les y pouffe, leur en fait naître aliez souvent l'envie; ou par le mauvaisstraitemment qu'il
qu'il leur fait, ou par la curiosité qu'ils ont de savoir l'évenement de quelque entreprise de guerre, ou le succès de quelque maladie, ou enfin pour chercher les moyens de se venger de leurs ennemis.

Mais puis que ceux qui ont demeuré plusieurs années au milieu de cette nation, témoignent constamment qu'en leurs plus grandes détresses ils ne les ont jamais vus adorer ou invoquer aucun de ces Demons, nous sommes persuadés, que tous ces menus services que la crainte leur arrache plutôt que la reverence ou l'amour, ne peuvent point passer pour un vrai culte, ou pour des actes de Religion, & que nous donnerons le vrai nom à toutes ces figneries que la crainte leur arrache plutôt que la reverence ou l'amour, ne peuvent point passer pour un vrai culte, ou pour des actes de Religion, & que nous donnons les vrais noms à toutes ces figneries que la crainte leur arrache plutôt que la reverence ou l'amour.

De sorte qu'il ne faut pas trouver étrange, si dans tous ces foibles sentiments qu'ont la plupart des Caraïbes de tout ce qui a quelque apparence de Religion, ils se moquent entre eux de toutes les Ceremonies des Chrétiens, & s'ils tiennent pour suspects ceux de leur Nation qui témoignent quelque désir de se faire baptiser. Aussi le plus leur pour ceux à qui Dieu a ouvert le cœur pour croire au Saint Evangile, seroit, de sortir de leur terre, & de leur parenté, & de se retirer aux îles, qui sont seulement habitées de Chrétiens : Car encore qu'ils ne foyent pas si superstitieux que le Peuple du Royaume de Calecut, qui témoigne de l'horreur à toucher seulement une personne de Loy contraire à la leur, comme s'ils en étoient souillés ; ni si rigoureux qu'au Royaume de Pegu, où quand un homme embraffe le Christianisme, la femme en celebre les funérailles comme s'il étoit mort, & luy dresse un tombeau, où elle fait ses lamentations, puis elle a la liberté de se remarier comme veuve : néanmoins celui d'entre les Caraïbes, qui se ferait rangé au Christianisme, s'expoferoit de manière que si le Chrestien venoit à mourir, il en resterait des traces. 

H h h
à mille réproches & injures, s'il perséveroit de faire sa demeure au milieu d'eus. 

Lors qu'ils voyent les Assemblées & le Service des Chrétiens ils ont accoutumé de dire, que cela est beau & divertissant, mais que ce n'est pas la mode de leur pays : sans témoigner d'ailleurs en leur présence, ni haine ni aversion contre ces Cérémonies, comme faisoient les pauvres Sauvages qui vivoyent en l'île Hispaniola, ou de Saint Domingue, & aus Iles Voînies, qui ne vouloyent pas se trouver au service des Espagnols, & encore moins embrasser leur Religion, à cause, difoient ils, qu'ils ne pouvoient se persuader que des personnes si méchantes & si cruelles, dont ils avoyent tant expérimenté la furie & la Barbarie, puissent avoir une bonne créance.

Quelques Prêtres & Religieux qui ont autrefois esté en ce pays-là, en ayant batizé quelques-uns un peu à la legere, avant que de les avoir bien instruits en ce mystère, ont esté caufe que ce Sacrement n'a pas esté en telle réputation parmy ces Caraïbes, qu'il eut esté sans cela: Et parce que leurs Parreins leur donnoicnt de beaux habilts & plusieurs menues gentillesse au jour de leur Bâteme, & qu'ils les traîtoient splendidement, huit jours après avoir reçu ce Sacrement, ils le demandoyent de nouveau, afin d'avoir encore des présens, & de quoy faire bonne chere.

Il y a quelques années que quelques-uns de ces Meslieurs se chargèrent d'un jeune Caraïbe leur Catecumene natif de la Dominique qui se nommoit Ta Maraboûy, Fils du Capitaine que nos François nommoient le Baron, & les Indiens, Orachora Caramiana, à deflein de luy faire voir l'une des plus grandes & des plus magnifiantes Villes du monde, Ils luy firent passer la mer, & après luy avoir montré toutes les somptuosités de cette cité incomparable, qui est la Capitale du plus floriffant Royaume de l'univers, il y fut batizé avec grande solemnité, à la veue de plusieurs Grands Seigneurs, qui honorerent cette action de leur présence, il fut nommé Louis. Et après quelque tems de sejour en ces quartiers-là, il fut renvoyé en son pays, étant chargé de beaucoup de présens à la vérité, mais auffî peu Chrétiens qu'il en étoit fort, parce qu'il
qu'il n'avait pas bien compris les Mystères de la Religion Chrétienne. Et il n'eut pas si tôt mis le pied dans son île, que le moquant de tout ce qu'il avait voulu comme d'une farce, & disant que les Chrétiens ne se repaissaient que de folies, il retournera en la Compagnie des autres Sauvages, quitta ses habits, & se fit roucouler comme auparavant.

Pour preuve de l'inconstance & de la lègereté des Indiens Caraïbes, en la Religion Chrétienne quand ils l'ont une fois embrassée, on raconte encore que du temps que Monseur Auber étoit Gouverneur de l'île de la Gardeloupe, il étoit souvent visité d'un Sauvage de la Dominique, qui avoit demeuré un fort long temps à Séville en Espagne, oú il avoit reçu le Baptême. Mais étant de retour en son île, bien qu'il fît tant de signes de Croix qu'on en vouloit, & qu'il portât un grand Chapelet pendu à son cou, il vivoit néantmoins à la Sauvage, alloit nud parmy les siens, & n'avoit rien retenu de ce qu'il avoit vu, & de ce qu'on luy avoit enseigné à Séville, hormis, qu'ils se couvroyoit d'un vieil habit d'Espagnol pour se rendre plus recommandable, lors qu'il rendoit visite à Monseur le Gouverneur.

Ils ont une Tradition fort ancienne parmy eux, qui montre que leurs Ayeuls ont eu quelque connoissance d'une Puissance Superieure, qui prenoit soin de leurs personnes, & dont ils avoyent fenti le favorable secours. Mais c'est une lumière que leurs brutaux enfants laiffent éteindre, & qui par leur ignorance ne fait sur eux, nulle réflexion. Ils disent donc, que leurs ancêtres étoyent de pauvres Sauvages, vivant comme bestes au milieu des bois, sans maisons, & sans couvert pour se retirer, & se nourrissant des herbes & des fruits que la terre leur produisoit d'elle même, sans estre aucune-ment cultivée. Comme ils étoyent en ce pitoyable état, un vieillard d'entre'eus extrêmement ennuyé de cette brutale faison de vivre, fondoit en larmes tres-amères, & tout abattu de douleur déploroit sa misérable condition. Mais sur ce-la un homme blanc s'apparut à luy descendant du Ciel, & s'étant approché, il conftola ce vieillard désoûté en luy disant:

Qu'il étoit venu pour secourir luy & ses Compatriotes, & pour leur enseigner le moyen de mener à l'avenir une vie plus douce.
Histoire Morale, Chap. 14.

douce & plus raisonnable. Que si quelcon d'eus eut plutôt formé des plaintes & pouffé vers le Ciel des gemifements, ils eussént été plus prontement foulagez. Que le rivage de la mer étoit couvert de pierres aiguës & tranchantes, dont ils pourroient couper & tailler des arbres pour se faire des maisons. Et que les Palmiers portoyent des feuillés, qui feroient fort propres à couvrir leurs toits, contre les injures de l'air. Que pour leur témoigner le soin particulier qu'il avoit d'eus, & le singulier amour dont il favorifoi leur espèce, sur toutes celles des animaux, il leur avoit apporté une racine excellente, qui leur serviroit à faire du pain, & que nulle beste n'oferoit toucher, quand elle feroit plantée; Et qu'il vouloit que désormais ce fût leur nourriture ordinaire. Les Caraïbes ajoutent, que la défus ce Charitable Inconnu remplit en trois et quatre morceaux un bâton qu'il avoit en main: & que les donnant au pauvre Vieillard, il luy commanda de les mettre en terre, l'affurant que peu après y fouiffant, il y trouveroit une puiffante racine, & que le bois qu'elle avoit pouffé dehors, avoit la vertu de produire la même plante. Il luy enseigna puis après comme on en dévoit ufer, difant qu'il falloit raper cette racine avec une pierre rude & picotée, qu'il frouroit au bord de la mer: exprimer soigneuement le jus de cette rapture, comme un poifon dangereux, & du refè, à l'ayde du feu, en faire un pain qui leur feroit favoureus, & dont ils vriroient avec plaifir. Le vieillard fit ce qui luy avoit esté enjoint, & au bout de neuf Lunes, (comme ils difent) ayant la curiofété de favoir quel succés avoit eul la revelation, il fut vifiter les bâtons qu'il avoit plantez en terre, & il trouva que chacun d'eus avoit produit plusieurs belles & grosfes racines, d'ont il fit entierement comme il luy avoit esté ordonné. Ceus de la Dominique qui font le conte, difent de plus, que si le vieillard eut vifité ces bâtons au bout de trois jours, au lieu de neuf Lunes, il aurit trouvé les racines creüs de méme grosfeur, & qu'elles auroient esté toujours produites en auflî peu de temps. Mais parce qu'il n'y fouilla qu'apres un si long terme, le Manioc demeure encore à prefent tout ce temps-là en terre, avant qu'il foyt bon à faire la Caftaine.

C'eft
C'est tout ce que porte la Tradition Caraïbe, & l'on pouvoit bien la coucher icy toute entière, veu que c'est la seule quête conte entre ce Peuple ignorant, qu'ne le met point en peine de savoir le nom, & la qualité de cet aimable & celeste Bienfaiteur, qui les a tant obligez, ni de luy rendre aucune reconnoissance, & aucun honneur. Les Payens estoient bien plus curieux d'honorer leur Cerés, dont ils disoient tenir le froment, & l'invention d'en faire du pain. Et les Peruviens, quoy qu'ils ne connoissent pas le grand Pachacama, c'est à dire celui qu'ils reçoivent pour l'ame de l'univers, & le Souverain Auteur de leur vie & de tous leurs biens, ne laissoient pas de l'adorer en leur coeur avec beaucoup de respect & de veneration, & de luy rendre exterieurement par leurs gestes & par leurs paroles, de grands témoignages de soumilion & d'humilité, comme au Dieu Inconnu.

Les Caraïbes croient qu'ils ont autant d'ames chacun d'ens, comme ils sentent en leurs corps de battemens d'arres, oultre celui du coeur. Or de toutes ces ames la principale, à ce qu'ils disoient est au cœur, & après la mort elle se va au Ciel avec son Icheiri, ou son Chemin, c'est à dire avec son Dieu, qui l'y mene pour y vivre en la compaignie des autres Dieus. Et ils s'imagine qu'elle vit de la même vie que l'homme vit icy bas. C'est pourquoi ils tuent encore aujour'd'hui des esclaves sur la tombe des morts, quand ils en peuvent attraper qui fussent au service du defunt, pour l'aller servir en l'autre monde. Car il faut savoir fur ce sujet, qu'ils ne pensent pas que l'ame soit tellement immaterielle, quelle soit invisible : Mais ils disoient qu'elle est subtile & delice comme un corps eëpuré : Et ils n'ont qu'un même mot, pour signifier le coeur & l'ame.

Quant à leurs autres ames qui ne sont point dans le coeur, ils croyent que les unes vont après la mort faire leur demeure sur le bord de la mer, & que ce sont elles qui font tourner les vaisseaux. Ils les appellent Oumékou. Les autres à ce qu'ils estiment vont demeurer dans les bois, & dans les forets, & ils les nomment des Maboyas.

Bien que la plupart de ce pauvre Peuple croye l'immortalité de l'ame, comme nous venons de le dire : ils parlent ci.
Histoire morale, Chap. 14.

confusément & avec tant d'incertitude, de l'état de leur ame séparée du corps, qu'on aurait plutôt fait de dire qu'ils l'ignorent entièrement que de rapporter leurs révérées. Les uns tiennent, que les plus vaillans de leur Nation font portez après leur mort en des Iles fortunées, où ils ont toutes choses à souhait, & que les Arouâgues y font leurs Esclaves. Qu'ils n'agent sans laïitude en de grands & larges fleurs, & qu'ils vivent délicieusement, & paient heureusement le tems en danses en jeux & en feftins, en une terre qui produit en abondance toutes fortes de bons fruits sans estre cultivée. Et au contraire, ils tiennent que ceux qui ont été lâches & craintifs d'aller à la guerre contre leurs ennemis, vont servir après leur mort les Arouâgues, qui habitent des pays déserts & fteriles qui font au de-là des montagnes. Mais les autres, qui sont les plus brutes, ne font point en peine de leur état après la mort : ils ny songent ni n'en parlent jamais. Que si on les interroge là dehors, ils ne lavent que répondre, & se moquent des demandes qu'on leur fait.

Ils ont neanmoins tous eu autrefois quelque creance de l'im mortalité des ames; mais grossière & bien obscure ce qui se peut recueillir de ceremonies de leurs enterrements, & des prières qu'ils font aux morts de vouloir retourner en vie, comme nous le représenterons plus amplement au dernier Chapitre de cette Histoire: & de ce que les plus polis d'entre eux vivent encore à present en cette persuasion, qu'après leur trêpas ils iront au Ciel, où ils disent que leurs devanciers sont déjà arrivés : mais ils ne s'informent jamais du chemin qu'il faut tenir pour parvenir à ce bien-heureux séjour. Auffi quand leurs Boyez, qui contrefont les Medecins, desespèrent de les pouvoir guérir de leurs maladies, & que les Diabiles leur ont prédit par leur bouche qu'il ny a plus de vie à attendre pour eux ; Ils ajoutent pour les consoler, que leurs Dieux les veulent conduire au Ciel avec eux, où ils feront pour toujours à leur aise, sans crainte de maladie.

La creance des Calceuriens fur cet article, vaut encore moins que celle de nos Caraibes, & c'est une extravagante immortalité que leur Metempsicosi : car ils croient que leur ame au sortir de leur corps, se va loger en celuy d'un

Buttle,
Buffle, ou de quelque autre besté. Les Brésiliens sont icy plus raisonnables: car ils estiment que les ames des méchans, vont après la mort avec le Diable, qui les bat & les tourmente: mais que les ames des bons vont danser & faire grand chere en de belles plaines, au delà des montagnes. Et c'est une chope plaisante & pitoyable tout ensemble, que la plupart des Sauvages Americains mettent dans la danfe leur souveraine felicité de l'autre vie.

La resurreccion des corps est parmy les Caraibes une pure réverie: leur Théologie est trop obscure, pour les éclairer d'une si belle lumiere. On admirera sans doute, dans les pauvres Virginiens un petit rayon qui s'y trouve de cette verité facrée, veu que c'est une matière, où les anciens Payens non plus que nos Caraibes, n'ont veu goutte. Il en appariot aussi quelque étincelle chez les Indiens du Perou, à ce que disent la plupart des Auteurs.

Au reste, bien que les Caraibes ayent si peu de connoissance & de crainte de Dieu, comme nous l'avons représenté, ils ne laissent pas de redouter merveilleusement sa voix, c'est à dire le Tonnerre: Cette épouvantable voix qui gronde dans les nuées, qui jette des éclats de flammes de feu, qui ébranle les fondemens des montagnes, & qui fait trembler les Nerons & les Caligules même. Nos Sauvages donc affectent qu'ils apperçoivent les approches de la tempesté qui accompagne ordinairement cette voix, gagnent prontement leurs petites maisons, se rangent en leur cuisine, & se mettent sur leurs petits lieges auprés du feu, cachant leur visage & appuyant leur teste sur leurs mains, & sur leurs genous, & en cette posture, ils se prenent à pleurer, & disent en leur Baracque, en se lamentant, _Maboya mouche faiche contre Caraibe_, c'est à dire que _Maboya est fort en colere contre eux_, & c'est ce qu'ils disent aussi lors qu'ils arrive un Ouragan. Ils ne quittent point ce triste exercice, que tout l'Oragan ne soit passé: Et ils ne se lauront affeç étoumer que les Chrétiens ne témoignent point comme eux d'affliction ni de peur en ces rencontres. Ainsi les grands Tartares craignent tous merveilleusement le Tonnerre, & lors qu'ils l'entendent ils chascent de leurs maisons tous les étrangers, & s'envelopent dans...
Histoire Morale, Chap. 14

des feutres, ou dans des draps noirs, où ils demeurent cachés tant que le bruit soit passé. Et divers autres peuples Barbares, ne font pas moins épouvantez que les Antillois en de pareilles occasions. On dit même que les Peruviens, les Guynanois, les Chinois, & les Moluquois les imitent dans ces lamentations, & dans ces frayeurs, lors qu'il arrive une Eclipsé.

Il est bien vrai que depuis que les Caraïbes ont eu la communication familière des Chrétiens, il s'en trouve quelques-uns qui témoignent en apparence alléz de confiance & de résolution pour ne point craindre le Tonnerre. Car on en a vu qui ne faifoient que rire lors qu'il éclatooit le plus fortement, & qui en contrefaifoient le bruit dilant par manièrè de chant, & de raillerie, un mot que l'on à peine à écrire, & dont le fon revient à peu prés à ces lettres Trtrquetenni. Mais il est auffi tres-confant qu'ils font une grande violence à leur inclination naturelle quand ils feignent de n'avoir point peur du Tonnerre, & que ce n'est qu'une pure vanité qui les pouffe à contrefaire cette assurance, pour persuader à ceux qui les voyent, qu'en ces occurrences ils n'ont pas moins de générosité que les Chrétiens. Car quelques-uns des nos Habitans de la Martinique qui les ont surpris dans leur Quartier lors qu'il tonnoit & qu'il éclairoit, disent, qu'ils ont trouvé, même les plus résolus d'entre'eux, qui tremboloient de frayeur dans leurs pauvres Cabanes.

Or ce trouble & ces épouvantemens qu'ils font paraître à l'ouie de cette voix celeste, ne font ils pas un effet tout visible du sentiment d'une infinie & souveraine puissance, imprimé par la nature dans l'esprit de tous les hommes, & une preuve bien illustre, que bien que ces misérables s'éforcent de tout leur pouvoir à émousser les aiguillons de leur conscience, ils ne sauroient neantmoins les biffer tellement, qu'ils ne les piquent & les tourmentent malgré qu'ils en aient. Et cela ne peut il pas bien vérifier le beau mot de Cicéron que nous avons mis à la tête du Chapitre precedent ? Veu que si tous les hommes ne reconnoissent pas de bouche cette Divinité, au moins ils en sont convaincus en eux mêmes, par une secrète mais invincible main, qui d'un ongle de diamant écrit
écrit cett e première de toutes les vérités dans leurs cœurs.
De force, que pour conclure, nous dirons avec ce grand
homme, dont les paroles finiront excellemment ce discours,
car elles l'ont commencé, qu'il est né, & comme gravé
dans l'esprit de tous les hommes, qu'il y a une Divinité.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Des Habitations & du Ménage des Caraïbes.

Les Historiens recitent, qu'autrefois une partie des An-
ciens Habitans du Pérou, vivaient épars sur les mon-
tagnes & par les plaines, comme des bestes Sauvages,
sans avoir ni villages, ni maisons. Que d'autres se retiroient en
des cavernes & en des lieux écarter & solitaires: & d'autres
sont dans des fossés, & dans les creus des gros arbres. Mais l'état
des Caraïbes d'aujourd'hui se trouve bien éloigné de cette
manière de vivre si Sauvage & si brutale. Il est vray que nous
n'aurons pas beaucoup de peine à décrire leurs logemens,
car ils n'y font guères de faisons: Et il ne leur faut qu'un arbre
& une sêrpe, pour leur bâtir un logis.

Ils ont leurs demeures proche les unes des autres, & dis-
posées en forme de village. Et pour la plupart ils recherchent
pour leurs logemens la situation de quelque petite montagne,
afin de respirer un meilleur air, & de se garantir de ces
moucherons que nous avons nommez Moufquites & Marin-
goins, qui sont grandement importuns & dont la piqure est
dangereuse aus lieux où les vens ne soufflent pas. C'est la
même raison qui oblige les Floridiens, de delà la Baye de
Carlos & des Tortugues, à se loger en partie à l'entrée de la
mer, en des Huttes bâties sur pilotis. Les Antillois ne s'élo-
inguennent guère aussi des fontaines, des ruisseaux, & des rivi-
ères, par ce que, comme nous l'avons dit, ils ont acoutumé de
se laver le matin tout le corps, avant que de se rougir. Et
c'est-pourquoi ils recherchent autant qu'il leur est possible
un voisinage de cette nature pour leurs petits édifices.
Parmy-nous & parmy plusieurs autres Nations les Architectes se travaillent à faire des édifices si puissans & si superbes, qu’il semble qu’ils entreprenent de braver les siècles, & de faire disputer la durée de leurs ouvrages , avec celle du Monde. Les Chinois dans la nouvelle fréquentation qu’ont eu les Chrétiens avec eus, en ont témoigné grand étonnement, & nous ont taxé de beaucoup de vanité. Pour eus , ils ne mesurent la durée de leurs édifices qu’a celle de la brièveté de leur vie. Mais nos Sauvages Antillois diminuent encore beaucoup de cette durée, & ils edifient de telle forte qu’il leur faut souvent edifier en leur vie. L’ur petites Cafes sont faites en ovale, de pieces de bois plantées en terre, & sur les quelles ils élèvent un couvert de feuilles de Palmes, ou de Cannes de Sucre, ou de quelque herbes, qu’ils font & bien agencer & fi proprement joindre les une sur les autres, que tous ces couverts, qui bat jusqu’à terre, ils s’y trouvent à l’épreuve des pluyes & des injures du temps. Et ce toît, tout foible, qu’il semble, dure bien trois ou quatre ans sans se rompre, pour qu’il n’y vienne point d’Ouragan. Plin dit que certains Peuples du Septentrion se servoient ainsi de rofeaus pour la couverture de leurs maisons ; & encore aujourd’hui l’on en voit plusieurs maisons couvertes dans les Pais-bas, & en quelques lieux champêtres de la France. Les Caraïbes, employent aussi de petits rofeaus entre-laissez pour faire des palif-fades, qui tiennent lieu de murailles à leurs logis. Sous chaque couvert ils font autant de séparations qu’ils veulent de chambres. Une simple natte fait chez eus l’office de nos portes, de nos verrous, & de nos ferrures. Leur plancher d’en haut est le toit même, & celui d’en bas n’est que de terre battue. Mais ils ont un tel soin de le tenir propre, qu’ils le balayent toutes les fois, qu’ils y apperçoivent la moindre ordure. Ce qui n’a lieu que dans leurs cafés particulières : Car ordinairement leur Carbet, ou leur maison publique, où ils font leurs réjouissances, est fort fade. De forte que souvent la place est pleine de Chiques.

Outre un petit corps de logis où ils prenent leur repos, & où ils reçoivent leurs amis ; chaque famille considérable a enco-
enonce deus petits couverts. Dans l'un, ils font leur cuisine & ils se servent de l'autre comme d'un magasin, où ils conservent leurs arcs, leurs fléches, & leurs boutons, qui sont des Maffiès de bois pesant & poly, dont ils se servent en guerre au lieu d'épée, lors qu'ils ont ôté toutes leurs fléches. Ils y tiennent encore leurs outils, leurs paniers, leurs lièts de reserver, toutes les bagatelles, & tous les petits ornement dont ils se servent en leurs réjouissances publiques & aux jours de parade. Ils nomment toutes ces babioles des Cacoonnes.

Pour tous meubles, nos Sauvages n'ont que des lièts bran-lans, qu'ils appellent Amas, qui sont de grandes couvertures de cotton, fort industrieusement tissuës, qu'ils froncent par les bouts pour joindre ensemble les deux coins de la largeur. Puis ils attachent ces Amas par ces deux bouts froncés, aux principaux piliers de leur édifice. Ceux qui n'ont point de lièt de cotton, se servent d'un autre lièt, que l'on appelle Cabane. Ce sont plusieurs bâtons tissuës de long & de travers, sur lesquels on met quantité de feuilles de Balifier, ou de Bananier. Cette Cabane est suspenduë & soutenue par les quatre coins, avec de grosses cordes de Mahot. Ils ont outre cela de petits sièges, tout d'une pièce, faits d'un bois de couleur rouge ou jaune, poly comme du marbre. Et l'on voit aussi chez-eus de petites tables, qui ont quatre piliers de bois, & qui sont tissuës de feuilles de cette espèce de Palm qui se nomme Latanier.

Leur vaisselle, & leur batterie de cuisine est toute de terre, comme celles des Maldivois : ou de certains fruits semblables à nos courges, mais qui ont l'écorce plus épaisse & plus dure, taillez & composez en diverses figures, & qui sont polis & peints aussi délicatement qu'il se peut. Cela leur tient lieu de plats, d'écuelles, de bassins, d'affiettes, de coupes, & de vaisseaux à boire. Ils nomment Cois ou Couis, toute cette vaisselle faite de fruits ; Et c'est le même nom que les Bresiliens donnent à la leur, faite de semblable matière. Ils se servent de leur vaisselle de terre, comme nous nous servons de nos marmites & de nos chaudrons de France. Ils en ont entre autres d'une façon qu'ils appellent Canary. On voit de ces Canaris qui sont fort grands, & d'autres qui sont fort petits.

I11 2
Les Caribes ont même un lieu, loin de leurs maisons, destiné à leurs nécessitez naturelles, où, lors qu'ils en ont besoin, ils se retirent, y portant un bâton pointu avec lequel ils font un trou en terre, où ils mettent leur ordure, qu'ils couvrent de terre puis après. De sorte que jamais on ne voit de ces vilenies parmy eus. Et quoy que le sujet n'en soit pas fort agréable, cette coutume, neantmoins, mérite d'être remarquée, vu qu'elle se rapporte formellement à l'ordonnance que Dieu ait faite au vingtième de la Deutéronomie, pour l'armée d'Israël, qui, allant à la campagne, ne pouvoient pas utiliser de la propriété et de la commodité ordinaire dans ces nécessitez. A cela se rapporte aussi la coutume des Turcs, qui lors qu'ils se trouvent dans ce besoin, font une fosse avec une pelle pour cacher leurs excremens. Ce qui rend leur camp extremément propre, quand ils sont à la guerre. Un ancien Auteur nous dit que dans l'Inde Orientale, un certain Oiseau nommé le Iffefte, fait quelque chose de semblable, en fouillant son ordure, & la couvrant en forte qu'elle ne paroisse point. Ce qui ferait merveilleux, s'il tenoit autant de la vérité, qu'il sent la fable. Les Tartares, à ce que l'on dit, ne voudroient pas même avoir fait de l'eau dans l'enclos de leurs logemens, tenant cela pour un peché. Rappelons vers nos Sauvages.

On voit dans l'enceinte de leurs maisons un grand nombre de Poulles communes, & de Poulles d'Indes qu'ils nourrissent, non tant pour l'entretien de leurs tables, que pour régaler leurs amis Chrétiens qui les visitent, ou pour échan-
échanger contre des serpes, des coignées, des houës, & autres ferremens qui leur sont nécessaires.

Il s'ont encore aux environs de leurs logis plusieurs Orangers, Citroniers, Goyaviers, Figuiers, Bananiers, & autres arbres portant fruit : de ce petits Arbres qui portent le Py- 
man, & les Arbrieusens ou les Simples dont ils ont la connoi-

cence, pour s'en servir quand ils ont quelque incommodité. 
Et c'est de tout cela qu'ils font les bordures de leurs jardins. 
Mais ces jardins s'ont remplis au dedans de Manioc, de Pata-

tes & de divers Légumes, comme de Pois de plusieurs espe-
ces, de Feves, de gros Mil appelé Mais de petit Mil & de 
delgues autres. Ils y cultivent aussi des Melons, de toutes 
forbes, des Citronilles excellentes, & une espece de Chous 
qu'on appelle Chous Caraïbes, qui font d'un goût delicat. 
Mais ils s'ont soin particulièrement de la culture de l'Ananas, 
qu'ils cherissent par deus tous les autres fruits.

Au reflet, bien qu'ils n'ayent point de villages, ni de mai-
sions mobiles, & ambulatoires, comme l'on dit des Bedovins, 
pauvre peuple de l'Egypte, de certains Mores habitans au 
Midy de Tunis en Afrique, & des Nations de la grande Tar-
tarie, neantmoins, ils changent allez souvent de demeure, 
elon que les y porte leur caprice. Car auffi-tôt qu'une habi-

tation leur déplait le moins du monde, ils démenagent, & 
se vont placer ailleurs. Et cela se fait en moins de rien, & 
sans en demander la permission à leur Cacique, comme étoient 
obliez de faire à leur Roy les Anciens Peruviens, en sembl-
blables rencontres.

Entre les sujets de ce changement de demeure parmy les 
Antillois, se trouve parfois la creance qu'ils s'ont d'être plus 
frinement placez ailleurs. Ce qui cause bien souvent un pa-

tirel remu-menage chez les Breliens. Parfois quelque faleté 
que l'on aura faite en leur logis, & qui leur donne de l'hor-
er. Et parfois aussi la mort de quelcon de la maison, qui 
leur faïant apprehender d'y mourir de même, les oblige à se-

retirer ailleurs, comme si la mort ne les y pouvoit ni trouver 
i saiîer avec la même facilite. Mais cette folle apprehension 
se bien plus la vogue encore chez les Caraïbes du Continent, 
qui ne manquent point en de pareilles occasions, de brûler la.

Lii 3.
cafe, & d'aller chercher un autre gîte. Cette plaifante super-

inition se voit aussi chez les Indiens de l'île de Coraçao,
bien que ces pauvres gens ayent reçu le Saint Batême. Car
Monſieur du Monſtel rapporte, qu'étant au grand village de
des Indiens nommé l'Ascension, & ayant remarqué en deus
ou trois endroits, des maifons les unes desértes, quoi quel-
les furent en leur entier, & les autres absolument ruinées, il
demande pourquoi ces maifons étoient ainsi abandonnées :
Et le Cacique ou Capitaine, luy répondit, que c'étoit parce
qu'il étoit mort quelques personnes en ces lieux-là. Les an-
ceins Peruviens fe mettoient même dans le tracas d'un tel
démenagement, s'il arrivoit que leur logis vint à être frappé
de la foudre. Car alors, ils l'avoient en fi grande abomina-

Division, qu'ils en muroient auflî-tôt la porte avec des pierres &
de la boue, afin qu'il n'y entrat jamais personne.

On dit qu'autrefois les hommes de la Province de Quito
au Perou, n'avoient point de honte de s'afjoutrir à faire tout
le ménage, pendant que leurs femmes s'alloient promener :
Et les anciens Egyptiens n'en faifoient pas moins, fi nous en

croyons Herodote. Il faut bien dire que le métier de faire la
cuisine étoit estimé bien noble dans la vieille Grece. Car le
bon homme Homere représente en fon Iliade Achille faifiant
luy même un hachis, & mettant de la viande en broche, &
tous les Courtifans employez à la cuisine pour régaler les
Ambafladeurs d'Agamémnon. Et pour le poifon, il a tou-
jours eu ce privilege, comme il a encore aujourdhuy, que
les personnes de qualité ne dédaignent pas de le favoir ap-

preſler.

Mais parmy les Caraibes, les hommes tiennent tous ces
emplois & toutes ces occupations pour indignes d'eus. Ils
font d'ordinaire à la campagne. Mais leurs femmes gardent
soigneusement la maison, & y travaillent. Ils abattent, à la
verité, le bois de haute furaye, nécessaire pour leurs loge-
mens: ils bâiffent les maifons; Et ils ont foin d'entretenir
l'édifice de reparations neceffaires. Mais les femmes ont la
charge de tout ce qu'il faut pour la subsitance de la famille:
Ils vont bien à la chaffe & à la pêche, comme nous le direons
cy-après. Mais ce font elles qui vont querir la venaison au
Chap. 15 des Iles Antilles.

liu où elle a été tuée, & le poisson sur le bord de l’eau. Enfin, ce sont elles qui ont la peine de chercher le Manioc, de pré-
parer la Cassaue, & le Ouicou, qui est leur bruyage le plus or-
dinaire, de faire la cuisine, de cultiver les jardins, & de tenir
la maison nette & le ménage bien en ordre, sans conter le
soin qu’elles ont de peigner & de rocouer leurs maris, & de
filer le cotton pour l’usage de la famille. De sorte qu’elles
font en une occupation continuelle, & en un travail sans re-
lâche, pendant que leurs maris courent les champs & se diver-
tiennent; resemblying plutôt ainsi à des esclaves, qu’à des com-
pagnes.

Dans les Iles de Saint Vincent, & de la Dominique, il y a
des Caraïbes qui ont plusieurs Nègres pour Esclaves, à la
façon des Espagnols & de quelques autres Nations. Ils les
ont en partie pour les avoir enlevé de quelques terres des
Anglois; ou de quelques navires Espagnols qui se sont autre-
fois échouez à leur cotes. Et ils les nomment Tamons, c’est
t à dire Esclaves. Au reste, ils se font servir par eux, en toutes
les choses où ils les employent avec autant d’obéissance, de
promtitude, & de respect, que le pourroient faire les peu-
ples les plus civilisés.

Quelcun pourroit peut-être demander ici, sur le sujet de
cet ménage des Caraïbes, si comme nous avons l’usage des
lampes, des chandelles, & des flambeaux, ils ne se servent
point aussi de quelque lumière & de quelque artifice durant
la nuit, pour supléer, dans le besoin, au defaut de la lumière
du jour. Et de vray, ils ont appris des Chrétiens à se servir
d’huyle de poisson, & à mettre du Cotton dans des lampes,
pour s’éclairer pendant les tenebres de la nuit. Mais la plu-
part n’ont point d’autres lumieres pour la nuit, qu’un bois
fort susceptible de feu qu’ils conservent pour cet effet, &
que nos nègres, à cause de cela, appellent bois de chandelier.
En effet il est tout remply d’une gomme graffe qui le fait brû-
ler comme une chandelier : Et ce bois étant allumé rend une
fort douce odeur. Ainsi les Madagascarois ufent la nuit, au
lieu de flambeaux & de chandelles, de certaines gommes qui
prênet aifement feu, lesquelles ils mettent en des creufets
de terre, où elles sont un feu beau & odorant. Que si le feu
des
des Caraïbes vient à s'éteindre. Ils savent le secret d'en exciter avec deux bois de Mahot, qu'ils frottent l'un contre l'autre; 
& par cette collision ils prennent feu, & éclairent en peu de 
temps. C'est ainsi que les Bresiliens, au lieu de la pierre & du 
fuzil, dont ils ignorent l'usage, se servent de deux certaines 
especes de bois, dont l'un est presque aussi tendre que s'il 
etoit à demy pourry, & l'autre, au contraire, extrêmement 
dur: Et par la friction & l'agitation le feu s'y prend, & allu-
me ce que l'on veut. On voit à Paris le même effet, en frapp-
pant l'un contre l'autre certains bois d'Inde, qui se trouvent 
dans les cabinets des curieux.

Ceux qui ont voyagé vers l'embouchure de la Rivière des 
Amazones, rapportent qu'ils y ont vu des Indiens tirer du feu 
avec deux bâtons, mais d'une facon differente de celle de nos 
Caraïbes. Car en ce quartier-là, ils ont aussi deux morceaux 
de bois, l'un mol, qu'ils applatissent en forme de planchette, 
& l'autre qui est tres-dur, en forme de bâton pointu par le 
bout, qu'ils piquent dans celui qui est mol, lequel ils tien-
nent arreté contre terre sous leurs pieds. Et ils tournent 
l'autre avec les deux mains, d'une si grande vitesse qu'enfin le 
feu prend à celui de deslous & il s'enflamme. Et comme il 
arrive souvent qu'une personne se lasse en cet exercice, une 
autre prend prontement le bâton, & le tourne avec la mê-
me vitesse, jusques à ce qu'ils aient allumé le feu. Au refle, 
biен que plusieurs estiment que ces facons d'allumer le feu 
sont modernes, ils s'en trouvée nantmoins des marques dans 
ll'antiquité, comme on le peut voir dans Theophraste.
CHAPITRE SEIZIÈME.

Des Repas ordinaires des Caraïbes.

A plupart des peuples Sauvages & Barbares sont gourmands en leurs repas. Les Bretons mangent & boivent & par excès, & fort sagement, à toutes heures, & se lèvent même la nuit pour cet exercice. Les Cana-diens sont gourmans jusqu'à crever, & ne le peuvent même répandre à laisser perdre l'écume du pot. Jamais on ne les voit laver, ni leurs mains, ni leurs viandes. Ils ne laient non plus que ce que de s'ébrouer en mangeant, & ils n'ont point d'autres serviettes que leurs cheveux & le poil de leurs chiens, ou la première chose qu'ils rencontrent. Les grands Tartares en font de même. Ils ne laient jamais leurs écuelles, ni leurs marmites qu'avec le potage même, & commet-ent d'autres vilénies que leurs cheveux & le poil de leurs chiens, ou la première chose qu'ils rencontrent. Les petits Tartares ne leur cèdent guère en saleté, & en gourmandise, humant leur bouillon avec le crés de la main, qui leur sert de cuiller pour en prendre: et mangeant la chair des chevaux morts, sans se donner la peine de la faire cuire autrement, qu'en la laissant une heure ou deux entre la felle & le dos de leurs chevaux. Ainsi, pour sortir de ces vilains exemples, les Guinois, ceux du Cap de bonne Espérance, & certains autres Sauvages, devourent la chair crue & puante, avec poil & plumes, tripes & boyaux, comme pourraient faire des chiens. Mais il faut donner aux Caraïbes la louange d'être sobres, & propres en leurs repas ordinaires, aussi bien que ceux du Continent, encore que quelques uns d'entre eux ne meritent pas cet éloge, comme il n'y a point de règle fi- gurale qui n'ait son exception. Monseur du Montel, dig- ne & fidèle témoin, rend ce témoignage de sobriété & de propreté à ceux qu'ils a veus à Saint Vincent, & ailleurs. Mais ils ne font pas tous si retenus ni si propres. Et ceux qui les ont veus, entr'autres, à la Dominique, ne leur don- nent pas cette qualité.
Ce peuple mange souvent ensemble en la maison publique, comme nous le verrons plus particulièrement ci après, ou pour se divertir & faire la débauche, ou même pour s'entretener de la guerre & des affaires du commun, comme autrefois les Lacedemoniens. Les femmes, comme en quelques autres pays des Barbares, ne mangent point que leurs maris n'ayent pris leur repas, & ils n'ont point d'heure réglée pour cet exercice. Leur estomac est leur Horloge. Ils endurent si patiemment la faim, que s'ils retournent de la pêche, ils auront la patience de faire rôtir le poisson à petit feu, sur un gril de bois de la hauteur de deux pieds ou environ, sous lequel ils allument un feu à petit, qu'il faut quelquefois une journée pour cuire le poisson comme ils le désirent. Il y a de nos François qui en ayant mangé de leur façon, l'ont trouvé de fort bon goût, & cuit en perfection. Ils observent généralement en toutes les viandes qu'ils préparent de les faire ainsi cuire fort lentement & à petit feu.

Ils mangent d'ordinaire assis sur de petits sièges, & chacun d'eus a fa petite table à part, qu'ils nomment Matoutou, comme Tacite témoigne qu'il le pratiquoit chez les anciens Allemands, & comme l'on dit qu'il le fait encore aujourd'hui dans le Japon. Par fois aussi ils mangent à terre, accroupis sur leurs genoux, & en rond les uns auprès des autres. Pour nappes, ils n'ont point de linge comme nous, ni de peaux comme les Canadiens; ni de nattes ou de taffetas comme les Maldivois, ni de tapis comme les Turcs, & quelques autres peuples. mais de belles & amples feuilles de Bananier toutes fraiches, qui sont très-propres à servir de nappes, étant de la grandeur que nous les avons représentées. Ce sont aussi leurs serviettes, & ils en mettent sur eux pour s'y effuyer. Ils se lavent toujours soigneusement les mains avant le repas. Et même dans leur cuisine, ils ne touchent jamais rien de ce que l'on peut manger qu'ils n'ayent les mains nettes. Enfin, dans tous leurs repas ordinaires il paroit avec la sobriété, une propreté que l'on auroit peine à s'imaginer parmi des Sauvages.

Nous avons déjà dit cy-devant, que leur pain ordinaire est une certaine galette assez délicate, qu'ils appel-
Chap. 16 des Iles Antilles.

lent Cassave, composée de la racine du Manioc. Elle se fait en cette forte, que nous sommes obligés de d'écrire ici, pour la perfection de notre Histoire, bien que d'autres l'ayent représentée avant nous. La racine, bien qu'elle soit quelquefois de la grosseur de la cuisse, s'attache aisément hors de terre. On la racle d'abord avec un couteau, pour emporter une petite peau dure qui la couvre, & puis on la rape ou grage (selon la fraîche du pays) avec une rape ou grage plate, de fer ou de cuivre, de bonne grandeur; & on presse la farine qui s'en forme dans un sac de toile, ou dans de longues chiffres, ou poches, que l'on appelle aux Iles Couleuvres, industrieusement rissiées de jone, ou de feuilles de Latanier, par la main des Caraïbes, pour en exprimer le Suc. Les Sauvages, avant qu'on leur eut porté de ces rapes, fè servoient au lieu de cela, de certaines pierres dures & picotées, qui se trouvent sur leurs rivages. Elles sont semblables à nos pierres ponces. Quand l'humidité du Manioc est bien tirée, on passe la farine par un tamis, & fans la d'entremer avec aucune liqueur, on la jette sur une platine, qui n'est quelquefois que de terre, sous laquelle il y a du feu. Lors qu'elle est cuite d'un côté, on la tourne de l'autre. Et quand elle est achevée de cuire, on l'expose au Soleil pour la faire durcir davantage, & afin qu'elle se puise mieux conférer. On ne la fait pas, pour l'ordinaire plus épaisse que d'un petit doigt, & quelquefois moins, selon la fantaisie des Habitéurs. Elle se garde plusieurs mois. Mais pour la trouver meilleure, il la faut manger fraîche d'un jour ou de deux. Il y en a qui ne la quitteroient pas pour notre pain ordinaire. Et c'est une merveille, que d'une racine si dangereuse de sa nature, l'on fache tirer par artifice une nourriture si excellente. Ainsi les Mores mettant chercher au Soleil de certains Abricots morts qui croissent dans leur terre, & les faisant puis après bouillir au feu, avec d'autres ingrédients, en font un bruage, dont on n'en fans aucun danger, & avec plaisir.

Sur tout, la Cassave que font les Sauvages Antillois est extrêmement délicate. Car ils ont tant de patience à faire ce qu'ils entreprenent, qu'ils y réussissent mieux que les Français, qui se précipitent ordinairement en leurs ouvrages, & qui
qui n'ont pas si tôt commencé qu'ils voudroient avoir achevé. Mais nos Caraïbes travaillent à loisir, & ne confidèrent pas le tems qu'ils mettent en leurs occupations, pourveu que l'ouvrage foit bien fait.

Que si quelques Européens, qui ont usé de la Cassaque, se plaignent que cette nourriture n'est pas faïne, quelle gâte l'esfomac, qu'elle corruumpt le sang, qu'elle change la couleur, qu'elle débilite les nerfs, & qu'elle defléche le corps, il faut confidérer que comme l'acoutumance est une seconde nature, si bien que plusieurs choses, quoy que mauvaises en elles mêmes, lors qu'on les a acoutumées, ne nuisent point à la santé, aussi à l'opposite, celles qui de leur nature sont bonnes & innocentes, voire les meilleures; si on ne les a point acoutumées, sont parfois préjudiciables & nuisibles. Et pour montrer cette vérité, c'est que par cette faute d'acoutumance, en la même forte que quelques ours de nos gens se plaignent de la Cassaque, les Historiens nous rapportent que les Brefiliens étant enfermez avec les Hollandois au Fort Sainte Marguerite, trouvoient étrange le pain & les viandes qu'on leur distribuoit comme us soldats, & dont il leur faalloit vire; & se plaignoient qu'elles les rendoient malades, & les faifoient mourir. Et à ce propos, est encore extrêmement remarquable ce que nous lifons dans le Voyage de Monsieur des Hayes au Levant. C'est que ce personnage ayant à faible quelques petits Tartares qui ne faivoient ce que c'étoit que de pain, illeur en fit manger, dont ils penferent mourir deux heures après, que ce pain qu'ils avoient mangé commença à s'enfer, & à leur causer de grandes douleurs.

On fait aussi, parmy les Antillois, une autre forte de pain avec du bled d'Espagne, qu'on nomme Olais. Les Anglois qui habitent la Vermoude n'en usent point d'autre. Quelques uns mangent aussi au lieu de pain la racine appelée Patate, dont nous avons fait mention cy-devant.

Pour ce qui est des autres vivres dont usent les Caraïbes, leurs mets les plus communs, & dont se servent aussi les Caraïbes du Continent, sont les Lezards, le Poisson de toutes fortes, excepté la Tortue; & les Legumes, comme les Chous, les Pois, & les Féves. Mais leur plus ordinaire manger
ger (bien au contraire des Madagascarois qui ont cette nourriture en horreur) est de Crabe bien n'étoyées de leurs Coques & fricassées avec leur propre graîfe, & avec du jus de Citron & du Pyman, qu'ils aiment éperdument, & dont ils remplissent toutes leurs fauces. Neantmoins quand ils reçoivent des Français, ou d'autres Européens, ils n'en font pas si prodigues : & ils s'accommodent en cela à leur goût, par une complaisance & une discrétion qui n'est pas trop Sau-vage. Ils appellent le dedans de la Crabe Tanaïly : Et c'est de cela qu'ils font leur ragout le plus ordinaire avec de l'eau, de la mouchache, ou fine farine de Manioc, & force Pyman. Pour le dessert ils ufent de fruits comme nous. Et d'ordinaire ils se contentent de Fruits, de Bananes, ou d'Ananas. Que s'ils mangent de la chair, & des choses salées, c'est seulement par complaisance envers les Étrangers, pour n'être point importuns à ceux qui les reçoivent, & pour gratifier ceux qui les voit voir. Car alors, ils apprécient la plupart des viandes selon leur goût. Et c'est à cela qu'il faut ajouter ce que nous avons dit, qu'ils ne mangent jamais de Sel, de Pourceau, ni de Tortue, ni de Lamantin.

Il est vray, qu'il se trouve parmy ce Peuple certains hom-mes extrêmement pareîleurs & melancoliques qui menent une miserable vie : Car ils ne se nourrissent que de Burgaus, de Coquillages, de Crabe, de Soldats, & de femblables in-fectes. Ils ne mangent aussi jamais de potage, ni de chair, si ce n'est de quelques Oiseaux qu'ils boucanent, c'est à dire qu'ils font cuire sur la braîse, avec leur plume, & sans les éventrer, & pour tout ragout, ils ne sèrvent que d'eau de Manioc, qui perd sa qualité venimeuse étant boulillie, de fine farine de Manioc & de force Pyman.

Ils affaîsonnent quelquefois leurs viandes d'un détestable affaîsonnement, c'est à dire de graîfe d'Arouâgues, leurs en- nemis irreconciliables. Mais cela n'a pas de lieu dans leurs repas ordinaires : C'est seulement en des jours solennels de débauches, & de réjouissance.

Quant à leur boîffon, tout ainsi qu'en plusieurs endroits de l'Amérique, les mêmes grains de Maïs qui servent à faire du pain, sont employez à la composition d'un bruvage qui tient lieu
lieu de vin: & que parmy nous, des mêmes grains de blé qui
composent notre pain, nous faisons aussi de la bière; de même,
en ces îles, avec les racines des Patates & du Manioc, qui
s'ouvrent de pain, on compose deus bruvages, qui sont ordi-
naires dans le pays. Le premier & le plus commun, qui se fait
des Patates bouillis: avec de l'eau, s'appelle Maby. Il raffrai-
chit & refait merveilleusement, & il a aussi une vertu apé-
ritive qui fait évacuer tout le fable & toutes les vifcofités
de parties bâfées. D'où vient que l'on ne voit aucun de ceux qui
s'en servent se plaindre de la gravelle. L'autre bruvage que
l'on nomme Outicou, (d'un nom approchant du Cassou des
Breilliens) se fait avec la Cassau même, bouillie paréillement
dans de l'eau. On le coule au travers du tamis que les Sau-
vages nomment Hibichet. Ce bruvage est plus excellent que
le Maby & n'est grief différent de la bière, en couleur, & en
force. Les Indiens le reçoivent fort agréable, mais d'ailleurs
d'une telle vertu, que s'il on en prend beaucoup, il énayré
comme du vin. Ils le font de Cassau bien risolée fur la pla-
tine, puis maîchée par des femmes, & vérifié dans des vaiss-
eaux pleins d'eau; où après avoir infusé & bouilly envirón
deus jours par fa propre vertu, sans feu, comme fait le vin
nouveau, on coule en suite l'infusion par un tamis. Et le fue
que l'on en tire étant conservé deus autres jours, se trouve
dans sa perfection pour être bu. Au reffe pour faire bombir
cette composition, on met dans le vaisseau deus ou trois raci-
nes de Patates, rapées bien menu. Et il est vray que cette
coutume que les Sauvages observent, de maccher la Cassau
avant que de la jeter dans le vaisseau, est dégouttante au pos-
sible: Mais ausi est-il constant, que le bruvage qui est com-
posé de cette force, est incomparablement meilleur que celui
qui est fait autrement.

On fait ausi le Outicou d'une autre façon, sans racines de
Patates. C'est qu'après que la Cassau est tirée de deus la
platine, on la met quelque part dans la caile, & on la couver
de feuilles de Manioc, & de quelques pierres pesantes, pour
la faire échauffer. Ce qui se fait durant trois ou quatre jours.
Après quoy on la met en plusieurs morceaux, que l'on étend
sur des feuilles de Bananier, & puis on les arrose d'eau lege-
rement,
Chap. 16 des Iles Antilles.

447

... on les laisse à découvert. Quand la Caissaye a demeuré une nuit ainsi, elle devient toute rouge : Et c'est alors qu'elle est bonne à faire le Guicou, & qu'elle fait boutiller fon eau sans racines de Patates. On la nomme Caissaye pourrie.

Outre ces deux boissons qui sont les plus ordinaires dans les Antilles, on y fait encore en divers endroits, plusieurs vins délicieux. Les Nègres, qui sont esclaves en ces îles, font des incisions aux Palmilles épineuses, d'où il distille une certaine liqueur semblable à du vin blanc, laquelle ils recueillent dans plusieurs petites Callebales qu'ils attachent aux ouvrures de ces arbres, qui en rendent chacun par jour deux pintes, & quelquefois davantage. Les plus anciens Auteurs nous apprennent que parmi les Orientaux le vin de Palmes étoit fort en usage, comme il y est encore aujourd'hui : L'on s'en sert aussi en quelques endroits de l'Afrique, comme en Monomotapa.

De plus, on fait aux Antilles, avec des Bananes, un autre bruvage qui se trouve aussi ailleurs, & que quelques uns appellent Coucou. Mais parce que ce vin, quoy que tres-agréable & plein de force, cause de grandes ventotitez, il n'est guère en usage.

Enfin, on tire en ces îles un excellent vin de ces précieux roseaux qui donnent le Sucre. Et c'est le bruvage le plus estimé qui se fait aus Antilles. On le nomme Vin de Cannes : & il y a un secret particulier pour le faire. Il s'en fait plus à Saint Christofle qu'ailleurs, à cause de la quantité de Cannes qui y sont plantées. Le suc de ces Roseaux s'exprime dans un moulin dressé tout-exprès pour cet usage. Et puis, on le purifie avec le feu, dans de grandes chaudières. Il se peut conserver long-temps en fà bonté : Et il a une douceur & une certaine pointe, qui le feront préférer passer pour du vin d'Espagne. On en fait aussi de l'eau de vie, que l'on appelle Eau de vie de Cannes, & qui se garde mieux que le vin de ces mêmes Roseaux.

Il n'y a rien dans la matière de ces repas ordinaires de nos Antillois qui puisse sembler tenir du Sauvage, que peut être les Lezards. Mais cela ne vaunt-il pas bien les Grenouilles...
& les Escargots dont quelques uns mangent en ces quartiers? Et qui ne fait qu'en Espagne il se mange force Asions? Après tout, que l'on compare le vivre de nos Caraîbes avec celuy des Canadiens qui outre l'écum, dont nous avons dit qu'ils mangent, boivent d'ordinaire de vilaine & sable graffe, & préfèrent la chair de l'Ours à toute autre viande: Avec celuy des habitans de l'île de foitre-aventure, l'une des Canaries, qui mangent du suif en abondance: Avec celuy des Tartares, des Perfes, des Chinois, des Huancas, Nation du Perou, & des Nègres d'Angole, qui vivent communément de chair de Cheval, de Chameau, de Mulet, de Loup, de Renard, d'Asne, de Chien, & du sang de ces Animæus en bruvage: Avec ce-luy des Indiens de l'Orient, qui trouvent la chair de Chauve-souris aussi deliciueuse que celle de la Perdrix: Avec celuy des Breziliens qui se nourrissent de Crapaus, de Rars, & de vers: Ou enfin, avec celuy des Tapuyes, & de quelques autres Barbares, qui mangent des cheveux, d'écoupez fort menu, & mêlez avec du miel Sauvages, & qui saupoudrent leurs viandes de la cendres des corps brûlez de leurs parents, & la paîrifient avec de la farine; Ce qui cause de l'horreur feulemte à le repérer: Que l'on faîlè, dis-je, une comparaison de tous ces infames ragouéts avec ceux de la Nation Caraîbe; Et l'on trouvera, que dans son manger ordinaire, elle n'a rien de barbare. Il ne faut pourtant pas dissimuler que quelques uns de nos François rapportent, qu'ils ont veu parfois les Caraïbes manger des poux & des chiques qu'ils avoient pris, comme on le dit des Mexicaixs & des Cumanois: Mais ils n'en font pas un ordinaire, & cela eft particulier à quelques-uns d'eus, joint qu'ils ne le font pas pour aucun goiit qu'ils trouvent en ces vermines: mais feulemteme pour se venger & rendre la pareille, à ce qui leur a fait du mal.

Au reste, l'horreur que les Caraïbes avoient autrefois de manger du Pourceau, de la Tortue, & du Lamantin, pour les plaifantes raisons que nous avons alleguées cy defius, alloit jusqu'à tel point, que si quelque des nôtres leur en avoit fait manger, par surpise, & qu'ils vinrent puis après à le savoir, ils s'en vongroient affirtement tout ou tard. Témoin ce qui ar-va à une personne de marque d'entre nos François. Ce per-
fonage recevant visite du Cacique, ou Capitaine des Sauvages de l'Île où il étoit, le traitta par raillerie de Lamantin déguisé en saillon d'achis, le Cacique dans la défiance où il étoit de ce qui luy arriva, pria le Gentil-homme de ne le point tromper. Et sur l'aifurance qui luy en fut donnée, il ne fit point de difficulté de manger. Le dîner étant achevé notre Gentil-homme découvrit la fourbe au Cacique & à sa compagnie, pour avoir le plaisir de leurs discours & de leurs grimaces. Mais ils eurent assez de pouvoir sur eux-même pour dissimuler leur dépit. Et le Cacique se contenta de dire en riant, He bien Compere nous n'en mourrons pas. Quelque temps après, le Gentil-homme luy fut rendre la visite. Il le reçut avec toute sorte de civilité, & luy fit grand chère. Mais il avoit donné ordre à ses gens, de mettre dans toutes les fausses de la griffe d'Arouâgue, dont les principaux Indiens ont toujours provission chez eux. Après que cet infâme repas fut finy, le Cacique plein de joie, demanda au Gentil-homme & à sa troupe, s'ils le trouvoient bien de son traitement. Eus s'en louant fort, & luy en faifiant des remercimens, il leur apprit sa malice, dont la plupart eurent tant de crévecœur, & tant de bondisemens & de dévoymens d'eftomac, qu'ils en furent grandement malades. Mais l'Indien se moquant d'eus disoit qu'il avoit sa revanche.

Ces qui ont frequenter depuis peu les Caraïbes de la Dominique & de la Martinique, disent qu'à présent ils ne font pour la plupart aucune difficulté de manger du Lamantin, de la Tortue, du Pourcemail, & même de toutes les autres viandes qui sont en usage parmy nous, & qu'ils se rient de cette simplicité qui les obligeoit de s'en abstenir, crainte de participer à la nature & aux qualitez de ces Animaux.

Ils ont aussi beaucoup relâché de cette grande severyté, dont ils ufoient à l'endroit de leurs femmes, Car elles ne vont plus que rarement querir la pesche de leur mary. Et quand ils ont été à la pesche, le mary & la femme mangent ensemble. Elles vont aussi plus souvent au Carbet pour participer au festin & à la rejouissance publique,qu'elles ne faisoient avant que leurs marys eussent eus la communication familicre des étrangers.
CHAPITRE DIXSEPTIÈME.

Des Occupations & des Divertissements des Caraïbes.

Alexandre le grand estimoit que le travail estoit une chose vrayement royale. Et l'on voit encore aujourd'hui dans le Serrail d'Andrinople des outils dont Amurat fe servoit pour faire des flèches qu'il envoyoit à des principaux de sa Porte. Les Peruviens meritoient aussi sur ce sujet-là, beaucoup de louange. Car les Roys du Perou avoient fait des Loys & établi des Juges particuliers contre les Faineans & les Vagabonds. Auquel qu'il falloit que les enfants de cinq ans s'emploient à quelque travail qui fût conforme à leur âge: Et ils n'espargnoient pas même les aveugles, les boiteux, & les muets. Les occapant à diverses choses, où Hérodote & les historiens des Indes Occidentales nous parloient de certains stupides & bruts Indiens de la Nouvelle Espagne & du Bresil, qui ronflent tout le long du jour en leurs cabanes, pendant que leurs femmes leur vont chercher des racines pour manger.

Nos Caraïbes ne ressemblent pas à ces Faineans. Car on les voit travailler & prendre plaisir à diverses sortes d'exercices. Les principaux & ceux qui leur font les plus ordinaires, furent la chasse & la pêche, où ils emploient une bonne partie de leur temps, mais particulièrement à la pêche. On ne les voit guères sortir de leurs maisons sans arc & sans flèches. Et ils sont admirablement adroits à s'en servir s'habituant à cet exercice, comme les Turcs, des leurs plus tendre jeunesse. Ce qui fait qu'avec le temps, ils fûrent si habiles & si affermis à tirer de l'Arc, que de cent pas ils mettroient dans un quart d'écu, sans jamais y manquer. Et même en s'enfuyant ils savent tirer adroitement sur leurs ennemis, comme faifoient autrefois les Parthes. Il y avoit encore plus de sujet d'admirer ces gauchers Benjamites qui frondoient à un cheveu, & n'y faifoient point.

Au Livre des Juges chap. 29.
Chap. 17  des Iles Antilles. 451

Lors que les Caraïbes sortent pour la chasse ou pour la pêche, ils ne menent pas avec eux leurs femmes, comme certains Bresiliens qui les font toujours marcher devant eux, tant ils sont jaloux : Mais quand ils ont pris quelque chose, ils le laissent sur le lieu, & les femmes évoient autrefois obligées à l’aller chercher, & à l’apporter au logis, comme nous l’avons déjà touché. On dit que les Canadiens en font tout de même.

Il n’y a point chez les Antillois, non plus que parmi tous les autres Indiens Occidentaux, de distinction de qualité pour la chasse : & l’exercice en est aussi libre au plus petit d’entre eux, qu’au plus grand.

Comme en leurs repas particuliers, ils ne servent d’aucune chair, s’ils n’ont des Etrangers à leur table, aussi ne vont ils pour l’ordinaire qu’à la chasse de Lézards. Et s’ils font quelque autre chasse c’est en des occasions extraordinaires, lors qu’ils veulent traîter qu’elques-uns de leurs amis d’entre nos Européens : où bien lors qu’ils les vont voir, & qu’ils veulent tirer d’eux quelque marchandise en échange.

Ils font merveilleusement subtiles à pêcher à l’hameçon & à tirer le poisson avec la flèche. Et l’on ne saurait assez admirer leur patience en cet exercice. Car ils y demeurepoient quelquefois un demy jour tout entier sans se laisser. Et lors qu’après avoir guerri long-temps le poisson, ils viennent enfin à en apprécier quelque gros & puissant, qui soit à leur gré & bien à leur main, ils tirent dessus avec la flèche, de même que les Bresiliens. Et comme ils font excellemment bons nageurs, ils se jettent à l’instant eux-mêmes à corps perdu après la flèche, pour le saisir de leur proye. Mais outre l’hameçon & la flèche avec quoi ils prennent le poisson, ils savent aussi heureusement plonger au près des rochers, & le tirer des cavernes où il est caché : semblables en cela aux Floridiens, qui n’attendent pas que le poisson vienne à se montrer, le vont chercher jusqu’au fond de l’eau, & l’y assomment à coups de maflié; Si bien qu’on les voit remonter tenant d’une main la bête, & de l’autre la maflié. C’est une chose commune entre les Sauvages que d’être ainsi grands nageurs ; Et l’on affirme nommément des Bresiliens, des Maldives, de quel-

Voyez sur
Poyen sui
les leam
Font Leam
chap. 12.
Joseph A.
suffe 1. 3.
Franc. Pi-
 Bord.
L. 11 2 ques
Histoire Morale, Chap. 17

ques Peruviens, & des habitans des îles des Larrons, qu'ils peuvent passer pour animaux.

Que si les autres inventions pour la pêche viennent à manquer à nos Caraïbes, ils ont recours à un certain bois lequel ils battent, l'ayant coupé en morceaux. Puis ils le jet- tent dans les étangs, ou dans les lieux où la mer est croyant que c'est comme une momie fourrée avec quoi ils prennent du poisson tant qu'ils veulent. Mais ils ont cette prudence de ne se point servir de ce dernier artifice, que dans la nécessi- té, pour ne pas faire un trop grand dégâts.

Après la chasse & la pêche ils s'adonnent à plusieurs me- nus ouvrages, comme à faire des lièts de cotton, fort bien tissus, & qu'ils nomment Amacos. Les femmes filent le cot- ton sur le genou, & ne se servent pour l'ordinaire, ni de fufeau, ni de quenoüille. Mais il y en a à la Martinique qui en ont appris l'usage de quelques Françoiës. Elles le font auffi parfaitement bien retordre : Mais dans quelques îles les hommes font la tireture du lié. Ils font, outre cela, des pan- niers de joncs & d'herbes, de diverses couleurs : des fiéges de bois poly, qui font tout d'une pièce, de petites tables, qu'ils appellent Matoutou, tissuës de feuilles de Laranier, des tamis nommeez Hibichets, des Carolis, qui font de certaines hortes, plusieurs fortés de vases, & de vaïeaux, propres à servir à boire & à manger, qui font polis peints & enjolivez de mille grotesques & enluminures agréablez à la veü. Ils font aussi quelques petits ornemens, comme les ceintures, les chap- peaux & les couronnes de plumes, dont ils se parent les jours de leurs fêtes & de leurs rejoyuissance publiques. Et les fem- mes font pour elles des demi-bootines, ou des demi-chausées de cotton. Mais surtout, ils s'appliquent avec soin à façon- ner & à polir leurs armes, c'est à dire leurs arcs, leurs fleçhes, & leurs boutous ou mascles, qui se font de bois dur & poly, & qui par le manche font curieusement ornez de bois & d'os de diverses couleurs.

Ils ne sont pas moins soigneux de travailler à leurs Pirau- gues, ou vaïeaux de mer, & à tout leur appareil de paix & de guerre. Ils les font d'un seul gros arbre, qu'ils creusent, râ- bottent, & polissent avec une dextérité nonpareille. Les gran-
grandes Piraugues sont parfois huvées, comme on parle, par
haut, tout à l'entour, sur tout au derrière, de quelques plan-
ches ajoutées. Quelquesfois ils y peignent leur Maboya. Par
fois des Sauvages, ou des grotesques. Ces chaloupes
portent souvent jusqu'à cinquante hommes, avec leurs mu-
nitions de guerre. Avant qu'ils eussent communication avec
les Chrétiens, qui leur ont fourny toutes sortes de coignées,
& d'autres outils de charpenterie & de menufierie, ils avaient
mille peines à venir à bout de faire leurs vaisseaux. Car ils
étoient obligez, comme les Virginiens & quelques autres
Sauvages, à mettre le feu au pied des arbres, & à les environ-
nner de mousfie moiflée vn peu au defius du pied, pour empe-
cher le feu de monter. Et ainsi ils minoient l'arbre peu à
peu. Après, ils fe fervoient pour tailler le bois, de certaines
pierres dures, aiguiffées par le bout, avec lesquelles ils cou-
poiënt & creuoient leurs Piraugues. Mais c'étoit avec une
longueur de temps si penible & si ennuyeuse, qu'ils renooi-
ient aujourd'huy l'obligation qu'ils nous ont de les en avoir
delivrez, & s'effimt heureurs de la facilité qu'ils ont à pre-
fent en leurs ouvrages, par le moyen de ferremens dont ils
font pourvoys. Ainsi les Peruviens, tenoient pour un si grand
bonheur ces outils, que leur avoient apporté les Européens,
que l'usage des cifeaus s'étant introduit dans le Perou par le
moyen des Espagnols, il y eut un Indien de qualité qui n'en
pouvant affez louer l'invention, disoit à l'un d'eus, que
quand les Espagnols n'auroient fait autre chofe que leur ap-
porter des rafoirs, des cifeaus, des peignes, & des miroirs,
 cela pouvoit suffire pour les obliger à leur donner libera-
lement tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent.
Les Caraïbes s'employoyent aussi à faire des pots de terre de
toutes sortes, qu'ils façoient cuire en des fourneaux comme
nos potiers. Et avec cette même terre, ils forment des pla-
tines fur lesquelles ils font cuire la Callave.
L'adresse qu'ils ont à tous ces petits exercices que nous ve-
nons de décrire, témoigne aflez qu'ils apprendroient aile-
ment plusieurs métiers de nos artifans, fi on leur en donnoyt
la connoifiance. Ils fe plafent fur tout à manier les outils
des charpentiens & des menufiers: Et sans avoir appris

Histoire Morale, Chap. 17

comme il s'en faut servir, ils en furent faire plusieurs ouvrages, depuis que nos gens les en ont acommodé. De quoï donc vraisemblablement ne feroient ils point capables, s'ils étoient instruits & exercés par de bons maîtres, & qu'ils fiffent leur apprentissage sous eux.

Comme ils aiment fort les divertissements & la recreation, ausi recherchent ils avec passion tout ce qui peut les entretenir en bonne humeur, & chaffer la melancolie. Pour cet effet, ils fe plaisent à nourrir & à apprivoïser grand nombre de Perroquets & de petites Perriques, ou Arrats, ausquels ils apprennent à parler.

Pour se divertir ils font ausi plusieurs instrumens de Musique, fi on les peut appeller ainsi, sur lesquels ils forment des accords. Comme entr'autres fur de certains Tambours faits d'un arbre creux, fur lequels ils étendent une peau d'un seul costé, à la façon des Tambours de Basque. On peut joindre à cet exemple une forme d'Orgues, qu'ils composent avec des Callebassès sur lesquelles ils poient une corde faite d'un fil de roseau que l'on nomme Pitè. Et cette corde étant touchée rend un fon qui leur agréé fort. Le concert de beaucoup d'autres Sauvages ne vaut pas mieux que le leur, & n'eff pas moins pitoyable & moins discordant à l'oreille des François. Ordinairement ausi, le matin à leur lever, ils se mettent à jouer de la flûte. Ils en ont de diverses sortes, ausi bien polies que les nôtres : quelques unes faites des os de leurs ennemis. Et plusieurs d'entr'eus en furent jouer avec autant de grâce que l'on pourroït s'imaginer pour des Sauvages, bien qu'en cela ils n'approchen pas des François. Pendant qu'ils jouënt ainsi de la flûte, les femmes apprennent le déjeuner.

 Ils paflent encore le temps à chanter quelques airs qui ont des refreins affez agréables. Et avec ces chansons en la bouche, ils fe divertissent quelquefois un demy jour, affair fur de petits sièges, à voir rôtir leur poisson. Ils mettent ausi des pois ou de minus caillous, comme les Virginiens, en des callebassès, par le milieu desquelles ils font palier un batton, qui leur fert de manche: Et puis ils les fônent en les remuant. C'est ausi qu'en ces quartiers les femmes appaiffent &


Chap. 17  des Iles Antilles.  455

& divertissent les enfans avec des jouets & des sonnettes. La plupart des chanfons des Caraïbes, qui sont fort frequen-
tes en leur bouche, sont des railleries fanglantes de leurs en-
nemis. Les autres sont fur des oifeaux, ou fur des poifions, 
or fur des femmes, & le plus communement fur quelque ba-
dinerie. Et il y en a beaucoup qui n'ont ni rime ni rafon.

Souvent ausfi nos Sauvages Antiliois joignent la danfe à leur Muifique: Mais cette danfe est ausfi belle & ausfi bien 
reglée que leur Muifique a de douceur & de justesse. On voit 
une bonne partie de peuples Barbares s'adonner à cet exercice 
avec une passion démesurée, comme pour exemple les Bre-
fiens, qui au rapport de Jean de Lery, danfent jour & nuit. 
Et nous avons déjà dit qu'il y en a beaucoup qui font mêmê 
consifter en danfes leur imaginaire felicité de l'autre vie.

Mais les Caraïbes ufent particulièrement de danfes dans 
leurs ferrals Solennels, en leur Carbet ou maison publique. 
Ces ferrals fe font avec cet ordre. Quelques jours avant cette 
réjouissance publique, le Capitaine en avertit toutes les mai-
fons, afin que chacun ait à fe trouver au Carbet au jour aflign-
né. Cependant, les femmes font une forte de boiffon de 
Caffue rôtie, & mieux préparée que celle dont ils fe fervent 
à l'ordinaire. Et comme ils augmentent la dose des ingre-
diens de cette boiffon, elle a ausfi plus de force, & elle est ca-
pable d'emyrver ausfi facilement que le vin. Les hommes 
de leur coffe vont à la pêche, ou à la chaffe des Lézards. 
Car pour les autres viandes, nous avons déjà dit qu'ils n'en 
préparent point pour leur table, s'ils n'ont des étrangers à 
traiter. Au jour nommé, hommes & femmes fe peignent le 
corps de diverses couleurs & de diverses figures, & fe parent 
de leurs couronnes de plumes, de leurs plus belles chaines, & 
de leurs plus beaux pendans d'oreilles, colliers, bracelets, & 
autres ornement. Les plus galans fe frottent le corps d'une 
certaine gomme, & fouflent desflus du duvet de divers oif-
feaux. Enfin, ils fe mettent tous fur leur bonne mine, & s'ef-
forent de paroître le plus qu'ils peuvent en cette solemnité. 
Esequpez de la forte, & fe mirans en leurs plumes, ils vien-
nent à l'affemblée. Les femmes y apportent le bruvage & les 
mets qu'elles ont preparez, & font extremément foign-
neufes.
456  

**Histoire Morale,**  

Chap. 17

neufes qu'il n'y manque rien qui puisse contribuer à la ré-jouissance, Nos Caraïbes employent tout ce jour, & la meilleu-re partie de la nuit à faire bonne chere, à danfer, à s'en-tretenir, & à rire. Et dans cette débauche, ils boivent beau-coup plus qu'à l'ordinaire : c'est à dire en un mot, qu'ils s'en-yvrent : Les femmes même le font par galanterie. Lors qu'ils peuvent trouver du vin & de l'eau de vie pour meler dans cette feste, ils ne s'y épargnent pas non plus, & s'en donnent au cœur joye. Si bien que ce que nous avons dit de leur fo-briété ordinaire n'a point de lieu dans ces rencontres, non plus que lors qu'ils se preparent à aller à la guerre ou qu'ils en retournent. Quoy qu'au fond ils n'aillent pas jusqu'à l'ex-cès des Brésiliens, qui dans leur réjouissance, boivent deus ou trois jours entiers sans cesser, & dans leur yvresie, se plon-gent en toutes sortes de vices.


Mais à l'opposite aussi, tant leur humeur est en cela bizarre & contraire à la mienne, ils font de grands & de ridicules jusfners. Et 1. ils jusfent lors qu'ils entrent en adolefcence. 2. Quand on les fait Capitaines. 3. A la mort de leurs Peres, ou de leurs Mères. 4. A la mort du Mary, ou de la Femme. 5. Lors qu'ils ont tué un Arouâgue : jusfe qui leur tourne a grand honneur.
CHAPITRE DIXHUITIÈME.

Du Traittement que les Caraïbes font à ceux qui les yont visiter.

C'Est icy où nos Caraïbes triomfent en matiere de civilité pour des Sauvages. Car ils reçoivent avec toute fortte de Courtoifte & de témoignages d'affection, les Etrangers qui abordent en leurs îles, pour leur y rendre visite.

Ils ont des Sentinelles fur le bord de la mer, dans la plupart des îles qu'ils posfèdent tous feuls. Ces Sentinelles font placées fur les montagnes, ou fur les eminences qui découvrent loin en mer, & elles font pofées en telle forte, qu'elles ont la veue fur les lieux où il y a un bon mouillage pour les Navires, & une facile defcente pour les hommes. Si toit que ces gens apperçoivent un Navire ou une Chaloupe venir à eus, ils en donnent avis à ceux des leurs qui leur font les plus proches. Et en moins de rien, vous voyez parétre plusieurs petits Canos ou vaisfeaux, dans chacun desquels il n'y a au plus que trois hommes, qui font députez pour venir reconnoître qui vous êtes, & qui vous crient de loin, que vous ayez à le declarer. Car ils ne fe fient pas au pavillon, parce que fouvent ils y ont été trompez; & ils reconnoiflent à la voix si l'on est François, Espagnol, Anglois, ou Hollandois. Sur tout on dit qu'ils reconnoiflent les Anglois. On affure que les Bre-ffiliens & les Peruviens ont l'odorat si fubtil, qu'au flair ils disternt un François d'avec un Espagnol.

Quand les Caraïbes ne font pas bien affurez qui l'on est, & qu'on defend à eus les armes à la main, & en posture de leur malfaire, ils fe mettent en defense, fe faiffent des avenus les plus étoirres de leurs terres, mettent des embufcades dans les bois, & fans qu'ils foyent apperceu, fuivent de l'œil leurs ennemis, se reculant par les voyes égarées jusqu'à ce qu'ils aient trouvé leur avantage, & qu'ils aient une totes leurs forces. Et alors, ils décochent une grele de flèches fur ces
en ennemis. Puis ils les environnent, viennent aux mains, &
les affolment avec leurs maslues. Ils font en quelques unes
des îles un gros, qui est par fois de quinzé cens hommes, &
davantage, à ce qu'il paroit; car on ne peut pas savoir affure-
ment leur nombre, veu qu'eus-mêmes ne sachant pas conter,
n'en ont pas la connoissance. Que s'ils se sentent pressés de
leurs ennemis, ils se cachent facilement, & se glissent parmy
les buissons herissez d'épines extrêmement piquantes, se cou-
lant adroitement par dessous: Ou bien ils grimpent des ro-
chers inaccesissibles à tous autres; Ou s'ils font voisins de la-
mer, ils se jettent dedans, & plongent: puis vont sortir à
cent, voire à deus cens pas loin du lieu où vous aviez la veue.
Et en suite, ils se rallient ensemble aux rendez-vous qui leur
font connus, & viennent de nouveau à la charge, lors qu'on
y pense le moins, & que l'on croit les avoir mis en dé-
route.

Mais quand ils reconnoissent que ceux qui abordent font
de leurs amis, qui les viennent visiter, comme si ce furent des
Français où des Hollandois, après leur avoir crié qu'ils sont
les tres-bien venus, ils vont en partie à la nage au devant
deus, entrent dans leur vaisseau, & lors qu'il approche de
terre s'offrent à les porter à bord sur leurs épaules, pour té-
moigner leur affection des l'entrée. Cependant, le Capitaine
luy même, ou fon Lieutenant, vous attend sur le rivage. Et
lors que vous metтеz pied à terre, il vous reçoit au nom de
toute l'île, & vous fait compliment sur vōtre arrivée. Vous
êtes aussit-toft conduits en bonne compagnie au Carbet, qui
est la maison de Ville, où les habitans de l'île, chacun selon
l'âge & selon le sexe de leurs nouveaux hoftes, viennent faire
la bien-venut. Le vieillard complimente & careffë le vieil-
lard: le jeune homme & la jeune fille sont le même envers
leurs semblables; & dans le visage de toute la troupp, on
peut lire clairement la satisfaëtion qu'ils ont de vous voir.

Mais le premier discours qu'ils vous tiennent, en vous
abordant, & de vous demander vōtre nom, & puis, il vous
diset le leur. Et pour témoignage de grande affection, & d'am-
mitié inviolable, ils se nomment eux-mêmes du nom de leurs
hoftes. Mais ils veulent pour la perfeëtion de la ceremonie; que
ue celui qu'ils reçoivent se qualifie aussi de leur nom. Ainsi
ils font un échange de noms; Et ils ont la mémoire si heu-
reuse à retenir les noms de leurs amis & compères, qu'au
bout de dix ans ils s'en souviendront sans aucune équivoque,
& recièrent quelque circonstance de ce qui s'est passé de
considerable en leur dernière entrevue. Que si on leur a fait
prêent de quelque hôte, ils ne manqueront pas de le ra-
mentevor pour témoigner leur reconnoissance. Et si la cho-
se est encore en être, ils la montreront à celui qui la leur avez
au par avant donné.

Après tous ces complimens de Sauvages, qu'ils vous ont
faits d'abord, ils vous présentent des liêts suspendus, qui font
fort nets & fort blancs, & qu'ils tiennent en reserve pour de
pareilles rencontres. Ils vous prient de vous y reposer, &
en suit ils vous apportent des fruits, & pendant que les uns
pourvoient au fèltin, les autres se tiennent auprès de vous,
pour vous entretenir, observant toujours le rapport de l'âge
& du sexe.

Cet accueil sera trouvé, sans doute, bien plus raisonné
que celui des Caraïbes du Continent Meridional, qui reçoiv-
vent leurs hostes d'une façon fort bizarre, & qui est semblable
telle que pratiquent les Canadiens. Car le Cacique de
ces Caraïbes conduit en la maison publique, sans parler au-
cument, celui qui les vient voir; puis, on lui présente un
siège & du Tabac, & on le laisse ainsi quelque temps sans lui
dire mot, jusques à ce qu'il se soit reposé, & même qu'il ait
achevé de humer son Tabac. Alors le Cacique approche
& lui demande s'il est venu? L'autre répondant qu'ouy,
il se fied près de lui, & l'entretient. Puis après ceux du com-
mun viennent, lui demandant en la même force, s'il est venu?
Et lui ayant présenté à manger ils s'entretiennent aussi fort
agréablement. Or il est bien vray que nos Caraïbes Insufai-
res pratiquent dans la reception de leurs hostes, envers ceux
de leur Nation qui sont étrangers de leurs iles, la même cho-
se que les Caraïbes du continent: Mais quand ils reçoivent
des Français, & d'autres Européens, qui ne savent pas garder
le silence si long-temps, ils parlent à eux, & les entretiennent
d'abord, comme nous avons dit, s'accommodant à leur hu-
M m m z    meur,
Histoire Morale, Chap. 18

meurt, & contrevenant, pour leur complaire, aux règles de leurs propres ceremonies.

Mais le festin qu'ils leur veulent faire est désormais préparé. Voyons donc comme ils s'y gouvernent. Ils donnent à chacun sa petite table, & ses mets à part, comme les Chinois. Les uns apportent des Lézards rotis, les autres des Crables fricassées: quelques uns des légumes: & d'autres des fruits: & ainsi du reste. Pendant le repas, ils vous entretiennent, & vous servent avec un soin merveilleux. On ne leur fauroit faire plus de plaisir que de bien boire & de bien manger, & ils ne cessent de vous en conjurer fort amicalement, de vous verter à boire, & de prendre garde si chaque table est bien fournie. Il ne faut rien laisser dans le vaisseau en buvant si vous ne voulez les mécontenter. Que si vous ne pouvez manger toute la Cassiope qu'ils vous ont donnée, il faut prendre le reste sur vous, & l'emporter; autrement, vous les défobligeriez. Ainsi les Turcs, quand ils se trouvent aux tables de leurs amis, ont acoutumé de remplir leurs mouchoirs, & quelquefois les manches de leurs robes, de morceaux de viande & de pain, qu'ils emportent chez eux. Et parmi les grands Tartares, quand un convié ne peut achever toute la viande qui luy a été présentée, il faut qu'il donne le reste à son valet, pour le lui garder, ou bien qu'il l'emporte lui-même en son escarcelle, où il ferre aussi les os, quand il n'a pas eu le temps de bien ronger, afin de les achever après, tout à son aise. Mais parmi les Chinois, quand le convié s'en retourne chez luy, les serviteurs du conviant portent avec luy les mets qui sont restés sur la table.

Après le repas, les Caraïbes vous mènent promener en leurs maisons particulières, & en leurs jardins, vous montrent leurs armes, leurs curiosités, & leurs babioles, & vous font présent de fruits, ou de quelques menus ouvrages de leur façon.

Que si l'on a envie de demeurer quelque temps avec eux, ils le tiennent à faveur & en sont ravis, & jamais ils ne cessent de vous faire bon visage, ni ne diminuent leur bon traitement. Mais si l'on se veut retirer, ils témoignent de la tristesse de votre départ, & demandent si vous avez été maltraitez,
traittez, pour vous en aller si tost. Avec ce triste visage ils vous reconduisent en grande troupe jusque au bord de la mer, & même vous portent dans la chaloupe, si vous le voulez souffrir. Et dans cét adieu, vous recevez encore de leur main des présens de fruits, qu'ils vous présent fort d'accepter, difant à ceux qui les veulent refuser, Compere, fi tu n'en as pas befoin pour toy-même, tu les donneras à ces matelets. Ils appellent ainsi tous les ferveurs & domestiques de ceux à qui ils parlent.

Ce mot de Matelet, est commun aussi entre les Francois habitans des îles, pour signifier un Associé. Et lors que deus habitans ont acheté, ou deftriché une habitation ensembte, on dit qu'ils fe sont enmatelotex. On dit que les Brefiliens & les Canadiens font aussi quelques présens en de pareilles rencontres. Et Tacite nous rapporte, que les anciens Allemands régaloient de leurs liberalitez les étrangers qui les alloient visiter : Mais qu'ils demandoient reciprocement aussi quelque chose de leur part : En ceste occasion, les Caraibes fe montrent plus generes : Car ils donnent fans rien demander.

Mais ce feroit une incivilité d'aller voir ces bonnes gens & de recevoir leurs courtoisies, fans leur faire aussi present de quelque chose. C'est pourquoi les étrangers qui les vont voir, ont toujours quelques grains de Raffade ou de Cryftal, quelques hameçons, éguilles, épingles, ou petits couteaux, & autres menues bagatelles. Et à la fin du repas ils mettent sur la petite table, fur laquelle ils ont mange, quelques unes de ces choses. Ceux qui ont preparé le fêtin, s'en tiennent recompensez au centuple, & en témoignent une grande satisfaction & une reconnoisance nompairle.

Jusques icy, nous avons represente le bon accueil & l'agreeable traittement, que les Caraibes ont fait autrefois à quelques uns de leurs amis, ou Comperes comme ils parlent, de la Nation Françoife, & Hollandoife, qui les ont visitez. Mais ils ufent d'autres Ceremonies en la reception des Etrangers de leur même Nation, ou de leurs Confederez, qui arrivent dans leurs îles. Il y a en chaque Carbet un Sauva-ge, qui a la Commission de recevoir les pasfans, & qui s'apelle Kioïakiti. S'ils font du commun, il leur presente des


Jusques ici, nous avons représenté le bon accueil & l'agréable traitement, que les Caraïbes ont fait autrefois à quelques uns de leurs amis, ou Comperes comme ils parlent, de la Nation Française, & Hollande, qui les ont visités. Mais ils usent d'autres Cérémonies en la réception des Étrangers de leur même Nation, ou de leurs Confédérés, qui arrivent dans leurs îles. Il y a en chaque Carbet un Sauvage, qui a la Commission de recevoir les païsans, & qui s'appelle Kioïakiti. S'ils sont du commun, ils leur présentent des...
Histoire Morale, Chap. 18

Si ce qu'il à de propre à manger, & sur tout une Cafflaue pliée en double, qui signifie qu'ils mangent ce qu'ils pourront, mais qu'il laissent le reste.

Si ceux qui les vont voir, ou qui passent par occasion, leur font plus considérables, comme parens, ou Capitaines, ils leur peignent les cheveus & en entrant & en sortant, ils pendant des lits & les invitent à se reposer, en leur disant, En Bouèkra, voila ton lit. Ils leur présentent aussi des Matoutou, qui sont de petites tables rissus de jonce, ou de feuilles de Palme ou de Latanier, comme nous l'avons déjà dit, sur les- quelles ils posent des viandes & des Caffaues non pliées en deux, mais étendues. Les femmes les mettent à leurs pieds : Et les hommes se présentant tout debout, font la civilité, & montrent ce qu'a été apporté, en disant, En yérébals, voila ton manger. Après les femmes apportent des calebasses pleines de Ouïcou, & leur font boire à même. Puis les ayant posées devant eux contre terre, le mary qui est derrière elles, fait encore civilité, en disant En bâtoni, voila ton bruvage. Et l'autre répond à ces deux compliments Baz, c'est à dire, Bien, ou grand mercy. La Cafflaue dépliée veut dire, Mange ton foul, & emporte le reste. A quoy ils ne manquent. Quand ils ont bien dîné sans être interrompus de personne, chacun les vient saluer l'un après l'autre, en luy disant Halea tibou, c'est à dire fois le bien venu. Mais les femmes ne se meulent pas beaucoup dans cette cérémonie. Pour eus quand ils s'en veulent aller, ils vont dire adieu à tous en particulier : Ce qu'ils expriment par le mot de Huichan, en leur langage.
CHAPITRE DIXNEUVIÈME.

De ce qui tient lieu de Police chez les Caraïbes.

Il y a en chaque île des Antilles habitées par les Caraïbes plusieurs fortes de Capitaines. 1. Capitaine de Carbet, ou de Village, qu’ils nomment *Touboutouli hauthe*. C’est quand un homme a une famille nombreuse, & qu’il se retire à l’écart des autres avec elle, & batit des casés pour la loger, & un Carbet où elle s’assemble quelquefois toute pour s’y réjouir, ou bien pour traiter des affaires qui touchent leur Communauté. Il est donc à cause de cela nommé Capitaine de Famille, ou de maisons. 2. Capitaine de Pirange, c’est à dire ou celui à qui appartient le vaisseau, ou celui qui y commande quand on va en guerre, & ils sont nommés *Touboutouli Canaós*. 3. Entre ceux qui commandent chaque vaisseau en particulier, ils ont encore un Amiral ou un General de mer, qui commande à toute la Flotte. Ils le nomment *Nhalenê*. Enfin ils ont le grand Capitaine, qu’ils appellent *Oubouton*, & au plurier *Ouboutounum*. C’est le même que les Espagnols nomment *Cacique*, comme quelques autres Indiens, & quelquefois aussi nos Sauvages par imitation. Il est toute sa vie, depuis qu’il est élu à cette charge, le General de leur armées, & en lui fait toujours grand honneur. Il convoque les assemblées du Carbet, soit pour les réjouissances publiques, soit pour les deliberations de la guerre. Et il marche toujours accompagné de toute sa maison, & d’autres gens qui lui veulent faire honneur. Ceux qui ont le plus de suite sont les plus considérez. Si quelconque ne lui porte par le respect qu’il lui doit, il a droit de lever la main sur lui pour le frapper. Il n’y en a que deux au plus dans une île, comme à la Dominique. Ordinairement ils sont aussi les Amiraus quand la Flotte marche. Ou bien c’est quelque jeune homme qui pretende à la charge, & qui se veut signaler en cette occasion.
On parvient à cette charge par élection. Et on ne peut être élu que l'on nait tué plusieurs Arouâgues, ou pour le moins un Chef. Les fils ne succèdent pas plutôt que les autres à la charge de leurs Peres, s'ils n'en sont dignes. Quand le Grand Capitaine parle, chacun fait silence. Et quand il entre au Carbet, chacun se retire pour lui faire place. Il a aussi toujours la première, & la meilleure part du festin. Le Lieutenant de ce Capitaine se nomme en Sauvage, *ouboutou mai apici*, c'est à dire proprement la trace du Capitaine, ou ce qui paroit après lui.

Aucun de ces Chefs ne commande à toute la Nation, & n'a d'empire sur les autres Capitaines. Mais quand les Caraibes vont à la guerre, ils choisissent de tous les Capitaines, un General d'Armée qui fait la première attaque ; & la Campagne étant finie, il n'a nulle autorité que dans son île. Il est bien vray, que s'il a généreusement réuilly dans son entreprise, il est toujours fort considéré dans toutes les îles. Mais autrefois, avant que le commerce que les Caraibes ont avec les étrangers eut alteré la plus grand' part de leur ancienne police, il y avait bien du mystère, & bien des conditions pour obtenir ce degré d'honneur.

Il fallait premièremment que celui qu'on élevoit à cette Dignité, eût fait plusieurs campagnes à la guerre, & qu'au seuil de toute l'île dont il devoit être élu Capitaine, il s'y eût porté courageusement & vaillamment. Après cela il lui étoit nécessaire d'être si agile & si léger à la course, qu'il sut montar en cet exercice tous les compétiteurs qui s'y présen- toient avecque lui. En troisième lieu, le prétendant au Généralat de l'île, devoir emporter l'avantage à nager & à plonger, sur tous les autres aspirans. Pour la quarrième condition, il fallait qu'il portast un fardeau d'une telle pesanteur que tous ceux qui briguoient avecque lui, ne pusses soutenir le poids. Enfin, il étoit obligé à donner de grandes preuves de sa confiance. Car on lui déchiquetot cruellement les épaules & les mammelles avec une dent d'Agouty. Même ses plus grands amis luy faisoient de tres-vives, & profondes incisions en divers endroits du corps. Et le misérable qui vouloît obtenir cette charge devoir endurer tout cela sans faire
Chap. 19 DES ÎLES ANTILLES.

faire par être le moindre signe de ressentiment & de douleur. Au contraire, il falloit qu'il montrait un visage satisfait & riant, comme s'il était le plus content & le plus aise du monde. On ne s'étonnera pas tant que ces Barbares souffrissent un traitement si cruel, pour acquérir quelque dignité, lors qu'on se représentera que les Turcs ne se montrent quelquefois pas moins cruels envers eux-mêmes, par une pure galanterie, & comme pour un simple divertissement. Témoin ce que Busbequius nous rapporte au quatrième livre de ses Ambassades : Ce qui sert trop long à reciter en cet endroit.

Pour revenir aux Antillais, cette ancienne cérémonie qu'ils observoient en l'élection de leurs Chefs, semblera sans doute, comme elle l'est en effet étrange & Sauvage. Mais il se trouve parmi d'autres Nations quelque chose de semblable. Car au Royaume de Chili, on est pour Souverain Capitaine, celui qui peut porter le plus long-tems un gros arbre sur ses épaules. Au pays de Wiapoco, vers la grande Rivière des Amazonies, pour être fait Capitaine, il faut endurer, sans crier, sans faire la grimace ; ni branler, neuf furieux coups de houline de chaque Capitaine, à trois diverses fois. Mais ce n'est pas tout. Il faut encore souffrir d'être dans un liè de coton au deflus d'un feu de feuilles vertes, qui ne rend que de la fumée épaisse, laquelle montant en haut incommode beaucoup, comme l'on peut penser, le miserable qui est si sot que de s'y exposer. Et il est obligé à demeurer là, jusqu'à être évanoui & à demi-mort. C'est avoir une merveilleuse envie d'être Capitaine. Autrefois même, parmi les Perfs, on demandoit à ceux qui vouloient être admis dans la confrérie du Soleil, des preuves de leur confiance, en quatre-vingts fortes de tourmens. Les Bresiliens, sans y faire tant de façon, élisent pour leur General celuy qui a le plus pris, & le plus tué d'ennemis. Et à présent aussi, en quelques unes des Antilles, les Caraïbes se rient eux-mêmes de leurs anciennes ceremonies, en l'élection de leur Capitaine. Et parce qu'ils ont remarqué que leurs voisins tiennent pour ridicules ces façons de faire, ils se contentent de choisir pour Chef celuy qui s'étant porté vaillamment dans les guerres,
contre leurs ennemis, s'est aquis la réputation de brave & de courageux:

Dès que le Cacique est reçu dans la charge il se voit extrêmement honoré de tous. On ne paroit devant lui qu'avec un grand respect. Et jamais personne ne parle, s'il ne l'interroge, ou ne le lui commande. Que s'il arrive à quelconque de ne pouvoir tenir sa langue, on entend les autres lui crier à l'heure même, Cala la Bocca, qu'ils ont appris de l'Espagnol. Mais ce n'est pas tout que de se taire en la présence de leur Chef. Ils sont tous fort attentifs à son discours, le regardant quand il parle, & pour témoigner qu'ils approuvent ce qu'il dit, ils ont acoutumé de faire un souris, accompagné d'un certain Hun-bun.

Ces marques d'honneur n'ont rien du tout de Sauvage, & qui ne soit reçu presque par tout l'univers. Mais les Maldivois ont une façon d'honorer bien particulière: Car comme ils efiment une action de mépris de passer derrière une personne, aussi pour lui témoigner une grande déférence, ils prennent leur passage devant les yeux, & se baïlant le corps, dîsent en passant, Ne vous déplaise. Les yuncas, peuples de l'empire du Pérou, pour témoigner le respect qu'ils portoient à leur Dieu, entroient dans son Temple à reculer, & en fortoient tout de même; Tout au contraire de ce que nous pratiquons dans nos visites & dans nos civilitez ordinaires. Les Turcs esfiment la main gauche la plus honorabile parmy les gens de guerre: les Javans croyent qu'on ne se peut fondre & avilir davantage qu'en couvrant la teste. Ce qui ne se rapporte pas mal à ce que Saint Paul dit de l'homme qui fait oraison, ou qui profetifie ayant la teste couverte. Les Japonois tiennent pour une grande incivilité de recevoir étant debout ceux que l'on veut honorer. Ils s'affayent, & déchauffent leurs souliers lors qu'ils veulent faire honneur à quelcon. Au Royaume de Gago en Afrique tous les sujets parlent à genous au Roy, ayant en leurs mains un vase plein de fable qu'ils se jettent sur la teste. Les Nègres du pays d'Angole se couvrent ainsi de terre quand ils rencontrent leur Prince, comme pour témoigner qu'ils ne font devant luy que poudre & cendre. Les Maronites du Mont Liban.
Liban rencontrant en face leur Patriarche, se prosternent à fes pieds pour le baiser. Mais luy les relevant aussitôt leur présente la main : Laquelle ils saisissent à deux mains, & l’ayant baisée, la portent sur leur tête. Mais ceux du détroit de Sunda ont une coutume tout à fait étrange. C’est que pour faire honneur à leurs Superieurs, ils leur prennent en main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe de puis le pied jusqu’au genou. Et en suite, ils leur frottent de même le visage jusqu’au dessous la tête. Jugez si cette action-là seroit estimée fort respectueuse en ces quartiers. Tout cela montre que l’honneur mondain, qu’il qu’il puisse être, hors la vertu, ne consiste au fond, que dans l’opinion & dans la coutume, qui different, & qui bien souvent se choquent, selon la diversité & la contrariété du caprice des Nations.

Pour revenir au Capitaine de nos Caraïbes, son office est de prendre les resolutions pour le tems de la guerre, d’en ordonner les preparatifs, & d’y aller à la teste de ses Compagnies. C’est aussi luy qui convoque les assemblées de son Ile, & qui commande les reparations du Carbet, qui est la maison où l’on s’assemble pour prendre les resolutions sur toutes les affaires publiques. Enfin, c’est luy qui dans les occasions, répond au nom de toute l’Ile, & qui prefcrit les jours de divertissement & de rejouissance, dont nous avons déjà parlé.

La Justice, chez les Caraïbes, n’est point exercée par le Capitaine, ni par aucun Magistrat : Mais tout de même que parmy les Toupinambous, celuy qui se tient offensé entre eux, tire de son adversaire telle satisfaction que bon luy semble, selon que la passion le luy dicte, & que sa force le luy permert. Le public ne s’intéresse point dans la recherche des crimes. Que si quelcon d’eux souffre un tort ou un affront, sans s’en venger, il est m’eprifié de tous les autres, & tenu pour un lâche, & pour un homme sans honneur. Mais, comme nous avons dit ailleurs, leurs divisions & leurs querelles sont fort rares.

Un Frere venge son Frère & sa Sœur, un Mary sa Femme, un Pere ses enfants, les enfants leur Pere. Ainsi tuez, ils sont bien
bien tuez, parce que ça été pour tirer raison. Pour pré-
venir cela, si un Sauvage de quelque île a tué un autre Sau-
vage, crainte d'effet tué en revanche par les parens du mort, il se sauve dans une autre île, & s'y habitué. Ceus qu'ils
croient Sorciers, ne la fon pas longue parmy eus, quo,
que bien souvent il y air plus d'imagination que de verité.

Si les Caraïbes souffronnent quelcun de leur avoir dero-
bé quelque chose, ilsitaschent de l'attraper, & de luy faire
des taillades, ou de couteau ou de dent d'Agouty, sur les
épaules, pour marque de son crime & de leur vengeance.
Ces dens d'Agouty font en plusieurs occasions chez les
Caraïbes, l'office de nos rafoirs. Et en effet elle ne sont guê-
re moins tranchantes & moins affilées. Ainsi les anciens Pe-
rviens & les Canariens n'ayant pas encore l'invention de
nos ferremens, se servoient de certaines pierres à feu, com-
me de cifeaus, de lancettes, & de rafoirs.

Le mary ne souffre point que sa femme viole impuné-
ment la foy conjugale: mais il s'en fait luy-même la justi-
ce, comme nous le dirons plus particulièrement au Chap-
tre des Mariages. Mais ils ne fayent ce que c'est que de
punir publiquement, & par forme de justice. Et ils n'ont
pas même de mot en leur langue pour signifier Justice ou
Justice.

CH A
CHAPITRE VINTIEME.

Des Guerres des Caraibes.

C'est ordinairement dans leurs fesstins publics que les Caraibes prennent leurs resolutions de faire la guerre. Ce qui n'est pas particulier à leur Nation : car les Brésiliens & les Canadiens en font de même. Et afin qu'on ne pense pas qu'il ne se trouve rien de tel que chez les Sauvages, Herodote & Strabon nous témoignent qu'autrefois les Peres confultoient de leurs affaires les plus importantes dans leurs banquers, & lors qu'ils avoient la teste pleine de vin. Et non seulement les Peres : mais plusieurs Nations Griques tenoient leurs Conseils à table, si nous en croyons Plutarque. Ce que font encore aujourd'hui les Chinois, au rapport des Historiens.

Mais pour venir au detail des Conseils de guerre de nos Caraibes, quand ils commencent à avoir le cerveau échauffé de leur boisson, une Vieille entre dans leur assembly avec une mine dolente & un maintien triste, & les larmes aux yeux, demande audience. Ce qui, lors, étant facilement accordé, à cause du respect & de la reverence que l'on porte à son âge : d'une voix plaintive & entre coupée de soupirs, elle représente les dommages que toute la Nation a recuex des Arouâgues leurs anciens & capitaux ennemis. Et après avoir fait un dénombrement des plus grandes cruautez, qu'ils ont autrefois exercées contre les Caraibes, & des vaillans hommes qu'ils ont tuez ou pris captifs dans les batailles, qui se sont données entr'eus, elle defend en particulier, à ceux qui de fraiche datre ont esté faits prisonniers, maflâcrez, & mangez, dans les dernières rencontres. Et enfin, elle conclut, que ce ferait à leur Nation une lâcheté honteuse & insupportable, s'ils ne prenoient la vengeance de tous ces maux, imitant la générosité de leurs Predecesseurs, braves Caraibes, qui n'ont rien eu en plus grande recommandation que de tirer raison de injures qu'ils avoient recuex : Et qui après avoir secoué le joug,

N° n° 3 que.
que les Tyrans leur vouloient imposer pour affirmer leur ancienne liberté, ont porté tant de fois leurs armes victorieuses dans les terres de leurs ennemis; qu'ils ont pour suivis avec la flèche et le feu jusques sur leurs plus hautes montagnes, les ayant contraints de se retirer dans le creux le plus profond des Abymes, dans les ouvertures des rochers, & dans l'horreur des Forêts les plus épaisses: avec tant d'héroïques succès, que même à présent, ils n'oseroient plus paroître sur les costés de leurs Mers, & ne sauroient trouver de demeure si écartée où ils se puissent tenir à couvert contre les attaques des Caraïbes, la frayeur & l'épouvantement les ayant failli après des grandes victoires. Qu'il faut donc courageusement pour suivre cette pointe, & ne se point relâcher que cette race ennemie ne soit tout à fait exterminée.

Aussi-toft que le discours de la vieille est finy, le Capitaine harangue sur le même sujet pour émouvoir davantage les Esprits, après quoy, on voit tous l'assemblée applaudir unanimement à sa proposition, & donner toutes sortes de signes qu'ils reconnoissent la justice de la cause. Et dès ce moment, étant animé par les paroles qu'ils viennent d'entendre, ils ne respirent plus que le sang & le carnage. Le Capitaine, jugeant bien par l'applaudissement de toute l'assemblée, & par ses gestes & sa contenance, qu'elle conclut à la guerre, bien qu'elle ne le dize pas par ses paroles, il en fait, à l'heure même, l'ordonnance & limité le temps de l'entreprise par quelques-unes de leurs façons de conter, comme nous l'avons décrit dans le Chapitre de leur simplicité naturelle. Il faut remarquer ici qu'ils prennent ces résolutions fanglantes étant ivres; & après que le Diable les a tourmentez pour les y porter, comme nous l'avons touché ci-dessus.

Dès le lendemain de cette assemblée, on ne voit & on n'entend en tous les quartiers de l'île que les préparatifs à la guerre. Les uns polissent leurs arcs; les autres mettent en état leurs mâffiés; les autres préparent, aiguissent, & enveniment leurs flèches; les autres, enfin, dressent & agencent leurs Pirangues. Les femmes de leur côté, travaillent à disposer & à amasser les vivres nécessaires pour l'armée.
Et au jour préfix chacun se trouve sans manquer au bord de la mer, avec tout son équipage, pour l'embarkement.

Ils se fournissent tous d'un bon arc, & d'un gros troufseau de flèches qui sont faites d'un certain petit roseau poly, armé d'un fer par le bout, ou d'une os de queuë de raye, dentelé & extrêmement piquant. C'est aussi de cela que les flèches des Brefiliens sont armées. Mais les Caraïbes ajoutent aux leurs, pour les rendre plus redoutables, un poison souverainement mortel, composé de jus de Mancenilles, & d'autres venins, la moindre égratignure qu'elles font, est une blessure mortelle. Il a été jusques ici impossible de tirer d'eux le secret de cette composition. Ils portent aussi chacun cette épée de bois qu'ils nomment Bountou, ou pour mieux dire, cette massue piquante qui leur tient lieu d'épée, & dont ils s'esferiment à merveilles. Ce sont-là toutes leurs armes : car ils ne couvrent point de Rondaches, comme les Taupinambous ; mais leurs corps demeurent tout à nud.

Après le soin de leurs armes, ils prennent celui de leurs munitions de bouche, & portent en leurs vaisseaux de la Café-sa, du poisson rosy, des fruits, & particulièrement des Bananes, qui se gardent long-temps, & de la farine de Manioc.

Les Icaues dans leur guerre ne se donnent pas cette peine. Et ce qu'ils pratiquent en ce point, leur est tout particular, & mérite que l'on en parle. Car ils se paysent de si peu de chose pour leur nourriture, & se plaisent si fort à vivre de certaines prunes qui croissent en abondance en leurs quartiers, & dont ils portent même le nom d'Icaues, que quand ils vont à la guerre, on ne les voit jamais porter de provision de bouche avec eux.

Nos Sauvages Antillois, aussi bien que ceux du Bresil, menent à la guerre quelques femmes avec eux, pour faire leur cuisine & pour garder leurs Piraugues ou vaisseaux de mer, quand ils ont fait leur descente. Ils attachent fermement à ces Piraugues leurs armes & leurs munitions de bouche. De sorte que si le vaisseau vient à renverser, ce qui arrive assez souvent, ils le remettent sur l'affilet sans rien perdre de ce qui est dedans. Et dans ces rencontres, étant si bons navigateurs que nous les avons reprennent, ils ne se trouvent point
point en peine de leurs personnes; & ils se font quelquefois moquez des Chrétiens, qui se rencontrent près d'eux en ces occasions, se mettoient en devoir de les secourir. C'est ainsi que les Toupinambous se rioient un jour de nos François en une semblable aventure, comme le recite Jean de Lery. Les voiles des vaisseaux des Caraïbes font de toile de coton, ou d'une espece de natte tisse avec des feuilles de Palme. Ils savent admirablement bien ramer avec de certains petits avirons, qu'ils poufuent d'une vitesse nonpareille. Ils menent aussi quelques Canots, qui font leurs plus petits vaisseaux, pour accompagner leurs Piraugues.

Leur coutume est de marcher d'île en île pour s'y raffraîchir, & ils ont à cet effet des jardins, en celles là même qui sont deserts & inhabitées. Ils descendent aussi dans les îles de leur Nation, pour joindre à leurs troupes, en chemin faisant, tous ceux qui font en état de les accompagner. Et ainsi ils grossissent leur armée, & avec cet équipage, ils se vont rendre sans bruit, sur les Frontières.

Lors qu'ils marchent le long des côtes, & que le soir est venu, ils mettent leur vaisseau sur le sable, & font en une demy heure leur logement sous quelque arbre, avec des feuilles de Balisier ou de Latanier, qu'ils attachent ensemble sur des gaules, ou sur des rofeaus, soutenus par quelques fourches plantées en terre, & pour servir de fondement à ce petit couvert, & pour suspendre leurs lits. Ils appellent ces logements faits à la hâte, Aloupa.

Le Legislateur de Lacedemone avoit defendu, entre autres choses, de faire souvent la guerre contre mêmes ennemis, de peur de les aguerrir. Mais les Caraïbes ne suivent pas ces maximes, & n'appréhendent pas un pareil inconvenient. Car ils font toujours la guerre à la même Nation. Leur anciens & irreconcilables ennemis, ce sont les Arouaĉas, Arouagues, ou Arouagues, qui est le nom qu'ils donnent le plus communément dans les îles, bien que quant aux Caraïbes, ils les appellent Aroñagués; & quels demeurent en cette partie de l'Amérique Meridionale qui est connue dans les Cartes sous le nom de Province de Guyana ou Guayana, guère loin des bords des rivieres, qui descendent de cette Province pour
se rendre en la mer. Le sujet de l'inimitié immortelle de nos Caraïbes Insulaires contres ces Peuples, a esté déjà touché au Chapitre de l'Origine des Caraïbes, a lafso que ces Arouâgues ont cruellement perfécuté les Caraïbes du Continent leurs voisins, Confères de nos Insulaires, & de la même Nation qu'eus. Et qu'ils leur ont livrée continuellement des guerres fanglantes pour les exterminer, ou, tout au moins, pour les chaffer de leurs demeures. Ce font donc ces Arouâgues que nos Antillois vont chercher en leur pays ordinairement une fois ou deux par an, pour en tirer toute la vengeance que leur fureur est capable de leur diéer. Et il faut remarquer que de leur coté, les Arouâgues ne vont jamais attaquer les Caraïbes Insulaires dans leurs Iles, mais qu'ils se tiennent sur la simple défensive; Au lieu qu'ils font affurez de voir plus souvent chez eus nos Sauvages qu'ils n'auront à souhaiter, bien que de la dernière des Antilles qui est Sainte Croix, en cotoyant, comme ils ont coutume de faire, toutes les autres Iles, dans lesquelles ils ont des jardins ou des Colonies, jufques aux terres de Arouâgues, il y en environ trois cens lieues de chemin.

La grande générosité du grand Alexandre le portoit à dire, qu'il ne falloit pas dérober la victoire: Mais Filipppe, d'une autre humeur que fon fils, estimoit qu'il n'y avoit jamais de honte à vaincre, de quelque façon que ce fût eftré. Nos Caraïbes, avec la plupart des Ameriquains, se trouvent dans le même feniment. Car ils font toutes leurs guerres par surprife, & ne tiennent pas à deshonneur de s'y fervir de la fauteur des tenebres. Bien au contraire des Icaques, qui s'eftimeroient flétris en leur réputation, ft lors qu'ils arrivent dans les terres de leurs ennemis, ils ne les envoyoient d'etter de leur venue & sommer de s'é metre sous les armes pour les recevoir. Les Arrancains qui font voisins du gouvernement de Chili, Peuple belliqueus, & que l'Efpagnol n'a pu domter jufques icy, en ayant esté même souvent vaincu, fount encore bien davantage. Car quand ils veulent combatter cet ennemy, ils luy font denoncer la guerre par des Héraus & luy en-

"Tiento ypreft. Et ainfi les Yncas, Rois du Perou, n'entre

"O00 pè-
Histoire Morale, Chap. 20

prênoient aucune guerre, qu’au paravant ils n’en avertissent leurs ennemis, & ne la leur déclaraient par deux ou trois fois. Ce qui sera voir, en passant, que Lescarbot s’est trompé dans son Histoire de la Nouvelle France, lors qu’il a dit que tous les Indiens Occidentaux univerfellement, font leurs guerres par surprise.

Les Caraïbes ont cette imagination, que la guerre qu’ils commenceront ouvertement ne leur réussirait pas. De sorte qu’après avoir fait leur defcente chez les Arouagues, s’ils sont découverts, avant que de donner le premier choc, ou qu’un chien, par maniere de dire, ait abbayé contre eux, tenant cela pour mauvais augure, ils remontent tout froidement dans leurs vaisseaux, & retournent en leurs illes, remettant la partie à une autre fois.

Mais s’ils ne sont point apperceus, ils donnent vivement fur leurs ennemis, & les vont chercher en leurs Cabanes. Que s’ils ne les peuvent pas aisément aborder, & qu’ils les trouvent trop bien retranché & fortifié dans quelques maisons munies de bonnes palissades, d’où ils décochent leurs flèches avec avantage, ils ont accoutumé de les contraindre d’en fortir, en y jetant le feu avec leurs flèches, au bout dequelles ils attaquent du cotton allumé. Et ces flèches étant poussées sur les toits, qui ne sont que d’herbes, ou de feuilles de Palme, les enflamment aussitôt. Ainsi les Arouagues font obliger de fortir de leurs tanières, & de rendre combat en pleine campagne; ou bien de prendre la fuite, si leur courage ne leur permet pas de faire telle aux ennemis. Quand nos Sauvages les ont de cette forte attiré au champ de bataille, ils tirent premierement contre eux toutes leurs flèches. Et après avoir épuisé leurs Carquois, ils ont recours au Boutou, & font d’étranges effets avec cette épée de bois, ou plutôt avec cette maflue: Ils ne sont que lauréler en combattant, pour donner moins de loisir à l’ennemy de les mire. Les armes à feu, particulièrement les canons, qui font tant de bruit & tant d’effet, fur tout lors qu’ils sont chargé de clous, de chaînes, & d’autres ferrailles, leur ont abattu le courage, quand ils ont affaire avec nous, & leur font appréhender l’approche de nos navires & de nos forts. Mais bien qu’ils ne prenent pas
pas d'Opium, pour offrir le sentiment, avant que d'aller au combat, comme les Turcs et les Indiens Orientaux de Canaan; & qu'ils ne se nourrissent pas de Tygres ni de Lions, pour se rendre plus courageux, comme le Peuple du Royaume de Narineque vers Malabar, toutefois quand ils combattent armes égales contre les Arouaghas, & qu'ils ont commencé la bataille, principalement s'ils sont animés par quelque heureux succès, ils sont hardis comme des Lions, & rien n'est capable de leur faire lâcher le pied; mais ils veulent vaincre ou mourir. Ainsi en faisaient les Sauvages belliqueux du pays de Cartagene étant attaqués par les Espagnols. Car ils se précipitoient au combat de telle furie, hommes et femmes, qu'une de leurs filles, coucha plusieurs Espagnols sur la place avant que d'être tuée. On dit aussi que les Mexicains & les Canadiens se font plutôt tailler en pièces, que de se laisser prendre au combat.

Si les Antillois peuvent avoir en vie quelconque de leurs ennemis, ils le lient & l'émettent captif en leurs îles. Que si quelconque de leurs gens tombe mort ou blessé dans le champ de bataille, ce leur ferait un reproche éternel & insupportable, de le laisser au pouvoir de l'ennemy. Et c'est-pourquoi ils se jettent de furie au milieu des plus grands dangers, & teste-fois cent d'un commun effort tout ce qui leur fait résistance, pour enlever les corps de leurs camarades, & les ayant arrachés par force d'entre les mains des ennemis, les porter en leurs vaisseaux.

Après que la bataille est finie, nos Sauvages se retirent au bord de la mer, ou dans quelque île voisine. Et s'ils ont reçu quelque notable perte par la mort de quelques uns de leurs Chefs, ou de leurs plus vaillants soldats, ils font retentir l'air de hurlements & de cris épouvantables, avant que de remonter en leurs vaisseaux; Et mêlant une infinité de larmes au sang de leurs morts, ils les couchent pitoyablement en leurs Piraguaàs, & les accompagnent de leurs regrets & de leurs soupirs jufques aux premières de leurs terres.

Que s'ils ont eu la victoire, ils ne s'amusent pas à couper les têtes de leurs ennemis tuez, à les porter en trophée, & à dépouiller ces pauvres corps de leur peau pour la faire fervir...
Histoire Morale, Chap. 20

d'étendard à leurs triomfes, comme font les Canadiens: & comme le pratiquoient autrefois les Scythes, fur le témoignage d'Herodote, & même nos vieux Gaulois, fi nous en croyons Tite Live. Les Caraïbes se contentent de jeter des cris de joye fur les corps des Aroûagues, & de faire éclater fur leurs rivages des tons d'alégresse, comme pour insulter cette terre ennemie, avant que de la quitter. Mais après qu'ils ont répandu fur ce pais étranger une partie de leurs chanfons triumfales, ils remontent en diligence dans leurs vaiffeaux, pour porter le refte dans le fein de leur patrie. Et ils emmènent bien garottez les pauvres Aroûages qu'ils ont pris en vie, pour en faire chez eux la curée, que le Chapitre fuivant va représenter.

Le but qu'ils ont en cette guerre, n'est pas de fe rendre maîtres d'un nouveau pais, ou de fe charger des dépouillies de leurs ennemis: Mais ils ne fe propofent que la feule gloire de les vaincre & d'en triomfer, & le plaisir d'affouvir fur eux la vengeance qu'ils respirent, des torts qu'ils en ont reçus.

Nos Caraïbes n'ont, après les Aroûages, qu'ils nomment simplement Etoitou, c'est à dire Ennemi, aucuns plus grands ennemis que les Anglois, qu'ils appellent Etoitou Noubi, c'est à dire Ennemi contrefait, à caufe qu'ils font vêtus. Cette inimitié a pris fonn origine de ce que les Anglois, fous le pavillon des autres Nations, ayant attiré plusieurs des Caraïbes dans leurs vaiffeaux, ou au commencement ils les avoient amadouëz & alléchez par mille carefTes & petits préfens & fur tout avec de l'eau de vie, qu'ils ayent extrêmement, lors qu'ils virent que leur vaiffeau étoit remply de ces pauvres gens, qui ne penfoient à rien moins qu'à une pareille perfidie, ils levèrent l'ancre, & portèrent les Caraïbes, hommes, femmes, & enfans, en leurs terres, où jufqu'à présent ils les tiennent esclaves. On dit qu'à limitation des Espagnols, ils ont fait ce lâche trait en plusieurs lies. C'eft ce qui ef cause qu'ils haitent à mort les Anglois, & qu'ils ne peuvent fètement ouir parler leur langue. Jufques là même, que l'un François fe fert de quelques termes Anglois en fon discours, il attire fur foy leur inimitié. Aussi à leur tour, & par
par droit de représailles, ils ont fait souvent des descentes dans les îles de Montserrat, d'Antioque, & en d'autres qui sont occupées par les Anglais. Et après avoir brûlé quelques maisons, & pillé quelques meubles, ils ont enlevé des hommes, des femmes, & des enfants, qu'ils ont conduit à la Dominique & à Saint Vincent. Mais on n'apprend point qu'ils en aient mangé aucun. Ils refèrent cette cruauté pour les Arôuagues. Et même avant que les Caraïbes fussent en guerre avec les Habitants de la Martinique, quand les Pares ou amis des Anglais qui avoient été emmenés prisonniers de guerre par ces Caraïbes, employoient l'intercession & l'entremise des Français, ils étoient aînement élargis, & remis entre les mains des Français, qui donnaient en échange aux Caraïbes, quelques unes de ces bagatelles dont ils font cas, ou une coignée & quelque semblable outil qui leur est nécessaire. On a même recou de leurs mains des Arôuagues qu'il amince à être mangé, en leur prélevant aussi en échange quelques unes de ces choses. Ils ont encore à présent en l'île de Saint Vincent, des garçons & des filles de la Nation Angloîse, qui pour avoir été enlevés fort jeunes, ont oublié tout à fait leurs parens, & ne voudroient pas même retourner avec eux, tant ils font faonner à l'humeur des Caraïbes, qui les traitrent aussi de leur part fort doucement comme s'ils étoient de leur Nation. Aujourd'hui, on ne les reconnoît qu'aus cheveux qui sont blons, au lieu que les Caraïbes les ont tous univer- selle-ment noirs.

Quant aux Espagnols, au commencement de la découverte de l'Amérique, les Caraïbes qui possèdoient toutes les Antilles furent rudement traitées par eux. Ils les perfécutoient avec le fer & le feu, & les poursuivroient parmy les bois, comme des bestes fauves, pour les emmener captifs travailler aux mines. Ce qui contraignit ce peuple, qui est vaillant & généreux, à repousser la violence, & à dresser aussi des embûches à leurs ennemis; Et même à les affailler à guerre ouverte en leurs vaisseaux qui étoient à leurs rades, lesquels ils abordaient sans crainte des armes à feu, & au travers des épées & des piques. Ce qui leur réussit à diverses fois, si avantageusement, qu'ils se rendirent maîtres de plusieurs Navires ri-
Histoire Morale, Chap. 20

Chement chargez, faisant main-basse partout, enlevant tout le butin, & puis brûlant les vaisseaux. Il est vray qu'ils pardonnoient aux esclaves Négres qu'ils y rencontroyent, & qu'ils les conduyroient à terre, pour les faire travailler en leurs habitations. Et c'est de là que sont venus les Négres qu'ils ont à présent en l'île de Saint Vincent, & en quelques autres.

Les Espagnols ayant reffenty ces pertes, & voyant qu'ils avoient à faire à forte partie, & que quand ils auroient ruiné cette Nation, ils ne leur en reviendroit aucun avantage : considérant aussi que les îles qu'ils habitoient étoient nécessaires à leurs vaisseaux qui venoient d'un long voyage, pour y prendre des raffraîchissements, de l'eau, du bois, & même des vivres, au besoin, & pour y laisser dans la nécessité les malades qui étoient en leur Flotte, ils se resouflurent de traiter plus humainement les Caraïbes : & après avoir donné la liberté à quelques uns de ceux qu'ils tenoient captifs, & les avoir amadoué & renvoyez en leurs terres avec prêts, ils se servirent de leur entremise pour traiter une forme de paix avec ce Peuple, laquelle ayant été acceptée de quelques îles, ils y jetèrent les pourçoaus qu'ils avoient amenez de l'Europe : & depuis, ils y laïfloient en passant les malades qu'ils avoient en leurs Navires, pour les reprendre au retour étant gueris. Mais les Caraïbes de Saint Vincent, & ceux qui demeuroient à la Dominique, ne vouloient point consentir à cet accord, & ont conservé toujours jusqu'à présent, leur averson contre les Espagnols, & le désir de se venger d'eux.

Au reste, pour ce qui est particulièrement de leurs guerres défensives, ils ont appris par la hantife & la fréquentation des Chrétiens, & par les démelez qu'ils ont eu avec eus en diverses rencontres, à tenir leurs rangs, à se camper en des lieux avantageux, à se Gabionner, & à se servir de formes de retranchemens à leur imitation. Nos François le reconnurent & l'éprouverent ces dernières années, en la prise de l'île de la Grenade. Ils s'étoient imaginez que les Caraïbes ne feroient nulle résistance : Mais ils les trouverent en défense, pour leur empêcher la descente, & leur contester la demeure en cette terre; Car outre qu'ils leur firent effuyer la grefle d'une
d'une infinité de flèches, & qu'ayant mis des barricades aux avenues, ils s'opposèrent courageusement à leur débarquement, & les écartouchèrent par plusieurs fois: quand ils virent que les nôtres, nonobstant leur résistance ne faisaient point volte-face, mais qu'ils les repoussaient vertement dans les bois, ils se rallièrent sur une éminence laquelle ils avaient fortifiée. Et comme elle étoit escarpée de tous côtés, hors-mis d'un seul qui avoit une spacieuse avenue, ils avoient coupé des arbres, du tronc desquels ils avoient composé de longs rouleaux, qui étant attachés & retenus fort légerement au plus haut de la montagne, pouvoient être roulez le long de la pante, & poufiez avec force & violence contre les nôtres, s'ils eussent voulu aller à l'affût. Ils firent aussi, à plusieurs reprises, des forties de ce fort là sur nos gens, qui étoient occupés à en battre un, où ils pufîent attendre en seureté le secours qui leur devoit être envoyé de la Martinique: Et ils les tinrent investis quelques jours, Pendant lequels il avoient fait des creus en terre, où il avoient couvert du mufquefl de François: Et de là, montrant seulement la teste, ils décochoient des flèches contre ceux qui avoient l'assurance de sortir du retranchement. Ils pouffèrent même, à la faveur de la nuit, un pot remply de braife ardente, sur laquelle ils avoient jetté une poignée de grains de Pyman, en la Cabane que les François avoient dressée de leur arrivée en l'île, afin de les étouffer, s'ils eussent pu, par la fumée dangereuse & la vapeur étourdissante du Pyman. Mais leur ruse fut découverte: Et quelque temps après, le secours étant sur venus nôtres, les Caraïbes traitèrent avec eux, & leur laissèrent la libre possession de cette terre. Mais les querelles qu'ils ont euës depuis avec les François de la Martinique, ont allumé une autre guerre qui dure encore à présent.
CHAPITRE VINT-ET-UNIÈMÈ.

Du Traitement que les Caraïbes font à leurs prisonniers de Guerre.

Nous allons tremper notre plume dans le sang & faire un Tableau qui donnera de l'horrure. Il n'y paraîtra que de l'inhumanité, de la barbarie & de la rage. On verra des créatures raisonnables y dévorer cruellement leurs semblables, & fe remplir de leur chair & de leur sang, après avoir dépouillé la nature humaine, & revêtu celle des plus sanguinaires & des plus furieuses bestes. Chose que les Payens même, au milieu de leurs ténèbres, ont autrefois trouvée si pleine d'excitation, qu'ils ont feint que le Soleil s'étoit retiré, pour ne point éclairer de tels repas.

Lors que les Cannibales, ou Antropofages, c'est à dire Mangeurs d'hommes : car c'est ici proprement qu'il les faut appeller de ce nom, qui leur est commun avec celui de Caraïbes: lors dis-je, qu'ils ramènent quelque prisonnier de guerre d'entre les Arouâgues, il appartient de droit à celui qui s'en est faîty dans le combat, ou qui l'a pris à la course. De sorte qu'étant arrivé en son île, il le garde en sa maison, & afin qu'il ne puisse prendre la fuite pendant la nuit, il le lie dans un Amac, qu'il suspend presque au faîte de sa case, & après l'avoir fait jufner quatre ou cinq jours, il le produit en un jour de débauche solennelle, pour fervir de victime publique, à la haine immortelle des ses Compatriotes contre cette Nation.

S'il y a de leurs ennemis morts sur la place, ils les mangent sur le lieu même. Ils ne définent qu'à l'esclavage les filles & les femmes pris es en guerre. Ils ne mangent point les enfants de leurs prisonnières, moins encore les enfants qu'ils ont eus d'elles : mais ils les élèvent avec leurs autres enfants. Ils ont goûté autrefois de toutes les Nations qui les fréquentent, & disent que les Françoys font les plus délicats, & les Espagnols les plus durs. Maintenant ils ne mangent plus de Chrétiens.
Il s'abstiennent aussi de plusieurs cruautés qu'ils avoient coutumé de faire avant que de tuer leurs ennemis : Car au lieu qu'à présent ils se contentent de les affommer d'un coup de maffue, & en suite de les mettre en quartiers, & de les faire rôtir & de les dévorer : ils leur faisoient autrefois souffrir beaucoup de tourmens avant que de leur donner le coup mortel. Voicy donc une partie des inhumanitez qu'ils exerçoient en ces funestes rencontres, comme eux-même les ont racontées à ceux qui ont eu la curiosité de s'en informer sur les lieus, & qui les ont apprises de leur bouche.

Le prisonnier de guerre, qui avoit été si malheureux que de tomber entre leurs mains, & qui n'ignoroit pas qu'il ne fut destiné à recevoir tout le mauvais & le cruel traitement que la rage leur pourroit suggérer, s'armoit de confiance, & pour témoigner la générosité du peuple Arouique, marchoit de lui même aigrement au lieu du supplice, sans faire lier ni traîner, & se présentoit avec un visage riant & affuré au milieu de l'assemblée, qu'il savoit ne respirer autre chose que sa mort.

A peine avoit il apperçu ces gens qui témoignoient tant de joie, voyant approcher celui qui devroit être le mets de leur abominable festin, que fans attendre leurs discours, & leurs sanglantes moqueries, il les prenoit en ces termes : Je say fort bien le defsein pour lequel vous m'appellez en ce lieu. Je ne doute niullement que vous n'ayez envie de vous raf- faire mon sang : & que vous ne bruliez d'impatience de faire curée de mon corps. Mais vous n'ayez pas sujet de vous glorifier de me voir en cet état, ni moy de m'en affli- gët. Mes Compatriotes ont fait souffrir à vos predecess- leurs beaucoup plus de maus que vous ne fauriez en in- yenter présentement contre moy. Et j'ay moy même avec eus, bourselé maflacré, mangé de vos gens, de vos amis, de vos peres. Outre que j'ay des parens qui ne manqueront pas de se venger avec avantage fur vous, & fur vos enfans, du traitement le plus inhuman que vous meurdez contre moy. Ouy, tout ce que la cruauté la plus ingénieuse vous pourra dieter de tourmens pour m'ôter la vie, n'eff rien en comparaison des supplices que ma Nation generouse vous
Histoire Morale,

Chap. 21

...prepare pour échange. Employez donc fans feindre, & fans plus tarder, tout ce que vous avez de plus cruell, & de plus fénsible, & croyez que je le m'ennuye, & que je m'en moque. A quoy fe rapporte fort bien ci courte bravade fanguine & enjouée qui fe lit d'un prisonnier Bresluien, preff à être dévoré par fes ennemis. Venez tous hardiment leur difoit-il, & vous affembliez pour dîner de moy. Car vous mangerez quant & quant vos Peres & vos Ayeuls, qui ont fervy d'âliment & de nourriture à mon corps. Ces muscles, cette chair & ces veines, ce font les vôtres, pauvres fous, que vous êtes. Vous ne reconnôitiez pas que la substance des membres de vos anciêtres s’y tient encore. Savourez, les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair.

Revenons à nos Aroûagues.

Son cœur n’étoit pas feulemement fur le bord de fes levres; il fe monroit aussi dans les effets qui fuisvoient fa bravade. Car après que la Compagnie avoit enduré quelque temps, fes fiers menace, & fes défis arrogans fens le toucher: un de la troupe luy venoit brûler les coûtez avec un tifon flambant. L’autre luy faifoit des taillades vives & profondes, qui penetroient jusques aus os, fur les épaules, & par tout le corps. Et ils jettoient dans fes dououreus playes cette épicerie piquante, que les Antillois nomment Pyman. D’autres fe divertiffoient à percer de flèches le pauvre patient: Et chacun travaillait avec plaisir à le tourmenter. Mais luy fouffroit avec le même vifage, & fans témoigner le moindre fentiment de douleur. Après qu’ils s’étoyent ainsi jouez bien long temps de ce miferable, enfin, s’ennuyant de ces inflûtes qui ne ceffoient point, & de fa confiance, qui paroifloit toujours égale, l’un d’eus s’approchant l’affommoit d’un furieux coup de maflue, qu’il luy déchargeoit fur la tète. Voila le traitement que nos Cannibales faifoient autrefois à leurs prisonniers de guerre: mais à preffent ils fe contentent de les affommer, ainsi que nous l’avons déjà représenté.

Si toft que ce malheureus eüt renverfè mort fur la place, les jeunes gens prennent le corps, & l’ayant lavé le mettent en pieces: puis ils en font boillir une partie, & réier l’autre fur des grilles de bois destinent à cet ufage. Quand ce
détectable mets est cuit & affaisonné comme le desire leur in-
fame gosier, ils le divifent en autant de parts qu’ils font de
perfonnes. Et affouiflant avec avidité leur barbarie, ils le
dévorent cruellement, & s’en repaiflent plein de joye: ne
croyant pas qu’il fe puisse faire au monde de repas si deli-
cieux. Les femmes, léchent même les bâtons ou la graffe de
l’Aroïague a coulé. Ce qui ne vient pas tant de l’agrément,
que trouve leur palais au gout de cette. viande, & de cette
graffe, que du plaisir excefif qu’ils ont de fe venger de la for-
té de leurs capitaux ennemis.

Mais comme ils seroient bien marris que la haine enragée
qu’ils portent aus Aroïagues prit jamais de fin, affi travaill-
lent ils à lui donner le moyen de s’entretenir. Et c’est pour ce-
la qu’en faifant cuire ce pauvre corps, ils en recueillent &
amafiennent fort curieuxement toute la graffe. Car ce n’est pas
da defsein d’en composer des medicamens, comme les Chirur-
giens en font quelquefois, ou d’en faire du feu Grégeois pour
embafer les marais de leurs ennemis, comme les Tartares:
mais ils recueillent cette graffe pour la distribuer aux prin-
cipaux, qui la reçoivent & la conservent avec soin, dans de pe-
tites calebafles, pour en verfer quelques gouttes dans les fauf-
fes de leurs feffins solennels, & perpetuer ainsi autant qu’il
leur eft poflible, la nourriture de leur vengeance.

J’avoué que le Soleil auroit raison d’abandonner ces Bar-
bares, plutoft que d’affifter à de fit détectables folennitez.
Mais il faudroit en même tens qu’il fe retiret de la pluspart
des pays de l’Americque, & même de quelques Terres de l’A-
frique & de l’Afie, où de semblables & de pires cruautez s’ex-
cercent journallement. Pour exemple, les Toupinambous
font, à peu prés, à leurs prifonniers de guerre le même traite-
ment que les Caraibes font aux leurs. Mais ils y ajoutent di-
vers traits de barbarie qui ne fe voyent point aux Antilles. Ils
frottent le corps de leurs enfans du fang de ces miferables
victimes, pour les animer au carnage. Celui qui a fait l’exe-
cution du captif, fe fait déchiqueter & taillader en divers en-
droits du corps, pour un trophée de vaillance, & une marque
de gloire. Et ce qui eft entièrement étrange, c’est que ces
Barbares donnant de leurs filles pour femmes à ces ennemis,
aussi-tôt qu'ils les ont en leur puissance, quand ils viennent à les mettre en pieces, la femme elle même mange la première, s'il luy est possible, de la chair de son mary. Et s'il arrive qu'elle ait quelque enfans de luy, il ne manque pas à estre affommé, roty, & mangé, quelquefois à l'heure même qu'il entre au monde. Une pareille Barbarie s'est veue autrefois en plusieurs Provinces du Perou.

Divers autres Peuples Barbares, surpaissent aussi les Caraïbes en leur inhumanité. Mais si tout les habitans du païs d'Antis sont plus cruels que les Tygres. S'il arrive que par droit de guerre ou autrement ils faïssent un prisonnier, & qu'ils le connoiffent pour être un homme de peu, ils l'écartellent incontinent, & en donnent les membres à leurs amis, ou à leurs valers, afin de les manger s'ils veulent, ou de les vendre à la Boucherie. Mais si c'est un homme de condition, les principaus s'assemblent entre eux, avec leurs femmes & leurs enfans, pour aflister à sa mort. Alors, ces impitoyables, l'ayant dépouillé, l'attachent tout-nud à un gros pieu, & le découpent par tout le corps à coups de rafoirs & de couteaux, faîts d'un certain caillou fort tranchant, & qui est une especé de pierre à feu. En cette cruelle exécution, ils ne le démembrent pas d'abord, mais ils offent seulement la chair des parties, qui en ont le plus, comme du gras de la jambe, des cuiffes, des fesses, & des bras. Après cela, tous felle-mêle, hommes, femmes, & enfans, se teignent du sang de ce malheureux: Et fans attendre que la chair qu'ils en ont tirée, soit ou bouillie, ou rôtie, ils la mangent goulument, ou, pour mieux dire, ils l'engloutissent sans la mâcher. Ainsi ce misereble se voit mangé tout en vie, & ensevely dans le ventre de ses ennemis. Les femmes ajoutant encore quelque choce à la cruauté des hommes, bien qu'exceffivement Barbare & inhumaine, fe frottent le bout des mammelles du sang de ce patiênt, afin de le faire sucer à leurs enfans, avec le lait qu'elles leur donnent. Que si ces inhumains ont pris garde que dans les langueurs & les supplices qu'ils ont fait souffrir au misereble défunt, il ait témoigné le moindre sentiment de douleur, ou en son visage, ou aus moindres parties de son corps: ou même qu'il luy soit échappé quelque gemissement, ou quelque
Chap. 21  DES ILES ANTILLES.

Ils brisent les os, après en avoir mangé la chair, et les jettent à la voirie, ou dans la rivière avec un mépris extrême.

C'est ainsi que plusieurs autres Nations insultent cruellement sur les misérables restes de leurs ennemis, & font paraître leur inhumaine vengeance, & leur animosité barbare sur ce qui n'a plus de sentiment. Ainsi quelques Peuples de la Floride, pour afflouir leur brutalité, pendront en leurs maisons, & portront sur eux, la peau & la chevelure de leurs ennemis. Les Virginiens en attachent à leur col une main fêche. Quelques Sauvages de la Nouvelle Espagne pendant sur leur corps, en forme de médaille un petit morceau de la chair de ceux qu'ils ont maîtrisé. Les Seigneurs de Belle-Ile, proche de la Chine, portent une couronne façonnée de restes de morts hideusement arrangées & entre-lacées avec des cordons de soie. Les Chilois font des vaisseaux à boire, du rief des Espagnols qu'ils ont affoîomez, comme le prati-quoient autrefois les Scythes envers leurs ennemis, selon le rapport d'Hérodote. Les Canadiens & les Mexicains danfent en leurs fêtes, portant sur eux, la peau de ceux qu'ils ont écorçez & mangéz. Les Huancas, ancienne Nation du Pérou, faifoient des Tambours de telles peaux, difant que ces caiìes, lors qu'on venoit à les battre, avoient une fecrette vertu pour mettre en fuite ceux qu'ils combatoiënt.

Tout cela fait voir, jusqu'à quel degré de rage & de fureur peut monter la haine & l'appetit de vengeance. Et dans ces exemples, on peut reconnoître beaucoup de traits plus flun- glans, de marques plus détectables de cruauté & de barbarie, que dans le traitement que nos Cannibales font à leurs pri-sonniers de guerre Arouriages.

Mais pour faire trouver ce traitement encore un peu moins horrible, il seroit aisé de produire icy sur le theatre divers Peuples, lequels outre cette animosité furieuse, & cette ardeur deséperée à se venger, témoignent de plus, une gour- mandise barbare & infâtable, & une passion tout à fait brute- tale & féroce de se repaire de chair humaine.

Et premierement, au lieu que les Cannibales ne mangent pour l'ordinaire que des Arouriages, leurs ennemis irrecon-

PP 3  ciables.
Histoire Morale, Chap. 21

Bergeron en son Traité des Tartares, Garcilasso de la Cueva, &c. les Tartares coupent les mammelles aux jeunes filles, & les réservent pour leurs Chefs qui les repaissent de cette chair. Il faut joindre à ces Barbares ceux de la Province de Hacæla & de la Région de la ville de Darien en la Nouvelle Espagne, qui ne mangeoient pas seulement la chair de leurs ennemis, mais celle de leurs compatriotes mêmes. Et les Historiens nous rapportent, que les Yncas Roys du Pérou conquièrent plusieurs Provinces, dont les habitans ne trouvèrent point de foi sacheuse & infupportable, entre toutes celles que leur imposèrent ces Princes vainqueurs, que la défense de manger la chair humaine, tant ils étoient affamée de cette exécrable viande. Car fans attendre que ceux qu'ils avoient blessé à mort eussent rendu l'esprit, ils buvoient le sang qui fortroit de la plaie: Et ils en faisoient de même lors qu'ils le coupoient par quartiers les sucçant avidement, de peur qu'il ne s'en perdît quelque goutte. Ils avoient des boucheries publiques de chair humaine, dont ils prenoient des morceaux qu'ils hachoient menu, & des boyaux ils faisoient des boudins & des saucissons. Particulièrement les Cheriganes, ou Chirhuanes, Montagnars, avoient un appétit si étrange & si infatiable de chair humaine, qu'ils la mangeoient gloutonnement toute crue, n'épargnant pas même dans leur Barbarie, leurs plus proches parents quand ils mouroient. Ce qui fe voit encore aujourd'hui chez les Tapuyes & chez quelque Nation de l'Orient, & qu'Hérodote nous assure s'être aussi trouvé dans son siècle. On dit même que les peuples de Java font si Barbares, & si friands de cette abominable nourriture, que pour satisfaire...
fais à leur damnable appetit, ils osent la vie à leurs parents, & jouênt à la paume des morceaux de cette chair, à qui la gagnera par son adresse. Les Aymures peuple du Bresil, sont encore plus in humains & plus détestables. Et il ne faut plus feindre des Saturnes qui dévorent leurs ennemis. Car, si nous en croyons les Historiens, ces Barbares mangent en effet leurs propres enfants, menbre après menbre, & quelquefois même ouvrant le ventre des femmes grosses, ils en tirent le fruit qu'ils devorent aussitôt, affamez à un tel point de la chair de leurs semblables, qu'ils vont à la chasse des hommes comme à celle des bestes, & les ayant pris, les déchirent & les engloutissent d'une façon cruelle & impitoyable.

Par ces exemples, il paraît assez que nos Cannibales, ne sont pas tant Cannibales, c'est à dire Mangeurs d'hommes, bien qu'ils en portent particulièrement le nom, que beaucoup d'autres Nations Sauvages. Et il seroit facile de trouver encore ailleurs des preuves d'une Barbarie, qui répond à celle de nos Cannibales Caraïbes, & même qu'elles surpassent de bien loin. Mais c'en est trop. Tiron le rideau fur ces horreurs, & laissant les Cannibales de toutes les autres Nations, repaissions vers ceux des Antilles, pour divertir en la considération de leurs Mariages, nos yeux laissé du spectacle de tant d'inhumaines & sanguinantes tragédies.
CHAPITRE VINT-DEUSIÈME.

Des Mariages des Caraïbes

Il se voit en l'Amérique des Sauvages qui les savent ce que c'est que du mariage, mais se mêlent indifféremment comme des bestes. Ce que l'on affirme entre autres des anciens Peruviens, & des habitants des îles des larrons. Mais les Caraïbes avec toute leur barbarie, s'adapteront aux lois de cette étroite alliance.

Ils n'ont point de temps préfix pour leur Mariage, comme les Perses qui le marient ordinairement au Printemps. Ni d'âge, comme plusieurs autres Sauvages, dont les uns le marient ordinairement à 9 neuf ans ; les autres à 6 douze ; quelque uns à 7 vingt-quatre, & d'autres, à 8 quarante seulement. Ce ne sont pas aussi chez les Caraïbes, comme presque chez toutes les Nations, les jeunes hommes qui choisissent ordinairement les filles à leur gré, & selon leur inclination : ni à l'opposite ce ne sont pas les filles qui choisissent leurs Mari, comme font celles de la Province de Nicaragua dans les feutins & les assemblées publiques : Et comme il se faisoit autrefois aussi dans la Candie au rapport des Historiens.

Mais quand nos Sauvages désirent de se marier ils ont droit de prendre toutes leurs Cousines germaines, & n'ont qu'à dire qu'ils les prennent pour leurs femmes, elles leur sont naturellement acquises, & ils les peuvent emmener en leurs maisons sans autre cérémonie, & pour lors elles sont tenues pour leurs femmes légitimes. Ils ont tous autant de femmes qu'il leur plait : Sur tout les Capitaines font gloire d'en avoir plusieurs. Ils bâtissent à chaque femme une case particulière. Ils demeurent autant de temps qu'ils veulent avec celle qui leur agréee davantage, sans que les autres en soient jalouses. Celle avec laquelle ils font, les sort avec un soin & une affection nonpareille. Elle leur fait de la Cafîna, les peigne, les rougit & les accompagne en leurs voyages.

Leurs maris les aiment fort : Mais cet amour est comme un
un feu de paille, veu que souvent ils les laissent aussi aisément qu'ils les prenent. Ils quittent pourtant fort rarement leurs premières femmes, notamment quand ils en ont eu des enfants.

Lors qu'ils ont quelques prisonnières de guerre qui leur agréent, ils les prennent à femme. Mais bien que les enfants qui en naissent soient libres : elles sont toujours tenues pour esclaves quant à elles. Toutes les femmes parlent avec qui elles veulent : Mais le mary n'ose s'entretenir avec les parents de sa femme, qu'en des occasions extraordinaires.

Quand il arrive que quelcun d'entre eux n'a point de Cœufines Germaines, ou que pour avoir trop tardé à les prendre en mariage, leurs parents les ont données à d'autres, ils peuvent à présent épouser des filles qui ne sont point leurs parentes ; mais il faut qu'ils les demandent à leurs Peres et Mères, et aussi tost que le Pere, ou la Mere les ont accordées, elles font leurs femmes, & ils les emmènent chez eux.

Avant qu'ils eussent alteré une partie de leurs anciennes coutumes par le commerce qu'ils ont avec les Chrétiens, ils ne prenoient pour femmes légitimes que leurs Cœufines, qui leur étoyent aquises de droit naturel, comme nous venons de le dire, ou les filles que les Peres & les Mères leur offroyent de leur bon gré, quand ils étoyent de retour de la guerre. Cette vieille pratique a beaucoup de particularitez qui sont dignes de nos remarques, c'est pourquoi nous la deduirons ici tout au long & toute telle que nous la tenons des plus anciens de cette Nation, qui l'ont racontée, comme une preuve des grands changemens qui se sont glisés dans leurs mœurs & leurs façons de faire, depuis qu'ils ont eu la connoissance des étrangers.

Quand les Caraïbes étoient retourné heureusement de leurs guerres, & qu'on leur avoir fait en leurs îles une reception solennelle, & un grand feftin dans leur Carbet. Après cette rejoignissance qui se pratique encore parmy eux, le Capitaine fe mettoit à reciter le succés de leur voyage, & à donner des éloges à la générosité de ceux qui s'étoyent portez le plus vaillamment. Mais il s'étendoit en particulier sur la valeur des jeunes hommes, pour les animer à témoigner toujours le même
même cœur en de semblables rencontres. Et c'estoit ordinairement à la fin de ce discours que les Peres de famille, qui avoient des filles en âge d'être mariées, prenoient occasion de les présenter pour femmes à ceux d'entre les jeunes hommes, dont ils avoient ouï priser les belles & louâbles qualitez, & exalter le courage & la hardiesse dans les combats. Ils s'empresseoient à faire l'acquisition de tels gendres. Et celui qui avoit tué le plus d'ennemis, avoit bien de la pène à ne recevoir en ce jour-là qu'une femme, tant il y en avoit qui le souhaittoient. Mais les poltrons & les lâches ne trouvoient personne qui voulut d'eus, de sorte que si l'on avoit envie de se marier parmy eux, il falloît nécessairement avoir du courage: Car une femme chez cette Nation, estoit alors un prix qui ne se donnoit qu'à la générosité. Ainsi chez les Breéliens, les jeunes hommes ne se peuvent marier qu'ils n'ayent tué quelque ennemy. Et en une ville de la grande Tartarie, nommée Palimbrote, ceus de la plus haute condition ne fauroient avoir de femme qu'ils n'ayent bien verifié avoir fait mourir trois ennemis de leur Prince. On dit aussi qu'autrefois en la Carmanie, il falloît apporter au Roy la testè d'un ennemy, si l'on voulloit être marié. Il en étoit à peu près de même chez un Peuple proche de la mer Caspienne. Et qui ne fait que le Roy Saül demanda la mort de cent Filistins à David, pour le doûaire de sa fille, avant que de la lui donner en Mariage:

Au reste, heureux étoit le Pere chez nos Caraïbes, qui le premier approchoit & façisoit au corps quelcon de ces gendres valeureux que le Capitaine avoit louéz. Car il n'y avoit rien à attendre pour ce coup-là, pour celui qui venoit après: & le Mariage étoit fait aussi toû que l'autre avoit dit au jeune homme, je te donne ma fille pour femme. Un pareil mot de la Mere suffisoit même à cela. Et le jeune homme n'osoit refuser la fille, quand elle luy étoit ainfî présentée: Mais il falloit que belle ou laide, il la reçoût dès-lors pour sa femme. Ainsi nos Caraïbes ne se marioyent point par amourettes.

Que si les jeunes hommes Caraïbes après être mariés con- tinuoient à se porter vaillamment dans les guerres suivantes, on leur donnoit encore d'autres femmes à leur retour. Cette Poligamie est encore en usage chez nos Antillois; Elle est aussi
aussi commune parmy les autres Peuples Barbares. Les Chi-
lois habitans de l'île de la Mocha , n'y font point d'autre fa-
çon, sinon que toutes les fois qu'il leur prend envie d'avoir
une nouvelle femme, ils en achetent une pour un bœuf, pour
une brebis, ou pour quelque autre marchandise. Et il y a tel
endroit où le nombre des femmes d'un seul mary est prodi-
gieux, comme au Royaume de Bennin, où l'on voit par fois
au Roy sept cens que femmes que concubines : Et où les
simples sujets, aussi bien qu'en la Mexique, ont jusqu'à cent,
& jusqu'à cent cinquante femmes chacun. Et d'autre costé
il se trouve quelques lieus, où l'on permet à chaque femme
d'avoir aussi plusieurs marys, comme chez les Pehuaires Na-
tion du BreSil, au Royaume de Calecut, & autrefois en quel-
ques unes des Canaries.

Les jeunes hommes parmy les Caraïbes , ne frequentent
point encore à présenter de filles ni de femmes qu'ils ne soyent
mariez. En quoy certes ils font bien éloignez de Peguans,
amoureus si passionez, que pour faire voir que la violence du
feu secret qui les dévore, éteint en eus le sentiment de toutes
les autres ardeurs, ils se brûlent eus-même les bras en pré-
fence de leurs Maitrelës, avec un flambeau allumé ; où bien
ils laissent mourir & consumer sur leur chair, un linge flam-
bant & trempé en huile. Et pour montrer qu'étant navrez
à mort, toute playe déformais ne leur peut estre que legere,
ils se railladent le corps, & le percent de coups de poingard.
Les Turcs les imitent en cela, au rapport de Villamont. Car
en semblables occasions ils se font plusieurs taillades &
de grandes playes , avec leurs couteaux, sur diverses parties
du corps.

Le nombre des femmes de nos Caraïbes n'est point limité
comme parmy les Maldivois, où l'on n'en peut avoir que trois
tà la fois. Mais comme ce nombre étoit autrefois proportioné
à leur courage & à leur valeur ; Car à chaque fois qu'ils re-
tournoient de la guerre avec un éloge, de hardieffe & de ge-
nerosité ils pouvoient pretendre & esperer une nouvelle
femme, auss̒ encore à present, ils en ont autant qu'ils en defi-
rent & qu'ils en peuvent obtenir. De forte que chez eux,
comme parmy les Toupinambous, celuy qui a le plus de fem-

Qq q 2 mes
On ne saurait suffisamment s’étonner que Lycurgue & Solon, ces lumieres de la Grece, se foyent montrez si aveugles, & si peu honnêtes gens, que d’ouver la porte à l’adultère, & de trouver bon qu’il enraît chez leurs Citoyens. Car à peine y a-t-il aucune des Nations les plus Barbares & les plus Sauvages, qui n’ait en foy-même asiez de lumiere, pour y lire cette loy, tracée de la main de la nature: Que l’adultère est un crime, & qu’il doit être en horreur; & qui aussi ne témoigne qu’elle l’a en detestation, & ne le chatie fevérement lors qu’il s’introduit chez elle. La punition de l’adultère n’est que plaisante chez les Guinois. C’est que la femme si elle ne veut être chaffée, paye pour amende à son marier quelques onces d’or. Mais il n’y a pas dequoy rire chez les Orientalus de Bengal, & chez les Mexicains, qui coupent le nez & les oreilles à leurs femmes en pareils cas. Divers autres Peuples Barbares, les punissent même de mort. Et les Peguans font si rigoures en ces rencontres, & ont tant d’horreur pour ce crime, que chez eux les adulteres font enterrez vifs, hommes & femmes.

Les Caraïbes ne font pas icy des plus indulgens, & des moins...
Chap. 22 des Iles Antilles.

moins jaloux de leur honneur. Ils ne savoient point autrefois punir ce crime, parce qu'il ne regnoit point entr'eus, avant leur communication avec les chrétiens. Mais aujourd'hui, si le mary surprend sa femme s'abandonnant à quelque autre homme, ou que d'ailleurs il en ait une connoissance assurée, il s'en fait luy-même la justice, et ne luy pardonne gueres, mais il la tue, par fois d'un coup de Boutou, parfois en luy fendant le ventre du haut en bas, avec un rafoir, ou une dent d'Agouty, qui ne tranche guere moins subtilement.

Cette execution-là étant faite, le mary s'en va trouver son Beau-pere, et luy dit tout froidement, j'ay tué ta fille, par ce qu'elle ne m'avoyt pas esté fidelle. Le Pere trouve l'action si juste, que bien l'oin d'en être fache contre son gendre, il l'en loue et luy en fait gre. Tu as bien fait luy, répond-il: Elle le meritoit bien. Et même s'il luy reste encore des filles à marier, il luy en offre une dès lors, et promet de la luy donner à la premiere occasion.

Le Pere n'épousa pas sa fille, comme quelques uns ont voulu dire. Ils ont en horreur ce crime, & s'il y a eu parmy eux des Peres incestueux, ils ont esté contrains de s'abfenter, car s'ils avoient esté attrapez des autres, ils les auroient brulez vifs, ou bien ils les auroient déchirez en mil-le pieces.
De la Naissance & de l'Education des Enfants des Caraibes.

On ne voit guère parmy ces pauvres Indiens de coutume plus brutale que celle dont ils se servent à la Naissance de leurs enfants. Leurs femmes acouchent sans beaucoup de peine, & si elles sentent quelque difficulté, elles ont recours à la racine d'une espèce de jonc, de laquelle elles expriment le Suc, & l'ayant bu, elles sont instamment délivrées. Quelquefois dès le jour même de leur accouchement, elles se vont laver avec leur enfant, à la plus prochaine Rivière ou fontaine, & se remettent au travail ordinaire du ménage. Les Peruvienes, les Japonnoises, & les Breffiliennes en font de même : Et il étoit ordinaire aux Indiens de l'Ile Espagnole, & même aux anciens Lacedémoniens, de laver ainsi leurs enfants dans l'eau froide, pour leur endurcir la peau incontinent après leur naissance. Les Maldivois lavent les leurs durant plusieurs jours. Et l'on nous veut faire croire, que les Cimbres mettoient autrefois dans la neige ces petites créatures nouvellement nées, pour les acoutumer au froid & à la fatigue, & leur renforcer les membres.

Il ne font point de festin à la naissance de leurs enfants, que pour le premier qui leur vient; & ils n'ont point de temps prefix pour cette réjouissance, cela dépend de leur caprice : mais quand ils assemblent leurs amys pour se rejoyr avec eux sur la naissance de leur premier-né, ils tâchent de ne rien épargner de ce qui peut contribuer au bon traitement & à la joie des œuvres; au lieu qu'autrefois les Thraces, accompagnoinent de leurs pleurs les cris de ceux qui venaient au monde, se remettant devant les yeux, toutes les misères qu'il faut souffrir en cette vie.

Mais voicy la brutalité de nos Sauvages, dans leur réjouissance pour l'accroissement de leur famille. C'est qu'au même temps que la femme est délivrée le mari se met au lit, pour s'y plain-
plaidre & y faire l'acouche: coutume, qui bien que Sauvage & ridicule, se trouve nantmoins à ce que l'on dit, parmy les paysans d'une certaine Province de France. Et ils appellent cela faire la couvade. Mais ce qui est de facheux pour le pauvre Caraïbe, qui s'est mis au lit au lieu de l'acouche, c'est qu'on luy fait faire diète dix ou douze jours de suite, ne luy donnant rien par jour, qu'un petit morceau de Cassaque, & un peu d'eau, dans laquelle on a aussi fait bouillir un peu de ce pain de racine. Après il mange un peu plus: mais il n'entame la Cassaque qui luy est presentée, que par le milieu durant quelques quarante jours, en laissant les bords entiers qu'il pend à sa cafe, pour servir au festin qu'il fait ordinairement en suite à tous ses amis. Et même il s'abstient après cela, quelquefois dix mois, ou un an entier, de plusieurs viandes, comme de Lamantin, de Tortue, de Pouceau, de Poules, de Poisson, & de choses delicats: Craignant par une pitoyable folie, que cela ne nuisse à l'enfant. Mais ils ne font ce grand jusne qu'à la naissance de leur premier enfant. Car a celle des autres, leurs jufnes font beaucoup moins auffiers, & beaucoup plus courts, n'étant d'ordinaire que de quatre ou cinq jours au plus.

On trouve bien chez les Bresiliens, & les Japonois des maris asiez insensés pour faire ainsi l'acouche: mais ils ne font pas si forts que de jeunfer dans leur lit. Au contraire ils s'y font traiter delicatement & en abondance. On dit qu'autrefois la même chose s'est vené chez les Tibariens, voisins à la Cappadoce, & chez quelque autre peuples. Mais les Habitans naturels de Madagascar imitent ce jusne des Caraïbes, lors qu'ils veulent faire circoncire leurs enfans.

Quelques uns de nos Caraïbes ont encore une autre folie: Et c'est bien pis que tout le reste pour le pauvre pere à qui il est né un enfant, car à la fin du jusne, on luy scarifie vivement les Epaules avec une dent d'Agouty. Et il faut que ce misérable, non seulement le lave ainsi accommoder, mais que même il le souffre sans témoigner le moindre sentimen de douleur. Ils croyent que plus la patience du Pere aura pari grande dans ces épreuves, plus recommandable aussi sera la vaillance du fils: Mais il ne faut pas laisser tomber à terre ce tr

De Lai
et Maistre

Alexand.

François
Cauche.
noble sang, dont l’effusion fait ainsi germer le courage. Aussi le recueillent ils en diligence pour en frotter le vilage de l’enfant, estimant que cela fera encore beaucoup à le rendre généreux. Et cela se pratique même en quelques endroits envers les filles : car bien qu’elles n’ayent pas à se trouver dans les combats, comme autrefois les Amazones, néanmoins, elle ne laissent pas d’aller à la guerre avec leurs maris, pour leur apprendre à manger, & pour garder leurs vaillants, tandis qu’ils sont aux mains avec l’ennemy.

Dès que les enfants sont nés, les Mères leur apprétissent le front, & le pressent en telle forte qu’il panche un peu en arrière; car outre que cette forme est l’un des principaux traits de la beauté qui est estimée parmy eus, ils disent qu’elle fera pour pouvoir mieux décocher leurs flèches au desfus d’un arbre, en se tenant au pied, à quoy ils font extrêmement adroits, y étans façonnée dès leur jeunesse.

Ils n’emmaillotent point leurs enfants : mais ils leur laissent la liberté de se remuè à leur aise dans leurs petits Amacs ou lits de Cotton, ou sur de petites couches de feuilles de Bananier, qui sont étendus sur la terre, à un coin de leurs cases ; & néanmoins leur membres n’en deviennent point contrefaits ; mais tout leur corps se voit parfaitement bien formé. Ceus qui ont fejourné chez les Maldivois, & chez les Taupinambous, en disent autant des enfants de ces Peuples-là, bien que jamais on ne les enferme, non plus que les petits Caraïbes, dans des couches & des langes. Les Lacedemoniens en faisoient de même autrefois.

Ils ne donnent pas les noms aux enfants, aussi tôt après leur naissance : mais ils laissent écouler douze ou quinze jours, & alors on appelle un homme & une femme, qui tiennent lieu de parrain & de marraine, & qui perçoivent à l’enfant les oreilles, la levre de défous, & l’entre-deus des narines & y passent un fil, afin que l’ouverture foit faite pour y attacher des pendans. Ils ont néanmoins la discrétion, de différencier cette cérémonie, si les enfants font trop foibles pour souffrir ces pucrures, jusques à ce qu’ils soient plus robustes.

La plupart des noms que les Caraïbes imposent à leurs enfants, sont pris de leurs devanciers, ou de divers Arbres qui crois-
croissent en leurs îles, ou bien de quelque rencontre qui sera survenue au Père pendant la grossesse de la femme, ou pendant ses couches. Ainsi à la Dominique une fille fut appelée Oulsem-banna, c'est à dire feuille de Raisinier, qui est un arbre dont nous avons donné la description en son lieu. Un autre de la même île, ayant été à Saint Christophe pendant que la femme étoit enceinte, & y ayant vu Monseur le General de notre Nation, il nomma l'enfant que sa femme eut à son retour, General, en memoire du bon traitement que ce Seigneur luy ait fait.

On trouve quelque chose de semblable chez les autres Nations. Par exemple les Canadiens empruntent les noms de poissons & de rivières. Les Virginiens & les Bresiliens se servent de ceux de la premiere chose qui leur vient en la pensée, comme d'arc de flèches, d'animaux, d'arbres, de plantes. Les grands Seigneurs de Turquie ont acoutumé de donner aux Eunuques qui gardent leurs femmes, les noms des plus belles fleurs, afin que ces femmes les appelant par ces noms, il ne ferte rien de leur bouche qui ne fût honnest, & agréable. Les Romains, comme il le voit chez Plutarque, prenoient quelquefois leurs noms des Poissons, quelquefois de leurs plaisirs rustiques : quelquefois des imperfections de leurs corps, & par fois de leurs belles actions à l'imitation des Grecs. Les Saintes Ecritures même, nous fournissent des exemples de quantité de noms pris de diverses rencontres, comme entre autres des Benoni, des Fares, des Icabs, & autres semblables.

Les noms que les Caraïbes imposent à leurs enfans mâles un peu après leur naissance, ne sont pas pour toute leur vie. Car ils changent de nom quand ils sont en âge d'être reçus au nombre de leurs soldats ; et quand ils le sont portez vallamment à la guerre, & qu'ils ont tué un Chef des Arouâgues, ils prenent son nom pour marque d'honneur. Ce qui a quelque rapport, à ce que pratiquoient les Romains après leurs victoires, prenant en effet les noms des Peuples qu'ils avoient vaincus. Témoin Scipion l'Africain, & tant d'autres qu'il n'est pas besoin d'alléguer. Ces Caraïbes victorieux, ont aussi dans leurs vins, ou dans leurs réjouissances publiques, quel-

RRR

un
Les femmes Caraïbes allaient elles même leurs enfants, et font tres-bonnes nourrices, et tres tendres Mères, ayant tous les foins imaginables de les bien nourrir. Et même leurs foins s'étendent aux enfants de leurs voisines, quand elles sont à la guerre. Toutes les Peruvienes, & les Canadiennes, & presque toutes les autres Indiennes de l'Occident, font aussi nourrices. Et dans les Indes Orientales, au Royaume de Tranfiance, & aux Maldives, les femmes de quelque qualité qu'elles soient, sont obligées à donner la mammelle à leurs enfants. Ainsi Tacite nous témoigne, que chaque Merc alloit elle même les enfants, parmy les anciens Peuples de l'Alemagne.

On dit qu'autrefois les Reynes mêmes du Peru, prenoient bien la peine de nourrir leurs enfants. Et nous avons l'exemple de quelques Reynes de France, qui n'ont pas dédaigné cet office maternel. Bien au contraire de ces femmes Canariennes, qui faisoient ordinairement alaiter leurs enfants par des Chèvres. Comme faisoient aussi quelques villageoises de Guyenne, au tems de Michel de Montaigne.

Les Mères de nos petits Caraïbes, ne leur donnent pas seulement la mammelle, mais aussitôt qu'ils ont pris peu de force, elles mâchent les Patates, les Bananes, & les autres fruits qu'elles leur donnent. Encore qu'elles laissent quelquefois leurs petits enfants se rouler tournus sur la terre, & que bien souvent ils mangent de la pousière, & mille ordures qu'ils portent à leur bouche, ils croiffent neantmoins merveilleusement bien, & la plupart deviennent si robustes, qu'on en a veu qui pouvoient à six mois marcher sans appuy.

On leur coupe les cheveux à l'âge de quelque deus ans : & pour cela on fait un feffin à toute la famille. Il y a quelques Caraïbes qui different jusques à cet âge- là, de faire percer les oreilles, les levres, & l'entre-deus des marines de leurs
leurs enfants, toutefois cela n'est pas beaucoup en usage, si ce n'est lors que la faiblesse de l'enfant n'a pas permis de le faire plutôt. Quand ils sont parvenus en un âge plus avancé, les garçons mangent avec leurs Pères, & les filles avec leurs Mères. Ils appellent Pères, leurs beaus-pères, & tous ceux qui sont dans la ligne collaterale, avec leurs vrais pères.

Bien que les enfants des Caraïbes ne soient point instruits à rendre quelque reverence à leurs parens, ni à leur témoigner par quelques gestes du corps le respect & l'honneur qu'ils leur doivent. Ils les aient néanmoins tous naturellement, & si on leur a fait quelque injure, ils épousent incontinent leurs querelles, & tâchent par tous moyens d'en tirer vengeance. Témoin celui qui voyant qu'un de nos François de la Gardeloupe, avoit coupé les 9 rabans, de l'Amac dans lequel étoit couché l'on beau- père, de force qu'étant tombé à terre il s'étoit demis une épaule, assembla en même temps quelques jeunes gens, qui firent une décente dans l'île de Marigualante, & y malfaçèrent les Français, qui commencèrent de s'y habituer.

Mais le principal soin que témoignent les Caraïbes en l'éducation de leurs enfants: c'est de les rendre extrêmement adroits à tirer de l'arc. Et pour les y faflonner de bonne heure, à peine s'avent-ils bien marcher, que leurs Peres & Mères ont cette coutume d'attacher leur déjûner à une branche d'arbre, d'où il faut que ces petits l'abattent avec la flèche s'ils ont envie de manger. Car il n'y a point de mifericorde. Et à mesure que ces enfants croissent, on leur suspend plus haut leur portion. Ils coupent aussi par fois un Bananier, & le posent en terre, comme en butte, pour apprendre à leurs enfants à tirer au fruit. Ce qui fait qu'avec le temps, ils se rendent parfaits en cet exercice. Les anciennes Histoires nous rapportent; que certains Peuples, approchant icy de la coutume des Caraïbes, obligeoient leurs enfants à abattre leur manger avec la fronde.

Ils deffinent ordinairement tous leurs fils à porter les armes, & à se venger de leurs ennemis à l'imitation de leurs devanciers. Mais avant qu'ils soient mis au rang de ceux qui peuvent aller à la guerre, ils doivent etre declarez sol-

Rrr 2
dats
Histoire

Leurs maîtres qu'ils sont conviés d'assister à une si solennelle Cérémonie. Voicy donc l'ordre qu'ils observent en ces occasions. Le Père qui a auparavant convoqué l'assemblée fait seoir son fils sur un petit siège, qui est posé au milieu de sa cage, ou du Carbet, & après luy avoir remontré en peu de paroles, tout le devoir d'un généreux soldat Caraïbe, & luy avoir fait promettre, qu'il ne fera jamais rien qui puisse flétrir la gloire de ses prêtresseur, & qu'il vengera de toutes ses forces l'ancienne querelle de leur Nation. Il sait par les pieds un certain oiseau de proie, qu'ils appellent Mansfenis en leur langue, & qui a été préparé long-temps auparavant pour être employé à cet usage, & il en décharge plusieurs coups sur son fils, jufques à ce que l'oiseau soit mort, & que sa têfle soit entièrement écraffée. Après ce rude traitement qui rend le jeune homme tout écourdy, il luy fierifie tout le corps avec une dent d'Agouty, & pour guerir les Cicatrices qu'il a faîtes, il trempe l'oiseau dans une infusion de grains de Pyman, & il en frotte rudement toutes ses blessures, ce qui cause au pauvre patient une douleur tres-âiguë, & tres-cuifante : mais il faut qu'il souffre tout cela gayément, sans faire la moindre grimace, & fans rémoigner aucun sentiment de douleur. On luy fait manger en fuite le cœur de ceu oiseau. Et pour la clôture de l'action, on le couche dans un lit branlant, où il doit demeurer étendu de fon long, jufques à ce que ses forces soient presque toutes épuiffées à force de juffner. Après cela, il est reconnu de tous pour soldat, il fè peut trouver à toutes les assemblées du Carbet, & fuivre les autres dans toutes les guerres, qu'ils entreprenent contre leurs ennemis.

Outre les exercices de la guerre, qui sont communs à tous les jeunes Caraïbes, qui veulent vivre en quelque estime parmi les Braves de leur Nation, Leurs Peres les definent souvent à être Boyez, c'est à dire Magiciens & Melecins. Ils les envoyent pour cet effet à quelqu'un des plus entendus en cette detestable profession, c'est à dire qui foit en grande réputation de favoire vuoquer les Esprits malins, de donner des forts pour se venger de ses ennemis, & de guerir diverses maladies auxquelles ceux de cette Nation font sujets. Mais il faut que le
Chap. 23  DES ILES ANTILLES.

jeune homme qui est présenté au Boyé pour être instruit en
son art, y ait été consacré dès sa plus tendre jenèse par
l'abstinence de plusieurs sortes de viandes, par des jeunes ri-
gourcels & que pour commencer son apprentissage, on luy
tire du sang de toutes les parties de son corps avec une dent
d'Agouty, de même qu'on le pratique envers ceux qui sont
reçus soldats.

Les Caraïbes apprennent aussi avec soin leurs enfants à
pecher, à nager, & à faire quelques ouvrages, comme des
paniers, des boudous, des arcs, des flèches, des cintures,
des lits de coton, & des Piraugues. Mais d'avoir nul soin de
former & de cultiver leur esprit, & de leur apprendre nilonneur,
ni civilité, ni vertu: c'est ce que l'on ne doit pas at-
tendre de ces pauvres Sauvages, qui n'ont point d'autre gui-
de, ni d'autre lumière, pour une telle éducation, que leur
entendement aveugle & remply d'épaisse ténèbres, ni d'aut-
re règle dans toutes les actions de leur vie, que le dere-
glement & le désordre pitoyable de leur Nature viciueuse &
corrompu.
CHAPITRE VINT-QUATRIÈME.

De l'Age ordinaire des Caraïbes, de leurs Maladies, des Remedes dont ils se servent pour recouvrer la santé, de leur Mort, & de leurs funérailles.

Les Caraïbes estant de leur nature d'un tres-bon tempérament, & passant leur vie avec douceur & repos d'esprit, sans chagrin & sans inquiétude; Joint aussi la sobriété ordinaire dont ils usent en la conduite de leur vie, ce n'est pas de merveille s'ils sont exents d'une infinité d'incommoditez & de maladies, qui travaillent d'autres Nations, & s'ils arrivent beaucoup plus tard au tombeau, que la plus grande partie des autres Peuples. Les bon air dont ils jouissent, contribué encore à leur santé & à la longueur de leurs jours.

On ne trouve guère parmy-eus des ces âges abrégéz dont il se voit si grand nombre parmy-nous; mais s'ils ne meurent de mort violente, ils meurent fort vieus presque tous. Leur vieillefie est extrêmement vigoureuse: & à quatre-vints dix ans les hommes engendrent encore. Il s'en voit grand nombre d'entr'eus, qui ont plus de cent ans, & qui n'ont pas un poil blanc. Jean de Lery, digne d'être cru, nous assuré qu'il n'avoyt apperceu presque point de cheveus blancs en la teuste des Taupinambous de pareil âge. D'autres Historiens nous assurént, que les femmes de ces Sauvages-là, gardent leur fécondité jufques à quatre-vints ans. Et les Francois ont connu au pays de Canada un Sauvage, qui avoit encore les cheveus noirs, & meilleure vué qu'eus tous, bien qu'il fuist à l'âge de cent ans.

La vie ordinaire de nos Caraïbes est de cent cinquante ans, & quelquefois plus. Car bien qu'ils ne faient pas conter leurs années, on ne laiffe pas d'en recueillir le nombre, par les marques qu'ils en donnent. Et entr'autres, ils avoient encore, il y a peu de temps au milieu d'eus des perfonnes vi-

vantes
vantes qui se souvenoient d'avoir vu les premiers Espagnols qui avoient abordé en l'Amerique. D'où l'on conclut qu'ils devoient estre âges de cent-soixante ans au moins. Et en effet, ce sont des gens qui peuvent passer pour l'ombre d'un corps, & qui n'ont presque plus que le cœur en vie, éfant couchez dans un lit, immobiles & décharnez comme des squelette. Ils ont, toutefois, encore de la fanté. Et il paroit bien que leur langue, non plus que leur cœur, n'est pas morte, & que leur raifon respire encore. Car non feulemment ils parlent avec facilité, mais la memoire & le jugement accom- pagnent leurs paroles.

Cette mort si reculée qui se voit chez les Carabes, ne doit pas febler étrange, ni estre prife pour un fantôme. Car pour laiffier maintenant les grands âges des premiers siecles & ceux dont les Crefas, les Herodotes & les Plines font mention, les Historiens modernes nous fournissent affez d'exemples pour confirmer cette verité. Et entr'autres les Hollandois qui ont traflqué aux Moluques nous affurent que la vie en ce païs-là est bornée d'ordinaire à cent trente ans. Vincent le Blanc dit qu'en Sumatra, en Java, & aus Iles voisines, elle va jusqu'à cent quarante, comme elle fait aussi chez les Cana- diens. Et qu'au Royaume de Cafuby elle atteint la cent cin- quantième année. François Pirard, & quelques autres, nous témoignent que les Bretons ne vivent pas moins, & qu'ils vont jusqu'à cent soixante ans, & au delà même. Et dans la Floride & en Jucatan, il s'est trouvé des hommes qui pes- soient cét âge-là. En effet, on recite que les François, au voyage de Laudoniere en la Floride, en 1564. Virent-là un vieillard, qui se ditoit âgé de trois cens ans, & Pere de cinq Generations. Et en fin au rapport de Mafée, un Bengalois en Orient l'an 1557. fe vantoit d'avoir trois cens trente-cinq ans. Après tout cela, la longueur de jours de nos Carabes ne fauroit passer pour un prodige, ni une chofe ineroyable.

Afelepiade, au rapport de Plutarque, efloit moit que gene- ralement les habitans des païs froids vivaient plus que ceux des regions chaudes parce, disoit-il, que le froid retiennent au dedans la chaleur naturelle, & ferre les pores pour la garder, au lieu que cette chaleur fe dissipé facilement dans les cli- mats.
mats ou les Pores sont élargis & ouverts par la chaleur du Soleil. Mais l'expérience des Caraïbes, & de tant d'autres Peuples de la Zone torride qui vivent d'ordinaire un si grand âge, pendant que nos Européens font leurs communément mourir jeunes, est contraire à ce raisonnement naturel.

Lors qu'il arrive, comme il ne se peut autrement, que nos Caraïbes font attaquez de quelque mal, ils ont la connoissance de quantité d'herbes, de fruits, de racines, d'huiles & de gommes, par l'aide de quelles ils retournent bien-tôt en convalescence, si le mal n'est pas incurable. Ils ont encore un secret aissuré pour guérir la morfure des Couleuvres, pour-veu qu'elles n'ayent point percé la veine. Car alors il n'y a point de remède. C'est le jus d'une herbe qu'ils appliquent sur la place, & dans vint-quatre heures ils sont infailliblement guéris.

Le mauvais aliment de Crabe & d'autres Insectes dont ils se nourrissent ordinairement, est cause qu'ils sont presque tous sujets à une sâcheuse maladie qu'ils nomment Pyans en leur langue, comme les Français à la petite vérole. Quand ceux qui sont entachez de cette sâche maladie, mangent de la Tortue franche, ou du Lamantin, ou du Caret, qui est une autre espece de Tortue, ils sont incontinent après tous boutonnez, parce que ces viandes font sortir ceci mal en dehors. Ils ont aissi souvent de grosses Apostumes, des clous, & des charbons en divers endroits du corps. Pour guérir ces maux qui proviennent la plupart de la mauvaise nourriture dont ils usent; Ils ont une esorce d'arbre appelée Chipiou, amere comme fuye, laquelle ils font tremper dans de l'eau, & ayant rapé dans cette infusion le fonds d'un certain gros Coquillage qu'on nomme Lambys, ils avalez cette Médecine. Ils prennent aussi quelquefois, lecorce fraîchement levée de quelques arbres de Mibi, ou d'autres Vimes qui rampent sur la terre, ou qui s'acrochent aux arbres, & boivent le jus qu'ils en ont exprimé: mais ils ne se servent pas volontiers de ce remède, que quand les arbres sont en leur plus grande féve.

Outre ces Médecines avec lesquelles ils purgent les mauvaises humeurs du dedans; ils appliquent encore au dehors cér-
Chap. 24  DES  ILES  ANTILLES.

certains onguents, & liniments, qui ont une vertu tres-particuliere pour nettoyer toutes les pustules qui restent ordinairement sur le corps de ceux qui sont travaillez des pyans. Ils compoient ces remedes avec de la cendre de roseaux brulez, laquelle ils demelent avec de l'eau qu'ils recueillent des feuilles de la tige du Balisier. Ils usent aussi pour le meme dessin, du jus du fruit de Junipa, & ils appliquent sur les boutons le marc de ce meme fruit, a cause qu'il a la vertu d'attirer tout le pus des playes, & de refermer les levres des ulceres. Ils n'ont point l'usage de la saignee par l'ouver- ture de la veine, mais ils usent de scarifications sur la partie douloureuse, en l'egratinant avec une dent d'Agou- ty, & la faifiant quelque peu saigner. Et afin de diminuer l'etonnement que pourroit causer ce que nous avons deja represente ailleurs, de tant d'incisions que ces Barbares se font pour divers sujets, & qui donneroient lieu de se figurer en leurs perfonnons des corps toujours sanglans, & couverts de playes, il faut savoir qu'ils ont aussi des secrets & des remedes infaillibles pour se guerir promptement, & pour fermer leurs bleffures, & consolider si nettement leurs playes, qu'a peine peut-on remarquer sur leurs corps, la moindre ci- catrice.

Ils se servent aussi de bains artificiels, & provoquent les sueurs par une espéce de poële où ils enferment le patient, qui reçoit par ce remede son entiere guerison. Les Soriquois font aussi fuier leurs malades; mais quelquefois ils les hime- tent de leur haleine. Et pour la cure des playes eus & les Flo- ridiens en succent le sang, comme les anciens Medicins le pratiquoient, quand quelcun avoir été mordu d'une beste venimeuse, faifans preparer pour cela celuy qui en faisoit l'office. On dit aussi que nos Caraibes, lors qu'ils ont été pi- qués d'un serpent dangerous, se font succeer la playe par leurs femmes, apres qu'elles ont pris un bruvage, qui a la vertu de rabatre la force du venin. Les Taupinambous succent meme les parties malades, bien qu'il n'y ait point de playe. Ce qui se fait aussi quelquefois en la Floride. Et les Turcs lors qu'ils leur surviennent quelque defluxion, & quelque douleur, ou a la teste ou sur quelque autre partie du corps, brulent la partie qui souffre. Sff Quel-
Quelques uns des Peuples Barbares, ont de bien plus étranges remèdes dans leurs maladies, comme il se peut voir chez les Historiens. Ainsi on dit que les Indiens de Mechoncham & de Tabasco en la nouvelle Espagne, pour le guerir de la fièvre, se jettent tous nus dans la rivière pendant y noyé cette maladie. En quoy pour l'ordinaire ils refusent fort mal. Une action à peu près semblable s'est vœuë chez les Caraïbes. Car Monsieur du Montel y trouva un jour un vieillard qui se l'avoua à car tristesse extrême froid. Et luy en ayant demandé la cause, le bon homme luy ", répondit : Compère, c'est pour me guérir : car je suis ", mouche c'est à dire beaucoup en rhumé. Le Gentil-homme ne se put empescher d'en rire : mais plutôt il en eut pitié, croyant qu'il y en avait affez pour perdre le pauvre vieillard. Et cependant contre toutes les règles de notre Medicine, cet étrange remède luy succéda heureusement. Car notre Gentil-homme le rencontra le lendemain, gaillard & dispos, & délivré tout à fait de son rhume. Et le Sauvage ne manqua pas de s'en vanter, & de railler notre François de sa vaine pitié du jour précédent.

Les Caraïbes sont extrêmement jaloux de leurs secrets en la Medicine, sur tout leurs femmes qui sont fort intelligen- tennes en toutes ces cures : & pour quoy que ce puisse être, ils n'ont encore voulu communiquer aux Chrétiens les remèdes souverains qu'ils ont vu contre la blessure des flèches enpoisonnées. Mais ils ne refusent pas de les visiter & de les traiter quand ils ont besoin de leur secours : au contraire ils s'y portent agréablement, & de tres-franche volonté. Ainsi un personnage de qualité d'entre nos François ayant été mordu dangereusement par un serpent, en a été heureusement gué- ry par leur moyen. En quoy certes ils sont bien differens de ces bruts de Guinois & du Sumatrans ; qui n'ont aucune compassion de leurs propres malades, les abandonnant com- me de pauvres bêtes. Mais l'ancien Peuple de la Province de Babylone prenoit un intérêt si particulier dans toutes les maladies, que les malades y étoient mis en place publique, & chacun leur devoir enseigner le remède, dont il avoit fait l'experience sur luy-même. Ceus qui ont fait voyage à Cam-
Chap. 24. DES ÎLES ANTILLES.

Cambaya, disent, qu'il y a même un Hospital pour traiter les oiseaux malades.

Quand les remèdes ordinaires dont se servent nos Caraïbes en leur nécessité, n'ont pas eu un tel succès qu'ils s'étyoyent promis, pour lors ils ont recours à leurs Boyez, c'est à dire à leurs Magiciens, qui contrefont aussi les Médecins ; & les ayant conviés de les venir visiter, ils les consultent sur l'évenement de leurs maladies. Ces malheureux supports de l'Esprit malin, se font acquis par leurs enchantemens, un tel crédit parmy ces pauvres abusés, qu'ils sont reputez comme les arbitres de la vie & de la mort, & tellement redoutez à cause de leurs fortileges, & de la vengeance qu'ils tirent de ceux qui les méprisent, qu'il n'y a aucun de ce misérable Peuple, qui ne tienne à gloire de rendre une déférence & une obéissance aveugle à tous leurs avis.

Pour ce qui est des Ceremonies qu'ils observent en ces rencontres, nous les avons deja touchées en partie au Chapitre de leur Religion. Il faut avant toutes autres choses, que la cafe en laquelle le Boyé doit entrer soit bien nettement préparée : que la petite table qu'ils nomment Matoutou, soit chargée de l'Anakri pour Maboyá, c'est à dire d'une offrande de Caflauf & d'Ouycou pour l'Esprit malin ; & même des premices de leurs jardins, si c'est la saison des fruits. Il faut aussi qu'il y ait à l'un des bouts de la cafe, autant de petits sièges, qu'il se doit trouver de personnes à cette detestable action.

Après ces préparatifs, le Boyé, qui ne fait jamais cette œuvre de ténèbres que pendant la nuit, ayant fait soigneusement étendre tout le feu de la Caffe & des environs, entre dans cette obscurité, & ayant trouvé sa place à l'aide de la foible lueur d'un bout de Tabac allumé qu'il tient en sa main, il prononce d'abord quelques paroles Barbares : il frappe en suite de son pied gauche la terre à plusieurs reprises, & ayant mis en sa bouche le bout de Tabac qu'il portoit en sa main, il souffle cinq ou six fois en haut la fumée qui en sort, puis froissant entre ses main le bout de Tabac, il l'eparpille en l'air. Et alors le Diable qu'il a évoqué par ces singeries, ébranlant d'une furieuse secousse le faifle de la Caffe, ou excitant quelque autre bruit
bruit épouvantable, comparoit aussi-tôt, & répond distinctement à toutes les demandes, qui luy sont faites par le Boyé.

Si le Diable assure, que la maladie de celuy pour lequel il est consulté; n'est pas mortelle: pour lors le Boyé & le Fantôme qui l'accompagne, s'approchent du malade pour l'assurer qu'il sera bien-tôt guéry: & pour l'entretenir dans cette espoirance, ils touchent doucement les parties les plus douloureuses de son corps, & les ayant un peu pressées, ils feigent d'en faire sortir des épines, des os brisez, des éclats de bois & de pierre, qui étoyent, à ce que disent ces malheureux Médecins, la cause de son mal. Ils hument aussi quelquefois de leur haleine la partie debile, & l'ayant succé à plusieurs reprises, ils persuadent au patient, qu'ils ont par ce moyen attiré tout le venin qui étoit en son corps, & qui le tenoit en langueur: Erfin pour la clôture de tout cet abominable mystère, ils froutent tout le corps du malade avec le suc du fruit de *Iunipa*, qui le teint d'un brun fort obscur, qui est comme la marque & le feu de sa guérison.

Celuy qui croit d'avoir été guéry par un si damnable moyen, a coutume de faire, en reconnoissance un grandé sefn, auquel le Boyé tient le premier rang entre les conviez. Il ne doit pas aussi oublier l'Anakri pour le Diable, qui ne manque pas de s'y trouver. Mais si le Boyé a recuëilly de la communication qu'il a eu avec son Demon, que la maladie est à la mort, il se contente de consoler le malade, en luy disant, que son Dieu, ou pour mieux dire son Diable familier, ayant pitie de luy, le veut enmener en sa Compagnie, pour être delivré de toutes ses infirmités.

Zianj. 3. Certains Peuples, ne pouvant supporter l'ennuy & les incommodez d'une trop caduque vieillesse, avoient acoutumé de chasser avec un verre de Ciguë leur ame qui croupissloit trop long temps à leur gré, dans leur miserable corps. Et quelques autres au rapport de Pline, étant las de vivre, le precipitoient en la mer. Mais en d'autres pays, les enfans nattendoient que leurs Peres étant parvenus à un grand âge, fissent cette execution. Car on dit que par une Loy publique, ils en estoient les particide & les bourreaus. Et le Soleil éclaire
éclaire encore aujourd'hui dans quelques Provinces de la Floride, des maudites créatures, qui par une espèce de religion & de piété, affolment leurs Pères parvenus à la caducité, comme des personnes inutiles en ce monde, & qui font à charge à eus-mêmes.

Mais quelque avancée que puisse être la vieillëse chez nos Caraïbes, les enfans ne s'ennuent pas de voir leur Pères & leurs Mères en cet état. Il est vray, que quelques Caraïbes ont autrefois avancé la mort de leurs parens, & ont tué leurs Pères & leurs Mères, croyant faire une bonne œuvre, & leur rendre un office charitable, en les delivrant de beaucoup d'incommoditez & d'ennuis, que traite après soy la vieillëse. Un vieux Capitaine que nos François nommoient le Pilote, se glorifioit d'avoir rendu ce detestable service à plusieurs de ses ancêtres. Mais premièrement les Caraïbes ne pratiquoient cette inhumanité qu'envers ceux qui le defi** roient ainsi pour être delivrez des misères de cette vie: & ce n'étoit, que pour aquisécher aus prières instantes de ceux qui étoient las de vivre, qu'ils en usoient de la force. De plus, cette Barbarie n'a jamais été univerfemment reçuë parmy-eus: & les plus fages l'ont à prefent en detéflation, & entre- tiennent leurs Pères & leurs Mères jusques au dernier période de leur vie, avec tous les soins, & tous les témoignages d'amitie, d'honneur & de refpeç que l'on pourroit attendre d'une nation, qui n'a point d'autre lumière pour fe conduire que celle d'une nature corrompue. Ils supportent patiemment leurs défauts & les chagrins de leur vieillëse: ne fe laiffent point de les servir, & le plus qu'il leur est possible, fe tiennent près d'eus pour les divertir comme nos François l'ont veu en quelques unes de leurs illes. Ce qui ne merite pas une petite louange, fe l'on confidere que cela fe fait chez des Barbares. Que si quelques uns d'entr'eus n'honorent pas ainsï leurs Pères & leurs Mères, ils ont degeneré de la vertu de leurs Ancêtres.

Mais quand après tous leurs soins & toutes leurs peines, ils viennent à perdre quelcon de leurs proches ou de leurs amis, ils font de grands cris & de grandes lamentations fur famort; Bien au contraire des anciens Traces, & des Habes...
tans des îles fortunées qui enfembléoient leurs morts avec joye, danses & chansons, comme des personnes delivrées des misères de la vie humaine. Après que les Caraïbes ont arrofè le corps mort de leurs larmes, ils le lavent, le rougissent, luy fontront la tète d'huile, luy peignent les cheveux, luy plient les jambes contre les cuiffes, les coudes entre les jambes, & ils courbent le visage sur les mains, de sorte que tout le corps est à peu prés en la même posture, que l'enfant est dans le ventre de sa Mere, & ils l'envelopent dans un liè neuf, attendant qu'ils le mettent en terre.

Il s'est trouvé des Nations qui donnoient les rivieres aux corps morts, pour sepulture ordinaire, comme quelques Ethiopiens. D'autres les jettoient ans oiseaux & ans chiens, comme les Parthes, les Hircaniens & leurs semblables aulî honnestes gens que Diogene le Cynique. Quelques autres Peuples un peu moins infenxz, les couvroient d'un monceau de pierres. On dit que quelques Africains les mettent en des vaisseaux de terre: & que d'autres les logent dans du verre. Heraclite, qui tenoit le feu pour le principe de toutes choses, vouloit qu'on brulât les corps, afin qu'ils retournas-SENT à leur origine. Et cette coutume observée par les Ro- mains durant plusieurs Siecles, se pratique encore aujour-d'hui chez divers Peuples de l'Orient. Mais Cyrus disoit en mourant, qu'il n'y avoit rien de plus heureux, que d'etre au sein de la terre, la Mere commune de tous les humains. Les premiers Romains estoient de cette opinion: car ils enterroieit leurs morts. Et c'est aussi de tant de pratiques differentes sur ce sujet, celle que l'on trouve en usage chez les Caraïbes. Ils ne font pas leurs fosses selon nôtre mode, mais semblables à celles des Turcs, des Breziliens, & des Canadiens; c'est à dire de la profondeur de quatre ou cinq pieds, ou environ de figure ronde, de la forme d'un tonneau: Et au bas ils mettent un petit siège, sur lequel les parens & les amis du défunt af- sént le corps, le laissant en la même posture qu'il luy ont donné incontinent après sa mort.

Ils font ordinairement la fosse dans la case du defunt, ou s'ils l'enterrent ailleurs, ils font toujours un petit couvert sur l'endroit ou le corps doit repouser, & après l'avoir dévalé dans cette
Chap. 24 des Iles Antilles.

cette fosse, & l'avoir enveloppé de son Amas, ils font un grand feu à l'entour, & tous les plus anciens tant hommes que femmes s'acroupissent sur leurs genoux. Les hommes se placent derrière les femmes, & de tems en tems ils leur passent la main sur les bras pour les inciter à pleurer. Puis en chantant & pleurant ils difent tous d'une voix pitueuse & lamentable, Hé pourquoi es tu mort? Si c'est un homme ils ajoutent. Tu étois aimé dans ta famille, & l'on a vu tant de loin de ta personne. Hé pourquoi donc es tu mort?


Les Toupinambous font à peu près les mêmes lamentations sur les Tombeaux de leurs morts. Il est mort, difent ils, ce bon chaffeur, & excellent pêcheur, ce vaillant guerrier, ce brave meneur de prisonniers, ce grand affamé, meur de Portugais, & de Margaiats, ce généreux défenseur, de nôtre pais. Il est mort. Et ils repèrent souvent le même refrain. Les Guinois demandent aussi à leurs morts, ce qui les a obligez à mourir, & leur frottent le visage avec un bouchon de paille pour les réveiller. Et Busbequis, dans la Relation de ses Ambassades en Turquie recite, que passant par un bourg de la Servie, nomme Yagoden, il entendit des femmes & des filles qui lamentant auprès d'un mort, luy dissoient dans leurs chants funèbres, comme il eut été capable, de les entendre. Qu'avons nous mérité & qu'avons nous manqué de faire pour son service, & pour ta consolation? Quel sujet de mécontentement as tu jamais eu contre nous, qui t'aie obligé de nous quitter, & de nous laisser, ainsi misérables & désolées? Ce qui se rapporte en partie aux plaintes funèbres de nos Caraïbes.

Le Vacarme, & les Hurlemens des Toupinambous & des Virginiens en semblables occasions dure ordinairement un mois.
mois. Les Peuples d’Egypte, faisoient durer leurs larmes soixante & dix jours. Et quelques Floridiens employent des vieilles pour pleurer le mort fix mois entiers. Mais Lycuro-
gue avait limité le deuil à onze jours, & c’est à peu près le temps que prenoient autrefois nos Caraïbes pour pleurer le defunt, avant que de le couvrir de terre. Car durant l’espace de dix jours, ou environ, deus fois chaque jour les parents, & même les plus intimes amys venoient visiter le mort à fa fosse. Et ils aportoient toujours à boire & à manger à ce mort, hiy”, disant à chaque fois. Hé pourquoy es tu mort ? Pourquoy “, ne veus tu pas retourner en vie ? Ne dis pas au moins “, que nous t’ayons refusé dequoy vivre. Car nous t’appor-
ons à boire, & à manger. & après qu’ils luy avoient fait cette belle exhortation, comme s’il l’eut dû entendre, ils luy laifoient sur le bord de la fosse les viandes & le bruvage jus-
qu’à l’autre visite, qu’ils les pouffoient sur la tete, puis qu’il nedaignoit pas avancer fa main pour en prendre.

Les Peruviens, les Bresliens, les Canadiens, les Madaga-
scarois, les Canariens, les Tartares, les Chinois, accom-
pagnent aussi de quelques mets, les tombeaux ou ils enter-
rent leurs proches. Et sans aller si loin, ne le fait il pas quel-
que chose de semblable parmy nous ? Car on fêt durant quelques jours les effigies de nos Roys & de nos Princes nou-
vellment morts, & on leur presente à boire & à manger comme si elles étoient vivantes : même jusqu’à faire devant elles, l’eslay des viandes & du bruvage.

Les Caraïbes de quelques Iles polent encore à present des viandes près de la fosse du mort, mais il ne le laiffent pas un si long temps qu’ils faifoient autrefois sans le couvrir de terre. Car après que la chanfon funebre est finie & que les femmes ont epuifé toutes leurs larmes, l’un des amis du defunt luy met une planche sur la tete, & les autres pouffent peu à peu la terre avec les mains & remplifent la fosse. On brule après cela, tout ce qui appartenoit au mort.

Ils tuent aussi quelquefois des Esclaves pour accompagner les Manes de leurs morts, & les aller servir en l’autre monde. Mais ces pauvres miferables, gagnent au pied quand leur maistre meurt, & se sauvent en quelque autre Ile. On con-
çoit
çoit une juste horreur au récit de ces inhumaines & Barbare funerailles, qui sont arrosées du sang des Esclaves, & de diverses autres personnes; & qui exposent en vené de pauvres femmes égorgées, brulées, & enterrées toutes vives, pour aller en l'autre monde tenir compagnie à leurs maris, comme il s'en trouve des exemples chez diverses Nations. Mais nos Caraïbes se contentent en ces rencontres, de tuer les Esclaves du defunt, s'ils les peuvent attraper.

Il étoit défendu aux Lacedémoniens de rien enterrer avec les morts: mais le contraire s'est pratiqué, & s'ait pratique encore aujourd'hui chez diverses Nations. Car s'ils parlent de tant de choses précieuses que l'on faisoit consumer avec les corps qui passoient par le feu après leur mort, chez les anciens Romains, Macedoniens, Allemands, & autres Peuples: Nous lisons en l'Histoire de Jofefe que le Roy Salomon enfermait de grandes richesses avec le corps de David son Pere: Ainsi les Tartares mettent dans la tombe avec le mort, tout son or & son argent. Et les Brebliens, les Virginis, les Canadiens & plusieurs autres Sauvages enterrèrent avec les corps les habits, les hardes & tout l'équipage des defunts.

C'est aussi ce que les Caraïbes pratiquoient en leurs funerailles, avant qu'ils eussent communiqué avec les Chrétiens. Car à la dernière visite qu'ils venaient rendre au mort, ils aportoient tous les meubles qui luy avoient servy durant sa vie, aflavoir, l'arc & les fléches, le Boutou, ou la Maffiè, les Couronnes de plume, les pendans d'orcelles, les Colliers, les Bagues, les Brasfelets, les paniers, les vaiffeaux, & les autres choses qui étoient à son ufage, ils enterroient le tout avec le mort, ou ils le bruloiroent sur la fosse. Mais à présent ils font devenus meilleurs menagers: Car les parens du defunt refervent tout cela, pour leur ufage, ou bien ils en font present aux assistans, qui les confervent en memoire du defunt.

Apres que le corps est couvert de terre, les plus proches parens se coupent les cheveus, & jufinent rigoureusement, croyant que par là, ils en vivront & plus long tems & plus heurues. D'autres, quittent les Cafes & la place où ils ont enterré
enterré quelcon de leurs parens, & vont demeurer ailleurs. Quand le corps est à peu pres pourry, ils sont encore une assemblée, & après avoir visité & foulé aux pieds le sepulcre en soupirant, ils vont faire la débauche, & noyer leur douleur dans le Ouïcou. Ainsi la Ceremonie est achevée & l'on ne vient plus tourmenter ce pauvre corps.

Fin du second & dernier Livre de l'Histoire des Antilles.
VOCABULAIRE
CARAÏBE.

Avertissement.

1. Nous marquons par des accents aigus les syllabes longues, & sur lesquelles il faut appuyer. Et nous mettons de ces points sur plusieurs lettres, pour faire connaître que celle qui précède appartient à la syllabe d'aparavant, & n'en doit point du tout joindre en la prononciation avec la suivante. Comme lors qu'en François nous mettons deus points sur louange, sur lonër, & sur quelques mots semblables.

2. Lors que le mot que nous couchons est celuy des hommes, nous le désignons par une H. Et lors que c'est celuy des femmes, nous le distinguons par une F.

3. Enfin, comme les mots de cette Langue sont difficiles à imprimer correctement, à ceux qui n'en ont pas la connoissance par eux mêmes, les Lecteurs font suppliez d'attribuer à l'Imprimeur les fautes qui peut être se trouveront icy en quelques endroits, comme il est presque impossible autrement.

Trt 2 I. LES
I. LES PARTIES du CORPS HUMAIN.

MOn corps, Nokobou. La graisse, Takellé.
Ma peau, Nóra. Cela signifie en général tout ce qui sort de couverture.
Mes os, Nabo. Cela signifie aussi un tendon.

Les Caraïbes ne distinguent point les veines d'avec les nerfs, & ils les expriment par le mot de Nillagré, qui signifie, mes nerfs ou mes veines: comme Lillagré ses nerfs ou ses veines. Ils appellent encore ainsi les racines des arbres.

Mon coude, nguemumeuke. Mes mains, núcabo. Mes doits, núcabo-raün, comme si vous défiez, les petits, ou les enfants de ma main.
Mon pouce, núcabo-iteignum. Proprement, ce qui est opposé aux doits.
Le pouls, Lúcabo ánichi, c'est à dire proprement, l'ame de la main.
Mon poumon, noara. Mon foie, noubana. Mes entrailles, noulakaé. Cela signi-
Vocabulaire Caraïbe.

signifie aussi le ventre. mes reins, nanagané.
mon costé, nauba.
La ratte, eouèmata.
La vessie, Ichikoun akél.
mon nombril, narioma.
Les parties naturelles de l'homme; H. Taloukouli, F. Neheura.
Les parties naturelles de la femme, Touloukou.
mon derrière, narioma-rokou.
ma fessé, niatta.
ma cuisse, nebonik.
mon genou, nagagirik.
mon jarret, nichouâ-chaouda.
ma jambe, nourna.
ma grève, nourna-aboulougon.
ma jointure, napataramine, c'est à dire, une chose ajoutée.
Ce qu'ils appliquent aussi à une pièce que l'on met sur un habit.
ma cheville du pied, noumour-gouti.
mon pied, nougouti.
mon talon, nougouti-ona.
mes orteils, nougouti-raim.
C'est à dire proprement, les petits du pied.
La plante de mon pied, nougouti-rokou, proprement, le dedans du pied.
Comme ils ne disent presque jamais les noms indefinis, sur tout des parties du corps; mais qu'ils les refreignent à l'une des trois personnes,
nous les avons mis ici à la première. Qui les voudra mettre aux autres, n'aura qu'à changer la première lettre à chaque mot; comme on le peut apprendre du Chapitre du Langage.

I. PARENTÉ

Alliance.

M On parent, H. Nioû-mouloukou, F. Nitoucke.
Mon mariage, Touëlleteli.
Mon mary, Nivâti.
Mon Père. En parlant à luy, H. & F. Bâba.
En parlant de luy, H. Toumalan, F. noukouchili.
mon grand Père, H. Itamoulou, F. nargouti.
Mon Oncle paternel. On l'appelle Père, Baba. Et pour signifier le vray et propre Père, quand on le veut distinguer expressément, on fait quelquefois cette addition, Baba innaka.
L'oncle maternel, H. Yao, F. Akatobou.
mon fils, H. Imakou, Imoulou, Tamoinri, F. Nirabeu.
mon petit fils, Hibâli. Lors qu'il n'y en a qu'un. Mais lors qu'il y en a plusieurs, Nibagnem.

TTT 3. Mon:
Vocabulaire

Mon frère ainé, H. Hanbin, F. Niboukayem.
Mon cadet, H. Ouânouo, & Ibirí. C’est à dire proprement, moitié, F. Namouleem.
Mon beau-frère, & mo cousin de mère, H. Ibamouï, F. Nikeliri.
Le Cousin non marié à la Coufine, Tapataganum.
Mon Veër, Tanamisgané.
Mon gendre, Hibâli moukou. C’est à dire, qui fait des petits enfants.
Ma femme, H. Tenény. Les femmes disent, Liâni, la femme.
Ma Mère, en parlant à elle, H. & F. Bibi, c’est aussi une exclamation.
En parlant d’elle, H. Ichánúm. F. Noukouchourou.
Ma Belle-mère du second lit, Noukouchourouteni.
Ma Belle-mère dit j’ay épousé la fille, Inenouï.
Ma grand’mère, H. Innouïti. F. Naguette.
La tante maternelle s’appelle Mère, Bibi.
La paternelle, Nabezéouali.
Ma fille, H. Nananiti, F. Niwabeu.
Ma Sœur, Nitou.
L’aînée, Bibi-Onânouoán.
La cadette, Tamoulelouâ. Pru, belle fille, & Nièce, Ni-

Caraïbe.

Ma Cousine, H. Touellri, c’est à dire, Ma femelle, ou ma promisé; parce que naturellement elles font des pour femmes à leurs cousins. Les femmes disent Touellou.
Les enfants des deux frères, s’apellent frères & sœurs; les enfants des deux sœurs, tout de même.

III. CONDITIONS

& QUALITEZ.

Un enfant, Niankeïli.
Un garçon, Mouleké.
Une fille, Niankeïrou.
Un petit garçon, Ouékelli raeu. Proprement, Vn petit mafle.
Une petite fille, Ouelle raeu. Proprement, Vne petite fë-

melle.

Un vieillard, Ouáïli.
Un Pére de famille, Tioubouteuli authé.
Un veuf & une veuve, Moin-
cha.
Un camarade, banâri.
Vocabulaire Caraïbe.

Un amy, H. Ibaounâne, F. Nitégnon.

Un ennemy, H. Etoutou, F. Akani.

Un ennemy contrefait, Etoutou noubi. Ainsi nomment ils tous ceux de leurs ennemis qui sont vétus.

Sauvage, Maron. Les Caraïbes ne donnent ce nô qu'aux animaux & aux fruits Sauvages.

Habitant, bonon.

Infulaire, ou Habitant d'une Ile, Oubao-bonon.

Habitant de la terre ferme, baloué-bonon.

Homme de Mer, balanaglé. C'est ainsi qu'ils apellent les Chrétiens, parce qu'ils viennent de si loin par mer en leur pays.

Général d'armée navale, ou Amiral, Nhâlêkènt.

Capitaine de vaisseau, Tiouboutouli canaugé.

Grand Capitaine, ou Général, Ouboulo, ou pluriel, Ouboutounum.

Lieutenant, Tiouboutounali arici. C'est à dire proprement, la trace du Capitaine, ou ce qui paroit après lui.

Soldat, ou guerrier, Nétoukoutiti.

Sentinelle, Espion, Arikoutiti, Nâbara:

Mon prisonnier de guerre,

Niuûtouli, Njouémakali.

Celuy qui a la charge de recevoir les hôtes, Njouâkaiti.

Mon serviteur à gage, tel que les Chrétiens en ont, Nabouyoun.

Serviteur esclave, Tamon.

Un chasseur Ekerouti.

Gros, Tibouléti.

Petit, Nianti, Raen.

Chériif, Pikenine. En langage bâtarde.

Haut, Inôuti.

Bas, Onabouli.

Profond, Oudiliti, Amianliti.

Large, Taboubéreti.

Long, Mouchinagounti.

Rond, Chiriri.

Quarré, Patâgouti.

Beau, Bouïtouli.

Laid, Niantichibou.

Mol, Niolouti.

Dur, Téletti.

Sec, Ouârrou, Ouârrounti.

Humide, Kouchakoulî.

Le chaud & le froid font ex-primez au titre x.

Blanc, Alouti.

Noir, Ouliti.

Jaune, Houëreti.

Rouge, Ponâtî.

Ils ne savent nommer que ces quatre couleurs-là, & ils y rapportent toutes les autres.
Vocabulaire Caraïbe.

Larron, Touâlouti.
Inceftueus, Kakouyoukouâtîtiti.
Adultère, Oulimateti.
Paillard, Huëreti.
Querelleus, Oulibimekoâlî, Koauâtî.
Traître, Nirobouetteî.
Mauvais, Oultbâtî, N'iAnouâtî.
Bon, Troponti.
Sage, Kanichicîoti.
Adroit, Manîget.
Fol, Leuleuti âo, ou, Talonali âo. C'est à dire proprement, Qui n'a point de lumière.
Vaillant, Ballinumpti.
Poltron, Abauâtî.
Joyeus, Aouêrekouâliounâi.
Trifte, Imouëmeti.
Yvre, Nitimânti.
Riche, Katakobaîtî.
Pauvre, Matakobaîtî.
Piquant, Chouchouti.
Mort, Néketaî.

IV. ACTIONS.
&
Passions.

Il fe fie en luy, Moingatteti loné.
Atten moy, Iacaba, Noubara.
Espére, atten, Alliré.
Espère en luy, Emenichiraba.
Espérance, Emenichira.
Mon espérance, Nemenichirauc.

Ma crainte, Ninonnouboulî.
Ma joie, H. Kâouergon, F. Njouannî.
Ma tristesse, Nitikabouê.
Il est né, Emeignoulî.
Sois le bien venu, Hâlea tibou.
J'ai faim, Lamanatina.
J'ai soif, Nacrabatina.
Donne moy à manger, ou, donne moy du pain, H.
Mange, à l'imperatif, Baîka.
Manger, à l'infinitif, ce qui est peu en usage, Aïka.
Je mange, Nâkiem.
Boy, Kourâba.
Je bois, Natiem, Natakayem.
Je suis échauffé de boire, Na-charouâtîna.
Vien icy, Hac-yetè.
Va t'en, bayouboukâa.
Parle, Ariangaba.
Je parle, Nanangayem.
Tay toy, Manîba.
Afsieds toy, Njourouba.
Couche toy par terre, Râoignaba.
Lève toy, Aganekaba.
Tien toy debout, Karamaba.
Regarde, Arikaba.
Ecoute, Akambabaè.
Flaire, Irimichaba.
Goutes-en, Aoîchabaè.
Touche le, Kourouâbaè.
Marche, bayoubaka.
Vocabulaire Caraïbe.

Je marche, Najoubakaye.
Promène roy, Babachiaka.
Cours, Hebemba.
Danse, babenaka.
Je danse, Nañiñakyem.
Sauté, Choubakouba.
Jevay sauter, Choubakoua niabou.
Ry, biërraka.
Je ris, ou je me réjouis, Nantêeryyem.
Pleure, Ayakouba.
Dors, Baronka.
Rêveille roy, Akakotouba.
Veille, Aromankaba.
Travail, H. Tonatemyal.
F. Noumaniklé.
Repos, Ngemervoni.
Combat, Tiboukenoumal.
Guerre, H. Naintcka. F. Njhuçtoukoul.
Paix, Njeêmbooullou.
Il est défait, Nionèllemaintj.
Il est vaincu, Enépali.
Respire, Aouraba baniçhi.
Cela veut dire proprement, Raffraîchis ton cœur.
Souffle, Phoubaè.
Crache, Chouèba.
Touffe, Hymba.
Mouche toy, Naimwaba.
Excrémenter, Hounmoura.
Lave toy, Chibìba.
Arrofè, Touba boubara.
Va baigner, Akao bouska.
Je nage, Napouloukayem.
Il nage bien, Kapouloukatiti.
Il a été noyé, Chalalalali.
Il a été étoffé, Niarakouali.
Ouvre, Talaba.
Ferme, Tab.
Cherche, Abouka.
Trouve, Ibikoubaë.
Vole, Hamamba.
Tu tombes, bâtikoyen.
Perds le, Aboulekoïbaë.
Venle, Kebeciketabàë.
Achète, Amonakàba.
Il traite ou trafique, baou nemeti.
Va à la chaff, Ekrekaouka.
Machafl, Nëkeren.
Il tire bien de l'arc, Kachien ratiti, boukatit.
Il tire bien de l'arquebuse, Katouratiti.
Va pescher du poisson, Tikabouka authe.
Je pesche, Natiakayem.
Ma pesche, Natiakani.
Il est arrivé au port, Abouri-kaali.
Je chante en l'Eglise, Nalla- lakayem.
Je chante une chançon, Nge- romankayem.
Il est amoureux d'elle, il la careflle, Ichatoa òtao.
Baisé-moy, Chouba nioumouloulou.
Je veus être nommé: nommé moy, Tetiklé yatek.
Il l'aime, Kinçhini loné, Ti- bounatiti.
Il le hait, Terekati loné.
Querelle, Liouélebouté.
Vu

Yvrog-
<table>
<thead>
<tr>
<th>Vocabulaire</th>
<th>Caraïbe</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Yvrognerie, <em>Linérimali.</em></td>
<td>F. <em>Toubonoko.</em></td>
</tr>
<tr>
<td>Tué le, <em>Chiouibaé.</em></td>
<td>Le toit*, Toubana' ora. Proprement, Couverture de maison ou de café.*</td>
</tr>
<tr>
<td><em>La vie, Lakakëchoni.</em></td>
<td>Vaisselle, <em>Takaë.</em> Ce qui s'applique à tout.</td>
</tr>
<tr>
<td>Il est mort, H. <em>Aoutéli,</em> <em>Nikotamainali,</em> F. <em>Hilaali.</em></td>
<td>Vaisselle de calabash, <em>Couï.</em></td>
</tr>
<tr>
<td><em>La mort, Lalouëne.</em></td>
<td>Moitié de Couï qui sert de plat, <em>Tauba.</em> Ce morgnifie proprement un coffë.*</td>
</tr>
<tr>
<td>Enterre le; ce qui ne se dit, pas seulement de l'homme, mais en général de tout ce que l'on met enterré, comme d'une plante, <em>Bonambæ,</em> Enterrément, <em>Tonamouli.</em></td>
<td>Tasse à boire, <em>Ritta.</em></td>
</tr>
<tr>
<td><em>V. MENAGE &amp; TRAFIC.</em></td>
<td>Verre, flacon, bouteille, <em>bottella,</em> de l'Espagnol.</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>UN Village, <em>Authe.</em></strong></td>
<td>Gril de bois, que d'autres Sauvages appellent <em>Boucan,</em> <em>Toula.</em></td>
</tr>
<tr>
<td>Une maison, H. <em>Toubana,</em> Pot de terre, <em>Taumalakaë,</em> <em>Canary.</em></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
| Chandelier, ou ce qui tient quel-
Vocabulaire Caraïbe.

quelque chose, Take Taklé.
Chandelle, lampe, flambeau, Touli, c'est du sandal qui rend une gomme.
Mouchette, Tachackoutaglé.
Hameçon, Keoué.
Aiguilles, Akuoucha.
Epingle, Alouché.
Coffre, Arka.
Hotte, Alâouâta, Catoli.
Tamis, pour passer la farine du Manioc, & pour couler le Ouïcou, Hichibet.
Fine farine de Manioc, Mouchache.
Viande, chair Tékeric.
Du roty, Afibele, Acherouti.
Une saufé, Taomali, ou Taou.
Un hachis, Nâta, (mali.)
Un sestin, Nâton, Laupali, Eletok.
Du poisson, H. Tihoukoulou, F. Tihanoukoura.
Marchandise, Eberitina.
Marchand, Bauanemoukou.
Pirague, ou grand vaisseau de Sauvages, Camaouâ.
Petit vaisseau de Sauvages, que nous appelons Canor; Couliala.
Navire, Kanabire. Cela vient sans doute de notre mot François.
Corde, Ibitarrow.
Cable, Kabya. C'est un mot qui sert le baragoin et qu'ils ont formé, sans doute, depuis qu'ils ont fréquenté avec les étrangers, comme
quelques uns des suivants.
Ancre, Tichibani & Ankouroute.
Couteau, Couchique.
Cifcaus, Chirachi.
Beaucoup, Mouche. Mot du langage corrompu.
Dix, Chonnoicabo raim, c'est à dire, tous les doits de la main.
Vint, Chonnoicabo raim.
Chonnouoscoi raim, c'est à dire, tous les doits de la main, & tous les orteils des pieds.
Ils ne savent pas contir plus avant.
Voila ton lien, bouêkra.
Voila ton manger, En yéré-bali.
Voila ton bruvage, en bato: Grand mercy, ou bien, Tao.
Ouy, Anban.
Non, Oua.
Demain, Alouka.
Bon jour, Mabouë.
Adieu, Huichan.

VI. ORNEMENTS

&

ARMES.

Abioles ou bagatelles en général, Cacones.
Couronne, Tiamataboni.
Bague, Tonkâbouri.
Collier, Eneka.
Mon collier, Tenekali.
Braceler, Nournari.

Vuu 2  Pen.
Pendant d’oreille, Narikaêla.
Ceinture, Jeconti, ou Narwavary.
Brodequin, Tichepoulou.
Peigne de France, baina.
C’est notre mot en Baragoîn.
Peigne de roseaux, boul'era.
Mouchoir, Nainraglé.
Miroir, Chibouchi.
Épée, Echoubâra.
Arquebuse, mousquet, Rakâbouchou.
Pistolet, Rakâbouchou raeu.
Proprement, petite arquebuse, ou petit mousquet.
Canon, Kaloon.
Pique, Halebarde, Ranicha.
La pointe, H. Lichibau, F. Laboulougou.
Le milieu, Lirana.
Le bout, Tiona.
Un arc, H. Oullaba, F. Chimala. Ces deux mots signifient aussi un Arbre.
La corde de l’arc, Ibitarou.
Des flèches, Alouâni, bouleouâ, Hippé.
Mânié d’armes, dont les Sauvages le servent dans leurs combats au lieu d’épee, bottou.
Vocabulaire Caraïbe.

Fleur, Iléhué.
Fruit, ou graine, Tùm.
Feuille, Toubanna. C’est aussi une plume.
Branche, Touribouri.
Epine, scion, Huèhùé you.
Une Forêt, Arabou.
Figues, Backàukou.
Ils nomment les Oranges & les Citrons comme nous, parce que ces fruits leur sont venus de l’Europe.
Caflier, ou Canificier, Malì-mali.
Cotton, Manòulou.
Cottonier, Manòlou akecha.
Raisinier, Ouliem.
Raquette, fruit ainsi nommé par les François, Batta.
Gros chardon, nommé Torche ou Cierge, Akoulerou.
Tabac, Touli.
Melon, Battia.
Pois ou fève, Manconti.
Canne, ou roseeau, en général, Mamboulou, Tikasket.
Canne de Sucre, Kaniche.
Jus de Cannes, ou vin de Cannes, Kanichira.
Sucre, Chaouere. C’est notre mor même, en Baragoin.
Une herbe, Kalao.
Racine à manger, Torolé.

VIII. ARBRES & PLANTES.

Arbre, Huèhùé.
Plante, Ninanteli.

IX. Cho-
IX. CHOSES ELEMENTAIRES & INANIMÉES.

Le Ciel, & une Neé, Ouñbekou.
Nuage blanc, Allirou.
Nuage noir, Ouällion.
Brouillard, Kemerei.
Étoile, Onañkouma.
Soleil, H. Huyeyou, F. Kachi.
Lune, H. Nonum, ce qui signifie aussi la terre, F. Kätt.
Journée, Liuyeyeouli.
Clarté & resplendeur, Laloulkone.
Lumière, Laguenan.
Nuit, Ariabou.
Ténèbres, bourreli.
Il est jour, Haloukaali.
Il est nuit, bourreokaali.
Air, Naouaraglé.
Vent, bebeïté, il signifie aussi l'air quelquesfois.
Feu, Onättou.
Cendre, ballişi.
Pluye, Konobou.
Grefle, glance, neige. Ils ne les connoissent pas.
Hyver, leur est inconnu tout de même.
Été, Liromouli.
Le froid, Lamyenli.
Le chaud, Loubacha.
Le beau-temps, Jeromonnéli, ils l'appellent aussi du nom de l'Été.
Il fait beau-temps, Huetumeti.
Il fait mauvais-temps, Tebeumeti.
Tonnerre, Onälou ouyoulou.
X. CHOSES SPIRITUELLES, OU DE RELIGION.

L'Ame est exprimée par le même mot qui signifie le cœur. Voyez au titre des parties du corps humain.


Bon Esprit, qu'ils tiennent pour une Divinité, & dont chacun d'eus a le sien pour son Dieu en particulier, est aussi nommé, Icheiri, qui est le mot des hommes; & Chemiu, qui est celui des femmes, & dont le pluriel est Chemignum. De sorte que ces mots répondent à celuy de Dieu, & des Dieus.

Mon bon esprit, ou, mon Dieu, H. Icheirikou, F. Ni-chémérakou.

Esprit malin, ou Diable. Hômes & femmes l'appellent, Maboya, comme prononcent tous nos Français: Mais les Caraïbes prononcent ici le B. un peu à l'Allemande, comme si nous écrivions, Mapoya.

Ils donnent aussi le nom de Maboya à de certains champignons, & à de certaines plantes de mauvaise odeur.

Le Diable ou l'esprit malin est ici: Sauvons nous crain- te de luy, Maboya Kayeu-eu: Kaimaloari. Ils ont accoutumé de dire cela, lors qu'ils sentent une mauvaise odeur.

Offrandes qu'ils font aux faux Dieus, ou aux Démons, Anacri.

Invocation, prière, cérémonie, adoration. Ils ne fa-vent ce que c'est.

FIN.
TABLE DES CHAPITRES & DES ARTICLES,
Du premier Livre de cette Histoire des Antilles.

CHAPITRE PREMIER.
De la situation des Antilles en général: de la Température de l'air; de la nature du pays & des Peuples qui y habitent.

CHAPITRE II.
De chacune des Antilles en particulier.

Article premier, de l'Île de Tabago.
Article second, de l'Île de la Grenade:
Article troisième, de l'Île de Béquia:
Article quatrième, de l'Île de Saint Vincent.
Article cinquième, de l'Île de la Barbade.
Article sixième, de l'Île de Sainte Lucie.
Article septième, de l'Île de la Martinique:

CHAPITRE III.
Des îles Antilles qui s'étendent vers le Nord.

Article premier, de l'Île de la Dominique.
Article second, de l'Île de Marigalante.
Article troisième, des Îles des Saintes & des Oiseaux.
Article quatrième, de l'Île de la Desirade.
Article cinquième, de l'Île de la Caradoupe:
Article sixième, de l'Île d'Antigao.
Article septième, de l'Île de Mont-ferrat.
Article huitième, de l'Île de la Barbado, & de la Redonde.
Article neuvième, de l'Île de Nieves.

CHA-
**TABLE**

**CHAPITRE IV.**

*De l'Ile de Saint Christophe en particulier.* pag. 30

**CHAPITRE V.**

*Des Iles de dessous le Vent.* pag. 40

- Article premier, de l'Ile de *Saint Eustache.* Pag. 40
- Article second, de l'Ile de *Saint Bartelemy.* 42
- Article troisième, de l'Ile de *Saba.* 43
- Article quatrième, de l'Ile de *Saint Martin.* 43
- Article cinquième, de l'Ile de *l'Anguille.* 45
- Article sixième, de l'Ile de *Sommere, d'Anegade & des Vierges.* 45
- Article septième, de l'Ile de *Sainte Croix:* 46

**CHAPITRE VI.**

*Des Arbres qui croissent en ces Iles dont on peut manger le fruit.* pag. 47

- Article premier, *Des Orangers Grenadiers & Citroniers:* 47
- Article second, *Du Goyauier.* 48
- Article troisième, *Du Papayer.* 49
- Article quatrième, *Du Momin.* 51
- Article cinquième, *Du Iunipa.* 52
- Article sixième, *Du Raifinnier.* 53
- Article septième, *De l'Acajou.* 54
- Article huitième, *Des prunes d'Icaque.* 56
- Article neuvième, *Des Prunes de Monbain.* 57
- Article dixième, *Du Courbary.* 58
- Article onzième, *Du Fignier d'Inde.* 58
- Article douzième, *Du Cormier.* 59
- Article treizième, *Du Palmife Epineus.* 60
- Article quatorzième, *Du Halmife franc.* 61
- Article quinzième, *Du Latanier.* 64
- Article seizième, *Du Cocos & du Cacao.* 65

`Xxx` CHA-
TABLE.

CHAPITRE VII.

Des Arbres qui sont propres à bâtir : où qui servent à la Ménusserie : ou à la Teinture.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Article</th>
<th>Titre</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>premier</td>
<td>De deux sortes d'Acajou.</td>
<td>67</td>
</tr>
<tr>
<td>second</td>
<td>De l'Acomas.</td>
<td>69</td>
</tr>
<tr>
<td>troisième</td>
<td>Du bois de Rose.</td>
<td>69</td>
</tr>
<tr>
<td>quatrième</td>
<td>Du bois d'Inde.</td>
<td>71</td>
</tr>
<tr>
<td>cinquième</td>
<td>De plusieurs bois rouges qui sont propres à bâtir, &amp; des bois de fer.</td>
<td>72</td>
</tr>
<tr>
<td>sixième</td>
<td>De plusieurs Arbres dont le bois est propre à la Teinture.</td>
<td>73</td>
</tr>
<tr>
<td>septième</td>
<td>Du Roucou.</td>
<td>74</td>
</tr>
</tbody>
</table>

CHAPITRE VIII.

Des Arbres qui sont utiles à la Médecine. Et de quelques autres dont les Habitans des Antilles peuvent tirer de grands avantages.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Article</th>
<th>Titre</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>premier</td>
<td>Du Cafier ou Canifier.</td>
<td>77</td>
</tr>
<tr>
<td>second</td>
<td>Des nois de Médecine.</td>
<td>79</td>
</tr>
<tr>
<td>troisième</td>
<td>Du bois de Cannelle.</td>
<td>80</td>
</tr>
<tr>
<td>quatrième</td>
<td>Du Cotonnier.</td>
<td>81</td>
</tr>
<tr>
<td>cinquième</td>
<td>Du Savonnier.</td>
<td>82</td>
</tr>
<tr>
<td>sixième</td>
<td>Du Parexvier.</td>
<td>82</td>
</tr>
<tr>
<td>septième</td>
<td>Du Calebasier.</td>
<td>83</td>
</tr>
<tr>
<td>huitième</td>
<td>Du Mahot.</td>
<td>85</td>
</tr>
</tbody>
</table>

CHAPITRE IX.

Des Arbisseaux du pays qui portent des fruits, ou qui poussent des racines qui sont propres à la nourriture des Habitans, ou qui servent à d'autres usages.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Article</th>
<th>Titre</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>premier</td>
<td>Du Manioc.</td>
<td>88</td>
</tr>
<tr>
<td>second</td>
<td>Du Ricinus ou Palma Chripli.</td>
<td>90</td>
</tr>
<tr>
<td>troisième</td>
<td>Des Bananiers &amp; Figuiers.</td>
<td>90</td>
</tr>
</tbody>
</table>
TABLE.

Article quatrième, Du bois de Coral. 93
Article cinquième, Du Iafmin & du bois de chandelle. 94

CHAPITRE X.

Des Plantes, Herbes, & Racines de la terres de Antilles. 94

Article premier, De trois sorte des Pyman. 95
Article second, DuTabac. 96
Article troisième, De l'Indigo. 98
Article quatrième, Du Gingembre. 99
Article cinquième, Des Patates. 100
Article sixième, De l'Ananas. 102
Article septième, Des Cannes de Sucre. 105

CHAPITRE XI.

De quelques autres rares productions de la terre des Antilles, & de plusieurs sortes de légumes, & de Fleurs qui y crois- sent. pag. 107

Article premier, Des Raquettes. 107
Article second, Du Cierge. 109
Article troisième, De plusieurs sorte de Lienes. 109
Article quatrième, Des Herbes toujours vives. 110
Article cinquième, Des plantes sensibles. 110
Article sixième, De plusieurs sortes de Pois. 112
Article septième, Des Fèves & Fasoles. 113
Article huitième, Des Plantes & Herbes qui peuvent avoir leur usage en la Medecine ou au ménage. 114
Article neufième, Des Melous d'eau. 115
Article dixième, Des Lys des Antilles. 116
Article onzième, De deux sortes de Fleurs de la Passion. 117
Article douzième, De l'Herbe de Muse. 120

CHAPITRE XII.

De cinq sortes de bestes à quatre pieds, qu'on a trouvé dans ces îles. pag.121

Article premier, De l'Opassum. 121
Article second, Du Iavaris. 122

X X X 2
TABLE.

Article troisième, Du Tatou. 123
Article quatrième, De l'Agouty. 123
Article cinquième, Des Rats musquéz. 124

CHAPITRE XIII.

Des Reptiles qui se voyent en ces Iles. pag. 126

Article premier, De plusieurs espèces de Serpens & des Couleuvres. 126
Article second, Des Lezars. 128
Article troisième, Des Anolis. 130
Article quatrième, Des Roquets. 131
Article cinquième, Des Mabouias. 131
Article sixième, Des Goubes Mouches. 132
Article septième, Des Brochets de terre. 133
Article huitième, Des Scorpions & d'une autre espèce de dangereux Reptiles. 134

CHAPITRE XIV.

Des Insectes qui sont communs aux Antilles. pag. 136

Article premier, Des Soldats & des Limaçons. 136
Article second, Des Mouches Lumineuses. 138
Article troisième, Des Falanges. 141
Article quatrième, Des Millepieds. 143
Article cinquième, Des Araignées. 143
Article sixième, Du Tigre volant. 144
Article septième, Des Abeilles & de quelques autres Insectes. 145

CHAPITRE XV.

Des Oiseaux les plus considérables des Antilles. pag. 147

Article premier, Des Frégates. 147
Article second, Des Fauves. 148
Article troisième, Des Aigrettes & de plusieurs autres Oiseaux de Mer & de Rivière. 149
Article quatrième, Du Grand Gosier. 149
Article cinquième, Des Poules d'eau. 150

Arti-
TABLE.

Article sixième, Des Flamans. 151
Article septième, De l'Hirondelle de l'Amérique. 152
Article huitième, De plusieurs Oiseaux de Terre. 153
Article neuvième, Des Arras. 154
Article dixième, Des Canidés. 155
Article onzième, Des Perroquets. 156
Article douzième, Des Perrugues. 157
Article treizième, Du Tremblo. 158
Article quatorzième, Du Passereau de l'Amérique. 159
Article quinzième, De l'Aigle d'Orinoque. 159
Article seizième, Du Mansfeyn. 160
Article dix-seizième, Du Colibry. 160

CHAPITRE XVI.

Des Poissons de la Mer, & des Rivieres des Antilles. pag.167

Article premier, Des Poissons volans. 167
article second, Des Perroquets de Mer. 169
article troisième, De la Dorade. 170
article quatrième, De la Bonite. 171
article cinquième, De l'Aiguille de Mer. 171
article sixième, De plusieurs autres poissons de la Mer & des Rivieres. 172

CHAPITRE XVII.

Des Monstres Marins qui se trouvent en ces quartiers. pag.174

article premier, De l'Espadon. 174
article second, Des Marouins. 175
article troisième, Du Requiem. 175
article quatrième, De la Remoro. 177
article cinquième, Du Lamantin. 178
article sixième, Des Baleines & autres monstres de mer. 179
article septième, Des Diabes de Mer. 180
article huitième, De la Becune. 181
article neuvième, De la Becasse de Mer. 182
article dixième, De l'Herrisson de Mer. 182
TABLE.

CHAPITRE XVIII.

Description particulière d’une Licorne de Mer, qui s’échoua à la rade de l’île de la Tortue en l’an 1644. Avec un recit curieux par forme de comparaison & de digression agréable, touchant plusieurs belles & rares cornes qu’on a apportées, depuis peu du d’étroit de Dusis : Et de la qualité de la Terre, & des Mœurs des Peuples, qui y habitent.

pag. 184

CHAPITRE XIX.

Des Poissons couverts de Croutes Dures, au lieu de Peau, & d’écaillés : de plusieurs rares Coquillages : & de quelques autres belles productions de la Mer, qui se trouvent aux cotes des Antilles.

pag. 205

article premier, Des Homards. 206
article second, Del’ Araignée de mer. 206
article troisième, Des Caucres. 207
article quatrième, Du Burgau. 207
article cinquième, Du Caghe. 208
article sixième, Du Lambis. 208
article septième, Des Porcelaines. 209
article huitième, Des Cornets de Mer. 210
article neuvième, Des nacres de Perles. 211
article dixième, De plusieurs autres fortes de Coquillages. 213
article onzième, D’un Coquillage couvert de notes de musique. 214.
article douzième, Des Pierres aux yeux. 215
article treizième, Des Pommes de Mer. 217
article quatorzième, Des Étoiles de mer. 217
<table>
<thead>
<tr>
<th>TABLE</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>article quinzième, Des Arbres de mer.</td>
</tr>
<tr>
<td>article seizième, Des Pannaches de mer.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

**CHAPITRE XX.**

De l'Ambre-gris : de son Origine & des marques de celuy qui est bon & sans mélange. pag. 220

**CHAPITRE XXI.**

De quelques Animaux Amphibies qui sont communs en ces îles. pag. 225

- article premier, Du Crocodille. 225
- article second, Des Tortues franches. 228
- article troisième, Des Tortues qu'on appelle Caoïannes. 231
- article quatrième, Des Tortues qu'on appelle Carets. 231
- article cinquième, De la façon qu'on pêche les Tortues, & tous les autres gros Poissons des Antilles. 232
- article sixième, Des Tortues de terre & d'eau douce. 234

**CHAPITRE XXII.**

Contenant les descriptions particulières de plusieurs sortes de Crabes qui se trouvent communément sur la terre des Antilles. pag. 237

- article premier, Des Crabes qu'on nomme Toulourou. 237
- article second, Des Crabes blanches. 258
- article troisième, Des Crabes peintes. 258
TABLE.

CHAPITRE XXIII.

Des Tonnerres : des Tremblemens de Terre, & des Tempêtes qui arrivent souvent en ces Iles. pag. 242

article premier, Des Tonnerres. 243
article second, Des Tremblemens de terre. 243
article troisième, D'une Tempête que les Insulaires appellent Ouragan. 243

CHAPITRE XXIV.

De quelques autres incommodez du pais, & des remèdes qu'on y peut apporter. pag. 249

article premier, Des Moustiques, & des Maringoins. 249
article second, Des Guepes & des Scorpions. 250
article troisième, Des Arbres de Mancenille. 251
article quatrième, Des Pous de bois. 254
article cinquième, Des Ravets. 255
article sixième, Des Chiques. 256
article septième, Remèdes contre la morsure des Serpens venimeux, & contre les autres poissons tant de la terre que de la mer des Antilles. 258
article huitième, De l'Ecume de mer. 261
article neuvième, Des Rats qui sont communs en ces Iles. 261

TABLE
TABLE
Des Chapitres du second Livre de cette Histoire.

CHAPITRE PREMIER.
De l'Établissement des Habitants Etrangers dans les Iles de Saint Christophe, de Nièves de la Garteloupe, de la Martinique, & autres Iles Antilles. pag. 265

CHAPITRE II.
De l'Établissement des François dans les Iles de Saint Bartelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix. 284

CHAPITRE III.
De l'affermissement de la Colonie Françoise de la Garteloupe, par la paix qui fut faite avec les Caraibes de la Dominique en l'an 1640. 291

CHAPITRE IV
Du Trafic & des occupations des Habitants Etrangers du pays : Et premièrement de la culture & de la preparation du Tabac. 303

CHAPITRE V.
De la maniere de faire le Sucre, & de preparer le Gingembre, l'Indigo & le Cotton. 311

CHAPITRE VI.
Des Emplois les plus honorables des Habitants Etrangers des Antilles : de leurs Esclaves, & de leur Gouvernement. 318

CHAPITRE VII.
De l'Origine des Caraibes Habitans naturels du Pais. 324
# Table

<table>
<thead>
<tr>
<th>Chapitre</th>
<th>Titre</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>VIII</td>
<td>Digression de la Nature du Pays des Apalachites, de leurs mœurs, &amp; de leur Religion ancienne &amp; nouvelle</td>
<td>353</td>
</tr>
<tr>
<td>IX</td>
<td>Du Corps des Caraïbes &amp; de leurs Ornomens.</td>
<td>380</td>
</tr>
<tr>
<td>X</td>
<td>Remarques sur la langue des Caraïbes.</td>
<td>392</td>
</tr>
<tr>
<td>XI</td>
<td>Du Naturel des Caraïbes, &amp; de leurs mœurs.</td>
<td>400</td>
</tr>
<tr>
<td>XII</td>
<td>De la simplicité naturelle des Caraïbes.</td>
<td>408</td>
</tr>
<tr>
<td>XIII</td>
<td>De ce qu’on peut nommer Religion parmy les Caraïbes.</td>
<td>413</td>
</tr>
<tr>
<td>XIV</td>
<td>Continuation de ce qu’on peut appeler Religion parmy les Caraïbes : de quelques unes de leurs Traditions : &amp; du sentiment qu’ils ont de l’immortalité de l’ame.</td>
<td>423</td>
</tr>
<tr>
<td>XV</td>
<td>Des Habitations &amp; du Ménage des Caraïbes.</td>
<td>433</td>
</tr>
<tr>
<td>XVI</td>
<td>Des Repas ordinaires des Caraïbas.</td>
<td>441</td>
</tr>
<tr>
<td>XVII</td>
<td>Des Occupations &amp; des Divertisemens des Caraïbes</td>
<td>450</td>
</tr>
<tr>
<td>TABLE</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>-------</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>CHAPITRE XVIII.</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Du Traitement que les Caraïbes font à ceux qui les vont visiter.</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

| CHAPITRE XIX. |
| De ce qui tient lieu de Police chez les Caraïbes. |

| CHAPITRE XX. |
| Des Guerres des Caraïbes. |

| CHAPITRE XXI. |
| Du Traitement que les Caraïbes font à leurs prisonniers de guerre. |

| CHAPITRE XXII. |
| Des Mariages des Caraïbes. |

| CHAPITRE XXIII. |
| De la Naissance & de l'Education des Enfants des Caraïbes. |

| CHAPITRE XXIV. |
| De l'Age ordinaire des Caraïbes, de leurs maladies, des Remèdes dont ils se servent pour recouvrer la santé, de leur mort, & de leurs funérailles. |

Fin de la Table des Chapitres de cette Histoire.